



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

NYPL RESEARCH LIBRARIES



3 3433 07029374 5

—

207

207/12

20E.
Tina

HUSS

ET LA

GUERRE DES HUSSITES

CLERMONT (OISE). — IMPRIMERIE A. DAIK, RUE DE CONDÉ, 27

HUSS

ET LA

GUERRE DES HUSSITES

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS

PAR

Ernest DENIS

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE, AGRÉGÉ D'HISTOIRE.



PARIS

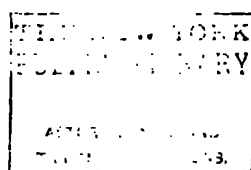
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE DE PARIS, DE L'ÉCOLE
DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

—
1878

11-12



BIBLIOGRAPHIE

I. — SOURCES ET DOCUMENTS ORIGINAUX

A. — COLLECTIONS.

1. Edm. MARTENE et Urs. DURAND, *Veterum scriptorum et monumentorum historicorum, dogmaticorum, moralium amplissima collectio*. — Paris, 1733.
 2. MANSI, *Conciliorum nova et amplissima collectio*, Florent., 1757, surtout les vol. XXVIII-XXXI.
 3. Hermann von der HARDT, *Concilii Constantiensis libri IV*. — Francfort et Leipzig. 1695-1699.
 4. *Historia et monumenta Joh. Huss atque Hieronymi*, 2 vol. in-f. — Nuremberg, 1558 et 1715.
 5. ERBEN, *Husovy české sebrané spisy*; (Recueil des œuvres cèques (1) de Huss). — Prague, 1865-1868. 3 vol.
 6. PALACKY, *Documenta mag. Johannis Huss vitam, doctrinam, causam in Constantiensi concilio actam et controversias de religione in Bohemiâ anno 1403-1418 motas illustrantia*. — Pragæ, 1866, in-8.
 7. PALACKY, *Urkundliche Beitrage zur Geschichte des Hus-*
- (1) Pour la prononciation, voir à la fin du volume, p. 502.

sitenkriegen, in den Jahren 1419-1436. — Prague, 1^{re} vol. 1872, 2 vol. 1873, in-8.

8. PALACKY, Archiv cesky cili staré pisemné památky české i moravské z archivův domácích i cizích; (archives bohêmes ou anciens documents bohêmes et moraves, tirés des archives nationales et étrangères), 6 vol. in-4. Les quatre premiers volumes ont paru à Prague de 1830 à 1840; les autres, depuis 1866.
9. PALACKY, Litterarische Reise nach Italien. Prague, 1838, in-4. Il renferme une courte biographie de Sigismond par Æneas Sylvius et le Tractatus de longævo schismate.
10. PALACKY et BIRK, Monumenta conciliorum generalium seculi XV. Concilium Basileense. — Vienne, 1857, . 2 vol. in-f.
11. PALACKY, Stari letopisové cesti od roku 1378 az 1527 (les anciens chroniqueurs bohêmes de 1378 à 1527), dans les Scriptorum rerum bohemicarum, t. III. — Prague, 1829, in-8.
12. PALACKY, Urkundliche Beiträge zur Geschichte Böhmens und seiner Nachbarländer im Zeitalter Georgs von Podebrad, 1450-1471, dans les Fontes rerum Austriacarum, t. XX. — Vienne, 1860, in-8.
13. HÖFLER, Geschichtschreiber der hussitischen Bewegung in Böhmen, Vienne, 1856-1866. 3 vol. in-8, dans les Fontes rerum austriacarum, première partie, t. II, VI et VII.
14. HÖFLER, Concilia Pragensia, 1353-1413. Dans les Abhandlungen der Königl. böhmischen Gesellschaft der Wissenschaften. V. Folge, B. 12.
15. HÖFLER, Urkunden zur Beleuchtung der Geschichte Böhmens und des deutschen Reiches im XV. Jahrhundert, dans les Abhandl. der K. Boh. Ges. der Wissenschaften. — Prague, 1865.

16. **Vybor z literatury české od Erbena**, (Anthologie de la littérature bohême, éditée par Erben). — Prague, 1845, 2 vol. in-8.
17. **PROCHAZKA**, Miscellaneen der böhmischen und mährischen Litteratur. — Prague, 1784, in-8.
18. **Chroniken der deutschen Stædte**, (surtout, t. III, Sigismond Meisterlin; t. V, Burkard Zink, chronique d'Augsbourg; t. VII, Chronique des échevins de Magdebourg).
19. **GRÜNHAGEN**, Geschichtsquellen des Hussitenkrieges, (dans les *Scriptores rerum Silesiacarum*, t. VI), — Breslau, 1871; in-4.
20. **PEZ**, *Thesaurus anecdotorum novissimus*. — Augsbourg, 1723, 4 vol. in-f.
21. **Codex diplomaticus Saxoniae regiae**, II Haupttheil, Band III. —
22. **RIEDEL**, *Codex diplomaticus Brandenburgensis*, II Haupttheil, B. III et IV.
23. **Liber cancellariae Stanislai Ciolek**. — Ein Formelbuch der pölnischen Königskanzlei aus der Zeit der Hussitischen Bewegung; herausgegeben von D^r J. Caro. — Dans les *Archiv für österreichische Geschichte*, première partie. — Vienne, 1874; 2^e partie, 1871, in-8.
24. **Flaccius Illyricus**, *Confessio Waldensium de plerisque nunc controversis dogmatibus, ante CXXXIV annos contra claudicantes Hussitas scripta*, Bâle, 1538.

B. — ÉCRITS SÉPARÉS.

25. **ÆNEAS SYLVIUS PICCOLOMINI**, *Historia Bohemiae*. — Rome 1475 et Nuremberg (sans date). Très souvent réimprimé depuis.
26. **ÆNEAS SYLVII** opera quæ exstant omnia. Basileæ, 1551, in-f.

27. EBERHARDI WINDECKII vita Imperatoris Sigismundi, apud Mencke, Scriptores rerum Germanicarum, præcipue Saxonicarum.
28. BARTOSII de DRAHONICZ chronicon ab anno 1419 usque 1444, apud Dobner, Monumenta historica, I.
29. Thomæ EBENDORFERI de Haselbach chronicon libris V comprehensum, apud Pez, Script. rerum Austriacarum, II. — Leipzig, 1725, in-f.
30. Andreæ RATISBONENSIS chronicon, ap. Eccard, Corpus historicum medii ævi, I.
31. Andreæ RATISBONENSIS diarium sexennale, ap. Cefele, Script. rerum Boicarum, I, 1763, in-f.
32. La petite chronique de Klosterneubourg, de 1322 à 1428, dans les Archiv für Kunde österr. Gesch. Quellen. VII, p. 227.
33. Hermannii CORNERI, ord. prædicatorum, chronica novella usque ad annum 1435 deducta, ap. Eccard, Corpus medii ævi, II.
34. Martin de BOLKENHAIN, Die Hussitenkriege in Schlesien und der Lausitz, apud Script. rer. Lusaticarum. — Görlitz, 1839.
35. NIEDER, Formicarius, seu dialogus ad vitam christianam exemplo conditionum formicæ incitativus.
36. Tomy z Stitného Knihy nauceni Krestanského; (les livres de la doctrine chrétienne de Thomas de Stitny); édité par Vrtatko. — Prague, 1873, in-8.
37. Pierre CHELCICKY. Sit viry pravé neb vrse ta o niz mluvil Pan Jeziz ve cteni svatem; (Filet de la vraie foi, ou sommaire de ce qu'enseigne le Seigneur Jésus dans la Sainte Écriture). — Imprimé par Dubanek Chval, 1520.
38. Kniha Tovacovska aneb Pana Ctibora z Cimburka a z Tovacova Pamet obyceju, radu, zvyklosti staroda-

vnych a rizeni prava zemského v Mar. Mor. — Kri-
tické vydanc, jez uinil V. Brandl; (livre de Tobits-
chau ou souvenirs du seigneur de Cimburk et de
Tobitschau sur les coutumes, les usages, les ancien-
nes habitudes et institutions du margraviat de Mo-
ravie. Edition critique par Brandl). — Brno, 1868
in-8.

39. M. Victorina z Vsehrd o pravich zeme české Knihy desa-
tery; (Les dix livres de Victorin de Vsehrd sur le
droit bohème); Excellente édition de M. Her-
menegild Jirecek. — Prague, 1874, in-8.

II. — OUVRAGES POSTÉRIEURS.

A. — HISTOIRE DE LA BOHÈME ET DES HUSSITES.

1. — *Du XVI^e au XVIII^e siècle.*

40. Martin KUTHEN de SPRIMSBEBG, Kronika o zalozeni zeme
české a prvnich obyvatelich, tudiz Knizatech a Kra-
lich i jeick cinech a pribezich, velmi kratce z
mnohych kronikaruv sebrana; (Chronique sur la
fondation de l'état bohème et ses premiers habitants,
c'est-à-dire histoire des princes, des rois, de leurs
actions et des événements; court résumé d'après de
nombreux chroniqueurs). — Prague, 1539; 2^e éd.
1587; 3^e éd., 1817, in-f.
41. Vaclav HAJEK de LIBOCAN, kronika ceska; (Chronique
bohème). — Prague, 1547.
42. COCHLEUS, Historiæ Hussitarum libri XII operose col-
lecti e variis et antiquis tam Bohemorum, tam alio-
rum codicibus nunquam excussis, 1549, ap. Sc. Vic-
torem, prope Moguntiam, in-f.
43. Zach. THÉOBALD, Bellum Hussitarum. — Francfort, 1621.
44. Goldasti commentarii de regni Bohemiæ juribus ac
privilegiis. — 1627.

45. BOHUSLAV BALBIN, *Epitome historiæ rerum Bohemicarum*. — Prague, 1677. *Miscellanea historica regni Bohemiæ*. — Prague, 1679.
46. DUBRAVIUS, *Historia Bohemica*. — 1687, in-f.
47. LENFANT, *Histoire du concile de Constance*. — Amsterdam, 1714, in-f.
48. LENFANT, *Histoire de la guerre des Hussites et du concile de Bâle*.
49. PELZEL, *Lebensgeschichte des römischen und böhmischen Königs Wenceslaus*. — Prague, 1788, 2 vol. gr. in-8.
50. PELZEL, *Geschichte der Deutschen und ihrer Sprache in Böhmen*; (dans les *Abhandl. der Gesellschaft der Wissenschaften*). — Prague, 1789 et 1790.

2. — *XIX^e Siècle*.

51. PALACKY, *Dejiny narodu českého* (histoire du peuple Bohême). — Prague, 5 vol, in-8. (J'ai toujours cité la dernière édition, bohême ou allemande).
52. PALACKY, *Gedenkbblätter, Auswahl von Denkschriften, Aufsätzen und Briefen aus den letzten fünfzig Jahren*. — Prague, 1874. in-8. (Diverses dissertations historiques très intéressantes).
53. TOMEK, *Deje zeme české*, (Hist. du pays bohême). — Prague, 1843. Réédité en 1863 sous le titre: *Deje Království českého* (hist. du royaume bohême); in-12.
54. TOMEK, *Geschichte der Prager Universität*. — Prague, 1849, in-8.
55. TOMEK, *Dejepis mesta Prahy* (Histoire de la ville de Prague); 3 vol. 1855-1875, gr. in-8. — (Jusqu'à la mort de Vaclav IV).
56. JOSEPH ASCHBACH, *Geschichte Kaiser Sigmund's*, 4 vol. in-8. — Francfort, 1838.

57. KRUMMEL, Geschichte der böhmischen Reformation im XV. Jahrhundert. — Gotha, 1866, in-8.
58. BÖHRINGER, Die Vorreformatoren des vierzehnten und fünfzehnten Jahrhunderts. — Zurich, 1858, in-8.
59. CZERWENKA, Geschichte der evangelischen Kirche in Böhmen. — Bielefeld et Leipzig, 1869, 2 vol. in-8.
60. LECHLER, Johann von Wiclif und die Vorgeschichte der Reformation. — Leipzig, 1873, 2 vol. in-8.
61. NOVIKOV, l'orthodoxie chez les Cèques (russe) ; 1848.
62. NADLER, Causes et premiers symptômes de l'opposition au catholicisme en Bohême et dans l'Europe occidentale à la fin du XV^e siècle. — Charchov, 1824, in-8. (Russe.)
63. JORDAN, Vorläufer des Hussitentums. — Leipzig. 1849 in-8.
64. Emile de BONNECHOSE, Jean Huss et le concile de Constance. — Paris, 1860, 2 vol. in-12.
65. HELFERT, Huss und Hieronymus. — Prague, 1853.
66. E. H. GILLET, The life and times of John Huss or the bohemian Reformation of the XVth Century. — Boston, 1864, 2 vol. in-8.
67. FRIEDRICH, Die Lehre des Johannes Huss. — Regensburg, 1848.
68. BERGER, Johannes Huss und König Sigmund. — Augsburg, 1872.
69. HENKE, Johannes Huss en het concilie von Constanx. — Leyden, 1872.
70. HILFERDING, Hus, jeho pomer k pravoslavné cirkvi (Huss, ses rapports avec l'Église orthodoxe). Je n'ai pu me procurer l'original russe et je me suis servi de la traduction bohême. — Prague, 1871.

71. HÖFLER, Magister Johannes Huss und der Abzug der deutschen Professoren und Studenten aus Prag, 1409. — Prague, 1864, in-8.
72. BEZOLD, Zur Geschichte des Hussitenthums. Culturhistorische Studien. — Munich, 1873, in-8.
73. BEZOLD, König Sigmund und die Reichskriege gegen die Hussiten bis zum Ausgang des dritten Kreuzzugs. — Munich, 1872, in-8.
74. KRUMMEL, Utraquisten und Taboriten. — Gotha, 1871, in-8.
75. Colmar GRÜNHAGEN, Hussitenkämpfe der Schlesier. (1420-1435). — Breslau, 1872, in-8.
76. G. SCHMIDT, Beiträge zur Geschichte der Hussitenkriege aus den Jahren 1427-1431. (Dans les Recherches zur deutschen Geschichte, 1866).
77. MILLAUER. Diplomatique historique Aufsätze über Johan Zizka von Trocnov. — Prague, 1824, in-8.
78. PELZEL, Sigismund Korybut, (dans les Abhandl. der k. böhmischen Gesellschaft der Wissenschaften. — Prague, 1876, in-4.
79. George SAND, Jean Zyska. — Paris, 1862, in-12.
80. George SAND, Procope le Grand. (A la suite des compagnons du tour de France), 2 vol. in-12. — Paris, 1869.
81. SAINT-RENÉ TAILLANDIER, Bohême et Hongrie. — Paris, 1869.
82. LIPPERT, Die Cechisirung der Böhmischen Städte im XV. Jahrhundert (dans les Mittheilungen des Vereins für Gesch. der Deutschen in Böhmen), 1867.
83. TOMASCHEK, Recht und Verfassung der Markgrafschaft Mähren im XV Jahrhundert. — Brünn, 1863, in-8.

B. — OUVRAGES DIVERS.

dans lesquels il est incidemment question de Huss et des Hussites.

84. **PAMATKY** archæologicke i mistopisné. — Red. Karel Vladislav Zap : (Mémoires archéologiques et topographiques. — Rédacteur en chef, Ch. Vlad. Zap). — Prague 1854-1860, in-4. Le titre fut alors modifié : Pamatky, casopis musea Kralovstvi českého pro dejepis, hlavne cesky ; (Mémoires, journal du musée du royaume bohême pour l'histoire et surtout l'histoire cèque).
85. **Casopis ceskeho museum** (Revue du musée bohême). — Prague, in-8, depuis 1827. Consulter surtout les années 1828, 1830, 1831, 1836, 1848, 1849, 1850, 1855 et 1859.
86. **Osveta**, Listy pro rozhled v umeni, vede i politice ; (Osveta = die Aufklärung, revue littéraire, scientifique et politique).
87. **Friedrich von HELLWALD**, Culturgeschichte in ihrer natürlichen Entwicklung bis zur Gegenwart. — Augsburg, 1875, gr. in-8.
88. **HALLAM**, View of the states of Europa during the middle ages (t. II.)
89. **SCHERR**, Deutsche Kultur- und Sittengeschichte. — 5^e éd. Leipsig, 1873. in-8.
90. **NEANDER**, Allgemeine Geschichte der christlichen Religion und Kirche, (terminée et publiée par Schneider en 1852). 4^e éd., 1865, 9 vol. in-8.
91. **HEFELE**, Conciliengeschichte nach den Quellen bearbeitet, 1855-1867. 7 vol. in-8; surtout le t. VII.

92. WESSENBERT, Grosse Kirchenversammlungen des XV und XVI Jahrhunderts. — Constance, 1840.
93. Von RAUMER, die Kirchenversammlungen von Pisa Kostnitz und Basel.
94. ULLMANN, Reformatoren vor der Reformation, vornehmlich in Deutschland und den Niederlanden. 2 vol. in-8. 2^e éd. — Gotha, 1866.
95. D^r Johann Baptist SCHWAB, Johannes Gerson, Professor der Theologie und Kanzler der Universitæt Paris. — Würzburg, 1859, gr. in-8.
96. DIECKHOFF, Die Waldenser im Mittelalter. — Göttingen, 1851.
97. GINDELY, Geschichte der böhmischen Brüder. — Prague, 1857, 2 vol. gr. in-8.
98. GINDELY, Geschichte des dreissigjährigen Krieges, 1^{re} vol. — Prague 1848.
99. Leop. RANKE, Deutsche Geschichte im Zeitalter der Reformation. — 4^e éd., 1867, 6 vol.
100. Charles HAGEN, Deutschlands litterarische and Religiöse Verhältnisse im Reformationszeitalter. — Erlangen, 1841.
101. ALZOG, Beitrag zur Geschichte der religiösen Volksbildung, besonders in Süd-Deutschland. — Freiburg, 1874.
102. LICHNOVSKY, Geschichte des Hauses Habsburg. B. V-VII. — Vienne, 1841-1844, in-8.
103. FESSLER, Geschichte von Ungarn: publiée avec des additions par M. Ernest Klein. — Leipzig, 1867 et années suivantes, in-8.
104. Johannes VOIGT, Geschichte Preussens von den ältesten Zeiten bis zum Untergange der Herrschaft des Deutschen Ordens. — B. VII, Königsberg, 1836, in-8.

105. CARO, Geschichte Polens. B. III. u. IV. — Gotha, 1873-1875. in-8.
106. GUST. DROYSEN, Geschichte der Preussischen Politik. Erster Theil : die Gründung, 2^e éd. — Leipzig, 1868. gr. in-8.
107. DROYSEN, über die Reichskriegssteuern von 1427, dans les Berichte über die Verhandlungen der k. sächsischen Gesellschaft der Wissenschaften, 1855.
108. DROYSEN, Eberard Windecke. — Même collection, 1857.
109. VOIGT, Enea Silvio de Piccolomini als Papst Pius II und sein Zeitalter. — Berlin, 1862-1863, 3 vol. in-8.
110. OCHS, Geschichte der Stadt und Landschaft Basel. — 1849, B. III.
111. HERM. JIRECEK, Zaklady [zemského zřízení v korune Kralovství českého za Karla IV; (principes du droit public bohème sous le règne de Charles IV). — Prague, 1872, in-8.
112. KALOUSEK, české statní právo; (le droit d'état bohème). — Prague, 1871, in-8.
113. KALOUSEK, De regni Bohemia mappa historica commentarius. — Prague 1876, in-4.
114. JAROMÍR J. HANEL, o vlivu práva německého v Čechách a na Moravě; (de l'influence du droit allemand en Bohême et en Moravie). — Prague, 1874, in-8.
115. VOCEL, O Staročeském dedičtveném právu; (du droit de propriété et d'héritage chez les anciens Cèques), dans les Abhandlungen der k. böhm. Gesellschaft der Wissenschaften, 1861, vol. XI.
116. KARL VON CZÖRNIG, Ethnographie der österreichischen Monarchie. Mit einer ethnographischen Karte in vier Blättern. — Vienne 1855-1857. 3 vol. gr. in-4.
117. MIRKOVIC, Carte ethnographique des nationalités slaves (russe). — Saint-Petersbourg, 1874.

118. Joseph JUNGSMANN, historie literatury české (histoire de la littérature bohème. — Prague 1825, in-4.
119. TIEFTRUNK, Historie litteratury české. — 1^{re} partie, Prague, 1874; 2^e partie 1876, in-8.
120. Jos. JIRECEK, Rukovet k dejinam literatury české do Konce XVIII veku v spusobe slovníka životopisného i knihoslovného; (Manuel pour l'histoire de la littérature cèque jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, sous forme de dictionnaire biographique et bibliographique). — Prague 1875-1876, in-8.
121. DOBROVSKÝ, Geschichte der böhmischen Sprache und æltern litteratur. — Prague 1838, in-4.
122. Alfred BOUGEAULT, Histoire des littératures étrangères, t. II. — Paris 1876, gr. in-8.
123. Michała WISNIEWSKIEGO historija literatury polskyei : (Histoire de la littérature polonaise), t. III. — Cracovie 1841, in-8.

J'aurai plus loin l'occasion de citer encore un grand nombre d'autres travaux.



INTRODUCTION

Les traditions grecques en Bohême. — Triomphe de l'Église catholique. — Le clergé à la fin du XIV^e siècle. — Les précurseurs de Huss. — Conrad Waldhauser, Milic (1), Mathias de Janov, Stitny. — Cèques et Allemands. — État politique et social de la Bohême à la fin du XIV^e siècle. — La bourgeoisie. — Prague.

L'Évangile que nous avons, écrivait Luther, Huss et Jérôme l'ont acheté de leur sang. Le Hussitisme est en effet comme le prologue du grand drame qui se joue en Allemagne au commencement du XVI^e siècle. Il y avait eu sans doute auparavant de nombreuses tentatives de révolte contre l'Église, mais alors, pour la première fois, un peuple entier se soulève contre Rome et sort victorieux de la lutte. Avec Huss, commence réellement la révolution qui doit se terminer par la destruction de l'unité catholique : le moyen-âge finit, nous entrons dans une période nouvelle de l'histoire.

Cette tentative, dont les conséquences ont été si graves pour la Bohême et pour l'Europe, il a fallu des siècles pour que la lumière se fit sur elle. Que de préjugés absurdes se maintiennent encore et résistent aux attaques incessantes d'historiens convaincus !

D'abord les Cèques ont eu le malheur d'avoir pour adversaires des écrivains habiles dans l'art de bien dire, Sylvius surtout, puis Cochlée, Hájek, etc. Le style dont Æneas Sylvius a su orner les récits les plus fantastiques, l'apparente

(1) Pour la prononciation des lettres italiques, v. la note sur la transcription des mots bohèmes, à la fin du volume.

bonne foi avec laquelle il a représenté les ennemis de l'Église sous les plus sombres couleurs, ont séduit ou trompé les plus sincères ; les générations se sont transmis fidèlement ces légendes, d'autant plus difficiles à détruire qu'elles remontaient plus haut. Puis, le Hussitisme, après un triomphe momentané a été écrasé au commencement de la guerre de trente ans : une épouvantable réaction s'est abattue sur le pays ; les écrits hérétiques ont été recherchés avec non moins de persévérance et de colère que les hérétiques eux-mêmes. Des moines parcouraient les villes et les campagnes, confisquaient et brûlaient tout ce qui leur paraissait suspect, et tout livre écrit en langue cèque était suspect. Cet auto-da-fé dura près de deux siècles. Le gouvernement n'oublia rien pour détruire jusqu'au souvenir d'une époque de révolte ; il ne laissa aux villes que leurs privilèges et les chartes qui se rapportaient à des affaires particulières ; dans les archives du pays, tous les actes publics, les correspondances, en un mot tout ce qui pouvait servir à l'histoire d'un siècle de rébellion et de scandale fut systématiquement détruit. Ce qui échappa aux recherches des jésuites et des employés autrichiens périt par l'ignorance et l'incurie. Pour juger les Hussites, il ne resta plus que les accusations de leurs adversaires : les dépositions des témoins à décharge avaient disparu ; les Cèques eux-mêmes finirent par ne plus voir dans Zizka, Procope, Jean de Zeliv et leurs compagnons que des fanatiques ivres de sang et de pillage, et dans la guerre du XV^e siècle qu'une orgie furieuse et dévastatrice.

Peu à peu le silence s'était fait autour de ces questions brûlantes, la langue cèque perdait chaque jour du terrain, la nation bohème se mourait lentement, et avec elle semblait devoir disparaître le souvenir de ses héros nationaux. Les mesures hâtives et imprudentes de Joseph II amenèrent une réaction inattendue. Les Slaves de l'Elbe supérieur se rappelèrent que jadis ils avaient été un peuple ; un groupe, petit par le nombre, mais grand par le courage et le talent, remit en honneur la vieille langue du pays et dès la fin du XVIII^e siècle, la création d'une chaire publique de cèque à Prague marqua le commencement de la renaissance littéraire et poli-

tique de la Bohême. Au moment où ils sortaient d'une léthargie de deux siècles, les Cèques cherchèrent dans leur histoire leurs titres de gloire et, par un sentiment instinctif, négligeant des périodes en apparence plus brillantes, ils consacrèrent leurs premiers travaux à l'étude du Hussitisme. Quels noms auraient-ils présentés à l'Europe, plus dignes d'éveiller l'attention et la sympathie que ceux des réformateurs du XV^e siècle ! Et alors, de tous côtés, des documents furent découverts et publiés : tout ce que le hasard avait conservé, tout ce qui avait échappé aux inquisiteurs et à une administration ombrageuse, fut déchiffré et commenté ; des savants partirent pour l'étranger et fouillèrent les bibliothèques de France, d'Italie et d'Allemagne. M. Palacky, nommé historiographe par les Etats, réunit autour de lui une phalange dévouée de jeunes écrivains, dont le nombre grossit chaque année par l'arrivée de nouvelles recrues : non-seulement l'histoire des Hussites fut dégagée de toutes les légendes d'Hájek, de Cochlée, de Sylvius et des autres écrivains catholiques, mais on arriva à suivre quelquefois jour par jour les événements, et dans tous les cas à connaître avec précision les idées générales de la Révolution, les caractères, les ambitions et l'idéal des hommes qui l'avaient dirigée. En même temps que se produisait en Bohême ce grand mouvement historique, des études analogues étaient entreprises dans les pays voisins. Sans doute, quelques Allemands ne s'affranchissaient pas encore complètement des préoccupations nationales et la vivacité des luttes religieuses et politiques nuisait à l'impartialité de plus d'un écrivain ; mais d'autres, beaucoup plus nombreux, s'honoraient en rendant justice à leurs adversaires et apportaient sur divers points un concours précieux aux écrivains bohèmes. Ceux même qui ne s'occupaient que des territoires de l'Empire commençaient à étudier le XV^e siècle et les causes de la Réforme ; des documents étaient découverts et publiés, et des travaux, étrangers en apparence à l'histoire du Hussitisme, servaient du moins à montrer la politique et les intentions de leurs ennemis. Malgré tout, sans doute, bien des points restent encore obscurs : les bibliothèques n'ont pas livré tous les

trésors qu'elles renferment, des monographies nouvelles jetteront une lumière plus éclatante sur certains points ; d'autres questions resteront à jamais insolubles, et les désastres de la réaction des XVII^e et XVIII^e siècles ne seront pas tous réparés ; mais, dès maintenant et dans l'état actuel de la science, il est possible d'entreprendre une histoire générale de la révolution hussite, de reconnaître les causes générales qui l'ont amenée, et les conséquences qu'elle a produites, de rendre aux événements leur véritable caractère. C'est ce que j'essaie aujourd'hui. Il y a là, si je ne me trompe, une étude digne de fixer l'attention non-seulement de ceux qui s'intéressent aux peuples slaves, mais de tous ceux qui suivent avec intérêt la marche de la civilisation.

Il arrive le plus souvent que les institutions ne parviennent à leur complet développement qu'au moment même où les principes sur lesquels elles sont fondées commencent à perdre de leur empire sur l'esprit humain ; de là, la décadence, si voisine toujours de la suprême grandeur. L'Église et la Papauté n'ont jamais été aussi puissantes qu'au lendemain de la défaite définitive des Hohenstaufen, et c'est alors aussi que se développent et que se répandent d'autres doctrines ou d'autres intérêts qui, sans menacer encore le christianisme, s'attaquent à la hiérarchie et au système de l'Église romaine. Les progrès de cette opposition sont si rapides que, cinquante ans à peine après la mort de Frédéric II, l'énergie de Boniface VIII se brise devant la révolte de Philippe IV, et que cent cinquante ans après le triomphe d'Innocent IV, l'édifice lentement élevé croule de tous côtés : des quatre coins du monde, on désire, on réclame et on prévoit une réforme complète. A la fin du XIV^e siècle, un seul point reste encore douteux : qui commencera l'attaque ? Dans quel pays éclatera tout d'abord la Révolution ?

Ces oscillations régulières, auxquelles est soumise la puissance de l'Église, s'expliquent réciproquement ; elles sont la conséquence naturelle de sa position double, dans le monde et hors du monde. La foi des peuples se traduit toujours d'une manière tangible et matérielle : les aumônes pleuvent

de tous côtés, les églises s'enrichissent, les prêtres deviennent les maîtres et les chefs de la société. Mais les privilèges et les prérogatives qui accablent le clergé ne tardent pas à donner naissance à des abus, d'autant plus vivement ressentis que l'idée que l'on se fait du prêtre est plus haute ; le contraste entre l'idéal et le réel a pour suite naturelle une révolte contre l'Église qui ne tient pas ses promesses et ne justifie pas sa domination par ses mérites. Jamais cette loi n'est apparue plus clairement qu'en Bohême au XV^e siècle. Le Hussitisme commence le lendemain de la victoire complète de la cour romaine.

Huss dit plusieurs fois qu'on n'a jamais convaincu d'hérésie un « vrai Bohême » (1), et les anciens Cèques se vantent avec orgueil de leur constante fidélité à l'Église (2). En réalité, ce n'est qu'assez tard que les papes sont parvenus à dompter les résistances qu'ils ont rencontrées chez les Slaves de l'Elbe supérieur : ce n'étaient pas des missionnaires latins qui avaient converti les Cèques au christianisme ; Méthode et Cyrille sont les véritables apôtres du pays (3), et le rite grec avait laissé des souvenirs plus durables qu'on ne l'a cru longtemps. Même après l'invasion des Magyars qui coupa en deux les Slaves et força les chrétiens de Bohême à chercher leur appui en Allemagne, les traditions grecques se maintinrent, malgré les défenses formelles de Grégoire VII (4), et elles n'avaient pas encore complètement disparu au commencement du XIV^e siècle. Une lettre de Charles IV constate « qu'il y a dans les pays voisins de la Bohême et dans les provinces de ce royaume qui parlent la même langue beaucoup de *schismatiques et d'infidèles* qui, si on leur prêche, si on leur lit ou si on leur expose la sainte Écriture en latin ne veulent pas la comprendre, et qu'on

(1) *Et quod usque ad presentem diem nullus Bohemus est inventus pertinax hereticus*, (Palacky, docum, p. 189).

(2) Höfler, *Mag. Johannes Huss*, p. 27.

(3) Le duc bohême Borivoj fut baptisé à Velehrad par Méthode (probablement en 871). Il y avait eu déjà des missionnaires allemands qui avaient parcouru la Bohême et la Moravie, mais l'œuvre de conversion était à peine commencée.

(4) Bulle de Grégoire VII (1079 ou 1080). *Hist. persecut. eccles. boh. cap. V.*

ne parvient pas ainsi à convertir au christianisme » (1). S'il est impossible d'admettre, avec quelques historiens russes (2), qu'une Église orthodoxe ait continué d'exister en Bohême à côté de l'Église officielle jusqu'au XV^e siècle, il est certain que la tradition grecque fut assez forte pour entretenir l'esprit d'opposition à la cour romaine et favoriser le développement d'hérésies qui inquiétèrent souvent les papes. A plusieurs reprises, les sectes des Bogomiles et des Vaudois trouvèrent en Bohême de nombreux partisans (3), et les décisions pontificales qui interdisaient le mariage des prêtres et enlevaient le calice aux fidèles y rencontrèrent une résistance plus vive que dans tout autre pays.

Mais, sous le règne de Charles IV, le rite et le dogme catholique s'établissent définitivement. Arrivé à l'empire grâce à l'appui du clergé, il met au service de la religion une conviction profonde et une piété reconnaissante. Le jour de son couronnement, il avait promis de maintenir « en toute conscience et suivant son pouvoir les Saintes Ecritures, la justice et la paix dans l'Église,..... de rendre aux évêques et aux églises de Dieu tous les honneurs qui leur étaient dus, et de leur conserver les biens qui leur avaient été donnés par les empereurs et les rois. » Fidèle à son serment, il n'oublie pas un seul jour l'intérêt de la religion. Les peines les plus cruelles sont prononcées contre les hérétiques ; de toutes parts s'élèvent de magnifiques cathédrales, de grandes cérémonies religieuses frappent l'imagination populaire, les prêtres indignes et simoniaques sont menacés et condamnés ; l'évêché de Prague est érigé en archevêché (4), et l'église cèque rattachée ainsi directement à Rome ; enfin la fondation de l'Université de Prague (5), qui compte bientôt

(1) Bulle de Clément VI (9 mai 1346). Pelzel, *Urkundenbuch zum ersten Theile des Kaisers Karl des vierten* (p. 90-91).

(2) Cp. surtout Hilferding, Huss et ses rapports avec l'église orientale.

(3) Ainsi en 1244, en 1257, pendant l'épiscopat de Jean de Dračice (1301-1343), en 1381, etc.

(4) Bulle du 30 avril 1344. De l'archevêché de Prague relevèrent les évêchés d'Olomuc et de Litomysl.

(5) Bulle du 26 janvier 1347. Les premiers cours s'ouvrirent aussitôt.

plus de dix mille étudiants, semble assurer la victoire définitive de « l'église allemande » (1), c'est-à-dire du catholicisme romain en Bohême.

Cette victoire ne devait pas être de longue durée et l'œuvre de Charles IV se retourne contre ses propres intentions. Pour relever l'autorité de la cour romaine, il décide Grégoire XI à revenir à Rome (1377), et ce retour des pontifes dans l'ancienne capitale de la Chrétienté amène le plus grand scandale qui ait affaibli l'Église, le grand schisme. Il se propose de réformer les abus du clergé, et les prédicateurs mystiques qu'il encourage, dans leur zèle imprudent et emporté, agitent les esprits et ouvrent la guerre contre les institutions et les croyances du moyen-âge. L'Université devait, dans la pensée de l'empereur, répandre dans tout le royaume les doctrines romaines : elle devient un foyer d'agitation révolutionnaire. La nation tout entière est emportée dans ce torrent de révolte religieuse et le fils de ce roi qui espérait avoir assis la domination de l'Église sur des bases inébranlables, use sa vie dans une guerre malheureuse contre les hérétiques qu'il ne réussit ni à ramener ni à vaincre.

On s'est étonné de cette transformation si brusque de la Bohême ; en cinquante ans un revirement si complet ! Un pays qui se précipite tout entier aux genoux de la papauté, et qui se révolte contre elle ! Tant de constructions magnifiques et tant de ravages ! Tant de dons aux monastères et tant de cloîtres pillés et détruits ! En réalité, il n'y a pas contradiction, mais suite. Ceci est sorti de cela. C'est parce que l'Église était si riche que les abus ont été si grands, c'est parce que la foi était si profonde que l'indignation a été si générale et la révolution si violente. On s'est laissé tromper par quelques faits purement accidentels ; on a attribué le Hussitisme à l'introduction de quelques livres d'un philosophe anglais, sans réfléchir à ce qu'il y avait d'incompréhen-

Fondée à l'endroit où se rencontrent les deux mondes germanique et slave, l'Université de Prague devint pour l'Est de l'Europe ce que celle de Paris était pour l'Ouest.

(1) Expression de Jérôme de Prague, V. der Hardt IV, 758. Cp. aussi Hilferding, op. cit., p. 34.

sible dans ce fait : un peuple prenant les armes pour une question de scolastique. Wiclif aurait pu ne pas écrire, la réforme bohême n'en aurait pas moins donné le signal de l'attaque contre le système religieux du moyen-âge, parce que nulle part la foi n'avait fait l'Église plus corrompue en la faisant plus riche et rendu les âmes plus sensibles aux abus.

De très bonne heure le clergé cèque, comme celui de toutes les autres contrées de l'Europe, avait reçu des dons considérables ; mais ce n'est que lorsqu'il a triomphé des résistances des païens ou de la sourde opposition des partisans de la religion grecque que se marquent plus nettement les progrès de sa puissance et de sa richesse. Les aumônes et les dons affluent de tous côtés, les cloîtres et les églises se multiplient et s'embellissent. Le personnel devient beaucoup plus nombreux parce que les charges sont plus lucratives et les privilèges plus séduisants. Huss dit que les ecclésiastiques avaient le quart ou le tiers de tous les revenus du royaume (1). Nous ignorons sur quoi repose cette évaluation, mais les chiffres que nous connaissons semblent prouver que cette appréciation n'était nullement exagérée. La Bohême ne comprenait pas alors en effet moins de 2180 cures, chiffre énorme, puisque de nos jours le même territoire n'en comprend que 1911 (2), et la plupart de ces cures étaient richement dotées ou au moins jouissaient de prérogatives ruineuses pour les laïques. Il serait trop long d'entrer dans le détail de toutes les possessions du clergé, mais quelques chiffres qui se rapportent aux églises de Prague permettront de se faire une idée assez exacte de la situation (3). Sous Charles IV, il y avait à Prague 44 cures, plus 27 chapelles ; dans la ville même ou dans la banlieue, on comptait 18 couvents d'hommes et 7 de femmes. Dans l'église cathédrale seule, il

(1) Op. I, 139, 167. Il revient un peu plus loin sur le même fait ; après avoir parlé du clergé allemand, si puissant et si riche, il ajoute : « ici ils ont déjà plus du quart des biens. »

(2) Kalousek, *De regni Bohemiarum mappa historica commentarius*, p. 8.

(3) Pour les richesses du clergé bohême, v. Touček, *Dejepis Prahy* (Histoire de Prague), III, p. 33-143.

y avait, avant la guerre des Hussites, 300 ecclésiastiques ; à Vysehrad, plus de 100. Si l'on suppose 20 personnes par couvent, ce qui n'est certes pas excessif, et que l'on ajoute les moines aux prêtres séculiers des diverses paroisses, on arrive au chiffre de 1,100 personnes, sans compter encore les ecclésiastiques employés à la cour ou à la chancellerie royale, les professeurs et les étudiants de l'Université, les notaires ou avocats qui avaient presque tous reçu les ordres. Toute cette armée vivait grassement, et la richesse répondait au nombre.

Les catalogues que nous possédons portent à 329 le nombre des villes ou villages qui appartenaient à l'archevêque, et ces catalogues sont encore fort loin d'être complets, ce qui fait supposer que le chiffre réel était supérieur à 400. Le cadastre des biens connus ne donne pas moins de 141,000 arpents. L'archevêque avait une véritable administration, un sous-chambellan, un burgrave, un trésorier, un maréchal, un chancelier, etc. Ses revenus dépassaient 3,000 marcs d'argent, et il faut y ajouter les redevances en nature, les corvées, et enfin la dîme épiscopale. Le prieur de Prague possédait 50 villages ; le prieur de Vysehrad, 41 bourgs. La dîme et les autres droits que percevait le curé de l'église du Saint-Esprit se montaient à plus de 50 marcs d'argent, et ce n'était pas une des paroisses les plus importantes.

Le clergé régulier n'était pas moins riche. Les revenus des Prémontrés de Strahov dépassaient 700 marcs d'argent, ceux des Bénédictins de Brevnov 1,000 marcs ; il est vrai que c'étaient deux des plus anciens et des plus célèbres monastères, mais M. Palacky ne cite pas moins de 110 couvents d'hommes ou de femmes en Bohême, et la liste n'est pas encore près d'être fermée. Il était impossible que dans un corps ecclésiastique aussi nombreux (1) et pourvu d'aussi riches dotations des abus ne se fussent pas introduits, et les documents nous présentent en effet le clergé cèque sous un jour assez peu favorable.

Les immenses revenus attachés aux diverses charges

(1) Dans un discours de Mathias de Cracovie, 1384 : *Quid miri si multiplicata est iniquitas clericorum ex quo clerici multiplicati sunt super numerum ?*

ecclésiastiques éveillaient bien des convoitises et sollicitaient bien des ambitions ; aussi nombre de gens entraient-ils dans les ordres sans vocation réelle. Le mal aurait pu être sinon complètement empêché, au moins limité par une surveillance sévère des autorités supérieures, mais les chefs suprêmes de l'Église, les papes, donnaient eux-mêmes l'exemple et encourageaient des abus dont ils profitaient.

Il s'était établi à Rome un véritable marché de dignités ecclésiastiques. Chaque charge était taxée suivant les revenus qu'elle rapportait : pour un bénéfice de 200 florins, on payait 40, 60, 80 florins. Aucun gain ne paraissait à dédaigner et les vicaires devaient un ducat. On vit ainsi nommer à des cures des valets, des cuisiniers, des enfants de sept ans et de cinq ans (1).

Les prêtres ainsi désignés se proposaient naturellement un double but : rentrer dans leurs avances en augmentant leurs revenus, se décharger de tous les soucis et de tous les devoirs de leur ministère. Simonie, négligence et corruption, ce ne sont pas seulement les discours des réformateurs qui résument par ces trois mots l'état du clergé cèque à cette époque, mais les actes officiels et les déclarations des archevêques de Prague.

Il fallait de l'argent ; on en arrachait aux fidèles. Les canons interdisent aux prêtres de rien exiger pour les cérémonies religieuses : qu'importe ! Le mariage, le baptême, la confession, la sépulture deviennent pour le clergé d'inépuisables sources de revenus. Un certain curé refuse d'enterrer les pauvres, jusqu'à ce qu'un riche compatissant se décide à payer pour eux (2), d'autres ne baptisent les enfants que s'il y a plusieurs parrains et marraines, parce que chacun d'eux est tenu de faire un cadeau au prêtre. Les pénitences sont remplacées par des amendes, et il y a un véritable tarif pour les diverses fautes, depuis les péchés véniels jusqu'aux crimes. Le mal s'accroît encore avec les indulgences ; presque

(1) De *squaloribus romanæ curiæ*.

(2) An 1407. L'évêque se plaint : *quod de sepulturis fidelium excessive exigitur* (Concilia Pragensia, p. 55).

toutes les églises et les cloîtres reçoivent du pape l'autorisation d'accorder certaines indulgences moyennant une somme déterminée (1) : les bénéfices sont partagés entre les moines ou les curés et la cour romaine. Les dîmes sont perçues avec une rigueur inconnue auparavant ; aucune terre, aucun bien n'échappe aux exigences ecclésiastiques (2). Les hauts dignitaires donnent l'exemple : les grands vicaires vendent des dispenses ; les chanoines cumulent plusieurs bénéfices ; certains chanoines de Prague sont en même temps chanoines de Brno, d'Olomúc, de Breslau. Nicolas Puchník de Cernice, (+ 1402), qu'un notaire du consistoire appelait « nullatenus et omnitenus ecclesiarum canonicus », déjà chanoine de Prague et d'Olomúc, obtient (1392) la riche cure de Saint-Nicolas qu'il échange pour deux prébendes, se fait nommer curé de Jemnice en Moravie, et en même temps, il conserve pendant plusieurs années les fonctions d'official de l'archevêque et même de vicaire général. Vaclav, qui connaissait son avarice, lui permit un jour d'emporter autant d'or qu'il pourrait. Nicolas remplit ses poches, ses habits et même ses larges bottes, si bien que lorsqu'il voulut partir, il lui fut impossible de marcher. Le roi se moqua de lui, lui fit enlever tout l'or qu'il avait pris et le chassa (3). Le plus souvent la cupidité des ecclésiastiques ne s'étalait pas avec tant d'impudeur, mais, s'ils étaient plus spirituels et plus adroits que Puchník, ils n'étaient ni moins ambitieux ni moins avares. Sans cesse à l'affût de toutes les occasions favorables, ils savaient adroitement solliciter la charité, réveiller la générosité et profiter

(1) *Habundabant indulgentiæ in Bohemia, quia non fuit claustrum quod indulgentiis papalibus caruisset. Tunc avaritia sacerdotum nimis dilatabatur. Tunc magni peccatores leniter absolvebantur propter pecuniam. Tunc poenitentia solum pecunialis injungebatur, unde prodones, fures, homicidæ et occulti magni peccatores proniores ad peccata reddebantur et tunc honor sacerdotum et potestas ecclesiæ cœpit vilipendi.* (Dobner, monum. IV. 138).

(2) Toutes les possessions en Bohême, toutes les propriétés ont été peu à peu chargées par le clergé d'impôts, de redevances et de servitudes. De là leur haine contre le clergé, et ils ne poseront les armes que lorsqu'ils auront complètement affranchi leur pays. (Un auteur allemand du XV^e siècle, cité par Droysen, p. 338).

(3) Tomek, op. cit., p. 175.

des remords. Aucune loi n'avait affranchi les biens du clergé des impôts généraux, mais des privilèges spéciaux les en déchargeaient presque toujours; souvent même ces contributions étaient une nouvelle occasion de gains; les rois leur en abandonnaient une partie. D'autres chartes très multipliées les affranchissaient des péages si nombreux alors et si onéreux. Les impôts n'en pesaient que plus lourdement sur le peuple, et le clergé, non moins que la noblesse, était responsable de la misère des paysans (1).

Les prêtres s'occupaient trop de leurs revenus pour avoir le temps de songer à leurs devoirs. La plupart des chanoines ne résident pas; les curés eux-mêmes voyagent, dépensent leurs traitements à Prague; ils ont des fermiers qui administrent la cure. Un prêtre lit sa messe quand il lui plaît, un autre ne l'a pas lue depuis sept ans. Les plaintes reviennent si souvent qu'il n'est pas possible de contester la gravité des abus. Le synode de 1366 défend de commencer plusieurs messes à la fois, de les laisser inachevées, de remplacer la grand'messe le dimanche par une messe basse. Les prêtres ne paraissent nullement avoir conscience de leurs torts; si l'archevêque leur adresse des reproches, ils s'excusent par l'usage, l'ancienne habitude. Vouloir les obliger à résider, à dire leurs messes! C'est un fait inouï. Quelques-uns même quittent le costume ecclésiastique, ne sont pas tonsurés. Les statuts exigeaient que l'ordination fût précédée d'un examen: le vicaire général devait s'assurer si le candidat était digne de la consécration par ses connaissances et ses vertus; l'examen n'était plus qu'une formalité facile à éviter. Un prêtre doit être suspendu jusqu'à ce qu'il ait appris à lire: mais, pour un de puni, combien de ménagés ou d'oubliés! On peut d'ailleurs arriver aux plus hautes fonctions sans avoir reçu les ordres. Nous connaissons le nom de chanoines qui n'étaient pas même sous-diacres. Un d'entre eux, après avoir touché pendant plusieurs années les revenus d'une riche prébende, jette aux orties une soutane

(1) Schulze, *dejín poroby lidu v Cechah*; (Histoire du servage en Bohême); Osveta, I, p. 501 et s.

qui l'embarrassait pourtant bien peu, un autre reçoit de Boniface IX la permission de se marier.

Le prêtre au moyen-âge n'avait pas seulement une mission religieuse à remplir, mais une mission morale ; il devait détruire les anciennes superstitions, combattre les mauvaises habitudes, empêcher les rixes. Mais quelle pouvait être l'influence de curés ignorants, qui n'avaient vu dans le titre de prêtre qu'un moyen de se dérober à certaines charges ou de s'assurer de faciles jouissances ? L'archevêque Ernest de Pardubice disait qu'ils corrompaient leurs fidèles plutôt qu'ils ne les moralisaient et les faits ne lui donnent que trop raison. Une grande inspection fut entreprise en 1379 et 1380 et les rapports qui ont été conservés prouvent d'une manière incontestable la profonde décadence du clergé bohème. Sur 30 curés qui ont été visités, 10 sont convaincus d'immoralité. Le curé du Tyn, Barthélémy, a pour concubine la femme d'un joueur de flûte ; elle a une clé du presbytère ; de plus, on a vu plusieurs fois Barthélémy entrer dans des maisons suspectes. Le curé de Saint-Linhart, Procope, est accusé d'avoir un véritable sérail ; il invite avec ses maîtresses des nonnes et d'autres prêtres. Il cherche à se justifier : il lui arrive quelquefois de recevoir une fille de joie, mais rarement ; il évite le scandale, il se cache, il la renvoie de grand matin ; il est bien moins coupable que son voisin, le curé Mathias qui a toujours des femmes et des prêtres chez lui. Un autre a été soupçonné d'avoir séduit sa propre fille. Le curé de Saint-Pierre au Porice court les tavernes, s'enivre avec sa maîtresse, poursuit d'autres courtisanes ; ce n'était pourtant pas un des plus mauvais, et un boulanger appelé en témoignage dit qu'il a déjà vu se succéder trois prêtres dans cette cure, et que c'est le meilleur de tous. Le curé de Saint-Jean va jouer dans la Vieille-Ville, y perd tout, même ses habits et revient nu, chez sa maîtresse, de l'autre côté de Prague, à Vysehrad. Il serait facile de multiplier les exemples. On ne saurait douter, dit M. Tomek à qui nous avons emprunté les traits précédents, qu'il n'y eût dans le clergé de Prague des hommes honorables et vertueux, mais ce serait une erreur de croire que tous ceux qui ne sont pas

désignés étaient purs de toute faute, et dans tous les cas le nombre des coupables est si grand que la honte retombe sur le clergé tout entier (1). Le mal était si général que l'autorité restait impuissante; on avait parlé d'abord de suspension, de dégradation; on se contenta d'une simple réprimande. Les inspecteurs n'avaient ni assez d'énergie ni assez de foi pour punir sévèrement des fautes dont ils étaient eux-mêmes bien rarement innocents; les peines furent abaissées rapidement, bientôt elles ne consistèrent plus qu'en une très légère amende.

Et c'était à ce moment même d'abaissement profond, pendant que les moines comme les curés donnaient l'affligeant spectacle des plus honteux débordements, qu'ils abusaient de leur puissance avec le plus d'audace. Les excommunications devenaient tous les jours plus fréquentes; quiconque osait toucher à un prêtre ou à ses biens était aussitôt frappé des peines religieuses les plus rigoureuses, tandis que les ecclésiastiques eux-mêmes échappaient aux tribunaux ordinaires et bravaient impunément les lois les plus sacrées. Dangereuse domination qui devait bientôt être menacée au nom des principes mêmes sur lesquels elle était fondée! Des hommes allaient apparaître, ivres de vertu, au milieu de l'abaissement général des caractères, pleins d'un ardent enthousiasme au milieu d'un clergé avide et sceptique et, opposant à l'Église ses propres déclarations, la sommer de revenir à

(1) Tomek, p. 245. Pour les détails précédents v. p. 243-245. J'aime à citer M. Tomek en pareille matière, non-seulement parce que son érudition est justement admirée, mais parce que son impartialité ne peut être contestée: M. Tomek est en effet un catholique sincère. Ce n'était pas d'ailleurs seulement à Prague que se passaient de semblables faits. Nous lisons dans les actes des conciles de Prague: *Clerici etiam in sacris constituti et ecclesiarum parochialium regimini præsidentes, concubinas publice tenent in domibus et alias in tonsura et habitu taliter inhoneste se gerunt quod fiant in scandalum plurimorum.* (A. 1381, p. 21); (archiepiscopus) *mandat clericis cujuscumque status ut concubinas de domibus ejiciant* (p. 50); des ordonnances analogues se retrouvent en 1406, p. 54-55; 1407, p. 55; puis chaque année jusqu'en 1412. Dans les couvents, les mœurs n'étaient pas meilleures. Le prieur du couvent de femmes de Sainte-Madeleine est un libertin. L'abbesse de Saint-Georges a une conduite si scandaleuse que l'archevêque est obligé de la déposer; elle refuse de se soumettre, et Charles IV est forcé d'intervenir. Pendant plus de deux ans, le couvent de Brevnov est troublé par les querelles des moines et de l'abbé, etc., etc.

sa pureté primitive, de rompre avec le monde, de se retremper aux sources mêmes du christianisme. Vaine chimère qui se déroba toujours aux efforts des réformateurs ! Le fleuve ne remonte pas vers la montagne d'où il vient, le passé ne se recommence pas. Les Hussites, comme les protestants, furent, sans le savoir, malgré eux, les premiers apôtres de la liberté de penser, et non les restaurateurs d'idées affaiblies ou épuisées. Mais en essayant de corriger les abus et de purifier l'Église, ils répondaient aux désirs de la nation tout entière ; les intérêts et les consciences également blessés réclamaient une rénovation.

Charles IV voyait bien le danger. Fils soumis de la papauté, il la servit comme elle veut être servie, avec humilité et tremblement ; les hommes qui avaient compté sur son audace pour transformer l'Europe, Rienzi, Pétrarque, se détournèrent bientôt de lui. Mais s'il n'osait pas imposer une réforme, il était trop pieux et trop prudent pour ne pas désirer la fin de scandales qui blessaient sa conscience et compromettaient l'autorité et peut-être même l'existence de l'Église. En Allemagne, il encourageait et soutenait tous ceux qui luttèrent contre les abus ; en Bohême, où son action était plus franche, plus libre, son appui fut assuré non seulement à l'archevêque Ernest de Pardubice, mais aux prédicateurs les plus hardis et les plus virulents. Singulier spectacle que la scrupuleuse hardiesse de ce prince qui a besoin de se mettre à couvert derrière des assaillants plus autorisés et dont le dévouement sincère au catholicisme protège les premières attaques de l'avant-garde de la Révolution !

S'il eût été possible qu'un homme arrachât le clergé bohême à sa corruption et à son ignorance, Ernest de Pardubice l'aurait fait. Égal par l'esprit et la science aux plus illustres de ses contemporains, il était supérieur à la plupart d'entre eux par la sincérité de sa foi et le désintéressement de ses convictions. Au milieu même des époques les plus troublées apparaissent ainsi des hommes qui, fidèles aux principes supérieurs de la morale et de la religion, sont à la fois pour l'Église un honneur et une menace, en rendant plus sensibles par leur conduite l'imperfection et les fautes des autres membres

du clergé. La papauté les canonise et les redoute ; derrière ces vertus, se cache la révolte. Rempli d'une amère douleur à la vue des scandales qui affaiblissaient l'autorité ecclésiastique, pénétré des leçons de l'Évangile, Ernest de Pardubice avait tout, semble-t-il, pour mener à bonne fin l'œuvre de réparation qu'il se proposait. Aimé de Charles IV, il était, de plus, indépendant dans son diocèse, et ne relevait que de la cour romaine qui assistait indifférente à ses tentatives et n'entravait pas son zèle. Il se mit à l'œuvre dès les premières années de son ministère ; il voulut donner à la Bohême une sorte de constitution religieuse, codifia les ordonnances en usage dans l'archevêché de Mayence et les décrets des anciennes réunions religieuses cèques. Des synodes furent convoqués régulièrement (1) et prirent des mesures pour ramener les prêtres à une vie plus pure et plus digne ; les doyens (2) furent invités à surveiller sévèrement leurs subordonnés, les ecclésiastiques adultères ou simoniaques furent menacés de suspension ou de dégradation ; les curés furent tenus de s'occuper de l'instruction et des progrès religieux de leurs paroissiens (3). Mais le dévouement, la science et l'énergie de l'archevêque se brisèrent devant l'inertie et les résistances de ses prêtres. La multiplicité même des ordonnances prouve leur peu d'efficacité ; les synodes sont sans cesse obligés de répéter les mêmes défenses, de rappeler les anciens règlements. Les abus étaient trop invétérés et trop généraux pour qu'un homme en triomphât, quelque grand que fût son esprit ou même quelque élevé que fût son rang. L'Église n'avait plus la force de se réformer elle-même ; on le vit bien plus tard, lors des conciles de Pise, de Constance, de Sienne et de Bâle. Le mal venait de la constitution même du clergé ; il fallait pour le vaincre non plus une réforme, mais une révolution. Le roi et l'archevêque comprirent leur faiblesse,

(1) *Concilia Pragensia*, 1353-1413, édités par Hof.

(2) Il y avait alors en Bohême 57 doyens et 10 archiprêtres. (Kalousek, *mappa historica*, p. 11-14.

(3) Les curés doivent veiller à ce que les fidèles sachent en latin et en bohème (*tam latine quam barbarice*) Notre Père, le Symbole des apôtres, les dix grandes et les six petites prières.

et ils firent appel au peuple contre les prêtres, à l'Évangile contre la hiérarchie. Ils ne supposaient pas qu'il leur serait bientôt impossible de contenir le mouvement, et que les dangereux auxiliaires auxquels ils s'adressaient, dépassant aussitôt leurs intentions, ne s'attaqueraient plus seulement aux abus, mais à l'Église elle-même.

Parmi les hommes assez nombreux qui, à la fin du règne de Charles IV et au commencement du règne de Vaclav préparèrent le grand mouvement religieux du XV^e siècle et en surexcitant la foi, hâtèrent une explosion inévitable, quatre exercèrent une influence prépondérante et méritent une place à part: Conrad Waldhauser, Milic de Kromerize, Mathias de Janov et Stitny.

Ce n'est pas une des moins curieuses particularités de la révolution hussite que le premier des précurseurs de Huss n'ait pas été un Cèque. Konrad Waldhauser (1) était autrichien : un Allemand prépare cette insurrection qui devait si vite devenir aussi redoutable à la nationalité allemande en Bohême qu'à l'Église catholique. Conrad s'était déjà sans doute acquis quelque réputation par sa science et son éloquence lorsque Charles IV, désireux d'attirer à Prague des prédicateurs remarquables, le décida à venir se fixer en Bohême. Sa hardiesse et sa verve, la conviction profonde qui enflammait ses discours, sa chaleur et son imagination lui assurèrent bientôt de nombreux auditeurs ; il prêchait le plus souvent en allemand, quelquefois en latin, devant les étudiants. L'affluence était telle que l'église de St-Gall ne tarda pas à devenir trop étroite et qu'il prêcha en plein air, sur la place. Il fustigeait sans pitié tous les vices, reprochait aux

(1) On l'a longtemps confondu avec un autre prédicateur Jean de Stekno ; de là le nom qu'on lui donne souvent, à tort, de Conrad de Stekno. André de Brod dit à Huss : « Si l'on n'avait pas d'autre reproche à vous adresser que d'attaquer le clergé, personne ne vous aurait excommunié. Car déjà avant vous, Milic, Conrad, Stekno, ont attaqué le clergé. » Cochlée a cité ce passage, mais en supprimant la virgule entre Conrad et Stekno, et en faisant ainsi une personne de deux. Balbin a suivi Cochlée, seulement au lieu d'écrire comme lui Conradus Stykna, il a écrit Conradus de Steken. Les autres historiens ont suivi. Le premier qui a découvert l'erreur est M. Palacky. Il a démontré que Conrad était un augustinien, tandis que Jean de Stekno était un moine de Citeaux.

bourgeois leur amour du lucre et du luxe, leur vanité, leur mollesse et leurs débauches et plus ses reproches étaient violents, plus ardente et plus nombreuse accourait la foule, avide d'accusations et de repentir. Rien ne montre mieux combien la foi était encore profonde et vive ; les conversions se multipliaient, les femmes quittaient leurs toilettes éclatantes, les usuriers rendaient le bien mal acquis, les libertins faisaient vœu de chasteté (1).

Mais ce n'étaient pas seulement les laïques que Conrad voulait ramener au bien, c'étaient les ecclésiastiques et surtout les moines. Il les dénonça à la foule, flétrit leur avidité et leur luxure : « Que chacun, disait-il, qui a un fils ou un ami qu'il aime et dont il veut le salut, prenne garde de le laisser entrer dans un de ces ordres, où, ouvertement, presque régulièrement, on doit vivre contre la règle ; quel est le voyageur qui, pour traverser le Danube, choisit un navire pourri et s'expose à périr ? » Les Franciscains et les Dominicains, déjà fort irrités contre Conrad, qui leur enlevait la plupart de leurs pénitents, essayèrent de se venger et le dénoncèrent à l'archevêque. Colère imprudente ! Il y avait depuis fort longtemps une rivalité très ardente entre les clergés séculier et régulier. Il aurait fallu que les accusations présentées contre Waldhauser fussent bien graves pour décider Ernest de Pardubice à condamner un prédicateur dont il admirait le zèle, un moine qui combattait les moines, ses propres adversaires. Les vingt-quatre chefs d'accusation se réduisaient tous d'ailleurs à un seul fait : Conrad avait attaqué les ordres mendiants avec violence, avec passion ; le jour du jugement, les plaignants ne parurent même pas, et Waldhauser recommença à prêcher, plus puissant et plus audacieux. Lorsqu'il mourut, en 1364, il laissait un suc-

(1) La source principale est Benes de Weitmül : « L'an 1369, le jour de la fête de la Conception de la très sainte vierge Marie, mourut le remarquable prédicateur frère Conrad, chanoine régulier, recteur de l'église de la Sainte Vierge à Prague. Autrichien de naissance, d'une grande instruction et d'une éloquence plus grande encore, il vit, à son arrivée en Bohême, que les hommes s'abandonnaient trop aux plaisirs de la vie... et les améliora par ses prédications. Injurié par les moines, il supporta tout avec indifférence pour la gloire de Dieu, et mourut en bon chrétien. »

cesseur qui devait continuer son œuvre, exercer sur les esprits une influence plus profonde et plus générale, et être le véritable créateur de l'agitation qui alla toujours en grandissant jusqu'à Huss.

Waldhauser ne s'était adressé qu'à une partie relativement assez faible de la population, celle qui parlait allemand; Milic de Kromerize, son disciple et son successeur prêchait en cèque. C'était à la Bohême entière qu'il faisait appel, c'était le peuple entier qui allait se précipiter à sa suite et envahir le tabernacle. Il y eut au début quelque hésitation; cette prédication en langue vulgaire parut à beaucoup un scandale, une profanation (1), mais Milic avait une foi trop profonde, il avait trop clairement conscience de ses forces pour se laisser arrêter par ses premiers échecs. Bientôt les préventions se dissipèrent, les auditeurs accoururent par milliers, et Milic devint le directeur et le guide de toute la population cèque de Prague. D'une activité infatigable, il prêchait tous les jours, et deux ou trois fois tous les dimanches, quelquefois même davantage. Ses sermons duraient deux ou trois heures, sans que l'attention des fidèles se lassât jamais. Sa mémoire prodigieuse lui fournissait sans cesse des exemples et des textes, son imagination enflammée traçait en traits effroyables le tableau des vices qui souillaient la société et des châtimens réservés au pécheur endurci. Sa vie entière était une prédication; il agissait par son exemple autant que par ses discours. « Personne ne lui parlait ou ne s'approchait de lui sans recevoir l'amour, la reconnaissance, la douceur, et personne ne le quittait sans être consolé. C'était en tout un second Élie. Sans cesse il châtiât son corps par les jeûnes, les macérations et la pénitence; sa passion pour le bien du peuple, son activité sans trêve ni repos dépassaient de beaucoup la nature humaine et les forces de la chair. Sans cesse, il écoutait les confessions, visitait les malades ou les

(1) *Propter incongruentiam vulgaris sermonis.* Palacky et Tomek croient qu'il s'agit de certains détails de prononciation. Milic, né en Moravie, avait l'accent morave. Je serais plutôt disposé à croire, avec M. Lechler, qu'en fut surtout choqué d'entendre prêcher en cèque. (Cp. Lechler, II, p. 119, n. 1.

prisonniers et convertissait les tièdes et les pécheurs (1). » La ville entière était comme affolée de sainteté et de vertu ; une fièvre d'ascétisme, une contagion de sacrifice étaient dans l'air. Plus de deux cents prostituées, arrachées par Milic à la corruption et à la honte, se retirèrent dans le couvent de Jérusalem qu'il avait fait construire sur les ruines d'un quartier mal famé de Prague, la Petite-Venise. « Par la grâce de Jésus-Christ, par les efforts et les mérites de Milic, Sodome avait retrouvé sa gloire perdue, Babylone était redevenue Jérusalem. »

Comme Waldhauser, avec plus de hardiesse encore et d'emportement, Milic flagellait l'avidité et les débauches des prêtres, leur ignorance et leur paresse ; mais à la fois plus instruit et plus enthousiaste que son prédécesseur, exalté par les macérations et la méditation de l'Apocalypse, il dépassa plus d'une fois les hommes, et ses coups atteignirent, au-delà du clergé, l'Église elle-même. Le spectacle des abus, le sentiment des maux dont souffrait le monde, devaient en effet inspirer à ceux qui avaient échappé à la contagion le désir de revenir au christianisme primitif. L'Église du Christ et des apôtres, là était l'idéal et le salut. Là aussi était le danger. Certes, toute pensée de révolte était étrangère à Milic, et il suffit de quelques paroles du pape pour le faire renoncer à ses prédications chiliastiques ; mais il cédait, sans en avoir conscience, au mouvement qui emporte tous les réformateurs et les transforme en rebelles. L'accusation contre Waldhauser avait été abandonnée par les moines eux-mêmes ; lorsqu'ils attaquèrent Milic, ils purent lui reprocher de menacer l'autorité pontificale et même de soutenir des doctrines hérétiques. Ce n'est pas chez les papes, avait-il dit, chez les cardinaux, les évêques, les prêtres, les moines, que se trouve la vérité ; il avait prétendu que le chrétien injustement excommunié par le pape, peut être défendu par l'empereur ; il avait recommandé la communion fréquente et quelques fidèles, trompés par ses paroles, avaient communie trois fois la nuit de Noël : les prêtres, disaient-ils, ont reçu la consécration extérieure,

(1) Matthias de Janow, cité par Jordan, *die Vorläufer des Hussitentums*, p. 32.

nous, nous avons été consacrés intérieurement (1). Ainsi se posaient, encore obscures et vagues, mais déjà inquiétantes, quelques-unes des questions les plus graves de la révolution bohème, les limites de l'autorité pontificale, l'égalité du laïque et du prêtre.

Grégoire XI jugea le péril assez sérieux pour mériter une intervention énergique, et dans les premiers jours de janvier 1374, arrivèrent à Prague des bulles sévères du pape. Milic partit aussitôt pour Avignon, et il n'eut pas de peine à se justifier. Ces dernières émotions et le voyage avaient épuisé ses forces. Il tomba malade à Avignon et mourut sans avoir revu la Bohême (1374). Mais l'ébranlement imprimé aux âmes avait été trop profond, le mouvement ne s'arrêta plus. Le mal dont souffrait l'Église était tous les jours plus visible ; les abus, les scandales, se résumaient dans le grand schisme qui venait de commencer. Deux papes, à Rome et à Avignon, se disputaient la chrétienté, et les peuples, abandonnés par leurs chefs naturels, troublés dans leur conscience, écoutaient anxieux la grande voix des apôtres qui flagellaient sans scrupule et sans peur les vices et l'indifférence. Le plus hardi comme le plus remarquable des novateurs qui continuèrent l'œuvre de Milic, fut Mathias de Janow. Mathias prêchait tous les jours, mais c'était moins un orateur qu'un écrivain et les traités qu'il composa, réunis sous le nom de Règles de l'Ancien et du Nouveau Testament forment un des livres les plus intéressants et les plus audacieux de la littérature religieuse du XIV^e siècle.

Comme Conrad et Milic, Mathias se propose surtout pour but la réforme du clergé, mais plus savant et plus logique il veut réformer non seulement les hommes, mais les institutions et les dogmes. La source du mal, c'est l'oubli de la parole divine ; les papes ont remplacé la doctrine du Sauveur par mille inventions humaines qui absorbent l'attention des fidèles et détournent l'âme de la contemplation des vérités supérieures. Il faut rendre au monde la loi du Rédempteur, ramener l'Église de Jésus-Christ à son état de sainteté et de

(1) Les accusations contre Milic ont été publiées par Jordan, op. cit.

simplicité primitives. Laissez les prêtres répéter leurs décrets inutiles ; adressez-vous à Christ : entre Dieu et le pécheur, il est le seul, l'unique intermédiaire : « Vous voulez être justifiés et vous croyez y arriver à force de travaux, à force de soins, et vous suivez avec une piété méticuleuse toutes les cérémonies nouvelles. Christ n'est-il pas mort pour vos âmes ? Vous n'avez rien de son esprit, vous avez des yeux pour ne point voir. Pleins de tremblement, vous exécutez la lettre de la loi, mais de la liberté vous ne savez rien, de la véritable liberté qui est dans l'esprit du Sauveur..... et cependant toute la Sainte-Ecriture nous crie que le Seigneur, le Crucifié est le seul Rédempteur, qu'il suffit pour le salut de quiconque croit en lui ; que seul il est toute la foi, toute la sagesse du chrétien (1). »

L'Antéchrist paraît dominer, il est fier de sa puissance, il prétend être l'Eglise, alors qu'il n'en est que l'imitation corrompue et corruptrice. L'Eglise véritable, ce ne sont pas les évêques, les cardinaux et les prêtres, mais les fidèles, les élus prosternés devant Dieu. Fragile est la gloire des méchants ; les temps sont proches où l'Eglise chrétienne reparaitra dans toute sa gloire, pure de tous les excès et de toutes les superfétations qui voilent la splendeur de Dieu. Que personne ne recule dans ce combat suprême. Pour vaincre l'Antéchrist, que les soldats de Jésus s'adressent au Christ, qu'ils demandent des armes à la Bible, des forces à la communion.

Quel chemin parcouru depuis Waldhauser ! Le jésuite Balbin peut encore revendiquer celui-ci comme un véritable et sincère catholique : oserait-il défendre Janow ? Conrad et Milic ne sont que des précurseurs, Mathias est un réformateur. Il a trouvé les deux idées essentielles du protestantisme : l'Ecriture, la seule règle de la foi ; le Christ, le seul médiateur entre Dieu et les hommes. Il ne les a pas entrevues seulement dans une vague prescience, il les a développées, il en a tiré les conclusions les plus importantes : nous

(1) Jordan, p. 69. Les *Regulæ novi et veteris Testamenti*, composées de 1388 à 1392 ne se trouvent nulle part en entier. Quelques parties ont été par erreur attribuées à Huss et publiées dans : *Hist. et Monum. Hussii*, p. 473-637.

sommes sauvés par la grâce; à quoi bon dès lors les cérémonies extérieures, les ornements entassés dans les chapelles, les génuflexions devant les images, les reliques et les miracles qui servent plus à enrichir les prêtres qu'à réveiller la foi? L'Église du Christ, c'est la réunion des prédestinés; qu'importent donc les dignités et les titres? — Huss n'ira pas plus loin; plusieurs fois même, sa conscience reculera devant les conclusions de Mathias. Inutile après cela de rechercher si Janow a le premier donné la communion sous les deux espèces (1); quand bien même l'on prouverait qu'il ne s'est pas écarté sur ce point de la doctrine romaine, on n'en aurait pas moins le droit de l'appeler le père de l'Utraquisme. Le calice aux laïques, qu'est-ce autre chose que le symbole de l'égalité du laïque et du prêtre? Et cette égalité n'est-elle pas contenue dans la nouvelle conception de l'Église que représente Janow?

Pour être le véritable chef de la révolution bohême, il n'a manqué à Mathias que l'action extérieure. Ses traités, aussi remarquables par le charme du style que par la vigueur de la pensée, étaient lus et admirés par tous les lettrés, les professeurs, les étudiants; mais, écrits en latin, ils n'arrivaient pas jusqu'à la foule, à cette partie de la population qui était pourtant la mieux préparée à accepter les idées nouvelles, parce que sa foi était plus ardente et plus naïve, son imagination plus violente, parce qu'elle souffrait aussi davantage des abus. Ce que Milic avait commencé par la parole, Stitny le continua par le livre, il s'adressa aux Cèques, au peuple, il préparait des soldats aux chefs que formait Mathias.

Thomas de Stitny naquit en 1325 ou 1326, au château de Stitny, situé à quelque distance de Zirovnice (Serowitz), dans la province qui forme aujourd'hui le cercle de Tabor. L'éducation qu'il reçut exerça sur son âme une action qui ne s'effaça jamais; sa famille, de petite noblesse, avait repoussé toutes les innovations étrangères, elle avait conservé le culte des traditions cèques, de la langue nationale. L'enfance de Thomas s'écoula paisible et heureuse, sous l'œil de ses pa-

(1) Rokycana l'affirma, sans être démenti, au concile de Bâle (Von der Hardt, III, p. 20), et les paroles de Mathias semblent confirmer cette déclaration.

rents, de sa grand'mère, « respectable aïeule, d'une simplicité vertueuse. » Il avait fait quelques études chez les Minorites de Jindřichov Hradec (Neuhaus), et fut attiré à Prague par l'ouverture des premiers cours de l'Université. La Bohême avait soif de science, Stitny partagea le zèle des milliers d'étudiants qui accouraient à Prague; la philosophie, la théologie, le droit canonique, les littératures anciennes sollicitaient à la fois son esprit, mais il revenait toujours de préférence à la philosophie religieuse. Rappelé au château de Stitny par la mort de son père, il se maria à l'âge de trente ans, mais sa femme mourut jeune encore (entre 1304 et 1309). Cette épreuve causa à Thomas une profonde douleur, il conserva pieusement le souvenir attendri de cette vaillante mère « que la volonté divine avait retirée du monde. » Il demanda des consolations à l'étude et partit pour Prague; c'était le moment où prêchait Milic. Dans la disposition d'esprit où se trouvait alors Stitny, il devait recevoir de ses discours une profonde impression; il s'attacha au prédicateur, devint son admirateur et son ami, et résolut de contribuer pour sa part à la réforme de l'Église et de la société. Ses premiers ouvrages furent composés avant la mort de Milic, et il ne cessa plus d'écrire jusqu'à l'heure où Dieu « l'appela à lui (vers 1400) (1). » Il venait très souvent à Prague, y faisait d'assez longs séjours. La communauté d'opinions et d'espérances, sans doute aussi les tracasseries qu'ils avaient à redouter, avaient rapproché tous ceux qui désiraient et préoyaient l'approche de la Réforme. Au milieu de ce cercle d'hommes vertueux et instruits, Stitny avait bientôt conquis une sérieuse influence. Mais ce n'était pas à Prague seulement que ses traités étaient connus; ils avaient bientôt pénétré dans les châteaux, dans les campagnes. La forme simple, claire et pittoresque, la fraîcheur des descriptions, un sentiment de la nature bien rare au moyen-âge, la vivacité et la grâce du style séduisaient et retenaient l'attention. Avec un pareil guide, aucun sentier n'est rude; l'âme s'élève doucement et sans fatigue aux considérations

(1) V. l'excellente biographie de Stitny dans Jireček, *Rukovet k dějinám literatury české*, II, p. 160.

les plus hautes et aux vérités les plus sublimes. Aucun auteur bohème n'a écrit avec plus de variété et de charme ; le style n'est jamais chez lui que le voile transparent qui dessine tous les contours de la pensée, tour à tour élevé, familier et sublime. Ce n'est pas seulement un écrivain, c'est un homme ; même pour l'étranger, qui a toujours plus de peine à comprendre les qualités littéraires, il n'est pas de lecture plus agréable que celle des Six Livres sur les questions générales de la religion (1) ou de la Doctrine chrétienne (2). S'il était permis de rapprocher deux hommes de tendances si opposées, je dirais que Stitny fait naturellement penser à notre Montaigne. C'est le même accueil cordial et bienveillant, la même tolérance humaine et large, la même bonté d'âme. On sort de la lecture de l'un comme de l'autre reposé et consolé. Avoir produit, avoir compris un pareil écrivain, quelle meilleure preuve pourrait-on demander des progrès de la civilisation en Bohême au XV^e siècle.

Stitny pas plus que Mathias de Janov ne songe à se séparer de l'Eglise ; de plus, il n'a ni le même but ni les mêmes lecteurs que lui ; ce qu'il veut, c'est ramener les hommes au bien en leur faisant comprendre le véritable sens des ordres de la religion. C'est comme Milic un moraliste, mais avec une tout autre force de pensée ; il est moins emporté mais plus hardi, et à chaque ligne on peut reconnaître en lui le contemporain, l'ami de Janov. N'est-ce pas déjà une singulière audace que d'écrire en cèque des traités théologiques ? Innovation bien autrement redoutable que celle de Milic ; c'est le dogme même qui est ici révélé à tous. Tous les voiles sont déchirés ; les profanes contemplent face à face la vérité sainte. Toutes les institutions du moyen-âge sont ainsi attaquées l'une après l'autre : Milic a pris à partie la hiérarchie, Janov le dogme, Stitny combat le système scientifique de l'Eglise. Comme Janov, il ne voit le salut que dans le retour au christianisme primitif ; à la tradition, il oppose la Bible.

(1) Tomase ze Stitného knihy sestery o obecnych vcech krest'anskych (édité par Erben, Prague, 1852).

(2) Thomy z Stitného knihy naučení krest'anského (e. l. par Vrt'atko, Prague, 1873).

Comme Janov aussi, il blâme les cérémonies multipliées, les œuvres extérieures, les pratiques d'une piété étroite et inutile : « L'Écriture dit : Sans la foi, il est impossible de plaire à Dieu, comme il est impossible de construire une maison sans fondations ; qui veut avoir une maison solide, doit faire d'abord de solides fondations. Si un fruit mûrit, il le doit à la racine ; la racine n'est pas belle par elle-même, mais c'est d'elle que vient toute la beauté du fruit et de l'arbre. Ainsi, sans la foi, rien ne sert au salut ; sans la foi, rien n'est bon. C'est la fondation, la racine de tout bien ; sa beauté ne frappe pas les regards, mais sans elle il n'y a pas d'espérance, sans elle, il n'y a pas d'amour. »

Plusieurs fois les chefs du clergé essayèrent d'arrêter Stitny, ils lui reprochèrent souvent avec amertume d'avilir la foi et de favoriser le développement de l'hérésie. Mais Stitny n'avait rien à craindre de leur colère. Pourquoi rougirais-je d'écrire en cèque pour mes compatriotes, leur répondait-il, moi qui suis cèque ? Croyez-vous que Dieu aime mieux le latin que le bohême. Les serpents peuvent mordre, disait-il encore, je porte des bûches au bon feu. Il put lui-même assister aux premières agitations de la révolution ; déjà vieux, il avait gardé toute l'ardeur de sa jeunesse, il accueillit les doctrines nouvelles sur l'Eucharistie qui commençaient à se répandre dans l'Université, et il donna aux jeunes gens qui semblaient ne plus attendre qu'un signal pour se précipiter à l'assaut de l'Église le spectacle consolateur et sublime d'une vieillesse sereine et fidèle aux convictions des premières années. De tous les réformateurs bohêmes, quelques-uns ont été plus audacieux, beaucoup ont été plus subtils raisonneurs ou plus érudits théologiens, aucun n'a été plus grand par le cœur et par l'esprit. Aucun aussi n'a exercé sur les événements une influence plus profonde. Il a fait pour la Bohême entière ce que Milic avait fait pour Prague, réveillé les consciences, préparé l'armée de Huss.

Janov et Stitny ont été les plus illustres représentants du parti de la réforme, mais à côté d'eux se pressait une légion de prédicateurs et d'écrivains qui se proposaient le même but et luttèrent pour la même cause. Mathias de Krokov, Albert

Engelschalk, Jean de Bor, Vaclav Rohle, Voytech Ranko, Jean de Stékno, d'autres encore, apportaient à l'œuvre sainte l'appui de leur dévouement et de leur érudition. Les discussions de l'Université avaient répandu dans toutes les classes le goût des études théologiques ; la loi, qui avait imposé à tout bachelier le devoir de se consacrer deux ans à l'enseignement avant de se présenter au grade supérieur, avait rapidement élevé le niveau de l'instruction et formé des élèves aux réformateurs. Le nombre de leurs disciples grandissait chaque jour : les fidèles visitaient les églises, se pressaient aux sermons des prédicateurs les plus rigoristes, et cherchaient dans l'usage fréquent de la communion une force nouvelle contre le péché. En vain, les prêtres assez embarrassés d'une ardeur de piété, qui était à la fois un ennui et un reproche, voulaient-ils modérer cet élan vers Dieu. Ils doutaient de leur cause, et leur persécution timide ne servait qu'à augmenter l'agitation. Le danger était d'autant plus redoutable que les ferments de révolution ne manquaient déjà pas en Bohême. La réforme religieuse allait amener une explosion que des causes diverses préparaient déjà depuis longtemps.

Quelques écrivains n'ont voulu voir dans la religion que le prétexte du Hussitisme, derrière lequel se cachaient des haines nationales ou des rivalités de caste. Rien n'est plus injuste : c'est « pour la liberté de la parole de Dieu » que Huss est mort et que ses disciples ont combattu ; leur échec partiel ne change pas le caractère de la lutte qu'ils ont soutenue. Mais s'il importe de ne pas attribuer une importance excessive aux causes secondaires qui ont facilité ou modifié le grand mouvement du XV^e siècle, il faut aussi ne pas les oublier, car ce serait rendre impossible l'explication d'un grand nombre de faits. La révolution du XV^e siècle ne fut pas seulement, comme l'ont prétendu quelques historiens, une revanche des Slaves, mais comment n'y retrouverait-on pas la trace de cette haine de l'Allemagne qui est le trait principal de la vie du peuple bohême ? La foi nouvelle et la nationalité cèque se confondirent, le calice fut un symbole national non moins qu'un symbole religieux, et si, de nos

jours encore, il n'est pas un Slave qui ne prononce avec respect les noms de Zizka ou de Georges de Podebrad, c'est qu'en triomphant de l'Église, ils vainquirent la Germanie.

C'est là d'ailleurs un fait historique universel ; le moment où les peuples prennent conscience d'eux-mêmes est marqué par des révoltes contre l'autorité pontificale. Au lendemain de la chute de l'empire romain, les papes avaient été non-seulement les représentants les plus élevés de la civilisation, mais les gardiens de l'unité européenne. Ils avaient établi sur tout le monde chrétien un système de centralisation dont rien dans les temps modernes ne peut nous donner une idée. Les évêques et les prêtres, soumis toujours plus étroitement à la cour romaine, étaient chargés de maintenir et d'administrer cet immense empire. Mais, peu à peu, les différences apparurent, les langues se formèrent, les littératures commencèrent, le sentiment national se développa. Le premier effort de ces individualités nouvelles devait être dirigé contre l'unité abstraite et le système de centralisation excessive qu'avait accepté leur enfance, mais qui arrêtait leur développement. Nulle part seulement l'explosion ne fut aussi violente qu'en Bohême, parce que nulle part le patriotisme n'était aussi surexcité. En se soulevant contre Rome, les autres nations n'eurent d'ailleurs à combattre qu'une puissance spirituelle et morale : les Cèques furent en présence non pas d'une autorité lointaine et idéale, mais d'une nation ennemie qu'ils combattaient depuis dix siècles. Ce qui n'était ailleurs qu'une revendication générale des droits de chaque peuple devint ici la guerre de deux races.

« C'est un des grands malheurs de l'Allemagne, a dit un écrivain contemporain, que la Bohême, le cœur de la Germanie, soit tombée entre les mains des Slaves » (1). Les Allemands ne négligèrent rien du moins pour réparer cette erreur de la fortune, mais ils furent moins heureux sur l'Elbe supérieur que dans la vallée inférieure du fleuve. Plusieurs fois sans doute leurs armées victorieuses se répandirent en Bohême, et plus d'un prince cèque reconnut la

(1) Freytag, Bilder aus der deutschen Vergangenheit, I, p. 36.

suzeraineté impériale ; mais ces défaillances des Cèques furent de courte durée. Ces défaites n'affaiblirent jamais leur courage et n'épuisèrent pas leur dévouement ; la lutte plusieurs fois séculaire se termina par leur triomphe définitif. La bulle d'or de 1356, qui est restée une loi fondamentale de l'Empire germanique jusqu'au moment où il a disparu, résolut au profit de la Bohême toutes les questions en litige. Absolument indépendante et souveraine, elle s'administrait en toute liberté, sans qu'aucun prince étranger eût le droit d'y exercer la moindre autorité législative, administrative ou judiciaire. Le seul succès décisif, qu'eût paru avoir remporté l'Allemagne, l'avènement au trône de S. Vaclav de la dynastie des Luxembourgs, se retournait contre elle. La Bohême avait bientôt conquis les princes étrangers que le hasard lui avait donnés pour rois et l'Empire, affaibli, désorganisé, trahi par ses propres chefs, semblait n'avoir ni l'intention, ni la force de poursuivre la lutte.

L'armistice dura près d'un siècle. Comment ce long intervalle ne suffit-il pas à adoucir les haines et à calmer les passions ? Victorieux, sûrs de n'avoir à redouter aucune nouvelle attaque, peu disposés à prendre l'offensive, comment les Cèques ne revinrent-ils pas à des sentiments plus pacifiques ? C'est que la paix n'était qu'apparente : la Bohême était menacée par une invasion lente, insensible, d'autant plus dangereuse. En comparaison de ce péril, l'attaque en quelque sorte extérieure des empereurs n'était plus qu'une diversion sans importance ; il ne s'agissait plus seulement ici de l'autonomie et de l'indépendance du royaume, mais de l'existence même de la nation. Les soldats allemands avaient été refoulés en désordre : les colons s'avançaient pour reprendre leur œuvre, en lignes interminables, assez nombreux pour ne pas compter leurs morts. Ici la bataille est de tous les jours ; ni trêve ni repos ; les deux races le sentent, il faut qu'une d'elles disparaisse. Dans ces rivalités de village à village, de paysan à paysan se sont véritablement éveillées ces haines nationales dont les guerres politiques n'expliquent ni la violence ni surtout la durée.

Dès le X^e et le XI^e siècle, la Bohême avait perdu quel-

ques-uns de ses postes avancés, ainsi le territoire de Cheb (Eger) qui est allemand depuis cette époque, mais le péril ne devint sérieux qu'à la fin du XII^e et au commencement du XIII^e siècle, au moment de la fondation des monastères et de l'arrivée de milliers de paysans que les religieux amenaient à leur suite. Les derniers Premyslides, Vaclav I^{er} (1228-1253), Otakar II (1253-1278) et Vaclav II (1283-1305), mûs par une pensée d'ambition ou d'intérêt, favorisèrent l'établissement de colonies rurales, en même temps que sous leur protection se formait une nouvelle classe sociale, la bourgeoisie, qui ne reconnaissait d'autre droit que le droit allemand et devenait un élément très actif de germanisation. Au XIV^e siècle, les Cèques sont entourés presque de tous les côtés et comme assiégés par les Allemands. Non seulement tout le pays compris entre Cheb, Kynzwart et Andelská Hora, mais le versant intérieur des monts Metalliques, des monts des Géants et de la Sumava est peuplé d'étrangers. Les districts de Přisečnice, Chomútov, Königstein, Chřibská, Liberec, Zaclér, Broumov sont allemands. Vers l'Ouest, la ligne est interrompue, mais les Allemands tiennent une importante enclave qui dépasse Jihlava et atteint Nemečky Brod. Dans le margraviat, ils occupent les deux rives de la Dyja (Thaya) et les territoires d'Opava, Olomúc et Brno. Toutes les villes enfin sont allemandes : la bourgeoisie ne comprend pas le cèque ; là même où l'on parle encore le bohème, il se mêle d'éléments étrangers, et semble ne devoir plus être bientôt qu'une sorte de patois. Le Cèque « est exilé dans sa propre patrie » ; ceux qui restent fidèles aux coutumes nationales prévoient avec tristesse la fin prochaine de leur race : les rois, disent-ils, ont le plan arrêté de détruire les Slaves pour assurer la domination des Allemands.

Le peuple, les paysans avaient deviné aussitôt et comme d'instinct les périls de cette infiltration germanique, mais leur opposition isolée était impuissante ; au moment où le danger était le plus menaçant, ils trouvèrent des alliés et des chefs dans les seigneurs chez qui l'ambition menacée réveilla le sentiment national. Une œuvre littéraire, la cèle-

bre chronique de Dalimil (1) fut comme le signal de ce réveil patriotique des esprits et la lutte reprit dès lors avec une telle énergie que malgré l'avènement au trône des Luxembourgs, les Allemands s'arrêtèrent et bientôt reculèrent. Les villes, ces forteresses de l'occupation étrangère, furent envahies par les Slaves : les pauvres, les ouvriers parlaient bohème et supportaient avec impatience la domination d'une race détestée. Hors des villes, les classes supérieures revinrent aux anciennes traditions et la littérature témoigna de l'activité des esprits. Le siècle qui avait commencé avec Dalimil finissait avec Stitny. Mais ces progrès mêmes ne faisaient que rendre plus douloureuses les pertes qui n'étaient pas encore réparées. Les Allemands de leur côté ne se résignaient pas à leur défaite. La fondation de l'Université, en attirant à Prague un grand nombre d'étudiants étrangers, releva leurs espérances. Leurs prétentions, un moment contenues par Charles IV, se dévoilèrent de nouveau. Orgueil funeste et illusion dangereuse ! Le peuple cèque était prêt au combat. La lutte engagée dans l'Université eut son contre-coup dans le pays tout entier et d'un bout à l'autre du royaume retentit de nouveau le cri de guerre qu'avait jeté Dalimil : Mort aux Allemands. Dans la guerre des Hussites, la nation prit sa revanche de longs siècles d'oppression et rendit à la Bohême la Bohême presque tout entière.

Dans la bataille décisive qui allait s'engager, toutes les classes ne montrèrent pas la même ardeur ni la même foi : si les paysans et les chevaliers apportèrent à la défense de la religion nationale un dévouement qui ne recula devant aucun sacrifice et que ne refroidit aucun échec, les nobles les plus puissants et les plus riches ne mirent au service du Hussitisme qu'un appui conditionnel et timide. Comment expliquer cet enthousiasme des habitants des campagnes, d'ordinaire si difficiles à ébranler ? — Cette influence de la petite noblesse ? — Ces hésitations des seigneurs ? D'où viennent des divergences qui s'accroissent peu à peu et empêchent la

(1) Composée de 1308 à 1314. Sur Dalimil, consulter Jos. Jirsek, *rukvet' k dejinam literatury ceské do konce XVIII věku* (Manuel pour l'histoire de la littérature bohème jusqu'à la fin du XVIII^e siècle). Prague 1876.

victoire définitive de la révolution ? Pourquoi ces armées, toujours unies contre l'étranger, se divisent-elles dès que le péril extérieur est écarté ? C'est que, à côté des questions nationales et religieuses, d'autres se débattent et séparent ceux que réunissent le culte et la langue. L'homme ne vit pas de pain seulement, a dit l'Évangile, mais il ne vit pas non plus seulement de la parole de Dieu : la haine, l'ambition, la cupidité, les désirs légitimes de liberté et d'affranchissement ont eu sur la Réforme bohème, sa naissance, ses progrès et sa décadence une influence d'autant plus grande qu'elle s'est exercée, pour ainsi dire, d'une façon inconsciente, à l'insu des combattants. Luttres des nobles et des manants, des riches et des pauvres, éternelles questions toujours débattues ! Elles existent au fond de toutes les agitations populaires, mais prennent des caractères différents suivant les temps et les lieux ; en Bohême, au XV^e siècle, elles se dissimulent sous les querelles théologiques. Qui dira que l'espérance de mettre la main sur les biens du clergé ou le désir de diminuer l'autorité du prince n'ont eu aucune part sur la résolution des nobles qui ont pris parti pour la Réforme ? Les paysans se seraient-ils montrés aussi ardents à s'enrôler sous les drapeaux de Zizka et de Procope, s'ils n'eussent attendu de l'insurrection l'indépendance politique en même temps que la liberté religieuse ? (1)

Mais quoi ! ont dit certains historiens, le peuple n'était-il

(1) Le rôle que jouent en Bohême au XV^e siècle les questions nationales et politiques ne permettent pas plus de méconnaître le caractère surtout religieux de la réforme hussite que l'usurpation des biens ecclésiastiques par les princes allemands et les révoltes des chevaliers, des paysans et des anabaptistes n'autorisent à voir dans la Réforme de Luther une œuvre purement politique et sociale. Les passions humaines ont un rôle dans toutes les transformations religieuses, mais elles se cachent, se présentent sous une forme dogmatique et théologique. Il serait injuste de voir dans ce fait la moindre hypocrisie. C'est un phénomène moral analogue au phénomène physiologique qu'a signalé Thucydide lors de la peste d'Athènes et qui a été constaté souvent au moment des épidémies : toutes les maladies disparaissent et on ne meurt plus que de la peste. En réalité, les autres maladies n'ont pas cessé d'agir, mais elles sont accompagnées des symptômes du fléau dominant. De même lorsque la fièvre religieuse, la passion théologique domine les esprits, toutes les autres passions, bien que très ardentes, semblent se confondre en elle et l'observateur impartial en constate l'influence, sans reprocher à ceux qu'elles ont fait agir une hypocrisie qui n'était pas voulue.

pas libre? Contre quelle servitude avait-il à se révolter? Prenez les ordonnances, les réglemens administratifs: où trouvez-vous trace d'oppression?

La liberté et l'égalité avaient été longtemps en effet les traits distinctifs de la société slave et les lois rappelaient souvent encore l'ancien ordre de choses; mais elles avaient cessé d'être une vérité: le droit était en contradiction avec le fait. Le jurisconsulte disait: liberté, le seigneur répondait: servage. C'est une sombre époque que le XIV^e siècle, en Bohême comme dans tout le reste de l'Europe. La féodalité devient de plus en plus oppressive, les taxes plus lourdes, les corvées plus nombreuses. Ne faut-il pas que le seigneur paraisse à la cour, rivalise de luxe avec les chevaliers étrangers, entretienne par des présents le dévouement de ses serviteurs et de ses vassaux? Pourquoi ménager le paysan? « Le manant est comme le saule; plus souvent on l'écorche, plus épaisse est l'écorce dont il se recouvre » (1). A qui réclamer justice? Le seigneur n'est-il pas juge? Dans les cas même qui dépassent la compétence des justices patrimoniales, le paysan n'échappe pas à son maître: les nobles seuls peuvent être *grands échevins, correcteurs des provinces*, *popravci*. Qui a la puissance a le droit, dit un proverbe du XIV^e siècle. A qui s'adresser, dit Kunes, quand le même est juge et partie (2).

Le colon n'est plus le maître de son champ: Stitny, qui condamne si courageusement tous les abus, n'ose pas se prononcer ouvertement contre les déshérences. Le nombre est toujours plus grand, dit un poète contemporain, de ceux qui violent le septième commandement, s'approprient contre toute justice des biens qui ne leur appartiennent pas et s'achètent ainsi l'enfer. La loi de Charles IV reconnaît au moins à tout homme le droit de quitter la terre qu'il cultive: cette dernière liberté même est bientôt restreinte, rendue presque illusoire par les formalités dont on l'entoure, puis formellement contestée. Dès 1380, la diète de Moravie défend de donner asile à tout paysan qui n'est pas nanti d'une lettre

(1) Stitny (Vybor, p. 719).

(2) Célèbre dissertation du chanoine Kunes (Mss. de la biblioth. de Prague). Fragments publiés par Höfler et Vocel.

de libération régulière et signée et ordonne de rendre les fugitifs à leurs véritables possesseurs. Chaque jour le Cèque se sent ainsi peu à peu poussé vers un esclavage d'autant plus odieux qu'il ne s'est développé que sous l'influence étrangère : on se résigne à une servitude légale ; mais pour lui, la liberté n'est pas seulement l'idéal, elle est aussi le souvenir, presque toujours encore elle est le droit. Le serf n'essaiera-t-il pas une dernière fois de résister ? Le moment est décisif : attendra-t-il que la loi se retourne contre lui, que la révolution juridique qui commence soit terminée ? Restera-t-il sourd à l'appel du réformateur : « Au commencement, il n'y avait pas de seigneurs, mais tous les hommes étaient égaux » (1).

Toute insurrection eût été condamnée à un échec inévitable si le peuple n'eût trouvé des alliés et des chefs parmi les nobles eux-mêmes. La distinction fort ancienne des seigneurs et des chevaliers, des Lèches et des Vladyques, s'était accentuée, et la différence s'était marquée toujours plus précise et plus profonde entre les deux classes de nobles, à mesure qu'augmentaient les privilèges de l'aristocratie. Les Vladykes avaient été insensiblement réduits à une position un peu subordonnée et ils supportaient avec une haineuse jalousie les prérogatives et l'insolence des grands officiers ou des plus riches propriétaires. Il est impossible sans doute de constater en Bohême l'existence de ces grandes ligues de chevaliers qui s'organisèrent à diverses époques en Allemagne et ne menacèrent pas moins les privilèges de la haute noblesse que l'indépendance des villes ; à la fin de la guerre des Hussites seulement, la rivalité des deux classes féodales prend un caractère précis, une forme concrète et la lutte s'engage à propos du droit de siéger dans le tribunal suprême ; mais un grand nombre de faits prouvent que cette rivalité existait déjà depuis de longues années. Dans les guerres civiles du règne de Vaclav, par exemple, les chevaliers prennent parti pour le roi contre les nobles. Plus rapprochés des paysans au milieu desquels ils vivaient, assez

(1) Stitny, Vybor, p. 719.

riches pour exercer une grande influence sans l'être assez pour exciter l'envie, rebelles aux inspirations germaniques et fidèles aux anciennes traditions, intrépides et habitués au métier des armes, ils se jetèrent dans l'insurrection sans hésitation et lui fournirent quelques-uns de ses chefs les plus déterminés.

Cette alliance des paysans et des chevaliers inquiéta les nobles : allaient-ils perdre en un jour de révolution les prérogatives qu'ils avaient mis quatre siècles à conquérir ? Allaient-ils eux-mêmes aider au triomphe de leurs adversaires ou de leurs rivaux ? Beaucoup reculèrent : favorables d'abord à la Réforme, ils l'abandonnèrent, dès qu'ils en entrevirent les conséquences possibles ; ils se rallièrent à Sigismond, décidés seulement à se faire payer cher leurs services. Chez d'autres cependant, la conviction religieuse, la haine de l'étranger furent plus fortes que la peur : d'ailleurs, n'avaient-ils eux-mêmes rien à gagner à un bouleversement ? Le développement de la féodalité n'avait pas été moins funeste à la royauté qu'au peuple et les nobles avaient paru plusieurs fois sur le point de réaliser leur rêve, la transformation de la monarchie héréditaire en une république oligarchique. Ils n'étaient pas satisfaits cependant : il ne leur suffisait pas d'avoir soumis le roi à la surveillance toute puissante de la diète, qu'ils dominaient. Ils voulaient donner aux États la direction même des affaires. Ils y réussirent un moment sous le règne de Vaclav IV, mais leurs divisions permirent au roi de reconquérir une partie de sa puissance. Ne pouvaient-ils pas espérer trouver dans le mouvement qui commençait une occasion de réparer leur échec partiel ?

Au moyen-âge, l'autorité est étroitement liée à la propriété : la défaite de la royauté ne serait définitive que lorsqu'elle serait dépouillée de ses plus riches domaines : les seigneurs avaient commencé leur fortune en confisquant les biens des tribus (zupy) et des familles (zadrugy) ; ils cherchaient maintenant à l'augmenter aux dépens de la couronne. Ils avaient profité habilement des désordres qui avaient précédé l'avènement de Jean ou de la faiblesse de ce prince. « A notre arrivée, dit Charles IV, nous avons trouvé le pays dans

un tel état d'abandon qu'il n'y avait pas un seul château de libre » (1). Il parvint à faire restituer la plupart des domaines usurpés. C'était une partie à recommencer. Quelle meilleure occasion qu'une nouvelle guerre civile ? Et encore les châteaux royaux étaient-ils moins riches et moins nombreux que les terres d'église qu'on allait séculariser, au nom de la Réforme. Quels scrupules auraient pu résister à l'espérance d'abaisser et de ruiner à jamais la royauté, de se débarrasser des deux seuls ennemis que redoutassent encore les nobles, le clergé et la bourgeoisie ? Résolution dangereuse : les seigneurs peuvent disparaître au milieu de leur triomphe, submergés par le flot populaire ; ils le sentent, la révolution est menaçante pour leurs prérogatives, non moins que favorable à leur ambition ; ils se défient de leurs alliés plus qu'ils ne redoutent leurs ennemis : de là leurs incertitudes, leurs négociations, leurs défections multiples, jusqu'au moment où ils restent maîtres du champ de bataille, victorieux à la fois du roi et de la plèbe.

Pendant que les motifs les plus divers décidaient ainsi le peuple et la noblesse à prendre parti pour la Réforme, une autre classe de la nation semblait devoir être absolument hostile au mouvement, c'était la bourgeoisie ; des causes fort nombreuses faisaient en effet des bourgeois les adversaires naturels du Hussitisme : Allemands d'origine, de traditions et de langue, ils assistaient avec une méfiance craintive à cette levée de boucliers contre l'étranger ; protégés par le roi, ils redoutaient le triomphe des seigneurs qu'ils combattaient depuis des siècles ; leurs privilèges les mettaient à l'abri des abus et des vexations : aussi ne nourrissaient-ils pas contre les nobles cette haine farouche des paysans qu'expliquent plusieurs siècles d'oppression et ne désiraient-ils pas la ruine de la société féodale, au milieu de laquelle ils avaient su se faire une place ; enrichis par l'industrie et le commerce, ils avaient besoin d'ordre et de paix et maudissaient les fauteurs d'hérésies qui compromettaient au dehors la renommée du nom bohème, et rendaient les relations et

(1) Ch. IV. Autobiographie, ch. 8.

les voyages difficiles. Ils souffraient peu des abus du clergé, et leur foi, moins vive peut-être que celle des paysans, acceptait les hommes tels qu'ils sont et les prêtres tels qu'ils étaient. Tout faisait donc ainsi pressentir l'opposition de la bourgeoisie : opposition redoutable ! Populeuses, enrichies par le commerce et l'industrie, étroitement unies par les souvenirs, les coutumes et les intérêts, les villes avaient plusieurs fois bravé derrière leurs murailles l'impuissante colère des nobles. Un prince n'est maître du pays que si elles reconnaissent son autorité et deux fois leur alliance permet à Vaclav de reconquérir le pouvoir. Si elles sont unanimes à repousser les nouvelles doctrines, la Révolution sera arrêtée dès les premiers jours, ou plutôt même ne commencera pas. Mais des symptômes graves révèlent déjà des germes de division qui vont singulièrement affaiblir la bourgeoisie en faisant de quelques-unes des cités les plus influentes les foyers les plus ardents de l'insurrection.

Les Allemands n'avaient pas pu fermer complètement aux Cèques les portes des villes ; un grand nombre de Bohèmes étaient accourus et sous le règne de Charles IV, dans la plupart des cités royales, les Slaves formaient une importante partie de la population. En général cependant, ils étaient tenus dans une position dépendante, exclus des fonctions publiques ; l'administration de la commune restait le privilège des plus riches et des plus anciennes familles : de là des jalousies, des rivalités de classes qui s'ajoutèrent aux haines nationales et les envenimèrent ; les paroles de liberté et d'égalité des réformateurs ne trouvèrent pas moins d'écho parmi les ouvriers que parmi les paysans. Dès le début, la lutte s'engagea entre la bourgeoisie hostile aux novateurs et le petit peuple plein d'enthousiasme pour les idées réformatrices ; là où la bourgeoisie triompha, le catholicisme resta dominant ; là où les ouvriers l'emportèrent, le Hussitisme fut accepté. Aucune de ces victoires n'eut de plus graves conséquences que celles que les réformateurs remportèrent à Prague.

Elle était alors arrivée à l'apogée de sa grandeur (1), et

(1) Voir à la fin du volume, Eclaircissements, I, Prague à la fin du XIV^e s.

elle mit au service de la Révolution l'immense influence politique et morale qu'exerce dans tout pays une capitale grande par la richesse, le nombre de ses habitants, le mouvement commercial et intellectuel, les services passés. L'adhésion de Prague au mouvement désorganisa le parti de la résistance, lui enleva, au moment même du danger, sa principale forteresse, l'allié sur lequel il comptait le plus.

Bien des symptômes cependant auraient dû l'avertir du péril d'une défection qui se préparait depuis des siècles. Prague se lassait de n'être que la première des cités royales et aspirait à devenir la véritable capitale de la nation tout entière. Fondée par des colons allemands, en ce moment encore pouvant être considérée comme la capitale de l'Empire, elle avait cessé d'être allemande ; de ses cent mille habitants, plus des deux tiers étaient slaves et supportaient avec impatience la domination de la bourgeoisie étrangère qui avait conservé la possession exclusive des fonctions publiques et de l'administration. L'irritation était surtout vive dans la Nouvelle-Ville, la cité que Charles IV avait fondée et où les ouvriers, les Cèques étaient particulièrement nombreux, tandis que la Vieille-Ville, le Staré Mesto, était restée l'asile de la bourgeoisie allemande et conservatrice. Aurait-elle pu arrêter un élan national universel, et soutenir avec quelque chance de succès la lutte inégale dans laquelle elle avait contre elle non-seulement le pays tout entier, mais deux des communes de Prague, le Nové Mesto et la Mala Strana, et un grand nombre de ses propres citoyens ? Elle ne l'essaya même pas. Ce ne fut que plus tard que des résistances se firent jour, et les luttes qui résultèrent de l'opposition de la Nouvelle et de la Vieille-Ville ne furent pas un des épisodes les moins curieux de l'histoire du Hussitisme ; mais au début l'impulsion fut si violente qu'elle entraîna tous les esprits. Prague, malgré ses incertitudes, resta jusqu'à la fin la capitale du Hussitisme : d'autres villes jouèrent dans l'insurrection un rôle aussi actif, elles furent quelquefois la capitale d'une fraction du parti, le parti tout entier n'en voulut jamais d'autre que Prague. Et ce n'était qu'un juste sentiment de reconnais-

sance pour la ville qui avait sacrifié à la Réforme ses craintes, ses traditions et ses intérêts et avait ainsi assuré le triomphe de la Révolution.

Lorsque la Bohême accepta fièrement la guerre contre la papauté, lorsqu'on la vit faire litière d'une fidélité catholique dont elle avait été jusque-là si fière, détruire de ses propres mains les couvents et les cathédrales que pendant plusieurs siècles elle avait mis un soin pieux à élever et à enrichir, appeler le monde à la révolte et à l'insurrection, les contemporains furent saisis d'une horrible terreur. Ils avaient en face d'eux un phénomène qu'ils ne s'expliquaient pas. Quelle folie subite s'était emparée de ces hommes? Quels démons entraînaient ces forcenés? Nous savons maintenant pourquoi, au milieu de l'Europe agitée tout entière par les premiers tressaillements de la Réforme, ce fut ce petit peuple cèque qui donna le signal. Les motifs de mécontentement et de conflit ne manquaient pas : haine des Slaves et des Allemands, ambition des seigneurs, oppression des paysans, mécontentement des chevaliers, rivalités de villes, de classes, de nationalités ; à toutes ces causes, la Réforme religieuse ajouta un mobile nouveau, plus fort que tous les autres. Convertie au christianisme par des apôtres grecs et longtemps fidèle aux traditions orientales, traversée par diverses sectes hérétiques, la Bohême avait gardé dans sa piété des tendances secrètes à l'opposition : sa foi trop ardente ne reculait pas devant le schisme. Le zèle catholique de Charles IV fut funeste à l'Église ; les prédicateurs qu'il attira et qu'il encouragea, donnèrent le signal d'alarme ; le peuple tout entier soulevé par leur éloquence, surexcité par leur audace, n'eut plus qu'une pensée, la Réforme, au travers de laquelle il entrevit une complète rénovation sociale. Dans cette fièvre religieuse, se confondirent et disparurent les désirs les plus opposés et les aspirations les plus vagues. L'Église était l'Antéchrist, le mal qu'il fallait détruire, et sa chute devait être le signal d'une ère nouvelle.

HUSS ET LA GUERRE DES HUSSITES

PREMIÈRE PARTIE

HUSS

RÉFORME ET RÉVOLTE

CHAPITRE I^{er}

L'UNIVERSITÉ DE PRAGUE

L'Université et le parti de la Réforme. — Huss. — Wiclif et les discussions philosophiques. — Les luttes nationales : les Allemands quittent l'Université.

Quelque grande qu'eût été l'action de Conrad Waldhauser, de Milic de Komerize et de Mathias de Janov, et bien que le clergé et l'empereur eussent été plusieurs fois effrayés de leur audace et de l'agitation qu'avaient provoquée leurs discours ou leurs écrits, malgré le mécontentement de diverses classes de la nation et l'inquiétude générale, il est possible que le calme fût peu à peu revenu dans les esprits et que toute crise violente eût été évitée, si les événements n'avaient rendu de plus en plus évidente la nécessité d'une réforme religieuse. Le grand schisme durait toujours ; toutes les tentatives de conciliation avaient échoué, et les peuples flottaient, incertains, des papes de Rome aux papes d'Avignon, ne sachant où trouver l'autorité légitime, au milieu des excommunications et des interdits qui se croisaient. Que devenait l'Église, lorsque ses premiers dignitaires, oublieux de la doctrine du Sauveur, semblaient n'avoir d'autre désir que la ruine de leurs rivaux, et d'autre ambition que la libre disposition des immenses richesses du clergé ? Au milieu de ces dissensions et des innombrables abus qui en résultaient, comment les fidèles n'auraient-ils pas cherché hors des voies ordinaires la vérité et le salut, appelé d'autres chefs à la place des gouverneurs incapables ou perdus de vices qui

abandonnaient sans remords leurs sujets, pour ne songer qu'à leurs intérêts mesquins ou à leurs passions coupables? La chrétienté avait perdu ses guides, les Universités furent appelées du consentement de tous à exercer l'intérim de la Papauté, et elles prirent en main la cause de la Réforme que les pontifes ne pouvaient ni ne voulaient accomplir.

Les trois plus célèbres et plus puissantes universités étaient alors celles d'Oxford, de Paris et de Prague. Affaiblie par la tentative prématurée de Wiclif, devenue suspecte et vaguement soupçonnée d'hérésie, paralysée dans son action par sa situation excentrique et les troubles politiques qui agitérent l'Angleterre à la fin du XIV^e siècle, Oxford ne joua pas à cette époque un rôle proportionnel au nombre de ses élèves et à son activité littéraire. Prague et Paris restèrent en présence. L'Université de Paris mit dans son action plus de réserve et de prudence, celle de Prague plus de passion et d'audace. Il semble que l'une ait surtout cherché à ne pas compromettre l'autorité de l'Église aux destinées de laquelle étaient liées ses propres destinées, que l'autre, emportée par la conviction ardente des abus et des réformes indispensables, n'ait pas reculé devant l'idée d'une révolution; celle-là resta respectueuse dans son opposition, celle-ci n'hésita pas à rompre avec l'Église pour la transformer. S'il était permis de comparer ces grandes corporations à des êtres vivants et personnels, on pourrait dire que Prague eut toute la fougue souvent imprudente de la jeunesse, Paris la circonspection quelquefois un peu timide et hésitante de l'âge mûr. D'accord sur le but à atteindre, les deux universités se divisèrent sur les moyens d'y arriver: malheureusement, ces divergences, en réalité purement extérieures, s'envenimèrent bientôt assez pour faire oublier l'union véritable et amenèrent une des luttes les plus mémorables et les plus funestes de l'histoire: qui sait si l'alliance de Prague et de Paris, de Huss et de Gerson n'eût pas complètement changé la marche des événements? L'intervention de l'Université allait imprimer au nouveau mouvement réformateur bohème un caractère tout particulier et le distinguer nettement des efforts qui l'avaient précédé, et qui l'expliquent en grande partie.

L'entrée en scène de l'Université eut d'abord pour résultat de donner aux réformateurs une autorité qu'ils n'auraient jamais eue sans cela. Quelque admirables que soient le courage et l'enthousiasme d'un homme, il sera le plus souvent impuissant s'il reste isolé. L'Université donnait un centre à l'opposition, elle assurait aux prédicateurs un auditoire nombreux et fidèle, facile à l'enthousiasme, et qui se dispersait ensuite pour aller répandre la bonne nouvelle jusque dans les provinces les plus éloignées; ils étaient sûrs de trouver à côté d'eux des collaborateurs qui les éclairaient de leurs conseils, les appuyaient de leurs recherches, les encourageaient et les soutenaient, quand arrivaient les jours d'épreuves. De plus l'intervention de l'Université donnait, et c'était là le point important, une sanction officielle à ce qui n'aurait été sans elle qu'une tentative ou une imprudence personnelle; elle lui prêtait quelque chose de la gravité et du caractère presque sacré qui s'attachaient à ses décisions. Les Universités n'avaient-elles pas été intimement liées au développement de la doctrine catholique? N'était-ce pas à elle que revenait le soin de décider la vérité, de fixer les points controversés et douteux? Conrad, Milic, Mathias étaient des orateurs pleins de véhémence et de feu, des écrivains éloquents et convaincus, mais ils étaient hommes, sujets à l'erreur: leurs successeurs furent les représentants de la plus haute autorité scientifique et philosophique du moyen-âge. Il n'est pas permis de refaire l'histoire; on peut admettre cependant que si Huss eût, dès les premiers jours, été condamné et repoussé par l'Université, il aurait été bientôt réduit au silence et que son œuvre eût disparu, sans laisser de traces.

Une autre conséquence de la position que prit l'Université, fut de donner à la seconde période réformatrice un caractère un peu plus dogmatique. Malgré tous les efforts qu'on a faits pour convaincre d'hérésie Huss et ses disciples, il est certain que leur but fut surtout pratique et que, dans les questions de dogme, ils s'efforcèrent de rester fidèles à la doctrine catholique. Il était impossible cependant que des hommes qui apportaient dans les luttes religieuses la foi la plus vive et la plus soumise, mais aussi toute la subtilité des discussions

de l'École ne fussent pas amenés, sans en avoir conscience et malgré qu'ils en eussent, à des conséquences plus ou moins éloignées de la doctrine orthodoxe. Des mystiques, plus enthousiastes qu'éclairés, plus ivres de vertu que versés dans les connaissances canoniques, peuvent attaquer les abus d'une doctrine, sans remonter à la doctrine même ; des esprits plus cultivés, rompus à tous les procédés du raisonnement et joignant à la soif de la vérité la connaissance des méthodes scientifiques, s'élèvent forcément des conséquences mauvaises aux causes qui les ont produites. Ils commencent par être des prédicateurs moraux et finissent par être des novateurs en matière de foi. En vain se défendent-ils contre le courant qui les entraîne, le flot est plus fort que leur résistance et les emporte plus ou moins rapidement vers l'abîme. On le voit bien pour Huss : en vain se révolte-t-il contre lui-même et s'accroche-t-il avec désespoir aux croyances catholiques ; certaines de ses idées n'en sont pas moins en contradiction avec l'existence même de l'Église romaine ; même sur le bûcher, il jure qu'il n'est pas hérétique, et il a raison dans un sens, mais il suffit pour le devenir de tirer les conséquences les plus évidentes des principes qu'il a posés.

Les ennemis de la Réforme cherchèrent à attirer leurs adversaires dans cette voie périlleuse : peu désireux de supprimer des abus dont ils profitaient, mais impuissants à vaincre les réformateurs sur leur propre terrain, ils voulurent les compromettre sur les questions de foi, signalèrent avec indignation et épouvante des hérésies qui n'existaient encore qu'en germe (1) et contribuèrent à augmenter le péril, s'ils ne le créèrent pas, en attirant l'attention de ce côté. Mêlant adroitement les controverses philosophiques aux discussions théologiques, ils arrivèrent à compromettre Huss à force d'attaquer certains de ses auteurs favoris. Ils apportèrent dans la lutte une âpreté et un acharnement que n'explique pas complètement l'importance des intérêts engagés et que l'on ne peut comprendre qu'en se rappelant le caractère universitaire qu'avait pris la querelle. Rien n'est plus propre

(1) Il est évident que ces germes ne suffirent ni à condamner ni à accuser quelqu'un. La plupart des historiens ont commis ainsi, suivant moi, une er-

à aigrir les esprits que ces combats journaliers, où la victoire est plus éclatante et la défaite plus amère parce qu'elles ont pour témoins des rivaux de tous les jours et des élèves et où l'amour-propre et la rancune se déguisent sous ce qu'il y a de plus noble au monde : l'amour de la vérité. Les partisans de la Réforme répondirent trop souvent aussi à la calomnie par l'insulte et à l'injustice par la violence, mais du moins ils n'attaquèrent jamais, se tinrent sur la défensive : leur chef, du reste, Huss, sut se garder pur de tout excès.

Aux querelles religieuses s'ajoutèrent bientôt les passions politiques et nationales : pour remployer le langage de l'époque, on pourrait dire qu'elles leur servirent de *substratum*. Les nobles qui suivaient les leçons de Huss, de Stanislas de Znojmo, d'Etienne Palec, oubliaient-ils leurs anciennes rivalités avec le clergé ? Est-ce que le désir de l'égalité politique et civile n'enflammait pas le cœur des fils de paysans qui entendaient soutenir que la vertu est le seul fondement de l'autorité ? Enfin, comme le parti de la Réforme fut presque exclusivement représenté par des Cèques, tandis que les Allemands étaient hostiles aux novateurs, les vieilles luttes nationales revêtirent une forme nouvelle, et en se transformant, reprirent une vivacité qui surprend après la période précédente de calme apparent. Seulement, la question ne se décida plus comme autrefois sur les champs de bataille, mais dans les salles de l'Université.

Les espérances que Charles IV avait placées dans la fondation de l'Université avaient été dépassées ; quelques années à peine après sa création, elle était arrivée à une prospérité inattendue : de 1372 à 1389, époque de son plus grand éclat, elle compta en même temps près de 11,000 étudiants. La fondation des Universités de Cracovie (1363), de Vienne (1366), de Heidelberg (1386), de Cologne (1388), d'Erfurth (1392), diminua bien dans une certaine mesure le nombre des élèves, mais ces Universités n'eurent longtemps qu'une importance provinciale. Prague resta le grand centre d'études

leur très grave, en confondant le Hussitisme et le Protestantisme. Le Protestantisme, c'est l'hérésie développée et avouée, le Hussitisme, c'est le schisme inconscient et à peine indiqué (je parle du hussitisme à son origine.)

où se rencontraient les mondes slave et germanique. L'activité intellectuelle répondait au nombre des étudiants. De 1367 à 1408, la Faculté des Arts reçoit 844 maîtres et 3,823 bacheliers (1). Il est juste de remarquer qu'elle paraît avoir eu à elle seule un nombre d'élèves aussi considérable que les trois autres facultés réunies : ces chiffres expliquent cependant comment, dans les affaires du schisme, l'Université de Prague prit rang, malgré sa jeunesse, à côté de celle de Paris.

La constitution de l'Université s'était formée lentement et reposait sur la coutume plutôt que sur une ordonnance spéciale. L'empereur Charles IV avait ordonné dans sa bulle de fondation que les maîtres et les étudiants jouiraient des mêmes libertés et des mêmes droits que ceux de Paris ou de Bologne ; mais les coutumes de ces deux universités étaient fort différentes. A Paris, la haute direction revenait aux théologiens ; à Bologne, aux juristes. Là, l'Université n'était composée réellement que par les maîtres ; ici, par les élèves, et les professeurs n'étaient guère que des employés soldés par eux. Il se produisit donc au début certaines incertitudes et certaines rivalités. Un moment aplanies, ces difficultés reparurent bientôt et, en 1372, les juristes se séparèrent des autres étudiants et formèrent une université distincte (2) dont les destinées furent assez différentes de celles de l'autre. A la suite de cette scission, l'Université ne compta plus que trois facultés, celles des arts, de théologie et de médecine, dont chacune forma une corporation indépendante et administra ses propres affaires. Les facultés rédigèrent seules les programmes, et la liberté la plus complète fut laissée aux professeurs. Les bacheliers cependant étaient soumis à quelques règles restrictives : certains sujets leur étaient interdits et ils étaient tenus de soumettre au doyen les leçons des maîtres de Paris ou d'Oxford, qu'ils voulaient dicter à leurs élèves. Les maîtres ou docteurs choisissaient les sujets qui leur plaisaient et n'étaient obligés que de revoir avec un soin

(1) Tomek, *Gesch. der Prager Universität*, p. 38 et sq.

(2) Tomek, *id.* p. 26.

conscientieux les ouvrages étrangers qu'ils avaient l'intention de prendre pour base de leur enseignement (1). Cette liberté était une correction nécessaire au caractère trop exclusivement religieux de l'enseignement universitaire au moyen-âge, et elle fut sans doute une des principales causes de l'activité littéraire des facultés de Prague.

Le seul lien qui rattachât les facultés à l'Université était que personne n'avait le droit de se faire inscrire dans une faculté, s'il n'était d'abord membre de l'Université. L'Université comprenait quatre nations, les Cèques, les Saxons, les Bava-rois et les Polonais (2). Les quatre nations se réunissaient deux fois par an, et chacune d'elles élisait un électeur : ces quatre électeurs en désignaient sept autres, et ces sept, cinq nouveaux, qui nommaient le recteur (3). Cette division de l'Université en quatre nations assurait la prépondérance de l'élément germanique. En effet, la majorité dans la nation polonaise appartenait aux Allemands de Silésie, de telle sorte que, dans toutes les questions, les Allemands disposaient de trois voix contre la voix unique des Cèques. Cette division répondait très bien à l'état primitif de l'Université qui devait être une institution européenne et non nationale, mais elle allait être vivement attaquée par ceux qu'irritaient les prétentions germaniques et que frappaient moins les avantages qui résultaient des progrès de l'Université que les dangers que courait la nationalité cèque.

Les premières luttes nationales dans le sein de l'Université

(1) Monum. histor. univers. Prag. (Prague 1830), I, p. 41 et 50.

(2) La nation bohème renfermait la Bohême, la Moravie et la Hongrie ; la Bava-roise : la Bavière, l'Autriche, la Souabe, la Franconie et les pays du Rhin ; la Saxonne : la Misnie, la Thuringe, le Danemarck et la Suède ; la Polonaise : la Pologne, la Lithuanie et la Russie.

(3) A l'origine, le pouvoir législatif appartenait à l'Université tout entière, (Congregatio Universitatis). L'archevêque Ernest de Pardubice établit un conseil de l'Université, composé de 8 membres, deux de chaque nation ; il eut pour mission d'assister le doyen et de remplacer l'assemblée générale dans les cas peu importants. Ce conseil était ordinairement composé de maîtres, ses pouvoirs s'accrurent peu à peu et le décret du 5 novembre 1391, accorda à tous les maîtres le droit d'y siéger. L'importance des assemblées générales diminua et l'Universitas magistrorum et scolarium devint une Universitas magistrorum, semblable à celle de Paris. Tomek, p. 13.

eurent pour objet les nominations aux Collèges. Pour attirer et retenir à Prague des professeurs et suppléer à l'insuffisance des taxes que payaient les étudiants, les empereurs ou certains particuliers, riches et désireux de voir prospérer la nouvelle institution, avaient créé des fondations analogues à celles qui étaient attachées à certains couvents, les collèges, c'est-à-dire des corporations de maîtres qui vivaient en commun, touchaient les revenus des biens dépendants de la maison, et étaient tenus, en retour, de faire un cours à l'Université (1). La vie dans ces collèges était toute monastique ; leurs membres nommaient eux-mêmes leurs administrateurs (*propositi*) et si une place devenait vacante, les autres titulaires désignaient le maître à qui elle devait être accordée. Nous ne connaissons pas très exactement la proportion des nationaux et des étrangers qui composaient ces collèges ; il est probable que Charles IV avait eu l'intention d'accorder aux Slaves un certain avantage dans le partage de ces fondations, mais que les étrangers n'avaient pas tardé à violer les prescriptions premières et s'étaient emparés des charges les plus lucratives (2). Pour assurer leur position contre tout retour offensif et forts de l'appui des principaux dignitaires de l'Université, ils firent décider que si une place occupée par un Allemand devenait vacante dans un des collèges de Charles ou de Vaclav, les deux fondations les plus riches, les professeurs allemands prendraient seuls part à l'élection, et les professeurs cèques seuls, s'il s'agissait de remplacer un Cèque (1384). Les maîtres bohèmes se plaignirent au chancelier de l'Université, l'archevêque Jean de Jenstein, qui prit leur défense, ordonna, sous peine d'excommunication, de n'élire dans les collèges que des Bohèmes, et défendit au recteur d'introduire dans les statuts aucune modification défavorable à la nation cèque. Les autres nations protestèrent au nom des privilèges de l'Université contre l'autorité que s'arrogeait l'archevêque et rappé-

(1) Tomek, p. 22.

(2) V. la déclaration de Jérôme de Prague au concile de Constance (V. der Hardt, IV, p. 757). Les paroles de Jérôme semblent d'ailleurs exagérées.

lèrent que depuis le commencement elles avaient eu le droit de choisir pour les collèges ceux des maîtres que désignait leur mérite : pour plaire à Dieu, il ne s'agissait pas d'être de noble naissance ou d'origine cèque, mais d'être vertueux (1). L'archevêque répondit en excommuniant les rebelles. L'Université avait alors pour recteur un allemand, Conrad Soltov (2), qui apporta dans l'affaire beaucoup de véhémence et d'aigreur. Il ordonna de suspendre les cours et les examens ; les Bohêmes n'obéirent pas, les étudiants vinrent en armes à l'Université et le recteur fut assailli et battu par une bande de jeunes gens masqués. Assez mal en cour, abandonné par le pape, qui craignait de mécontenter le roi des Romains Vaclav, le recteur fut bientôt forcé de renoncer à la lutte et les Allemands se soumirent à une commission arbitrale : dix places furent réservées aux Bohêmes, la 11^e et la 12^e restaient *indifférentes*, c'est-à-dire pouvaient être données aux maîtres de toutes les nations.

Les difficultés recommencèrent presque aussitôt après,

(1) La chronique qui nous donne sur cette affaire les détails les plus précis est la *Chronicon Universitatis Pragensis*, p. 13. M. Höfler a raconté ces événements (p. 123-127), mais, comme d'habitude, en les dénaturant. Je me suis écarté sur quelques points de détail des historiens bohêmes, et particulièrement de M. Tomek. Ainsi, il donne aux Cèques une position offensive, ce que rien ne me paraît justifier. Comme j'aurai plusieurs fois à citer la chronique de l'Université de Prague, je crois utile de donner quelques renseignements sur cette source précieuse. M. Höfler l'a publiée dans ses *Geschichtschreiber der hussitischen Bewegung*, I, p. 13-47. La plus simple inspection suffit à prouver qu'elle n'est pas l'œuvre d'un seul écrivain : ainsi au début elle est favorable aux réformateurs, puis devient très hostile à Huss. C'est donc une compilation, et elle renferme des fragments de valeur fort inégale. A partir de 1414, ce n'est plus guère que la reproduction d'un autre chroniqueur, Laurent de Brezova, et on n'y trouve quelques rares détails originaux que pour les années 1416, 1419 et 1420. Il est possible que cette compilation ait été rédigée peu de temps avant l'année où le seul manuscrit connu (Bibl. de Vienne, n° 7650), a été acheté par l'archevêque de Vienne (1540). La seule partie véritablement intéressante est celle qui va de 1378 à 1413. Elle a été écrite par un maître hussite de l'Université, après la mort de Vaclav. (Palacky, *das Hussitentum* und H. Prof. Höfler. — Friedrich von Bezold, *König Sigmund und die Reichskriege gegen die Hussiten*.)

(2) Conrad Soltov, professeur de la faculté de théologie, avait écrit un commentaire, sous forme de questions, du Livre des Sentences de Pierre Lombard. Il quitta Prague en 1387, professa à Heidelberg et mourut en 1407, évêque de Verden.

à propos des places indifférentes. Après des négociations assez longues et qui nous sont fort mal connues, on décida qu'elles seraient données à un Bohême, puis deux fois de suite à un étranger. Ce règlement compléta la victoire des nationaux. La possession presque exclusive des collèges les plus importants leur assura dès lors une influence toute nouvelle, et ils arrivèrent beaucoup plus souvent aux dignités de doyen et de recteur. Ces luttes ne restèrent pas d'ailleurs sans écho au dehors, elles agitèrent au contraire très-vivement l'opinion publique et les nouveaux bienfaiteurs de l'Université eurent toujours grand soin de puis d'ajouter que leurs fondations étaient exclusivement réservées aux Bohêmes (1).

Les professeurs allemands avaient plusieurs fois invoqué l'intervention du roi. Vaclav avait toujours repoussé leurs appels et sa conduite lui valut la reconnaissance et le dévouement des Cèques. Un grand nombre de Bohêmes étaient d'ailleurs disposés à admettre l'intervention de l'autorité temporelle dans la réforme de l'église et espéraient que le roi des Romains ferait ce que ne pouvaient ou ne voulaient entreprendre les chefs de la chrétienté. Seulement, il aurait fallu dans cette intervention beaucoup de réserve et de modération et la conduite indécise et violente du roi était de nature au contraire à augmenter les difficultés et à créer de nouveaux périls.

Les historiens ont été souvent injustes pour Vaclav IV : Allemands, ils ne lui ont pas pardonné son impuissance à faire respecter l'empire ni les troubles qu'il ne sut pas réprimer ; catholiques, ils l'ont rendu responsable des progrès de l'hérésie. Il s'est formé peu à peu une légende de crimes et d'excès qu'ont acceptée sans discussion les écrivains même favorables, et que le manque de documents contemporains rend quelquefois difficile à réfuter. Les dernières recherches ont prouvé cependant qu'il ne fallait pas ajouter une foi absolue à ces accusations : la vérité est

(1) La plus importante de ces fondations est le Collegium nationis bohemice, qui est certainement de cette époque, bien que nous ne sachions ni l'année exacte ni le nom du patron.

d'ailleurs assez triste, pour qu'il soit inutile d'inventer des crimes imaginaires.

La naissance de Vaclav (26 février 1361) avait été accueillie par Charles IV avec une joie d'autant plus vive qu'arrivé déjà à un âge assez avancé, il n'avait pas encore de fils. De sa première femme, Blanche de France, il n'avait eu que deux filles; il avait perdu à un an l'enfant que lui avait donné sa seconde femme, Anne la Palatine (1350), et il y avait presque huit ans qu'il était marié avec Anne de Schweidnitz-Jauer, lorsqu'elle mit au monde celui qui devait être l'empereur Vaclav IV (1). Charles ne négligea rien pour lui assurer l'héritage de sa puissance et pour le rendre digne des redoutables honneurs qui l'attendaient. A deux ans, il fut couronné solennellement roi de Bohême, et à quinze ans, élu roi des Romains. De très bonne heure, il fut associé au gouvernement, et quand Charles mourut (1378), Vaclav, fort instruit, très versé dans la langue latine, parle agréablement (2), avait déjà une certaine connaissance des affaires. D'une santé robuste, passionné pour les exercices du corps, spirituel et bienveillant, il avait hérité de quelques-unes des plus remarquables qualités de son père, l'amour de la justice, l'horreur de la prodigalité, le sentiment très vif de ses devoirs de roi : il aimait à se mêler au peuple, voulait voir de ses propres yeux, juger par lui-même : malheureusement toutes ces vertus furent frappées d'impuissance ou se tournèrent contre lui parce qu'il lui manquait les deux qualités les plus nécessaires à un chef

(1) Lindner, Geschichte des deutschen Reiches vom Ende des vierzehnten Jahrhunderts bis zur Reformation. (Braunschweig, 1875, p. 17).

(2) Erat beneliteratus, congrue loquens latine. Il ne manquait pas d'esprit, sa gaieté un peu brutale ne respectait pas toujours les convenances. Il est certes impossible d'établir aucune comparaison entre Vaclav et Louis XI, il y a cependant certains traits du caractère du roi bohême qui font penser au roi de France. Comme Vaclav, Louis au début de son règne n'est pas cruel : il aime les plaisanteries, les bons mots et sa verve gauloise ne nous paraît pas toujours de très bon goût. Il ne devient sombre et terrible que lorsqu'à deux reprises, il a été trahi, abandonné. Seulement ces échecs et ces complots qui découragèrent Vaclav et l'amenèrent à se désintéresser de plus en plus des affaires, ne firent qu'exalter l'énergie de Louis.

d'État, la mesure et l'énergie : ses accès de violence et de faiblesse, d'indifférence et de despotisme amenèrent des révoltes et lui coûtèrent à plusieurs reprises le pouvoir et la liberté. Le peuple, reconnaissant de ses intentions, s'attacha à lui en raison même de ses malheurs et garda toujours pour lui un dévouement mêlé d'une pitié respectueuse ; mais les seigneurs, irrités de la faveur qu'il montrait à la petite noblesse, et le clergé, menacé dans ses prérogatives, trouvèrent des alliés contre lui dans sa propre famille. Vaclav pardonna à son frère et à ses neveux leurs trahisons et sembla même les oublier, mais elles le frappèrent au cœur et lui enlevèrent le peu de courage moral qu'il avait. Son père avait peut-être surmené son intelligence : devenu roi, il ne s'était jamais occupé des affaires de l'État que par devoir ; après quelques jours d'une activité fébrile, il avait des accès de paresse (1), et ne revenait que par remords à son métier de souverain ; peut-être aurait-il fini par triompher de sa nonchalance, mais il eût fallu que le succès récompensât ses efforts et soutînt son dévouement. A quoi bon lutter si la lutte ne peut assurer la victoire ? Placé dans des conditions ordinaires et sur un trône solide, il n'aurait probablement pas trompé les espérances qu'avaient fait naître sa bonne volonté et son amour de la justice. Entraîné par des événements auxquels il ne commandait plus, il s'avoua vaincu et s'abandonna tout entier à ses passions. Grand chasseur, (2), il passa des journées entières dans les immenses forêts qui entouraient ses châteaux, transforma sa chambre en chenil, et l'on raconta que sa femme avait été étranglée par un de ces grands levriers qu'il faisait rechercher dans l'Europe entière. Sa conduite n'avait jamais été très régulière : les mœurs encore assez grossières autorisaient bien des licences ; il fut emporté par une sorte de folie du désordre, s'amusa à courir les rues de

(1) « Quand il n'avait pas bu, il avait une intelligence éveillée, mais il était nonchalant, paresseux et négligent dans les affaires de son royaume. Chronique d'André de Rastisbonne (Eccard, I, p. 2121).

(2) *Robustus venator*, dit déjà de lui Pétrarque.

Prague (1) la nuit et à arrêter les passants; il semblait avide de scandale plus que de plaisir et les seigneurs lui reprochaient moins ses vices que la bassesse de ses inclinations. De temps en temps, une sorte de honte le prenait, il cherchait à ressaisir le pouvoir, était sujet à des accès de colère terribles, d'autant plus jaloux de son autorité qu'il était plus incapable d'en user (2). A la fin, désespéré, trahi par son frère Sigismond qu'il avait tant aimé, entouré d'ennemis, mécontent des autres et mécontent de lui, il chercha l'oubli dans l'ivresse (3). Le peuple disait qu'on avait essayé de l'empoisonner : des remèdes énergiques l'avaient sauvé, mais il était torturé depuis par une soif inextinguible. Il y eut dès lors deux Vaclav, l'un sérieux, bienveillant, juste ; l'autre furieux, plein de caprices contradictoires. Témoin indifférent de la révolution religieuse, il ne sut ni l'arrêter, ni prendre parti pour elle et se contenta de la nier. Au moment fatal, lorsque toute indécision était impossible, il mourut, comme il avait vécu, d'un accès de colère qui n'avait pas d'objet bien précis. Son autorité, qui avait résisté à deux révoltes, avait peu à peu disparu, et lorsqu'il descendit dans la tombe, la royauté bohème semblait l'y avoir précédé. L'histoire ne saurait guère avoir de sympathie pour ce prince cruel par boutades et faible par nature ; on ne peut se défendre pourtant d'éprouver un sentiment de douloureuse compassion pour un homme qui fut, après tout, meilleur que la plupart de ses contemporains, et, victime de la situation où il fut placé, conserva au moins jusqu'au dernier jour l'amour de son pays et de son peuple (4).

Vaclav était loin d'être aussi pieux que son père : nous avons encore les dessins et les inscriptions obscènes dont

(1) Pal. Formelbücher, II, 34.

(2) Il fut déposé comme roi des Romains, parce qu'il ne servait à rien (quia inutilis erat). André de Rastibonne (déjà cité).

(3) Hermann Corner, ap. Eccard, II, col. 1134.

(4) On raconte de ce roi qu'il voulait qu'on fit également justice au pauvre et au riche. Il changeait souvent de costume, achetait du pain pour voir si le boulanger ne fraudait ni sur la quantité ni sur la qualité, et faisait de même pour les autres marchands. (Contin. de Pulkava. Dobner, IV, p. 152).

il avait orné sa bible ; il était surtout assez mal disposé pour le clergé, irrité d'avoir échoué dans ses tentatives pour rétablir l'unité de l'Eglise, et très décidé à ne pas permettre aux hauts dignitaires ecclésiastiques d'empiéter sur l'autorité temporelle. Il l'avait clairement prouvé lors de l'affaire de Breslau, dès les premiers jours de son règne. L'archevêché de Breslau était vacant depuis 1379 ; Vaclav désirait y voir arriver un de ses favoris, le seigneur de Duba. Le chapitre lui préféra l'administrateur désigné par le pape, Vaclav de Lebus. Le roi, très mécontent, épia l'occasion de se venger. Le chapitre eut l'imprudence d'engager, presque en même temps, une querelle avec la ville. Le conseil contestait aux chanoines le droit de vendre de la bière et confisqua quelques tonneaux qui avaient été envoyés à l'un d'entre eux par son frère Robert de Liegnitz. Le chapitre lança l'interdit sur la ville ; Vaclav arriva au mois de juin 1381 : les chanoines refusèrent toute concession et maintinrent l'interdit ; le roi ordonna alors aux Bohêmes qui l'accompagnaient de piller les maisons et les biens des opposants. Quelques-uns furent même maltraités, l'affaire traîna assez longtemps, et le roi ne consentit à reconnaître Vaclav de Lebus qu'à la fin de 1382 (1).

Vaclav montra la même raideur dans ses rapports avec le clergé bohême. Jean de Jenstein était archevêque de Prague depuis 1380. Bien qu'il eût fait des études assez brillantes à Padoue, à Montpellier et à Paris, il avait été choisi beaucoup moins à cause de ses vertus ou de ses connaissances théologiques qu'à cause de la faveur que lui avaient value près du jeune roi sa passion pour la danse, les dés et la chasse et sa verve dans les festins. Après sa nomination, il continua la même vie de plaisirs et de luxe, beaucoup moins occupé à réformer son diocèse qu'à s'entourer d'une cour pompeuse de nobles et de chevaliers, et beaucoup moins fier des progrès de ses fidèles sur la route du salut que des succès qu'il remportait à la cour. Une grave maladie qu'il fit éveiller chez lui quelques remords. La mort subite de l'ar-

(1) Grünhagen, König Wenzel und der Pfaffenkrieg in Breslau (Archiv für Kunde öster. Geschichtsquellen, XXXVII, 1867).

chevêque de Magdebourg, qui s'était tué en sortant du bal (1382), lui parut un avertissement céleste et acheva sa conversion ; il ne pensa plus dès lors qu'à expier ses désordres passés par une vie de macérations et de prières. Cette seconde manière ne fut du reste que la suite de la première ; il poursuivit son salut avec la même fougue que les plaisirs : il négligeait l'administration de son diocèse ; impatient, irascible, il prenait sa revanche de l'humilité personnelle dont il faisait profession, en mettant une indomptable hauteur à défendre les droits de l'Eglise. Il était toujours en querelle, en procès : avec le chapitre de son église, les habitants de diverses villes, le chapitre de Vysehrad, etc., etc.... Sans doute, les torts n'étaient pas tous de son côté, mais il compromettait par ses violences les causes les plus justes : on affaiblit une autorité que l'on veut trop étendre (1).

Le roi avait été vivement froissé du changement de l'archevêque à son égard, et l'avait regardé comme une sorte de trahison ; aussi fut-il très sensible aux moindres infractions que se permirent les employés de Jean de Jenstein. Les courtisans, de leur côté, instruits des dispositions de Vaclav, violèrent plus d'une fois les privilèges de l'archevêque. Celui-ci se plaignit, assez justement, mais Vaclav, exaspéré, était prêt à tout. A la suite d'une querelle entre l'archevêque et le maréchal de la cour Cuch de Zasada, Jean de Jenstein fut retenu prisonnier pendant plusieurs jours et privé de son titre de chancelier. L'affaire était à peine terminée que l'archevêque excommunia le sous-chambellan, Sigismond Hüller, qui avait fait arrêter et exécuter trois étudiants en théologie (2), et qui avait empêché les gens de l'archevêque d'arrêter trois juifs relaps (3). Vaclav ne dit rien, il venait d'obtenir de Boniface IX la célébration d'un grand jubilé à

(1) Höfler (II, p. 15-17), a publié une lettre apologétique de l'archevêque. Il est obligé de faire des aveux pénibles. « De jour en jour l'autorité diminuait. »

(2) Ces étudiants n'avaient pas encore reçu les ordres.

(3) Vaclav traita en général les Juifs avec bienveillance, sans réussir toujours à les préserver des violences populaires ; les chroniques reviennent souvent sur ce point : il n'était aimé que des Juifs.

Prague en 1393 et il ne voulait pas compromettre cette solennité par une querelle avec l'archevêque; mais celui-ci sembla prendre à tâche de le pousser à bout.

Depuis longtemps, le roi désirait créer un nouvel évêché à Kladruby (Kladrau) et il espérait le doter avec les biens du couvent des Bénédictins de Kladruby, qui serait dissous après la mort de l'abbé. Jean de Jenstein faisait une opposition sourde à ce projet qui diminuait son diocèse. A peine apprit-il la mort de l'ancien abbé, qu'il ordonna de procéder à une nouvelle élection et qu'il envoya son vicaire général, Jean de Pomuk, confirmer le nouveau titulaire. Vaclav revint à Prague en toute hâte et quand il se trouva en présence de l'archevêque, il fut pris d'un accès de fureur folle et ordonna d'arrêter Jean de Jenstein, Jean de Pomuk, l'official Nicolas Puchnik, et un chanoine de Prague, Vaclav, prieur de Misnie. L'archevêque fut enlevé par les hommes d'armes qui l'avaient accompagné, mais les autres furent conduits en prison, interrogés sur le champ et mis à la torture. Le roi qui n'avait pas encore repris possession de lui-même, les frappa à plusieurs reprises et le sang coula. Il s'effraya cependant bientôt de son action et relâcha Puchnik et le chanoine qui jurèrent de ne pas parler des violences qu'ils avaient subies. Jean de Pomuk avait trop souffert pour qu'on espérât le sauver; on lui lia les pieds et les mains, et vers neuf heures du soir, on le jeta dans la Wltava (1) (20 mars 1393).

(1) Après la bataille de la Montagne-Blanche, les jésuites voulurent enlever aux Bohêmes jusqu'au souvenir de leur histoire. Ils eurent besoin d'un saint pour remplacer Huss dans le cœur des habitants et firent canoniser Jean Nepomuk, ou Népomucène. Il devint le patron du pays, les statues de Huss furent débaptisées et devinrent les statues du nouveau saint. On voit sur le pont de Husinec une statue de Népomuk qui a été placée là pour purifier le pays d'où était sortie l'hérésie. Il y a quelques années encore, la fête de Népomucène était la grande fête religieuse de la Bohême et des milliers de paysans venaient faire leurs dévotions au pied de la statue placée au milieu du pont, à l'endroit même où surnagea, disait-on, la langue du martyr. La légende racontait en effet que Népomuk était mort plutôt que de trahir le secret de la confession. Les dernières recherches ont établi la vérité d'une façon incontestable, et aucun écrivain sérieux ne met plus en doute les faits que nous avons racontés. (Un excellent article dans Herzog, Realencyclopédie, VI, p. 749, a résumé la longue discussion engagée à pro-

Symptôme curieux, ces excès ne produisirent à peu près aucune émotion ; les chroniques bohêmes, qui en font mention, n'ont ni une parole de pitié pour Jean Pomuk ni un mot de blâme contre le roi. « Cette année, dit le chroniqueur, fut noyé sous le pont de Prague, par l'ordre du roi Vaclav, le célèbre docteur Jean, vicaire de l'archevêque, parce qu'il avait confirmé l'abbé de Kladruby malgré la volonté du roi (1). » Cette indifférence tenait sans doute en partie à l'impopularité de l'archevêque, mais elle tenait aussi à une cause plus générale, l'irritation de plus en plus grande contre le clergé, ses vices, ses abus de pouvoir. « Si tu as quelque affaire avec un prêtre, disait le proverbe populaire, tue-le tout de suite ; sans cela, tu n'auras plus une heure de tranquillité. » Les maîtres bohêmes de l'Université en particulier montrèrent un calme et une impartialité qui paraîtraient étranges, si l'on ne connaissait leurs opinions en matière d'autorité laïque. Les ennemis de Huss lui reprochèrent de n'avoir eu que des paroles de raillerie et de blâme pour les victimes des fureurs royales ; il protesta, mais en avouant qu'il avait condamné la conduite de l'archevêque (2). Ces dispositions malveillantes décidèrent Jean de Jenstein à abandonner la lutte, et découragé, il renonça bientôt après à l'archevêché (1395). Ce conflit avait eu pour résultat de démontrer la décadence de l'influence ecclésiastique et de resserrer plus étroitement l'union du roi et de la fraction bohême de l'Université.

pos du saint). Inventé pour les besoins de la cause, Népomucène est de nouveau remplacé par Huss dans la mémoire du peuple. Quelques pèlerins viennent encore implorer sa statue, mais leur nombre diminue rapidement, et il est probable que ce culte ne tardera pas à disparaître complètement.

(1) *Scriptores rerum Bohemic.* III, p. 4.

(2) Palacky, *Docum. Mag. Joh. Huss*, p. 165. M. Palacky, dans ce recueil qui est un modèle de conscience et de critique, a publié pour la première fois ou réédité les lettres de Huss, les dépositions des témoins devant le concile de Constance et les réponses de Huss, les documents réunis par Pierre de Mladenovice, et les lettres ou actes publics qui se rapportent aux discussions religieuses en Bohême de 1403 à 1418. — (Le titre exact est Palacky, *Documenta Mag. Johannis Huss vitam, doctrinam, causam in Constantiensi concilio actam et controversias de religione in Bohemia annis 403-1418 motas illustrantia*). (Prague 1869). — Cité, Pal. Doc.

Les graves événements politiques qui remplirent les dix années suivantes détournèrent un moment l'attention des questions religieuses ; à deux reprises, Vaclav fut renversé du trône et retenu prisonnier par les révoltés (1394, 1402-1403). En 1400, il fut déposé par les électeurs allemands qui lui donnèrent pour successeur Robert le Palatin, et la guerre éclata entre les deux compétiteurs. Malgré l'arrêt apparent que subit alors le mouvement religieux, ces troubles servirent cependant la Réforme, par la vacance du pouvoir royal qui laissa une liberté complète aux novateurs, et par le réveil des passions nationales que provoquèrent les guerres de Robert et de Vaclav. Des chants patriotiques retentissaient dans toutes les églises. « O roi du ciel, » disait l'un d'eux, « Entends ton peuple bohême ; Entends nos voix. Donne-nous des jours prospères (1). » Le curé de l'église du Tyn, Jean de Wurtemberg, voulut interdire ces hymnes, mais les Cèques protestèrent et le curé fut cité devant l'archevêque et emprisonné. Le peuple supportait avec une impatience croissante la domination de la bourgeoisie allemande et demandait un usage plus général de la langue bohême. L'agitation s'accrut encore lorsque les Misniens envahirent le royaume et assiégèrent Prague : la situation était d'autant plus grave qu'il y avait dans la ville un parti favorable à l'étranger. Quelques maîtres de l'Université s'étaient déclarés pour Robert (2). Les prédicateurs bohêmes soutinrent la population par leurs discours et contribuèrent pour leur part à assurer la défaite des Misniens.

Le triomphe de Vaclav fut une victoire pour les maîtres cèques et rendit fort difficile la situation des partisans de Robert à l'Université. Les plus compromis quittèrent la ville et le nombre des étudiants commença dès lors à décroître dans des proportions sensibles. Les étrangers étaient en même temps tenus à une plus grande réserve ; c'est ce qui explique le peu de part qu'ils prirent au mouvement réformateur qui fut presque uniquement dirigé par la nation

(1) Vybor, I, p. 323.

(2) Pal. Doc., p. 361.

cèque. Sans remonter jusqu'à l'époque de Conrad Waldhauer, on trouve encore dans les premières années du règne de Vaclav quelques professeurs allemands qui travaillent à la Réforme de l'Église : un poméranien, Mathias de Krokov écrit un livre sur la corruption de la cour romaine et le *Miroir d'or* d'Albert Engelschalk est inspiré par une pensée semblable (1). Mais bientôt, au moment même où les Bohèmes reprennent la lutte contre les abus avec une nouvelle ardeur, les Allemands se retirent ; menacés eux-mêmes, ils s'allient au parti conservateur, représenté par le haut clergé de Prague. Ils restent encore étrangers aux mesures de rigueur et de prévoyance par lesquelles le chapitre s'efforce d'arrêter la propagation des doctrines de Milic, mais ils prennent dès lors une attitude d'expectative et de méfiance.

✓ Ces timides tentatives de répression ne servirent guère d'ailleurs qu'à exalter les esprits : le goût des controverses théologiques se répandait de plus en plus ; la question de la communion fréquente faisait surtout l'objet des plus vives discussions. Un des théologiens les plus célèbres de l'époque, Albert Rauconis de Ericino, consulté sur ce point par le curé Martin et quelques-uns de ses amis, constatait « que ce sujet était traité chaque jour dans les sermons. » La cour s'intéressait à ces luttes scientifiques. Un jour, dans le château de Krivoklat, le roi Vaclav proposait aux docteurs présents une question sur le purgatoire, et elle était agitée contradictoirement par l'archevêque et maître Albert en présence d'un grand nombre de prélats, de seigneurs et de chevaliers (2). La fête de la Visitation de la Vierge, intro-

(1) Mathias de Krokov, le poméranien, paraît être resté à Prague de 1367 à 1387 : il mourut évêque de Worms ; son ouvrage : *De squaloribus romane curiæ* a été publié dans les *Walchii Monumenta mediæ ævi*, t. I. En 1384, à l'ouverture du synode, il prononça un discours véhément dans lequel il blâma avec une extrême énergie les vices du clergé. M. Höfler en a donné une analyse dans *Magister Huss und der Abzug der deutschen Studenten und Professoren*, p. 129. — Albert Engelschalk resta à Prague jusque vers 1400. Son ouvrage (*Aureum speculum*) a été publié (l. c. t. II). Ces deux professeurs sont à peu près les seuls Allemands qui se joignirent au groupe réformateur, qui comptait au contraire dans son sein presque tous les maîtres et docteurs bohèmes.

(2) J. Jireček ; *Cas. česk. Mus.* 1872.

duite en Bohême par Jean de Jenstein, avait fait naître aussi de nombreuses etardentes dissertations. Le curé de Saint-Martin dans la Vieille-Ville, Vaclav Rohle, attaquait les indulgences (1). Il y avait toute une école novatrice bohême représentée par Jean Protiva (2), Jean de Stekno (3), Jean de Bora (4), autour desquels se pressaient des élèves destinés à dépasser bientôt leurs maîtres, sinon par la science et le talent, au moins par l'audace de leurs revendications. Cependant, comme la prédication se faisait presque partout en allemand, il manquait encore aux Cèques un moyen de répandre leurs idées parmi le peuple. La fondation de l'église de Bethléem vint le leur fournir.

Un riche bourgeois de Prague, nommé Kriz, eut l'idée d'ouvrir une chapelle qui serait réservée exclusivement à la nation bohême, et comme il avait à craindre l'opposition du clergé, assez mal disposé pour tout ce qui paraissait inspiré des idées de Milic, il s'associa à un chevalier, Jean de Mülheim, dont la faveur auprès du roi devait triompher de toutes les résistances. Ils obtinrent en effet l'autorisation de Vaclav et l'approbation de l'archevêque (5). On était loin du temps où l'on avait regardé comme un scandale que Milic prêchât en bohême : Milic lui-même était dépassé. Il n'est pas convenable, disaient Kriz et Jean de Mülheim, que les pasteurs cèques soient réduits à prêcher en secret et à er-

(1) « Il appelait les indulgences des tromperies, non pourtant en public, mais en secret, parce qu'il craignait les Pharisiens. » *Chronicon universitatis pragensis* (Höfler I, p. 14).

(2) Protiva fut plus tard prédicateur à Bethléem : effrayé des hardiesses de ceux qu'il avait d'abord soutenus, il abandonna les novateurs.

(3) Voir le chapitre III.

(4) Jean de Bora avait composé contre les moines mendiants un ouvrage qui a été perdu. Il était docteur en droit, ce qui prouve que les *juristes* n'étaient pas étrangers aux recherches et aux efforts des *philosophes*. Il faut ajouter à ces noms ceux de Pierre Stupna, dont quelques écrits sont parvenus jusqu'à nous et de quelques autres que cite Huss, le mathématicien Janko, le poète Nicolas Rachorovice, etc.

(5) L'historien de la guerre des Hussites, Zach. Théobald, qui a vu l'église de Bethléem, dit qu'elle pouvait contenir 3000 auditeurs. Elle fut livrée aux Jésuites après la bataille de la Montagne-Blanche, fermée en 1786 et démolie quelque temps plus tard.

rer de maison en maison ; la chapelle de Bethléem fut exclusivement réservée à la prédication cèque. Le prêtre dut en être nommé par les descendants de Jean de Mülheim sur une liste de trois noms dressée par les trois maîtres bohêmes les plus anciens du collège de Charles, et après l'avis du bourgmestre de la Vieille-Ville. Le titulaire serait toujours un prêtre séculier et ne serait tenu qu'à prêcher deux fois le dimanche et les jours de fêtes (1). On laissait à sa conscience le soin de décider s'il célébrerait la messe ou non. Un maximum très peu élevé fut fixé à son traitement, preuve évidente que les fondateurs partageaient l'opinion générale sur la funeste influence des richesses. Rien n'était plus loin de leur esprit que de se mettre en opposition avec l'Eglise, mais l'importance prépondérante qu'ils attachaient à la prédication de la parole de Dieu les rattachait à l'école de Milic. L'union des idées de Réforme et de Nationalité, tous les jours plus évidente, prenait corps en quelque sorte dans l'église de Bethléem, et il est permis d'admettre que les maîtres étrangers et les chanoines de Prague eurent pour la nouvelle chapelle une égale malveillance.

Leur opposition n'arrêta pas les progrès de Bethléem (2); l'éloquence de Jean Protiva, de Jean de Stekno et d'Etienne de Kolin attira un auditoire toujours plus nombreux, et les prédicateurs de l'église cèque devinrent les véritables directeurs religieux de toute la population slave de Prague. Aussi la nomination de maître Jean Huss à la place d'Etienne de Kolin (1402), est-elle un événement d'une importance capitale : la longue incubation de la Réforme était terminée et elle allait entrer dans la période aiguë.

Au pied des montagnes pittoresques et boisées qui séparent la Bohême de la Bavière, à quelque distance de la petite

(1) Pendant l'Avent et le Carême, il ne devait prêcher que le matin. Voir pour la fondation de Bethléem, les Monum. univers. Prag. — 14 pièces se rapportent à cette création. Il semble que Jean de Mülheim ait été plus favorable que Križ au parti de la Réforme.

(2) Les revenus s'accrurent bientôt assez pour que l'on pût payer un second prédicateur ; la tâche était trop lourde pour un seul homme.

ville de Prachatice, se trouve le bourg de Husinec : c'est là qu'est né le chef de la Réforme bohème, Jean de Husinec, Jean Huss (1). Merveilleux instinct populaire ! Les Cèques, si fiers de leurs grands rois et de leurs illustres généraux, n'ont cependant choisi pour le placer au sommet de leur Panthéon ni Charles IV, ni Zizka, ni Georges de Podebrad, mais un simple prédicateur, de naissance obscure, dont la vie est remplie par des discussions théologiques et qui meurt sur un bûcher (2). C'est que la Bohême a dû à Jean Huss de s'élever au-dessus d'elle-même : son histoire, à cette époque et par lui, s'est confondue avec l'histoire de l'humanité. On voit ainsi quelquefois un peuple s'élancer à l'avant-garde du monde ; il porte dans ses mains les destinées de la civilisation ; sans rien perdre de sa personnalité, il devient l'expression de tout un moment historique, puis, fatigué par cet effort prodigieux, il retombe accablé dans les soucis journaliers et se traîne péniblement à la suite de la nation qui l'a relevé de son poste. Ces peuples d'avant-garde sortent affaiblis, meurtris de leurs glorieuses luttes, mais ils en restent transfigurés. Cet honneur que tous n'ont pas encore eu de concentrer pendant quelque temps l'intérêt de l'histoire et de tracer des voies nouvelles, la Bohême le doit à Huss. Au moment où le moyen-âge épuisé ne peut se décider à disparaître et pèse lourdement sur la pensée humaine, Huss pousse le premier un cri de liberté ; il proteste au nom de la conscience individuelle contre l'autorité tyrannique d'une religion imposée, au nom de la recherche contre la tradition, au nom de l'indépendance nationale contre une centralisation impuissante et oppressive. Il trouve la mort au bout de la lutte inégale qu'il a entreprise, mais les flammes de son

(1) Hus en cèque signifie oie (gus, gans). Huss traduit souvent son nom en latin par auca.

(2) Il n'y a aucun rapport entre la vénération des Allemands pour Luther et celle des Cèques pour Huss. Les Allemands font encore de l'opposition à l'Eglise en louant leur réformateur ; pour les Cèques, Huss est au-dessus de toutes les divisions de parti et de croyance. M. Tomek, sincère catholique, est un fervent admirateur de Huss, et ce n'est pas là un fait isolé, mais la règle. Comme Jeanne d'Arc en France, Huss est en Bohême la personnification de la patrie.

bûcher éclairent l'Europe entière et ses disciples immédiats, les Hussites, sont encore debout, lorsque l'Allemagne accourt à leur aide et renverse l'édifice si profondément ébranlé déjà. Huss vaincu reste supérieur à ses continuateurs victorieux ; il leur manque la sanction et comme la purification du supplice, il leur manque aussi sa modération dans l'attaque et son respect de l'autorité dans la révolte, sa tolérance et sa douceur. Luther n'est que le chef du protestantisme, Huss voulut être le libre fils de l'Église régénérée.

Le village où il naquit, en 1360, est tout entier cèque mais il est voisin de la limite ethnographique. Le sentiment national est toujours plus vif vers les frontières et Huss apprit, dès ses premières années, à aimer d'un amour passionné sa patrie et sa langue. On l'a accusé de haine contre les Allemands, on a voulu même faire de cette haine un des mobiles principaux de sa conduite. Accusation injuste et qui ne peut partir que de ceux qui confondent le patriotisme avec la haine du voisin. Huss a souvent protesté contre ces calomnies, déjà répandues de son vivant : « Le Christ m'est témoin, a-t-il dit plusieurs fois, que j'aime mieux un Allemand, homme de bien, qu'un méchant Bohême, fut-il même mon frère » (1) Mais qui oserait lui reprocher d'avoir ressenti une douloureuse indignation à la vue des dangers dont l'infiltration germanique menaçait les Cèques et d'avoir essayé de les combattre ? « Les Bohêmes, dit-il, doivent être les premiers dans le royaume de Bohême, comme les Français dans le royaume de France, ou les Allemands en Allemagne. Les lois, la volonté divine, l'instinct naturel ordonnent qu'ils occupent les premiers emplois » (2), mais son patriotisme n'a rien d'injuste ni d'excessif ; il n'a pour les Allemands ni colère, ni mépris ; s'il défend son peuple, il n'attaque personne.

Fils de paysan, il avait partagé les souffrances du peuple ; plus tard, confesseur de la reine, protégé par le roi, soutenu par les plus puissants seigneurs, il n'oublia pas son humble origine ; vrai disciple du Christ, il conserva une affection spéciale aux simples, aux pauvres, aux ignorants. Déjà ex-

(1) Hôf. I, p. 187.

(2) Doc. p. 177.

communé, poursuivi, il écrivait un traité sur le droit de déshérence, et protestait au nom de la dignité humaine contre l'oppression et la servitude. Dans son exil, sa plus douce consolation était l'empressement de ces foules humbles et recueillies qui lui demandaient les paroles de vérité et de vie.

A l'Université, il se distingua très jeune, fut reçu bachelier ès-arts en 1393, bachelier en théologie en 1394, maître ès-arts en 1396. En 1398, il fit ses premières leçons et acquit bientôt une assez grande autorité; il fut nommé doyen de la faculté des arts en 1401 et recteur en 1402. Il avait épuisé dès lors toutes les connaissances de son temps; sa science des langues était très incomplète, comme celle de son siècle, il savait mal le grec et l'hébreu, bien qu'il cite çà et là les opinions des rabbins; son latin n'était pas classique, mais il s'exprimait aussi correctement dans cette langue qu'en cèque. Il connaissait à fond la littérature ancienne et ses ouvrages fourmillent de citations des poètes latins; il avait étudié avec un soin scrupuleux Aristote et la philosophie du moyen-âge, et son esprit avait acquis à ce travail une habileté dialectique qui surprend et effraie souvent le lecteur. On se perd au milieu de ces divisions multipliées, de ces syllogismes enchevêtrés; on est quelquefois choqué de la subtilité des distinctions, des fins de non recevoir peu sérieuses opposées à de graves accusations (1). On s'en est servi pour l'accuser de mensonge et d'hypocrisie: singulier reproche en vérité à la mémoire d'un homme qui est mort pour avoir refusé de dire ce qu'il regardait comme un mensonge! Cette subtilité n'est qu'un signe du temps comme les images incohérentes, les répétitions et les redondances qui déparent ses œuvres littéraires (2). Les connaissances

(1) Ainsi en 1408 on accuse Huss d'avoir dit « devant toute la multitude du peuple des deux sexes » que tout prêtre qui exigeait de l'argent pour les sacrements était hérétique. Huss répond que l'accusation est fausse parce qu'il « n'a rien dit devant toute la multitude du peuple, parce que toute la multitude du peuple n'était pas à Prague, le jour où il a prêché. Il n'a pas parlé devant la multitude de Rome, de Jérusalem, ergo... » (Doc. p. 156). Il faut remarquer que Huss donne ensuite des raisons plus sérieuses.

(2) M. Höfler a publié un certain nombre de discours universitaires de Huss. Il n'est pas certain cependant que tous soient de lui. (V. la critique de Krummel dans Sybel's hist. Zeitschrift, 1867, 1^{re} livraison).

scientifiques, juridiques, médicales ne lui faisaient pas défaut ; ses travaux et ses dissertations sur la langue cèque suffraient à lui assurer une place distinguée dans la littérature bohème : non-seulement, il travailla à débarrasser le cèque des éléments étrangers qui s'y étaient introduits, mais il fixa les règles d'une orthographe rationnelle (1) et il créa une langue littéraire indépendante des différences de dialectes. Nul ne possédait mieux que lui l'histoire de l'Église et ses innombrables citations de Chrysostome, Origène, Ambroise, Pierre Lombard, Thomas d'Aquin, Bonaventure, etc., témoignent de ses immenses lectures. Les universités étaient alors fécondes en théologiens érudits, en subtils et savants philosophes ; mais parmi eux bien peu méritent d'être comparés à Huss et aucun ne lui est supérieur.

Dans ses premières années d'études, Huss ne se distinguait pas des autres jeunes gens : ses mœurs étaient pures, son ardeur au travail infatigable, mais il ne dédaignait pas les vêtements somptueux, aimait à jouer aux échecs. Plus tard, au moment de partir pour Constance, il revient avec une humilité touchante sur cette première période de sa vie et exhorte Martin, son disciple, à ne pas se laisser séduire comme lui par le luxe des habits ou pousser à la colère par le jeu (2). Il s'occupait surtout d'études philosophiques et

(1) A l'époque de Huss, une grande confusion régnait dans l'orthographe bohème. On se servait de l'alphabet latin, mais le latin n'a pas de signes pour traduire les sons purement bohèmes ou slaves tels que *č*, *d'*, *ň*, *ř*, etc. (Voir le tableau comparatif à la fin du volume). On les transcrivait, comme on pouvait, souvent en réunissant deux ou trois lettres, chacun agissait à sa guise et cette liberté arbitraire avait souvent pour résultat une extrême obscurité. Pour marquer qu'une voyelle était longue, on la répétait : la différence entre l'*i* et l'*y* avait été peu à peu oubliée. Huss, pour mettre fin à ces abus, compléta l'alphabet latin avec des lettres particulières. Il proposa des signes diacritiques, un point pour les sons slaves, un accent pour les voyelles longues : (*č*, *š*, *ž* = *č*, *š*, *ž*) — (*á*, *é*, *í*, etc.). Il fixa la différence de l'*i* qui dut être employé après les consonnes mouillées et de l'*y* qui dut être placé après les consonnes dures. La simplicité et l'utilité de cette réforme étaient évidentes ; elle ne fut cependant acceptée qu'au XVI^e siècle, grâce aux efforts de l'Unité des Frères Bohèmes. Les règles de Huss sont restées depuis lors la loi de l'orthographe cèque (Tieftrunk, *Historie literatury české*, I, p. 40).

(2) Documenta, p. 474. Cette lettre fut écrite par Huss au moment de son départ pour le concile, mais elle ne devait être lue qu'après sa mort.

se rattachait à l'école réaliste qui dominait alors parmi les maîtres bohêmes de l'Université de Prague. Stanislas de Znojmo, dit une satire allemande, a produit Pierre de Znojmo; Pierre de Znojmo, Etienne Palec et Etienne Palec, Jean Huss; cela n'est vrai que pour Huss philosophe. On a attribué aux controverses philosophiques des nominalistes et des réalistes une très grande influence sur les destinées et la mort de Huss. A Prague, les professeurs étrangers et hostiles à la Réforme étaient nominalistes; les nominalistes dominaient aussi à Paris où leurs plus illustres représentants étaient Gerson et d'Ailly. On a dit que la condamnation de Huss n'avait été qu'une revanche des nominalistes. Cette supposition est une insulte gratuite lancée contre des hommes que la pureté de leur vie et la hauteur de leurs pensées auraient dû, semble-t-il, mettre à l'abri de semblables accusations. Il est probable cependant que les discussions philosophiques ne furent pas sans laisser dans les esprits quelques germes d'irritation, quelques sourdes rancunes, et plus d'une fois à Constance on reprocha à Huss et à son ami Jérôme de Prague les opinions réalistes qu'ils avaient soutenues (1).

Huss acceptait encore sans réserves toutes les doctrines de l'Eglise: son imagination ardente, mais un peu sombre, avait été vivement frappée par l'histoire des martyrs; il était prêt dès lors à tout sacrifier pour le salut de son âme, mais le cherchait dans les exercices de piété recommandés par ses supérieurs ecclésiastiques. En 1393, l'année du jubilé, il emploie ses quatre derniers gros à acheter des indulgences; il se le reprocha plus tard: « Tant que j'étais jeune en esprit et en raison, dit-il, j'étais un insensé, mais Dieu me fit connaître l'Écriture et je revins de cette folie (2). » Déjà d'ailleurs, il était torturé par de vagues inquiétudes morales: s'il ne connut pas Mathias de Janov et Stitny, il lut leurs écrits et cette

(1) Quelques écrivains ont semblé vouloir renouveler à notre époque la querelle des nominalistes et des réalistes, et discuté avec passion sur la doctrine qui était la plus favorable à la Réforme. On ne peut rien conclure, je crois, de l'histoire: Guillaume d'Occam est un ennemi de la hiérarchie tout aussi ardent que le réaliste convaincu Wiclif. Gerson et d'Ailly, hostiles à Huss, il est vrai, sont partisans de la Réforme.

(2) Sebrané spisý (Recueil des écrits de Huss, I, p. 302 et 307).

lecture en fit un des partisans de la Réforme de l'Église.

Cette nouvelle tendance de son esprit non moins que l'influence qu'il avait acquise à l'Université et le patriotisme dont il fit preuve lors du siège de Prague par les Misniens, le désignèrent au choix des maîtres du collège de Charles, lorsqu'une place de prédicateur à Béthléem devint vacante (1402) (1). Cette nomination eut sur le développement de ses idées une action décisive : sa position lui faisait un devoir de se consacrer tout entier à l'étude de la parole de Dieu, et lui en laissait le loisir en le déchargeant de tous les soins administratifs ou liturgiques qui embarrassaient les autres prêtres. Il se mit alors à chercher le salut directement dans l'Écriture, et sa foi se fortifia et s'épura. Nul plus que lui n'était capable d'inspirer à ses auditeurs la passion de vérité et de justice qui l'animait : « Plein de prières, de veilles, de jeûnes et d'abstinence (2) », son visage amaigri et pâli par le travail et les macérations frappait les esprits, avant même qu'il eût commencé à parler. L'étendue de ses connaissances, la pénétration et la droiture de son intelligence, la logique de son argumentation éblouissaient moins les auditeurs que la fougue de Milic ou les éclats de Conrad, mais laissaient une impression plus durable : sa conviction sincère touchait les cœurs les plus rebelles et les consciences les plus endurcies. Dur à lui-même, mais plein de pitié et de tendresse pour les autres, il savait trouver le mot qui console et la parole qui émeut. « Infatigable, sans cesse il écoutait les confessions, convertissait les pécheurs, consolait les affligés, prêchait et écrivait » (3). Insensible à la crainte,

(1) Il avait été consacré prêtre en 1400.

(2) *Pez, thesaurus anecdotorum*, IV, 2, p. 462. « Sa vie était sévère, sa conduite pure et honorable, son désintéressement tel qu'il n'a jamais voulu de bénéfice ni de prébende d'aucune espèce. » Ce témoignage est d'autant plus précieux qu'il vient d'un ennemi personnel de Huss, Etienne de Dola. Il serait facile d'ailleurs d'entasser preuves sur preuves de la réserve et de la valeur morale du réformateur. « Alors se distinguait au premier rang à Prague, Jean Huss.... et il avait une intelligence pénétrante, une grande éloquence, une conduite morale et pure et des opinions claires ». *Æneas Sylvius Piccolomini*.

(3) *Pierre de Mladenovice*, *Opp.* II, p. 537.

pur de tout esprit d'orgueil personnel, il dut à son caractère plus encore qu'à son éloquence d'être accepté pour chef par l'école réformatrice bohème et désigné ainsi à la haine de ceux que menaçait la Réforme.

Ses adversaires étaient impuissants, tant qu'il n'attaquait que les abus ; ils s'efforcèrent de le compromettre en l'entraînant peu à peu vers les questions de dogme et de le discréditer en faisant condamner comme hérétique un de ses maîtres préférés de philosophie, Jean Wiclif (1). Tous les efforts du haut clergé de Prague et des ennemis de la Réforme tendirent à confondre la cause de Huss avec celle de Wiclif ; c'est comme disciple de Wiclif que Huss fut excommunié par l'archevêque de Prague et condamné par le concile de Constance. Ses adversaires trouvaient dans cette procédure un double avantage : ils affaiblissaient auprès des Bohèmes l'influence des novateurs, en les représentant comme de vulgaires plagiaires d'un philosophe étranger, et ils rendaient presque inévitable leur condamnation, puisqu'à plusieurs reprises déjà les doctrines de Wiclif avaient été déclarées hérétiques par les conciles anglais. La campagne fut conduite avec beaucoup d'habileté et de persévérance : ses meneurs réussirent à donner le change à presque tous les contemporains et de nos jours encore, un grand nombre d'écrivains, favorables ou hostiles à Huss, ne voient dans la révolution bohème qu'un contre-coup de la tentative du philosophe anglais (2). Il y a là une exagération

(1) Jean de Wiclif s'était mis à la tête de ceux qui protestaient contre les taxes exagérées qu'imposait à l'Angleterre la cour de Rome, et il avait été amené peu à peu à combattre d'une manière plus générale les abus de l'Eglise. Bientôt, il avait attaqué la doctrine romaine, qui, disait-il, n'était plus conforme à celle qu'avait prêchée Jésus-Christ. Dans un concile réuni par l'archevêque de Canterbury à Londres, 1382, 24 articles tirés de ses écrits furent condamnés comme hérétiques ou erronés. Cependant Wiclif lui-même ne fut pas poursuivi et mourut en paix en 1385.

(2) Presque tous les chroniqueurs du XV^e siècle font du Hussitisme une importation anglaise : ainsi Nieder, dans son *Fornicarius* (l. III, ch. 10 : il ne nomme même pas Huss) ; Hermann Corner, André de Ratisbonne dans leurs chroniques, Meisterlin dans sa chronique de Nuremberg, etc. De nos jours, sans parler de M. Höfler, qui ne fait pas autorité, M. Lechler dans le très bel ouvrage qu'il a publié en 1873 (*Johann von Wiclif und die Vorgeschichte*)

évidente. Sans doute, Huss et ses amis connurent les ouvrages de Wiclif et les étudièrent avec une attention et un intérêt qu'explique assez la communauté de leurs désirs et du but qu'ils poursuivaient ; cette étude hâta peut-être l'explosion de la crise, révéla aux prédicateurs cèques certaines conséquences de leurs doctrines et imprima à leurs efforts un caractère un peu plus dogmatique, mais si elle modifia dans quelque mesure leur action, elle ne la produisit pas. Tant qu'on ne connaissait pas les événements qui avaient précédé la venue de Huss, on cherchait au loin une cause quelconque qui permît d'expliquer une révolution si inattendue ; aujourd'hui, ce *deus ex machina* peut remonter au ciel, cette intervention étrangère est inutile : la Réforme bohême est un mouvement profondément national, toute la fin du XIV^e siècle est remplie par l'action des précurseurs de Huss ; de son vivant même, il n'est pas isolé, mais il n'est que le plus illustre représentant d'une école entière. Les points sur lesquels il se rencontre avec Wiclif avaient déjà été traités par Mathias de Janov ; il se sépare du philosophe anglais sur un grand nombre de questions et des plus importantes. Wiclif fut le prétexte plutôt que la cause du conflit qui devait nécessairement éclater tôt ou tard entre ceux qui voulaient supprimer les abus et ramener l'Eglise à son état de pureté primitive et ceux qui combattaient pour la défense de leurs privilèges.

Les livres philosophiques de Wiclif avaient commencé à se répandre en Bohême vers la fin du XIV^e siècle. Ils furent apportés à Prague par des professeurs ou des étudiants qui étaient allés terminer leurs études à Oxford. Ces visites aux

der Reformation, Leipzig), s'est peut-être laissé entraîner un peu par son admiration pour son héros, qu'il connaît admirablement, mais surtout beaucoup mieux qu'il ne connaît Huss. M. Böhringer (*die Vorreformatoren*) s'est prononcé dans le même sens, mais avec moins d'exagération et sans contester l'importance de l'œuvre des prédicateurs qui avaient précédé Huss. M. Palacky avait accepté d'abord l'idée de l'influence anglaise, mais il l'a abandonnée complètement à la suite des critiques qui lui ont été présentées par un des plus savants historiens de l'Eglise, Néander. Krummel (*Geschichte der böhmischen Reform.* Gotha) a suivi Néander. Les faits ont été désormais établis d'une manière incontestable par M. Tomek, (*Dejepis z Prahy, histoire de Prague, III*).

universités étrangères étaient alors beaucoup plus fréquentes qu'on ne le suppose ordinairement. A une époque où l'imprimerie ne multipliait pas encore les livres, elles étaient une nécessité, le seul moyen de se tenir au courant des travaux scientifiques étrangers. Les relations entre la Bohême et l'Angleterre étaient d'ailleurs assez suivies depuis le mariage de la fille de Charles IV, Anne, avec le roi d'Angleterre, Richard II (1382).

Wiclif avait appartenu à l'école réaliste (1), ses écrits trouvèrent naturellement un accueil favorable auprès des professeurs de l'Université de Prague : on les prit souvent pour sujets de discussions ou de cours ; la bibliothèque de Stockholm possède une copie de divers traités de Wiclif écrite de la main même de Huss, en 1398. Les annotations marginales témoignent de l'admiration profonde qu'il ressentait dès lors pour le philosophe d'Oxford ; il avait cependant comme un vague pressentiment des dangers de cette admiration : « Dieu donne à Wiclif le royaume du ciel ! O Wiclif, Wiclif, tu troubleras la tête de plus d'un (2). »

Les discussions devinrent plus ardentes quand un jeune homme qui prit place à côté de Huss et partagea son influence et sa mort, Jérôme de Prague, apporta d'Oxford les traités théologiques de Wiclif. Les nouvelles idées (3) se répandirent assez rapidement pour que les administrateurs de l'archevêché de Prague, alors vacant,

(1) Une opinion assez inattendue est celle de M. Czerwenka, (*Geschichte der evangelischen Kirche in Böhmen*, Leipsig 1869) qui ne veut à aucun prix admettre que Wiclif et Huss étaient réalistes. Il ne s'appuie guère d'ailleurs que sur une série de raisonnements qui sont loin d'être probants.

(2) Dudik, *Schwed. Reise*, p. 198 etsq. A la suite de la prise de Prague par les Suédois, lors de la guerre de 30 ans, un certain nombre de livres et de manuscrits cèques furent emportés à Stockholm.

(3) C'est par erreur que l'on croyait que le *Dialogue* et le *Triologue* de Wiclif avaient été apportés à Prague en 1398 : c'est aussi à tort que M. Lechler fait partir Jérôme de Prague pour Oxford en 1396. En effet, il fut reçu licencié ès-arts en 1398, il obtint l'année suivante la *dispensatio biennii*, c'est-à-dire la dispense d'enseigner deux ans dans les écoles secondaires. Les écrits théologiques de Wiclif ne furent apportés à Prague qu'en 1402. Cette distinction entre les écrits théologiques et philosophiques de Wiclif est fort importante, elle seule explique les paroles en apparence contradictoires de Huss devant le concile. Il dit en effet un jour qu'il ne connaissait pas les livres de Wiclif avant 12 ans, et un autre jour qu'il les lit depuis plus de vingt ans.

crussent nécessaire d'intervenir. Ils y furent poussés par les maîtres étrangers de l'Université, heureux de tendre un piège à leurs collègues bohêmes. Un Silésien, maître Jean Hübner, tira des livres de Wiclif 21 articles qu'il ajouta aux 24 déjà condamnés à Londres et, sur sa demande, le chapitre provoqua une réunion extraordinaire de l'Université (1403). La séance fut assez orageuse : un seul maître défendit le fond des articles incriminés, Stanislas de Znojmo, et il scandalisa à tel point plusieurs des assistants qu'ils quittèrent la salle : les autres Bohêmes répondirent simplement à Hübner que les articles incriminés n'étaient pas dans les livres de Wiclif ; ce dernier s'était plaint lui-même à plusieurs reprises d'avoir été condamné pour des opinions qu'il n'avait jamais professées. Les maîtres cèques avaient d'ailleurs deviné sur le champ le but réel de cette attaque et ils la relevèrent vivement : « C'est faussement, injustement, calomnieusement que tu as extrait ces articles des livres, ils n'y sont pas », s'écria Nicolas de Litomysl, et Huss, faisant allusion à deux marchands de safran qui avaient été brûlés, il y avait quelques jours, pour avoir falsifié leurs marchandises, déclara qu'ils étaient moins coupables que ceux qui faussaient ainsi les livres (1). La majorité de la réunion condamna cependant les 45 articles et interdit, sous peine de parjure, de les enseigner en chaire ou dans les cours.

Cette décision n'eut pas l'effet qu'on en avait espéré : elle attira de plus en plus l'attention sur les doctrines de Wiclif et ne porta aucune atteinte à l'influence de Huss et de ses amis. Le nouvel archevêque, Zbynek, assez peu versé dans les questions théologiques, mais animé des meilleures intentions et désireux de suivre l'exemple d'Ernest de Pardubice, donna toute sa confiance à Huss, le nomma orateur du synode, et le pria de lui signaler de vive voix ou par écrit tous les abus qu'il connaîtrait (2). Huss ne se séparait encore sur aucun point de l'Église romaine, mais il s'attachait toujours plus aux paroles de l'Écriture et s'efforçait de

(1) Doc., p. 178.

(2) Lettre de Huss à l'archevêque, Doc., p. 3.

dégager la religion des cérémonies et des superstitions qui compromettaient la foi chrétienne et détournaient les esprits de la véritable piété (1). La première loi de l'Évangile, disait-il, est d'aimer Dieu de tout son cœur et son prochain comme soi-même : aussi est-ce une erreur de croire que l'on mérite mieux le pardon de Dieu en fondant des églises qu'en donnant aux pauvres. « Il vaut mieux donner à Dieu un denier pendant sa vie que de laisser aux prêtres après sa mort assez d'or pour remplir tout l'espace qui s'étend entre le ciel et la terre ; il vaut mieux supporter avec humilité une insulte que de briser sur ses reins autant de fouets que peut en fournir la plus vaste forêt. Celui-là mérite mieux de Dieu qui s'abaisse devant son inférieur que celui qui va en pèlerinage d'un bout du monde à l'autre (2). » Il attaquait ainsi, indirectement au moins, l'autorité des prêtres, flagellait sans pitié leur luxure, leur avidité, leur désir de domination, protestait contre l'abus des excommunications, le commerce des indulgences, les moines, « qui, avec ou sans autorisation, par des fêtes inconnues jusqu'ici, de prétendus miracles, des confréries ou autres mensonges, pillent le pauvre peuple et détruisent l'Église du Christ (3). »

Cette Église, il voulait la ramener à sa pauvreté et à sa pureté primitives. « Le Sauveur a interdit toute domination terrestre

(1) Il attaqua ainsi auprès de l'archevêque les prétendus miracles de Wilsnak et sa conduite dans cette circonstance nous montre assez bien la disposition morale dans laquelle il se trouvait alors. Le bruit s'était répandu que l'église de Wilsnak (ou Wülsenak) dans le Brandebourg possédait du véritable sang du Christ et que des miracles s'y produisaient. Beaucoup de Cèques s'y rendaient en pèlerinage. Zbynek chargea une commission composée de Huss et de deux maîtres de l'Université de faire une enquête sur ces prétendus prodiges. Il ne leur fut pas difficile de prouver que ce n'était qu'une tromperie. Deux femmes aveugles avaient retrouvé la vue ; elles avouèrent qu'elles n'avaient jamais été aveugles. Un boiteux avait été guéri ; on l'examina : il allait plus mal qu'avant. Sur les conclusions de la commission, l'archevêque défendit sous peine d'excommunication de se rendre en pèlerinage à Wilsnak. Huss publia à cette occasion sa dissertation : *De omni sanguine Christi glorificato*. Il combat les supercheries et les superstitions, mais il repousse absolument les doctrines de Stanislas de Znojmo, qui niait la présence réelle.

(2) Sebrané spisý (Recueil des écrits de Huss, II, 305, III, 147).

(3) Discours synodal de 1405.

à ses apôtres, mais sa parole divine est devenue une raillerie et une fable depuis que l'empereur Constantin, trois siècles après la naissance de Jésus-Christ, a donné au pape un royaume. On a entendu ce jour-là une voix d'en haut qui criait : le poison a été versé dans l'Église de Dieu... Par la richesse, toute l'Église chrétienne a été empoisonnée et corrompue. D'où viennent les guerres, les excommunications, les querelles entre les papes, les évêques et les autres membres du clergé ? Les chiens se battent pour un os, enlevez-leur l'os et la paix est rétablie... D'où vient la simonie, l'insolence des prêtres, leurs adultères ? Tout vient de ce poison. »

Ces sermons, écoutés avec enthousiasme par un peuple depuis longtemps préparé, provoquaient de vives colères dans le clergé de Prague : mais Huss semblait au-dessus de toute attaque ; la confiance de l'archevêque en faisait le véritable chef de l'Église bohême, il avait pour lui non seulement la faveur populaire, mais l'appui des plus riches et des plus puissants seigneurs, les sympathies de la famille royale et surtout de la reine Sophie qui l'avait pris pour confesseur.

Protégé et comme couvert par lui, le parti réformateur grandissait. A l'Université, Etienne Palec, qui avait été le maître et qui était resté l'ami intime de Huss, le savant astronome et médecin Christian de Prachatice, le jeune Jean de Jesenice qui prit la direction du mouvement lorsque Huss fut forcé de quitter Prague et qui mourut aussi victime de sa foi, Jean Kardinal, Jean de Pribram, Procope de Plzen, Zdislav de Zviretice, Marc de Kralové Hradec, Mathias de Kuin formaient autour du prédicateur de Bethléem une phalange qui s'augmentait sans cesse de nouvelles recrues et contre laquelle luttaient en vain André de Nemecky Brod, Georges de Bora, Jean Élie et Jean Hübner, les principaux représentants du parti anti-réformiste. Huss d'ailleurs était fort loin à ce moment d'être le plus hardi des réformateurs : le bouillant Jakoubek de Stribro faisait appel en chaire à l'autorité séculière pour ramener le clergé à la pauvreté apostolique (1). Stanislas de Znojmo qui, en 1403, avait soutenu les doctrines de Wiclif, attaquait le dogme de l'Eucharistie dans

(1) Tomek, *Gesch. der Prager Univers.*, p. 62.

un traité sur la transsubstantiation et soutenait que la substance du pain et du vin ne disparaît pas après la consécration (1). Imprudences regrettables et dont les ennemis de Huss profitèrent : n'osant s'en prendre directement à lui, ils attaquèrent ses amis et, sans se laisser décourager par le peu de succès de leur tentative de 1403, renouvelèrent leurs accusations contre les partisans de Wiclif.

L'archevêque était favorable à Huss, ils s'adressèrent directement à la cour de Rome. Le pape Innocent VII appela l'attention de Zbynek sur les hérésies wycléfistes (2). Le successeur d'Innocent, Grégoire XII, revint encore sur cet avertissement ; Zbynek, fort incapable de prendre parti dans ces difficiles controverses, n'eut pas d'abord la pensée que Huss pût être visé par ces bulles et lui conserva toute sa bienveillance (3). Mais, pour faire quelque chose, il permit aux adversaires de la Réforme de poursuivre quelques-uns des maîtres cèques les plus compromis. Jean de Stékno dénonça le livre de Stanislas de Znojmo sur la communion, et Stanislas donnant la première preuve de cette faiblesse de caractère qui devait transformer le novateur ardent en un des plus violents ennemis de Huss, évita la condamnation qui le menaçait en niant la paternité du livre incriminé (1406). La communion formait toujours le sujet principal des discussions (4) ; aussi lorsque l'archevêque défendit d'enseigner et de soutenir les propositions de Wiclif, ordonna-t-il en même temps d'annoncer au peuple qu'après la consé-

(1) Docum., p. 56.

(2) Chron. univ. 1405. Höfler, I, p. 17.

(3) L'union de Huss et de l'archevêque est encore entière en 1407. Le discours synodal de Huss (18 oct. 1407), très violent contre le clergé, fut cependant loué très vivement en séance publique par le docteur Adam, vicaire de l'archevêque. Huss donna ce sermon à l'archevêque qui l'approuva. (Docum. p. 157). Jos. Jirecek dit le 15 et non le 18.

(4) C'est une preuve nouvelle que l'influence de Wiclif fut beaucoup moindre qu'on ne l'a supposé longtemps. Tandis, en effet, qu'il s'écoule de longues années avant que l'on mette en question les autres points de la doctrine catholique contestés par le philosophe d'Oxford, la lutte s'engage dès le premier jour sur un terrain préparé par les sermons de Milic et les ouvrages de Mathias de Janov et de Stitny.

cration de l'hostie, « la substance du pain ne reste pas, mais seulement le véritable corps du Christ, qu'après la consécration du calice, la substance ne reste pas, mais seulement le véritable sang du Sauveur » (1). Huss blâma la décision de l'archevêque ; il avait pour lui la doctrine de l'Église : dans l'hostie en effet se trouve à la fois le corps et le sang du Christ, de même que dans la coupe se trouvent le sang et le corps. Mais cette attitude irrita l'archevêque, d'autant plus sensible qu'il n'était pas bien assuré de ne pas avoir tort ; les ennemis de Huss en profitèrent.

Il eut encore assez de crédit pour obtenir la liberté de plusieurs personnes qui avaient été emprisonnées, mais il ne réussit pas à sauver Mathias de Knin et Nicolas de Welmovice surnommé Abraham. En vain Mathias se plaignit-il qu'on le forçât de rétracter ce qu'il n'avait jamais dit, il fut obligé d'abjurer les hérésies de Wiclif (1408, 11 mai) (2). Abraham, accusé d'avoir enseigné que le droit de prêcher l'Évangile appartenait non seulement à tout prêtre mais à tout homme, fut classé du diocèse de Prague. Huss, qui avait assisté à l'interrogatoire d'Abraham (3), apprit sa condamnation au moment où il allait monter en chaire et il écrivit sur le champ à l'archevêque. Il ne renonçait pas encore à l'espérance de réformer l'Église avec l'appui de ses chefs et il s'efforçait de séparer Zbynek des conseillers qui l'entouraient et qui l'entraînaient peu à peu loin des Cèques. Mais, malgré son désir de le ramener, Huss n'oubliait pas qu'il parlait au nom de Dieu, qu'il représentait la vérité et la justice (4), et sa verte franchise, ses supplications un peu hautaines, malgré son émotion et le respect qu'il affectait, irritèrent l'archevêque déjà mal disposé pour lui. Zbynek se rejeta brusquement vers le parti hostile à Huss. En vain la nation bohème défendit-elle de prêcher ou de soutenir les doctrines de Wiclif dans leur sens erroné, hérétique et scandaleux

(1) Docum., p. 432, 435.

(2) Docum., p. 338.

(3) Id. p. 342 et 184. Il y a là une allusion aux Vaudois qui semblerait prouver que Huss connaissait leurs doctrines.

(4) Docum., p. 3.

(20 mai 1408), et interdit-elle aux étudiants la lecture du Dialogue, du Trialogue et du Traité sur la communion ; l'archevêque, peu satisfait d'une soumission entourée de réserves et de restrictions, ordonna, dans le synode du 16 juin 1408, de ne plus attaquer le clergé dans les sermons et de livrer tous les livres de Wiclif (1). Encouragé par les nouvelles d'Italie où on avait arrêté comme suspects d'hérésie Stanislas de Znojmo et Etienne Palec, il accueillit les accusations que lui présenta le clergé de Prague contre Huss et enleva à son ancien favori ses fonctions de prédicateur synodal. Cette révocation marque le moment de la rupture entre Huss et l'archevêque : jusque-là il n'avait été que le représentant d'une Réforme légale ; appuyé par son chef hiérarchique, il avait combattu les abus de l'Eglise, non l'Eglise même : il allait être rejeté dans l'opposition et condamné à ce combat héroïque où il trouva la gloire et la mort.

Les plaintes du clergé montrent d'ailleurs clairement qu'il n'était poursuivi qu'à cause de la passion et de l'ardeur qu'il avait mises à attaquer les abus. « Il s'est produit, disent les dénonciateurs, des prédications scandaleuses et détestables qui torturent les âmes pieuses, détruisent la charité et rendent le clergé odieux au peuple, » et ils reprochent à Huss d'avoir dit que tout prêtre qui demande de l'argent pour les sacrements de l'Eglise, surtout aux pauvres, est simoniaque et hérétique ; d'avoir dit, à propos de la mort d'un chanoine, qu'il ne voudrait pas mourir avec tant de bénéfices. Un seul point se rapporte à l'admiration de Huss pour Wiclif. On l'accuse d'avoir dit en chaire qu'il voudrait avoir son âme où était l'âme de Wiclif. D'hérésies particulières, il n'en est nullement question : cette admiration générale pour le philosophe, Huss ne l'avait jamais niée, mais prouvait-elle qu'il acceptât les doctrines condamnées par l'Eglise ?

La rupture était déjà complète entre l'archevêque et le parti réformateur lorsque les affaires du schisme ajoutèrent à tous les éléments de discussion une cause nouvelle de

(1) Id., p. 188-89, 378-9.

conflit et amenèrent dans l'Université une scission dont les conséquences furent aussi graves qu'inattendues. Il n'y avait pas d'autre moyen pour rétablir l'unité de l'Église que celui qui avait été accepté par les rois de France et de Bohême, lors de leur entrevue en 1398 : on s'efforcerait d'obtenir l'abdication des deux papes et les deux collèges de cardinaux réunis procéderaient aussitôt à l'élection d'un nouveau pontife qui serait reconnu par toute la chrétienté. Malheureusement toutes les tentatives de conciliation s'étaient brisées contre la résistance des papes : depuis 1398, la question n'avait pas fait un pas en avant. Innocent VII, qui paraît avoir eu un sincère désir de ramener la paix dans l'Église n'avait occupé que deux ans le trône pontifical (1404-1406). Son successeur, Grégoire XII, s'était bien engagé, au moment de l'élection, à abdiquer, si le pape d'Avignon Benoît XIII voulait imiter son exemple, mais les négociations, engagées entre les deux compétiteurs, n'avaient abouti à aucun résultat. Benoît XIII était fermement décidé à ne pas renoncer à son pouvoir, et Grégoire XII, plus habile, n'était guère en réalité mieux disposé que son rival. Les cardinaux, désespérant de triompher de ces résistances, abandonnèrent les deux papes, se réunirent et convinrent de convoquer un concile œcuménique à Pise. Ils demandèrent à tous les princes et particulièrement au roi des Romains de les soutenir dans leur œuvre en renonçant à l'obédience des papes de Rome et d'Avignon et en gardant la neutralité jusqu'à la décision du concile. Vaclav, outre l'honneur qui devait lui revenir du rétablissement de l'unité de l'Église, avait un intérêt tout particulier à accepter la proposition des cardinaux. Il était fort irrité contre Grégoire XII qui avait reconnu Robert comme roi des Romains, et, dès 1407, il avait défendu de recevoir sans l'autorisation royale les dignitaires ecclésiastiques nommés par lui. La fortune paraissait revenir au roi de Bohême : impuissant à réaliser les espérances qui l'avaient fait roi, Robert perdait du terrain en Allemagne, et Vaclav se flattait d'en triompher facilement s'il était reconnu roi des Romains par le concile et le nouveau pape. Aussi avait-il été fort mécontent des querelles

théologiques qui pouvaient rendre son royaume suspect d'hérésie et lui aliéner les cardinaux. Il avait cru cependant la déclaration de la nation bohème en 1408 très suffisante et l'archevêque avait, sur sa demande, déclaré qu'après une enquête sévère, il n'avait trouvé en Bohême aucun hérétique (1). Complètement rassuré, il reprit les négociations avec les cardinaux et leur promit d'abandonner Grégoire XII et d'envoyer à Pise une ambassade solennelle (2).

Les nouvelles d'Italie et la résolution de Vaclav causèrent une joie très vive au parti réformateur : une ère nouvelle allait s'ouvrir ; le pape, obéi par l'Europe entière, emploierait sa puissance à supprimer les abus ; c'était en même temps une victoire nationale un gage certain de la défaite de ce Robert dont les alliés avaient menacé Prague et cruellement dévasté la Bohême. Tous ceux au contraire qui avaient combattu la Réforme, membres du haut clergé de Prague et professeurs étrangers, se prononcèrent contre une solution dont ils redoutaient les conséquences et qui allait donner à leurs adversaires une prépondérance marquée. L'archevêque gagné par eux refusa de renoncer à l'obéissance de Grégoire XII. Vaclav essaya d'agir sur lui par une déclaration de l'Université et une assemblée générale fut convoquée par le recteur Hening de Baltenhagen. Les professeurs cèques votèrent la neutralité, mais les autres nations étaient visiblement hostiles au projet de Vaclav. Hening, sûr du résultat et craignant d'irriter le roi, leva la séance avant le vote (3). Les Cèques, sans se décourager, soutinrent très vivement leur opinion, et Huss prêcha plusieurs fois en faveur de la neutralité. Zbynek, de plus en plus dominé par le parti anti-réformateur, se décida alors à agir sévèrement contre lui : il suspendit tous les prêtres qui avaient pris parti pour la neutralité et désigna particulièrement Huss. Malgré les efforts de celui-ci pour se justifier et ses protestations de soumission à l'Église (4), l'interdit fut maintenu.

(1) Doc., p. 392.

(2) 2^e nov. 1408, Doc., p. 343.

(3) Chron. univ. Prag. (Hof. I, p. 18.)

(4) Lettre à l'archevêque, fin de 1408. Doc., p. 5.

A l'Université la querelle était devenue aussitôt une lutte nationale entre les Cèques dévoués à Vaclav et les Allemands partisans de Robert et de Grégoire XII. Ceux-ci n'attendaient qu'une occasion de prendre leur revanche de 1384 et de 1390 ; ceux-là voulaient compléter leur victoire en enlevant à leurs adversaires les avantages qu'ils devaient à l'organisation de l'Université et à sa division en quatre nations. Les Cèques demandèrent une révision des statuts et le changement d'une constitution qui assurait toujours la majorité aux étrangers. Nous possédons encore sur les événements de 1409 un pamphlet qui traduit avec une verve singulière et une énergie remarquable les sentiments des Bohèmes (1). L'auteur, Jean de Jesenice, est animé de la même passion que Dalimil pour les droits de son peuple, et en effet, les temps et la forme seule avaient changé, la question était toujours la même : la Bohême serait-elle une dépendance de l'Allemagne ? Abdiquerait-elle sa souveraineté, même au prix d'une domination apparente ? N'avait-elle pas le droit d'être maîtresse d'elle-même, de décider de ses propres destinées ?

Dieu a voulu donner à chaque peuple son royaume, qui n'appartient qu'à lui, dit Jean de Jesenice : en Bohême, il n'y avait jadis que des Bohèmes, les Bohèmes doivent donc jouir en liberté de leurs lois et de leurs droits, comme ils en jouissaient autrefois, et sans être troublés par les Allemands. Dieu a mis à la tête des nations son peuple fidèle, de même le roi de Bohême doit mettre son peuple fidèle, la nation (2) bohème, à la tête et non à la queue : à elle la première et non la dernière place. La loi canonique et la loi civile sont d'accord sur ce point : c'est aux indigènes qu'appartient le gouvernement ; c'est donc la nation bohème qui doit gouverner les nations étrangères, avoir une position prépondérante : les autres,

(1) Il a été publié pour la première fois par M. Höfler (II, p. 156-165) et réédité plus correctement par Palacky (Documenta, p. 355-363). M. Palacky croit que l'auteur est Jean de Jesenice et en donne des raisons qui me paraissent très vraisemblables. Cependant M. Jirecek (*Rukovet' literatury české*), l'attribue à Huss.

(2) Il y a un peu de confusion dans l'argumentation à cause des deux sens que l'auteur donne au mot nation : Peuple et Fraction de l'Université.

elle peut les tolérer, mais ce ne sont pas les héritiers et les possesseurs du royaume, ce sont des intrus, des esclaves ; il n'est pas bon, a dit le Christ, de prendre le pain des fils pour le donner aux chiens, la table doit être servie d'abord pour les fils du royaume et les étrangers n'ont qu'à accepter humblement les miettes qui tombent du festin. N'était-ce pas là l'intention du glorieux fondateur de l'Université, l'empereur Charles ? Il veut que les Bohêmes invitent les étrangers, et maintenant les étrangers sont devenus les maîtres : ils font aux Bohêmes les honneurs de leur propre maison et retiennent les meilleurs bénéfices et la plus grande part de l'autorité. Scandale sans exemple ! Les Allemands voudraient-ils laisser les Bohêmes diriger les Universités d'Heidelberg ou de Vienne ? Les Cèques ne le demandent pas ; mais pourquoi les Allemands seraient-ils plus favorisés à Prague ? Encore, au commencement, les Allemands pouvaient-ils objecter que les maîtres de leur nation étaient très nombreux et plus éclairés que les Bohêmes : ils en ont profité pour diviser l'Université à leur guise ; est-ce une raison pour condamner les Slaves à une perpétuelle sujétion ? Pourquoi ne pas leur appliquer les paroles de l'épître aux Galates : Tant que le fils est jeune, il ne diffère pas de l'esclave, il est le maître, mais il est soumis à ses serviteurs jusqu'au temps fixé par le père, mais, quand ce temps est arrivé, tous doivent se soumettre à lui, il est le fils et l'héritier de par la loi divine ? Soit, au début, les Bohêmes étaient des enfants dans les sciences et leur ignorance les a rendus les esclaves des Allemands, mais « grâce à Dieu, les temps sont remplis, les professeurs bohêmes dépassent par leur nombre, leur érudition et leur science les docteurs allemands, ils ne sont plus les esclaves, mais les maîtres et les héritiers. Place donc, tuteurs qui n'avez cherché que votre avantage, place aux enfants de la maison, aux seuls possesseurs et qu'ils dominent dans les siècles des siècles, amen. »

Cette conclusion s'appuyait sur des faits incontestables et les changements survenus donnaient aux Cèques quelque droit de réclamer une part plus importante dans la

direction de l'Université. Si le nombre des étudiants bohêmes n'était guère encore qu'un cinquième du chiffre total, plus d'un tiers des professeurs était Cèque : dans la faculté des arts, la plus nombreuse de toutes, nous connaissons, de 1384 à 1409, 155 professeurs : parmi eux, 44 sont Polonais, 31 Bava-rois, 27 Saxons et 53 Bohêmes. Les progrès des Cèques s'accroissaient chaque année et la supériorité numérique des Allemands s'affaiblissait sans cesse, mais surtout ils avaient perdu toute supériorité intellectuelle et ils n'avaient aucun nom à opposer aux noms illustres qui assuraient à l'Université de Prague une place si glorieuse dans l'histoire du XV^e siècle.

Les Cèques profitèrent habilement de la situation et du mécontentement du roi, après le refus des nations étrangères de se rallier à la neutralité. La question était assez grave pour faire oublier les dissentiments qui s'étaient produits entre certains professeurs bohêmes. Jean Élie et André de Brod (1), tous deux fort hostiles à Wiclif, se rapprochèrent de Huss et le prièrent d'user de son influence dans l'intérêt de son peuple. Huss y consentit volontiers (2) et s'adressa à Nicolas de Prague, un des favoris du roi, qui lui promit son appui. Il semble d'ailleurs que dans les réunions privées où furent prises les décisions de la nation bohême, on ne fixa pas d'une manière précise les demandes que l'on présenterait au roi. On n'espérait guère et même on ne désirait que l'égalité des suffrages (3).

Les maîtres cèques n'ignoraient pas que le roi était très mécontent de leurs querelles théologiques, dont le bruit commençait à être entendu au-delà des frontières ; aussi avaient-ils choisi pour les représenter les docteurs les moins suspects à l'Église tels que André de Brod et Jean Élie, ils crurent cependant nécessaire de leur adjoindre Huss. Vaclav était alors à Kutna Hora et il avait auprès de lui une ambassade française et une députation de l'Université de Paris qui le pressaient de se prononcer en faveur

(1) Deux des hommes les plus vertueux de la nation bohême, dit M. Höfler.

(2) Doc., p. 181.

(3) C'est-à-dire deux voix contre deux aux étrangers.

des cardinaux. Cependant, il reçut fort bien les députés des trois nations étrangères de l'Université de Prague, leur promit de leur conserver leurs privilèges et traita au contraire fort durement les Bohèmes et surtout Huss : « Toi et ton ami Jérôme, lui dit-il, vous êtes des fauteurs de troubles. Si ceux dont c'est le devoir n'y mettent ordre, je vous ferai brûler » (1). Les Bohèmes quittèrent la cour sans avoir rien obtenu et Huss désespéré tomba gravement malade. Mais à peine les Cèques étaient-ils partis que les conseillers du roi prirent en main leur cause et trouvèrent des auxiliaires ardents dans les ambassadeurs, préoccupés de faire triompher à Prague le parti de la neutralité (2).

Cette intervention fut décisive et Huss fut aussitôt averti de ce revirement subit. Il était couché, André de Brod et Jean Élie étaient venus le voir et se tenaient devant son lit, tristes et pensifs : N'est-il pas juste, leur demanda-t-il, que nous ayons trois voix ? — Plût à Dieu, répondirent les deux maîtres, mais nous ne pourrons jamais l'obtenir. Il vient d'arriver, reprit-il, un message du roi avec une lettre pour l'Université ; en voici la copie, lisez-la. Quand ils l'eurent lue, ils se réjouirent et se félicitèrent. « Je suis presque déjà mort, dit alors Huss ; si je ne me relève pas, je vous en prie, travaillez pour la justice et la délivrance de notre patrie » (3). Cette lettre était la copie du décret royal de Kutna Hora (18 janvier 1409). Vaclav déclarait qu'il n'était pas juste que la nation allemande eût usurpé trois voix tandis que les véritables maîtres du royaume n'en

(1) Doc. p. 281-82.

(2) L'ambassade française était conduite par le prieur de Salon, dans le diocèse d'Arles ; Huss copia sur la demande de Christian de Prachatic le discours du prieur et il a été publié par Höfler (II, 174-187). Il est fort long, peu intéressant, les détails historiques qu'il donne sont connus par d'autres sources. Vaclav s'était toujours montré bien disposé pour la France. M. Höfler a bâti là-dessus tout un roman (Mag. Huss, p. 214) : Vaclav était le chef d'une honteuse intrigue welche, pour laquelle les Latins et les Slaves s'étaient unis contre l'Allemagne. « Considérée de haut et sans passion, c'était la plus funeste alliance qu'on pût concevoir : elle était le résultat de longues négociations entreprises et menées à bout, comme dit l'empereur Robert, complètement dans l'intérêt des Français et d'après leur avis. »

(3) Doc. p. 181.

avaient qu'une et ordonnait qu'à l'avenir les Cèques auraient trois voix et les Allemands une seulement (1).

De quel côté était le droit dans cette lutte universitaire ? Les arguments des Bohêmes se réduisaient en somme à deux : la bulle de fondation de Charles IV ne fait nulle part mention de la division en quatre nations ; la prétention des étrangers de disposer de trois voix, postérieure à la création de l'Université, n'est donc qu'une véritable usurpation ; elle ne repose sur aucun titre légal, c'est une simple coutume, qui n'a aucun caractère immuable. Bien plus, elle est contraire à la bulle de Charles IV. L'empereur n'a-t-il pas voulu en effet que l'Université de Prague ait les mêmes droits et les mêmes coutumes que l'Université de Paris, or à Paris les nationaux ont trois voix et les étrangers une seule.

Ces arguments, on ne saurait le contester, n'ont qu'une médiocre valeur. En effet, s'il est vrai que la bulle de fondation ne parlait pas de la division en 4 nations, cette division n'en était pas moins presque contemporaine de la fondation de l'Université ; elle n'était donc pas une usurpation, mais la simple conséquence du développement naturel de l'Université et était déjà assez ancienne pour avoir force de loi. L'exemple de l'Université de Paris n'était pas plus

(1) Doc. p. 347. Les documents prouvent d'une manière incontestable l'étroite relation du décret du 18 janvier et de la question de la neutralité. « Après avoir entendu l'ambassade pour se retirer de l'obédience des deux papes, les Bohêmes y consentant, les autres nations étant d'un avis contraire, le roi des Romains et de Bohême, le même jour, accorde généreusement les trois voix, comme cela existe à l'Université de Paris. » (Chron. Univ. Prag., Hôfl. I, p. 18-19). Les réponses de Huss à Constance ne sont pas moins précises. Le 7 juin, on l'accuse d'avoir amené des troubles par ses prédications et d'avoir causé « la ruine de l'Université et l'expulsion des Allemands. » Il répond « que ce n'est pas à cause de lui, mais parce qu'ils n'avaient pas voulu accéder au désir du roi, renoncer à l'obédience de Grégoire XII et accepter la neutralité que le roi, dans sa justice, a accordé trois voix à la nation Bohême », ce qui d'ailleurs était conforme à la volonté de l'empereur Charles. (Documenta, p. 231-232). Cp. encore le récit fort incomplet d'ailleurs des Stari letopisové (anciens chroniqueurs Bohêmes, script. rer. Bohemic, III, année 1408, p. 10), il donne une idée assez exacte du sentiment national : On pouvait admettre la domination des Allemands à l'Université tant que les Cèques n'étaient pas assez avancés pour la diriger eux-mêmes, mais maintenant que les élèves ont dépassé leurs maîtres, il est juste que les Bohêmes gouvernent dans leur propre patrie.

probant. En effet, cette dernière était divisée en quatre nations, Français, Picards, Normands et Anglais, et bien que la nation française eût autant d'étudiants à elle seule que les autres nations réunies, elle n'avait pourtant qu'une seule voix comme elles (1). Il faut chercher ailleurs que dans d'étroites considérations juridiques la justification du décret royal. Il était arrivé à Prague que les nations bava-roïse, saxonne et polonaise, composées exclusivement ou en très grande majorité d'Allemands, avaient confondu leur action et leurs intérêts au point de ne plus former qu'un seul corps qui, avec le triple suffrage dont il disposait, écrasait complètement les Cèques. Les documents ne parlent plus de Bava-rois, de Polonais et de Saxons, mais d'Alle-mands. Le sentiment national protestait contre cette domination étrangère et le décret royal fut salué dans tout le royaume avec un enthousiasme reconnaissant comme une victoire des Slaves sur les étrangers (2).

Le décret inattendu de Vaclav produisit naturellement une très-vive irritation parmi les étrangers. Ils écrivirent au roi pour le supplier de les maintenir dans leurs anciens droits et essayèrent en même temps d'agir sur l'opinion publique en organisant à Prague une grande manifestation. Les maîtres et étudiants allemands s'engagèrent par ser-ment à quitter l'Université si le décret du 18 janvier n'était pas rapporté. Ils espéraient que les bourgeois de la Vieille-Ville interviendraient en leur faveur, non-seulement à cause de leurs sympathies allemandes, mais aussi à cause de leurs intérêts commerciaux. Mais les bourgeois, en partie d'ail-leurs gagnés à la Réforme, étaient impuissants en face de l'agitation nationale. Les églises retentissaient d'éloges du roi, le libérateur de la patrie ; Dieu soit loué, s'écriait Huss, nous avons écarté les Allemands, nous avons atteint le but

(1) Cp. Bulous (III, 558, 560, 61, 66, 894). Thurot (De l'organisation de l'enseignement de l'Université de Paris au moyen-âge, Paris 1850).

(2) « Les Allemands formaient une coterie qui ne s'occupait qu'à chercher querelle aux Bohêmes... De plus, leur opposition étroite, aveugle à toute tentative de Réforme, en faisait le parti de l'obscurantisme. » Krummel, Hist. Zeitschrift, 1867, p. 27).

que nous poursuivions, nous sommes victorieux (1). Nicolas de Lobkovice, qui avait conseillé le décret, avait conquis une popularité aussi subite que peu durable. L'agitation était telle qu'il eût été très difficile à Vaclav de revenir sur sa détermination, mais il ne paraît pas en avoir eu la moindre velléité. Nous connaissons mal les négociations qui suivirent entre les maîtres étrangers et le conseil du roi ; nous savons seulement que Vaclav leur proposa l'égalité absolue ; les Allemands et les Cèques se succédaient régulièrement dans toutes les fonctions universitaires (2). Les étrangers ne voulurent abandonner aucun de leurs privilèges et proposèrent de créer une Université séparée pour les Cèques (3).

Cependant les cours étaient interrompus, les élections impossibles. Pour mettre fin à cette situation sans issue, Vaclav nomma recteur Zdenek de Labaun et Simon de Tisnov, doyen de la faculté de théologie. L'exécution de ces ordres fut confiée à Nicolas de Lobkovice. Nicolas convoca tous les maîtres de l'Université au Carolinum et arriva lui-même avec les échevins de la Vieille-Ville et quelques hommes d'armes. Il somma les Allemands de se soumettre aux ordres du roi et, sur leur refus, enleva au vieux recteur Honing de Baltenhagen les registres, les clés et le sceau, puis il installa Zdenek et Simon : les Allemands quittèrent la salle en protestant (7 mai). Une plus longue résistance était désormais inutile, il ne leur restait plus qu'à tenir leur serment. Le 16 mai, ils quittèrent Prague en longues files, les uns à pied, d'autres à cheval ou en voiture. La plupart de ces émigrés se rendirent à Leipzig où ils fondèrent une nouvelle Université. Ce départ en masse parut au roi une trahison et il y répondit par deux décrets qui

(1) Doc, p. 183. Déposition de Vaclav de Voderad. Il est probable que ces paroles ne furent pas prononcées par Huss. Elles sont rapportées par un de ses ennemis dont de très graves raisons permettent de soupçonner justement la sincérité, mais il est certain que Huss défendit et loua en chaire le décret de Vaclav.

(2) Palacky, III. 1, 107.

(3) Documenta, p. 350.

complètement le triomphe des Cèques : il nomma des Slaves aux places laissées vacantes à l'Université et dans les collèges (1) et ordonna qu'à l'avenir les recteurs et les doyens jureraient fidélité au roi et à la nation bohême. A la première élection qui suivit le départ des Allemands, Huss fut nommé recteur (2).

Les conséquences du décret du 18 janvier 1409 furent graves pour l'Allemagne, la Bohême et les réformateurs. Tous les étudiants ne se rendirent pas à Leipzig, beaucoup d'autres allèrent à Erfurth, Cologne, Heidelberg, etc., et accrurent la prospérité naissante de ces Universités. Aucune d'elles cependant n'acquît une assez grande importance pour que son action s'étendît sur l'Allemagne entière ; aucune ne reprit le rôle que Prague avait joué quelques années, d'une capitale scientifique et littéraire. Leur influence resta provinciale, mais, loin de nuire au développement général de l'Allemagne, cette décentralisation intellectuelle, en créant sur divers points des centres actifs de travail et d'études, devint une des causes les plus sérieuses de ses progrès et imprima à sa civilisation un de ses traits les plus remarquables (3). Des siècles s'écoulèrent

(1) Höfl., II, p. 156.

(2) Il est fort difficile d'évaluer avec quelque précision le nombre des émigrés. Paul Zidek en 1470 le portait à 26,000 et M. Höfler estime qu'il fut au moins de 20,000. Quelques écrivains ont même dit 40,000. M. Drobisch au contraire essaie de prouver qu'en 1409, il n'y avait pas à Prague plus de 2500 étudiants ; 2000 auraient quitté l'Université (Beiträge zur Statistik der Univ. Leipzig innerhalb der ersten 140 Jahre. — Travaux de la Société des sciences de Leipzig, 1849.) Il est absolument impossible d'admettre que les quatre cinquièmes des étudiants aient quitté la Bohême. Les Cèques à eux seuls formaient plus d'un cinquième et les Polonais restèrent presque tous. Les chiffres de Drobisch sont certainement trop faibles. Il croit qu'il n'y eût jamais à Prague plus de 3000 étudiants, ce qui ne peut plus être soutenu aujourd'hui. M. Tomek évalue le nombre des émigrés à environ 5000 et il est d'accord avec Æneas Sylvius, (Hist. Boh. c. 35) qui raconte que le premier jour 2000 étudiants partirent et qu'ils furent suivis les jours suivants par 3000 autres. Peut-être ces chiffres sont-ils un peu trop élevés : il ne faut pas oublier en effet que la faculté de droit qui formait une Université séparée ne fut pas atteinte par ces événements et qu'aucun de ses élèves ne quitta la ville.

(3) Il est probable que cette décentralisation ne sera plus, dans un laps de temps impossible à déterminer mais assez court, qu'un souvenir historique :

avant que les Allemands s'aperçussent de ces heureux résultats ; ceux qui quittèrent Prague gardèrent au cœur la plus violente haine contre Huss et les Cèques, répandirent dans tout l'Occident les accusations et les calomnies les plus injustes et enflammèrent de leur colère les croisés qui essayèrent quelques années plus tard d'exécuter les ordres de l'Église.

L'Université de Prague perdit le caractère européen qu'avait voulu lui donner Charles IV. Elle devint une institution nationale et cèque. On a essayé de prouver qu'elle cessa dès lors d'être un foyer de lumière et de recherches, qu'elle se renferma dans la discussion de questions oiseuses et puériles et qu'elle ne retrouva jamais cet éclat littéraire dont elle avait brillé au XIV^e siècle. Il y a là beaucoup d'injustice ; l'Université de Prague avait conservé toutes ses forces vives, ses docteurs les plus illustres, elle produisit encore des hommes et des œuvres remarquables. Malheureusement, dans les époques troublées qui suivirent, les études s'arrêtèrent ou du moins se bornèrent à la discussion abstraite et fatigante de certains problèmes théologiques. N'oublions pas d'ailleurs que sous la forme un peu étrange des controverses du XV^e siècle se cachent les plus hautes et les plus difficiles questions qui n'ont pas cessé depuis de s'imposer à l'attention des penseurs et des philosophes. La transformation de l'Université de Prague n'est pas du reste un fait unique dans l'histoire : les autres Universités subirent des changements analogues. Ces grandes corporations, ouvertes au monde entier, ne convenaient qu'à une époque où les nations n'avaient pas encore conscience d'elles-mêmes, mais où une foi commune réunissait sur les mêmes bancs les fils des peuples les plus divers. A mesure que le patriotisme grandit, les Universités durent se transformer, revêtir une forme nouvelle ; il n'y a

l'unité politique ne sera pas sans influence sur la vie littéraire et le mouvement est déjà assez marqué pour inquiéter les savants d'Outre-Rhin. Cette transformation ne s'accomplira sans doute cependant qu'avec une certaine lenteur qu'expliquent les anciens souvenirs, les tendances particularistes de l'esprit allemand et surtout les conditions matérielles de la vie.

rien de surprenant à ce que ce soit le pays où le sentiment national s'est le plus vite développé qui ait précédé les autres dans cette voie.

Huss n'avait pas joué dans la lutte à propos des trois voix un rôle aussi prépondérant qu'on l'a cru longtemps, mais la décision royale était un grand triomphe pour le parti de la Réforme, et, en même temps qu'il était victorieux à Prague, le concile de Pise nommait pape Alexandre V. Il allait donc atteindre le but si longtemps poursuivi : les abus seraient corrigés, l'Eglise renaîtrait digne épouse du Christ. Les illusions furent courtes. Ce succès momentané de Huss exaspéra ses adversaires. La lutte va entrer désormais dans une phase nouvelle ; jusque-là elle n'a été qu'une discussion entre égaux, Cèques et Allemands, réalistes et nominalistes, partisans et ennemis de la Réforme : aujourd'hui les nominalistes sont chassés, le réalisme domine et reste seul à l'Université, les novateurs ont le pouvoir dans leurs mains, qui les arrêtera ? — L'autorité ecclésiastique. Huss va se trouver en présence de l'archevêque d'abord, puis du pape et de l'Eglise entière réunie à Constance. Le combat réel va s'ouvrir.



CHAPITRE II.

HUSS ET L'ÉGLISE ROMAINE

L'archevêque Zbynek et les livres de Wiclif. — Tentatives de conciliation. — Huss et la papauté. — Les indulgences. — Huss en exil.

Le décret du 18 janvier 1409 avait atteint indirectement l'archevêque de Prague, Zbynek, en donnant la direction de l'Université au parti favorable à la neutralité. Zbynek persista cependant dans une résistance dont l'issue était désormais prévue et refusa de reconnaître Alexandre V. Le roi, très irrité de rencontrer de nouveaux obstacles au moment où il espérait en avoir fini avec toute opposition, ordonna de saisir les biens des prêtres qui ne se soumettraient pas aux décrets du concile de Pise : l'archevêque lança l'interdit sur la ville de Prague. La nouvelle de la nomination d'Alexandre V avait été accueillie avec la plus vive joie par Huss et ses amis, aussi jugèrent-ils sévèrement la conduite de l'archevêque et ne tinrent-ils aucun compte de l'interdit. L'agitation grandissait : le peuple, excité par des prédications ardentes dont les maîtres virent trop tard le danger, obéit aux ordres de Vaclav avec un enthousiasme menaçant. Les biens du clergé furent pillés, plusieurs prêtres maltraités. On ne respectait plus les ecclésiastiques, et si quelque laïque essayait d'intervenir, il était aussitôt dépouillé et chassé de la ville (1). Ces désordres, qui ne sont que le prélude

(1) *Compilatio chronologica*, cité par Höfler (*Mag. Huss*, p. 289).

d'événements plus terribles, marquent le commencement d'une période nouvelle : les sermons de Bethléem ont retenti dans le pays tout entier, enflammé tous les cœurs, et les novateurs comptent des partisans jusque dans les campagnes les plus reculées et les villes les plus lointaines (1) ; mais, à Prague surtout, au milieu de cette population nombreuse, mobile, troublée par d'anciennes rivalités et des haines héréditaires, ils entraînent à leur suite une foule enthousiaste et passionnée. Ces disciples nouveaux et fougueux prennent bientôt dans la Réforme un rôle actif, ils n'hésitent pas devant les conséquences des principes qu'ont posés les maîtres : pour rendre à l'Église sa pureté primitive, ils dépouillent les prêtres de leurs biens ; pour défendre la liberté de la parole de Dieu, ils outragent ou maltraitent les représentants de l'autorité ; c'est le moment où la lutte, jusque-là théorique, prend un caractère pratique, où les actes succèdent aux paroles, où les idées deviennent des faits : la Réforme se change en Révolution.

Cette révolution ne fut exempte ni de violences ni d'injustices : à plusieurs reprises, les docteurs reculèrent effrayés devant les excès d'une foule en délire et plus d'un fut mordu au cœur par le doute et le remords ; aujourd'hui encore, l'historien se sent pénétré de tristesse, au moment où il est condamné à quitter la région sereine des recherches intellectuelles et où il voit s'ouvrir devant lui une longue période de luttes sanglantes et trop souvent criminelles. Il serait si doux de voir ceux qui combattent pour la liberté et le droit garder toujours plus de modération que leurs adversaires et laisser les cruautés et les injustices aux défenseurs des abus et de l'autorité absolue. Rêve irréalisable ! la nature humaine reste imparfaite, même dans ses plus généreux élans vers l'idéal ; la Réforme devait essayer, sous peine de n'être qu'un inutile jeu d'esprit, d'accomplir les transformations qu'elle croyait nécessaires ; elle était condamnée à toucher la terre et allait s'y salir de boue et de sang. Heureux ceux qui, comme Huss, surent se défendre de ces entraînements, restèrent cléments dans la bataille, et moururent avant d'avoir vu leurs espérances flétries et

(2) V. la lettre de Huss aux habitants de Launy (Doc., p. 10).

leurs consciences troublées par des malheurs irréparables.

L'effervescence générale força l'archevêque à de sérieuses réflexions. Alexandre V avait été reconnu par presque toutes les nations de l'Europe, Zbynek se résigna. Mais il garda un long ressentiment de l'échec qu'il avait subi et résolut de se venger de Huss qu'il en rendait particulièrement responsable. Dès lors, il mit un acharnement étrange à poursuivre son ancien favori; il reprit pour son propre compte la lutte dans laquelle il n'avait été auparavant que l'instrument indifférent du parti anti-réformateur. De nouvelles plaintes avaient été déposées contre Huss (1409) (1); il les accueillit favorablement et lui ordonna de comparaître devant l'inquisiteur Maurice Rvacek; ces accusations n'étaient guère d'ailleurs que la reproduction de celles qui avaient été présentées à l'archevêque en 1408. On reprochait à Huss ses attaques contre le clergé et son admiration pour Wiclif: un seul point visait le dogme et Huss protesta contre les paroles qu'on lui attribuait (2). Malgré le mauvais vouloir de l'inquisiteur et de l'archevêque, ces griefs ne suffisaient pas pour condamner le prédicateur de Bethléem, ils ne désespérèrent pas de l'atteindre indirectement par une suite de mesures générales.

Les circonstances cependant étaient difficiles: Alexandre V, instruit de la longue opposition de l'archevêque, devait quelque reconnaissance aux maîtres bohèmes; lorsque Zbynek avait ordonné de remettre tous les livres de Wiclif à une commission chargée de les examiner, cinq jeunes gens avaient refusé d'obéir et en avaient appelé à Rome. Le pape accueillit leur recours et ordonna à Zbynek de venir se justifier devant lui. Mais la cour pontificale prit bientôt

(1) Docum. p. 164.

(2) Le principal auteur de cet acte d'accusation était Jean Protiva, ancien prédicateur de Bethléem. Huss aurait dit qu'un prêtre en péché mortel ne peut pas consacrer l'hostie ou consommer les sacrements. Tous ceux qui ont suivi mes sermons, répond Huss, savent que j'ai prêché le contraire; j'ai dit qu'un mauvais prêtre consacre aussi bien qu'un bon: la grâce divine agit par un mauvais comme par un bon prêtre (Doc., id.). Tous les livres de Huss prouvent clairement que c'était bien là en effet ce qu'il croyait et enseignait.

une attitude toute différente. Les envoyés de l'archevêque, le chanoine Jinoch et le franciscain Jaroslav, évêque in partibus de Sarepta, trouvèrent, dit-on, des arguments irrésistibles, et, le 20 décembre 1409, Alexandre V chargea Zbynek de former une commission de six membres qui devrait examiner les livres de Wiclif et arrêter les progrès de l'hérésie. Il était défendu de prêcher partout ailleurs que dans les cathédrales, les églises paroissiales et les chapelles des couvents (1). Le pape annulait d'avance tous les appels contre cette bulle (2).

Cette mesure produisit en Bohême une sourde colère (3); elle semblait en effet ajouter foi à ces accusations d'hérésie qui avaient déjà si fort inquiété Vaclav et que tous les Cèques mettaient leur amour-propre national à éviter. Malgré leur intime conviction qu'ils étaient d'accord sur tous les points avec l'Église catholique, les maîtres bohêmes sentaient les soupçons grandir autour d'eux, d'autant plus irritants qu'ils étaient plus vagues et ainsi plus difficiles à détruire. Les étudiants qui avaient quitté Prague étaient autant d'accusateurs répandus dans toute l'Allemagne; exaspérés par ces calomnies toujours réfutées et toujours répétées, ils espéraient ramener l'opinion à force de réserve et de sagesse; les plus fougueux cherchaient à ne donner aucune arme contre eux: Jérôme de

(1) Docum., p. 375: *Necessarium sit prohiberi, ne per aliquos, etiam si sint super hoc apostolico vel alio quovis indulto muniti, prædicationes aut sermones ad populum fiant, nisi in cathedralibus, collegiatis, parochialibus aut monasteriorum ecclesiis seu earum cemiteriis...* Ce n'était certes pas la première tentative qui était faite pour arrêter les prédications de Bethléem. Nous savons en effet que Křiž, le dernier survivant des fondateurs de la chapelle, avait demandé à Grégoire XII de confirmer les bulles précédentes, et cette demande avait été sans doute déterminée par des menaces analogues à celle qui venait d'aboutir. Křiž reçut une bulle très flatteuse du pape (14 mai 1408), dans laquelle Grégoire XII ordonnait à l'archevêque de consacrer en son nom la chapelle de Bethléem. Quand la bulle arriva, l'archevêque était déjà mal disposé pour Huss et il ne donna pas suite à cette affaire.

(2) La bulle est du 20 décembre; celle par laquelle le pape ordonnait à Zbynek de venir se justifier à Rome est du 8 décembre. On expliqua ce brusque revirement par des présents qu'avaient apportés à Alexandre V Jinoch et Jaroslav.

(3) Elle arriva à Prague le 9 mars 1410. M. Lechler dit 1409, mais ce ne peut être qu'une faute d'impression.

Prague lui-même, si bouillant, si impétueux, se gardait de tout excès de parole; lors de la grande discussion de 1410, après s'être plaint dans un discours éloquent des soupçons injustes dont les Bohêmes étaient l'objet, il s'était efforcé de prouver leur inanité; tout en reconnaissant qu'il avait trouvé beaucoup de vérités incontestables et utiles dans les livres de Wiclif, il avait déclaré hautement qu'il repoussait toutes les hérésies qu'ils pouvaient convenir et recommandé aux étudiants une grande prudence dans la lecture et l'étude de ces livres (1). Et c'était à ce moment-là que l'archevêque, par une sorte de trahison, s'unissait aux ennemis de son peuple et sanctionnait leurs accusations de son autorité! qu'il arrachait au pape abusé une bulle qui était une véritable mise en suspicion de la Bohême! Malgré la clause du décret pontifical qui annulait d'avance tous les appels, Huss en appela sur le champ au pape mieux informé, en s'appuyant sur la déclaration antérieure de l'archevêque, qui avait déclaré le diocèse pur de toute hérésie. Mais Zbynek, sûr désormais d'être soutenu par la cour romaine, pria la commission d'enquête et d'examen de terminer rapidement ses travaux. Le résultat n'était pas douteux; le 16 juin 1410, l'archevêque, sur l'avis de la commission, défendit de soutenir et d'enseigner les articles hérétiques contenus dans les livres de Wiclif, interdit toute prédication dans les maisons particulières, c'est-à-dire dans les chapelles, et décida que les livres qui lui avaient été remis seraient brûlés. Ceux qui avaient jusqu'alors refusé de livrer leurs exemplaires, devaient les apporter sur le champ, sous peine d'excommunication (2).

(1) Les discussions jouaient alors un grand rôle dans les Universités : à Prague, il y en avait une régulièrement tous les samedis. Mais la plus importante et la plus brillante était une discussion annuelle qui commençait le 3 janvier et durait plusieurs jours (*disputatio de quolibet*). Le président (*quodlibetarius*) était élu 6 mois à l'avance. En 1410, ce fut Mathias de Knin. Les conseillers de Prague, les ambassadeurs des ducs de Bourgogne et de Brabant y assistaient. Le discours de Jérôme a été publié par Höfler (II, 112) : seulement il l'attribue à Huss, et le place en 1409. M. Tomek a prouvé qu'il était l'œuvre de Jérôme et qu'il a été prononcé en 1410. (*Dejepis z Prahy*, p. 479).

(2) Docum. p. 379.

Huss poussé à bout accepta la lutte : il obtint de l'Université qu'elle se prononçât par deux fois contre le décret de l'archevêque (1) et qu'elle priât le roi de s'interposer. Ainsi couvert par les plus hautes autorités laïque et ecclésiastique de la Bohême, il adressa au pape un second appel. Il avait appris la mort d'Alexandre V et il espérait que son successeur, libre de toute déclaration antérieure, se montrerait plus bienveillant. Il voulut donner une plus grande force à sa protestation en y associant ses fidèles de Bethléem. N'était-il pas naturel qu'aux calomnies de ses adversaires il opposât le témoignage de ses auditeurs ordinaires ! A plusieurs reprises déjà il les avait fait juges de sa conduite, et il s'était peu à peu habitué à parler dans ses sermons des grands événements qui intéressaient la Bohême et l'Église : c'était une sorte de royaume d'où la voix du prédicateur retentissait dans le royaume tout entier. Huss était fort loin de voir dans cette conduite rien qui ressemblât à une tentative de révolte, il était toujours le fils soumis de l'Église, il ne demandait pas à ses amis de choisir entre le pape et lui, mais de s'agenouiller avec lui aux pieds du pontife pour lui montrer en toute humilité le piège que lui tendait l'Antechrist. Et cependant dans cet acte, que Huss accomplissait avec toute la tranquillité d'une conscience sûre d'elle-même, il y avait en germe une révolution, et la plus grande peut-être de celles qui ont agité le monde. Ce peuple, qui prenait ainsi parti pour un simple prêtre contre l'archevêque et le pape, s'arrogeait en réalité le droit de juger la conduite des chefs de l'Église : la barrière qui séparait les clercs des laïques était forcée, sinon brisée ; le sanctuaire était envahi. Huss était le complice inconscient et le précurseur involontaire de la grande révolte qui allait remplacer l'oligarchie du moyen-âge par la démocratie taborite.

Une foule ardente était accourue, aussi nombreuse que lorsque Huss louait le décret du 18 janvier ou enflammait le courage des Praguois contre les Misniens. Huss lut d'abord la bulle du pape. Et moi, je déclare, ajouta-t-il, et j'en remercie Dieu que je n'ai trouvé aucun hérétique en

(1) Doc., p. 386.

Bohème. Ces accusations ne sont que mensonges ! — Mensonges, mensonges, répondirent les assistants. — Huss attaqua ensuite sans ménagement la conduite du pape qui accomplissait les prophéties, en persécutant l'Évangile et la foi chrétienne. J'ai fait appel, dit-il en terminant, des condamnations de l'archevêque, je fais appel de nouveau, voulez-vous me soutenir ? — Oui, oui, reprit la foule, nous te soutiendrons (1). Le 25 juin, on lut en effet dans la chapelle de Bethléem l'appel de Huss et des maîtres, bacheliers, étudiants, seigneurs, chevaliers et bourgeois qui s'étaient joints à lui. Était-il raisonnable, demandaient-ils, de brûler des livres de philosophie, de morale, de mathématiques, de physique, dans lesquels étaient traitées des questions purement scientifiques ?... En admettant même que les livres de Wiclif fussent hérétiques, fallait-il pour cela ne pas les lire ? Le meilleur moyen de combattre l'erreur n'est-il pas de l'étudier ? Comment la réfuter, si on ne la connaît pas ? Les signataires de l'appel protestaient du reste de leur fidélité à l'Église et déclaraient en présence de tous qu'ils ne soutenaient aucune hérésie, dans quelque livre qu'elle se trouvât (2). Ils discutaient ensuite l'interdiction de prêcher dans les chapelles, rappelaient l'exemple et les paroles du Christ qui avait ordonné à ses disciples d'enseigner partout, et en toute liberté, la vérité éternelle et divine. C'était là le point vif du débat et il est évident que Huss avait été bien plus sensible encore au décret qui fermait sa chapelle et interrompait ses sermons qu'à la condamnation des livres de Wiclif. Il était menacé, arrêté dans l'œuvre à laquelle il avait consacré sa vie tout entière : on lui demandait d'abandonner ce peuple qu'il conduisait à Dieu, on lui imposait une défection, une trahison. Il était résolu à ne pas y consentir. Mieux vaut obéir à Dieu qu'aux hommes dans tout ce qui est nécessaire au salut (3) ; il préférerait mourir que perdre son âme.

L'archevêque écrivit au pape pour prévenir l'effet de cet appel, accusa Huss d'avoir propagé l'hérésie et pria

(1) Doc., p. 405.

(2) Id., p. 393.

(3) Id., id.

Jean XXIII de le citer devant la cour romaine et de le punir. Puis, il résolut de frapper les esprits par un coup d'éclat. Malgré l'intervention de Vaclav qui espérait encore éviter une rupture ouverte, il exécuta l'arrêt de la commission d'enquête. Le 16 juillet, il réunit son chapitre et un grand nombre de prêtres dans la cour du palais archiépiscopal. On apporta les livres de Wiclif: il y avait environ deux cents volumes, quelques-uns richement reliés, on les jeta sur un bûcher et on les brûla, pendant que les cloches sonnaient le glas et que les prêtres chantaient le *Te Deum* (1). Deux jours après, Zbynek excommunia Huss et tout ceux qui en avaient appelé au pape avec lui.

L'effet de ces mesures fut tout différent de celui qu'avait attendu l'archevêque: les prédicateurs de la Réforme étaient dès lors trop avancés pour reculer, toutes les mesures de rigueur n'eurent d'autre conséquence que d'exaspérer leurs partisans. La destruction des livres de Wiclif n'intéressait guère que les membres de l'Université: elle fut ressentie par tout le peuple comme une injure nationale. N'était-ce pas la suite de cette sorte de conspiration contre laquelle les Bohêmes se débattaient en vain et qui tendait à les représenter tous comme suspects d'hérésie. « Zbynek a brûlé les livres », chantait-on, — « Zbynek a allumé le feu — Pour insulter les Cèques. — Malheur à toute cette prêtraille sans foi » (2). D'autres chansons raillaient l'ignorance de l'archevêque *A B C D* qui avait brûlé les livres, parce qu'il ne pouvait savoir ce qu'il y avait dedans. Des placards injurieux furent affichés dans les rues. — Le grand succès! disaient les étudiants; *A B C D* a brûlé quelques exemplaires de Wiclif, il ne nous en manque pas d'autres: qu'il s'avise encore de nous les demander, il verra comme nous lui obéirons. Nous le forcerons même à nous remplacer ceux qu'il nous a pris » (3).

L'excommunication fut l'occasion de nouvelles scènes de violence: dans l'église métropolitaine le tumulte fut tel que

(1) Chron. Univers. (Hof. I, p. 21).

(2) Hof., I, 622.

(3) Pez, thes. anecd., IV, 386.

le prêtre qui célébrait la grand'messe et les quarante autres qui l'entouraient furent forcés de prendre la fuite. A Saint-Étienne, le curé qui *blasphémait* (1) fut attaqué par six hommes armés et très maltraité. L'effroi fut tel que les autres prêtres refusèrent de fulminer l'excommunication (2). Le parti de l'archevêque répondit à ces violences par d'autres violences. Plusieurs personnes notoirement favorables à la Réforme furent arrêtées et battues (3), mais la majorité était évidemment du côté de Huss. Celui-ci, impuissant à contenir la foule, se tenait à l'écart de ces manifestations tumultueuses, il ne voulait en appeler qu'à la libre discussion. Sur sa proposition, les maîtres de l'Université défendirent les traités de Wiclif dans une assemblée publique : les discours des professeurs empruntèrent à la gravité des circonstances une précision, une netteté et une vigueur assez rares dans ces temps de subtilités philosophiques ; plus d'un, emporté par la discussion, commença dès lors à émettre des opinions véritablement hérétiques (4) : la lutte a pour effet inévitable d'accuser les divergences et d'acculer les adversaires à des conclusions devant lesquelles ils auraient reculé tout d'abord.

Vaclav ne savait auquel entendre et était fort indécis : cependant, il était partisan de la liberté absolue de la prédication, avait été surtout froissé des accusations d'hérésie que contenait la bulle d'Alexandre V, de la précipitation et de la violence de l'archevêque. Aussi se prononça-t-il en faveur de Huss ; il défendit, il est vrai, de chanter les satires composées contre Zbynek, mais il lui ordonna d'indemniser les étudiants et les professeurs dont il avait brûlé les livres. Il écrivit en même temps à Jean XXIII et lui demanda de ne pas confirmer les bulles de son prédécesseur (5). La reine,

(1) C'est-à-dire qui lisait l'excommunication.

(2) Chron. Univ., Hôf. I, p. 21.

(3) Stari letop., p. 12 et 13.

(4) Docum., p. 399. Le discours de Huss a été publié ; c'est certainement une de ses œuvres les plus remarquables.

(5) Docum. p. 410. — 16 septembre 1410.

plusieurs seigneurs, les conseillers de la ville écrivirent au pape dans le même sens (1). Le mécontentement de Vaclav s'accrut à la nouvelle que le cardinal Otton de Colonna avait félicité l'archevêque de son énergie et cité devant la cour romaine Huss, dont l'appel était rejeté (2). Le roi répondit par une lettre violente : il *voulait* que le pape imposât silence aux deux partis, mais il *voulait* surtout qu'on dispensât Huss de comparaître en personne, car il était indigne du royaume « de livrer à la discrétion de ses ennemis un prédicateur si utile et de plonger dans la consternation une immense multitude » (3). Huss adressa au pape la même demande et il chargea Jean de Jesenice, son ami, de le représenter à Bologne : sortir du royaume, pensait-il, c'était courir à une mort certaine (4) ; certes, alors déjà, il n'eût pas reculé devant le sacrifice de sa vie, mais le moment n'était pas venu, croyait-il, où sa mort pourrait servir au triomphe de la vérité.

A ce moment, Huss regardait l'avenir avec confiance : la protection du roi non-seulement le mettait à l'abri de tout danger personnel, mais attirait à sa cause bien des courages timides et des esprits indécis. Jusque-là les attaques du clergé avaient eu pour unique résultat de prouver à tous son impuissance : sa tactique même s'était retournée contre lui ; à force d'accuser ses adversaires d'être des disciples de Wiclif, il avait fait naître l'hérésie qui n'existait pas : le Dialogue, le Trialogue, le Discours sur la Trinité avaient été lus, commentés, discutés, loués : Huss était dépassé sur beaucoup de points et un grand nombre de maîtres et d'étudiants acceptaient des doctrines ouvertement contraires à la doctrine de l'Église. Dès 1408, le prieur du couvent des Chartreux de

(1) Docum., p. 411-414.

(2) Ces bulles arrivèrent à Prague au moment où venaient de partir les lettres du roi et de la reine.

(3) Docum., p. 422.

(4). La principale raison qu'invoqua Huss était le peu de sécurité des routes. Il était persuadé qu'il serait mis à mort dès qu'il entrerait en Allemagne. Ces craintes n'étaient pas feintes ; on le voit bien par l'étonnement qu'il montre, lors de son départ pour Constance, de l'accueil que lui font les populations.

Dolan, près d'Olomuc, pousse un cri d'alarme : « Certains maîtres du parti de Wiclif, après avoir parcouru les pays étrangers, font retentir maintenant de leurs hurlements affreux et de leurs funestes trompettes les cours des princes, les salles de l'Université, les maisons du peuple et même les cloîtres et les maisons solitaires des Chartreux » (1). Les tristesses et les inquiétudes que faisaient naître dans l'âme de Huss les exagérations de quelques-uns de ses disciples ne résistaient pas aux nouvelles favorables qu'il recevait du dehors. Les représentants de l'archevêque de Prague auprès du pape voulaient obtenir de l'Université de Bologne qu'elle brûlât les livres de Wiclif. Le doyen de la faculté de théologie, Thomas d'Udine, convoqua tous les maîtres de Bologne, de Paris ou d'Oxford qui se trouvaient dans la ville. Une très forte majorité refusa de suivre l'exemple de Zbynek. Les considérants que l'Université ajouta à sa résolution lui donnèrent une gravité particulière ; elle déclara qu'elle ne voulait pas blesser l'Université de Prague et reprit la plupart des arguments de Huss et de ses amis (2). En Angleterre, tous ceux qui étaient restés fidèles au souvenir de Wiclif suivaient avec intérêt le mouvement bohème. Un ancien compagnon de Wiclif, Richard Fitz, écrivit à Huss une lettre qui fut lue devant dix mille auditeurs et dans laquelle il le félicitait du zèle qu'il avait déployé jusqu'alors pour la cause de la vérité et l'exhortait à ne pas se laisser troubler par les pièges de l'Antechrist (3). Huss le remercia dans une lettre admirable :

(1) Pez, thes. anecd. IV. 2, p. 150. Étienne de Dolan, † 1421, mérita d'être surnommé le marteau de Hussites. Il fut au moins un de leurs adversaires les plus ardents. Étienne est un fervent patriote et il déplore à ce titre l'invasion de l'hérésie et la souillure de la gloire bohème jusqu'alors intacte. Il écrivit en 1408 la *Medulla tritici* seu *Anti-Wykleffus*, publié en 1723 par Pez *Thesaurus anecdotorum*, IV (de la colonne 149 à la colonne 363). Le trait le plus remarquable de ce travail, qui consiste surtout en discussions théologiques diffuses et fort ennuyeuses, est la haine personnelle en quelque sorte de l'auteur contre Wiclif. Quelquefois, il le prend à parti, le presse, l'accable d'invectives. On voit qu'il a peur de lui, ce qui prouve les progrès de ses doctrines.

(2) Docum., p. 427.

(3) Höfler, II, 210-212.

« Déjà, dit-il, le peuple qui marchait dans les ténèbres a vu la grande lumière de Jésus-Christ ; les rayons de la vérité sont apparus à ceux qui habitaient les régions obscures de la mort..... Apprends, mon très cher frère, que le peuple n'a plus d'oreilles que pour l'Écriture sainte, surtout l'Évangile et les Épîtres ; partout, dans les cités, dans les villes, dans les châteaux ou les villages, partout où arrive un prédicateur de la vérité sainte, accourent en foule les populations ; elles méprisent le clergé indigne..... Satan est en fureur, tantôt il nous calomnie et nous accuse d'hérésie, tantôt il nous flatte ; il multiplie les flammes de la censure, promène dans les diocèses voisins la torche de l'horrible excommunication, mais, dans notre pays, il ne peut encore atteindre ma tête ; l'heure n'est pas venue, le Seigneur n'a pas fini l'œuvre qu'il m'a confiée à moi et à mes frères, il n'a pas arraché de la bouche de Béhémot tous ceux qu'il a prédestinés au salut. Aussi donnera-t-il la force à ceux qui évangélisent..... jusqu'à ce qu'ils aient broyé complètement la tête et les membres de Béhémot. Nous le désirons de tout cœur..... Pour Lui nous devons souffrir humblement la mort..... L'Église du Christ en Bohême à l'Église du Christ en Angleterre » (1). Cette lettre confirme les plaintes du prieur de Dolan, elle nous donne surtout une idée de la fermeté douce et résignée du maître, de son inébranlable confiance, de cet oubli de lui-même qui contribua dans une si large mesure à lui gagner tous les cœurs et qui en fait une des personnalités les plus séduisantes de l'histoire.

Malheureusement pour Huss, ces témoignages de sympathie inquiétaient la cour romaine et le rendaient suspect. N'étaient-ils pas en effet l'irrécusable témoignage des désirs de Réforme qui fermentaient dans toute l'Europe chrétienne ? Les ardentes espérances qui avaient entouré la réunion du concile de Pise, avaient été suivies d'amères déceptions. Aucun abus n'avait disparu : jamais les prélats n'avaient été plus avides, les exactions plus dures ; on avait rêvé l'unité, on avait un pape de plus ; à côté d'Alexandre V

(1) Docum., p. 12-14.

et de Jean XXIII, Benoît XIII et Grégoire XII comptaient encore des sujets, d'autant moins disposés à se rallier qu'ils tiraient plus d'avantages du schisme. Du concile de Pise, il n'était resté qu'un immense découragement, la défiance des autorités de l'Église, la disposition à chercher ailleurs le salut, à attendre le prophète, qui viendrait, comme Jésus, chasser les vendeurs du temple.

Jean XXIII était trop perspicace et trop prudent pour ne pas pressentir le péril qui menaçait la papauté. L'histoire a été sévère pour lui. Il a eu le sort de tous les vaincus, ses ennemis seuls ont eu la parole, il a été comme la victime expiatoire des erreurs et des vices des pontifes qui, depuis 1378, se disputaient l'empire du monde. Les écrivains protestants ont répété avec complaisance les accusations de Théodoric de Niem son secrétaire et son biographe, les catholiques n'ont pas osé protester contre la condamnation du concile de Constance, ils ont fait la part du feu. Il y a peut-être bien pourtant quelque excès de rigueur dans cette sentence impitoyable: le pape ne peut pas être défendu, l'homme a droit sinon au respect, au moins à l'attention. Il était hautain, avide, assez ignorant en matière de foi; dans la tiare, il n'avait vu que le pouvoir; pour la saisir, il avait su « faire taire les dogues », sûr de réparer facilement, après l'élection, les brèches de sa fortune (1). Maître de l'autorité, il en usa sans ménagements et en abusa sans remords. Il n'avait aucun sens religieux, nulle pitié (2), mais il ne manquait ni d'énergie ni d'adresse (3); sa vie agitée lui avait donné l'expérience des affaires (4), lui avait appris à connaître les hommes. Ses qualités comme ses défauts le mettaient en opposition nécessaire avec Huss. La vie austère du réformateur était une critique du luxe et des richesses de la cour pontificale; sa résistance aux ordres

(1) On l'accusa d'avoir empoisonné Alexandre V; rien de moins prouvé et de moins probable.

(2) *In spiritualibus vero nullus omnino atque ineptus.* Muratori XIX, p. 927.

(3) *Vir quidem ingenio ferox et pluris audaciæ quam pontificatis clementia et pietas requirebat.* Id. XX, 797.

(4) *Vir rerum gerendarum experientia magis quam litteris aut sanctimonia clarus.* (XXI, p. 103).

d'Alexandre V compromettait l'autorité dont le pape était si jaloux. Plus son action était énergique, son influence considérable, ses relations lointaines, plus sérieux étaient les dangers dont il menaçait l'Église : Jean voyait trop bien que la moindre étincelle menaçait d'embraser le monde entier, pour ne pas essayer d'étouffer la première lueur d'incendie. Aussi, malgré les lettres du roi, malgré les efforts de Jean de Jesenice et de Jean Kardinal les envoyés de Huss, Otton de Colonna, qui avait en outre des raisons personnelles pour ne rien refuser à Zbynek, déclara Huss coupable de rébellion, pour n'avoir pas obéi à l'ordre du pape et lança contre lui l'excommunication (fév. 1411).

Elle fut annoncée dans toutes les églises de Prague (1), mais les censures pontificales furent aussi impuissantes que les censures épiscopales : le roi avait déjà montré à plusieurs reprises qu'il n'entendait pas laisser contester son autorité ; il somma de nouveau l'archevêque d'indemniser les étudiants dont il avait brûlé les livres, et sur son refus, fit saisir ses biens : Zbynek excommunia ceux qui avaient exécuté les ordres du roi et lança l'interdit sur Prague (2 Mai) (2). Vaclav défendit aux prêtres d'obéir à l'archevêque : quelques curés intimidés ou favorables à Huss n'observèrent pas l'interdit, les autres furent chassés de leurs bénéfices, quelques-uns même expulsés du royaume. Dès qu'il s'agissait de résister aux usurpations du clergé ou de réduire ses privilèges, la royauté était sûre de l'appui de la noblesse : la diète défendit de porter aucune affaire civile devant un tribunal ecclésiastique ; ceux qui n'obéiraient pas à cette défense ou les juges ecclésiastiques qui jugeraient une affaire civile auraient leurs biens confisqués. Admirable occasion pour les seigneurs de mettre la main sur les richesses qu'ils convoitaient depuis si longtemps ! Un grand nombre de propriétés furent enlevées aux couvents et aux curés et les nobles n'attendirent pas toujours un prétexte qui justifiait leur conduite. Ils pouvaient compter sur l'impunité, ils ne voulaient pas laisser

(1) A l'exception de l'église de St-Benit et de l'église de St-Michel, qui avait pour curé Christian de Prachatic.

(2) Docum., p. 429.

échapper une si agréable occasion de faire leur salut, en travaillant à la Réforme de l'Eglise.

Cet empressement inquiéta l'archevêque; l'exemple récent de Jean de Jenstein permettait de prévoir l'issue d'une lutte, où le roi serait soutenu par la nation tout entière : trop d'opiniâtreté pouvait amener la ruine de tout le clergé bohème. Les événements politiques inspiraient à Jean XXIII des réflexions analogues : il avait cru effrayer Huss et Vaclav, mais il était dangereux de pousser à bout le roi de Bohême, précisément au moment où il redevenait le chef nominal de l'Allemagne. La mort délivrait en effet Vaclav de ses rivaux, d'abord de Robert le Palatin, 1410, puis du margrave de Moravie, Jost, 1411. Restait encore, il est vrai, le roi de Hongrie, Sigismond, le propre frère de Vaclav que quelques électeurs avaient élu roi des Romains, mais les deux princes se réconcilièrent en juin 1411, et Sigismond promit à Vaclav de ne plus lui disputer la couronne impériale ; il lui succéderait après sa mort. Le roi de Bohême était donc redevenu en droit le chef temporel de la chrétienté, et la position de Jean XXIII, déjà très compromise, aurait été sérieusement menacée par son hostilité déclarée. Sigismond avait déjà pris parti pour Grégoire XII, il fallait éviter à tout prix que Vaclav ne suivît son exemple. Jean, beaucoup plus préoccupé de ses intérêts particuliers que des intérêts généraux de l'Eglise, comprit qu'il risquait de se jeter dans un péril immédiat pour écarter un péril éloigné et problématique : il enleva à Otton de Colonna l'examen de l'affaire de Huss et le remit à une commission de trois cardinaux en leur recommandant de gagner du temps ; par une lettre confidentielle, il engageait en même temps l'archevêque de Prague à une résignation nécessaire : Zbynek promit d'accepter la décision des arbitres désignés par Vaclav (3 Juillet 1411) (1). Vaincu, il dut payer les frais de la guerre : sans doute, les arbitres s'engagèrent à faire restituer les biens usurpés et respecter les privilèges du clergé, mais ils exigèrent en retour de très graves concessions : l'archevêque se soumit au roi, dut lever l'excommunication et l'interdit et envoyer au pape une lettre pour lui annoncer

(1) Docum., p. 434.

qu'il n'y avait pas d'hérésie en Bohême, qu'il s'était seulement élevé entre le clergé et l'Université quelques difficultés, heureusement aplanies par la médiation royale (1). En 1411, comme en 1409, la lutte se terminait par le triomphe du parti réformateur.

Mais les ennemis de Huss firent honte à l'archevêque de sa faiblesse, et il ne put se décider à exécuter un traité qui était une véritable abdication. Il refusa de relever de l'interdit les prêtres qui ne l'avaient pas observé auparavant : le pape seul, disait-il, a le droit de remettre de pareilles fautes. Etienne Palec protesta : qui a le droit de prononcer l'interdit, a le droit de le lever, disait-il ; les prêtres accusés de ne pas l'avoir observé ne sont d'ailleurs pas coupables, l'archevêque l'a reconnu lui-même, en avouant qu'il avait agi avec imprudence (2). Zbynek, loin de se laisser convaincre et sous prétexte que tous les biens confisqués n'étaient pas encore rendus, refusa d'envoyer au pape la lettre convenue. Huss essaya du moins de profiter de la neutralité à laquelle Zbynek était condamné pour quelque temps et des dispositions conciliantes de Jean XXIII. Il écrivit au pape et aux cardinaux.

On m'a reproché, disait-il, d'avoir enseigné que la substance du pain reste dans l'hostie après la consécration, que le prêtre en péché mortel ne peut consommer les sacrements, que les laïques ne doivent pas payer la dîme et ont le droit de saisir les biens du clergé. Tout cela est faux. Je ne suis pas venu à Rome, non par mépris pour les ordres du pape, mais parce que c'était m'exposer à une mort certaine que de traverser l'Allemagne. Je supplie donc le sacré pontife de me dispenser de comparaître en personne, et le prie de croire que je n'ai jamais cessé d'être le fils respectueux et soumis de l'Église catholique (3). L'Université approuva la lettre de Huss et la scella de son sceau. L'archevêque était allé conférer avec l'évêque de Litomysl, Jean de Fer, un des adversaires

(1) Docum., p. 437-440. Il est probable, comme le croit M. Lechler, que la lettre ne fut pas écrite par l'archevêque, mais rédigée par la commission et que Zbynek n'eut qu'à la signer.

(2) Docum., p. 432.

(3) Id., p. 20.

les plus résolus et les plus redoutables du parti réformateur. Sous son influence, il écrivit au roi une lettre qui était une véritable déclaration de guerre : son honneur et sa conscience, disait-il, ne lui permettaient pas d'adresser au pape les protestations que l'on exigeait de lui. Le traité conclu avait été violé par ses adversaires, des hérésies étaient enseignées publiquement, il était insulté et menacé à Prague. Abandonné par Vaclav qui refusait d'intervenir et de punir ces scandales, il ne lui restait plus qu'à aller implorer la protection du roi de Hongrie (1). Zbynek partit en effet, mais les derniers événements avaient épuisé ses forces; il tomba malade et mourut à Presbourg avant d'avoir rencontré Sigismond (2). Cette mort causa moins de regrets parmi les ennemis de Huss que dans le parti de la Réforme (3); Huss surtout conserva toujours de Zbynek un souvenir pieux et attendri. Il oublia les dernières années et les persécutions dont il rejetait la responsabilité sur des conseillers qui avaient abusé de la faiblesse de leur maître, il ne se rappela que la confiance qu'il lui avait montrée d'abord. Zbynek avait entrevu un moment une Église pure de richesses et de souillures; cette vision d'un instant l'avait en quelque sorte consacré et suffisait pour expier tous ses torts.

La mort de Zbynek marque un moment d'arrêt dans la lutte. Les adversaires, fatigués d'un combat toujours incertain, semblent se résigner à une tolérance mutuelle. Les cardinaux, dociles aux ordres secrets de Jean XXIII, ajournent toute décision et laissent le silence se faire autour d'une question qui a déjà trop agité les esprits. A Prague, éclatent bien encore de temps en temps quelques discours violents (4), et l'on discute assez souvent à l'Université des

(1) Docum. p. 443-447.

(2) Id., id.

(3) Pez, Thes. anecd., IV, pars 2, p. 418. — Quelques chroniqueurs ont prétendu que Zbynek était mort empoisonné. Rien de moins prouvé et de plus invraisemblable. Ces bruits d'empoisonnement reviennent chaque fois qu'une mort inattendue frappe les esprits.

(4) Dans le quodlibet de 1412 un maître, peut être Jakoubek de Stribro, dit que le pape était l'Antechrist.

propositions tirées des livres de Wiclif: peu à peu cependant, l'attention se fatigue de voir sans cesse reparaître les mêmes arguments. Le calme se rétablit lentement, les yeux se détournent des dernières lueurs d'une flamme qui semble près de s'éteindre.

Personne n'était plus satisfait de cet apaisement que le nouvel archevêque de Prague. Il gardait une neutralité qui ressemblait singulièrement à de l'indifférence, mais qui contribuait à fatiguer les passions. Sigismond n'avait pas réussi à faire élire son favori, l'évêque de Litomysl, Jean de Fer, et Jean XXIII avait confirmé, après quelques hésitations, le candidat de Vaclav, Albik. C'était un Morave, d'origine allemande, fort instruit, mais qui ne s'était jamais occupé de théologie. Il avait été marié et ne fut ordonné sous-diacre qu'en février 1412, prêtre qu'en juin. Médecin renommé, il était professeur à l'Université et avait composé de nombreux ouvrages qui lui avaient valu une assez grande réputation. Fort riche et quelque peu avare, très vieux d'ailleurs, il n'avait pas brigué l'archevêché et ne l'avait accepté que pour ne pas encourir la colère de Vaclav; il craignait surtout de compromettre sa tranquillité. Cette humeur pacifique était sans doute une des raisons qui l'avaient recommandé au choix du roi : il espérait que son inertie triompherait de la passion des deux partis et l'événement semblait lui donner raison lorsqu'une circonstance imprévue détruisit toutes les espérances de paix. C'était d'ailleurs facile à prévoir; dans l'état des esprits, tout accord définitif était impossible; un armistice pouvait se prolonger plus ou moins longtemps, mais il devait forcément se produire un incident quelconque qui amènerait une reprise du combat; lorsque deux principes opposés sont en présence, toutes les tentatives de conciliation sont inutiles, elles retardent quelquefois, elles n'empêchent jamais un conflit inévitable.

De tous les partisans de Grégoire XII, aucun n'était plus détesté de Jean XXIII que le roi de Naples, Ladislav, parce qu'aucun n'était plus redoutable. Ladislav rêvait de soumettre l'Italie entière à sa domination; Jean XXIII, menacé dans Rome, avait été obligé de chercher un asile à Bologne;

il excommunia Ladislav et prêcha la croisade contre lui : tous les princes, prélats ou fidèles qui prendraient les armes contre le roi de Naples mériteraient les mêmes indulgences que les anciens croisés ; une seconde bulle accorda les mêmes faveurs à ceux qui contribueraient à la croisade par leurs offrandes, et les légats pontificaux allèrent porter dans toutes les provinces les indulgences plénières et recueillir l'argent. Ils arrivèrent à Prague au mois de mai 1412 : à leur tête, le doyen de Passau, Vaclav Tiem.

Le trafic des indulgences en 1303 avait entraîné de graves abus et l'archevêque prit certaines mesures pour en empêcher le retour : il défendit aux confesseurs de taxer leurs pénitents et de leur vendre l'absolution. Mais ces prescriptions restèrent lettre morte et Vaclav Tiem agit avec une impudence qui devait avoir de funestes résultats. A Prague, on plaça dans trois des principales églises des caisses destinées à recevoir l'argent. Tiem afferma la vente aux diacres et aux curés (1) et établit un système de primes pour stimuler leur zèle. L'argent commença à pleuvoir de tous côtés et Tiem comptait déjà sur une excellente recette quand ses calculs furent dérangés par l'intervention intempestive de Huss.

Comment le prédicateur de Bethléem, le réformateur de l'Église aurait-il assisté en silence à ce qu'il regardait comme une profanation ? Ses protestations fort naturelles allaient renouveler le conflit. Un siècle plus tard la vente des indulgences servit aussi d'occasion à la querelle d'où sortit le protestantisme. On s'est souvent étonné de l'influence qu'a eue sur les destinées de la religion catholique cette question des indulgences ; Léon X, comme Jean XXIII, témoigna une surprise tout à fait sincère de se voir contester un droit dont l'origine était fort ancienne et qui découlait par une suite de transitions lentes et de conséquences naturelles d'un principe admis par tous les chrétiens (2). On avait commencé par im-

(1) Docum., p. 223.

(2) « Le trésor des indulgences qui appartient au pape et aux évêques se compose des satisfactions surabondantes de Jésus-Christ. Une seule goutte du sang de l'Homme-Dieu aurait suffi pour racheter des milliers de mondes. Ace fonds inépuisable de mérites viennent s'ajouter, agréées de Dieu comme méritoires à cause de leur union avec les satisfactions du Sauveur, les sa-

poser aux pénitents des charités, quelques sacrifices pécuniaires. De là à vendre les indulgences, il n'y avait qu'un pas. Aussi les papes ne s'expliquaient-ils pas l'opposition que soulevait l'exercice d'une prérogative si simple ; ils ne s'apercevaient pas que la vente des indulgences était comme le résumé et le symbole de la confusion de l'Église et du Monde, et par suite de la corruption contre laquelle les novateurs cherchaient à réagir. Attaquer la vente des indulgences, c'était attaquer toute la constitution de l'Église au moyen-âge, et engager la lutte dans les conditions les plus favorables, car l'abus était évident, manifeste, ressenti par tous et la lutte devait passionner bien des esprits qu'aurait laissés indifférents une question de théologie pure.

Etienne Palec était alors doyen de la faculté de théologie ; il avait à plusieurs reprises blâmé la conduite de Tiem : Huss espéra obtenir par lui une déclaration de la faculté et de l'Université qui condamnerait le trafic des indulgences. Mais Palec s'effraya des suites d'une pareille démarche : il ne s'agissait plus de résister aux ordres de l'archevêque, audace peu dangereuse en somme, avec l'appui du roi et de l'Université ; il fallait rompre avec l'Église entière, s'attaquer directement à l'autorité pontificale. Stanislas de Znojmo et Etienne Palec avaient déjà fait la douloureuse expérience de ce que coûtaient les rébellions. A Bologne, où ils avaient été plaider auprès de Jean XXIII la cause de Huss, ils avaient été jetés en prison et n'avaient été remis en liberté que grâce à l'intervention de quelques protecteurs puissants et dévoués. Cette épreuve avait abattu leur courage ; depuis lors, ils restaient sur une réserve craintive et n'attendaient qu'une occasion pour se séparer d'un parti, avec lequel ils se trouvaient déjà trop compromis. Dans l'affaire des indulgences, ils se prononcèrent contre Huss et du premier coup se mirent par leur violence à la tête du parti opposé. Ils en enlevèrent la direction à Jean Élie et Georges de Bora qui, un moment

tisfactions de Marie, la mère des douleurs, qui n'eut jamais aucune faute à expier et celles d'un grand nombre de saints qui ont souffert pour la justice et pratiqué de longues pénitences pour de légères imperfections. » (Conc. Trid. sess. XI, ch. 19.)

unis avec les novateurs, en 1400, n'avaient jamais cessé de protester contre les doctrines nouvelles et avaient représenté avec plus de persévérance que d'éclat l'enseignement catholique. Leur ardeur de néophytes fit des anciens maîtres et compagnons de Huss ses ennemis les plus cruels et ses accusateurs les plus acharnés. Mais cette injuste passion même es condamne aux yeux de l'histoire : les convictions sincères sont plus calmes et leur haine de Huss n'eût été ni si exagérée ni surtout si bruyante si elle n'eût eu d'autre motif que l'intérêt de la foi. Huss ressentit douloureusement cet abandon, mais il ne perdit pas courage : il n'était pas de ceux que le péril effraie ; au contraire, le danger même l'attirait, il avait soif de sacrifice : la tentation du martyr fut celle qu'il eut le plus de peine à vaincre.

Etienne Palec et Stanislas de Znojmo firent décider par la faculté de théologie qu'il ne lui appartenait pas de juger la conduite du pape qui avait promis les indulgences ou de s'opposer aux ordres du roi qui en avait permis la distribution (1). Malgré cette déclaration, Huss attaqua le trafic des indulgences dans ses sermons, publia une dissertation sur ce sujet et annonça une discussion publique à l'Université. Des affiches furent placardées dans les rues les plus fréquentées, à la porte des églises et des édifices publics. Dans l'état d'effervescence des esprits, cette polémique avait pour résultat fatal d'accroître l'agitation ; aussi la faculté de théologie chercha-t-elle à empêcher la discussion. Sur sa demande, l'archevêque fit comparaître devant lui Huss et les légats pontificaux. « Voulez-vous obéir aux ordres apostoliques, demanda-t-il au maître. — De tout mon cœur, répondit-il. — Eh bien ! s'écrièrent les prélats triomphants. — Entendez-moi bien, continua Huss, je nomme apostoliques les ordres des apôtres de Jésus-Christ et je suis prêt à obéir au pape en tant que ses ordres sont conformes à l'enseignement du Sauveur, mais s'ils y sont contraires, je n'obéirai pas, eussé-je mon bûcher dressé devant moi (2). » Huss em-

(1) Docum., p. 449.

(2) Tomek, Dejepis z Prahy, III, p. 520.

porté par la situation, faisait un pas décisif ; jusque-là, il avait été en opposition avec l'Église de fait plutôt qu'en principe, il n'avait contesté aucune des vérités enseignées, attaqué aucun des dogmes fondamentaux ; la Réforme qu'il désirait pouvait être accomplie par le pape. Sans doute, il n'avait pas obéi aux citations de Jean XXIII, mais ses résistances de détail n'impliquaient nullement une pensée générale de révolte : sa déclaration même qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes n'était qu'une formule assez vague, très affaiblie par l'emploi fréquent qu'on en avait fait, et nullement inconciliable avec la soumission dont il faisait profession. Dans tous les cas, la rupture n'était ni complète ni définitive. Maintenant, au contraire, en déclarant que le pape n'est pas toujours le représentant unique de la vérité, il proclamait la légitimité éventuelle d'une révolte. Sans méconnaître d'ailleurs la portée de la parole de Huss, il faut se garder pourtant d'en tirer des conclusions exagérées. De ce jour, a-t-on dit, Huss a cessé d'être catholique : promettre, en effet, d'obéir aux ordres du pape tantqu'ils seront conformes à la loi du Christ, n'est-ce pas revendiquer le droit d'expliquer l'Écriture, se faire juge des décisions supérieures, n'est-ce pas en un mot confesser la doctrine protestante, opposer à l'autorité le libre examen ? Rien n'est plus dangereux et n'est plus injuste que de juger les hommes par les conséquences dernières de leurs principes : que de pères de l'Église, à commencer par Saint-Augustin, seraient convaincus d'hérésie si l'on poussait à l'extrême les idées qu'ils représentent (1). Il est incontestable que la proposition de Huss n'allait à rien moins qu'à faire de l'Écriture l'unique fondement de la foi et à reconnaître à chaque homme le droit d'interpréter les paroles du Christ. Il est inutile pour le prouver de descendre jusqu'à Luther, l'exemple des disciples

(1) Gerson, qui condamne formellement les doctrines de Huss, n'hésite pas à dire : Il est certain qu'il faut accorder une plus grande foi à l'Évangile qu'au pape ; il va même plus loin : Il pourrait se faire qu'un individu sans aucune autorité (*aliquis simplex non autorisatus*) eût une connaissance si parfaite de l'Écriture sainte, que dans un cas de doctrine il valût mieux suivre son opinion que celle du pape. (*De examinatione doctrinarum*, Opp. I, p. 11). En conclura-t-on que Gerson était protestant ?



immédiats de Huss suffit ; les Taborites arrivèrent, en développant les principes du maître, à des conclusions au moins tout aussi radicales que celles de Calvin ou de Zwingli. Mais Huss ne peut pas être jugé, condamné ou loué pour des actes qu'il eût réprouvés. Ils étaient en germe, dira-t-on, dans sa réponse à l'archevêque ; peut-être, mais jamais il ne les aperçut ou du moins ne les accepta (1). Pour contester au pape le droit exclusif de l'interprétation de l'Écriture sainte, ou, ce qui revient au même, pour dire qu'il est légitime dans certains cas de désobéir à ses ordres, il ne rejetait pas l'autorité de l'Église, il commençait seulement à se former une conception de l'Église différente de celle qui alors était généralement acceptée. Il ne faut pas oublier surtout qu'au XV^e siècle le gouvernement de l'Église n'était pas aussi nettement constitué qu'il l'a été plus tard ; la puissance des papes était, sinon limitée, du moins contestée, et les protestations de Huss contre l'autorité absolue du souverain pontife allaient trouver un écho dans les célèbres décrets du concile de Constance.

La faculté de théologie fit une dernière tentative pour empêcher la discussion, elle défendit à tous ses bacheliers d'y prendre part, et Huss était bachelier en théologie. Mais il passa outre, et la discussion eut lieu le 17 juin 1412 ; elle fut présidée par le recteur de l'Université, Marc de Kralové Hradec. Est-il conforme à la loi chrétienne, demandait Huss, et la gloire de Dieu, le salut du peuple chrétien et le bien du royaume permettent-ils de recommander aux fidèles les bulles du pape relatives à la croisade contre Ladislav, roi de Naples et ses partisans ? — Huss parla le premier et il s'efforça de prouver qu'il était contraire à la volonté divine de donner de l'argent au pape pour verser le sang chrétien. Plusieurs maîtres prirent ensuite la parole pour réfuter ses ar-

(1) Nous avons de cette même année 1412 une lettre de Huss aux moines de Dolan, dans laquelle apparaît clairement son désir de se laver de tout reproche d'hérésie et sa ferme intention de ne pas se séparer de l'Église : il n'obéit pas au pape si ses ordres sont contraires à la loi divine, mais il ne soutient aucune erreur contraire à l'Écriture. Il résisterait, non seulement à Wiclif, mais à un ange descendu du ciel, s'il prêchait contre la vérité. (*Docum.*, p. 31.)

guments. Jérôme de Prague, l'ardent auxiliaire de Huss, le premier propagateur des livres de Wiclif, répondit par un long et éloquent discours; grisé par ses propres paroles, il voulait aller trouver sur le champ les conseillers de la ville et affirmer devant eux que les indulgences n'étaient que tromperies et mensonges. Un grand nombre d'étudiants, partageant son émotion et son enthousiasme, se levèrent pour le suivre (1), et le recteur ne parvint qu'à grand peine à les calmer. A la fin de la discussion, la plupart des étudiants suivirent Jérôme; l'influence de ce maître passionné est visible dans les événements suivants. Le 24 juin, une grande procession satirique fut organisée par un favori de Vaclav, Vok de Valdstein : quelques centaines d'étudiants, armés de bâtons et d'épées, escortaient un char rempli de bulles du pape ; sur le char, debout, se tenait un étudiant déguisé en courtisane ; il agitant de petites clochettes d'argent, suspendues à son cou et à ses mains suivant la mode de l'époque, et portait, attachées sur la poitrine, des bulles pontificales ; d'autres étudiants, déguisés en huissiers, couraient autour du char en criant à tue-tête qu'on allait brûler publiquement les lettres d'un hérétique et d'un coquin (2). La procession fit le tour du palais archi-épiscopal, traversa la Vieille-Ville, et les bulles furent brûlées solennellement sur le marché de la Nouvelle-Ville. Ces discussions et ces démonstrations n'avaient pas que le résultat moral d'affaiblir l'autorité du chef de l'Église; elles diminuaient dans une large mesure les bénéfices qu'avaient espérés les vendeurs d'indulgences. Les prédicateurs qui exhortaient les fidèles à sauver leurs âmes en contribuant à la croisade étaient interrompus par des étudiants, accueillis par des huées. Dans les troncs, on trouva des traités contre les indulgences : il vaut mieux, disait l'un d'eux, écouter Huss

(1) Stari letop., p. 16.

(2) Martin Lupac, qui avait pris part en personne à la procession, nous en a laissé une curieuse description. (Publiée par Höfler, II, 172). Voir aussi les accusations contre le roi Vaclav, présentées au concile de Constance (Docum., p. 640). Il est difficile de savoir pourquoi Lupac place cette procession en 1408. Palacky semble la mettre au mois d'août, mais sans donner aucune preuve. (Comp. von der Hardt, IV, 672).

qui dit la vérité que tout un synode menteur de prélats. Les ennemis du maître se réjouissaient de ces violences : ils crurent le moment venu de reprendre leurs accusations d'hérésie (1). Etienne Palec et Stanislas de Znojmo firent condamner par la faculté de théologie les 45 articles de Wiclif condamnés déjà en 1403 et en 1408 et en ajoutèrent six nouveaux qui s'appliquaient aux derniers événements. Est hérétique quiconque a sur les sacrements ou sur les pouvoirs de l'Eglise une autre opinion que l'Eglise romaine. — C'est une hérésie de dire que l'Antechrist qu'a annoncé l'Evangile règne déjà, — de prétendre que les règles établies par les saints Pères et les coutumes de l'Eglise ne doivent pas être observées, parce qu'elles ne sont pas contenues dans l'Ecriture, — de soutenir qu'il ne faut pas vénérer les reliques des saints. — Est hérétique quiconque enseigne que les prêtres ne remettent pas les péchés, mais annoncent seulement au pénitent que ses péchés lui sont remis, — ou quiconque conteste au pape le droit d'appeler les fidèles à sa défense ou de leur demander de l'argent (2).

La faculté de théologie présenta ces résolutions au roi : Vaclav, qui, malgré toutes ses incertitudes, était fort loin d'être hostile au parti réformateur, avait été cependant assez mécontent des récents désordres : il désirait par-dessus tout que l'ordre public ne fût pas troublé et que la bonne renommée du royaume ne fût pas compromise. Aussi accueillit-il assez favorablement les résolutions de la faculté. A la suite des conférences qui eurent lieu à Zebrač entre les docteurs (3) et les conseillers royaux, on décida que l'on demanderait la condamnation des 51 articles à l'archevêque, au chapitre et à l'Université : ceux qui refuseraient de se sou-

(1) Le livre *De Ecclesia*, chapitre XI, renferme une déclaration très-curieuse de Huss qui dévoile nettement le plan de ses adversaires : « Les prêtres du Christ ont prêché contre les vices d'un clergé corrompu, de là est venue la querelle : mais les docteurs voulaient que ceux qui évangélisaient ainsi eussent une opinion hérétique sur le pouvoir des clés ; avec l'aide de Dieu, ils ne le prouveront pas de leur vie. »

(2) Docum., p. 455.

(3) On désignait ordinairement les professeurs de la faculté de théologie sous le nom de docteurs.

mettre seraient excommuniés et chassés du royaume : on interdirait la chaire aux prédicateurs qui causeraient des troubles. Enfin, le roi défendit sous peine de mort de parler contre les indulgences ou d'attaquer l'autorité pontificale. Il paraît certain qu'il n'avait guère l'intention que d'effrayer les agitateurs par ses menaces, et il était difficile de prendre ces ordres au sérieux, lorsque le principal organisateur de la grande procession satirique, Vok de Valdstein, échappait à toute punition et conservait même la faveur royale. Mais ceux qui étaient chargés de l'exécution des nouveaux arrêts agirent avec une sévérité et une promptitude fort éloignées des intentions réelles de Vaclav. Les conseillers de la ville de Prague étaient intervenus à plusieurs reprises en faveur de Huss et de ses amis, ils avaient écrit au pape en même temps et dans le même sens que le roi et la reine ; mais ils avaient sans doute obéi à des ordres supérieurs bien plus qu'à leurs propres sentiments. En effet, le conseil de la ville était encore presque exclusivement composé d'Allemands, et la bourgeoisie allemande, à part de très rares exceptions, gardait vis-à-vis des novateurs une attitude pleine de réserve et de défiance. Elle avait ressenti vivement ce qu'elle appelait l'expulsion des étudiants allemands ; le départ de milliers d'étrangers avait produit une grave crise commerciale ; par intérêt comme par tradition, elle était hostile à toutes les manifestations qui arrêtaient les affaires et effrayaient les capitaux. D'ailleurs, bien qu'elle n'eût encore à se plaindre d'aucune attaque même indirecte, elle flairait une catastrophe prochaine : la nationalité et les richesses des principaux habitants de Prague étaient autant de sujets de haine pour le petit peuple cèque. Rien n'était plus éloigné de la pensée des maîtres bohèmes que de prêcher une guerre sociale : mais contiendraient-ils la foule une fois déchaînée ? Dans une pareille disposition d'esprit, la haute bourgeoisie pragoise et le conseil qui la représentait assez exactement avaient été certainement très irrités d'être forcés de se faire les défenseurs d'adversaires qu'ils redoutaient et ils saisirent avec empressement l'occasion de vengeance que leur offraient les nouveaux ordres du roi.

L'effervescence était trop vive pour être arrêtée en un jour, par un simple décret royal. Trois jeunes gens interrompirent les prêtres qui prêchaient en faveur des indulgences et furent arrêtés et conduits en prison. Le lundi, — l'arrestation avait eu lieu le dimanche, — le bruit de leur détention se répandit dans la ville ; Huss et quelques maîtres se rendirent aussitôt à l'Hôtel-de-Ville, escortés par environ 2000 étudiants. Les étudiants et quelques professeurs restèrent sur la place, Huss et les autres maîtres furent introduits dans le conseil et supplièrent les magistrats de faire grâce aux jeunes prisonniers. S'il y avait un coupable, disait Huss, c'était lui seul : le premier il avait parlé contre les indulgences, il était l'unique cause des troubles qui avaient suivi ; lui seul méritait d'être puni. Les magistrats, effrayés du nombre et de l'attitude des pétitionnaires, promirent que l'affaire n'aurait pas de suite ; les maîtres, confiants dans leur parole, se retirèrent et se séparèrent. Huss se rendit à l'Église de Bethléem, sans doute pour remercier Dieu de la grâce qu'il avait obtenue. Dès le matin, le conseil avait fait ordonner par les héraults à tous les habitants de Prague, riches ou pauvres, de se réunir sur la grande place et le rink était encore couvert par une foule curieuse et agitée ; les conseillers lui firent ordonner par les huissiers de se disperser ; lorsque la place fut à peu près vide, ils appelèrent les juges et le bourreau et leur livrèrent les trois prisonniers en leur ordonnant de les exécuter sur le champ (1). Le bourreau emmena aussitôt les condamnés et on se dirigea vers le lieu du supplice ; à mesure que le triste cortège s'avavançait, la foule grossissait. Il y avait bien là quelques Allemands qui approuvaient l'énergie des conseillers, mais ils étaient perdus au milieu de ceux qui louaient la vérité et les martyrs qui allaient mourir pour elle. La foule était calme, recueillie, et ne montrait aucune velléité de s'opposer à l'exécution. On craignit cependant de la soumettre à une

(1) Le chroniqueur qui nous a laissé le récit détaillé et très curieux de cette journée ajoute ici : « A cette époque, presque tous les conseillers étaient allemands, les gardes aussi étaient allemands et il y avait là beaucoup d'habitants allemands. » (Stari letop, p. 17).

trop longue épreuve ; avant d'être arrivé au lieu ordinaire des supplices, le cortège s'arrêta, et le bourreau donna son premier baptême de sang à la Réforme bohème. Une femme s'approcha aussitôt et couvrit les cadavres de draps de lit blancs ; l'exécution était à peine terminée qu'arriva une nombreuse troupe d'étudiants conduits par maître Jean Jicin : aucun n'était armé, ils étaient très calmes, presque joyeux ; ils ne venaient pas sauver leurs frères, mais honorer la mémoire de leurs martyrs. Ils entonnèrent le *Isti sunt sancti* et emportèrent les corps à Bethléem ; des fenêtres de l'Hôtel-de-Ville, les conseillers aperçurent le cortège, mais n'osèrent pas s'opposer à la manifestation (1).

Les magistrats apprirent bientôt que la violence se brise contre les idées. Les Allemands appelèrent dès lors par dérision la chapelle de Bethléem l'église des trois saints, mais leurs railleries ne détruisaient pas la consécration nouvelle qu'avait reçue le sanctuaire de la Réforme. Une doctrine, quelle qu'en soit la valeur réelle, est comme anoblie par le sacrifice de ceux qui meurent pour elle ; les progrès d'une religion se marquent par ses martyrs. Le conseil avait supposé que sa sévérité frapperait les partisans de Huss d'une terreur salutaire ; le supplice, loin de les effrayer, les attira : une sorte de folie de l'échafaud s'empara du peuple de Prague, il sembla que l'âme de Huss eût passé dans chacun de ses auditeurs ; ce furent les conseillers qui reculèrent, impuissants devant cet enthousiasme, troublés dans leur raison d'hommes d'état par le délire de ces fanatiques pour qui la mort avait perdu son aiguillon. Au moment où la hache était tombée, les héraults avaient crié au peuple : Ainsi périront ceux qui commettront la même faute ; de tous côtés, des voix s'élevèrent ; les uns juraient que les suppliciés étaient innocents et que leur sang retomberait sur la tête de leurs juges ; les autres confessaient leur foi et provoquaient la justice hésitante. Les huissiers firent d'assez nombreuses arrestations ; la foule n'opposa aucune résistance ; on aurait dit

(1) Cette exécution eut lieu le lundi 11 juillet 1412. Les trois étudiants se nommaient Martin, Jean et Stasek. Ils appartenaient, semble-t-il, aux classes inférieures de la population. (Docum., p. 736).

qu'elle craignait de s'opposer aux ordres de Dieu, en privant les prisonniers du glorieux supplice et de l'éternelle récompense qui les attendaient. Ils passèrent la nuit en prison : les conseillers étaient fort inquiets, très peu rassurés sur les dispositions de Vaclav, dont ils avaient exécuté les ordres mais dépassé les intentions, et du peuple, sujet aux revirements subits. Ils ordonnèrent de relâcher les prisonniers : il fallut les forcer à accepter leur liberté, ils ne voulaient pas renoncer à la mort. On dut employer la ruse pour les faire sortir de prison. On leur dit qu'on allait les mener devant le conseil, puis, quand ils furent dehors, on ferma la porte sur eux. Longtemps encore, ils errèrent devant la tour, il fallut les chasser à coups de fouet. Plusieurs jours de suite, l'Hôtel-de-Ville fut assiégé par la foule ; en vain on la dispersait, en vain les huissiers parcouraient la ville en défendant aux habitants de se réunir ; chaque jour le peuple accourait, ardent et recueilli, plein de vengeance et de douceur. Les adversaires de Huss expliquèrent cette soif de dévouement par quelque sortilège : « Les écrits de Wiclif sont si chers à beaucoup de gens, dit Palec, dans un discours violent contre les novateurs, qu'il leur est doux de mourir pour eux, vous avez vu naguère avec quelle joie et quel courage quelques-uns ont livré leurs têtes au glaive du bourreau. Et c'est là un signe évident d'hérésie, car parmi nous, à peine en trouverait-on un qui mourrait pour sa foi et peut-être ne trouverait-on personne » (1).

Vaclav avait approuvé la conduite des conseillers ; qu'on en exécute des milliers, s'il le faut, s'était-il écrié dans un accès de colère ; si vous n'avez pas assez de bourreaux dans le royaume, j'en ferai venir de l'étranger. Mais les docteurs

(1) Tomek, *Dejepis z Prahy*, p. 520. Il est curieux de remarquer que Huss dans son sermon du 17 juillet ne parla point de l'exécution des trois jeunes gens. Ce silence produisit quelque étonnement dans l'auditoire qui était très nombreux et quelques-uns dirent même que les conseillers et les huissiers lui avaient fermé la bouche. Mais le 24, il prononça un éloquent éloge des trois martyrs. (*Stari letop.* p. 18). Il est probable qu'il avait voulu laisser aux passions le temps de se calmer. Il ne prit jamais une part active aux démonstrations populaires ; il se défiait de la foule, blâmait l'ardeur impétueuse et les violences de Jérôme de Prague et de Jean de Jesenice. Sa modération le rendit même un moment suspect aux plus ardents de ses amis.

avaient fait trop souvent déjà la triste expérience des brusques variations du roi : il serait sans doute bientôt ramené par ses favoris à des sentiments tout opposés ; il n'y avait pas davantage à compter sur l'archevêque qui observait une neutralité absolue et se désintéressait du débat : et cependant, le péril croissait chaque jour, le peuple lisait avec passion l'Écriture sainte, traduite en Bohême, et chacun l'interprétait à sa guise ; des laïques discutaient en public avec des prêtres sur des questions de dogme et de discipline ; quelques-uns même prêchaient dans les réunions (1). Des chevaliers, de riches et puissants seigneurs soutenaient avec conviction la cause des novateurs : à côté de Nicolas de Lobkovice dont le rôle avait été si important en 1409, le burgrave suprême, Lucek de Kravar, qui fut nommé quelque temps après gouverneur de Moravie et son frère Pierre, Cenek de Wartemberg qui fut burgrave après Lucek, les seigneurs de Chlum et de Duba qui accompagnèrent Huss à Constance, Henri Lefl de Lazan, la plupart des conseillers et des favoris du roi protégeaient le prédicateur de Bethléem et grâce à leur influence la Réforme faisait de nombreux prosélytes dans les provinces, en Moravie surtout, et même dans quelques pays étrangers, Pologne, Russie, Croatie.

Le clergé de Prague et les docteurs s'adressèrent encore une fois à Jean XXIII. Ils choisirent pour représentant un prêtre allemand, de Nemecky Brod, Michel de Causis : c'était un homme d'une réputation douteuse ; un moment curé d'une paroisse de la Nouvelle-Ville, il s'était bientôt fatigué de cette vie paisible. Il avait quelques connaissances spéciales et le roi le chargea d'apporter quelques améliorations dans l'exploitation des mines. Après quelques essais malheureux, il s'enfuit avec l'argent qu'on lui avait confié et se réfugia à Rome (2). Prêt à tout pour arriver à ses fins, débarrassé depuis longtemps de toute espèce de scrupules, il mit au service de ceux qui lui donnèrent leur confiance une impudence extrême, une connaissance pro-

(1) Cochlée, *Hist. des Hussites*, 18.

(2) Relation de Pierre de Mladenovice. *Docum.*, p. 246.

fonde des hommes et des choses de la cour pontificale et une indifférence absolue sur les moyens à employer. Jean était d'ailleurs tout disposé à agir avec énergie contre Huss ; il lui aurait pardonné d'avoir nié tous les articles du symbole plutôt que d'avoir osé contester son autorité et il avait reporté sur lui une part de la haine que lui inspirait Ladislav de Naples. L'examen du procès fut enlevé au cardinal Brancas qui n'avait pas fait preuve d'assez d'énergie, et confié au cardinal Pierre de Saint-Ange qui reçut l'ordre d'agir sans ménagements et sans retards. Le pape défendit aux partisans de Huss de paraître devant lui : le plus actif de tous, Jean de Jesenice, fut excommunié, jeté en prison et n'échappa à une longue captivité et peut-être même au supplice que grâce à la connivence de quelques étudiants de Bologne, favorables à la Réforme. Pierre de Saint-Ange prononça contre Huss l'excommunication majeure : si, dans un délai très court, il ne s'était pas soumis aux ordres de l'Église, elle serait formellement fulminée, au son des cloches, et avec toutes les cérémonies usitées : défense à tous les chrétiens d'avoir aucune relation avec l'excommunié, de lui donner à manger ou à boire, de le recevoir dans leurs maisons ; partout où il serait, le service divin serait suspendu, les enfants ne recevraient pas le baptême, les morts seraient enterrés sans la bénédiction du clergé (1). Ces rigueurs ne satisfirent pas encore le pape ; à mesure qu'arrivaient à Rome des détails plus précis sur les derniers événements de Prague, la colère du pontife grandissait. Il refusa cependant de citer devant son tribunal quelques-uns des favoris du roi qu'avait dénoncés Michel de Causis (2), il avait besoin de Vaclav et était trop habile pour le jeter dans une opposition ouverte par des attaques inutiles ; il l'aimait mieux indifférent qu'ennemi. Mais, pour tout le reste, il donna complète satisfaction au clergé de Prague et somma même tous les habitants d'arrêter Huss et de le livrer à l'archevêque de Prague ou à l'évêque de Litomysl, pour

(1) Docum., p. 461-64.

(2) Il avait dénoncé ouvertement le roi. « Il calommia non-seulement le royaume, mais le roi. » (Chron. Univ. Hôfl. I, p. 20).

être condamné et brûlé; l'église de Bethléem devait être rasée, les partisans de Huss étaient excommuniés et tous ceux qui n'abjureraient pas leurs erreurs avant un mois seraient cités devant la cour pontificale (1).

La nouvelle de ces résolutions extrêmes causa à Prague une très vive émotion. Huss en appela du pape à Jésus-Christ, le véritable et le seul chef de l'Église (2): mais ses ennemis, encouragés par le silence de Vaclav, poussèrent leurs entreprises. L'interdit fut observé avec la plus grande rigueur, toutes les églises furent fermées, les cloches ne sonnèrent plus, la ville entière prit un air de désolation et de deuil. Prague se partagea en deux camps; les Cèques se déclarèrent pour Huss, les Allemands contre lui (3). Une troupe nombreuse de bourgeois allemands envahit en armes la chapelle de Bethléem, pendant que Huss était en chaire: ils voulaient enlever le prédicateur, démolir l'église. La ferme attitude des auditeurs déjoua leurs projets. Dans une réunion à l'Hôtel-de-Ville, on prépara une nouvelle expédition contre la chapelle, mais telle était l'effervescence générale, qu'on crut prudent d'y renoncer. Un conflit semblait imminent; pour éviter une lutte sanglante et afin d'épargner à ses concitoyens les rigueurs de l'interdit, Huss se résigna à quitter la ville. Il en eut bientôt des remords: sa vie était menacée à Prague; n'avait-il pas cédé aux conseils du démon? n'avait-il pas abandonné par crainte la cause du Christ? (4) Il revint et recommença ses prédications: l'interdit, un moment suspendu, fut aussitôt repris. Le roi pria alors Huss de s'éloigner quelque temps, et lui

(1) Chron. Univ. Hôfl. I, p. 23.

(2) Docum., p. 464.

(3) Il est évident qu'il ne peut être question que d'une division générale; il ne manqua pas d'Allemands qui se prononcèrent en faveur de Huss et il y eut aussi quelques Bohèmes qui prirent parti contre lui. Ces derniers semblent cependant avoir été très rares: l'honneur national était en jeu; abandonner Huss, c'était en quelque sorte avouer que les accusations d'hérésie, qui déshonoraient le pays, étaient fondées.

(4) Ces remords lui revinrent plus tard, quand il quitta Prague, par ordre du roi: « Je crois que j'ai péché, lorsque, suivant la volonté du roi, j'ai cessé de prêcher. (Docum., p. 57).

promit de ne rien négliger pour le réconcilier avec l'Église. Le maître se soumit; il avait peu d'espérance dans les négociations qui allaient s'ouvrir, il connaissait trop ses adversaires pour supposer qu'ils se montreraient plus modérés qu'en 1411, il voulut au moins donner à Vaclav une preuve incontestable de son désir de paix et d'union (décembre 1412).

Les événements qui suivirent prouvèrent que les prévisions de Huss n'étaient que trop fondées. Un synode réuni à Prague au mois de février 1413 n'aboutit à aucun résultat. Bien que fort affecté de son échec, le roi n'abandonna pas son irréalisable projet de conciliation et nomma une commission chargée de rétablir la paix dans le royaume. Elle se composait de l'archevêque Albik, du prieur Zdenek de Labaun, du doyen du Vysehrad, Jacob, et du recteur de l'Université, Christian de Prachatice. La commission cita Pierre et Stanislas de Znojmo, Jean Élie et Étienne Palec, les chefs les plus autorisés du parti anti-réformateur et Jean de Jesenice, Jakoubek de Stribro et Simon de Tisnov, les représentants du parti novateur; mais les passions étaient trop excitées et les divergences trop profondes pour qu'il fût possible d'arriver à un accord: les arbitres s'ingénierent en vain à inventer des formules assez vagues pour être admises par tous: ils n'y réussirent pas. Maître Zdenek demanda d'abord aux assistants s'ils acceptaient les décisions et les doctrines de l'Église romaine, en tout ce qui se rapportait aux sacrements, à l'autorité et à la foi catholique: tous répondirent affirmativement, seulement les docteurs ajoutèrent qu'ils entendaient par Église romaine cette Église dont le pape est la tête et le collège des cardinaux le corps, et les amis de Huss, qu'ils se soumettaient aux décisions de l'Église romaine, dont le chef réel est Christ, le chef visible le pape, dans tout ce qu'ils étaient tenus d'admettre comme fidèles chrétiens. Les docteurs protestèrent contre cette restriction, et après un débat long et confus, les juges rompirent l'entretien (1). On ne saurait guère blâmer les

(1) Étienne Palec écrivit pour ses collègues de la faculté de théologie un compte-rendu de cette conférence. — Il a été publié dans Palacky, Docum. p. 507-510.

docteurs d'avoir repoussé une explication qui était en quelque sorte la négation de la proposition même. Une entente conclue sur une équivoque n'aurait été ni sérieuse ni durable : la lutte eût repris dès le lendemain. Mais le roi ne voulait pas subir un nouvel échec ; impuissant à réconcilier les deux partis, il en supprima un. Les quatre docteurs furent exilés ; quiconque s'opposerait à l'union, subirait le même châtimement (1413 (1)). Quelque peu de sympathie qu'inspirent les docteurs, on est forcé d'avouer que la mesure du roi était un acte d'arbitraire et de tyrannie peu fait pour accroître la prospérité de l'Université. Elle avait dû sa gloire à une complète liberté de discussion ; on lui imposait une doctrine ou du moins on lui défendait de la combattre. Pour les réformateurs, ce fut une victoire moins glorieuse et moins pure que celle de 1409, mais d'une portée égale : en 1409, les Cèques avaient vaincu les Allemands ; en 1413, les novateurs triomphaient des partisans du passé, les hommes de la libre Réforme, des défenseurs de l'autorité. Privés de leurs chefs, abandonnés par l'archevêque, menacés par le roi, les ennemis de Huss, découragés et fatigués, renoncèrent à toute espérance immédiate et n'attendirent plus que du hasard le succès qu'ils n'avaient pu forcer.

Dans les luttes précédentes, Huss avait eu contre lui trois groupes d'adversaires : le haut clergé bohème, la faculté de théologie et les conseillers de la Vieille-Ville de Prague. Le réformateur avait mérité la haine des prêtres intéressés au maintien des abus, le novateur en matière de foi avait éveillé les soupçons des représentants autorisés de la doctrine catholique, le Cèque brûlant de patriotisme et porté par la faveur populaire avait effrayé les bourgeois allemands. De ces trois ennemis, la faculté de théologie venait de recevoir un coup dont elle ne devait plus se relever, le clergé était réduit à l'impuissance par l'inertie de l'archevêque. Albik, fatigué de toutes ces querelles, avait échangé sa dignité archi-épiscopale contre un riche canonikat, mais son successeur Courad le Westphalien, fort bien en cour,

(1) Docum., p. 510.

se conduisait d'après les mêmes principes et ne cherchait qu'à ménager les deux partis. La victoire des *Johannistes* et des *Wiclefistes* sur les *Mahométans* (1) fut complétée par la réorganisation du conseil de la Vieille-Ville. Déjà les Cèques avaient la majorité dans la Nouvelle-Ville de Prague et peut-être aussi dans la Petite-Ville. La comparaison rendait d'autant plus odieuse aux Slaves du Staré mesto la domination des Allemands. Ceux-ci, menacés, cherchèrent à se maintenir par la terreur ; des exécutions arbitraires eurent lieu, mais elles ne firent qu'irriter les esprits. Pour éviter une guerre civile, le roi décida qu'à l'avenir on lui présenterait une liste de 25 Bohèmes et de 25 Allemands, sur laquelle il choisirait 36 conseillers, 18 Bohèmes et 18 Allemands (2). Cette loi même ne fut pas longtemps observée et depuis lors les Bohèmes semblent avoir eu la majorité dans le conseil.

Pendant que les catholiques subissaient ces échecs multipliés et perdaient le gouvernement de Prague, les novateurs faisaient de nombreux prosélytes dans les campagnes. Rien ne contribua davantage à gagner les paysans à la Réforme que l'exil de Huss. Depuis que le maître avait quitté la capitale sur la demande du roi, il y était revenu souvent et y avait même fait d'assez longs séjours. Il avait essayé une fois de recommencer ses sermons à Bethléem, mais l'interdit avait été aussitôt prononcé de nouveau, et il avait renoncé à son projet. Au moins continua-t-il à soutenir par ses lettres ses amis et ses fidèles, à les encourager de ses conseils ; il laissait d'ailleurs derrière lui assez d'hommes dévoués pour s'en remettre à eux du soin de continuer son œuvre. Jacob de Stribro, surnommé Jakoubek (*Jacobellus*, à cause de sa petite taille), le remplaçait à Bethléem, mais le véritable directeur du mouvement, en l'absence de Huss,

(1) Les ennemis de Huss appelaient ses partisans *Johannistes* ou *Wyclefistes*. — Ceux-ci répondaient en traitant leurs adversaires de *Mahométans*, sans doute par allusion aux moyens violents qu'ils employaient. — Le nom de *Hussites* ne s'introduisit que plus tard.

(2) *Pal.*, III, 1, p. 163. — Tomek, *Dejepis z Prahy*, III, p. 547.

était Jean de Jesenice qui avait déjà été excommunié par le pape et dont il fallait contenir plutôt qu'exciter l'ardeur. A côté de Jakoubek, de Jean de Jesenice et des anciens amis de Huss, Simon de Tisnov, Christian de Prachatice, Procope de Plzen, Jean Jicin, Marc de Kralové Hradec, prenaient rang quelques nouveaux combattants, tels que Pierre de Mladenovice, Jean de Pribram, Rokycana et quelques autres, destinés à jouer un rôle important dans les événements ultérieurs. Rassuré sur le sort de ses anciens fidèles, Huss commença à prêcher dans les campagnes : le Sauveur n'a-t-il pas ordonné de répandre partout la parole divine ? Les jours de fête et les dimanches, des milliers de paysans accouraient de plusieurs lieues à la ronde s'inspirer auprès de lui de cette ardente passion de vérité et de justice qui l'avait soutenu au milieu de toutes ses traverses et lui fit braver la mort sans terreur et sans émotion. Il s'arrêta surtout longtemps au château de Kozi, non loin de l'endroit où s'éleva plus tard la ville de Tabor et son long séjour dans cette région y créa un centre nouveau qui fournit plus tard au Hussitisme ses chefs les plus ardents et ses soldats les plus dévoués. Il n'y a pas dans la vie de Huss de période plus féconde que ces années d'exil : débarrassé des mille soucis qui l'absorbaient à Prague, il consacre à écrire tout le temps qu'il ne réserve pas à la prédication et son activité prodigieuse suffit aux travaux les plus divers. Ses relations avec les paysans lui rappellent son enfance, les injustices dont il a été témoin, les exactions dont ont souffert ses parents, et dans un traité sur le *droit de déshérence*, il proteste au nom de l'humanité et de l'Évangile contre les prétentions féodales : les biens du paysan mort sans enfant ne doivent pas revenir au seigneur, mais être distribués aux pauvres. Il travaille à débarrasser la langue bohème des éléments étrangers qui en altèrent la pureté et donne l'exemple en même temps que la règle : son style n'a pas la fermeté et la couleur de celui de Stitny, mais ses écrits sont un modèle de clarté et de simplicité. Il corrige les diverses parties de la Bible qui avaient déjà été traduites en cèque ; enfin il résume ses croyances religieuses dans un grand

traité sur *l'Église*, où il faut chercher son opinion définitive sur les questions controversées (1).

Quand on lit les travaux fort nombreux, qui ont été écrits à propos de Huss, on est étonné des divergences que l'on rencontre, non-seulement dans le jugement de sa doctrine, mais même dans la manière de la comprendre et de l'exposer : pour quelques écrivains, c'est presque un protestant ; pour les autres, il se sépare à peine sur quelques points secondaires du catholicisme romain. Ces divergences s'expliquent de deux manières : d'abord Huss a hésité quelquefois, son opinion a varié et l'on arrive à des résultats assez différents, suivant que l'on étudie avec une attention plus spéciale tel ou tel de ses ouvrages. C'était moins, comme l'a dit M. Lechler, un homme d'intelligence qu'un homme de sentiment (2) ; il n'avait rien du philosophe qui, parti d'un principe, en tire résolûment toutes les conséquences ; il se dérobe, accepte des conclusions contradictoires et au milieu de ses réserves et de ses doutes, il est souvent difficile de saisir l'opinion définitive. On s'est souvent de plus laissé entraîner à le juger moins par ses actes et ses paroles que par les conséquences possibles de ses principes. Il n'y a rien là de bien étonnant et cette erreur est d'autant plus naturelle qu'elle ne repose pas uniquement sur des suppositions chimériques, mais sur les événements qui sortirent de ses doctrines. Si l'on veut bien comprendre et juger avec impartialité l'œuvre de Huss, il ne faut jamais oublier qu'il se proposa avant tout et presque exclusivement un but pratique, la Réforme de l'Église. En face de la mort, lorsque le bûcher est déjà allumé, il proteste qu'il n'a jamais eu d'autre intention que de détourner les hommes du péché (3). Il ne voulut innover en rien : ses déclarations multipliées, qu'il est catholique, soumis à l'Église, ne sont pas seulement un moyen de défense : sur tous les points de dogme, il accepte la doctrine catholique ; sur les sacrements, la

(1) V. la liste des ouvrages de Huss dans Jirecek, *Rukovet' české literatury*, p. 279.

(2) Lechler, II, p. 270.

(3) Docum., p. 323.

communion, les saints, la vierge, ses adversaires ne l'ont jamais pris en défaut. Sur deux points seulement, d'une importance capitale, il est vrai, il est entraîné par ses désirs de réforme à des conclusions grosses d'hérésies : Où le chrétien doit-il chercher la règle de sa conduite et de sa foi ? — Dans l'Évangile. Elle seule est la source sainte de la vérité. Mathias de Janov avait déjà, avant Huss, recommandé l'étude de la parole de Dieu ; Huss va même moins loin que lui, il ne veut pas expliquer l'Écriture autrement que ne l'ont fait les Pères et les Saints Docteurs, il se soumet à toutes les décisions de l'autorité ecclésiastique dès que, directement ou indirectement, elles sont fondées sur l'Écriture : mais, malgré ces restrictions et ces réserves, il n'en ressort pas moins de ses paroles que ces décisions n'ont qu'une valeur subordonnée et conditionnelle ; elles ne sont rien par elles-mêmes ; d'autres plus hardis en arriveront logiquement à l'égalité de tous les hommes devant l'Écriture. — Ce pouvoir, que Huss reconnaît au pape, aux évêques et aux prêtres, il faut qu'ils s'en rendent dignes par leurs vertus ; mais il arrive trop souvent qu'ils s'abandonnent au péché et qu'ils trahissent ce Dieu dont ils se prétendent les défenseurs tout puissants ; dans ce cas, le Seigneur les maudit et les rejette et Huss arrive ainsi à une conception de l'Église analogue à celle de saint-Augustin. A côté de l'Église catholique, il y a une autre Église, la véritable Église du Christ, dont le Sauveur est le seul chef et dont les prédestinés seuls sont membres. Les autres, quels que soient leurs titres et leurs rangs, sont condamnés de toute éternité à la damnation éternelle. Il est évident que de cette conception nouvelle de l'Église comme de la soumission à l'Écriture seule sort tout naturellement la négation de l'autorité pontificale, épiscopale et même sacerdotale : il peut arriver que les chefs visibles, les papes, les évêques soient des réprouvés : leur autorité alors n'est qu'usurpation et il est du droit de tout prêtre, de tout homme de résister aux ordres des faux prophètes et de prendre en main la cause de la religion compromise par eux. Huss n'alla pas jusqu'aux limites extrêmes de cette théorie que reprirent et que développèrent les Taborites,

mais il admit au moins que les rois pouvaient intervenir dans les affaires ecclésiastiques ; ils étaient, eux aussi, les oints du Seigneur.

Dans ces deux propositions se résument les points sur lesquels Huss s'écarte du catholicisme : L'Évangile est la seule règle infaillible et suffisante de la foi. — L'Église est la communion des prédestinés. Ces propositions n'avaient en elles-mêmes rien qui fût en contradiction absolue avec les croyances générales de l'époque, elles ne devenaient dangereuses que par l'importance extrême que leur donnait le prédicateur cèque. Elles n'étaient pas hérétiques en substance, elles le devinrent par le développement qu'elles reçurent et les conséquences qu'on en tira.

L'année 1413 se termina assez tranquillement en Bohême : Huss prêchait et écrivait, ses adversaires se recueillaient et préparaient leurs forces pour une nouvelle attaque. Ce fut alors que se répandit la nouvelle qu'un concile œcuménique allait se réunir à Constance : il devint aussitôt l'objet de toutes les préoccupations. Chacun pressentit que le concile exercerait sur les affaires bohêmes une influence décisive et se prépara à profiter des événements.



CHAPITRE III.

HUSS ET LE CONCILE.

Jean XXIII et Sigismond. — Huss à Constance. — Pape et concile. — La Réforme par l'Église, Gerson et le parti français. — Captivité de Huss, son procès et sa mort. — Jérôme de Prague.

Depuis trois ans, Huss tenait en échec la puissance pontificale : un simple prédicateur résistait à l'Europe entière ; d'un côté le monde, de l'autre une conscience pieuse, et le monde semblait devoir être vaincu. Rien ne met mieux en lumière la décadence de la papauté : dévorée par les abus, elle avait perdu sa force parce qu'elle s'était montrée indigne de remplir sa tâche. Un seul moyen restait d'éviter une dissolution complète de l'Église : rétablir l'unité et supprimer les abus. Le temps pressait, le péril était aux portes, des symptômes menaçants annonçaient la crise imminente : des pays entiers s'agitaient ; Huss avait derrière lui la Bohême entière, n'entraînerait-il pas les autres nations slaves ? Les Polonais, que leurs guerres incessantes avec l'Ordre Teutonique rendaient déjà suspects ? les Croates et les Slaves du Sud, où les Bogomiles se comptaient encore par milliers ? En Allemagne, telle était la haine qu'inspirait le prêtre qu'on craignit un moment un massacre général. Si le concile d'abord, la haine des Hussites ensuite n'eût occupé, détourné les esprits, la Réforme eût peut-être commencé un siècle plus tôt. Qu'importait après tout à Grégoire XII, à Benoît XIII, à Jean XXIII surtout ? Leurs domaines réduits suffisaient à leur politique ; leurs ambitions, leurs pensées s'étaient rétré-

cies en même temps que leurs états : pauvres souverains, qui préférèrent le partage à l'abdication !

Jean XXIII était tout entier aux événements d'Italie ; mais là aussi la fortune le trahissait, il avait été chassé de sa capitale par le roi de Naples Ladislav, dépouillé de ses états, et depuis plus d'un an, il attendait, impuissant et désespéré, une occasion de prendre sa revanche. Il était dans un de ces moments où l'âme affaiblie n'oppose plus de résistance, s'abandonne au malheur, se laisse aller à la destinée. Il était disposé à payer cher le moindre secours : le roi de Hongrie en profita. Depuis 1413 jusqu'à sa mort, Sigismond est chef au moins nominal de la résistance contre Huss et ses disciples. Roi de Hongrie par suite de son mariage avec la fille de Louis le Grand, Marie, héritier présomptif de la couronne de S. Vaclav, il avait été élu roi des Romains en 1410 et son frère lui abandonnait sans jalousie le difficile soin de gouverner l'Allemagne. Ses états s'étendaient des Balkans à la mer Baltique et des Karpathes au Rhin. Mais cette grandeur même, loin d'être une cause de puissance, était grosse de périls. Que d'ennemis ! Les Turcs, les Polonais, les Vénitiens, sans compter les plus redoutables peut-être, les sujets, magnats hongrois ou vassaux allemands. Un homme de génie eût en vain essayé de contenir ces ambitions turbulentes et de maintenir en paix ces races ennemies, et Sigismond n'était certes pas un homme de génie.

Comme Vaclav, il avait reçu une éducation soignée : il savait plusieurs langues, le latin, le français, l'allemand, le hongrois ; sa parole était facile, élégante, il était presque éloquent. Il avait la répartie vive, plaisantait volontiers et entendait raillerie. Il était affable et bienveillant : humilis et urbanus, ces deux mots se trouvent chez tous les chroniqueurs qui ont parlé de lui. Sa bonhomie familière étonna plus d'une fois ses hautains compagnons. Il se mêlait aux bourgeois, s'asseyait à leur table : à Sienne, il fut à l'enterrement de la femme d'un riche citoyen, à Augsbourg, il tint sur les fonds baptismaux le fils d'un marchand ; il y avait sans doute beaucoup de calcul dans cette familiarité, les négociants de Sienne ou d'Augsbourg méritaient bien quelques

flatteries ; mais il sauvait les apparences par sa bonne humeur et son *humilité* restait digne et majestueuse. Il avait véritablement l'allure d'un roi : grand, bien pris, les cheveux blonds et frisés, les yeux bleus, mobiles et profonds, il séduisait toutes les femmes, tous les hommes s'inclinaient devant lui. Le premier succès n'était pas celui qu'il prisait le moins : il était en effet fort ami des femmes (*γυναικοφιλος*, dit un historien grec) (1). Sa passion dura jusqu'à la mort. « Quoique vieux, dit un chroniqueur qui est très indulgent pour lui et qui n'avait guère d'ailleurs le droit d'afficher une sévérité outrée, il était encore porté à la volupté..... et rien ne le charmait plus que la vue d'une jolie femme (2). » Pour elles, il compromit souvent ses intérêts, quelquefois son honneur, mais malgré ses débauches, il conserva jusqu'à sa mort une force toute juvénile ; il expia seulement par la goutte ses excès de boisson (3). Il était fier de son corps, faisait volontiers parade de sa beauté, aimait les fêtes, les tournois où il surpassait et écrasait tous ses rivaux.

C'est là un des traits saillants de son caractère : il était très vaniteux ; il se laissait volontiers séduire par les projets grandioses, les vastes conceptions, il allait à ce qui brille, mais il était aussi prompt au découragement qu'ardent à l'entreprise. Rien de plus difficile aussi et de plus fastidieux qu'une histoire suivie de son règne : impossible de se reconnaître au milieu de ces courses précipitées, de ces plans aussitôt abandonnés que conçus, où il use ses forces sans profit pour lui ni pour ses peuples. Quel contraste entre les deux frères : Vaclav, fatigué du pouvoir, indifférent, inattentif et Sigismond qui semble craindre sans cesse de voir les affaires manquer à son activité, et les conquêtes à son am-

(1) Menke, I, p. 1444.

(2) Sylvius, De duobus amantibus.

(3) Lors de son séjour à Rome, il dit au pape Eugène : il y a trois points, Très-Saint-Père, sur lesquels nous différons et trois points par où nous nous ressemblons : tu te lèves tard, moi, avant le jour ; tu bois de l'eau, moi du vin ; tu fuis les femmes, je les suis. Mais tu distribues généreusement les biens de l'Eglise, je ne garde rien pour moi ; mes pieds ne valent pas mieux que tes mains ; tu perds l'Eglise et moi l'Empire. — *Aeneas Sylvius*, Biographie de Sigismond, publiée par Palacky (Reise nach Italien, p. 113).

bition ; le premier, indécis et irrésolu, le second, mobile dans ses résolutions, mais apportant à la réalisation de ses incertains projets la même ardeur infatigable : de Charles IV, ils n'ont qu'un certain amour des lettres, la beauté et la force physique. Et cependant, cette mobilité extrême de Sigismond produit quelquefois les mêmes effets que l'inertie et la violence de Vaclav : il est si pieux qu'il meurt en odeur de sainteté et mérite d'être canonisé, mais il souille sa mémoire par des cruautés indignes et il a des colères d'enfant qui se venge contre un obstacle naturel, mais imprévu ; il ruine ses sujets par ses exactions et se ruine par sa prodigalité ; il oublie ses promesses plus encore qu'il ne les viole, et ses revirements brusques, ses enthousiasmes et ses oublis, ses serments et ses parjures finissent par lui aliéner tous les esprits : roi sans grandeur mais mêlé à de grands événements, il a poursuivi la gloire et n'a conquis qu'une renommée bruyante mais douteuse, récompense suffisante après tout d'un prince qui a pris l'agitation pour l'action !

Après son élection, il avait subi quelque temps l'influence de Frédéric de Hohenzollern, burgrave de Nuremberg (1), et il avait voulu exécuter ses plans de restauration de l'Empire (2). Mais il revint bientôt à des pensées moins hautes, et pendant trois ans, ne parut pas en Allemagne. Puis, subite-

(1) Frédéric de Hohenzollern, burgrave de Nuremberg, qui fut plus tard électeur de Brandebourg, est un des hommes les plus remarquables de son temps et il a joué dans l'Empire un rôle considérable. Son action a été mise en lumière dans le célèbre ouvrage de M. Droysen (*Geschichte der preussischen Politik*, I, 2^e édit. Leipzig, 1868). Malheureusement M. Droysen, trop souvent dominé par la passion politique, attribue plus d'une fois à Frédéric des pensées et des plans qu'aucun document ne prouve, mais qui permettent à l'écrivain de le représenter comme un prédécesseur conscient de l'empire actuel d'Allemagne.

(2) Ces préoccupations se reflètent dans la lettre par laquelle Sigismond accepte la couronne que lui offraient quelques électeurs : « Quoique nous nous trouvions, dit-il, trop faible en prudence, sagesse et force, quoique nous sachions que nous sommes impuissant à porter le poids du Saint-Empire-Romain qui est maintenant honteusement déchu et affaibli et que nous soyons convaincu que des forces surhumaines suffiraient seules à rétablir l'ordre, cependant non seulement des électeurs, mais encore d'autres seigneurs nous ont encouragé et nous avons accepté non pour notre propre intérêt, mais pour l'honneur et la gloire de Dieu tout puissant et pour le bien général. » (Aschbach, I, p. 297).

ment pris de remords, il pensa à réparer sa négligence à force d'activité : il irait se faire reconnaître dans les provinces des anciens royaumes de Lombardie, d'Arles et de Bourgogne, et quand il aurait ainsi rendu au Saint-Empire-Romain-Germanique son ancienne splendeur, il viendrait se faire couronner solennellement à Aix-la-Chapelle. Malheureusement la réalité répondit mal à ces visions radieuses : son voyage de souverain fut une équipée peu glorieuse (1413-1414). Une fois de plus s'étalait au grand jour la pauvreté impériale : il fallait négocier avec les villes, avec les plus minces seigneurs, vendre les derniers privilèges régaliens pour obtenir un serment de fidélité aussitôt oublié que prêté ; le duc de Milan refusa à Sigismond l'entrée de sa capitale. L'arrivée ne fut guère plus glorieuse ; le roi faillit être obligé de quitter Aix-la-Chapelle sans avoir été couronné : aucun électeur n'avait daigné venir. Plus tard, il fut sur le point d'être enlevé par quelques bandes de pillards, qu'entretenaient les ducs des Pays-Bas. Il se consolait de ses mésaventures par l'espérance d'une grande revanche : la chrétienté lui devrait la fin du schisme. Son voyage en Italie avait eu en effet au moins pour résultat de décider Jean XXIII à convoquer un concile.

Les prélats, réunis à Pise, avaient décidé, en se séparant, qu'un nouveau concile s'ouvrirait dans cinq ans. Mais il fallait pour cela l'ordre du pape, et il paraissait assez difficile de convaincre Jean XXIII. Sigismond lui-même n'y serait jamais parvenu sans Ladislav. Chassé de sa capitale par le roi de Naples, menacé dans Bologne, le pape se jeta dans les bras de Sigismond : c'était sa politique habituelle, il sauvait le présent en abandonnant l'avenir. Il se résigna à promettre la convocation d'un concile, non d'abord sans demander des garanties : « tout dépend de l'endroit, écrivait-il à son ambassadeur, je ne veux pas d'une ville où l'empereur commande. » Sigismond fut inflexible ; Jean céda, un concile œcuménique dut s'ouvrir à Constance le premier novembre 1414. L'annonce de cette convocation trouva d'abord beaucoup d'incrédules : pour la première fois, une grande assemblée catholique se tenait sur les terres d'Empire, le pape n'y

consentirait pas : mais peu à peu les nouvelles se confirmèrent, on ne put plus douter des intentions de Sigismond, des promesses de Jean XXIII, et aussitôt toutes les questions particulières, toutes les compétitions de nations ou de princes passèrent au second rang et s'effacèrent devant l'intérêt général de la chrétienté. La France oublia un instant les querelles des Armagnacs et des Bourguignons, l'Allemagne les rivalités de ses seigneurs et de ses villes : la paix, disparue de la terre, ne reviendrait-elle pas avec l'unité de l'Église ? Dieu, qui frappait si durement le monde, ne lui pardonnerait-il pas, si on portait une main courageuse sur les abus ? Les peuples sont lents à désespérer : l'échec de Pise fut oublié ; on ne réfléchit pas que ceux-là seraient chargés de réformer l'Église qui avaient besoin d'être réformés ; on crut à un miracle : c'est comme un dernier élan vers Dieu, un dernier acte de foi de ce moyen-âge qui avait produit les croisades et qui retombe brisé après ce dernier effort, envahi par le doute et en mourant. Le but du concile, c'était la Réforme de l'Église dans son chef et dans ses membres ; de là trois points principaux qui devaient attirer son attention : d'abord le schisme. Il fallait mettre un terme à ce scandale de trois papes, qui se disputaient le monde et le déchiraient en le tirant à eux ; — puis les abus. On devait terminer ce que le concile de Pise n'avait pas même entrepris, rendre au clergé sa pauvreté et sa pureté, délivrer les laïques des lourdes charges sous lesquelles ils succombaient ; — enfin, les hérésies. C'était le mal le plus terrible, la lèpre dont Dieu frappait son Église infidèle. Mais maintenant, tous les chrétiens se confondraient de nouveau sous une même loi, dans l'adoration du Seigneur : malheur à ceux qui continueraient leur opposition et protesteraient, vrais suppôts de Satan, contre les décisions souveraines du Saint-Esprit !

Dans son entrevue de Lodi avec Sigismond, Jean lui avait parlé des troubles de Bohême, de l'inertie de Vaclav qui paralysait l'action des chefs ecclésiastiques et lui avait demandé d'intervenir pour rétablir l'autorité de l'Église si profondément ébranlée. Sigismond pensa aussitôt à faire venir Huss à Constance et lui envoya sur le champ Jean de Chlum et

Vaclav de Duba : il lui promit de lui obtenir une audience du concile devant lequel il défendrait librement sa doctrine ; s'il ne se déclarait pas convaincu, il s'en retournerait librement à Prague (1).

Cette invitation excita de vives inquiétudes parmi les amis de Huss : « Il te livrera à tes ennemis, » lui disaient-ils. Un de ceux qui lui avaient transmis les offres de Sigismond, le seigneur Mikès Divoky, lui conseilla secrètement de ne pas se fier aux promesses du roi : mais ces craintes n'arrêtèrent pas le réformateur ; il ne se dissimulait pas les périls auxquels ils s'exposait, mais l'heure maintenant était venue de confesser la vérité, il ne devait pas reculer devant le bûcher, dès que sa mort pouvait être utile à la cause de Dieu. Et d'ailleurs, pourquoi n'entraînerait-il pas le concile ? Pourquoi Jésus-Christ ne toucherait-il pas les cœurs des prélats assemblés, comme il avait touché le sien (2) ? La foi sincère ne va pas sans le prosélytisme.

Il se prépara sur le champ à partir pour Constance et chercha avant tout à se purger des soupçons d'hérésie qui, en déterminant d'avance la décision du concile, pouvaient l'empêcher de répondre à son appel. Un synode extraordinaire était réuni à Prague. Huss annonça par des affiches placardées dans les rues les plus fréquentées qu'il était prêt à ré-

(1) « Le roi Sigismond m'a fait dire par Henri Lefl et par d'autres qu'il voulait me procurer une audience suffisante (du concile) et si je ne me soumettais pas au jugement, qu'il voulait aussi me renvoyer en toute liberté. » Lettre de Huss, juin 1415. (Pal. Docum. p. 114). Ces paroles suffiraient pour prouver l'erreur de certains historiens qui ont prétendu que Sigismond n'avait pas donné de sauf-conduit à Huss. On a cité, il est vrai, une lettre de Huss : 1^{re} sept. 1414. (Doc., p. 64) : « J'espère, dit-il, que je ne craindrai pas de confesser Notre Seigneur Jésus-Christ, et s'il le faut de mourir pour lui ; » il n'eût pas, dit-on, exprimé de pareilles craintes, s'il eût eu un sauf-conduit. Mais plus loin, dans la même lettre, on lit : « J'ai l'intention de courber humblement la tête, de paraître devant le concile de Constance avec le sauf-conduit de Votre protection. » Michel de Priest, le notaire royal, écrit à Huss (8 oct. 1414, Doc., p. 533) : En réponse à la demande de sauf-conduit que tu as adressée au roi Notre maître, j'ai prié Sa Majesté de vouloir bien te donner enfin les lettres nécessaires pour le sauf-conduit. »

(2) Huss et Jérôme « vinrent à Coustance, parce qu'ils avaient une grande confiance en eux et voulaient entraîner tout le concile à défendre le droit et la vérité. » (Chronique d'Augsbourg, Burkard Zink, dans les Chroniken der deutschen Stedte, vol. V, p. 63).

pondre, en présence de l'archevêque et des prélats, à tous ceux qui croiraient avoir quelque faute ou quelque erreur à lui reprocher. Le lendemain (26 août 1414), Jean de Jesenice, suivi de quelques maîtres et de nombreux étudiants, se présenta à la porte du synode et demanda au nom de Huss qu'il fût permis au maître de venir se justifier devant l'assemblée. On lui répondit qu'il était impossible de lui donner audience, parce que la séance était consacrée à discuter une proposition royale. Après avoir attendu encore quelques instants, il se retira en faisant constater par les témoins qui l'accompagnaient la demande de Huss et le refus du synode (1). Jean de Jesenice obtint du moins de l'inquisiteur de Prague, Nicolas, évêque de Nazareth, une déclaration formelle, qui empruntait au caractère du témoin une importance particulière. Je me suis trouvé très souvent, disait Nicolas, en relation avec maître Huss, j'ai discuté souvent avec lui sur des questions religieuses, je n'ai jamais aperçu dans sa doctrine la moindre erreur, je l'ai toujours regardé comme un véritable et sincère catholique. L'inquisiteur n'hésita même pas à donner à Huss un certificat d'orthodoxie (2). L'archevêque de Prague fut moins explicite : interrogé par quelques maîtres bohêmes, il se contenta de répondre que, pour lui, il n'avait rien à reprocher à Huss, que ce n'était pas par l'archevêque de Prague qu'il avait été condamné, mais par le pape.

Les adversaires de Huss ne relevèrent pas le défi qu'il leur jetait, mais ils se préparèrent en secret à la lutte décisive : ils firent une sorte d'enquête préalable, réunirent les témoignages et les documents nécessaires pour condamner le prédicateur de Bethléem. Huss n'ignora pas leurs manœuvres, il eut même entre les mains le dossier préparé contre lui, et écrivit dès lors quelques notes pour sa défense : la perfidie et l'injustice de ses ennemis firent sur lui une profonde impression de dégoût et de crainte involontaire ; aussi, les derniers jours qu'il passa en Bohême furent tristes : sa confiance était ébranlée, les inquiétudes de tous ses amis finissaient par

(1) Doc., p. 240-241.

(2) Doc., p. 242-244.

agir sur lui ; les plus résolus, les plus hardis étaient abattus : j'irai te rejoindre, lui disait Jérôme de Prague, mais il ajoutait : si je vais au concile, je crois que je n'en reviendrai pas. C'était l'opinion générale : Dieu soit avec toi, dit à Huss un cordonnier, un certain André Polonus, il me semble que tu ne reviendras pas (1).

Huss quitta Prague le 11 oct. 1414. Les débuts du voyage furent heureux (2). Depuis quelques années, le silence s'était fait en Allemagne autour du nom de Huss, l'approche de la réunion du concile avait affaibli, sinon éteint toutes les anciennes haines, on était unanime à remettre à la grande assemblée de Constance le soin de décider toutes les questions en litige. Il ne manquait pas, surtout dans le Sud de l'Allemagne, de fidèles très irrités contre le clergé et pleins d'admiration pour l'homme qui n'hésitait pas à sacrifier sa vie pour régénérer l'Église. Dans toutes les villes que traversait Huss, il annonçait par des affiches qu'il allait à Constance pour y rendre compte de sa conduite et y donnait rendez-vous à ceux qui croiraient avoir quelque motif d'accusation contre lui. Souvent les magistrats, les plus riches bourgeois, quelquefois même les prêtres, venaient conférer avec lui et s'en retournaient frappés de son enthousiasme, de son éloquence et de sa piété. Peu à peu les sinistres pressentiments qui avaient envahi le maître avant son départ de Bohême, s'évanouissaient : « Je n'ai encore rencontré aucun ennemi, » écrit-il de Nuremberg (3). Ce voyage le débarrassa de ses

(1) Docum., p. 110. — Dans une lettre de Huss de juin 1415. Elle est en latin, mais trois ou quatre lignes sont en bohême. Les écrivains qui ont cité cette phrase célèbre ont attribué au cordonnier un petit discours : Fidèle et constant chevalier, seigneur Jean, que le roi, non celui de Hongrie, mais celui du ciel te donne une récompense éternelle pour ta fidélité. En réalité, cette phrase est de Huss et s'adresse au seigneur Jean de Chlum.

(2) Avant de partir, Huss avait écrit à un de ses disciples, Martin, une lettre qui ne devait être ouverte qu'après sa mort et qui était un véritable testament. Nous en avons déjà cité quelques fragments. (V. Docum., p. 74.)

(3) 20 oct. 1414. Cette lettre, fort intéressante, nous donne un récit détaillé du voyage de Huss. (Docum., p. 75). Palacky dit à ce propos (III, 1, 316, éd. allemande) : « La grande attention que lui montrait le peuple surprit Huss, dont le côté faible était précisément le besoin de l'approbation.

derniers préjugés ; il n'avait jamais haï les Allemands, mais l'Allemagne lui inspirait une crainte un peu excessive, elle se dissipa. Son patriotisme resta aussi actif et aussi profond, mais il ne fut plus aussi défiant ; tout en gardant aux Cèques la première place dans son cœur, il donna à ses pensées un caractère général et humain, digne de l'homme qui allait mourir, non seulement pour la Bohême, mais pour l'humanité. Encouragé par l'accueil qu'il recevait partout, soutenu par les seigneurs qui l'accompagnaient, les barons Vaclav de Duba et Jean de Chlum (1), auxquels se joignit plus tard Henri Lacenbok, le réformateur s'inquiéta peu des retards que subissait l'envoi du sauf-conduit impérial et il n'hésita pas à entrer à Constance (3 nov.) et à se présenter même devant le pape Jean XXIII, sans attendre le retour de Vaclav de Duba qui était allé demander à Sigismond les lettres promises et qui les rapporta deux jours après (5 nov.). Huss fut assez favorablement accueilli ; le pape lui laissa toute liberté d'aller et de venir dans la ville, lui demanda seulement de ne pas prêcher et de ne pas se montrer trop ouvertement dans les églises. Du reste, il promettait à Huss qu'il serait entendu par le concile en audience publique (2).

Il se vantait d'avoir été loué par tous ceux avec qui il avait discuté. » Il me semble que ces paroles sont un peu injustes. S'il y a une chose qui frappe dans Jean Huss, c'est son humilité, sa crainte de se donner une importance qu'il n'a pas. Dans les lettres qu'il écrit pendant sa captivité, il revient souvent sur ce point : il ne se fait aucune illusion sur son rôle, il n'est que l'indigne instrument de la volonté divine. Cette approbation qu'il recherchait, il la désirait non pour lui, mais pour sa doctrine ; il ne voulait pas être admiré, mais être imité et suivi.

(1) Jean de Chlum avait pour secrétaire Pierre de Mladenovice qui nous a laissé un récit détaillé du procès de Huss. Ce récit renferme un très grand nombre de pièces officielles qui en font un monument historique de premier ordre. Il a été publié par Höfler, mais, heureusement, réédité par Palacky.

(2) Cette audience lui était de plus garantie dans le sauf-conduit de Sigismond. Il est très explicite, ce sauf-conduit : Sigismond recommande à tous maître Jean Huss, et ordonne « de le laisser passer, rester, demeurer et revenir librement. » (Docum., p. 237-238). Vaclav de Duba quitta Huss à Nuremberg le 20 octobre pour aller chercher les lettres du roi des Romains qui n'arrivaient pas ; le chancelier royal avait fait le sauf-conduit à Spire, 18 octobre, il le remit à Vaclav qui repartit aussitôt, et rejoignit Huss à Constance le 5 nov.

Le concile n'était pas encore ouvert officiellement, mais la foule était déjà grande dans la ville : on n'avait jamais vu encore si nombreuse et si imposante assemblée ; ce n'était pas seulement une grande réunion ecclésiastique, c'était aussi un congrès politique. Il s'agissait de guérir le mal dont souffrait le monde ; les symptômes étaient différents dans les divers pays, la cause était partout la même, il fallait la déterminer nettement, d'abord ; la supprimer, ensuite. Aussi, tous ceux qui espéraient avoir quelque influence dans le grand conseil de la chrétienté, tous ceux qui, par leur science, leur titre ou leur puissance, étaient les membres désignés de cet aréopage, s'étaient donné rendez-vous à Constance. Les évêques y coudoyaient les princes, tous les rois, sauf un, avaient envoyé leurs ambassadeurs. Il y eut au concile trois patriarches, vingt-neuf cardinaux, trente-trois archevêques, environ cent cinquante évêques, plus de cent abbés et de cinquante prieurs ; le pouvoir nouveau, qui avait essayé un moment de faire l'intérim de la papauté, les Universités, était représenté par trois cents maîtres, et ce ne fut pas un des traits les moins remarquables de ces grandes assises du XV^e siècle que le rôle qu'y jouèrent les docteurs ; ce rôle fut plus grand à Constance qu'à Pise, plus grand encore à Bâle qu'à Constance (1) : à mesure que le mal s'aggravait, que les échecs se multipliaient, on faisait appel à des forces nouvelles, on appelait les réserves pour arrêter les progrès de l'ennemi. Grave concession, bien qu'inconsciente, à l'esprit démocratique qui commençait à agiter l'Europe ! N'était-ce pas un premier pas vers Huss et les réformateurs que cette égalité de la science et de la position ?

Ces prélats, ces ambassadeurs amenaient avec eux des serviteurs, des secrétaires, des soldats. Tous ceux qui avaient confiance dans leur étoile, leur intelligence ou leur audace, étaient accourus : quelle meilleure occasion de gagner une place, un bénéfice ? Les marchands aussi étaient fort nombreux, et les magistrats de la ville furent un moment effrayés, débordés. Il y eut par moment cent mille étrangers,

(1) V. sur ce point, Frédéric de Raumer : *Die Kirchensammlungen von Pisa, Kostnitz und Basel*, p. 125.

trente mille chevaux. Où les loger ? Comment les nourrir ? Comment surtout maintenir l'ordre au milieu de ces troupes étrangères et souvent ennemies, Anglais et Français, Polonais et chevaliers de l'Ordre Teutonique, Italiens et partisans de la Réforme, défenseurs du concile et amis du pape ? Beaucoup étaient venus sans but déterminé, par curiosité, pour s'amuser, et cette ville, où devait se régénérer l'Église, était une véritable Babylone : les charlatans, les joueurs de flûte encombraient les rues (1) ; les prélats avec leurs costumes somptueux, leurs chevaux bardés d'or, leurs escortes bruyantes et querelleuses s'occupaient moins de discussions théologiques que de festins et de tournois (2). Il y avait sept cents filles publiques avouées, sans compter les autres (3).

Huss fut effrayé de ce tumulte : « Si vous pouviez voir ce concile, qui s'appelle très saint et infaillible, écrivait-il à ses amis de Bohême, vous verriez une grande abomination ; les Souabes disent qu'il faudra trente ans pour purifier la ville de Constance des péchés qui l'ont souillée » (4). Perdu au milieu de cette foule, il ne sortait pas de la maison où il était logé et préparait sa défense ; mais ce qui l'occupait surtout, ce n'était pas son propre salut et la réfutation des calomnies qui le poursuivaient, c'était la Réforme de l'Église, et nous avons encore un admirable discours qu'il voulait prononcer devant les prélats réunis (5). Sublime renoncement ! Huss savait qu'il risquait sa vie à parler ainsi, il n'ignorait pas que les haines qui s'acharnaient après lui n'avaient d'autre cause que ses audacieuses attaques contre le clergé, et,

(1) Il y eut à Constance trois cents bateleurs ou musiciens, six cent barbiers.

(2) Ils donnaient quelquefois eux-mêmes l'exemple du désordre. Les archevêques de Pise et de Mayence se prennent de querelle : des paroles on en vient aux coups ; comme ils n'avaient pas d'armes, ils cherchaient à s'étrangler : beaucoup de prêtres effrayés se sauvèrent par la fenêtre. (Muratori XXII, 911).

(3) Aschbach II, p. 42. Sur le nombre des étrangers à Constance et le prix des vivres, voir Aschbach (Document 32).

(4) Docum., p. 138.

(5) Publié par Höfler (I, 298-315).

au moment de comparaître devant ses juges, il préparait un discours qui raviverait toutes les colères, lui aliénerait même ses partisans, s'il en avait, et rendrait inévitable sa condamnation. Mais que lui importait la mort? Il lui suffisait de rendre témoignage à la vérité; le supplice lui était doux, s'il le souffrait pour le Christ. On a dit que Huss était mort pour l'indépendance de la pensée, qu'il était un des premiers et des plus sublimes apôtres de la liberté de conscience : cela est vrai, en fait; il est certain qu'en revendiquant jusque sur le bûcher le droit de ne pas se soumettre à la décision du concile, il brisait en quelque sorte l'Église officielle et universelle, mais il avait à peine conscience de sa révolte et n'en prévoyait ni n'en acceptait les conséquences logiques : ce qu'il rêvait, ce n'était ni la liberté de conscience, ni l'affranchissement de l'intelligence, — ces idées ne sont pas du XV^e siècle, — mais la Réforme, par l'Écriture; c'est pour elle qu'il a lutté et souffert, pour elle qu'il a donné sa vie, comme gage de la sincérité de sa foi. Qu'ils sont loin, disait-il dans son sermon, qu'ils sont loin les prêtres du but que leur a proposé notre Seigneur! Ils devaient être simples, humbles, et ils dominent la terre, ils veulent soumettre les grands et les rois et courber sous leur autorité les têtes les plus hautes. Qui reconnaîtrait dans ces prélats, escortés de chevaliers, chamarrés d'or et d'argent, les disciples du pauvre Crucifié? Et la charité!.... Que de temps leur faut-il pour oublier le serment qu'ils ont prêté? Véritables étalons, qui hennissent à la vue d'une femelle et se précipitent sur elle, oublieux des hommes comme de Dieu. Et d'où vient tout ce mal? Je crains, je tremble de l'avouer, mais je n'ose pas me taire, je ne veux pas qu'on dise : Malheur à lui ! il a gardé le silence et ses lèvres sont souillées. La cause, l'origine, la source de tout le mal, c'est la cour romaine, non seulement parce qu'elle ne remplit pas sa mission, qu'elle ne détruit pas le péché comme elle le devrait, mais ses provisions, ses dispenses, ses collations ont livré l'Église à la simonie et à la corruption. Et il ajoutait des paroles qui paraissent prophétiques, si l'on songe aux événements qui couvriraient la Bohême de ruines et de sang : « le peuple périt et nous sommes les

coupables de sa mort, nous qui devrions le conduire à la vie. Et voilà, les villes sont dépeuplées, les châteaux renversés les églises détruites, les monastères ruinés. »

Qui dira l'effet qu'eussent produit ces paroles sur le concile ? Les assemblées sont sujettes aux entraînements : beaucoup de docteurs et même d'évêques désiraient d'ailleurs sincèrement la Réforme, peut-être auraient-ils eu la majorité, peut-être aurait-on ainsi évité cet avortement, qui fut si funeste à l'Église. Mais les ennemis de Huss veillaient, et ils étaient résolus à ne pas permettre une épreuve aussi dangereuse.

Huss a répété plusieurs fois que ses adversaires les plus acharnés ont été ses compatriotes : tous ceux qui s'étaient déjà mesurés avec le réformateur étaient à Constance, guettant la vengeance : les oiseaux de proie tournoyaient, annonçant une victime. Là se trouvaient l'évêque de Litomysl Jean de Fer, Michel de Nemecky Brod, surnommé Michel de Causis, Vaclav Tiem qui n'avait pas pardonné au prédicateur de Bethléem ses déceptions financières, l'ancien ami de Huss enfin, Etienne Palec. Stanislas de Znojmo était mort subitement, au moment où il se préparait à partir pour Constance. Le témoignage de ces accusateurs était d'autant plus redoutable que le concile était incapable de juger les livres cèques qui formaient une partie importante des œuvres de Huss et n'avait aucun moyen de contrôler les dépositions qui se rapportaient aux sermons, aux dissertations et aux lettres slaves. De plus, les demandants avaient une sérieuse influence, par leur position, comme l'évêque de Litomysl ou par leurs relations, comme Michel de Causis. Huss avait bien autour de lui un assez grand nombre de Bohèmes, dévoués à sa cause, mais ces chevaliers, ces étudiants, étaient sans autorité, suspects, et leur affection ne lui était d'aucun secours. Les accusateurs étaient sûrs d'avance de l'appui de ceux qui, dans le concile, étaient hostiles à toute Réforme ; ils étaient fort nombreux : presque tous les prélats italiens, le parti de Jean XXIII ; si l'on avait voté par tête, ils auraient suffi à faire la majorité, mais l'on votait par nation ;

le résultat dépendait de la nation française que dirigeaient le cardinal d'Ailly et Gerson.

D'Ailly, né à Compiègne en 1350, s'était distingué à l'Université de Paris par sa piété sincère, sa finesse et sa subtilité dans les discussions et son érudition scolastique. Il avait mérité d'être nommé chancelier de l'Université ; puis, mêlé aux négociations de la fin du XIV^e siècle, le zèle qu'il avait montré pour le rétablissement de l'unité dans l'Église, lui avait valu le chapeau de cardinal. Penseur remarquable, il avait soutenu la nécessité d'une Réforme dans des traités passionnés et hardis ; mais ses écrits épuisaient son énergie. Ardent en paroles, il était presque timide en action, sa douceur dégénérait en faiblesse : dans la grande discussion théologique de l'Université de Paris, en 1403, il avait parlé contre la neutralité, il proposait d'appeler les deux papes. Il regrettait de n'avoir pas deux volontés pour les partager entre eux. Plus tard, à Constance, quand s'engage la question de la Réforme, il hésite, tergiverse, et finit par inspirer quelque défiance à ses propres amis ; défiances injustes : il aurait voulu réformer les abus, mais par la conciliation, de l'accord unanime de tous les intéressés. Avidé de paix, fanatique d'union, il éprouvait une irritation instinctive contre Huss, ses résistances et ses audaces.

Tout autre était le caractère de Gerson. Jean Charlier, l'aîné de douze enfants, était né le 12 décembre 1363 à Gerson, village du diocèse de Reims, à quelque distance de Rethel. Suivant l'usage de son temps, il prit le nom de son village. Fort jeune encore, il se distingua à l'Université et en fut nommé chancelier, grâce à la protection de d'Ailly, dont il resta toujours l'ami et le conseil ; à Constance, il était le véritable chef de la nation française et son zèle pieux, sa science profonde, l'honnêteté et la rectitude de sa vie lui assuraient une réelle influence sur les autres nations. Il n'eût peut-être pas pu empêcher la condamnation de Huss, mais, s'il l'approuvait, elle était certaine. Sa conduite dans cette douloureuse affaire a été longtemps inexplicable : les historiens du concile de Constance ont presque tous reproduit des paroles de Gerson aussi hardies et aussi dangereu-

ses pour l'Église catholique que les sermons de Huss. Comment donc s'est-il prononcé contre lui ? comment surtout a-t-il consacré toute son activité et tous ses efforts à faire condamner un homme dont il partageait les convictions les moins orthodoxes ? — Les faits ont été obscurcis par une erreur singulière. Von der Hardt a publié, dans sa grande collection des documents relatifs au concile de Constance, un traité célèbre : « Des moyens d'unir et de réformer l'Église » (1), qu'il a attribué à Gerson. Les écrivains postérieurs ont accepté cette opinion sans examen et ce traité a toujours servi à tous ceux qui essayaient de donner une idée des doctrines du théologien français ; on s'est habitué à voir dans Gerson un précurseur de Luther, et un théologien italien a même eu l'idée assez singulière de placer sur la même ligne Gerson, Luther, Bossuet et Mirabeau (2). Une étude même superficielle aurait cependant facilement éveillé les soupçons ; les doctrines des *Moyens de réformer l'Église* sont singulièrement différentes en effet de celles de tous les autres écrits de Gerson et il est établi aujourd'hui que Von der Hardt lui a attribué à tort la paternité d'un livre qu'il aurait certainement condamné (3). Gerson avait, comme d'Ailly, une piété profonde et une foi inébranlable, son intelligence était claire et pénétrante, sa volonté persévérante et ferme ; vivement frappé des périls qui menaçaient la

(1) De modis uniendi ac reform. Eccles. in concil.

(2) « Gerson voulait introduire le suffrage de l'opinion universelle dans le domaine du concile et pacifier l'Église ; Luther, le suffrage de l'opinion universelle dans la conscience individuelle, pour la réformer. — Bossuet voulait délivrer l'Église gallicane de ce qu'il regardait comme l'excès de la puissance pontificale ; Mirabeau émanciper la nouvelle Europe de l'ancienne ; » et ailleurs : « Gerson et Bossuet ont créé deux grandes époques, celui-là celle de Luther, celui-ci celle de Mirabeau. » Abbate Tosti, storia del concilio di Costanza (I, p. 72).

(3) C'est M. Schwabe qui a le premier prouvé que le De modis uniendi n'était pas de Gerson, (Schwabe, Johannes Gerson, Wurzburg, 1859, p. 483-491). Il attribue cette dissertation à un bénédictin, André de Randolf. Le livre de Schwabe diffus, obscur et ennuyeux, est remarquable par la finesse critique de l'auteur. C'est un essai de cette étude des sources qui est à peine commencée et qui permettra, plus tard, d'écrire une histoire sérieuse du concile de Constance et de la part glorieuse qu'y prit l'Université de Paris.

foi et de la nécessité d'une Réforme, il avait l'énergie nécessaire pour l'accomplir et faire face aux dangers ; mais c'était un esprit modéré, il avait horreur des audaces : il représentait admirablement l'Université de Paris, qui était trop intimement liée à l'Église pour songer à se séparer d'elle, et la France qui devait trop à la papauté pour consentir à une rupture. Il admettait bien sans doute que, dans une période de crise, les conciles prissent le gouvernement et remplaçassent les pontifes impuissants ou indignes, mais il ne contestait pas en principe l'autorité du pape, et surtout il ne comprenait pas l'Église représentée autrement que par le clergé. S'il ouvrait les portes du concile aux docteurs et aux simples prêtres, il condamnait avec une sévérité convaincue les théories de Huss, dont les conséquences extrêmes n'allaient à rien moins qu'à accorder à tout homme le droit d'interpréter et de prêcher l'Évangile. Sa rigueur envers le réformateur bohème fut d'autant plus grande que la conduite de Jean XXIII le poussa presque à la révolte, le força du moins à aller plus loin qu'il ne l'eût voulu et qu'il crut alors plus nécessaire de démontrer d'une manière certaine qu'il ne sortait pas volontairement des voies légales, de prouver, en frappant la révolution, qu'il n'était pas révolutionnaire : Huss à ses yeux, en effet, ne représentait pas la Réforme, mais la révolte ; toute faiblesse à son égard aurait eu pour résultat, supposait Gerson, de compromettre le concile et de lui enlever toute espérance d'atteindre le but qu'il se proposait. De très bonne heure il avait vu dans les prédications de Bethléem le germe d'un bouleversement religieux et social : dès 1414, il avait écrit à l'archevêque de Prague pour l'exhorter à détruire l'hérésie qui pullulait dans son diocèse et lui avait conseillé de recourir, s'il le fallait, au bras séculier (1) ; quelque temps après, il lui envoyait les articles qui avaient été extraits des livres de Wiclif par la faculté de théologie de Paris et condamnés par l'Université (2). Fort opposé en politique aux idées démocra-

(1) 27 mai 1414. Docum., p. 523.

(2) 24 sept. 1414. Id. p. 527.

tiques, contre lesquelles il avait combattu à Paris, lors de la révolte des Cabochiens, il prévoyait les Taborites, leurs tendances républicaines et socialistes, et il ne pardonnait pas à Huss d'avoir ébranlé et affaibli l'autorité ; les accusations qu'il présenta au concile sont frappantes à ce point de vue : il reprocha au réformateur d'avoir enseigné que nul n'est véritablement pape, seigneur ou prélat, s'il est en péché mortel ; que les sujets et plébéiens peuvent et doivent dénoncer et blâmer ouvertement les vices de leurs supérieurs ; qu'on ne doit aux prélats ou aux nobles et aux rois en péché mortel ou prévus pour la damnation (*præsciti*) ni respect, ni obéissance (1). Avec de pareils principes, pensait-il, il n'y a pas de société possible. Mais pourquoi au moins, a-t-on dit, n'a-t-il pas séparé l'homme de l'idée, épargné le prédicateur, en condamnant ses doctrines ? C'est que pour lui l'erreur était le fait d'une volonté pervertie ; une pensée fausse était un vice ou un crime et méritait le même châtement (2). Huss allait donc avoir contre lui le concile : partisans et adversaires de la Réforme étaient unis contre lui.

A cette cause première et décisive, qui détermina le rôle de Gerson et des maîtres de l'Université de Paris, s'ajouta encore la haine que les nominalistes ressentaient contre les réalistes, haine qui n'eut d'ailleurs nullement le caractère d'une rancune personnelle. Les nominalistes étaient convaincus que les réalistes arrivaient fatalement à des conclusions repoussées par l'Église, qu'ils étaient hérétiques virtuelle-

(1) Docum., p. 185.

(2) « La cause primordiale et l'origine principale de toutes les erreurs ont été et sont le désordre des sentiments et la corruption de la volonté. » (De sensu literalis S. Scripturæ, opp. I, p. 5). M. Schwabe donne une raison un peu subtile de la netteté avec laquelle Gerson se prononça contre Huss. Il tenait beaucoup, dit-il, à faire condamner par le concile les théories régicides et la mémoire de Jean Petit, et il voulait en quelque sorte engager l'assemblée en obtenant une condamnation contre le novateur bohême. C'était une sorte de précédent, qui, d'après lui, ferait loi. En effet, lorsque l'ordre du jour appela la discussion des paroles de Jean Petit, Gerson rappela le sort de Huss : « Il était moins coupable, dit-il, et cependant vous l'avez traité plus sévèrement. » Cette phrase, le seul argument que donne Schwabe, ne me paraît pourtant pas suffisante pour croire à ce plan longuement médité et odieux, qui aurait fait du supplice de Huss un simple moyen de procédure.

ment et que toutes leurs dénégations ne changeaient rien à un fait nécessaire.

Une fois assurés des dispositions du concile, les ennemis de Huss ne perdirent pas une heure; il importait que l'affaire fût engagée avant l'arrivée de Sigismond qui se serait peut-être cru lié par le sauf-conduit. Le 28 novembre, Huss fut attiré dans le palais pontifical, sous prétexte d'une conférence, arrêté et jeté en prison (1). Jean de Chlum protesta, et, comme le concile ne tint aucun compte de ses plaintes, il en appela à Sigismond. Le roi, d'abord très sincèrement irrité de cette arrestation, ordonna que Huss fût remis en liberté, mais les ordres du roi ne furent pas mieux écoutés que les protestations des Bohèmes; à son arrivée à Constance, Sigismond se déclara de nouveau très mécontent et fit même mine de quitter la ville; en réalité, il ne voulait que sauver les apparences. Les prélats lui représentèrent que le droit de l'Église était supérieur à celui d'un roi, qu'on n'était pas tenu par une promesse faite à un hérétique, que l'assemblée se dissoudrait, si elle n'était pas libre sous sa protection: on était sûr que Sigismond ne résisterait pas à un pareil argument. Dès ce jour, il abandonna Huss et devint un des persécuteurs les plus acharnés de celui à qui il avait promis sa protection et dont le tort le plus grave avait été de se fier à la parole d'un prince.

Une commission de trois membres avait été chargée de préparer le procès. Huss, jeté dans un cachot infect, était tombé malade, et on avait même craint pour sa vie (2). Mais

(1) On a essayé de justifier ce guet-apens par une prétendue tentative de fuite de Huss, mais il est aujourd'hui démontré de la façon la plus incontestable que Reichenenthal, le seul chroniqueur qui parle de cette évasion, a confondu Huss et Jérôme de Prague. (Cp. Palacky, *das Hussitentum* und Prof. Höfler, p. 105.) M. Hefele a prétendu que Huss avait violé les conditions que le pape lui avait imposées, avait prêché et assisté à la messe. Mais d'abord le pape ne lui avait pas interdit d'entendre la messe, mais seulement la grand-messe, pour éviter le scandale, et ensuite nous savons qu'il ne sortit pas de chez lui. On fit un instant courir le bruit qu'il prêcherait et donnerait un ducat à tous ses auditeurs: inutile d'ajouter que c'était une pure invention.

(2) Huss fut arrêté le 28 novembre, on le garda huit jours dans la maison d'un chanoine de Constance. Le 6 décembre, on le transporta dans le

ses ennemis ne voulurent pas perdre leur vengeance, on le transporta dans une autre prison, et dès qu'il fut rétabli, on commença l'instruction. L'accusé demanda un avocat; on le lui refusa : il n'était permis à personne, objectait-on, de défendre un hérétique; on lui refusa même le droit de discuter les témoignages. Il était évident que sa perte était résolue et l'issue du procès n'était plus guère douteuse pour personne, lorsque les nouvelles de Bohême aggravèrent encore sa position.

On apprit en effet, sur ces entrefaites, qu'un ami de Huss, Jakoubek, avait distribué aux fidèles la communion sous les deux espèces : toutes les mesures prises contre Jakoubek étaient restées inutiles, il fallait frapper le maître pour faire trembler les disciples.

Un événement imprévu rendit cependant quelque espérance aux compagnons de Huss. Le concile avait résolu, pour mettre fin au schisme, de déposer les trois papes et d'en élire un nouveau. Jean XXIII, mis en demeure d'abdiquer, promit tout ce qu'on voulut, mais il ne cherchait qu'une occasion de s'enfuir, et le 20 mars 1415, il réussit en effet à sortir de la ville. A la nouvelle de cette évasion, l'émotion fut générale : peut-être le concile se dissoudrait-il, peut-être Sigismond mettrait-il Huss en liberté. Les gardes de la prison avaient suivi le pape et avaient remis l'accusé aux soldats du roi. Les Cèques eurent une heure de joie, mais Sigismond refusa de prendre parti pour Huss et le livra à l'évêque de Constance qui le fit enfermer dans son château de Gottlieben. Le concile reprit courage; obligés de procéder contre le pape, les prélats poursuivirent l'hérésie avec d'autant plus de sévérité : il leur convenait d'établir nettement leur fidélité à l'Église et de marquer le point qu'ils entendaient ne pas dépasser. Aussi les décrets contre la papauté

couvent des dominicains, sur une île du lac, et on lui assigna un cachot obscur, étroit et humide, où il tomba bientôt malade. Quelques jours après la fuite de Jean XXIII, Sigismond le confia à la garde de l'évêque de Constance (24 mars) qui le fit transporter dans son château de Gottlieben, sur les bords du Rhin, à trois quarts d'heure de la ville. On le ramena à Constance au moment du procès (juin), et il fut enfermé jusqu'à sa mort dans le couvent des Franciscains.

et contre les novateurs se succèdent coup sur coup. Le 30 mars, dans sa IV^e session, le concile déclare que toute personne, de quelque état ou dignité qu'elle soit, même papale, est tenue d'obéir à la puissance que les évêques réunis ont reçue du Saint-Esprit, et le 6 août, dans la V^e session, il complète cette déclaration par les célèbres articles qui établissent d'une manière explicite la supériorité des conciles sur les papes. Le même jour, il charge une commission de lui présenter un rapport sur les doctrines de Wiclif, et le 4 mai, sur les conclusions de son comité, il ordonne de brûler les livres du philosophe d'Oxford. On déterrera et on jettera hors du cimetière les os de celui qui avait été *le prince et le chef des révoltes récentes* contre l'Église et la foi. La conscience rassurée par une condamnation qui n'était que le prélude de la condamnation de Huss, les prélats déposent Jean XXIII (29 mai), et deux jours après, ils décident que le procès public de Huss commencera le 5 juin. Huss allait donc enfin obtenir cette audience publique qu'il avait si longtemps demandée en vain : il le devait à l'énergique intervention des seigneurs Cèques.

La nouvelle de l'arrestation et de la captivité du réformateur avait produit en Bohême une vive douleur ; à plusieurs reprises, les nobles avaient écrit à Sigismond des lettres menaçantes. Ils ne sauvèrent pas le maître, mais Sigismond voulut au moins leur donner une apparence de satisfaction en permettant à l'accusé de se défendre publiquement : le concile fit d'abord quelques objections, mais il devait bien quelque reconnaissance au roi qui avait si courageusement violé ses promesses : d'ailleurs la condamnation était désormais certaine, il se résigna à cette formalité sans péril.

Huss ne se faisait plus guère d'illusion sur les dispositions de l'assemblée et le sort qui l'attendait. Mais s'il n'espérait plus sauver sa vie, qu'il dédaignait d'ailleurs de défendre, il voulait rendre à la vérité un dernier et éclatant hommage. Il retrouva pour cette lutte suprême toute sa science et toute son éloquence.

Le 7 juin 1415, le concile se réunit dans le réfectoire du couvent des Franciscains. L'assemblée était fort nombreuse :

on commença par lire l'acte d'accusation et les dépositions des témoins ; on se proposait de passer ensuite au vote et de condamner les articles attribués à Huss ; c'est seulement alors qu'on aurait introduit l'accusé qui n'aurait plus eu qu'à se soumettre humblement aux décisions acceptées. Pierre de Mladenovice avertit aussitôt Jean de Chlum et Vaclav de Duba et ceux-ci obtinrent de Sigismond qu'il s'opposât à une pareille manière de procéder. Les prélats n'osèrent passer outre et Huss fut introduit. On lui présenta ses livres : il s'en reconnut l'auteur et on recommença à lire les dépositions ; à plusieurs reprises, il essaya d'interrompre cette lecture ; il voulait discuter chaque article, un à un. Mais cette prétention souleva un grand tumulte. — Assez de sophistique, lui disaient les uns, répons par oui ou par non. — Laisse-là les Pères de l'Eglise, criaient les autres, ils n'ont rien à faire ici. — Huss seul restait calme : j'aurais cru, dit-il, qu'il y eût dans ce concile plus d'ordre, de convenance et de bonté. — Tu étais plus modeste en prison, lui répondit le cardinal Jean de Brogni. — Personne alors ne criait contre moi, répliqua Huss, et maintenant vous criez tous contre moi (1). Les chefs les plus autorisés comprirent que l'on n'arriverait à rien et la discussion fut remise au surlendemain.

La séance du 7 juin fut plus calme et plus sérieuse. Sigismond y assistait et à ses côtés Jean de Chlum, Vaclav de Duba et Pierre de Mladenovice. Le roi avait annoncé que l'on chasserait de la salle tous ceux qui troubleraient l'ordre. On discuta d'abord l'article relatif à la présence réelle. Huss affirma, comme il l'avait toujours fait, qu'il ne parta-

(1) Tomek, III, p. 575, met cet incident dans la seconde séance publique (7 juin), et Hefele (*Conciliengeschichte* VII, 137), est du même avis. J'ai cru devoir me ranger à l'opinion de M. Palacky sans me dissimuler cependant qu'il est difficile d'arriver à une certitude absolue. Huss rapporte ce dialogue dans une lettre du 27 juin écrite en cèque. Quelques historiens allemands ont lu : lorsque je fus interrogé pour la première fois, ce qui lèverait tous les doutes, mais ce qui n'est pas dans le texte. La fin de la lettre au contraire fait allusion à la séance du 7 et non du 5. Ce qui m'a décidé, malgré tout, à accepter le 5 de préférence au 7, c'est le silence de Pierre de Mladenovice. Il était présent à la séance du 7, nous en a laissé un récit très détaillé, et il est probable qu'il n'aurait pas passé sous silence un trait si curieux et si caractéristique.

geait pas la doctrine de Wiclif sur ce point et qu'il ne croyait pas que la substance du pain restât dans l'hostie après la consécration. Le cardinal d'Ailly chercha à lui prouver que ses opinions réalistes l'amenaient fatalement aux conclusions de Wiclif et quelques docteurs l'appuyèrent. Mais un Anglais fit remarquer que cette discussion était étrangère à la question ; il est évident, dit-il, que la doctrine de Huss sur la communion est conforme à la doctrine de l'Église. La mêlée devint alors générale : on reprocha à l'accusé son admiration pour Wiclif, la part qu'il avait prise aux événements de 1409 et aux troubles de Bohême. Il répondit par le simple récit des faits, avoua qu'il honorait Wiclif ; il ne savait pas s'il jouissait de la gloire des élus, mais il voudrait avoir son âme où était la sienne ; il protesta qu'il était toujours prêt, comme il l'avait déjà dit, à abandonner les doctrines qu'on lui démontrerait fausses et erronées ; il rappela qu'il était venu de son plein gré à Constance ; s'il s'était refusé à comparaître, personne n'aurait pu l'y forcer. Ces paroles, que l'on prit pour une bravade excitèrent des murmures, mais Jean de Chlum intervint : « Je ne suis qu'un pauvre chevalier, dit-il, mais j'aurais bien défendu Huss dans mon château pendant une année entière. Et il ne manque pas de seigneurs plus puissants que moi qui l'auraient défendu aussi longtemps qu'ils l'auraient voulu et au besoin contre Vaclav et Sigismond réunis. » Cette réponse irrita Sigismond ; aussi, lorsque le cardinal d'Ailly pressa Huss de se soumettre à la décision du concile, le roi saisit l'occasion d'abandonner ouvertement le maître. Il lui avait promis, dit-il, de lui procurer une audience publique et il remerciait le concile de l'avoir écouté ; maintenant il devait se soumettre. Il aurait tort de compter sur une plus longue protection : un hérétique, quel que fût son rang, ne trouverait pas grâce devant le roi des Romains. La séance fut levée sur ces paroles et renvoyée au lendemain.

On commença de nouveau par lire trente-neuf articles tirés des livres de Huss sur Wiclif et de ses traités contre Etienne Palec et Stanislas de Znojmo. Le maître présenta quelques observations, protesta contre certaines opinions qu'on lui repro-

chait et qu'il n'avait jamais eues, quelques phrases avaient été mal comprises : on lui coupa brusquement la parole et la discussion fut étouffée. Le cardinal de Cambrai, Pierre d'Ailly, demanda alors de nouveau à l'accusé s'il voulait se soumettre à la décision du concile ; s'il désirait soutenir quelques articles, il serait entendu encore une fois, mais il risquait de s'engager ainsi dans une voie périlleuse. Huss répondit qu'il ne demandait qu'à être instruit ; le cardinal crut à une soumission complète. Le concile exige, continua-t-il, que tu confesses humblement que tu as erré dans tous les articles qui t'ont été présentés, tu les abjureras publiquement, tu prêteras un serment solennel de ne plus les soutenir, tu prêcheras et écriras le contraire de ce que tu as prêché et écrit. Huss répondit qu'il était prêt à se soumettre au concile, qu'il abandonnerait les articles qu'il avait soutenus dès qu'on lui en aurait prouvé l'hérésie, mais il supplia ses juges de ne pas le condamner à abjurer des doctrines qui n'avaient jamais été dans son esprit : sa conscience lui défendait un pareil mensonge. Ce scrupule, qui est une admirable preuve de la sincérité de Huss, ne fut pas compris par l'assemblée. Sigismond le blâma de son obstination : je suis prêt, dit-il, à abjurer toutes les erreurs et pourtant je ne les ai jamais professées. Le cardinal Zabarella, archevêque de Florence, promit à Huss de lui présenter une formule d'abjuration qu'il pourrait accepter sans scrupule. La séance était très orageuse : les Anglais reprochaient à l'accusé d'avoir compromis l'Université d'Oxford, les Bohêmes rappelaient l'affaire des trois voix, l'exil des docteurs catholiques. Cette lutte héroïque d'un homme contre l'Église frappa pourtant quelques esprits ; Palec eut comme un remords : il crut devoir protester que l'intérêt de la chrétienté seul et non quelque haine personnelle l'avait poussé à demander la condamnation de Huss. Spectacle bouffon ! L'escroc Michel de Causis se sentit aussi une conscience, parla de la foi chrétienne, du bien général ! Dieu nous jugera, répondit simplement Huss. L'archevêque de Riga, Jean Wallenrod, conduisit alors le prisonnier hors de la salle : la comédie était finie, le tragédie allait commencer.

Le concile était resté en séance : la sentence ne faisait doute pour personne ; Sigismond jugea cependant nécessaire d'exciter les juges. Il ne lui suffisait pas d'avoir abandonné Huss à ses ennemis et violé sa parole, il trouvait que sa perfidie n'était pas encore assez complète : il était de ceux qui ont besoin d'être de la majorité, de le prouver à tous les yeux ; d'ailleurs, il voyait désormais dans le réformateur un adversaire personnel, un ennemi de sa puissance. « Si un pape, un évêque ou un prélat, avait dit Huss, est en péché mortel, il n'est plus pape, évêque ou prélat. » Il ne contestait pas la valeur des sacrements conférés par ces prêtres indignes, mais ils perdaient leurs âmes, et il avait ajouté : Bien plus, si un roi est en péché mortel, il n'est pas véritablement roi devant Dieu. Sigismond, à ce moment, causait dans l'embrasure d'une fenêtre avec le burgrave de Nuremberg. A peine Huss eut-il fini sa phrase, que les prélats se levèrent en criant : appelez le roi, cela le regarde ! Huss interrogé répéta ses paroles : Personne n'est sans péché, répliqua Sigismond. — Et quoi, Huss, s'écria alors le cardinal de Cambrai, ne te suffit-il pas d'avoir ébranlé l'Église entière, veux-tu encore t'attaquer aux rois ? (1) — En rapprochant la proposition de Huss des déclarations menaçantes de Jean de Chlum, Sigismond eut comme un pressentiment des périls que lui préparaient les nouvelles doctrines : son trône chancelait, le feu détruirait ces théories révolutionnaires ; la mort du prédicateur arrêterait la propagation des principes qui conduisaient à la ruine de toute autorité. Les prélats s'étaient rapprochés du roi des Romains. « Vous avez entendu, leur dit-il, les hérésies qu'il a avouées ou qui ont été prouvées contre lui ; s'il refuse de les abjurer, qu'il soit brûlé ou traitez-le avec toute la rigueur des lois que vous connaissez. S'il se rétracte, n'ajoutez aucune foi à ses promesses. A peine revenu en Bohême, il retrouverait ses partisans, prêcherait de nouveau les mêmes erreurs et le mal deviendrait pire que par le passé. Il faut lui défendre toute prédication et envoyer les articles qui ont été condamnés à mon frère, à Prague, en Pologne, et dans tous les

(1) Docum., p. 299.

pays où il a des disciples et des amis. Que tous ceux qui partagent ses doctrines soient poursuivis par les évêques avec la dernière rigueur. » Il prévoyait bien, ajouta-t-il, leur résolution, il approuvait leur sévérité et les encourageait à ne pas s'en départir; pour lui, il était obligé de quitter Constance, mais il recommandait à leur attention ce disciple de Huss que la colère de Dieu avait livré au concile. — Jérôme, répondirent les prélats; oh! nous en aurons fini dans une séance. — J'étais encore jeune, reprit le roi, quand cette secte a commencé à se répandre en Bohême et maintenant quels progrès n'a-t-elle pas faits? — Les prélats se séparèrent sur ce mot. Jean de Chlum et Pierre de Mladenovice, que Sigismond croyait partis à la suite de Huss, avaient entendu toute cette conversation; sa perfidie coûta le royaume de Bohême au roi des Romains (1).

Cependant, près d'un mois s'écoula avant que le concile prît une résolution définitive; peut-être l'attitude du maître avait-elle fait quelque impression sur ses accusateurs. Sigismond lui-même avait réfléchi: il craignait de blesser trop profondément les Cèques; les lettres des seigneurs devenaient hautaines, menaçantes. On fit plusieurs tentatives pour décider Huss à une rétractation, on chercha des formules vagues et générales: la faute après tout ne retomberait pas sur lui, mais sur le concile; tout fut inutile: parmi les articles que je dois abjurer, répondait-il, beaucoup n'ont jamais été acceptés par moi et ma conscience me défend de me reconnaître coupable de fautes que je n'ai pas commises; d'autres me paraissent vrais et je les soutiendrai tant qu'on ne m'aura pas démontré mon erreur par l'Écriture. Je ne veux pas scandaliser le peuple que j'ai conduit dans la voie de la vérité et compromettre le salut de mon âme. Huss arrivait ainsi presque involontairement à la proclamation des droits de la conscience individuelle; il ne reconnaissait pas à l'Église entière réunie en concile le pouvoir de lui imposer un acte qu'il croyait mauvais; la décision unanime des prélats

(1) Cet incident, qui jette une lumière nouvelle sur le caractère et le rôle de Sigismond, n'a été connu que par la publication de la relation de Pierre de Mladenovice. (Y. Docum., p. 314-315).

ne faisait pas la vérité. A l'approche de la mort, le réformateur s'élevait au-dessus de lui-même, son âme était plus noble et plus pure, sa pensée plus ferme et plus franche. Il avait demandé pour confesseur Etienne Palec, celui-ci recula devant cette tâche, mais il vint dans la prison supplier son ancien ami de se soumettre. — Que ferais-tu, lui demanda Huss, si l'on t'obligeait à renoncer à des hérésies que tu n'as jamais professées. — Cela est dur en effet, répondit Palec, et il éclata en sanglots. Huss lui avait déjà pardonné ses accusations, il pardonnait à Michel de Causis qui venait l'insulter, lui annoncer son prochain supplice. Il était homme pourtant : quelquefois l'aiguillon de la mort se faisait sentir, et il pleurait son œuvre interrompue, ses amis, sa chapelle de Bethléem qu'il ne reverrait plus. Quelques paroles amères s'échappaient de ses lèvres contre Sigismond, Gerson et le concile. Le roi des Romains l'avait invité à venir à Constance, lui avait promis son appui, et non seulement il l'avait abandonné, mais il avait excité ses juges contre lui, il n'avait même pas eu la prudence de Pilate, il s'était fait l'accusateur de celui qu'il devait défendre. Dans le concile, ce qui avait irrité Huss, c'était le parti pris, l'injustice préméditée : son âme était d'autant plus meurtrie qu'il avait nourri de plus hautes espérances, qu'il avait cru un moment entraîner à sa suite l'Eglise tout entière dans la voie de la piété et du salut. Et maintenant, le concile, débarrassé de l'apôtre de la Réforme, n'aurait plus de pensée que pour ses misérables divisions intestines, les affaires et les richesses du monde ! Rien de plus touchant que ces retours de l'humanité : beaucoup d'hommes sont morts pour leurs convictions ; il n'est peut-être pas d'agonie plus poignante que celle de Huss ; personne n'a mis dans son courage plus de simplicité, plus d'humilité dans son sacrifice. Ces glorieuses faiblesses duraient peu. Dieu le consolait, le relevait ; il se retrouvait et sa pensée revenait toujours à sa patrie bien-aimée : protégée par le Seigneur, la semence qu'il avait répandue en Bohême donnerait une riche moisson. Presque déjà de l'autre côté de la tombe, il adressait à ses compatriotes ses derniers conseils de justice et de piété. Il suppliait ceux qui l'avaient écouté, qui

avaient eu confiance en lui de tenir haut la tête, de ne pas trembler devant les périls qui peut-être approchaient: « Je vous prie et je vous conjure, leur écrivait-il, d'aimer Dieu, de glorifier sa parole, de l'écouter et de lui obéir; je vous prie de rester fidèles à cette Écriture que j'ai prêchée d'après la loi divine et les paroles des saints. Si quelqu'un de vous, soit dans des assemblées publiques, soit dans des entretiens particuliers a entendu de moi quelque phrase ou lu quelque chose contre la vérité, — j'espère pourtant qu'il ne m'est jamais arrivé de parler ou d'écrire contre elle, — je vous prie de ne point vous y attacher. Si quelqu'un a vu quelque légèreté dans mes paroles ou dans mes actes, ne m'imites point en cela, mais priez Dieu de me pardonner. Aimez, estimez et honorez les prêtres de bonnes mœurs, ceux surtout qui prêchent la Sainte Écriture; gardez-vous des trompeurs, surtout des prêtres indignes, ce sont, a dit le Seigneur, des loups dévorants déguisés en brebis. Soyez justes et bienveillants pour les pauvres, que les bourgeois fassent honnêtement leur commerce, que les artisans soient exacts et scrupuleux dans leurs métiers. Serviteurs, servez fidèlement vos maîtres; professeurs, vivez honnêtement, apprenez à vos élèves à aimer Dieu par dessus tout, à rechercher dans le travail la gloire de Dieu, le salut et les progrès de la patrie et non les richesses ou les plaisirs du monde. Étudiants, écoutez vos professeurs, obéissez-leur, quand ils vous exhortent au bien..... Je vous conjure de prier pour le roi des Romains et de Bohême (1), pour la reine et pour les seigneurs, afin que le Dieu de miséricorde et de joie soit avec eux maintenant et à toujours (2) ». Il était désormais évident que tous les efforts échoueraient devant l'inflexible humilité du réformateur; le moment était venu d'en finir.

Le concile tint sa XII^e session dans la cathédrale de Constance, le samedi 6 juillet (1415): elle fut présidée par le cardinal Jean de Brogni; Sigismond y assistait. Huss avait été

(1) On a compris assez souvent par ces mots Vaclav et Sigismond. La phrase bohème ne s'applique qu'à Vaclav seul qui portait toujours le titre de roi des Romains.

(2) Docum., p. 115.

introduit dans la salle et priaient agenouillés. Un évêque prononça d'abord un discours violent contre l'hérésie, puis on lut un résumé des débats et les articles pour lesquels le maître bohème était condamné. Il protesta encore à plusieurs reprises contre les doctrines qu'on lui attribuait, voulut expliquer quelques-unes de ses paroles. On l'interrompit : tu nous étourdis, lui cria le cardinal de Florence, et il ordonna aux huissiers de forcer l'accusé à se taire. On lut ensuite la sentence du concile : Huss, reconnu hérétique obstiné, était condamné à la dégradation et au bûcher, tous les livres qu'il avait écrits seraient brûlés, sa mémoire maudite, son âme vouée à l'enfer. On le fit aussitôt monter sur une estrade, des évêques lui enlevèrent tous les ornements sacerdotaux, les uns après les autres, et lui posèrent sur la tête une sorte de mitre d'une aune de hauteur ; en grosses lettres, on y avait écrit : hérésiarque, et l'on avait représenté des diables qui se disputaient l'âme de l'hérétique. Le condamné fut alors livré au bras séculier : sur son passage, il put voir ses livres qu'on brûlait. On avait choisi pour lieu du supplice une prairie entre le mur de la ville et le fossé. Huss n'avait pas cessé de prier : le maréchal de l'Empire, le seigneur de Pappenheim, lui demanda encore une fois s'il voulait abjurer. Le condamné répondit ce qu'avait répondu l'accusé : il était prêt à se repentir de toutes les hérésies dont on le convaincrait par l'Écriture, mais il lui était impossible de rétracter des paroles qu'il n'avait jamais dites. Le maréchal ordonna alors au bourreau d'achever son œuvre. Huss fut attaché à un poteau par les mains et par le cou, il avait les pieds sur un fagot de bois et on entassa autour de lui du bois et de la paille : quand on alluma le bûcher, il entonna un cantique, mais la flamme, poussée par le vent, le frappa au visage ; on vit remuer encore quelque temps sa tête et ses lèvres : quelques instants après il était mort (1).

(1) Ce supplice, qui marque le commencement d'une ère nouvelle et qui devait avoir de si terribles conséquences, passa presque inaperçu à Constance. Ainsi un bourgeois de la ville écrit à un habitant de Francfort : « Notre gracieux souverain est aussi sur le point de partir. Sachez aussi que Huss

La piété de Huss, son attitude héroïque et calme, la simplicité avec laquelle il brava et subit le supplice ont gagné sa cause devant la postérité : les écrivains les plus favorables au concile et les plus sévères pour l'hérésie, n'ont pas osé justifier les Pères de Constance et se sont contentés de rechercher les raisons qui expliquent la condamnation : ils ont plaidé les circonstances atténuantes (1). Rien de plus juste et de plus consolant pour la conscience humaine que cette unanimité de réprobation. Il faut se garder cependant de toute exagération ; la pitié pour la victime ne doit pas nous rendre injustes pour les juges, les coupables eux-mêmes ont droit à l'impartialité. C'est ce qu'ont trop oublié certains écrivains qui n'ont pas su résister à leurs légitimes sympathies et auraient compromis leur cause par leurs violences regrettables, si la vérité pouvait être compromise. La plupart ont protesté au nom des droits de la conscience et quelques-uns n'ont même pas hésité à déclarer inconciliable avec la société humaine une institution (l'Église), qui livre au bourreau des hommes uniquement coupables des erreurs reprochées à Huss (2). Ils ne se sont pas aperçus qu'ils déplaçaient la question en discutant la légitimité de la peine de mort en matière religieuse ; ils ont oublié que c'est une très-grave erreur historique que d'appliquer au concile des règles de droit qu'il ne connaissait pas. Il y a sans doute des principes absolus de justice et l'histoire ne peut ni ne doit assister impassible à la violation de ces principes. La pensée humaine s'indigne de nos jours contre l'intolérance, elle réclame pour tous le droit de défendre et de prêcher ses croyances, elle voit dans la persécution une offense à la dignité humaine, une injure même à la religion. Mais ces idées, qui forment comme le capital moral de la civilisation moderne, les hommes du XV^e siècle n'en avaient pas conscience et il n'est pas permis de se servir d'elles pour

a été brûlé. L'ambassadeur du pape Grégoire a renoncé en son nom à la papauté... » Ainsi dans cette lettre, écrite au lendemain de l'exécution (7 juillet 1415) pas une réflexion, pas un détail.

(1) Ainsi Hefele, *Conciliengeschichte*, VII, 1, 216 et sq.

(2) Par ex. Kolb, *Kulturgeschichte*, II, p. 303.

condamner Gerson, d'Ailly et leurs compagnons. Les lois morales pas plus que les lois civiles n'ont d'effet rétroactif. Si Huss a été hérétique, nous continuerons à admirer son courage et sa constance, nous le proclamerons supérieur à ses juges, parce qu'il a été le précurseur, conscient ou non, peu importe, du grand principe de la liberté de la pensée ; nous déplorerons les erreurs d'une époque encore soumise à des préjugés barbares, nous n'aurons pas autorité pour flétrir ceux qui ont appliqué la loi ; nous maudirons la législation, aux juges nous ne reprocherons que de ne pas avoir été en avant de leur siècle.

Malheureusement pour Sigismond et le concile, ces réserves nécessaires ne les couvrent pas et ils n'échappent pas à une condamnation sans appel. Sigismond a attiré Huss à Constance et lui a promis, donné un sauf-conduit, et, lorsque Huss s'est remis entre ses mains, confiant dans la parole du roi, malgré ses promesses, malgré ses lettres, il l'a abandonné à ses bourreaux. Mais, dit-on, il a essayé de le défendre, il a demandé qu'on le relâchât, il n'a cédé que sur la menace des membres du concile de se disperser. Réduit à choisir entre le parjure et la ruine de l'Église, il a sacrifié son honneur au salut de la chrétienté. — L'histoire n'a aucune admiration pour ces sortes de dévouements ; elle n'a que flétrissure et mépris pour le prince qui a violé sa foi. Et plus tard, le rôle de Sigismond a été plus odieux encore ; il a hautement déclaré qu'il ne défendrait pas un hérétique, il a excité les juges contre Huss, les mettant en garde contre une clémence intempestive ou contre je ne sais quelle restriction mentale du réformateur, comme si la parole d'un Huss ne valait pas mieux que le serment d'un Sigismond ! Il a été traître à son frère, qu'il a représenté comme le soutien de l'hérésie, traître à son pays qu'il a signalé à la défiance de l'Europe. Sa perfidie devait trouver sa punition : si un roi est en péché mortel, il n'est plus roi. — Les Cèques allaient reprendre cette doctrine qu'on avait faussement attribuée à Huss et montrer au fils dégénéré de / Charles VI ce que peut un peuple qui combat pour sa foi, sa liberté et son honneur.

La conduite des prélats ne fut pas moins coupable : il n'y eut pas de procès, mais un simulacre de justice. Dès le premier jour les évêques avaient leur opinion faite : ils avaient devant eux un disciple de Wiclif, ils le traiteraient comme ils auraient traité son maître lui-même s'il eût comparu devant eux. Jamais les formes de la justice, même de la justice des inquisiteurs, ne furent plus odieusement violées. Qu'on refuse à Huss un avocat, soit ; mais on confie à ses ennemis l'instruction du procès, on ajoute une foi entière aux dépositions des témoins dont les sentiments de haine contre l'accusé sont connus de tous, on n'a même pas un instant l'idée d'introduire une enquête contradictoire. De là, ces griefs aussi ridicules qu'odieux : Huss a déclaré qu'il était la quatrième personne de la Trinité, il ne croit pas en Dieu, il ne croit pas à la transsubstantiation. Même après les dénégations les plus formelles et les preuves les plus claires, les mêmes accusations, à peine abandonnées un instant, se reproduisent et elles servent de base à la condamnation. Il n'y avait eu qu'un simulacre d'instruction, il n'y eut qu'un semblant de discussion. Huss parut quatre fois devant le concile : la première audience fut très-courte, tumultueuse ; la troisième et la quatrième furent presque entièrement prises par la lecture des articles incriminés ou de la sentence ; dans la deuxième seulement, il fut permis à l'accusé de s'expliquer avec quelque développement. Il discuta deux points : l'Eucharistie et les pouvoirs spirituels des prêtres ; sur ces deux points, il prouva, de l'aveu de ses adversaires, que les accusations portées contre lui étaient fausses : deux points, écrivait-il à ses amis, sont déjà détruits, j'espère que j'établirai de même mon innocence sur tous les autres. — On lui refusa la parole. C'est qu'il eût été impossible de le condamner s'il avait fallu d'abord prouver qu'il était hérétique : sa conception de l'Eglise, réunion de tous les prédestinés, ne différait guère de celle de Saint Augustin et il n'y avait pas d'ailleurs encore, sur ce point, de doctrine officielle. Sur une seule question grave, il se séparait du concile : pour réformer l'Eglise, il comptait moins sur les autorités ecclésiastiques que sur la conscience individuelle éclairée par l'Écriture. Méritait-il la mort pour

cela ! Les lois les plus sévères, les plus féroces contre l'hérésie, autorisaient-elles sa condamnation ? Son supplice fut pour ceux qui le votèrent une mesure de salut public, un moyen de prouver leur fidélité à l'Eglise, mais l'histoire a le devoir de flétrir, comme il le mérite, ce meurtre judiciaire, et son arrêt doit être d'autant plus implacable que la sévérité du concile dans le procès de Huss fait un singulier contraste avec la bénignité dont il fit preuve quelques jours plus tard dans l'affaire de Jean Petit.

Le sort de Huss disait assez quelle serait la destinée de son disciple, alors en prison à Constance, Jérôme de Prague. Le concile allait donner à la Bohême un second martyr. Il est difficile de juger avec quelque précision le caractère et l'esprit de Jérôme de Prague ; il n'a rien écrit (1) et les seuls renseignements que nous ayons sur son compte se réduisent à quelques courtes mentions des chroniques et à l'acte d'accusation qu'on présenta contre lui au concile. Ils suffisent cependant pour rendre fort étonnante l'amitié qui l'unissait à Jean Huss. Jamais deux caractères ne furent plus différents : Huss, humble, modéré, défiant de ses propres forces, mais inébranlable dans sa foi et supportant sans faiblir les plus dures épreuves ; Jérôme ardent, impétueux, avide d'aventures et sujet à des défaillances ; le premier était un théologien et un prêtre, le second un combattant, quelquefois presque un héroïque chevalier errant de la vérité. La réunion de ces deux hommes fut une des causes principales des progrès de la doctrine nouvelle : Huss la créa et la sanctifia, Jérôme la répandit au loin ; on l'a appelé le Saint Paul de la Réforme cèque et il a en effet de l'apôtre l'activité infatigable, la passion du mouvement, l'éloquence entraînant et enflammée, l'intelligence ouverte et large. Il ne fait guère que passer en Bohême, plutôt qu'il n'y séjourne ; il étudie à Heidelberg, à Cologne, à Paris, en Angleterre ; au moment où commence à Prague la discussion sur les articles de Wiclif, il est à Jérusalem, mais chaque crise grave le retrouve à son poste de combat. Il est à côté de Huss, lorsqu'il s'agit de donner aux Cèques

(1) Sauf quelques discours académiques dont quelques passages ont déjà été cités.

la direction de l'Université, il combat à côté de lui les indulgences ; ils s'est défendu d'avoir organisé la procession satirique où furent brûlées les bulles du pape, mais ses relations intimes avec Vok de Waldstein et l'influence qu'il exerçait alors sur les étudiants rendent au moins très probable qu'il connut et approuva la manifestation. Il descendait d'une famille noble, et il gagna à la cause de Huss beaucoup de chevaliers et de seigneurs. Son influence était grande sur la foule qui l'aimait pour ses défauts autant que pour ses qualités et dont les excès et les brusques colères ne l'effrayaient pas. L'acte d'accusation signale des violences, l'arrestation de plusieurs prêtres, le pillage de leurs biens : beaucoup de ces griefs sont sans doute absolument faux, c'est du moins un indice qu'on ait songé à de pareilles calomnies. Rien de semblable ne fut reproché à Huss. Après l'affaire des indulgences, il quitte Prague de nouveau. A Pesth, il est emprisonné et ne doit sa mise en liberté qu'à l'intervention de quelques seigneurs favorables aux idées réformatrices. A Vienne, il est arrêté encore une fois : l'Université de Prague écrit en sa faveur aux maîtres de Vienne qui n'en tiennent nul compte mais il parvient à s'évader : il s'inquiète si peu de l'excommunication lancée contre lui qu'il l'oublie et c'est de la meilleure foi du monde qu'il s'étonne, lorsque les prélats de Constance lui rappellent cette condamnation. Indifférent à ces mésaventures, poussé à la fois par l'esprit de propagande et le besoin de mouvement, il court en Pologne et pousse jusqu'en Russie : partout où il passe, l'Église catholique s'effraie des progrès de l'hérésie : en quelques jours, il a bouleversé tout le diocèse. « Il a produit, écrit un évêque ahuri, plus d'agitation parmi le clergé et le peuple qu'il n'y en a eu de mémoire d'homme. » C'est un grand remueur d'idées : il a le sentiment des intérêts communs qui doivent rapprocher les Polonais, les Russes et les Cèques ; il veut unir par la foi ceux qu'unit déjà la race et opposer à l'Église allemande l'Église slave. Il n'a pour l'Église grecque ni mépris ni colère ; peut-être sait-il que la Bohême a été convertie par des apôtres slaves et grecs, que l'Église cèque ne s'est soumise qu'assez tard à la cour romaine, que pendant

des siècles, elle a lutté contre l'envahissement du pays par l'Église catholique, que protégeait l'invasion germanique et qui la protégeait à son tour. Le mal est-il sans remède? Pourquoi ne ferait-on pas revivre ces souvenirs grecs, ne rendrait-on pas la Bohême à la religion naturelle des Slaves, l'Orthodoxie? (1) Quarante ans plus tard les Hussites reprendront la même pensée.— Le duc de Lithuanie, Witold a fait le même rêve que Jérôme: aussi l'accueille-t-il avec

(1) J'ai cru inutile de parler dans les chapitres précédents des ressemblances qui existent quelquefois entre la doctrine de l'Église orthodoxe et celle de Huss; ces rapports sont en réalité peu nombreux et peu importants. Les traditions grecques étaient très affaiblies en Bohême depuis Charles IV, et il fallait une profonde perturbation pour reporter les esprits vers cette origine de l'Église bohème. Huss se montre pourtant à plusieurs reprises préoccupé des croyances orthodoxes. Quand il combat l'autorité du pape et des cardinaux, il rappelle que tous les chrétiens ne reconnaissent pas leur autorité et il cite les Grecs. Il avait le sentiment qu'il se rapprochait de la religion des Slaves. Ses connaissances d'ailleurs étaient assez vagues, il n'avait pour se renseigner que quelques marchands assez peu versés dans ces questions théologiques. Jérôme est beaucoup plus précis, les termes de l'acte d'accusation méritent d'être cités: « Les habitants de Witepsk sont en très grande partie russes ou schismatiques, mais il y a dans la ville un cloître de Franciscains dont les moines vivent d'après la règle des véritables chrétiens. Le duc Witold, frère du roi de Pologne, arriva dans cette ville avec des soldats et une nombreuse escorte dont Jérôme de Prague faisait partie. Les catholiques et les orthodoxes vinrent en procession solennelle à la rencontre du duc. Jérôme méprisa la procession des catholiques, mais se joignit à celle des orthodoxes et en présence de 4 ou 5,000 personnes, il fléchit le genou devant les fausses reliques et les images des infidèles, abandonnant ainsi la foi des véritables chrétiens. On le vit ensuite s'agenouiller souvent devant ces reliques à la honte de la foi chrétienne et il affirmait que la secte des Ruthènes et leur religion étaient parfaites. Il s'efforçait de détourner le prince et ses serviteurs de la doctrine catholique et de les convertir tous à l'Église grecque. Il déclara que les schismatiques et les Russes étaient de bons chrétiens et loua leurs croyances. A Pleskov, il assista au service divin dans l'église des infidèles. Pour mériter leur faveur et prouver à tous qu'il partageait leur opinion, il abandonna l'habit ecclésiastique et la tonsure et laissa croître ses cheveux et sa barbe. » (Von der Hardt, IV, 616, 691). Il faut remarquer, pour ce qui est de la tonsure et de la barbe, que Jérôme ne fut jamais consacré prêtre. D'ailleurs la coutume de raser la barbe était au XV^e siècle loin d'être générale dans le clergé occidental. Il paraît certain que Jérôme portait toute sa barbe, quand il arriva à la cour de Pologne. (Docum., p. 506.) Wiclif et Huss sont toujours représentés avec la barbe. — Comme nous l'avons déjà dit, cette influence de l'Église orientale, en somme très peu sensible au commencement, prit plus d'importance quand les Cèques furent poussés par le sentiment national à chercher des alliés chez des peuples de même origine qu'eux.

la plus grande faveur, et tous deux rivalisent d'efforts pour gagner les orthodoxes : à Witepsk, à Pleskov, ils assistent au culte, s'inclinent devant les reliques ; avec son habituelle intempérance de langage, Jérôme déclare hautement que la doctrine des Ruthènes vaut bien celle des Romains ; il n'a jamais regardé les Grecs comme moins chrétiens que les Catholiques. Puis, après avoir jeté dans tout le Nord-Est de l'Europe des germes qui deviendront féconds et avoir soulevé des haines irréconciliables, il revient à Prague au moment où Huss va partir pour Constance. Nous ne l'abandonnerons pas, lui dit-il, et il tient sa promesse. C'était une périlleuse entreprise : l'exemple récent de Christian de Prachatice le prouvait. Il avait, lui aussi, voulu revoir Huss ; dénoncé et jeté en prison, sa grande renommée scientifique et les efforts de Sigismond l'avaient à grand'peine sauvé du supplice (1). Jérôme, malgré cet avertissement et malgré les avis de Huss (2) lui-même, partit pour Constance. Les instances des quelques Bohêmes qu'il y trouva le décidèrent à quitter la ville sur le champ, mais le concile, averti de son arrivée, avait ordonné de l'arrêter, il fut reconnu à Hirsaw et ramené à Constance. Le concile lui avait accordé un sauf-conduit, mais entouré de telles restrictions (3) que les véritables intentions de l'assemblée n'étaient pas douteuses. La situation juridique de Jérôme était d'ailleurs bien moins bonne que celle de Huss : il avait été arrêté au moment où il fuyait, il était à la merci de ses ennemis.

Il comparut pour la première fois devant le concile le 23 mai (1415) : la séance fut très orageuse. Après, on parut l'oublier ; il fallait terminer d'abord le procès du maître, on se débarrasserait ensuite du disciple. Cependant, après le sup-

(1) Christian de Prachatice fut arrêté sur la demande de Michel de Causis et cité devant le patriarche de Constantinople. — Il fut remis en liberté le 15 mars 1415.

(2) « Dites au docteur Jean de Jesenice qu'il ne vienne sous aucun prétexte, et aussi à maître Jérôme. Que personne des nôtres ne vienne. » (Lettre de Huss, Doc., p. 90).

(3) « Pour empêcher qu'on ne te fasse quelque violence, nous te donnons un plein sauf-conduit, sauf toutefois la justice et autant qu'il est en nous et que la foi orthodoxe le requiert. »

plice de Huss, les prélats hésitèrent, ils eurent des doutes sur la justice de leur cause et comme un pressentiment des haines et des révoltes que préparait leur rigueur et ils essayèrent d'échapper à la fatalité qui leur envoyait une seconde victime. Des docteurs s'efforcèrent dans des conférences publiques ou privées d'obtenir de Jérôme de Prague une rétractation. Jérôme n'était inférieur à Huss ni par la profondeur des connaissances ni par les dons naturels de l'esprit, mais il n'avait pas la même force morale, la même invincible douceur. Depuis plus de trois mois il était en prison, affaibli par les privations, énervé par un régime qui lui était plus douloureux qu'à tout autre. Il avait soif de liberté, de mouvement, il avait peur de cette mort lente dont il épuisait toutes les amertumes. Il a jugé sévèrement lui-même ses défaillances : peut-être même sa conscience les a-t-elles exagérées. Ce qui le décida en effet à l'abjuration, ce fut le doute plus encore que les souffrances ou la crainte. Avait-il le droit de résister à l'Église entière ? N'était-ce pas une présomption coupable que de se croire plus sûr de la vérité que tant de prélats illustres ou de savants docteurs ? Il n'eut pas le courage de s'en tenir au témoignage de sa conscience : l'isolement l'effraya. Son âme tendre ne se ferma pas aux paroles d'amitié, aux conseils affectueux. Le 10 septembre, il se déclara prêt à abjurer ses erreurs, et il les rétracta en effet publiquement le lendemain, dans une séance solennelle du concile. Sa déclaration, assez explicite, contenait cependant encore quelques réserves (1). En parlant des articles condamnés de Wiclif, par exemple, il dit : les articles de Wiclif ou de quelque auteur qu'ils puissent être ; — l'on se rappelle que Huss et ses amis avaient toujours reproché à leurs adversaires de condamner Wiclif pour des opinions qu'il n'avait jamais eues ; — Il rejette les 30 propositions tirées des œuvres de Wiclif, mais non pas toutes « comme hérétiques ou fausses » et plus loin, il ajoute qu'il n'entend nullement abandonner par là « les saintes vérités qu'il a apprises de son ancien ami » et rend hommage à sa mémoire, « qu'il ne peut s'empêcher d'honorer ». On avait sans doute eu pitié des dernières

(1) Von der Hardt, I, p. 121.

résistances d'une conscience prête à capituler et l'on espérait obtenir bientôt une abjuration plus complète. Jérôme se soumit en effet (23 septembre 1415) : « Je jure, disait-il en terminant, par la Sainte-Trinité et les saints livres de l'Écriture, de rester toujours fidèle à la doctrine catholique et je déclare que tous ceux qui attaqueraient cette foi mériteraient, eux et leurs erreurs, un éternel anathème. Si je devais jamais, ce dont Dieu me préserve, prêcher ou croire quelque chose de contraire à cette foi, je déclare me soumettre à la sévérité des lois de l'Église et me reconnaître digne de la damnation éternelle (1). »

Rien ne fait croire que les membres du concile qui avaient décidé Jérôme à signer ces deux rétractations aient eu une arrière-pensée ; ils s'employèrent activement pour obtenir sa mise en liberté, mais les ennemis personnels du disciple de Huss, les docteurs cèques, protestèrent et accusèrent même les cardinaux qui avaient dirigé la première instruction de s'être laissé corrompre par Vaclav. Les cardinaux donnèrent aussitôt leur démission et le concile nomma une nouvelle commission où étaient en majorité les partisans des mesures violentes. Jérôme, en même temps, commençait à se repentir de sa faiblesse ; les indécisions du concile avaient réveillé tous ses scrupules et il refusa d'écrire au peuple bohème pour l'exhorter à abandonner les doctrines de Huss. Il ne consentit pas à répondre devant la commission et demanda une audience publique : il fut en effet entendu dans le concile le 23 et le 26 mai 1416. L'acte d'accusation ne renfermait pas moins de 107 articles. Mais Jérôme avait vaincu la plus

(1) Von der Hardt, I, p. 512. Jérôme de Prague doit aussi déclarer qu'il ne place pas la doctrine réaliste au-dessus de la doctrine nominaliste. Ces questions d'école jouèrent un plus grand rôle dans le procès de Jérôme que dans celui de Huss. Cela tient à ce que Jérôme avait été personnellement mêlé aux discussions de la plupart des Universités étrangères et s'était fait de nombreux ennemis. Le 23 mai, à peine est-il entré dans le concile que Gerson prend la parole : Jérôme, éloquent parleur, tu pensais être un ange du ciel ; tu as troublé l'Université en émettant dans nos écoles plusieurs propositions fausses, surtout au sujet des idées et des universaux. — Jérôme veut répondre, mais un docteur de Cologne l'interrompt : lorsque tu étais à Cologne, tu as soutenu plusieurs opinions erronées. (V. der Hardt, IV, 218).

HUSS ET LA GUERRE DES HUSSITES

DEUXIÈME PARTIE

LA GUERRE

dait la mort, il l'appelait, « on aurait dit un second Caton. » Jérôme, hérétique et relaps, fut condamné au supplice qu'avait subi son maître, et il monta sur le bûcher moins d'un an après Huss (30 mai 1416). « Huss et Jérôme, dit Æneas Sylvius, ont supporté fièrement la mort; ils ont marché au supplice comme à un festin où on les aurait invités et aucune de leurs paroles n'a trahi la moindre défaillance. Lorsqu'ils ont commencé à brûler, ils ont entonné un psaume que les flammes et la violence du feu ont pu seules interrompre. Aucun philosophe n'a accueilli la mort avec le même courage qu'ils ont bravé le bûcher. »

Le concile avait pris les précautions les plus minutieuses pour que rien des deux condamnés n'échappât à la destruction : leurs habits avaient été brûlés, les cendres recueillies et jetées dans le Rhin; il ne restait plus rien des deux réformateurs, plus rien que le souvenir de leur vie, leurs écrits et leurs sermons. Le concile reconnut bientôt que le meurtre de deux hommes ne suffisait pas à détruire l'hérésie. Aux bûchers de Jérôme et de Huss s'alluma l'incendie qui, pendant de longues années, ravagea la Bohême et l'Allemagne.

HUSS ET LA GUERRE DES HUSSITES

DEUXIÈME PARTIE

LA GUERRE

CHAPITRE IV.

LES PRÉLUDES DE LA GUERRE

Le concile de Constance et la Bohême. — Utraquistes, radicaux et catholiques. — Sigismond et Vaclav. — Troubles de Prague.

La condamnation de Huss et de Jérôme de Prague prouvait que le concile ne voterait pas les mesures radicales que les Cèques croyaient nécessaires à la Réforme de l'Église. Convaincus dès lors que le but poursuivi était manqué et que le salut ne viendrait pas plus des conciles que des papes, forcés de choisir entre la révolte et l'abandon des principes qui leur étaient chers, ils acceptèrent sans hésitation et sans remords la lutte qu'on leur offrait. Les dernières années du règne de Vaclav ne sont que la préparation d'une guerre désormais inévitable. Chaque jour les déclarations des Bohèmes sont plus nettes, leur opposition plus hardie ; les divers éléments qui auront part à la Révolution se dégagent, se cristallisent, suivant l'expression de M. Lechler. Le roi cependant assiste indécis et indolent à des événements dont il ne prévoit pas les dernières conséquences, jusqu'au jour où, menacé par son frère, il se prononce tout d'un coup pour le pape et hâte par son intervention tardive une explosion qu'il n'a pas su empêcher et qu'il n'ose approuver.

A la nouvelle de l'arrestation de Huss, la douleur et la colère avaient été grandes en Bohême : riches et pauvres, seigneurs et paysans, ouvriers et bourgeois, tous les Cèques s'étaient sentis directement atteints et blessés dans leur hon-

neur. Huss n'était-il pas parti pour porter témoignage de la fidélité catholique de la Bohême? Et on l'arrêtait, malgré les promesses de l'empereur, sans l'avoir entendu! Dès les premiers jours, se marquait ainsi nettement la confusion des questions nationale et religieuse, qui resta un des traits les plus curieux de l'insurrection. Quelques désordres eurent lieu, cris séditieux, rassemblements. Le clergé était fort effrayé, l'archevêque Conrad demandait aide et protection à un des chefs reconnus du parti réformateur, au seigneur Cenek de Wartenberk : il faut arrêter ces désordres sur le champ, lui écrivait-il ; autrement il faudra de longs efforts pour les réprimer et on ne pourra éviter l'effusion du sang (1).

Ce qui était plus grave encore que ces violences populaires, c'était l'attitude des seigneurs. La première impulsion devait venir de ceux que leurs privilèges et leurs richesses faisaient les représentants naturels de la nation et qui, habitués aux armes, semblaient alors seuls capables de repousser victorieusement une attaque du dehors. Plusieurs nobles écrivirent à Sigismond dès le commencement de 1415 (2). Parmi les signataires de la lettre, on remarquait le capitaine général de la Moravie, Lacek de Krawar, à la haute influence duquel il faut attribuer les rapides progrès de l'hérésie dans le margraviat, et plusieurs des grands officiers de la couronne. Ils ne demandaient pas que Huss ne fût pas puni, s'il était convaincu d'erreur ; ils protestaient seulement contre son arrestation préventive et réclamaient pour lui une audience publique. L'adresse était respectueuse, mais quelques paroles hautaines sonnaient comme une première menace. Les détails qui arrivèrent peu à peu accrurent l'irritation : Huss avait failli mourir, victime des privations et des mauvais traitements, sa condamnation était résolue d'avance. Il est facile de supposer l'effet de ces nouvelles sur un peuple généreux, ardent, prompt à l'émotion, comme les Cèques. De temps en temps, arrivaient des lettres du réformateur qui, lues d'abord à Bethléem et répandues ensuite

(1) Docum., p. 536.

(2) Id., p. 534.

dans tout le royaume, remplissaient tous les cœurs de pitié et d'admiration pour les victimes, de haine contre les persécuteurs. Les seigneurs moraves et bohèmes se réunirent à Brno et à Prague (8 et 12 mai 1415), et écrivirent de nouveau à Sigismond : on sent dans ces écrits comme une progression de douleur et de colère, les protestations en faveur de Huss sont plus émues et comme plus tendres, les plaintes contre l'injustice avec laquelle on le traite, plus amères. Les formules officielles et un respect affecté dissimulent à peine la sévérité avec laquelle les nobles jugent Sigismond et le blâme dont ils frappent sa conduite. Nous entendons et nous supportons avec peine, disent-ils, ce qui attaque Ton honneur, car Tu es l'héritier présomptif de notre royaume (1). Si Huss n'était pas remis en liberté, il en naîtrait un très grand malheur pour Ta Majesté et la Bohême tout entière..... La violation du sauf-conduit sera une raison pour bien des gens de ne plus se fier à Tes promesses, on en parle déjà beaucoup (2). Toutes ces lettres des seigneurs sont en cèque : le réveil national se traduit par un plus grand respect de la langue et les documents bohèmes deviennent plus nombreux à mesure que le patriotisme s'exalte.

Deux mois après, l'on apprenait à Prague la condamnation et le supplice de Huss ; ce dénouement, bien que déjà prévu depuis longtemps, porta l'indignation à son comble : Huss, disait-on, était tombé victime des ressentiments des prêtres indignes dont il avait dénoncé les vices et de la haine des Allemands qui avaient voulu noter d'infamie par leur verdict la Bohême tout entière ; tous les cœurs s'unirent dans un profond désir de revanche. Huss, et bientôt après, Jérôme de Prague, furent honorés comme deux saints, comme deux martyrs de l'Église cèque ; on oublia pour eux les anciens patrons du pays, on les plaça au-dessus des apôtres : Saint Pierre et Saint Paul n'avaient fait que des miracles matériels, Huss en avait fait de spirituels (3) ; la passion du Christ seule

(1) Docum., p. 548. — Lettre des seigneurs moraves.

(2) Docum., p. 550. — Lettre des seigneurs bohèmes.

(3) Id., p. 637.

méritait d'être comparée à la sienne (1). Chaque année, le 6 juillet, on célébra la fête commémorative de sa mort et telle était la vénération dont fut entourée sa mémoire, qu'encore à la fin du XVI^e siècle, l'abbé du cloître d'Emmaüs, Paul Horsky, fut menacé et poursuivi par la foule, pour avoir fait travailler ce jour-là dans ses vignes, comme si ce n'eût pas été un jour férié (2). On consacra à Huss des églises, des autels; sur les routes, dans les villes, dans les villages, on lui éleva des statues. Aujourd'hui encore, quand on parcourt la Bohême, il n'est pas rare de rencontrer de grossières images qui représentent, dit-on, Jean Nepomuk : elles rappellent toujours l'ancien culte du réformateur et ne sont quelquefois que d'anciennes statues hérétiques, rebaptisées par les jésuites après la Bila Hora. Il n'y eut d'ailleurs dans ce respect pour la mémoire de Huss aucune trace d'idolâtrie : les Bohèmes protestèrent longtemps contre le nom de Hussites que leur donnaient leurs adversaires (3) : c'est que, malgré leur respectueuse piété pour la mémoire du réformateur, ils ne voulaient d'autre maître que le Christ, d'autre loi que l'Écriture. Huss avait réveillé leurs consciences endormies, il avait donné sa vie pour la vérité, il méritait une éternelle reconnaissance, mais il eût renié lui-même les disciples infidèles qui auraient oublié pour lui le vrai, l'unique Sauveur. Les regrets des Cèques furent en quelque sorte impersonnels, ils pleurèrent moins leur prédicateur bien aimé que la Réforme contestée et la Bohême souffletée. Aussi à Huss joignirent-ils dans leur souvenir non-seulement Jérôme, mais les trois jeunes gens qui avaient été exécutés à Prague en 1412 et deux étudiants qui furent mis à mort à Olomúc, le 20 juin 1415 (4).

Une lettre du concile (26 juillet 1415) n'apaisa pas l'irritation universelle; elle prouvait quelque incertitude : les Pères hésitaient entre les dangers possibles qu'ils ne prévoyaient

(1) Etienne de Dolan (Pez. thes. anecd., IV, 2, 251).

(2) Lechler, II, p. 285.

(3) Etienne de Dolan, Epistola ad Hussitas, (Pez. IV, 2, 706).

(4) Docum., p. 561.

pas cependant encore très clairement et le désir de maintenir intacte leur autorité. Ils semblaient d'abord s'excuser: on avait fait tout ce qui était humainement possible pour ramener Huss, pour l'arracher au dernier supplice, lui seul n'avait pas eu pitié de lui; certainement les Bohèmes ne connaissaient pas exactement les faits: on était assez sûr de leur dévouement à la religion pour affirmer que, mieux renseignés, ils flétriraient sur le champ leur indigne prédicateur. Cependant le ton changeait vers la fin, la lettre se terminait par des menaces: le concile saurait punir ceux qui persisteraient dans leur erreur (1). Il écrivait en effet en même temps une lettre confidentielle à Jean de Novy Hradec, que l'on regardait comme le chef du parti catholique (2), il cherchait à organiser une force de résistance dont il se servirait pour peser sur les nobles et sur le roi; il envoyait en Bohême, comme légat, l'évêque de Litomysl, Jean de Fer, avec les pouvoirs les plus étendus (1415, 31 août) (3): déplorable nomination! il n'y avait pas alors d'homme plus impopulaire dans le royaume; les Cèques le regardaient comme le principal coupable de la mort de Huss et comme un traître à la nation, ce choix était une provocation, une déclaration de guerre; — mais où était l'armée de l'Eglise

Les chefs du parti réformateur avaient convoqué les seigneurs à une diète générale: elle se réunit à Prague, le 2 septembre 1415. Son premier acte fut d'envoyer à Constance une hautaine déclaration contre le supplice de Huss et la captivité de Jérôme (4). Puis, le 5 septembre, les nobles signèrent une grande ligue offensive et défensive (5). Ils s'engageaient à envoyer à Constance des délégués qui renouvelleraient leurs protestations contre la mort de Huss et les accusations injustes, calomnieuses et infamantes dont leur

(1) Docum., p. 563.

(2) Id., p. 572. — 25 août.

(3) Id., p. 574.

(4) Docum., p. 580. Elle fut traduite en cèque, probablement pour être répandue parmi le peuple. Le texte cèque a été publié dans les *Archiv. cesky* III, p. 187.

(5) Docum., p. 510. Original en cèque.

patrie était chaque jour l'objet, et promettaient de laisser prêcher librement sur leurs domaines la parole de Dieu. Les pasteurs, accusés d'hérésie, seraient cités devant le tribunal épiscopal du diocèse, et, s'ils étaient convaincus d'erreur, subiraient la juste peine de leurs fautes ; mais, si les évêques voulaient punir un prêtre, sans lui avoir prouvé son erreur par l'Évangile, les seigneurs s'opposeraient à de tels abus de pouvoir et remettraient au recteur, aux docteurs et aux maîtres de la faculté de théologie de Prague le soin d'établir la vérité, d'après l'Écriture. Les membres de la ligue obéiraient aux ordres des évêques nationaux, tant que ces ordres seraient fondés sur la parole de Dieu, et se soumettraient au pape, en tout ce qui n'était pas contraire à la loi divine. La ligue devait durer six ans, la direction en était confiée à un triumvirat formé de Cenek de Wartenberk, grand burgrave de Prague, de Lacek de Kravar, gouverneur général de Moravie et de Bocek de Podebrad (1). Le document que nous avons donné les noms de cinquante-six adhérents et, parmi eux, les représentants des plus nobles et des plus puissantes familles du pays, le grand maréchal de Bohême, Hanus de Lipa, Henri Skopek de Duba, Smil de Sternberk, Dobes de Cimburk, etc. On colporta ensuite le projet dans les cercles et il est probable qu'il réunit au moins les adhésions des 452 seigneurs ou chevaliers qui avaient apposé leurs sceaux à la lettre du 2 septembre. On avait demandé au roi d'adhérer à la ligue dont il eût été le chef ; il refusa, les seigneurs passèrent outre, ils n'étaient pas hommes à se laisser arrêter par des scrupules de légalité ; depuis qu'ils luttèrent avec la royauté, ils avaient eu le temps d'apprendre à se passer d'elle.

Cette ligue marquait le commencement d'une nouvelle période : jusqu'alors, en effet, quelque nombreux que fussent les amis de Huss, ils ne formaient pas un parti, n'étaient que des individus isolés, sans lien commun ; maintenant ils se réunissaient, se donnaient des chefs, constituaient un véritable état dans l'état : ils marchaient encore d'accord avec le roi, mais si la cause l'exigeait, ils étaient assez forts pour

(1) Le grand père du roi Georges de Podebrad.

annuler son autorité, pour substituer sans coup férir une oligarchie à l'autorité d'un seul. Les nobles, qui dirigeaient la ligue, reprenaient, peut-être sans en avoir conscience, les projets de ceux qui, quelque dix ans auparavant, avaient essayé d'imposer à Vaclav un conseil souverain : seulement, le peuple, qui était auparavant pour le roi contre les nobles, prit cette fois parti pour les nobles et contre le roi, et cette alliance donna à la ligue une force irrésistible. En même temps que le groupe réformateur se donnait un gouvernement temporel, il se donnait un gouvernement spirituel en opposant aux chefs ecclésiastiques réguliers l'Université, en mettant les décisions de la faculté de théologie au-dessus de celles de l'archevêque. Pendant toute la Révolution, l'Université resta en effet le suprême pouvoir religieux, au moins pour la très grande majorité de la nation. La Réforme avait ainsi ses chefs et ses directeurs, elle avait aussi son programme, la liberté de la Parole de Dieu, l'Écriture, que l'Université devait prendre pour unique fondement de ses décisions. La conséquence forcée du mouvement, c'était la rupture avec l'Église romaine, la constitution d'une Église nationale ; elle n'apparaissait pas encore nettement à tous les esprits, mais elle se présentait déjà aux plus hardis ou aux plus clairvoyants. Les seigneurs avaient ainsi déclaré qu'ils n'obéiraient qu'aux ordres des seuls évêques nationaux et regarderaient comme nuls et de nul effet les interdits et les excommunications prononcés par les prélats étrangers. La ligue résumait ainsi tous les désirs religieux, nationaux et politiques qui se retrouvent dans toutes les phases de la Réforme bohême ; il ne lui manquait plus qu'un signe extérieur, un symbole, elle le trouva dans le CALICE.

Il n'y avait pas fort longtemps que l'Église catholique avait introduit l'usage de la communion sous une seule espèce et réservé le calice aux prêtres : acceptée dans quelques pays dès le XII^e siècle, la nouvelle coutume n'était devenue à peu près générale qu'au XIII^e et même au XIV^e siècle (1).

(1) Cp. Chemnitii examen concilii Tridentini II. 134. L'auteur admet que le calice se conserva jusqu'au commencement du XIV^e siècle et que son interdiction ne devint une loi de l'Église qu'au concile de Constance.

La Bohême, peut-être par suite des traditions grecques qui se maintenaient obscurément, semble avoir été un des pays où la communion utraquiste (sub utrâque specie) se conserva le plus longtemps et elle ne disparut que grâce aux efforts de l'archevêque Ernest de Pardubice, énergiquement appuyé par l'empereur Charles IV, et surtout grâce à l'affluence des docteurs et des étudiants étrangers qui firent triompher les idées purement catholiques. Même alors cependant, certains faits prouvent que la communion utraquiste ne fut pas abandonnée partout : en 1390, Boniface IX la permit aux mineurs de Kutna Hora (1) et à Prague même, quelques prêtres offraient encore le calice aux fidèles. Le sacrement de la Cène fut un des points les mieux étudiés dans les cours et les controverses de l'Université de Prague, même avant que l'importation des livres de Wiclif ne fût venu donner à la polémique un intérêt inattendu (2).

Aucun maître ne s'inquiéta davantage de cette question que Jakoubek de Stribro (Jacobellus de Mies). Ancien disciple de Janov, il était l'ami de Huss dont il avait été le maître et ne mettait pas une moindre ardeur que lui à poursuivre la Réforme de l'Eglise. Son ardente conviction, son éloquence passionnée et téméraire l'avaient plus d'une fois compromis auprès des autorités ecclésiastiques, mais lui avaient gagné la faveur populaire. Persuadé comme presque tous les maîtres bohêmes que la corruption de l'Eglise n'avait d'autre cause que l'oubli de l'Ecriture et regardant l'Evangile comme la seule et infail-
libile loi, il arriva bientôt à la conclusion que la suppression du calice était contraire à la volonté de Dieu : si vous ne mangez pas la chair du fils de l'homme et si vous ne buvez pas son sang, vous n'aurez pas la vie en vous, avait dit Saint

(1) Peschek. *Gesch. der GegenReformation in Böhmen*, Prague, 1844. — Sur le calice, v. encore l'intéressante monographie de Spittler, *Gesch. des Kelchs im Abendmahl* (1793) et Giessler, *Kirchengeschichte* (II).

(2) Une phrase de Stitny prouve toute la gravité de ces discussions : Voilà, j'ai déjà soixante et dix ans et cependant quelques maîtres ont encore rendu mon esprit incertain, de sorte que je ne pourrais pas dire avec certitude si dans le sacrement de l'Eucharistie, la substance du pain reste avec le corps de Notre Seigneur ou si elle disparaît.

Jean (II, 53). A la fin de 1414, il développa ces paroles dans une discussion à l'Université et son discours fit une telle impression sur les auditeurs que beaucoup demandèrent dès lors à communier sous les deux espèces : quelques semaines après le départ de Huss pour Constance, la coupe était distribuée aux fidèles dans plusieurs églises de Prague (fin de 1414). Le nombre des adhérents de Jakoubek augmenta rapidement, cependant tous les amis de Huss ne l'approuvaient pas : le prédicateur qui remplaçait le maître à Bethléem se prononçait contre la communion utraquiste : on en appela à Huss; il eut d'abord quelques hésitations : sans doute, la doctrine de Jakoubek était réellement fondée sur l'Écriture (1), mais il fallait agir avec prudence, demander au concile l'autorisation de *revenir* aux usages de l'Église primitive. — Mais qu'attendre du concile ? Il ne niait pas que la communion utraquiste n'eût été en usage chez les premiers chrétiens, mais l'Église avait eu raison de refuser la coupe aux fidèles et tous ceux qui ne se soumettaient pas à ses décisions étaient hérétiques et seraient traités comme tels. Huss, mis ainsi en demeure de se prononcer entre la tradition et l'Écriture ne balança pas plus longtemps et il recommanda à tous ses amis de suivre l'exemple de Jakoubek. Une polémique fort vive s'engagea sur le calice, entre les amis et les adversaires de Huss : traités et répliques se succédèrent coup sur coup (2), mais ces discussions ne firent que hâter les progrès de la communion utraquiste (3) ; malgré les protestations isolées qui s'étaient produites au début, elle fut accep-

(1) C'est dans ce sens qu'est écrit son livre sur la communion sous les deux espèces.

(2) *Demonstratio per testimonia Scripturæ, Patrum atque Doctorum communicationem calicis in plebe christianâ esse necessariam* (V. der Hardt, III p. 803). *Responsio ad demonstrationem*, etc., (id., p. 826). *Anonymi theologi epistola ad Jacobellum de Misa contra communionem plebis sub utraque specie* (id., p. 338). *Andræ Brodæ disputatio acad. contra commun. plebis sub utr. specie* (id., p. 392). — *Vindicie contra And. Brodam pro communione plebis sub utraque specie* (Von der Hardt, III, p. 416).

(3) *Tractatus contra hæresim de communione laicorum sub utraque specie*. — Terminé le 20 avril 141.

tée par tous les partisans de la Réforme et devint un des points essentiels de leur programme. Le calice remplaça la croix dans les églises et conduisit au combat les soldats de la révolution. Pendant deux siècles, il domina la grande église du Tyn : sur les portes des villes et des palais, sur les boucliers, on sculpta, on peignit des calices. Les étrangers raillaient cet engouement : les Bohèmes peignent tant de coupes, dit un faiseur de vers latins, qu'ils n'ont pas d'autre Dieu sans doute que Bacchus. Mais ce calice était pour les Cèques le symbole de toutes leurs aspirations et rien ne les aurait mieux représentées : rendre le calice aux fidèles, c'était faire passer dans les faits la doctrine de Huss, transformer l'abstraction en réalité. Il n'y a d'autre chef de l'Église que le Christ, avait enseigné le prédicateur de Bethléem, d'autre règle de la foi que l'Évangile ; il ne faut obéir aux chefs ecclésiastiques que tant que leurs décisions sont fondées sur la parole de Dieu : il supprimait ainsi la différence du prêtre et du laïque, sur laquelle reposait tout le système religieux du moyen-âge : quel meilleur moyen de faire comprendre à tous l'égalité de tous les hommes dans l'Église que d'enlever aux ecclésiastiques leur plus glorieux privilège ? Tout homme est prêtre, dira plus tard Luther ; les Bohèmes le montrent aux moins clairvoyants en déniaut au sacerdoce la prérogative sacrée d'où découlaient toutes les autres.

Il est bien évident que les divers partis ne se rendirent pas compte dès le premier jour des conséquences dont était gros le principe de la communion sous les deux espèces : les prêtres catholiques en eurent du moins le pressentiment, et le 5 septembre 1415, le jour même où les seigneurs formaient l'union de Prague, le chapitre des Hracany défendit sous les peines les plus sévères la communion utraquiste. Puis, comme ses ordres ne furent pas écoutés, il prononça l'interdit (fin d'octobre). Il ne faisait en cela qu'obéir à un ordre du concile qui, sur l'instigation de Michel de Causis, avait renouvelé l'excommunication qui avait frappé Jean de Jesenice en 1412 et ordonné de lancer l'interdit sur les villes où il séjournerait. — Jean de Jesenice était, depuis le départ de

Huss, le chef des novateurs.— Les décrets de Constance furent observés avec une minutieuse sévérité : les prêtres catholiques refusaient l'absolution aux fidèles qui suivaient les sermons des prédicateurs suspects, fermaient les portes des cimetières, insultaient dans leurs sermons la nation bohême (1). Les habitants des trois villes de Prague se réunirent en assemblée générale et se plaignirent au roi de ces rigueurs ; Vaclav essaya d'obtenir quelques concessions, les catholiques repoussèrent toutes ses propositions. Poussé à bout, le peuple eut recours à des moyens moins pacifiques. Des bandes armées envahirent les cures, les cloîtres, les églises où le service divin était suspendu : partant de ce principe que, qui refuse de travailler n'a pas droit à un salaire, la foule chassa les prêtres qui s'obstinaient à ne pas célébrer les cérémonies du culte et les remplaça par des Utraquistes. Presque toutes les cures furent ainsi occupées par des partisans de la Réforme et l'interdit ne fut plus une gêne que pour les catholiques à qui leur conscience défendait de reconnaître les nouveaux prêtres et qui étaient obligés d'aller dans les villages voisins assister aux offices. Les troubles de Prague eurent leur contre-coup dans les provinces : un grand nombre de biens ecclésiastiques furent saisis et quelques seigneurs, tels que Otton de Bergov, Hyněk Krusina de Lichtenburk et Henri de Wartenberk confisquèrent sans scrupule les propriétés des doyens ou des chanoines. Le couvent d'Opatovice fut attaqué par une bande armée, l'abbé torturé jusqu'à la mort et les moines chassés.

Le concile fut averti de ces désordres en même temps qu'il reçut les lettres de la diète du 2 septembre : les renseignements que lui adressait son légat, Jean de Litomysl, ne pouvaient laisser aucun doute sur les dangers de la situation. L'évêque n'avait pas osé paraître devant le roi sans sauf-conduit et il avait été abandonné même par ceux dont les fonctions faisaient les défenseurs naturels de l'intégrité de la foi catholique. L'évêque d'Olomuc et l'archevêque de

(1) Docum., p. 604.

(2) Tomek, III, p. 594-95.

Prague n'avaient d'autre souci que de ne pas blesser Vaclav et Conrad venait même, sur la demande du roi, de suspendre l'interdit. Surpris et fort irrité du peu d'effet qu'avaient produit ses ordres antérieurs, le concile résolut de redoubler de sévérité et d'énergie. Les prélats allemands attaquèrent avec violence l'archevêque de Prague, l'accusèrent de négligence, de nécromancie, d'alchimie, de simonie et de dissipation; ils n'avaient pas oublié que son diocèse avait longtemps relevé de l'archevêque de Mayence et ils saisissaient avec empressement l'occasion de faire rapporter la bulle qui avait soustrait l'Église bohème à la surveillance d'un électeur allemand. Conrad fut cité devant le concile (1); les protestations des chapitres de Prague et de Vysehrad, l'empressement qu'il mit lui-même à se dégager du traité qu'il avait signé avec Vaclav et à reprendre l'interdit, adoucirent cependant un peu l'assemblée. Conrad fut dispensé de comparaître en personne, mais il continua à être surveillé avec quelque méfiance et resta de plus en plus indécis et inquiet entre le roi et les prélats qu'il voulait également ménager.

Le concile était plus mécontent encore du roi que de l'archevêque. Vaclav n'avait pris aucune part aux démarches qui avaient été tentées en faveur de Huss ou de Jérôme, mais il n'avait non plus rien fait pour les empêcher et il gardait entre les hérétiques et l'Église une neutralité qui était regardée à Constance comme une trahison. Il avait été profondément froissé de la mort du prédicateur, moins à cause de l'affection personnelle qu'il lui portait ou de la sympathie que lui inspiraient ses idées que parce qu'il y avait vu une injure véridique, une attaque indirecte de Sigismond. Depuis plusieurs années, il était fort mécontent de son frère qu'il accusait de l'avoir trompé; seul de tous les rois de l'Europe catholique, il n'avait pas envoyé d'ambassadeur à Constance. Les Pères avaient longtemps espéré qu'il se fatiguerait de son opposition passive, mais ils commençaient à perdre toute illusion à cet égard et inclinaient à des mesures de rigueur: les docteurs bohèmes avaient eu grand peine à étouffer les

(1) Docum., p. 646.

accusations dont leur souverain avait été plus d'une fois l'objet, ils obtinrent encore qu'on ne le mît pas directement en cause, mais détournèrent la colère des évêques sur les 452 seigneurs qui avaient signé les protestations. On leur donna cinquante jours pour venir se justifier devant le concile (24 fév. 1416), et lorsque le délai fixé fut écoulé, on décida de commencer leur procès et on en confia l'instruction au patriarche de Constantinople, Jean, qui s'était distingué par sa violence dans l'affaire de Jérôme. On parlait de leur enlever leurs fiefs et leurs titres et les dispositions du concile furent très clairement marquées par la sévérité avec laquelle il traita Henri de Lacenbock. Henri arriva à Constance, au mois de mai, chargé d'une mission de Sigismond. Accusé d'être secrètement favorable à Huss, il fut arrêté, forcé d'abjurer et de promettre qu'il porterait en Bohême une lettre de l'assemblée (1). Les évêques se rendaient d'ailleurs très bien compte qu'ils n'avaient pas seulement devant eux un nombre plus ou moins grand de seigneurs, mais la Bohême tout entière (2), et ils pensaient dès lors à faire appel contre les révoltés à tous les peuples chrétiens : en même temps, ils cherchaient à se ménager des intelligences dans la place et, s'adressant particulièrement à quelques seigneurs catholiques qui avaient organisé une contre-ligue (3), les engageaient à prouver leur foi par leurs œuvres.

Mais ces projets belliqueux n'avaient quelque chance de succès que s'ils étaient appuyés par Sigismond : roi des Romains et héritier présomptif de la couronne de Bohême, il était le chef désigné et nécessaire d'une croisade contre les Cèques. Des ouvertures dans ce sens lui furent faites dès 1416. Sigismond avait quitté Constance le 18 juillet 1415 et il avait

(1) Von der Hardt, IV, 796.

(2) « L'affaire qui touche tout le royaume de Bohême » (Von der Hardt, IV, 826).

(3) Le bruit courut à Constance que Vaclav avait adhéré à cette contre-ligue catholique et y causa une grande joie. Il est probable, quoi qu'en aient dit presque tous les historiens, que ce bruit n'avait aucun fondement sérieux ; en effet aucun document ne nous parle d'une adhésion semblable de Vaclav, et il faudrait pourtant les preuves les plus formelles pour établir un acte aussi peu en harmonie avec la conduite passée et future du roi.

entrepris un grand voyage en France et en Angleterre. Mais son expédition avait été assez peu glorieuse et quand les envoyés du concile le rencontrèrent à Aix-la-Chapelle, ils le trouvèrent assez désillusionné et peu disposé à courir de nouvelles aventures. Il connaissait assez la Bohême pour savoir les difficultés qu'il aurait à vaincre si les seigneurs et le peuple se déclaraient contre lui : aussi se montra-t-il beaucoup plus préoccupé de calmer l'irritation qu'avait excitée sa conduite à l'égard de Huss que de donner aux Cèques de nouveaux griefs contre lui. Sans doute ses lettres confidentielles approuvaient et encourageaient les seigneurs catholiques dans leurs projets de résistance, mais ses lettres officielles leur recommandaient la plus extrême prudence ; il prêchait à tous la concorde, l'oubli, étalait force regrets de l'imprudence de Huss : ah ! s'il était venu le trouver avant d'entrer à Constance, l'affaire eût tourné autrement ! Une fois qu'il avait été arrêté, il avait été impossible de le sauver, il ne s'y était pas ménagé, mais devait-il lui sacrifier l'Église ? Maintenant, le concile était fort irrité, il fallait se garder de lui fournir de nouveaux griefs. Les seigneurs, continuait-il, n'ignorent pas de quel esprit de malveillance les peuples voisins sont animés contre la Bohême, ils ne demandent qu'une occasion de se jeter sur elle. Veulent-ils s'exposer à une guerre de religion, dans laquelle ils auraient à combattre la chrétienté tout entière ? Pourquoi, eux, profanes, se mêleraient-ils d'affaires ecclésiastiques ? C'est aux prêtres à réformer les prêtres (1). Il était donc encore fort éloigné de se mettre à la tête d'une croisade contre son pays ; il répondit aux insinuations du concile par des protestations de dévouement, sous lesquelles perçait l'intention bien arrêtée de ne pas se compromettre (2). L'assemblée, obligée d'attendre une occasion plus favorable, se vengea sur l'Université.

Depuis l'expulsion des docteurs catholiques, elle était tout entière acquise aux nouvelles doctrines, elle avait approuvé

(1) Paris, 21 mars 1416. — Docum., p. 609.

(2) Fin de 1416. — Doc., p. 652.

la communion utraquiste (1) et avait à plusieurs reprises rendu témoignage de la piété sincère et du zèle catholique de Huss. Le concile discuta la question de savoir s'il révoquerait les privilèges de l'Université, il se contenta de les suspendre ; les Allemands prenaient leur revanche de 1409 (2). L'archevêque n'osa pas promulguer solennellement le décret du concile : il se contenta de ne pas autoriser l'examen annuel pour la réception des maîtres : l'Université obéit et ces examens n'eurent pas lieu, mais les autres exercices continuèrent, cours, discussions et même réceptions de bacheliers, — l'autorisation de l'archevêque n'était pas nécessaire pour ces derniers (3).

Bien que l'ordre public n'eût pas été en somme sérieusement troublé jusque-là, des symptômes graves révélaient l'approche de la crise décisive. L'agitation, concentrée d'abord à Prague, pénétrait dans les provinces et les paysans commençaient à suivre les événements d'un œil attentif : la division était partout ; l'amitié, la famille même ne résistaient pas aux discussions religieuses ; le frère se séparait du frère et le père du fils ; de lugubres prophéties étaient répandues dans le pays et les esprits troublés s'effrayaient de sombres présages qui semblaient annoncer d'épouvantables catastrophes : le jour où Huss avait paru devant le concile, il y avait eu une éclipse totale de soleil et on avait été obligé de célébrer la messe aux lumières, signe visible que Christ, le soleil de justice avait été voilé dans le cœur de

(1) La déclaration officielle de l'Université en faveur de la communion utraquiste est du 10 mars 1417 ; elle est donc postérieure à la suspension de ses privilèges qui est de 1416 ou tout à fait du commencement de 1417, mais son opinion était connue depuis longtemps ; presque tous les maîtres s'étaient prononcés dans ce sens.

(2) Hôf. II, p. 237. Les considérants du décret rappellent la gloire de l'Université à l'époque où accouraient vers elle les étudiants de toutes les contrées de l'Europe et surtout de l'Allemagne, et sa décadence après le départ des trois Nations qui n'avaient pas voulu accepter l'injuste répartition des voix.

(3) Chose curieuse, la faculté de droit ne tint pas plus de compte des ordres du concile que les autres facultés, bien qu'elle fût animée d'un esprit tout différent.

beaucoup de prélats (1). En 1416, il y eut une pluie de sang et la neige tomba par dessus, une croix rouge étincela au milieu des nuages et vers le soir se changea en glaive (2), frappante image de la guerre religieuse qui allait couvrir la Bohême de ruines et de sang.

Les catholiques donnèrent le signal des violences ; beaucoup moins nombreux que leurs adversaires, ils espéraient les intimider à force d'audace et d'ailleurs ils avaient derrière eux l'Église et l'Europe : toutes les chaires des villes de Bohême restées catholiques retentissaient de calomnies contre les Hussites : on racontait qu'ils recevaient la communion en état d'ivresse, qu'ils consacraient le sang du Christ dans des marmites et le transportaient dans des bouteilles ou dans des gourdes, qu'ils se réunissaient dans des caves pour s'y livrer à d'ignobles débauches (3). Ces odieuses déclamations eurent bientôt pour corollaires d'horribles attentats.

(1) Laurent de Brezova (Höfl. I, p. 333). Laurent de Brezova dont la chronique a été publiée par M. Höfler, (I, p. 321-527), est le plus important historien de la guerre des Hussites. Il était de petite noblesse et appartenait à la classe des chevaliers. En 1394, les registres de l'Université nous disent qu'il était maître ès-arts, ce qui prouverait qu'il avait à cette époque une trentaine d'années. Il fut employé à la cour de Vaclav et composa pour lui divers ouvrages, entre autres, si nous en croyons Hajek, une histoire de la race célèbre des Slaves et des Bohêmes. Après la mort de Vaclav les renseignements que nous possédons sur son compte sont assez peu précis ; nous savons seulement qu'il fut un de ceux qui travaillèrent à écarter le prince polonais Korybut. Il vivait encore en 1437, mais mourut sans doute peu de temps après. Son récit commence en 1414, mais il ne devient réellement intéressant qu'en 1419 et il se termine brusquement au milieu d'une phrase en 1422. Peut-être certaines parties ont-elles été détruites, sans que rien cependant permette de l'affirmer. Brezova est un utraquiste modéré, aussi est-il également défavorable aux partis extrêmes, catholiques et taborites ; il ne faut donc accepter ses renseignements qu'avec une certaine défiance ; il ne fausse pas volontairement la vérité, mais passionné, il présente les faits comme il les voit. Assez mal renseigné sur les expéditions militaires des Taborites, il raconte avec un grand luxe de détail les événements qui ont eu lieu à Prague et il a eu entre les mains nombre de lettres et de documents officiels qu'il a insérés dans son récit et qui en font une œuvre historique d'une très grande importance. (Cp. Palacky, *Würdigung der alten böhmischen Geschichtschreiber*, 1829). — Höfler, *passim*. — Friedrich von Bezold, *König Sigmund und die Reichskriege gegen die Husiten*, München 1872).

(2) Chron. Univers. (Höfl. I, p. 35 ; I, p. 78).

(3) Laurent de Brezova (Höfl. I, p. 323).

Kutna Hora (1) était habitée par une population presque exclusivement allemande : les mineurs des environs, aux mœurs rudes et grossières, avaient été fort excités contre les nouvelles doctrines par leurs curés et surtout par un prêtre nommé Hermann. Avant même le départ de Huss pour Constance, les mineurs avaient attaqué les habitants d'un bourg voisin, brûlé le village et massacré les habitants (juillet 1414). Les esprits étaient déjà très agités à Kutna Hora, quand on annonça l'arrivée d'un officier de Vaclav, chargé de percevoir certains revenus. Cet officier, Racek Kobyla, était détesté des catholiques qui lui reprochaient d'avoir obéi avec trop d'empressement aux ordres du roi, lorsqu'il avait fait saisir les biens de l'archevêque en 1411. Les envoyés royaux, avertis de l'exaspération des habitants, hésitaient à entrer dans la ville, mais ils furent rassurés par les protestations des principaux bourgeois qui leur déclarèrent qu'ils ne couraient aucun danger. A peine cependant furent-ils rendus au logis qu'on leur avait désigné qu'une foule furieuse assiégea leur maison. Les mineurs brisèrent les portes et jetèrent par la fenêtre Racek et douze de ses compagnons. Un autre officier de Vaclav échappa aux émeutiers et à la mort (2). L'archevêque de Prague, en réalité, fort mécontent du zèle

(1) Cette attitude de Kutna Hora prouve bien l'importance de la question nationale. On ne s'expliquerait pas sans cela l'hostilité d'une ville à laquelle Bouiface IX avait dû permettre la communion sous les deux espèces, à la fin du XIV^e siècle.

(2) Docum., p. 631. Script. rer. Bohém. III, p. 22. M. Palacky a publié dans le troisième volume des *Scriptores rerum bohemicarum* un certain nombre de courtes annales bohêmes qui ont été écrites pendant la guerre des Hussites ou assez peu de temps après et qui ont été réunies au commencement du XVI^e siècle. Elles ont été très souvent copiées, puisque M. Palacky n'a pas trouvé moins de dix-sept manuscrits, dont aucun n'offre un texte absolument semblable mais qui paraissent tous provenir d'une source commune. Il n'y a naturellement aucun plan général, elles laissent de côté les événements les plus curieux, racontent avec les plus longs détails des faits insignifiants. Elles n'en ont pas moins une certaine importance parce que, pour plusieurs années, ce sont les seuls documents que nous ayons. Les auteurs, dont M. Palacky croit pouvoir fixer le nombre à huit, sont des esprits très étroits, mais, en général, exacts et impartiaux. Je les ai cités *St. letop.* (*Stari letopisové*, les anciens annalistes).

intempérant de ses prêtres, mais toujours tremblant de déplaire au concile, était entraîné par son parti plus qu'il ne le conduisait et prenait quelques mesures pour donner au moins une apparence de satisfaction à ses fanatiques subordonnés : il défendit d'ordonner prêtres les candidats qui refuseraient de renier les erreurs de Wiclif et de se prononcer contre la communion utraquiste. Plusieurs curés de campagne, soupçonnés d'être favorables aux novateurs, furent destitués ; si ces ordres étaient respectés, les Hussites ne tarderaient pas à manquer de prêtres et ils seraient obligés de revenir aux cérémonies et à la foi catholiques.

Les Utraquistes, qui avaient montré jusqu'alors beaucoup plus de modération que leurs adversaires n'étaient pas disposés cependant à supporter en silence des attaques aussi directes ; ils répondirent à la violence par la violence. *Cenek* de Wartenberk fit enlever dans *Nemecky Brod* l'évêque *Hermann* de Nicopol, chargé de l'ordination des prêtres, et le força de consacrer les candidats utraquistes (1) ; *Hermann* se soumit sans trop de difficulté et il accepta même une cure que lui donna *Cenek*. Dans les campagnes, beaucoup de prêtres catholiques furent renvoyés, dans un grand nombre de villes et de cercles les dîmes ne furent plus payées et les catholiques ne montrèrent aucun scrupule à imiter les Hussites sur ce point. Au milieu de l'anarchie générale, quelques seigneurs formèrent des troupes d'aventuriers et ravagèrent le pays. Plusieurs expéditions furent envoyées contre ces nobles turbulents et ne réussirent pas toujours à rétablir l'ordre. Les grands, les chevaliers, les pillards sentaient que leur moment était proche et se préparaient à mettre à profit l'occasion qui s'offrait.

Vaclav, était mécontent, irrité contre les deux partis ; il aurait voulu qu'ils vécussent en paix, côte à côte. Il était arrivé par inertie à la conception de la tolérance ; assez indifférent en matière de foi, il rêvait un régime où il eût été permis à chacun de suivre le culte de son choix, et ne demandait aux catholiques et aux Hussites que de ne pas troubler l'ordre extérieur. Cette théorie plaisait peu au concile :

(1) Chronique du notaire *Procopé* (Höfl. I, p. 72). .

de nouvelles plaintes lui furent adressées contre le roi et Sigismond ne cacha pas à son frère qu'il n'hésiterait pas entre l'Église et lui. Les prières du souverain, écrivait-il aux Bohêmes, les supplications d'un grand nombre de seigneurs, l'ardent amour du pays où il avait reçu le jour l'avaient décidé à s'employer activement auprès du concile, pour qu'il ne prît aucune mesure contraire à la Bohême ou à son chef. Mais chaque jour les nouvelles qu'il recevait devenaient plus affligeantes. Les chrétiens étaient persécutés comme au temps de Néron, le peuple de Dieu poursuivi comme sous le règne de Pharaon. Le concile était convaincu que de si grands maux ne se seraient pas produits sans la complicité secrète de Vaclav et il était résolu à le traiter aussi sévèrement qu'il le méritait ; il avait cependant accordé un nouveau délai, mais il était décidé à ne plus garder aucun ménagement : les Bohêmes et le roi devaient donc veiller à ne plus donner prise à leurs ennemis ; ils seraient autrement seuls responsables de leurs malheurs (1). Sigismond, très désireux d'obtenir du concile la réforme des abus, lui offrait en retour son alliance contre la Bohême. La Réforme, c'était la seule partie de son programme que l'assemblée de Constance n'eût pas encore abordée ; elle avait mis fin au schisme, frappé l'hérésie dans son chef le plus remarquable, mais les progrès accomplis ne seraient définitifs, le schisme ne serait réellement terminé et les révoltes vaincues que si on donnait satisfaction aux ardentes et légitimes revendications populaires. Le concile avait chargé une commission d'étudier les réformes nécessaires et le plan qu'elle présenta, fort long, très sérieux, le *reformatorium*, témoignait de la sincérité de ses efforts. Malheureusement, il ne manquait pas à Constance de prélats intéressés à maintenir l'ancien ordre de choses. Au début, n'osant pas encore protester contre une opinion qui avait pour elle la faveur populaire et l'appui des évêques les plus remarquables par leur science et leur vertu, ils avaient laissé se fatiguer le zèle et s'user l'activité de leurs adversaires et à l'instant décisif, il revenaient avec des projets d'ajournement. Ils étaient pleins d'une apparente

(1) Docum., p. 659.

bonne volonté : nul n'avait plus à cœur la purification de l'Église, mais la question était grave, il fallait se garder de toute précipitation, un long et sérieux examen était nécessaire : les cardinaux étaient les chefs de ce parti et entraînaient à leur suite presque tous les évêques italiens et espagnols ; ils demandèrent que l'on procédât avant tout à l'élection du pape. Sigismond mit toute son énergie à combattre leur proposition. Il comprenait que le pape, quelques promesses qu'on lui arrachât et même quelle que fût sa sincérité serait dominé par des courtisans tout puissants et s'opposerait aux mesures qui menaceraient les abus dont profitait la cour romaine. C'est alors qu'il crut nécessaire de faire étalage de dévouement à l'Église : il espérait que sa rupture avec son frère et ses futurs sujets toucherait l'assemblée ; ses calculs furent trompés : après des discussions prolongées et violentes, le roi des Romains, abandonné d'abord par les Français, puis par les Anglais, dut se soumettre aux décisions de la majorité. Martin V fut élu (11 nov. 1417), et n'eut plus dès lors d'autre pensée que de se débarrasser d'une assemblée qui avait proclamé la supériorité des conciles sur les papes. Il reprit les spécieuses raisons qu'on avait déjà apportées en faveur de l'ajournement : c'était tout compromettre que de vouloir se trop hâter ; chaque pays avait ses coutumes particulières, ses intérêts distincts que froisseraient des mesures générales ; le concile durait déjà depuis quatre ans, il y avait un danger sérieux à laisser trop longtemps les diocèses sans direction. Le concile, fatigué, céda et il se sépara au mois d'avril 1418. Martin V avait accordé des concordats aux principales nations, mais ces ordonnances partielles, incomplètes, n'eurent aucun résultat heureux ; ces palliatifs n'arrêtèrent pas les progrès du mal. La Réforme de l'Église avait échoué à Constance comme à Pise. Le concile semblait vouloir justifier par sa conduite les défiances des Cèques.

Les espérances des Bohêmes n'avaient pas été moins déçues par l'élection de Martin V que celles de Sigismond. Ils avaient pensé en effet que le futur pape ne subirait pas l'influence des quelques hommes qu'ils rendaient responsables de la condamnation de Huss et des mesures prises contre

leur nation, et qu'il rapporterait les décrets de ses prédécesseurs et de l'assemblée. Or Martin V était précisément ce cardinal Otton de Colonna qui avait excommunié Huss en 1411 et ses premiers actes prouvèrent que ses sentiments à l'égard des Cèques n'avaient en rien changé. Il confirma tous les décrets du concile contre l'hérésie, ordonna à l'archevêque de Prague et aux évêques de Moravie, de Bavière et de Saxe de poursuivre les Wicléfistes avec une impitoyable sévérité, et détermina la procédure que l'on suivrait contre eux. Il envoya à Vaclav une sorte d'ultimatum, et lui traça la ligne de conduite qu'il devait tenir pour échapper à une condamnation que méritaient ses hésitations et sa tiédeur : il s'engagerait à respecter la sainte Église romaine et les privilèges du clergé, forcerait les hérétiques à abjurer leurs erreurs et frapperait rigoureusement ceux qui ne se soumettraient pas, punirait les laïques, nobles ou manants qui avaient protégé les rebelles ou ne s'étaient pas rendus aux citations du concile, enfin promettrait de rendre les bénéfices confisqués à leurs possesseurs légitimes, de rappeler les prêtres expulsés, de chasser de l'Université les maîtres qui l'avaient compromise et de livrer à la cour romaine les plus coupables d'entre eux, Jean de Jesenice, Jakoubek de Stribro, Simon de Tisnov, Simon de Rokycana, Zdenek de Labaun, Christian de Prachatice, Jean Kardinal, Marc de Kralové Hradec, Zdislav de Zviretice et Michel de Malevnice. La communion utraquiste serait interdite, les livres bohèmes de Jakoubek et de Huss brûlés : défense expresse de prêcher sans l'autorisation épiscopale et de désobéir aux ordres des tribunaux ecclésiastiques (1). Vaclav, malgré son inertie et sa faiblesse, défendait avec une défiance jalouse les prérogatives de la royauté : la sommation pontificale le jeta dans le camp des Utraquistes. Le 9 juin 1418, il rappela une loi en vertu de laquelle les Bohèmes n'étaient tenus de comparaître que devant les tribunaux du pays et défendit à tout ecclésiastique de citer devant une juridiction étrangère un bourgeois ou un habitant de la Vieille-Ville de Prague. Il interdit

(1) Höff. II, p. 240. La lettre n'a pas de date, mais elle est postérieure à l'élection de Martin V et antérieure à la dissolution du concile.

sous les peines les plus sévères de publier ou d'exécuter les décisions d'un tribunal étranger et chargea les magistrats de Prague de veiller à ce que ses ordres fussent observés. Il était sûr d'être obéi avec enthousiasme : le parti ultrakuiste était en effet dès lors complètement maître de la ville, avait la majorité dans les conseils, tenait les écoles et les principales églises ; la haute bourgeoisie, qui était restée fidèle au catholicisme, cherchait surtout à ne pas compromettre ses richesses, et évitait tout ce qui aurait pu réveiller la colère du peuple dont elle se savait détestée.

Sous ce régime, la ville jouissait d'une liberté religieuse absolue, et tous ceux qui étaient persécutés dans leur pays s'y retiraient à l'abri des foudres de la cour romaine. Pierre de Dresde, ancien maître de l'Université de Prague, avait quitté la ville avec les autres Allemands, en 1400, mais il avait sans doute retenu quelques-unes des doctrines cèques ; il fut bientôt accusé d'hérésie vaudoise, et il fut trop heureux de demander asile à la Bohême. D'autres Saxons le suivirent et un Nicolas de Dresde forma avec quelques amis une sorte de petite colonie germanique hérétique. Pierre Payne, maître de l'Université d'Oxford, arriva en 1418, et, reçu maître de l'Université de Prague, devint un des chefs les plus éloquents et les plus hardis de la révolution. Quelque temps après, quarante-deux familles vaudoises entrèrent dans la ville : chassés de leur pays, ils cherchaient un refuge contre les persécutions. Si nous en croyons Æneas Sylvius, ils avaient traversé toute l'Allemagne et venaient de la Belgique, où avait déjà pénétré ainsi la nouvelle des événements qui agitaient la Bohême. On les appela des Picards, probablement par corruption de Beghards : on désignait sous le nom de Beghards les sectes mystiques, fort nombreuses alors sur les bords du Rhin. Ces Picards furent fort bien accueillis, on leur donna des vivres, des vêtements, la reine Sophie les visita, les consola : plus sincèrement affligée que son mari de la mort de Huss, elle conservait pieusement le souvenir du réformateur ; elle était la première, par le cœur comme par le rang, de ces grandes dames qu'il avait converties à la cause de la Réforme de l'Église et

parmi lesquelles l'on remarquait Eliza de Kravar, veuve du seigneur Henri de Rosenberk, Anne de Frimburk qui avait une sérieuse influence sur l'esprit de Vaclav et cette Anne de Mochov que son zèle religieux, son énergie et sa haute intelligence désignaient aux injures et à la haine des pamphlétaires catholiques (1). L'espèce d'engouement dont avaient été d'abord l'objet les Picards ne fut pas de longue durée : on remarqua qu'ils allaient rarement à l'église, ils ne communiaient pas sous les deux espèces, n'avaient pas de curé : tout leur service divin se bornait à la lecture de certains livres écrits dans leur langue ; ils firent quelques prosélytes et s'exposèrent ainsi à une surveillance malveillante ; effrayés de la nouvelle attitude de la population, ils disparurent un jour de Prague et il est impossible de retrouver leurs traces, mais ceux qu'ils avaient convertis firent à leur tour de nouveaux disciples et leurs opinions ne restèrent pas sans action sur le développement de certaines sectes hussites.

Ce qui avait rendu les Utraquistes si prompts à se défer des Picards, c'est que déjà des dissidences s'étaient manifestées parmi les Hussites. On commençait dès lors à distinguer assez nettement les deux partis, modérés et radicaux, que l'on appela plus tard les Praguois ou Calixtins et les Taborites et qui forment comme les deux pôles de la Réforme cèque. Dès 1415, Christian de Prachatice écrit à un prédicateur de Plzen, nommé Koranda, pour lui reprocher de diviser le parti réformateur ; as-tu oublié, lui dit-il, les paroles du Christ : tout royaume divisé contre lui-même, périra. Ce que n'ont pas fait les excommunications et les interdits, ces imprudences le feraient. Le zèle ne suffit pas, il faut aussi de la modération et de la prudence (2). Inutiles conseils ! Ceux qui commencent une révolution prétendent en rester

(1) Dans une satire catholique, on l'appelle : ignoble, féroce, cruelle Jézabel. Je cite les derniers vers pour donner une idée de l'esprit et de l'urbanité de ces pamphlétaires : Et sic te, miseram anum, — Compellam ad Plutonis anum, — Cum tuis fullonibus. — Es perſida vetula, — Et puniaris per ſœcula — Ibi cum dæmonibus. (Pal. Docum., p. 697).

(2) Docum., p. 633.

les chefs, la contenir et la guider, mais bientôt dépassés par des esprits plus audacieux et plus ardents, ils sont condamnés à passer de l'offensive à la défensive et essaient vainement d'arrêter le fleuve dont ils ont brisé les digues. Les Utraquistes n'épargnèrent pas aux novateurs plus hardis les accusations que les catholiques avaient lancées contre eux. Leurs violences, disaient-ils, et leurs audaces n'avaient pour but que de gagner la faveur populaire ; leur austérité n'était qu'hypocrisie et leur renoncement qu'attitude ; ils prêchaient la pauvreté, mais recherchaient les cures les plus riches : si les auditeurs étaient sourds à leurs appels, si les aumônes ne pleuvaient pas dans leurs bourses, ils partaient à la découverte de communes moins rebelles à la parole du Seigneur... et plus généreuses. Peut-être ces accusations s'appliquaient-elles justement en effet à quelques-uns des nouveaux favoris du peuple, aucun parti ne peut répondre de tous ses membres, mais elles n'atteignaient pas le groupe tout entier.

Les Utraquistes, comme Huss lui-même, furent toujours préoccupés de ne pas verser dans l'hérésie : au milieu même de la révolte, ils gardèrent une sorte de fidélité idéale à l'Église ; mais il était impossible que des esprits plus impétueux et plus logiques ne tirassent pas les conséquences naturelles des principes du maître et n'acceptassent pas la complète liberté religieuse, dont s'effrayaient leurs compagnons timorés. D'une piété sincère et profonde, nourris de l'Écriture sainte, ces disciples infidèles de Huss rompirent hardiment en visière à toute l'Europe chrétienne, et, satisfaits du témoignage de leur conscience, détruisirent pièce à pièce tout l'édifice catholique dont les Utraquistes respectaient la magnifique ordonnance, après en avoir renversé les fondations. Assez audacieux pour ne pas reculer devant les suites politiques et sociales de leurs doctrines religieuses, ils attaquèrent les lois et les coutumes civiles avec même franchise que les usages du culte, et prêchèrent au peuple la suppression des redevances féodales et des privilèges seigneuriaux, l'abolition des classes et la liberté absolue : ils eurent bientôt derrière eux la masse de la nation

le vieux sentiment slave d'égalité se réveilla, fortifié par la passion religieuse; le moment était donc enfin venu d'échapper à ces lois oppressives apportées d'un pays ennemi; Dieu lui-même, par la voix de ses prêtres, appelait ses fidèles à l'indépendance; malheur à ceux qui repoussaient les offres du Christ: la liberté dans ce monde, le salut dans l'autre. Ouvriers, paysans, chevaliers accueillirent avec enthousiasme les doctrines avancées (1), et un nouveau parti se constitua rapidement en face du parti conservateur. Les Utraquistes ne se séparèrent jamais du catholicisme que pour un temps et « nourrirent toujours l'espérance trompeuse que l'Église reconnaîtrait ou du moins tolérerait la vérité et leur rouvrirait ses portes sans les forcer à abandonner leur foi (2) »; ils eurent pour principale autorité religieuse, la faculté de théologie; pour capitale, Prague; pour adhérents, les nobles et les bourgeois non Allemands. Les radicaux, eux, rompirent avec la cour romaine, sans pensée de retour: leur unique autorité fut l'Écriture; leur centre, Austi et plus tard Tabor; leur armée, le peuple des campagnes et des villes. Aussi fermes de cœur que de pensée, capables de tous les courages et de tous les sacrifices, ils travaillèrent à la victoire de leurs idées sans pitié pour leurs adversaires comme sans pitié pour eux-mêmes. Sûrs de la vérité et prêts à la défendre par tous les moyens, ils n'eurent aucun scrupule de légalité, aucune pensée de conciliation ou de retraite. Les Utraquistes, hésitaient à engager une lutte ouverte avec l'autorité régulière, ils n'auraient donné à la Hè-

(1) Il n'y a rien de plus loin de ma pensée que de voir une guerre sociale dans ce qui fut surtout une guerre religieuse; mais ces idées politiques de liberté, d'affranchissement, d'égalité, sont cachées et comme justifiées par les principes religieux. Le parti avancé se distingua toujours d'ailleurs par un rigorisme souvent excessif. Les premiers actes par lesquels se révèle son existence sont empreints d'une austérité profonde: En 1418, les faiseurs de sacs s'engagent à ne pas jouer aux dés, aux quilles, aux cartes, à ne pas quitter le travail pour aller boire; les forgerons promettent d'observer scrupuleusement les dimanches et les fêtes, etc., etc.

(2) O církevní správe strany pod oboji v Čechách od roku 1415 až 1622; de l'administration religieuse du parti utraquiste en Bohême. (Tomek, *Casopis českého museum*, 1848).

volution que des martyrs, les violents firent sortir de terre des légions de soldats et sauvèrent le pays.

Le premier résultat de ces divisions fut cependant d'affaiblir les Hussites en face des catholiques. Vaclav s'était bientôt effrayé de son audace : Martin V ne cachait pas son intention de forcer les Bohêmes à se soumettre, même au prix d'une guerre ; le projet d'une croisade, un moment conçu par le concile puis abandonné à cause des hésitations du roi des Romains, avait été repris et discuté sérieusement ; Sigismond faisait encore quelque résistance, mais on voyait qu'il se préparait à céder : il ne demandait plus qu'à se faire forcer la main. Vous n'ignorez pas, écrivait-il à Vaclav le 4 déc. 1418, que le concile voulait lancer l'excommunication contre vous ; à force de prières et de démarches, j'ai détourné le coup qui allait vous atteindre ; mais, si l'hérésie n'est pas bientôt vaincue, si l'autorité de l'Église odieusement attaquée n'est pas rétablie, je risquerais, en vous défendant encore, d'être soupçonné de trahir pour vous la religion chrétienne et d'être dépouillé de tous mes titres ; aussi suis-je bien résolu à ne plus intervenir en votre faveur et à vous abandonner à la juste sévérité des lois (1). Cette lettre indiquait assez que l'union du pape et du roi des Romains était complète : Martin V avait triomphé des derniers scrupules de Sigismond, en lui faisant entrevoir la possibilité de confier à un autre qu'à lui la direction de la croisade. Si une armée entraît victorieuse à Prague, la couronne de Bohême reviendrait-elle au chrétien infidèle qui aurait refusé de prendre la croix ? Le roi des Romains n'hésita plus, et avant de quitter Constance, il promit au pape de prendre toutes les mesures nécessaires pour détruire l'hérésie. Il partit, accompagné d'un légat pontifical, le cardinal Jean Dominique, à qui Martin V avait conféré les pouvoirs les plus étendus. A Linz, il reçut les envoyés de Vaclav qui lui apportaient la réponse du roi de Bohême à sa dernière lettre (2). Vaclav, assez embarrassé, se défendait de toute indulgence pour les hérétiques.

(1) Docum., p. 682.

(2) Parmi les seigneurs qui se trouvaient à côté de Sigismond à Linz, était Vaclav de Duba qui avait abandonné le parti de Huss.

ques ; il était très disposé à sévir contre eux, mais il n'y en avait pas, il n'en connaissait pas. Ignorance bien étrange, répliqua Sigismond, alors que l'Europe entière n'est occupée que de chercher les moyens de ramener les Cèques à la véritable foi. Il somma ensuite son frère d'envoyer des ambassadeurs à Skalice, en Hongrie, désigna lui-même les personnes qui composeraient la députation et dicta les instructions qu'elles recevraient. Il parlait avec d'autant plus d'autorité qu'il était soutenu par les seigneurs bohêmes catholiques. Les plus puissants d'entre eux étaient venus à Passau lui promettre leur appui et quelques-uns étaient même entrés à son service. Vaclav, effrayé, se croyant entouré de traîtres, se résigna à sortir de sa longue inertie, mais l'hérésie avait fait de tels progrès qu'elle était désormais à peu près invincible. Toute résistance ne devait plus que rendre le mouvement plus furieux.

Vaclav donna d'abord à Jean de Jesenice l'ordre formel de quitter Prague, fit rendre les églises aux catholiques et les presbytères aux prêtres expulsés. Il fut obéi, au moins à Prague, mais l'émotion fut très vive, et les catholiques semblèrent prendre à tâche d'exciter encore les passions : ils procédèrent en grande pompe à une nouvelle consécration des églises et des autels, refusèrent l'absolution aux malades qui ne renonçaient pas au calice, chassèrent des offices les fidèles soupçonnés de pencher vers les idées nouvelles. Le royaume entier fut inondé de pamphlets, de satires, et nous en possédons assez pour avoir une idée de cette littérature de combat (1) ; presque tous sont en latin, quelques-uns seulement en allemand ou en cèque, mais beaucoup ont sans doute péri pendant la réaction qui suivit la Montagne-Blanche ; leur orthodoxie religieuse ne les a pas préservés du sort réservé à tous les livres cèques. Quelques-unes de ces satires sont assez longues : l'une, en cèque, a près de cinq cents vers (2) ; une autre, en latin, environ huit

(1) Beaucoup de ces pamphlets ont été publiés par Höfler ou dans le *Casopis česk. museum*.

(2) Publié par Nebesky, *Cas. česk. muz.* 1852.

cents (1). Ils prouvent clairement que les catholiques n'avaient pas plus alors sur leurs adversaires l'avantage de l'esprit et de la science que celui de l'urbanité et de la tolérance. Il est impossible de trouver une lecture plus fastidieuse : toujours les mêmes accusations, les mêmes épithètes, les mêmes efforts maladroits et diffus de rattacher le mouvement aux causes les plus basses et de ne voir dans les novateurs que de vulgaires pillards ; pas un mot qui frappe l'attention, pas un vers qui reste dans l'esprit (2). A peine quelquefois un essai de discussion, mais on est frappé aussitôt de l'inexpérience de l'écrivain et de l'indécision de sa pensée ; il croit argumenter en psalmodiant sans cesse le même reproche, en ressassant la même absurde calomnie. La plus grande partie des écrits utraquistes ou taborites a malheureusement disparu, mais ceux qui ont échappé aux recherches des Jésuites révèlent une tout autre vigueur de pensée et de style, une instruction solide et variée, une sincérité et une hauteur de sentiment qui reposent le lecteur des insipides accusations catholiques (3). Tout ce qui, en

(1) Anonymus carminis scriptor hæreticos reprehendit ; Pal. Documenta, p. 637-698.

(2) Je ne comprends pas sous ce nom de pamphlets les œuvres polémiques plus étendues et qui, à défaut de verve ou d'esprit, ont au moins une certaine importance historique ; par ex. le Dialogue d'André de Ratisbonne (Hof. I. p. 565-596) ; le Tractatus de origine Hussitarum, d'André de Nemecy Brod (Hof. II, p. 327-354) ; etc.

(3) Voici l'analyse d'une de ces satires catholiques cèques, publiée dans le Cas. Cesk. museum 1851 : S. Vaclav, notre prince, — Tu as reçu la puissance de Dieu, — Daigne avoir pitié de nous, — Chasse les Wycléfistes, — Ils font beaucoup de mal. L'auteur invoque ensuite sainte Ludmila, saint Procope, saint Vojtech, tous les saints en général et leur demande de chasser les Hussites et de détruire la chapelle de Bethléem, les supplie de débarrasser le royaume de ces hérétiques qui tournent l'Écriture quand elle ne leur convient pas, et qui veulent vaincre par la force quand ils ne peuvent vaincre par la raison. Il raille ensuite lourdement les novateurs : Ils disent être prêtres, — Et portent une longue barbe ; — Ils baissent les yeux vers la terre, — Aussi sont-ils tous pâles, étant remplis d'iniquités. — Il attaque alors Wiclif, Huss, et énumère les torts qu'il leur reproche. Ils ne respectent pas les saints, n'honorent pas les images, distribuent la communion sous les deux espèces, et font communier même les enfants. Ils abaissent l'Évangile, déshonorent le Christ en le livrant au jugement du premier venu. Ils baptisent dans des mares et chantent la messe en Bohême. — Presque toutes les satires sont

Bohême, se distinguait par le talent ou l'intelligence, avait pris parti pour la Réforme.

Il est probable que la plus extrême prudence des prêtres catholiques n'eût pas empêché une rupture inévitable, mais elle fut hâtée par leur arrogance et les excès de leurs fidèles. Les conseils des trois villes de Prague étaient en très grande majorité favorables aux novateurs ; les Utraquistes avaient treize voix contre cinq dans la Vieille-Ville et la proportion était encore plus forte dans la Nouvelle et la Petite-Ville. Les magistrats se plaignirent au roi de la conduite des curés réinstallés ; Vaclav appela devant sa cour les conseillers et les prêtres. Le bourgmestre de la Vieille-Ville, Jean Racek, résuma les griefs des habitants : quelques curés seulement étaient présents, ils demandèrent qu'on leur donnât le temps de s'entendre avec leurs autres collègues, et qu'on remit l'affaire au lendemain. Les grands officiers de la couronne, en général très favorables aux idées nouvelles et très froissés de la conduite des prêtres qui n'avaient pas obéi à la citation royale, repoussèrent d'abord leur demande ; ils parurent pourtant se laisser convaincre et renvoyèrent les curés, mais ils retinrent les bourgeois de Prague et allèrent prendre les ordres de Vaclav. Après une très courte délibération, ils annoncèrent aux magistrats que le roi accordait aux Utraquistes les églises de Notre-Dame-des-Neiges et de Saint-Benoît. Les vicaires

aussi insignifiantes, on n'y trouve même pas de colère. Ce ne sont que des amplifications sans couleur et sans conviction. Dans une autre satire, écrite sous la forme d'une lettre de l'Université de Vienne aux maîtres de Prague : O rage abominable et scandaleuse, lèpre vénéneuse et odieuse, si Dieu n'arrive et ne les écrase, ils multiplieront comme la rage des serpents, comme le venin des vipères rampantes. O Christ, qui nous as faits de tes propres mains, qui as voulu renaître pour nous tous, détruis ces hérétiques, ces schismatiques de la morale, ne permets pas à ces gros chiens enragés d'aboyer, ne permets pas à ces loups gigantesques de déchirer ces agneaux. Et tout le pamphlet est écrit sur ce ton. M. Palacky trouve que le Anonymus carminis scriptor ne manque ni d'esprit ni de science ; il m'a paru à peu près aussi intéressant que les précédents auteurs, seulement, il est encore plus diffus.

Nous aurons encore à emprunter plusieurs citations à ces pamphlets, donnons tout de suite une épigramme, la plus spirituelle de toutes : Insulsus, niger, timidus bibulusque Bohemus — Est, quasi bos et mus, dictus de jure Bohemus : — Bos a potando, mus furtum accumulando (Höf. I, p. 563).

et les prêtres, chassés de leurs églises par les catholiques, étaient autorisés à dire la messe où ils voudraient, et même dans des maisons particulières. Le roi interdisait sévèrement les troubles et les séditions et renvoyait à la décision de la prochaine diète générale les autres sujets de conflit (25 février 1419) (1).

Ce compromis ne satisfait personne, et les désordres continuèrent. Les Utraquistes avaient refusé de rendre aux prêtres catholiques les écoles paroissiales ; les curés en installèrent de nouvelles dans les campaniles ou les dépendances des églises. Il y eut ainsi dans les diverses cures deux écoles rivales ; à la sortie, les élèves échangeaient des injures, puis en venaient aux coups, et le peuple se mêlait bientôt à la bataille. Un jour, les jeunes gens de l'école utraquiste de Saint-Pierre, attaqués par les catholiques, sonnèrent le tocsin. Les voisins accoururent au secours des assaillis, et, à leur arrivée, les agresseurs prirent la fuite. Un des fuyards était suivi de près par un de ses amis qui courait sur ses talons ; se croyant menacé, éperdu, il se retourna, lui plongea son poignard dans la gorge et le tua. La foule grossissait rapidement, sa fureur se tourna contre les prêtres qu'elle rendait responsables de ces rixes. Une femme commença à lancer des pierres contre le presbytère, ce fut le signal de l'attaque : le curé, Nicolas, se sauva à grand'peine ; le peuple le remplaça par un utraquiste. Vaclav fit arrêter treize personnes pour effrayer les perturbateurs de l'ordre public, mais les conseillers de la Nouvelle-Ville intercédèrent en leur faveur et les firent mettre en liberté (2). Quelques jours après, une nouvelle rixe ensanglanta l'église Saint-Michel ; un prêtre, nommé Sigismond, et un laïque utraquiste se prirent de querelle, et le prêtre tua le laïque (3). Le 18 juin, les Utraquistes, chassés de l'église Saint-Nicolas, revinrent en nombre et dévastèrent l'église ; un prêtre essaya de défendre l'entrée de la sacristie, il fut arrêté et exécuté sur le champ (4).

(1) Tomek, III, p. 631.

(2) Chronique du notaire Procope, Hôf. I, p. 72.

(3) Id., id., p. 73.

(4) Chronique de l'Université, Hôf. I, p. 35.

L'agitation se répandait dans tout le royaume : dans les provinces, le décret de Vaclav, qui rendait les églises aux prêtres catholiques, avait eu pour résultat immédiat de décider les Hussites à ne plus y reparaître. Le parti avancé, beaucoup plus nombreux dans les campagnes que dans la capitale, regardait comme une véritable impiété toute relation avec les « Mahométans. » Il n'était pas nécessaire d'ailleurs pour adorer le Seigneur de se réunir dans des églises consacrées. Le service divin fut célébré dans des maisons particulières, des granges, puis, dès que le temps le permit, en plein air. De longues caravanes se mettaient en marche et se réunissaient aux habitants des paroisses voisines pour écouter la parole de Dieu et communier. Ils se rassemblaient dans les champs, sur les plateaux, où l'âme, au-dessus de tous les bruits de la terre, s'élève plus librement vers son créateur ; tout remplis de souvenirs bibliques, ils donnaient à leurs lieux de réunion les noms les plus connus de l'Ancien Testament, le mont Horeb, le mont Tabor. L'ordre le plus parfait régnait dans ces *assemblées du désert* ; après la prédication et la communion, ils prenaient ensemble un repas fraternel, en souvenir des agapes des premiers chrétiens et de l'égalité de tous les hommes ; avant de se séparer, ils recueillaient l'argent nécessaire pour indemniser les propriétaires dont les champs avaient pu être foulés.

Ces grandes réunions furent bientôt imitées à Prague : les Hussites se rendaient en longues processions aux deux églises qui leur étaient réservées. Un jour, le roi Vaclav, qui allait avec sa cour entendre la messe à Saint-Apollinaire, fut entouré à l'improviste par une foule énorme d'hommes et de femmes qui le supplièrent de rendre au peuple la liberté de la communion sous les deux espèces. On ignore la réponse que fit le roi à cette demande imprévue, mais il essaya de se venger de Nicolas de Huss, qui avait été l'organisateur et le chef de cette manifestation. Nicolas fut arrêté et il aurait probablement expié son audace de sa vie, sans l'intervention des conseillers de la Nouvelle-Ville. Vaclav se borna à le bannir de Prague. Cette mesure n'eut d'autre effet que d'attirer l'attention sur le chevalier Nicolas

de Huss, qui devint dès lors le principal inspirateur des Hussites et que ses remarquables talents politiques et militaires désignèrent bientôt à tous comme le chef naturel de la révolution.

Dès ce moment, Vaclav, effrayé, changea brusquement d'attitude, et avec son instabilité et sa fougue ordinaires rompit complètement avec les Hussites et s'appuya sur les quelques catholiques qui se trouvaient encore à sa cour. Il commença par nommer dans le conseil de la Nouvelle-Ville des hommes connus par leur énergie et leur dévouement à la cour romaine (1). Nulle part, les Utraquistes n'étaient plus puissants ; si on les battait sur leur propre terrain, l'appui de la bourgeoisie allemande, effacée mais non vaincue, permettrait de rétablir facilement l'ordre dans Prague. Les nouveaux magistrats se mirent à l'œuvre sans hésiter, chassèrent les Hussites des écoles et interdirent les processions religieuses. Les Praguois se joignirent alors aux fidèles des campagnes et assistèrent très nombreux à la grande réunion qui se tint sur le mont Tabor (22 juillet 1419) (2), à quelque distance de la ville de Bechyn ; il y avait plus de 40,000 personnes.

Les premières assemblées avaient été très pacifiques ; les fidèles juraient de ne pas renoncer au calice, mais il n'était nullement question de révolte. Ils pensaient au martyr, non à l'insurrection. A mesure cependant que l'affluence augmenta, ils prirent conscience de leur force et s'habituerent peu à peu à l'idée de défendre par les armes leur foi menacée. Les chefs les plus influents profitèrent de ces *tabors* (3) pour se concerter, et Nicolas de Huss, dont l'autorité s'imposait à tous, fit peu à peu comprendre que mourir sans résistance était plus héroïque qu'habile. Des espions envoyés aux tabors par les conseillers de la Nouvelle-Ville, racontèrent même qu'un grand complot était organisé et que les conjurés voulaient renverser Vaclav et le remplacer par

(1) Anonymus de origine Taborit. (Höf, I, p. 530).

(2) Ce n'est pas là que fut construite plus tard la ville de Tabor.

(3) Tabor, en bohême, camp, meeting.

Nicolas de Huss. Ce n'était probablement là qu'une exagération d'agents désireux d'accroître leur importance ; il n'y avait encore aucun parti pris contre le roi, on voulait seulement lui imposer un changement de politique, et peut-être même écarter de son conseil les catholiques que l'on aurait remplacés par Nicolas de Huss et quelques autres, connus par leur dévouement à l'Utraquisme.

Mais, à certains moments, les chefs sont emportés par les événements plus qu'ils ne les dirigent. L'explosion fut plus violente et plus rapide qu'on ne le pensait, peut-être même qu'on ne le désirait. Parmi les plus ardents des chefs hussites, se distinguait un moine prémontré, Jean de Zeliv (Seelau), qui s'était échappé de son couvent et avait cherché un asile à Prague, où il avait bientôt conquis la faveur populaire. Nous le connaissons assez mal, puisque nous n'avons, pour le juger, que les accusations de ses adversaires. Il est certain du moins qu'il ne manquait ni de courage ni d'éloquence ; sa conviction religieuse ou son ambition ne reculaient pas devant la violence, et il fut un de ceux qui contribuèrent le plus à substituer aux idées premières de renoncement et de martyre des idées de résistance et de guerre.

Le 30 juillet, il prononça un discours très énergique contre les conseillers de la Nouvelle-Ville, puis se mit à la tête d'une procession qui devait parcourir la ville de Prague : on supposait que les magistrats, qui avaient interdit les rassemblements, essaieraient de disperser la procession par la force ; aussi, tous ceux qui en faisaient partie étaient-ils armés d'épées, de poignards ou de bâtons. Le cortège enfonça les portes de l'église Saint-Étienne, que le curé avait ordonné de fermer, et arriva devant l'Hôtel-de-Ville du Nové-Mesto. Jean de Zeliv somma les conseillers de remettre en liberté quelques utraquistes arrêtés à la suite des derniers troubles religieux. Les magistrats refusèrent, barricadèrent les portes, et d'une des fenêtres une main imprudente lança même, dit-on, une pierre et brisa le calice que portait le prêtre Jean. La foule, rendue furieuse par cette provocation, se rua à l'assaut. Le héros de la journée fut un chevalier destiné à devenir le premier général de l'insurrec-

tion, Jean Zizka de Trocnov. Peu à peu apparaissent ainsi les directeurs futurs du mouvement qui change de caractère et va être conduit désormais non plus par des docteurs, mais par des hommes politiques ou des chefs militaires. Les assaillants enfoncèrent la porte de l'Hôtel-de-Ville et jetèrent par la fenêtre tous ceux qu'ils saisirent : première défenestration de Prague, moins célèbre que celle de 1618, mais dont les conséquences ne furent pas moins graves. Ceux des combattants qui étaient restés sur la place recevaient les catholiques sur la pointe des lances et des épées et les achevaient ensuite. Dix personnes périrent ainsi, parmi elles le bourgmestre. Le peuple s'acharna avec une telle fureur sur les cadavres qu'il fut très difficile après de reconnaître les victimes. Tout le temps que durèrent le combat et le massacre, Jean avait encouragé les assaillants ; le calice levé vers le ciel semblait un gage de salut pour ceux qui tomberaient en défendant la cause de Dieu ou frapperaient impitoyablement les ennemis de la vérité. A la première nouvelle de l'émeute, le sous-chambellan royal était accouru avec trois cents cavaliers, mais, soit qu'il eût été effrayé par l'attitude du peuple et qu'il eût jugé imprudent d'engager la lutte, soit qu'il fût secrètement favorable aux Hussites, il avait aussitôt tourné bride (1).

L'attaque de la Nouvelle-Ville et la défenestration des conseillers n'étaient pas seulement une émeute plus terrible que celles qui l'avaient précédée et préparée, c'était le premier acte d'une révolution. Le peuple s'était fermé toute retraite. Les chefs du mouvement ne lui laissèrent pas le temps de réfléchir et de s'effrayer. Peut-être Jean avait-il devancé ou

(1) Pour les événements de cette journée (22 juillet), v. Chronique de Laurent de Brezova (Höf. I, p. 340), Anonymus de orig. Tabor (Script. rer. Boh. III, p. 25), Chronique du notaire Procope (Höf. I, p. 74). La chronique de Procope, notaire de Prague (Höf. I, 67-76) est l'œuvre d'un chancelier de la Vieille-Ville que ses tendances catholiques firent bannir de Prague en 1483. Il est donc en général très hostile aux Hussites. Sa chronique s'arrête en 1419. Elle paraît être le début d'une œuvre plus considérable entreprise, puis abandonnée. Elle n'a pas une très grande valeur et n'est guère le plus souvent qu'une compilation d'Eneas Sylvius et de Laurent de Brezova, L'auteur semble quelquefois cependant se servir de sources qui ne nous sont pas parvenues.

dépassé leurs intentions, mais l'heure des tergiversations était passée; ils prirent résolûment la direction de la révolte. L'Hôtel-de-Ville fut occupé par une garde permanente, tous les habitants de Prague furent convoqués en assemblée générale et durent venir en armes, sous peine d'être bannis de la ville ou condamnés à mort. Le commandement fut remis à quatre capitaines généraux. Le roi qui, à la nouvelle de l'émeute, était entré dans une violente colère et avait juré de punir les coupables, recula. Prague avait derrière elle les villes voisines et les paysans de tout le royaume. Le 2 août, il confirma les nouveaux conseillers élus dans la Nouvelle-Ville. Les élections s'étaient faites sous la pression du parti avancé et lui assuraient une forte majorité. Le bourgmestre était un boucher, Pierre Kus, et ce choix paraît avoir été une injure jetée à la face du roi, qui ne l'aimait pas. Le petit peuple domina dès lors à Prague jusqu'à la mort de Jean de Zeliv.

Ces événements hâtèrent la mort de Vaclav : quelques jours après la défenestration, il avait été frappé d'une attaque d'apoplexie ; on pensa un instant qu'il se rétablirait, mais une seconde attaque l'emporta (16 août 1419) (1). Il disparaissait

(1) *Æneas Sylvius* dit que Vaclav mourut en appelant son frère (ch. 37) ; les autres documents sont muets sur ce point, et ce n'est probablement là qu'un de ces effets dramatiques si chers à l'écrivain italien.

L'histoire de Bohême d'*Æneas Sylvius* est longtemps restée la source presque unique où ont puisé les écrivains postérieurs, il importe donc de connaître la confiance que méritent les assertions de l'auteur. *Enea Sylvio* naquit en 1405 dans la petite ville de Corsignano qui lui dut son nouveau nom de Pienza. A 19 ans, on l'envoya à l'Université de Sienne où il resta jusqu'au concile de Constance. Il suivit, comme secrétaire, l'évêque de Fermo, Domenico de Capranica, le quitta bientôt et remplit le même poste auprès de plusieurs prélats. D'une intelligence vive et prompte, beau parleur, c'était un humaniste ; il écrivait des poésies italiennes et des poésies latines, beaucoup moins occupé du concile que de ses travaux d'amateur ou de ses plaisirs. Léger, prompt à subir les influences les plus contraires, il avait une conduite assez désordonnée, et ce ne fut guère qu'en 1444, après avoir épuisé tous les plaisirs, qu'il commença à mener une vie plus régulière, à devenir un homme sérieux. « Par Hercule, écrivait-il, j'ai peu de mérite à cette conversion. » Attaché alors à la chancellerie de l'empereur Frédéric III, il fut en relation avec plusieurs Bohêmes et conçut le projet d'écrire l'histoire de leur pays. Il avait vu à Bâle les envoyés hussites, et, malgré les railleries dont il les poursuivait plus tard, il est probable qu'ils avaient fait sur lui quelque impression. Plusieurs correspondants lui fournirent des documents,

de la scène à l'heure où la guerre était devenue inévitable; il mourait au bon moment : incapable de prendre parti pour son peuple contre l'Église, ou pour l'Église contre son peuple, il n'aurait pu qu'assister inutile et attristé à une lutte que son inertie avait rendue trop probable. Le peuple conserva pour lui un sentiment de tendresse pieuse et triste, il lui sut gré de sa bonne volonté, de son amour de la justice, et, oubliant ses derniers jours, il se rappela seulement que, malgré ses indécisions et sa faiblesse, il s'était prononcé pour les Cèques contre l'étranger.

surtout Jean Tousek de Pacov, qui fut quelque temps chancelier de la Vieille-Ville de Prague. Son influence grandissait à la cour de Frédéric et le mêlait toujours plus étroitement aux négociations entamées avec la Bohême. Il y fit même un voyage (1451), vint à Tabor, dont il nous a laissé une curieuse description, mais n'entra pas à Prague, dévastée par la peste. Il connut Ulrich de Rosenberk qui avait joué un si grand rôle dans la guerre des Hussites et qui lui communiqua diverses pièces officielles. Il avait écrit dès lors plusieurs traités qui semblent avoir été une préparation à son grand ouvrage : Une dissertation sur l'origine des Cèques (aujourd'hui perdue), une courte biographie de Sigismond (publiée par Palacky, *Litterarische Reise nach Italien*, Prague, 1838, p. 109-114); il termina enfin son histoire dans l'été de 1458. Il fut nommé pape aussitôt après et mourut en 1464.

Æneas s'était plaint plus d'une fois de la barbarie des écrivains bohèmes, il voulut joindre l'exemple à la critique et faire avant tout œuvre d'écrivain. Cette préoccupation d'humaniste est la principale cause des erreurs très graves qui remplissent son ouvrage. Il ne faut le consulter qu'avec une extrême défiance. D'ailleurs, à partir de 1421, on ne trouve guère dans son livre de renseignements dignes de foi que ne fournissent aussi les autres chroniqueurs. Æneas Sylvius a été certainement, à cause de la popularité de ses écrits, le principal coupable des erreurs et des légendes qui ont été acceptées jusqu'au commencement de notre siècle; ainsi, l'histoire de la peau de Zizka transformée en tambour (ch. 46), un discours de Zizka (ch. 44), qui est d'un bout à l'autre une invention de l'auteur, etc. — L'histoire de la Bohême de Sylvius a été très souvent imprimée, mais presque toutes les éditions ont reproduit l'édition princeps de Rome (1475) ou l'édition connue sous le nom d'édition de Nuremberg, bien qu'elle ne porte aucun nom de lieu et ne soit pas datée. La première est la meilleure. — L'ouvrage de Sylvius fut placé, on ne sait trop pourquoi, dans l'Index des livres interdits par la cour romaine. Divers autres ouvrages de Sylvius, sans se rapporter directement à la Bohême, fournissent cependant quelques renseignements intéressants sur les hommes qui ont été mêlés aux guerres hussites; au premier rang, les Commentaires sur le concile de Bâle. C. Voigt: *Æneas Silvio de Piccolomini*, Berlin, 1856-1863, 3 vol. Voigt, *die Briefe Æneae Sylvii Piccolomini* dans les *Archiv. für Kunde öster. Geschquellen*; XVI, Vienne, 1856. — Palacky *Würdigung der alten böhm. Geschichtschreiber*, 1829.

Vaclav ne laissait pas d'enfant. La couronne revenait donc à Sigismond. Parviendrait-il à se faire reconnaître par une nation qu'il avait déjà mortellement offensée. Réussirait-il à se faire accepter ou à s'imposer ? Apportait-il la paix ou la guerre ? La Réforme ou la soumission à l'Église ? La liberté ou la servitude ?

CHAPITRE V.



SIGISMOND VEUT VAINCRE LA BOHÈME

PAR LA BOHÈME.

Le parti de la guerre et le parti des négociations. — Brno et Breslau. — Tabor. — L'organisation militaire des Taborites. — Première croisade : le siège de Prague et la bataille de Vysehrad. — Les Hussites maîtres de la Bohême.

Au moment de la mort de Vaclav, la révolution était maîtresse du royaume, mais sa victoire, encore mal affermie, pouvait être mise en question, si l'on savait rallier tous les éléments de l'opposition, déconcertée plutôt que détruite, profiter des premiers symptômes de discorde qui s'étaient déjà manifestés dans le parti réformateur et deviendraient probablement de jour en jour plus graves, effrayer les timides, gagner les indécis. Sigismond fit preuve de la plus lourde maladresse : incertain entre des résolutions opposées, un jour, affaiblissant les catholiques par des négociations inopportunes, le lendemain, s'aliénant les plus modérés par des menaces sans effet, incapable de concevoir et d'exécuter, il crut remplacer l'énergie par la cruauté et son agitation inquiète fut plus funeste encore que l'inertie de Vaclav. Il était dès lors très impopulaire ; en vain protestait-il de son affection singulière pour le royaume de Bohême, sa douce patrie (1), en vain faisait-il parade du zèle qu'il avait mis à empêcher le concile et le pape de prendre de trop sévères

(1) Pal., Docum., p. 660.

mesures contre son frère; on n'ignorait pas ce que valaient ces déclarations. N'était-il pas le principal coupable de la mort de Huss et de Jérôme, et de l'injure faite en eux à la nation tout entière? N'avait-il pas crié à tous les vents qu'il n'hésiterait jamais entre les ordres de la cour romaine et l'intérêt de son peuple? Dans son dernier voyage à travers l'Allemagne, ne traînait-il pas à sa suite un légat pontifical qui n'avait d'autre mission que de soulever les nations voisines contre les Cèques? N'avait-il pas dit qu'il attendait avec impatience le moment de faire noyer tous les Wicléfistes et les Hussites? (1) Quelque résistance qu'annonçât cette défiance, Sigismond aurait peut-être été reconnu roi, s'il était arrivé sur le champ. Mais près d'un an s'écoula avant qu'il vint chercher sa couronne de Bohême. On lui a reproché ces retards, un peu injustement; les circonstances ici furent plus fortes que sa volonté et l'obligèrent à ajourner les affaires cèques. Depuis plus de six ans qu'il avait quitté la Hongrie, des intérêts impérieux réclamaient sa présence. Les magnats, fort irrités déjà de la longue absence du roi et de leur patrie sacrifiée à la chrétienté et à l'Allemagne, n'auraient pas consenti à ce que l'on employât contre les hérétiques l'armée réunie contre les Turcs. Dans le conseil, ils se prononcèrent très vivement dans ce sens (2), et Sigismond ne voulut pas s'exposer à perdre la couronne de Hongrie pour la conquête incertaine de la Bohême. Il n'eut d'ailleurs aucune peine à se résigner : il n'avait pas encore compris toute la portée et la force du mouvement hussite; les plus riches seigneurs étaient venus lui prêter hommage; la veuve de Vaclav, Sophie, qu'il avait craint un moment de trouver à la tête des révoltés, s'était empressée de faire sa soumission et d'implorer ses ordres. Il se persuada que le parti de la résistance, abandonné par les chefs ordinaires des insurrections, n'aurait ni la volonté ni les moyens de soutenir la lutte. Il fallait

(1) Pal., Docum., p. 684.

(2) *En. Sylv.* — Vie de Sigismond. (Pal. Ital. Reise, p. 111). Les conseillers cèques et italiens se prononcèrent pour une intervention immédiate en Bohême. Les Allemands et les Hongrois déclarèrent qu'il fallait avant tout secourir la Hongrie.

laisser tomber la première effervescence, gagner du temps ; quelques vagues promesses calmeraient la foule et il suffirait ensuite de montrer aux Hussites l'armée victorieuse des Turcs, pour les décider à l'obéissance. On échapperait ainsi à la nécessité de faire appel à des armées étrangères et surtout d'accepter les offres du roi de Pologne (1), dont le dévouement subit à la foi catholique excitait une défiance assez naturelle.

Sigismond nomma la reine Sophie régente et lui adjoignit un conseil de seigneurs, dont Cenek de Wartenberk fut le président : toute l'autorité réelle fut concentrée dans ses mains ; le rôle qu'il avait joué à la fin du règne de Vaclav, son dévouement connu à l'Utraquisme lui assuraient une grande influence sur le peuple, et la noblesse, satisfaite de la politique du nouveau roi et fière de la confiance qu'il lui témoignait, se rallia sans peine au gouvernement désigné ; l'ancienne ligue hussite était légalement maîtresse de l'autorité ; Cenek essaya, sans attaquer les Utraquistes, de rétablir quelque ordre dans le royaume. Ce n'était pas seulement à Prague que des troubles avaient éclaté vers la fin du règne de Vaclav et les émeutes qui avaient alors agité le pays continuaient après sa mort (2). Dans la capitale même, des églises avaient été pillées, des couvents détruits, entre autres un des plus riches, le couvent des Chartreux de Smichov (3) ; les religieux, surpris au milieu de la nuit, avaient été traînés à l'Hôtel-de-Ville par une foule en délire, et les magistrats, pour éviter de plus terribles catastrophes, les avaient retenus en prison (4). A Plzen, Kralové Hradec, Zatec, Launy,

(1) Dlugoss. Hist. Polon. — Nous citerons souvent ce chanoine de Cracovie († 1480) qui donne de fort intéressants détails sur les rapports de la Bohême et de la Pologne, mais dont il ne faut accepter les affirmations qu'après un sérieux examen.

(2) Ce qui dominait dans ces troubles, c'était une grande austérité de mœurs et de pensées ; le premier soin du peuple était partout de détruire les maisons de prostitution.

(3) Cp. Hermann Corner (Eccard, II, col. 1234).

(4) Une lettre d'un chartreux donne les plus complets et les plus curieux détails sur la ruine du couvent. (Urkundliche Beitræge zur Gesch. des Hussitenkrieger in den Jahren 1419-1436. Prague 1872-73, p. 3-11). Ce recueil

Klatov, des scènes semblables avaient terrifié les catholiques. La formation du conseil des seigneurs calma un peu l'agitation, et le gouvernement reprit quelque autorité. Cependant des garanties de personnes paraissaient insuffisantes aux plus prévoyants et ils cherchèrent à obtenir du roi des concessions, si non plus étendues, au moins plus difficiles à reprendre. Les Hussites avaient la majorité dans la diète qui se réunit au mois de septembre 1419 et leurs demandes marquèrent très nettement les véritables dispositions des esprits. Naturellement, la question religieuse dominait toujours la situation : la parole de Dieu sera partout prêchée librement, la communion utraquiste sera autorisée dans toutes les églises ; les États faisaient preuve encore cependant d'une tolérance dont les Hussites se départirent trop souvent : chacun sera libre d'obéir à sa conscience, d'accepter ou de repousser les coutumes catholiques ; dans la même église les catholiques recevront la communion sous une seule espèce, et les Calixtins la communion utraquiste ; aucun prêtre ne sera nommé à une fonction civile ; les mesures les plus sévères seront prises contre la simonie entendue dans son sens le plus large. En défendant la liberté religieuse, la diète veut aussi défendre l'honneur de la Bohême. Le roi écrira au pape pour protester contre les accusations d'hérésie, et il interdira d'attaquer la mémoire de Huss et de Jérôme de Prague ; mais le patriotisme des États ne se contente pas de ces mesures un peu platoniques : les étrangers ne seront pas admis aux fonctions publiques ; même dans les villes, les magistrats seront pris parmi les Cèques, à moins d'une impossibilité absolue ; les jugements seront rendus en langue bohème, personne ne sera jugé par un tribunal étranger ou cité hors du royaume. Le sentiment national s'exalte ainsi à mesure que l'effervescence religieuse augmente ; nous suivons, à travers les manifestes et les résolutions des diètes, cette progression d'un patriotisme d'autant plus ardent que les périls s'accroissent ou se rap-

qui fait suite aux Documenta et qui a été publié avec toute la conscience et l'érudition habituelles à monsieur Palacky est désormais le manuel indispensable de quiconque s'occupe de l'histoire des Hussites.

prochent. Malgré les divergences politiques, religieuses ou sociales, au milieu de l'incohérence des désirs et des aspirations les plus opposées, il reste un intérêt devant lequel tous les autres s'effacent, la défense nationale, une cause qui rallie tous les dévouements, l'indépendance et l'honneur de la patrie. A ce point de vue, les Cèques étaient alors certainement en avant de la plupart des autres peuples de l'Europe et surtout de leurs ennemis, les Allemands. Ceux-ci ne portaient pas aux Bohêmes une haine moins vive que celle dont ils étaient eux-mêmes l'objet, mais dans cette haine, il y avait surtout l'amour de la domination, le désir du pillage, l'instinct de la conquête ; c'était une association de rancunes individuelles et de cupidités inassouvies, ce n'était pas un peuple qui combat et meurt pour la patrie.

A côté de ces demandes générales et sur lesquelles toutes les classes étaient d'accord, la diète de 1419 présentait au roi certains vœux où se distinguaient mieux les intérêts particuliers. Les nobles se plaignent de l'extension abusive du droit de déshérence ; les trésors que laisse le roi Vaclav ne seront employés que dans l'intérêt général du royaume. Il est permis de supposer que les seigneurs étaient surtout préoccupés par la crainte que Sigismond ne partageât ces trésors entre ses favoris hongrois, allemands et italiens et n'oubliât d'inviter les Cèques à la curée. Les villes, moins rassurées que les nobles, demandaient une amnistie complète, la confirmation des libertés et privilèges du pays, des lois sévères contre les usuriers et les Juifs qui enlevaient aux paysans ce que leur laissaient les impôts et les seigneurs (1).

Sigismond répondit en termes fort généraux : il voulait régner comme son père Charles (2). Cette expression lui plaisait : plusieurs fois déjà, il avait promis de respecter « les institutions qu'avaient établies son père, son grand-père et ses aïeux » (3). Cela ne le compromettait guère et

(1) Ces demandes de la diète de sept. 1419 ont été publiées dans le Archiv Cesky, III, p. 206-207.

(2) Æn. Sylv., ch. 39.

(3) Docum., p. 615.

le vague de cette formule tranquillisait sa conscience. Il y avait aussi peut-être dans ses paroles une arrière-pensée, une menace contre les hérétiques que son père avait poursuivis, un reproche d'avoir brisé cette union avec l'Église qui avait fait la Bohême heureuse et puissante. Mais les seigneurs ne se contentèrent pas de ces obscures réponses. Sophie envoyait messages sur messages, elle ne maintenait l'ordre qu'à grand'peine; son gouvernement ne reposait sur rien, une explosion était imminente. Sigismond se décida à écrire à la commune de Prague (1). La lettre était encore assez vague; il recommandait aux habitants d'obéir à la régente, de se garder de nouveaux excès, de respecter les églises, les monastères, de laisser revenir les religieux et les bourgeois qui avaient quitté la ville. En retour, il promettait seulement d'examiner, à son arrivée en Bohême, la question de la communion utraquiste, avec les prélats, les maîtres, les prêtres et les seigneurs. Il espérait bien avoir alors à sa disposition des arguments irrésistibles, préparait secrètement une armée, et priait les villes impériales d'envoyer à Breslau des troupes avec du canon, pour une campagne d'été (2).

Sigismond dans ses calculs ne tenait compte que de deux partis en Bohême : les catholiques et la fraction des Hussites que dirigeait Cenek et qui formaient ce que l'on peut appeler le Hussitisme officiel. Les catholiques n'étaient guère plus maîtres que de quelques villes ou districts allemands; un nombre relativement assez grand de seigneurs était resté fidèle à l'Église romaine, mais le zèle et la fidélité de ces nobles n'étaient pas à l'abri de tout soupçon; déterminés dans leur conduite beaucoup moins par une ferme conviction religieuse que par des raisons égoïstes, ils apportaient à Sigismond un appui incertain et irrésolu qu'ils vendaient fort cher. Ceux des seigneurs, en plus grand nombre, qui s'étaient dès le début déclarés pour la Réforme et qui s'étaient mis dès le premier jour à la tête des novateurs, n'étaient d'ailleurs pas plus au-dessus des calculs personnels que

(1) Arch. český, III, p. 209, fin d'octobre 1419.

(2) 24 sept. 1419. Lettre de Sigismond aux magistrats de Nuremberg.

leurs adversaires : quelques-uns sans doute gardèrent une inébranlable fidélité à leur nouveau parti, la plupart cherchèrent surtout à profiter des circonstances. Sur ce point, ils s'entendaient à merveille avec les seigneurs catholiques et leur conduite postérieure ne justifie que trop les reproches des écrivains contemporains. Les seigneurs, dit le chroniqueur, convinrent de fomenter des divisions ; elles ne peuvent, disaient-ils, avoir pour nous que d'heureux résultats. Si le roi en effet accepte les nouvelles doctrines, comme un des articles essentiels supprime les propriétés ecclésiastiques, tous les biens du clergé nous reviendront certainement ; s'il les repousse, ce sera la guerre, on aura besoin de nos services, nous toucherons des soldes élevées, toutes les terres voisines de nos châteaux seront à notre discrétion, et seigneurs et chevaliers s'enrichiront à leur aise (1).

Ces seigneurs, calculateurs excellents (2), n'avaient nul-

(1) André de Brod, *Tractatus de origine Hussitarum*, (Höf. II, p. 347). Ce n'est pas sans de longues irrésolutions que j'ai cru devoir tracer ce portrait plus fidèle que flatteur de la noblesse bohème et ce n'est pas sans une certaine inquiétude que je me sépare complètement de M. Palacky sur un point aussi délicat. Il a des seigneurs cèques à cette époque une opinion très favorable, et que malheureusement les faits ne me semblent nullement confirmer. Une chose est incontestable : à la fin de la guerre, presque tous les biens du clergé et de la royauté étaient passés dans les mains des seigneurs : coïncidence vraiment fâcheuse pour des gens aussi désintéressés. « A toutes les époques, dit M. Palacky (*Das Hussitent. und Prof.*, Höf. p. 138) à tous les moments de l'histoire et dans toutes les sociétés, il s'est produit des crimes et des injustices ; notre temps lui-même n'est pas non plus exempt de violences pareilles, mais que, avec un gouvernement régulier, toute une classe de la nation se consacre sans punition au pillage et au vol, c'est une supposition qui ne peut être acceptée que par un homme qui n'hésite jamais à supposer ses adversaires capables de tout. » — Il me semble que c'est un peu jouer sur les mots : il n'y eut pas pillage ni vol, il y eut prise de possession, occupation de biens illégitimement détenus par le clergé. Je suis assez disposé à croire pour ma part que les nobles avaient l'intime conviction de leur droit et pensaient même être agréables à Dieu, mais il est bien permis aussi de supposer qu'ils éprouvaient quelque joie à faire si bien leur devoir. Dans tous les cas, le fait reste et il s'est reproduit plusieurs fois dans l'histoire. Sans vouloir citer ici des faits de l'histoire de France, je me bornerai à rappeler la Réforme allemande. — Il n'est pas non plus possible d'admettre que pendant la guerre des Hussites, il y eût en Bohême un gouvernement régulier.

(2) La grande puissance des prêtres et le grand nombre des cloîtres qu'avaient fondés Charles et son père Jean étaient pour eux comme une épine dans l'œil, et ils espéraient que, si Huss réussissait dans ses projets, ils pos-

lement l'intention de faire une opposition systématique à la royauté : une fois maîtres des biens qu'ils convoitaient, ils auraient volontiers consenti à la paix, satisfaits de quelques concessions partielles et d'une liberté religieuse restreinte, qu'ils croyaient parfaitement conciliable avec une sincère soumission à l'Église. Sigismond n'ignorait pas ces dispositions intimes et il espérait les mettre à profit. Le reste du parti utraquiste modéré se composait de bourgeois aisés, de maîtres de l'Université de Prague, qui tous désiraient beaucoup moins encore une rupture que les seigneurs : ceux-ci la jugeaient inutile et dangereuse, ceux-là la repoussaient comme coupable et ruineuse, ils avaient toujours protesté de leur dévouement à l'Église et de leur désir de conciliation. C'étaient des hommes de transaction, fort scrupuleux, fort indécis. Le roi espérait les amuser, les bercer de promesses énigmatiques, jusqu'au jour où il serait trop tard pour résister et où il parlerait en maître ; il y serait probablement parvenu, mais au delà de ces modérés, il y avait un autre parti qu'il ne connaissait pas et qui grandissait chaque jour. Il voulait, ce parti, des réformes trop complètes pour les attendre du roi ou du pape ; ouvriers, paysans, chevaliers, prédicateurs, tous ceux qui s'y rattachaient, n'avaient ni les mêmes scrupules ni les mêmes incertitudes que les Utraquistes purs ; leur dévouement, plus ardent et plus sincère, était plus clairvoyant et plus audacieux. Ils avaient à leur tête des chefs qui furent convaincus, dès le premier jour, que tout rapprochement entre la révolution et l'autorité était un contre-sens, toute négociation une duperie. Ils laissèrent les autres échanger des conditions ; eux, organisèrent et préparèrent la guerre. Les plans de Sigismond échouèrent devant leur résistance inattendue.

Pendant que les seigneurs, les députés des villes délibéraient à Prague, présentaient leurs requêtes, les radicaux avaient continué à réunir leurs partisans dans de grandes

séderaient tout cela. » (Meisterlin, *Chroniken der deutschen Städte* III, p. 176). Il ne faut pas oublier d'ailleurs que Meisterlin est très sévère et injuste pour les Hussites.

assemblées religieuses. Il semble qu'un comité permanent et occulte dirigeait le mouvement; il affichait du reste les intentions les plus pacifiques, invitait les fidèles à la soumission et à l'humilité: les assemblées n'avaient d'autre but que d'entendre la parole de Dieu et de communier sous les deux espèces (1). Mais il est évident qu'après ces pèlerinages, les esprits étaient plus ardents et les cœurs plus hardis. Des réunions de quarante à cinquante mille personnes ne sont pas sans donner aux plus timides des pensées de résistance et de révolte: les détenteurs de l'autorité le comprenaient bien; Sophie, Cenek faisaient tous leurs efforts pour mettre fin à ces tabors, mais sans succès. Il semblait qu'une sorte de fièvre se fût emparée des paysans. Les lettrés du temps ne savaient comment expliquer ce phénomène et l'attribuaient à quelque conjonction des astres (2). Si quelques optimistes se faisaient encore illusion sur les conséquences prochaines de ces pèlerinages, les événements se chargèrent de les éclairer. Les prêtres qui prêchaient dans ces tabors, Jean de Zeliv, le curé de Plzen Vaclav Koranda, le prêtre de Kralové Hradec Ambroise, Jean Nemec de Zatec, Markold, Capek et leurs amis étaient plus enthousiastes que modérés et plus éloquents que prudents. Le 20 septembre, les auditeurs, à la suite d'un discours belliqueux de Koranda, résolurent d'accompagner les fidèles de Prague qui étaient venus prier avec eux. Lorsqu'ils entrèrent dans la ville, la nuit était déjà arrivée; ils furent reçus au milieu des cris de joie; les cloches sonnaient à toute volée, les rues étaient illuminées. Les magistrats et les Allemands étaient fort inquiets; ils craignaient que cette foule excitée par la marche, le jeûne, les sermons et les cris, ne crût le moment venu de s'emparer de la ville ou peut-être même d'accomplir les sinistres prophéties qui commençaient à se répandre et prédisaient la destruction de Prague, la nouvelle Babylone. Le mal fut pourtant moins grand qu'on ne l'avait redouté: quelques cloîtres furent pillés, les paysans mettaient une ardeur étrange à briser les images des saints, les statues

(1) Archiv cesky, III, 205-206.

(2) Laurent de Brez. (Höf. I. 390).

leur fanatisme fatigua bientôt même leurs coreligionnaires et les conseillers se débarrassèrent de ces hôtes incommodes, en obtenant de la reine qu'elle signât une alliance avec les prélats, les seigneurs et les villes de Bohême, pour la défense de la liberté de la parole de Dieu et de l'honneur du royaume (1). Les chefs du parti avancé avaient atteint le but qu'ils se proposaient, ils avaient amené le peuple au degré d'enthousiasme qu'ils désiraient, il les suivrait désormais partout où il leur plairait de les mener. Mais ce n'était pas assez d'être sûr de son dévouement, il fallait que ce dévouement fût capable de succès ; il fallait transformer une foule ardente, mais indisciplinée, en une armée solide. Nicolas de Huss et Zizka y réussirent.

Déjà dans les dernières années du règne de Vaclav, Nicolas de Huss et Zizka, mêlés aux événements les plus importants, avaient pris une part décisive aux premiers combats des Hussites. Leur influence depuis lors n'avait fait que s'accroître ; la domination leur était venue peu à peu, et la force de la situation avait fini par rendre deux pauvres chevaliers véritablement maîtres des destinées de la Bohême. Il est difficile, au travers des calomnies dont les ont poursuivis leurs adversaires et en l'absence de documents suffisants, de retrouver la physionomie de ces deux hommes, mais leur nom est aussi inséparable de la révolution religieuse du XVI^e siècle que celui de Huss et de Jérôme de Prague. Ceux-ci avaient fondé la nouvelle foi, ceux-là la protégèrent contre ses ennemis ; leur habileté politique et militaire lui donna la durée, comme la science des premiers lui avait donné l'existence.

Nicolas et Zizka sortaient de la petite noblesse et leur vie se serait probablement écoulée obscure et ignorée, sans les catastrophes imprévues qui les portèrent tout d'un coup au premier rang. Ils étaient déjà assez avancés en âge quand le Hussitisme commença à se développer ; sur la vie antérieure de Nicolas, nous ne savons absolument rien. Zizka naquit à Trocnov, dans le cercle de Budejovice vers 1354 (2). Il était

(1) Urkund. Beitr., p. 2.

(2) Dans un document de 1378, Zizka est cité comme témoin et il a le titre de *Discretus vir*. Cela prouve, dit M. Millauer dans sa curieuse mono-

très pauvre et il partit chercher fortune à l'étranger : il combattit dans les rangs des Polonais contre l'Ordre Teutonique et y apprit peut-être quelques-unes des coutumes militaires et des règles stratégiques dont il se servit plus tard si habilement. Il y prit aussi ce sentiment de fraternité entre tous les peuples slaves qui resta toute sa vie si vif chez lui et qui fut un des mobiles principaux de sa conduite politique. Dans ces campagnes contre les Chevaliers Teutoniques s'accrut la haine de l'Allemagne, qu'il avait sucée avec le lait. Le cercle de Budejovice était un de ceux où la lutte contre l'envahissement germanique était la plus vive et les chevaliers étaient les chefs naturels de l'opposition nationale contre la bourgeoisie étrangère. Nicolas, nommé gouverneur du château de Huss, à quelque distance de Prachatice, se trouva aussi jeté dans un milieu où la lutte des races se continuait sans trêve depuis des siècles. Il est intéressant de remarquer le rôle prépondérant qu'ont joué dans l'insurrection les populations des frontières : elles lui ont fourni ses prédicateurs les plus hardis et ses chefs les plus illustres. Zizka, qui haïssait les Allemands, n'aimait guère la bourgeoisie ; il y avait longtemps qu'une profonde rivalité divisait la noblesse et les villes. Le chevalier de Trocnov était toujours en querelle avec ses voisins de Budejovice. Son expérience de la guerre lui avait déjà valu quelque autorité sur les nobles de sa province, et il était sans doute à la tête d'une petite ligue féodale, lorsqu'il attaquait la ville. A plusieurs reprises, les bourgeois auraient châtié son imprudence, s'il n'eût eu pour lui la faveur royale (1). Vaclav aimait à s'entourer de chevaliers, de petites gens, disaient les seigneurs plus puis-

graphie, que Zizka avait alors au moins 24 ans, il était donc né au plus tard en 1354, avait 65 ans en 1419, 70 à sa mort (Diplomatische-historische Aufsatze über Zizka von Trocnov, 1824). Comme on le voit, ce ne sont que des suppositions, assez probables, mais nullement indiscutables. Je ne serais pas éloigné pour ma part de croire que Zizka était plus jeune. Dans le document, le mot discretus vir ne s'applique pas personnellement à lui, mais aux témoins en général.

(1) Le roi écrit aux magistrats de Budejovice d'avoir à se réconcilier avec Zizka (25 avril 1409). Dans une autre lettre de la même année (27 juillet), le roi annonce aux conseillers qu'il pardonne à Zizka les excès dont il s'est rendu coupable et leur réitère l'ordre de se réconcilier avec lui.

sants et plus riches. Nicolas de Huss et Zizka avaient voix au conseil et y étaient écoutés. Ils avaient été des premiers à se prononcer en faveur de Huss et de la Réforme, et, s'ils ne triomphèrent pas de l'inertie du roi et ne le décidèrent pas à accepter ouvertement les nouvelles doctrines, ils empêchèrent du moins toute réaction et maintinrent Vaclav dans cette attitude de neutralité bienveillante, grâce à laquelle l'hérésie fit de rapides progrès. Lorsque le roi, inquiet des menaces de Sigismond, rompit avec les Utraquistes, ils n'en continuèrent pas moins à soutenir les novateurs et ne reculèrent pas plus devant lui qu'ils n'avaient reculé devant l'Église. Nicolas commandait le rassemblement qui avait un jour entouré brusquement Vaclav épouvanté et lui avait arraché la promesse de la liberté de la communion utraquiste. Un autre jour, comme Vaclav avait ordonné aux Praguois de lui remettre leurs armes, Zizka avait conduit devant lui les citoyens armés : nous voici avec nos armes, lui avait-il dit, où sont tes ennemis, que nous les combattons. De ce jour, Nicolas et Zizka avaient été bannis de la cour, mais le peuple n'avait pas oublié leur audace, et leur disgrâce les avait sacrés chefs. Zizka avait dirigé l'assaut de l'Hôtel-de-Ville, Nicolas était l'inspirateur et le guide des grandes assemblées religieuses.

Zizka et Nicolas, dont la fortune a été si étroitement liée pendant la vie, ont eu une destinée bien différente après leur mort. Nicolas a été presque complètement oublié et quelques auteurs obscurs ont seuls retenu son nom ; de nos jours encore, après que la critique moderne a renouvelé cette histoire si souvent racontée et si inconnue, il n'a jamais attiré l'attention, et la curiosité des lecteurs, un moment étonnée, s'est bientôt détournée de ce héros ignoré. La légende, au contraire, s'est emparée de Zizka, elle a dénaturé ses actions, transformé son caractère, mais elle lui a reconnu une grandeur terrible et surnaturelle. En vain les catholiques ont-ils exagéré ses violences et ses cruautés, il n'en est pas moins resté une sorte de demi-dieu populaire, de monstre terrible et bienfaisant, devant qui l'on tremble, mais sans le haïr. Il ne suffit pas, pour expliquer cette différence, de dire

que Nicolas de Huss mourut trop vite et avant d'avoir pu imprimer son nom en lettres ineffaçables dans le cœur de la nation ; ce qui a valu à Zizka sa longue popularité, c'est qu'il était lui-même véritablement peuple. Il était de taille moyenne, trapu ; ses fortes épaules, sa large poitrine, ses lèvres épaisses, sa tête très développée, faisaient penser à cette fougue des masses, quelquefois trop peu maîtresses d'elles-mêmes, qui ne renverse pas un obstacle, mais l'anéantit ; ses cheveux coupés ras, ses moustaches noires et longues à la polonaise, rappelaient le condottieri ; il était borgne, et cela donnait à sa physionomie quelque chose d'étrange, sans l'enlaidir (1). La foule se reconnaissait en lui, il en avait les grandeurs et les défauts, il en partageait les enthousiasmes et les haines ; tous les sentiments, toutes les pensées qui fermentaient en elle inconscientes, semblaient s'être incarnées en lui ; comme elle, il unissait dans son amour, prêt à tous les sacrifices et à tous les transports, sa foi et son pays. Monsieur Palacky a dit : C'était un fanatique, et il avait en effet du fanatique la conviction inébranlable, la logique inflexible et impitoyable, le renoncement et l'intolérance. Le sceptique seul est bienveillant à toutes les opinions, facile à toutes les concessions. Laissez le passage libre à l'homme qui croit porter en lui la vérité absolue, il va sans s'arrêter, couvrant sa route de meurtres sacrés et de carnages presque involontaires ; il est cruel sans méchanceté ; les yeux levés vers le ciel, il ne s'aperçoit pas qu'il marche dans le sang. On a raconté bien des légendes, on a dit que la sœur de Zizka avait été séduite par un moine et qu'il avait voulu venger son déshonneur sur tous les prêtres et les catholiques. Cette histoire ne repose sur aucun fait réel ; des hommes comme Zizka ne se vengent pas, ils suppriment les ennemis de la cause qu'ils représentent. Æneas Sylvius raconte que Sigismond essaya de gagner le chevalier de Trocnov et lui offrit l'administration de la Bohême, le commandement en chef de l'armée, de l'ar-

(1) Beaucoup d'historiens ont répété sur la foi d'Æneas Sylvius que Zizka en cèque signifie borgne. — C'est une erreur. Zizka est un nom propre assez répandu en Bohême.

gent (1) : c'est qu'il ne le connaissait pas. Zizka n'était avide ni d'honneurs, ni d'argent ; il fut plusieurs années le chef véritable du royaume et n'eut pas même l'idée de faire arriver son frère à quelque position brillante : Jaroslav de Trocnov resta toute sa vie un petit noble, obscur et sans influence ; il fallut que la commune de Prague fît une pension à une tante de celui qui avait été plus que roi de Bohême. Ce désintéressement absolu fut funeste à la révolution : il n'avait qu'un mot à dire, qu'un signe à faire pour obtenir la dictature, il dédaigna le pouvoir et perdit ainsi l'occasion d'unir dans un élan commun toutes les forces révolutionnaires et de rendre les Hussites à jamais invincibles, il voulut rester un simple « frère » ; le peuple ne comprend pas les demi-mesures, les transactions avec le droit ; il ne biaise pas avec la vérité.

Tout autre était Nicolas de Huss ; c'est le plus habile de tous, disait Laurent de Brezova : rien ne nous permet de douter de la sincérité de sa conviction, mais ce n'en était pas moins avant tout un politique ; il n'avait ni l'éloquence entraînant de Zizka ni surtout son admirable génie militaire, mais il avait de plus que lui la perception exacte de ce que commandait la situation, l'intelligence qui prévoit et la persévérance qui accomplit. Il concevait le plan que Zizka exécutait. Il est mort trop tôt pour saisir le pouvoir, mais il avait de bonne heure excité des défiances : on l'accusait de vouloir renverser Vaclav pour le remplacer, et cette calomnie de la veille était peut-être une médisance du lendemain. Sa mort fut un immense malheur pour les Hussites. Ils perdirent en lui le seul grand politique qui eût le coup d'œil et la force nécessaires pour diriger le mouvement. Plus tard, Procope le Grand reprit en partie ses plans, mais l'heure était désormais passée et ses succès prodigieux ne suffirent pas à lui assurer une autorité que Nicolas eût, au début, obtenue sans effort.

Nicolas et Zizka n'avaient jamais rien espéré des négociations engagées avec Sigismond. Dès le premier jour, ils n'avaient eu qu'une pensée : organiser la guerre sainte. Le

(1) Hist. Boh., ch. 46.

principal rôle revenait naturellement ici au chevalier de Trocnov. Il disposait de forces sérieuses : les chevaliers qui appartenaient en majorité au parti avancé étaient autant de chefs excellents, vaillants et aguerris ; à l'exception de quelques prédicateurs, les capitaines des bandes hussites furent tous des chevaliers, c'étaient tous des nobles ces Jean Bzdinka, Capek de San, Jakoubek de Vresovice, Pribik de Klenov, Velek de Breznice qui vainquirent les croisés et remplirent le monde du bruit de leurs exploits. Mais les soldats ? — Les paysans étaient pleins d'enthousiasme, braves, mais la plupart d'entre eux n'avaient jamais auparavant quitté leurs villages ; tiendraient-ils en rase campagne contre cette redoutable cavalerie bardée de fer des princes allemands et des magnats hongrois qui se précipiterait sur le royaume à la suite de Sigismond ? Opposer des cavaliers à ces cavaliers, il n'y fallait pas songer ; la force des choses obligeait Zizka à se servir d'une armée de fantassins. Encore une fois cette loi historique se vérifiait, qu'à toute transformation sociale correspond une transformation militaire : la révolution bohême qui rêvait de remplacer la société féodale par une société égalitaire et démocratique créait une force nouvelle pour l'opposer à la chevalerie du moyen-âge. Dans la lutte entre les deux armées, la féodalité fut complètement écrasée. Le XV^e siècle est une époque de profonde décadence pour elle : les victoires des Anglais en France, les succès des Suisses, la défaite de Nicopol, le désastre des Chevaliers de l'Ordre Teutonique à Tannenberg annonçaient la chute du système ancien ; les révolutionnaires bohêmes démontrèrent plus clairement encore les vices irrémédiables de l'organisation des siècles précédents.

Zizka se sert des hommes qu'il a sous la main, il se contente aussi des armes qu'il peut se procurer (1). Ses quel-

(1) Les renseignements que nous avons sur l'organisation des armées de Zizka sont fort incomplets, et un grand nombre de points restent obscurs. Nous avons trois documents spécialement militaires : en premier lieu, l'ordonnance militaire de Zizka (*rad vojensky Jana Zizky a spojencuv jeho*) ; — publiée dans le *Vybor z literatury ceské*, II, p. 271-278. Elle donne des détails fort curieux sur la discipline, mais à peu près rien sur la tactique proprement dite ; l'ancienne constitution de l'armée bohême, — composée en 1413 sur l'ordre de

ques cavaliers ont le palcat, le lourd marteau de fer qui brise les casques ; ses fantassins, de longs bâtons de quinze à dix-huit pieds de long que l'on arme d'une pointe de fer aiguisée et que l'on transforme ainsi en grossières piques (kopí), la plupart ne sont même armés que de fléaux. Plus tard, si la plupart des Hussites conservèrent ces massues, ces fléaux et ces lances, beaucoup de soldats reçurent des fusils. Zizka a été en effet le premier homme de guerre qui ait compris l'importance des armes à feu et se soit servi utilement de la poudre et de l'artillerie (1).

L'armée de Zizka, si différente des armées féodales par l'armement et l'importance de l'infanterie, se distinguait plus encore des troupes du moyen-âge par la discipline. Au moyen-âge, il n'y a pas d'armée, au moins dans le sens que

Vaclav par le seigneur Hajek de Hodetin, (Casopis česk. mus., 1828) ; et enfin l'instruction du seigneur Vaclav Vlcek au roi Wladislav sur la manière de disposer les fantassins, les cavaliers et les voitures. Vlcek a eu une très grande réputation militaire à la fin du XV^e et au commencement du XVI^e siècle et son traité offre encore à l'historien de précieux renseignements. Il faut ajouter à ces réglemens spéciaux quelques lettres de Sigismond, les chroniqueurs contemporains et surtout Aeneas Sylvius qui nous donne une intéressante description de l'emploi des voitures de guerre, et enfin une dissertation du jésuite Balbin (De militia veterum Bohemorum). — Les écrivains de notre époque se sont peu arrêtés à ces questions militaires. Les principaux travaux qui ont trait à la matière sont un article de M. Palacky dans le Casopis česk. mus. (1828), quelques études de M. Burian dans les Památky (1874) et surtout son Explication des expressions vieilles de l'art militaire bohème au XV^e siècle (Objasnení zastaralých názvův valem umění Čechů XV^e století; Cas. česk. mus. 1836).

(1) Il suffit pour le prouver de rappeler les nombreuses expressions qui s'appliquent à diverses espèces de canons ou de fusils. Le *delo* était une pièce de siège, dont les boulets, ordinairement en fer, pesaient au moins seize livres ; quelques-unes lançaient des boulets de cent livres ; la *srubnice* la *haufnice*, la *harcovice* étaient des pièces de campagne avec lesquelles on tirait sur les troupes ennemies ou on démolissait les travaux improvisés ; la *tarasnice* était une petite pièce à canons multiples dont les Hussites armaient leurs fortifications de campagne. Des corps réguliers et des officiers spéciaux étaient attachés à l'artillerie. Les fusils étaient quelquefois servis par deux hommes (*dvojhak*), dont l'un portait le canon et l'autre l'affût, quelquefois, il n'y avait pas d'affût et un homme seul suffisait pour le manier (*pulhak*) de là le nom de *rucnice*, mousquet, (de *ruka*, main). Cette artillerie fut organisée assez rapidement, puisqu'elle joua un grand rôle dans le premier engagement sérieux, le combat de Vitkov, et assura la victoire des Hussites.

nous donnons aujourd'hui à ce mot ; un certain nombre de chevaliers héroïques s'élancent en avant, sans ordre, à l'aventure et la victoire demeure au plus vaillant ; aucune idée, aucun plan général, une série de duels et non une bataille. Dans l'armée nouvelle, il ne peut plus en être ainsi : ce qui en fait la force, c'est moins le courage individuel que la cohésion, l'habitude des mouvements réguliers, en un mot, la discipline. Il n'y a peut-être pas d'exemple d'une armée plus sévèrement disciplinée que celle de Zizka. Les Taborites donnèrent une première fois au monde le spectacle que lui donnèrent de nouveau au XVII^e siècle les Puritains de Cromwell, une extrême liberté de pensée unie à une obéissance sans restriction : chacun avait son rôle, son rang ; malheur à celui qui l'aurait oublié ! Tous les « partisans de la Parole de Dieu » étaient divisés en deux groupes : les uns travaillaient, apportaient des vivres à l'armée ; les autres combattaient. Quelle loi réglait cette distribution des rôles ? Combien de temps les soldats restaient-ils sous les armes ? Nous l'ignorons ; nous savons seulement que tous, hommes, femmes, enfants, partaient quand leur commune ou leur compagnie était désignée ; c'était véritablement une tribu en marche. Ce dut être un terrible embarras que ces femmes, ces enfants, une cause permanente de désordres et de retards ; pour éviter des désastres, il fallut resserrer encore la discipline ; plus d'une fois aussi, les femmes combattirent aussi héroïquement que leurs maris, elles les ramenaient à l'ennemi et mouraient à leurs côtés. C'étaient de véritables hyènes des champs de bataille, dit un chroniqueur contemporain, et les catholiques les craignaient plus que les soldats réguliers : il y avait dans cette apparition quelque chose d'étrange, d'inouï, qui épouvantait leur imagination. Tous les Taborites, soldats d'aujourd'hui ou soldats de demain, étaient rompus aux manœuvres, aux conversions, aux marches : l'armée était un tout organisé qui obéissait au moindre signe du chef.

Défense de sortir du camp, sans la permission des généraux, capitaines ou anciens, de s'éloigner pendant la marche, de devancer la colonne ou de rester en arrière. Les com-

pagnies ne se mêleront pas pendant la route, mais garderont leurs places respectives. Il n'y aura dans l'armée ni querelles ni cris. Si quelqu'un en blesse ou en tue un autre, il sera puni suivant la loi divine sans aucune acception de personne. Il n'y aura dans l'armée ni indisciplinés, ni pillards, ni menteurs, ni ivrognes, ni débauchés : les jeux seront sévèrement interdits, les filles de joie ignominieusement chassées. Le pays sera respecté : personne ne brûlera une maison, sans en avoir reçu l'ordre formel. Le butin fait pendant la bataille sera mis en commun et distribué par les anciens : peine de mort contre celui qui n'aura pas remis tout son butin, qu'il soit noble ou vilain ; peine de mort aussi contre ceux qui, par leurs désordres ou leur désobéissance, compromettraient l'armée. Nous avons bien devant nous une armée moderne : discipline inflexible, mais égale pour tous ; aucun privilège de naissance ; nobles et manants, soumis à la même règle. L'influence prépondérante des chevaliers, que nous avons signalée plus haut, ne prouve rien contre ce caractère démocratique de l'armée hussite ; on leur obéit parce que leur expérience militaire les a naturellement élevés au rang d'officiers, non parce qu'ils sont nobles ; le nombre était grand d'ailleurs des chevaliers ou même des seigneurs qui combattaient dans les rangs comme simples soldats et étaient soumis à toute la rigueur de la loi. Cette discipline était d'autant plus forte qu'elle s'appuyait sur la conviction personnelle : l'obéissance passive acceptée avec enthousiasme, tel était l'idéal qu'avait atteint Zizka. « Si nous observons, si nous accomplissons, si nous remplissons les salutaires articles précédents, écrivait-il, le Seigneur Dieu nous aura en sa sainte garde et nous viendra en aide ; dans un combat pour Dieu, il faut agir en gens de bien, en chrétiens, vivre dans la crainte de Dieu et l'amour du prochain, remettre dans ses mains sans hésitation et pour toujours nos besoins, nos espérances et nos désirs et attendre de lui l'éternelle récompense (1). »

Les paysans ainsi armés et disciplinés, toutes les difficultés n'étaient pas encore résolues ; les marches restaient

1) Vybor z liter. české, II, p. 278.

toujours très dangereuses ; si l'on était attaqué en route par la cavalerie ennemie, les seigneurs allemands ou hongrois enfoncraient sans peine les longs bataillons husites, et alors, quelle épouvantable confusion, à cause surtout des non-valeurs. Zizka, inspiré peut-être par des souvenirs de l'antiquité, donna à ses lignes une très grande profondeur ; elles offraient ainsi moins de prise à l'ennemi, et leur force de résistance était augmentée d'autant. Puis il imagina de protéger ses colonnes par de véritables remparts mouvants ; ce sont les fameuses voitures de guerre. On lui en a attribué l'invention, sans preuve et probablement à tort ; elles étaient depuis longtemps en usage en Pologne et étaient même déjà employées en Bohême, plusieurs années avant la mort de Vaclav, puisque Hajek de Hodetin en parle en 1413. Zizka, au moins, leur donna un très grand développement ; à côté des charrettes ordinaires, il y eut dans l'armée des charrettes spéciales (1), attachées les unes aux autres par des chaînes de fer, et protégées par des planches derrière lesquelles les tireurs se mettaient à l'abri. Si on campait, elles formaient une véritable enceinte fortifiée, et les portes du camp étaient toujours faciles à défendre. Si l'armée se mettait en marche, les charrettes se rangeaient sur deux, trois ou quatre colonnes, suivant la nature du terrain : au centre, la cavalerie et la grosse artillerie, sur les ailes l'infanterie ; sur les charrettes, les soldats armés de mousquets : chaque charrette portait environ vingt hommes. Les colonnes des deux ailes étaient plus longues que les colonnes du centre ; en cas d'attaque, par une simple conversion, elles couvraient le front et les derrières de l'armée. Dans la bataille, les cavaliers, les tirailleurs et les troupes de soutien qui engageaient l'action se réfugiaient derrière les charrettes, s'ils étaient trop vivement pressés, et reprenaient haleine ; les conducteurs des charrettes étaient d'une remarquable habileté, ils étaient exercés, dit Balbin, à former rapidement diverses lettres de l'alphabet, un O, un V, un C, etc. Sur un signe du général, ils s'élançaient au

(1) Il semble qu'il y ait eu 50 voitures de guerre par 1000 hommes ; c'est au moins ce que nous trouvons dans la décision de la diète de 1470.

milieu des ennemis, puis refermaient leurs rangs et coupaient ainsi une partie de l'armée ; d'autres fois, quand le terrain le permettait, ils faisaient rouler leurs charrettes sur les assaillants qu'ils écrasaient. Ces charrettes furent adoptées par les Allemands dans les dernières croisades (1) et Sigismond se préoccupa à plusieurs reprises de se procurer d'habiles conducteurs (2).

Ce ne fut pas là d'ailleurs le seul emprunt que les peuples voisins firent à la Bohême : pendant près de deux siècles, les Cèques furent regardés dans l'Est et le Centre de l'Europe comme les soldats les plus vaillants et les mieux exercés ; tout Polonais est noble, disait un proverbe polonais, tout Bohême est capitaine. Leur tactique se conserva en Pologne et en Russie jusque fort avant dans le XVII^e siècle. Un assez grand nombre d'expressions militaires, dont l'origine slave est incontestable, prouvent la supériorité que les pays limitrophes reconnurent aux compagnons et aux successeurs de Zizka : de Haufnice, les Allemands firent Haufnitze et Haubitze ; les longs boucliers se nommèrent Pafesen du slave pavézy ; les garnisons Possatken de posadky ; le mot pistolet vient plutôt du bohême pistala, roseau, que de la ville de Pistoje. Les Cèques fournirent des soldats à toute l'Europe orientale, prirent une part glorieuse aux victoires de Jean Hunyade sur les Turcs, et la bande noire du roi Mathias, le meilleur noyau de son armée, n'était composée presque exclusivement que de Bohêmes et de Moraves.

Zizka prouva bientôt qu'il n'était pas moins remarquable tacticien que bon organisateur ; très souvent, en présence de forces supérieures, il ne fut jamais défait ; ses victoires continuent même après qu'il est devenu aveugle et il bat dans toutes les rencontres l'ennemi qu'il n'aperçoit pas. Il est difficile de juger des campagnes que nous ne connaissons pas toujours assez exactement, nous pouvons dire cependant que le

(1) Lettre de l'empereur Sigismond, 14 juillet 1430.

(2) Cette préoccupation se retrouve dans les lettres de Mathias de Hongrie. Il écrit à un seigneur autrichien : « Nous avons appris que chez vous se trouve un certain Oldrich, très habile dans l'art de conduire les voitures suivant la manière des Bohêmes. Comme chez nous, il est à peine possible de trouver de tels hommes, etc. »

trait distinctif de son génie militaire, c'est comme l'instinct, la divination de la guerre moderne : rapidité des mouvements et des marches, étude du pays, choix des positions stratégiques les plus favorables, art de concentrer à un moment donné toutes ses forces et de les précipiter sur l'ennemi dispersé, intuition merveilleuse du moment et de l'endroit décisifs, telles sont les principales qualités qui nous apparaissent clairement dans les obscurs récits des chroniqueurs : il sait vaincre et profiter de la victoire ; aussi ferme dans la retraite qu'impétueux dans l'attaque, il n'accepte la bataille qu'à ses heures et meurt avec une réputation vierge de tout échec. Il fit école ; Monsieur Palacky a remarqué justement que sa cécité même y contribua : pour voir, il était obligé d'emprunter les yeux de ses lieutenants, il leur apprit ainsi à étudier le terrain et à deviner l'occasion favorable ; les deux Procope montrèrent qu'ils étaient les dignes élèves d'un si grand maître, mais ce n'est pas seulement en Bohême que nous trouvons des généraux élevés à son école et instruits par son exemple ; à la fin du siècle, des Balkans à la mer du Nord, d'héroïques aventuriers portent au loin le souvenir de ses leçons ; il suffit ici de rappeler ce morave Jiskra, dont Æneas Sylvius a écrit la biographie, qui battit Jean Hunyade en 1451, et ce Vitovec qui, en 1457, faillit faire prisonnier l'empereur Frédéric. Les écrivains militaires proposèrent les campagnes de Zizka comme sujets d'étude ; nous avons encore une de ces dissertations techniques, le récit de l'expédition de Zizka en Hongrie (1), qui malheureusement ne présente pas partout un sens indiscutable. En songeant à ces succès prodigieux des Bohêmes et de Zizka, on comprend qu'un poète allemand de la cour de Ladislav le Posthume, Michel, se soit écrié : si les Cèques n'étaient pas divisés entre eux, il serait possible à mon glorieux souverain Ladislav de soumettre avec eux le monde entier, comme autrefois Alexandre avec l'armée des Grecs (2)

Les préparatifs des radicaux, poussés avec une très grande

(1) Publiée dans les Script. rer. Bohém., III, et dans le Vybor, II.

(2) Cité par Hermen. Jirecek : les guerriers bohêmes au XV^e siècle (Cas. česk. mus., 1859).

activité, n'échappèrent pas à la reine régente, et les seigneurs utraquistes, bien qu'assez mécontents de l'attitude indécise de Sigismond ne parurent pas moins inquiets que la reine de ces dispositions belliqueuses du peuple. Sophie et Cenek prirent des mesures pour empêcher de nouvelles assemblées, les points stratégiques de la capitale furent occupés par des soldats; la régente, qui n'osait plus compter sur les troupes nationales avait fait venir des mercenaires d'Allemagne. Mais l'arrivée de ces étrangers et ce luxe de précautions excitèrent encore les esprits: Jean de Zeliv et Zizka profitèrent de l'effervescence populaire pour lancer leurs partisans sur le Vysehrad qui fut occupé (25 oct. 1419). S'ils s'emparaient aussi des Hracany, ils étaient maîtres de la capitale. Ils comptaient sur l'appui des paysans et des ouvriers des provinces qui devaient se réunir à Prague, le 10 novembre, pour une grande manifestation religieuse. Les seigneurs et la régente, qui prévoyaient un conflit, mirent tout en œuvre pour empêcher la réunion annoncée et la plupart des bandes de fidèles, qui se dirigeaient vers la ville en longues processions, furent en effet attaquées par les royaux et facilement dispersées. Mais dans le Sud-Ouest, où les radicaux étaient très nombreux, la lutte était plus dangereuse. Les habitants de Plzen, de Klatov et de Domazlice s'étaient réunis et ralliaient sur leur passage tous ceux qui partageaient leurs opinions; les seigneurs qui étaient chargés de les arrêter n'osèrent pas les attaquer, mais ils avaient assailli et massacré quelques heures auparavant une bande moins nombreuse de pèlerins. La nouvelle de cette tuerie produisit à Prague une violente agitation; les habitants voulaient courir au secours de leurs frères; Zizka les conduisit à l'assaut de la Petite-Ville qui était occupée par les troupes de la régente et protégeait les abords des Hracany. On se battit avec fureur pendant cinq jours, 4-9 novembre (1). Mais les royaux recevaient des renforts: plusieurs villes s'étaient déclarées contre Prague, le

(1) Laurent de Brez., p. 343-45. Monsieur Tomek a écrit une très curieuse monographie de la Mala Strana (Petit côté, Petite-Ville) pendant la guerre des Hussites (Pamatky, archeol. — Mémoires archéologiques, IV, p. 133 et 146.)

parti modéré reprit le dessus et signa un armistice avec la régente ; le château de Vysehrad fut remis aux troupes régulières. Zizka, fort mécontent, quitta la ville. Les événements se chargèrent de lui ramener ceux qui croyaient encore à la paix.

Sophie avait promis la liberté de la parole de Dieu, mais Sigismond était très peu disposé à confirmer cette promesse ; l'aurait-il voulu, il eût provoqué une révolte des catholiques : le fanatisme de ces derniers n'était pas moins grand que celui des Hussites et ils répondirent aux assemblées par des massacres. Kutna Hora se distingua entre toutes les villes ; depuis longtemps, une rivalité très ardente existait entre Prague et Kutna Hora. Sous le règne de Vaclav déjà, c'étaient les mineurs qui avaient donné le signal des violences ; les prédications des curés, peut-être de secrètes exhortations de Sigismond, réveillèrent la fureur populaire un moment apaisée : tous ceux que l'on soupçonna d'hérésie furent brûlés ou décapités : les supplices furent si nombreux que les bourreaux ne purent y suffire ; on jeta alors les condamnés dans les mines ; dans un seul puits que les mineurs avaient surnommé le puits de Tabor, on précipita 1600 victimes (1). De véritables chasses aux Hussites furent organisées, on payait un laïque deux ducats, un prêtre, dix. La persécution fit rage dans tout le royaume : Bohuslav de Schwamberg, qui se convertit plus tard et devint un taborite zélé, se signala par ses violences et sa cruauté ; d'innombrables exécutions ensanglantèrent les villes et les cercles où les catholiques avaient la majorité ou le pouvoir. Les voisins venaient aider les Cèques dans leur œuvre d'extermination et un prêtre utraquiste, Jean Nakvasa, fut livré par le seigneur Racek de Janovice aux Bava-rois, qui le brûlèrent. Cette intervention étrangère souleva dans le pays des colères beaucoup plus vives que les massacres commis par les catholiques bohêmes, mais les Hussites n'essayèrent ni de se venger ni de se défendre : la politique

(1) Laurent de Brez., p. 346. Beckovsky dit (p. 634) : le prêtre Mathieu de Hradec, autrefois doyen de Kutna Hora, a affirmé qu'il a compté sur les anciens registres 5496 Taborites, jetés dans les puits, à diverses époques.

de Sigismond avait porté ses fruits; énervés par des négociations interminables, effrayés de l'audace de la fraction la plus énergique du parti, les Utraquistes se jetaient dans les bras du roi des Romains.

Il revenait lentement après une campagne contre les Turcs qui ne semble pas avoir été très heureuse (1). Il reçut les députés des seigneurs et des Praguois à Brno, au milieu d'une cour nombreuse, et les traita avec un mélange de bienveillance et de sévérité; il leur ordonna d'enlever les chaînes qu'ils avaient tendues dans les rues, de détruire les fortifications qui menaçaient le château royal, de protéger les moines et les prêtres; à cette condition, il serait clément envers eux. Mais en même temps, il avait laissé les Praguois communier sous les deux espèces; il semblait ainsi leur promettre la liberté religieuse, s'ils reconnaissaient son autorité. Puis il partit pour Breslau, où il avait convoqué les princes allemands. Beaucoup d'historiens ont reproché à Sigismond ces lenteurs qui lui étaient cependant imposées par la situation: il ne disposait encore d'aucune force réelle; s'il était entré en Bohême, le prestige qu'il devait à l'éloignement se serait aussitôt évanoui, et son autorité aurait été bientôt aussi peu respectée que celle de Vaclav, dans les dernières années de son règne; il fallait laisser agir les divisions intérieures, l'imagination d'un peuple aussi prompt au désespoir qu'ardent au combat; les résultats acquis prouvaient d'ailleurs clairement les avantages de cette politique de temporisation; Prague demandait la paix, les seigneurs s'étaient prononcés en faveur du roi, trois villes seules restaient encore hostiles, Plzen, Pisek et Kralové Hradec. Ces succès trop rapides trompèrent Sigismond; il crut le moment venu de jeter le masque. L'enthousiasme avec lequel il fut reçu dans toute la Silésie et particulièrement à Breslau, l'affluence des seigneurs allemands, hongrois, polonais et bohêmes lui donnèrent l'illusion d'une irrésistible puissance.

(1) Aschbach, dans son histoire de Sigismond, II, ch. 24, parle d'une victoire des Hongrois, qui refoula les Turcs et arrêta les Vénitiens, mais Fessler (IV, 364) a prouvé que cette victoire est des moins certaines; Sigismond ne semble pas avoir franchi le Danube dans cette campagne.

Trois nouveaux électeurs venaient lui demander l'investiture, l'Ordre Teutonique et le roi de Pologne se soumettaient à sa médiation. Quelques bandes d'hérétiques oseraient-elles résister au roi devant qui l'Europe entière s'inclinait ?

Parmi les princes qui entouraient le roi, quelques-uns cependant essayèrent de le prévenir contre les dangers possibles d'une trop grande précipitation. Frédéric de Hohenzollern, qui avait été jusqu'alors l'inspirateur de la politique de Sigismond lui conseilla une extrême prudence. Il le supplia d'attendre que le mouvement tombât de lui-même, et de chercher à faire reconnaître son autorité, sans s'occuper des questions religieuses, en remettant au prochain concile le soin de prendre une décision relative à la communion sous les deux espèces ; on s'assurerait ainsi le dévouement de tous les modérés, effrayés des désordres précédents. Ses avis avaient d'autant plus de force qu'il connaissait très bien la situation ; après la mort de Vaclav, il avait envoyé à Prague un ambassadeur, Seckendorf, qui, sans avoir arraché aux Hussites un engagement formel, avait du moins rapporté de Bohême la conviction raisonnée qu'il n'y aurait de révolte générale que si la liberté religieuse était menacée. Seckendorf, envoyé à Brno par Frédéric, avait triomphé au moins en partie « des confesseurs et des ecclésiastiques » qui conseillaient une rupture immédiate et la résistance à outrance. Ce parti de la rigueur avait pour chef le jeune duc d'Autriche, Albert, qui prêchait d'exemple en poursuivant les hérétiques autrichiens avec une impitoyable cruauté, et pour principaux représentants l'évêque de Passau et les prélats italiens, groupés autour du légat pontifical, l'évêque de Spolète. Pour la première fois, le margrave Frédéric fut abandonné par le roi et Sigismond se rangea du côté des évêques.

En 1418, les corporations ouvrières s'étaient révoltées contre le conseil municipal de Breslau : plusieurs magistrats avaient été tués, les autres n'avaient échappé à une mort certaine que par la fuite, et l'émeute victorieuse les avait remplacés par les chefs du petit peuple. Vaclav, il est vrai, avait cassé le nouveau conseil, mais sans exercer aucune

poursuite. Sigismond déclara solennellement que les magistrats municipaux exercent leur pouvoir en vertu d'une délégation du prince et que par conséquent toute injure qui leur est faite atteint son autorité. (1) Il institua un tribunal pour rechercher les coupables de 1418 ; 46 condamnations capitales furent prononcées et 23 personnes exécutées (mars 1420). Les corporations n'eurent plus que deux représentants dans les conseils et leurs privilèges furent restreints. Ces condamnations disaient le sort qui attendait les rebelles de Prague, bien plus coupables que ceux de Breslau. Une série de mesures vinrent corroborer ces premiers actes : à Brno déjà, les burgraves utraquistes avaient été remplacés par des catholiques : les ordres les plus sévères furent promulgués contre l'hérésie et les hérétiques (2) ; un impôt fut levé sur les biens ecclésiastiques et fournit l'argent nécessaire pour organiser et entretenir une armée ; Sigismond demanda à Martin V d'ordonner une expédition générale contre les Wycléfistes (3). La croisade fut prêchée à Breslau, le 12 mars : des indulgences plénières étaient accordées à tous ceux qui prendraient les armes contre les Hussites ou participeraient à la guerre par leurs aumônes. Deux jours avant, un riche négociant de Prague, accusé d'avoir mal parlé du concile de Constance et d'avoir justifié Huss et Jérôme, avait été attaché à la queue d'un cheval, traîné dans les rues de la ville, puis jeté sur un bûcher (4). Le roi approuvait et encourageait les catholiques bohêmes et des manifestes très violents étaient répandus par milliers dans le royaume : Nous n'avons pas besoin de vous rappeler, écrivait le roi aux habitants de Budejovice, les crimes que les hérétiques commettent chaque jour contre le Christ et son Église, mais nous avons la ferme intention de détruire et d'extirper complètement cette impiété et d'en purifier notre royaume. Il les

(1) Cité par C. Grünhagen (*Die Hussitenkämpfe der Schlesier, 1420-1435. Breslau 1872*). — Un des meilleurs travaux allemands sur la guerre des Hussites, impartial et original.

(2) Laur. de Brez. (*Höf*, I, p. 350.)

(3) Urk. Beit., p. 17-20.

(4) Brez., p. 352.

invitait donc à arrêter tous les Hussites, prêtres ou laïques qui tomberaient entre leurs mains et à punir dans leur vie et dans leurs biens ceux qui refuseraient de renoncer à leurs erreurs (1). A la suite de ces lettres royales, la persécution recommença à Kutna Hora avec une nouvelle fureur (2). A Prague, les prêtres, les moines, les bourgeois qui avaient hésité quelque temps à revenir dans la ville, reprenaient confiance et rentraient en grand nombre ; le conseil avait voté des mesures sévères pour les protéger, défendu les cris dont on poursuivait les catholiques, les moines surtout, détestés entre tous. Les émigrés ne cachaient pas leurs insolentes espérances et leurs désirs de vengeance. Le jour de la revanche était proche, « ils allaient donc enfin périr, ces Hussites, ces Wycléfistes ».

Il était impossible que les Utraquistes, quels que fussent leurs désirs de conciliation et malgré leur découragement, se soumissent à un prince qui se mettait si ouvertement à la tête d'un parti et avouait clairement son intention de supprimer toute liberté religieuse et de punir tous ceux qui avaient été plus ou moins compromis dans les événements antérieurs (3). Le parti avancé reprit la direction du mouve-

(1) 15 Mars 1420 ; Urk. Beit., p. 23.

(2) Brez., p. 349.

(3) Les historiens tchèques ont trop négligé les sources allemandes. Sans doute, ce ne fut guère que dans les dernières années que l'attention de toute l'Allemagne fut concentrée sur les événements de Bohême et la plupart des écrits témoignent d'une ignorance incroyable de la situation. Quelques-uns cependant renferment des détails qui peuvent seuls souvent expliquer des faits mal compris ou laissés dans l'ombre. Un certain nombre de ces chroniques ont été publiées dans l'admirable collection des *Chroniken der deutschen Städte* : ainsi l'annaliste de Nuremberg, Meisterlin, né dans les dix premières années du XV^e siècle et qui a plusieurs fois copié Sylvius la chronique des échevins de Magdebourg, et surtout la chronique de Burkard Zink, d'Augsbourg (V^e vol.) Burkard naquit en 1396, † 1474. Il marque très nettement les dispositions pacifiques d'une grande partie des Hussites : « les habitants de Prague, quelques villes ou nobles auraient volontiers accueilli Sigismond comme leur légitime Seigneur, s'ils avaient pu avoir confiance en lui et croire qu'il ne les maltraiterait pas et leur permettrait de persévérer dans leur croyance : mais il ne voulait pas faire cela, il voulait extirper leur superstition, ne tolérer aucune hérésie. » Après avoir parlé de la sévérité du roi à Breslau : « Alors les habitants de Prague pensèrent à

ment et Jean de Zeliv retrouva toute son influence. Prague se prépara à la guerre, Cenek de Wartenberk passa aux révoltés et leur livra les Hracany qui dominaient la Petite-Ville, tandis que les habitants commençaient le siège du Vysehrad ; hommes, femmes, enfants, tous travaillaient aux fortifications ; les soldats du château raillaient leur zèle inexpérimenté : Ces fossés ne vous serviront de rien, leur disaient-ils, si vous voulez combattre votre roi légitime. Les Praguois, au moment de se fermer tout retour en arrière, adressèrent à tous les fidèles bohêmes un manifeste, qui est un des plus remarquables documents diplomatiques de cette époque (1).

Jamais, disaient-ils, nous n'avons voulu autre chose qu'obéir fidèlement à la volonté divine, suivre la loi chrétienne et accomplir les ordres de Jésus-Christ : mais l'éternel ennemi de tout ce qui est bien a suscité contre nous l'Église et le concile de Constance. L'Église nous a traités, non comme une mère, mais comme une marâtre et la plus cruelle des marâtres : ses lèvres blasphématrices ont lancé contre nous le poison de la calomnie et ses mains sanglantes ont élevé la croix contre de fidèles disciples du Christ. Le concile et l'Église ont appelé à ce combat injuste les Allemands, nos ennemis naturels : quelle cause de guerre ont-ils, si ce n'est la haine éternelle qu'ils nourrissent contre notre race ? Ils voudraient lui faire subir en Bohême le même sort qu'en Misnie, en Prusse et sur le Rhin. Qui ne s'indigne de cette haine ? Où est le citoyen qui peut retenir ses larmes ? La croix du Christ, le symbole de toute clémence et de toute bonté, ils en ont fait un signe de massacre et de guerre, et tout cela pour la ruine, la honte et la confusion éternelle de tout le royaume. Nos chers concitoyens, vous tous qui êtes dévoués à la couronne bohême, nous vous prions de vous unir à nous contre tous ceux qui prendraient part à cette croisade impie : rappelez-vous nos

ceux de Breslau qu'il avait punis si rigoureusement, sans que cependant ils fussent en rien coupables contre lui, mais eux ils avaient de grandes fautes à se reprocher ; il se montrerait plus dur encore » (p. 88).

(1) Archiv cesky, 212-213.

ancêtres, les anciens Cèques, qui ont toujours aimé leur patrie d'un ardent amour, levez-vous pour protéger notre pays contre l'injustice et l'oppression, avec l'aide de Dieu dont nous soutenons la cause, et de notre patron Saint Vaclav.

Le manifeste des seigneurs (1), moins véhément, exprimait les mêmes idées ; il semble avoir été écrit en vue de l'étranger et il fut en effet répandu dans les provinces allemandes voisines. Il était surtout dirigé contre le roi des Romains : Sigismond n'était pas, disaient-ils, leur roi légitime, il n'avait pas été élu ni couronné roi, mais il était le cruel et l'ardent ennemi du royaume. Lui seul avait diffamé la Bohême, en la représentant comme un foyer d'hérésie ; à la honte éternelle et au déshonneur de son peuple, au mépris de tout droit et toute justice, il avait fait prêcher la croisade contre les scrupuleux observateurs de la loi divine. A Breslau, il avait fait brûler un homme de bien, à la honte éternelle de la nation bohême. Il avait ordonné aux mineurs de Kutna Hora de mettre à mort tous les Utraquistes qu'ils trouveraient et plusieurs centaines de croyants avaient déjà péri dans les puits ; il avait aliéné le margraviat de Brandebourg conquis à grands frais et avec le sang des Cèques par le glorieux empereur Charles, il avait engagé à l'Ordre Teutonique l'ancienne Marche, nommé évêque de Moravie un ennemi de la race slave, etc., etc., et après chacun des griefs qu'énuméraient les nobles revenait, comme un lugubre refrain de vengeance et de guerre : à la honte et à l'infamie de la nation bohême. Quel est le Cèque, continuaient-ils, qui aurait un cœur assez dur pour se rappeler sans horreur toutes ces cruautés ? Qui doutera désormais que l'unique but que se propose le roi ne soit la honte, le déshonneur et la ruine de la couronne, du royaume et de la nation. Les traîtres seuls reconnaîtraient encore Sigismond comme souverain.

Cet appel au sentiment national fut entendu ; presque tous les seigneurs se prononcèrent pour la patrie contre le roi et envoyèrent à Sigismond leurs déclarations de guerre. En quelques jours, tout le pays fut sous les armes ; alors

(1) Archiv cesky, 210-212, 20 avril 1420.

commença la destruction systématique des cloîtres, des églises, période de vandalisme farouche où périrent tant de statues, d'œuvres d'art et de livres dont l'histoire déplorera éternellement la perte. Aucun pays n'avait de plus riches églises que la Bohême, de plus magnifiques monastères : bien peu survécurent à la guerre ; dans certaines provinces, les ruines mêmes ne peuvent plus être retrouvées et rien ne rappelle au voyageur attristé l'existence de ces somptueux édifices dont les anciens chroniqueurs parlent avec orgueil. Les instruments les plus passionnés de ces dévastations furent les soldats de Zizka : ce qui les animait, c'était avant tout le fanatisme, la haine de ce luxe qui était un des symptômes de la corruption de l'Église, le mépris de ces idoles qui détournaient l'âme du Dieu Tout-Puissant, seul digne d'adoration, mais c'était aussi le souvenir de la tyrannie des prêtres et des moines ; le peuple avait brisé ses chaînes, il voulait détruire jusqu'au souvenir des maudites années de servitude et de misère ; enfin, il y avait aussi dans ce vandalisme une pensée militaire. Ces couvents que l'on faisait flamber, le plus souvent fortifiés, étaient autant de refuges et de points d'appui pour les ennemis de la foi nouvelle, les moines étaient autant d'espions qui annonçaient aux croisés les mouvements des troupes, autant d'agents de démoralisation qui prêchaient la trahison, semaient l'inquiétude et le trouble dans les esprits ; leurs richesses étaient autant de trésors qui semblaient presque inépuisables et qui auraient été employées par le roi à payer ses mercenaires.

Cependant ces mesures de salut public furent d'abord funestes aux Hussites ; leurs excès rejetèrent de nouveau les modérés vers Sigismond (1), et les négociations recommencèrent. Le roi, qui avait franchi la frontière avec une armée assez peu nombreuse encore, était entré dans Kralové Hradec, qui passait pour une des forteresses du radicalisme. Il avait été accueilli avec enthousiasme à Kutna Hora ; les Hussites avaient évacué le pays ; tous ceux qui étaient prêts

(1) Les dispositions des modérés nous sont clairement révélées par le récit de Brezova qui appelle ces dévastations : maux infligés au royaume par les Taborites.

à risquer leur vie pour la liberté de la parole de Dieu étaient à Prague ou dans l'armée de Zizka. Sigismond fit sans être inquiété une sorte de voyage circulaire et entra au Vysehrad, après avoir traversé Stara Boleslav, Melnik, Slané et Karlov Tyn. Cette course, qui n'était qu'une stérile promenade militaire, produisit un grand effet moral ; les indécis prirent peur, et Cenek de Wartenberk, changeant encore une fois de parti, rendit aux royaux le château des Hracany : ce ne devait pas être sa dernière variation. Ces défections multipliées s'accordent assez mal avec le portrait très flatteur que les contemporains sont unanimes à nous faire de Cenek. C'était un homme de haute taille, d'une figure imposante et fière, il était éloquent, courageux, et on le citait volontiers comme le type du parfait chevalier. Il est vrai que parmi les seigneurs d'alors la constance et la fidélité ne semblent pas avoir été les vertus les plus estimées et l'on ne retrouve pas sans quelque étonnement dans le camp hussite des nobles qui, quelques semaines ou quelques jours auparavant, combattaient aux côtés de Sigismond. Il serait injuste, je crois, d'expliquer uniquement par l'intérêt personnel ces brusques conversions ; certes, ils n'étaient pas inaccessibles aux considérations égoïstes, mais ils étaient surtout victimes d'une situation fautive. Attachés à la fraction la plus modérée de l'Utraquisme, ils se faisaient un cas de conscience de rompre avec l'Eglise ou avec la royauté ; leurs convictions indécises et timorées ne se résignaient à la guerre qu'après avoir épuisé toutes les chances de conciliation ; mais les premières ouvertures pacifiques les ramenaient. Leur alliance momentanée et pleine de réserves avec le parti radical avait inévitablement pour conséquence de leur faire toucher du doigt les divergences profondes qui les séparaient de ces imprudents novateurs et qui étaient réellement bien plus sérieuses que celles qui les séparaient des catholiques. Ils étaient donc dans une perpétuelle oscillation, à la poursuite d'un idéal chimérique, inconstants en apparence, timides en réalité. De tels hommes ne sont pas pour garder la direction des mouvements révolutionnaires, il y faut moins de scrupules et d'hésitation ;

ils ne sont pas non plus pour mériter l'admiration de la postérité, ils n'en obtiennent guère qu'une pitié un peu dédaigneuse.

Cenek avait eu soin de réserver la question de la communion utraquiste, mais sa défection n'en affaiblit pas moins les Hussites ; si Sfgismond se fût emparé de Prague, c'eût été pour les révoltés une catastrophe dont ils ne se seraient pas relevés, et la ville, menacée par les deux châteaux qui la commandent, semblait ne pas pouvoir être défendue. Le peuple se rua sur les Hracany, mais il fut repoussé ; il attaqua alors la Petite-Ville. La Petite-Ville n'avait pas de remparts du côté du château, et les royaux arrivaient ainsi de proche en proche jusqu'aux bords de la rivière. Les habitants de la Vieille-Ville commencèrent à détruire systématiquement les maisons voisines de la Wltava d'où on aurait pu menacer leurs propres murailles ; ils ne laissèrent subsister que quelques constructions vers le pont, s'y établirent en forces et en firent une première ligne de défense. La malheureuse cité, si cruellement ravagée par les Hussites, ne fut pas mieux traitée par les soldats de Sigismond. La garnison du château craignait que les révoltés ne s'établissent à demeure sur la rive gauche de la rivière, ils bombardèrent les maisons encore debout, et dans plusieurs sorties incendièrent tout ce qui avait échappé aux Praguois. Les habitants de la Mala Strana avaient cherché un refuge, les catholiques dans le château, les Hussites dans la Vieille-Ville. La cité resta complètement abandonnée jusqu'au moment où le château royal fit sa soumission (7 juin 1421). Quelques habitants revinrent alors, et en 1425 on trouve de nouveau mention d'une commune de la Petite-Ville, mais de longues années ne suffirent pas à effacer les traces de ce terrible sac, et elle ne retrouva jamais son ancienne prospérité (1).

La destruction de la Mala Strana ne compensait pas l'échec subi aux Hracany ; une attaque contre le Vysehrad avait eu des suites plus désastreuses encore ; les assaillants avaient été refoulés en désordre, et la garnison dans une sortie avait bouleversé les travaux d'approche : ces revers abattirent le

(1) Sur ces événements, v. l'article déjà cité de Tomek, *Pamatky*, IV, 147-48.

courage des Praguois, et ils envoyèrent une nouvelle ambassade à Sigismond. Leurs députés le rencontrèrent à Kutna Hora ; ils demandaient une amnistie et la liberté de la Parole de Dieu, à ces conditions, ils lui ouvriraient leurs portes ; Sigismond préférait entrer par la brèche : sûr du succès, il refusa toute concession et ordonna aux Praguois de remettre leurs armes à ses officiers : la soumission seule leur mériterait sa clémence. On connaissait trop la clémence du roi pour se tenir pour satisfaits de ces promesses ; les bourgeois répondirent à ces propositions, en appelant dans leurs murs Zizka et ses compagnons.

L'armée de Zizka était complètement organisée ; les petits combats, qu'elle avait soutenus dans le Sud et l'Ouest de la Bohême et dont elle était toujours sortie victorieuse, l'avaient aguerrie et lui avaient inspiré une confiance aveugle dans son général. Elle avait enfin conquis, ce qui lui manquait encore, une place forte qui lui servît à la fois de base d'opérations et d'arsenal. Zizka avait d'abord pensé à Plzen qui, grâce aux prédications de Koranda, était devenue un des centres les plus dévoués au parti avancé. De là, sur la frontière bavaroise, on pourrait surveiller l'Allemagne du Sud et repousser toutes les attaques qui viendraient de ce côté ; mais Plzen était fort loin de Prague, trop excentrique, de plus une partie importante de la population était ultra-moderée ou même catholique ; Zizka assiégé dans Plzen, reconnut bientôt la difficulté de se maintenir contre les attaques extérieures et les complots intérieurs. Il avait besoin d'une ville qui lui appartînt sans restriction et sans réserve. Le hasard lui offrit ce qu'il cherchait.

Les chroniqueurs du XII^e siècle nous parlent d'une ville de Hradiste qui avait dû une certaine importance à sa situation et à ses mines d'argent. En 1268, elle fut détruite complètement et le seigneur et les habitants émigrèrent dans la petite ville d'Austi (1) à une heure environ de distance. La famille des seigneurs d'Austi, très nombreuse et divisée en plusieurs branches, s'était peu à peu affaiblie et appauvrie ; un des descendants de cette famille donna asile

(1) Aujourd'hui : Vieux Tabor.

à Huss, lorsqu'il quitta Prague ; sa femme était cette Anne de Mochov que les pamphlétaires catholiques poursuivaient de leurs injures et qu'ils avaient surnommée Jézabel. Le séjour de Huss au château de Kosi amena une véritable révolution dans l'aspect de la contrée ; de près ou de loin des milliers d'auditeurs venaient écouter ses sermons et nulle part, si ce n'est à Prague ou à Plzen, les nouvelles doctrines ne firent de plus rapides progrès ; nulle part aussi, la douleur et la colère ne furent plus grandes à la nouvelle de la catastrophe de Constance et presque tous les nobles du cercle signèrent les protestations envoyées au concile (1). A Austi se réunirent quelques-uns des continuateurs les plus hardis de l'œuvre de Huss et il s'y forma une sorte d'école de théologie, qui porta bientôt ombrage à la faculté de Prague. Maître Jicin, Venek, Pierre Veliky ou le Grand, Antos, Pierre d'Austi, Psenicka, Kanis, qui sortaient des écoles d'Austi, furent rejoints par quelques prédicateurs de Prague, de Plzen ou de Kralové Hradec. La population se divisa en trois partis : les catholiques, qui avaient pour eux le clergé et les couvents, assez nombreux et assez riches ; les réformistes modérés et les radicaux. Mais le frère d'Anne de Mochov s'empara de la ville au détriment de son neveu, Procope, l'héritier légitime. Procope partageait les opinions de son père, l'ancien protecteur de Huss ; le nouveau seigneur était au contraire un zélé catholique et tous les Utraquistes furent chassés de la cité ; les nouvelles doctrines avaient déjà poussé de trop fortes racines pour être si facilement extirpées : deux prêtres, Wanicek et Jean de Bydlin, et un fondeur de cloches, Hromadka, réunirent quelques centaines de

(1) Ces détails et les renseignements relatifs à Tabor m'ont été fournis dans un voyage que j'ai fait en cette ville en 1873, par M. Kollar, professeur au gymnase-réal. M. Kollar est un de ces savants modestes qui rendent à la science, par leur dévouement et leur zèle, d'inappréciables services. Il a publié un certain nombre d'articles très remarquables ; je citerai seulement ici : Tableau de la ville de Tabor et de ses environs (Pamatky, 1872). — Les écoles à Tabor (rapport annuel du gymnase-réal). Ces rapports répondent à nos discours de distributions de prix, mais ils sont en général beaucoup plus originaux et moins ennuyeux. Il serait vivement à désirer que M. Kollar écrivit une histoire complète de cette ville de Tabor, que nul ne connaît aussi bien que lui.

paysans, les cachèrent dans les bois, puis, dans la nuit du mardi-gras au mercredi des cendres, tandis que la population dormait profondément, fatiguée des derniers jours du carnaval, ils entrèrent dans la ville dont quelques amis leur ouvrirent les portes, et s'en emparèrent sans coup férir. Aussitôt un très grand nombre de Hussites des contrées voisines vinrent y chercher asile; mais la position était difficile à défendre, et Hromadka proposa de l'abandonner et de revenir à l'ancienne ville de Hradiste, dont les fortifications avaient été réparées peu de temps auparavant : les Hussites y entrèrent sans combat et avertirent Zizka, qui leur envoya aussitôt des renforts : quelques jours après il arrivait lui-même avec son armée, qui venait de battre les catholiques à Sudomer; Hradiste devint dès lors la capitale du parti avancé. Elle reçut le nom assez commun de Tabor; de là le nom de Taborites, sous lequel on désigna dès lors les radicaux.

Rien de plus saisissant, au sortir de la riche mais monotone campagne des environs de Prague, que le magnifique panorama de cette ville de Tabor, aux héroïques souvenirs. Elle se dresse au sommet d'une colline qui n'est réunie au reste de la contrée que par un isthme assez étroit; c'est le seul point par où elle pouvait être attaquée; de tous les autres côtés, la montagne descend en pentes escarpées et inaccessibles; au fond du ravin, murmure un ruisseau et court la Luzznice, qui sert à la place de fossé naturel et infranchissable. Si on traverse le pont-levis jeté sur le fossé qui coupe l'isthme, après avoir dépassé les épaisses murailles, devant lesquelles se sont plusieurs fois brisées, impuissantes, les armées impériales, on se croit tout d'un coup transporté en plein XVI^e siècle; à peine quelques rares maisons du XVIII^e et du XIX^e siècle rompent-elles l'harmonie; aucune cité bohême n'a peut-être plus fidèlement conservé le caractère de la Renaissance; ce n'est d'ailleurs que quelques années après la guerre que Tabor devint véritablement une ville, jusquelà elle était restée un camp; les compagnons de Zizka ou de Procope étaient trop pressés de courir à l'ennemi pour avoir le temps de se construire des maisons, et des tentes ou des

baragues de bois suffisaient à leur austère indifférence. Après la paix seulement, les fils des fondateurs pensèrent à bâtir la ville, illustre ainsi avant d'être née : même alors, nous dit Sylvius qui la visita, elle avait gardé son aspect militaire et menaçant ; les maisons s'élevaient au hasard, et, de nos jours, on a peine encore à se retrouver au milieu de ce bizarre dédale de ruelles inextricables. A mesure qu'on avance, les souvenirs se pressent : ici, les tables de pierre sur lesquelles les prêtres distribuaient la communion aux fidèles ; là, les statuettes de ces Picards qu'extermina l'impitoyable rigueur des puritains Bohêmes, et, de temps en temps, par quelque trouée, l'œil embrasse un vaste horizon de prairies, de forêts et de villages et l'esprit cherche au milieu de cette calme verdure les lieux célèbres par le sacrifice des martyrs qui sont morts pour leur foi ou par l'héroïsme des soldats qui sont tombés en défendant le sol sacré de la patrie.

Zizka laissa une partie de ses forces dans la ville et courut avec le reste de ses compagnons au secours des Praguois. Prague avait déjà reçu ou reçut quelques jours après des renforts de Zatec, de Louny et de Slané : du sort de Prague dépendait le sort du Hussitisme et à Prague se concentraient naturellement tous ceux qui étaient partisans de la révolution. Sigismond avait enfin rallié les troupes qu'il attendait, et les opérations sérieuses allaient commencer. Ses forces s'élevaient à environ 80,000 hommes (1) ; si l'on en croit les chroniqueurs, toutes les nations du monde avaient tenu à honneur de prendre part à cette guerre contre l'hérésie, mais le fond de l'armée était formé par les sujets immédiats de

(1) Sylvius, dans sa vie de Sigismond, dit 75,000 ; Windecke, 80,000. Windecke était témoin oculaire, et je crois qu'il vaut mieux accepter les renseignements qu'il donne, bien que la plupart des chroniqueurs évaluent à un chiffre beaucoup plus élevé l'armée du roi des Romains : Brezova à 150,000, le continuateur de Benes à 125,000, Thomas Ebendorf de Haselbach, André de Ratisbonne et le notaire de Prague à 120,000. C'est ce dernier chiffre qu'adopte Palacky, mais on sait combien tous les chroniqueurs sont portés à exagérer la force numérique des armées. La meilleure source pour cette période est, à mon avis, Windecke, qui accompagnait Sigismond et qui a pu consulter les documents officiels. Monstrelet parle deux fois « de la croisée sur les Praguois », ch. 226 et 258. Malheureusement les noms propres sont méconnaissables.

Sigismond, Allemands, Hongrois ou Bohèmes (1). Les croisés signalèrent leur marche par d'horribles cruautés ; non seulement, ils mettaient à mort tous ceux qui refusaient de renoncer au calice, mais ils massacraient tous les Cèques. « Si quelque Bohème tombait entre leurs mains, dit Brezova, et qu'il ne fût pas délivré aussitôt par les seigneurs qui se trouvaient dans le camp, ils le brûlaient sans aucune pitié comme hérétique, même s'il n'avait jamais communiqué sous les deux espèces » (2). La guerre s'annonçait avec toute la violence des guerres de races. Quelque temps plus tôt, ces persécutions auraient ébranlé les courages ; une fois la guerre commencée, elles n'avaient plus d'autre effet que de convaincre les Bohèmes de la nécessité de la victoire. Ils ne combattaient plus seulement pour le triomphe de leurs idées, mais pour la vie. Il n'est pas douteux, a dit un historien que l'on ne soupçonnera pas de partialité pour les Hussites, M. Höfler, que l'entrée de Sigismond à Prague n'eût été le signal d'une effroyable réaction. Les Praguois le savaient bien, et chaque jour quelque horrible récit venait les encourager dans leur résistance ; à Litomerice, 17 habitants avaient été jetés dans l'Elbe sur l'ordre de Sigismond (3) ; quelques jours plus tard,

(1) On désigne généralement cette expédition sous le nom de première croisade contre les Hussites, et on ne saurait guère douter, en effet, en présence du témoignage unanime des chroniqueurs qu'il ne fût venu de France, d'Italie, de Suède, et en général de tous les pays chrétiens un certain nombre de combattants. Il me semble cependant que Grûnhagen a raison de faire remarquer que ces étrangers ne formaient qu'une fraction relativement très minime de l'armée. On ne comprendrait guère, sans cela, pourquoi on ne les retrouve plus dans la suite de l'expédition ; on ne leur désigne de place spéciale ni dans le camp, ni dans le combat. L'on aurait tort de s'attacher à la pompeuse énumération des chroniqueurs, qui est surtout une figure de rhétorique. Il est certain ainsi, que Brezova, dont l'autorité serait la plus grave, a reproduit une poésie bohème, connue sous le nom de manuscrit de Bautzen, et sans valeur historique. Il place les Silésiens parmi les croisés, et quelque habitués que nous soyons aux étranges manœuvres de cette époque, nous ne comprenons pas dans quel but ils auraient fait le long détour vers l'Ouest, qu'aurait nécessité leur jonction avec les croisés. Même les Allemands de l'Empire ne furent pas très nombreux, à l'exception des sujets de Sigismond. L'électeur de Brandebourg, Frédéric de Hohenzollern, ne vint pas, quoi qu'en dise M. Palacky.

(2) Brez., Höf., I, p. 375.

(3) On raconta que parmi les condamnés se trouvait le gendre du bourg-

dans le village d'Arnostovice, le curé Vaclav et son vicaire, dénoncés par quelques prêtres bohêmes, furent enlevés par les soldats d'Albert d'Autriche et conduits devant le duc ; toute la nuit on essaya de les décider à l'abjuration : menaces, insultes, coups, rien ne fut épargné, mais tout fut inutile ; le matin, on lia Vaclav et son vicaire, et on les attacha à trois paysans et à quatre jeunes enfants : le plus âgé avait 11 ans, un autre 8, le plus jeune 7. Pour la dernière fois, voulez-vous renier l'hérésie ? leur demanda-t-on encore. — Plutôt souffrir mille morts, répondit Vaclav, en pressant les enfants sur sa poitrine. — Le bourreau mit le feu au bûcher et, quelques minutes après, ils avaient cessé de souffrir (1). Ces violences aussitôt connues à Prague, accrues et commentées par l'imagination populaire, fortifiaient les courages en fermant toute retraite aux révoltés. Un peuple est bien près de vaincre, quand il sait que la défaite, c'est la mort.

Cependant l'armée royale s'était peu à peu concentrée autour de la capitale ; Sigismond essaya encore une fois de négocier, mais il était trop tard : la poudre seule avait désormais la parole. Prendre la ville par la famine, il n'y fallait pas songer : comment nourrir les assiégeants ? Ils auraient été affamés longtemps avant les assiégés ; un coup de main, une surprise étaient plus faciles. Sigismond, maître des Hracany et du Vysehrad, tenait les hauteurs qui commandent la ville au Nord-Ouest et au Sud ; mais les Utraquistes occupaient le Vitkov, plateau escarpé qui descend en pentes rapides vers la ville qu'il domine au Nord-Est : si on les en délogeait, les croisés seraient maîtres de toutes les positions stratégiques et la ville serait fort compromise. Une attaque fut ordonnée

mestre ; la femme du condamné essaya de le sauver, elle ne put fléchir son père et se jeta dans le fleuve pour mourir avec celui qu'elle n'avait pas réussi à arracher au supplice. Le fleuve rejeta sur le bord les deux cadavres encore embrassés. En souvenir de ce fait, on plaça une plaque commémorative dans l'église de Tous-les-Saints, et un tableau à la porte Saint-Michel ; l'un et l'autre furent enlevés le 8 juillet 1623, par le commissaire de réformation, Georges Michna. Malgré ces preuves, ce récit a un caractère romanesque qui éveille quelque incrédulité, surtout si l'on remarque que Brežova et la chronique de l'Université de Prague, qui racontent les supplices de Litomerice (Höf. I, p. 44 et 367) ne parlent pas de cet incident.

(1) Brež., Höf., I, p. 375.

pour le 14 juillet ; les garnisons des deux châteaux royaux feraient une sortie et chercheraient à détourner l'attention des Praguois du Vitkov, où se porterait tout l'effort des croisés (1). L'armée royale ne commença l'attaque qu'à quatre heures de l'après-midi. Tandis que le capitaine des Hracany menaçait la Vieille-Ville et celui du Vysehrad la Nouvelle, plusieurs milliers de cavaliers gravirent au galop les escarpements du Vitkov. Zizka, qui avait compris toute l'importance de cette position, y avait fait élever quelques fortifications, mais elles étaient alors presque abandonnées. Les assaillants enlevèrent sans peine les ouvrages avancés, mais ils furent arrêtés par une tour, héroïquement défendue par une poignée de Taborites : ils n'étaient que 26, deux femmes et une jeune fille ; ce ne furent pas ces dernières qui montrèrent le moins de courage. Dieu ne recule pas devant l'Antechrist, s'écria une des femmes, et elle préféra la mort à la fuite. Zizka, incertain d'abord des véritables intentions de l'ennemi, avait bientôt aperçu le péril et était accouru avec quelques hommes ; mais trop inférieures en nombre, ses troupes fléchissaient ; déjà la position semblait perdue, lorsqu'un nouveau renfort arriva. Il était conduit par un prêtre qui, suivant la coutume des Taborites, portait le calice ; derrière lui se pressaient quelques archers et une foule de paysans armés de leurs terribles fléaux. Ils s'avançaient lentement, sans hésitation, les yeux fixés sur le Saint Sacrement, qui était à la fois pour eux le symbole de leur liberté menacée et de leur religion persécutée et le signe de la victoire et du salut. Ils chantaient ce psaume que Zizka avait composé lui-même et aux accents duquel ils mirent en fuite tant d'armées allemandes : « Vous qui êtes les soldats de Dieu — Et de sa loi, demandez à Dieu son aide — Et espérez en lui ; — A la fin toujours, — Vous vaincrez en lui. — Ce Seigneur nous ordonne de ne pas nous inquiéter — De ce que peuvent les hommes. — Il nous ordonne de sacrifier no-

(1) En étudiant cette bataille du 14 juillet, on acquiert bientôt la conviction que les attaques des Hracany et du Vysehrad n'étaient qu'une feinte. Le seul but était la prise du Vitkov. Il ne peut pas être question d'une attaque générale de Prague.

tre vie — Pour l'amour de notre prochain ; — Aussi, fortifiez — Virilement vos cœurs. — Le Christ répond de vos souffrances. — Il a promis cent fois plus. — Qui donne sa vie pour lui — Aura la vie éternelle. — Heureux celui — Qui meurt pour la vérité. — Que le compagnon aide son compagnon. — Veillez et tenez-vous — Chacun à votre rang — Et poussez votre joyeux cri de guerre : — En avant ! Contre eux ! En avant. — Prenez vos armes, prenez-les, — Criez : Dieu est notre maître ; Frappez, tuez, n'épargnez personne (1). »

A mesure que les paysans montaient et que leur chant arrivait aux oreilles des combattants, les Hussites reprenaient courage et les Allemands s'arrêtaient. Une vague terreur les avait saisis, qu'était-ce donc que ces fanatiques qui s'élançaient en chantant sur des ennemis dix fois plus nombreux, et couraient à la mort comme au triomphe ? En vérité, Dieu était-il avec eux ? Les croisés reculèrent en désordre, refusant la lutte, vaincus avant de combattre : ce ne fut plus une bataille, mais un massacre. Embarrassés par leurs lourdes armures, perdus au milieu de ces fortifications au-delà desquelles les avait emportés leur premier élan, sans qu'ils eussent même eu le temps de les reconnaître, les catholiques essayaient en vain d'échapper par la fuite à leurs adversaires : des bataillons entiers périrent dans cette retraite et lorsqu'ils se croyaient enfin sauvés et qu'ils arrivaient au pied de la colline, commencèrent à tonner les canons de Prague qui les prenaient en écharpe. Les vainqueurs rentrèrent dans la ville en triomphe. « Gloire à Dieu, chantaient-ils ; enfants et vieillards, répétez ses louanges. Les Allemands, les Misniens, les Hongrois, les Schwabes, les Autrichiens et les Bohêmes infidèles, il les a remplis de terreur et de tristesse. De petits enfants les ont mis en fuite » (2).

L'affaire du 14 juillet n'était en somme qu'une escarmou-

(1) Paroles et musique dans le Vybor, II, p. 283. On est généralement d'accord pour attribuer ce chant à Ziřka, mais il n'y a pas cependant de preuve certaine.

(2) Sur cette bataille, comp. Brez. (Höf. I, p. 378). La colline du Vitkov s'appela dès lors montagne du calice ou de Ziřka. C'est le nom qu'elle porte encore aujourd'hui : le Ziřkov.

che, mais elle eut de graves résultats. Elle redoubla la confiance des Hussites ; ils avaient été déjà plusieurs fois victorieux dans des rencontres partielles, mais, pour la première fois, ils s'étaient mesurés avec une armée régulière, et ils l'avaient refoulée, malgré la supériorité numérique de leurs adversaires et le désarroi du premier moment. L'abattement des croisés fut égal à la joie des Hussites. Ils n'avaient jamais cru à la force de résistance de ces soldats improvisés, ils ne s'attendaient pas à une guerre sérieuse. Par une réaction naturelle, ils s'exagérèrent la force des ennemis qu'ils avaient d'abord trop méprisés. Quelques jours plus tôt, ils pensaient n'avoir pas même à conquérir le succès ; ils le virent dès lors complètement impossible. Ils étaient troublés comme en présence d'une puissance surnaturelle ; la manière de combattre des hérétiques déconcertait toutes leurs prévisions ; ils se demandaient s'ils n'étaient pas victimes de quelque sortilège. Les armées féodales, d'ailleurs, ne restaient jamais longtemps réunies ; si elles ne triomphaient pas du premier coup, elles se dispersaient. Beaucoup de seigneurs étaient très mécontents, se plaignaient déjà de la longueur de la campagne (1), on ne les retenait qu'en les payant, et la solde était difficile à trouver. Les vivres aussi se faisaient rares ; le pays avait été si atrocement ravagé, qu'il ne fournissait plus rien. Les provisions qu'avaient sauvées les paysans, ils les cachaient, les apportaient en secret à leurs amis, aux Praguois. Les chevaux surtout mouraient par centaines, et leurs cadavres, laissés sans sépulture, répandaient d'horribles miasmes : quelques maladies s'étaient déjà déclarées et on redoutait la peste (2). Ces souffrances engendraient les divisions et les méfiances. Les Allemands avaient toujours soupçonné les Bohêmes qui s'étaient joints à eux d'une secrète tendresse pour les hérétiques ; ils avaient fait parade de leurs soupçons, avaient un camp séparé (3).

(1) Les soldats de Zhorelec (Görlitz) se plaignent de ce qu'ils ne pourront rentrer chez eux qu'au commencement du mois d'août. (Kloss, I, 187).

(2) Chron. de Magdeb., p. 354.

(3) « Le duc de Salzbach, le duc Guillaume de Munich, le duc Henri de Landshut et d'autres, beaucoup d'autres seigneurs et comtes du pays alle-

On aurait dit qu'ils redoutaient d'être attaqués par leurs alliés. Les étrangers ne crurent pas longtemps à la sincérité de Sigismond. Il est possible que le roi ait été pris d'une sorte de remords : c'était sa ville, sa capitale, qu'il allait détruire, son royaume qu'il livrait aux ravages d'une armée indisciplinée (1). Ces regrets, la défaite du Vitkov aidant, le décidèrent à revenir à la politique de négociations et d'aterrissements, qu'il avait abandonnée avec tant d'imprudence. Bien convaincu qu'une victoire était pour le moment impossible, il pensa à atténuer l'horreur d'une guerre qui lui aliénait le cœur de ses sujets. Il fut vivement encouragé à ce changement de politique par les seigneurs Cèques, catholiques ou utraquistes modérés, et prouva qu'il était résolu à suivre leurs conseils, en se faisant couronner roi de Bohême, c'est-à-dire en se liant en quelque sorte à la nation cèque par son serment du sacre. Deux jours après, les Allemands quittèrent le camp, heureux d'avoir un prétexte pour expliquer leur retraite et rejeter sur Sigismond, le fauteur et l'ami des hérétiques, toute la honte de la défaite (2).

Sigismond s'aperçut bientôt qu'il était trop tard pour ramener les Hussites : le souvenir des cruautés des Allemands était trop cuisant, l'enthousiasme, trop exalté par les récents triomphes. Taborites et Praguois, malgré les divergences qui les séparaient, restaient unis en face de l'ennemi ; ils

mand, campèrent ensemble, parce qu'ils craignaient les Bohêmes. On disait en effet que les Bohêmes et les Hussites étaient d'accord entre eux et voulaient chasser du pays les alliés. » (Windecke).

(1) Thomas Ebendorf de Haselbach (Pez., *Scriptores* III, p. 850).

(2) Il est incontestable que les négociations de Sigismond et des seigneurs bohêmes hâtèrent la fin de l'expédition. Les chroniqueurs sont unanimes sur ce point. Burkard Zink, p. 89 : lorsqu'il se trouvait là une si forte armée, alors arrivèrent de grands seigneurs qui chevauchèrent entre la ville et le roi et lui donnèrent de bonnes paroles... Le roi fit donc partir ses troupes. — Chron. Elwacense (Pez. IV, p. 787) : Rex... obsedit civitatem Pragm, sed tractatibus in dolo, ut dicebant, hinc inde intervenientibus, inexpeditus recessit ; — Ebend. de Haselbach (loco cit.). Chronique de Magdeb., André de Ratisbonne (Hof. I, 576), Windecke surtout (ch. 71 et 83). Æneas Sylvius dans sa biographie de Sigismond (Pal., *Reise nach Italien*, p. 111) : « Les Bohêmes conseillaient au roi de renvoyer les princes... ce que voyant, les princes s'écartèrent peu à peu de lui. »

avaient adopté un programme commun, demandaient la liberté de la Parole de Dieu, la communion sous les deux espèces, la sécularisation des biens du clergé et la répression de tous les péchés publics. Ce programme, que l'on désigna sous le nom des Quatre Articles de Prague, servit plus tard de base aux Compactats de Bâle, mais pour y amener le roi et l'Église, d'autres succès étaient nécessaires que ceux du Vitkov. Sigismond resta plusieurs semaines inactif, irrésolu, essayant de tenir la campagne avec les quelques milliers d'hommes qui lui restaient ; il comptait surtout sur l'appui de la noblesse. Il voulait organiser des résistances locales, réunir les catholiques de chaque cercle autour d'un seigneur fidèle, chargé de maintenir l'ordre. Dévouements bien incertains que ceux sur lesquels il s'appuyait, et surtout dévouements très coûteux. Le roi avait été obligé de leur abandonner presque tous les domaines de la couronne, et la royauté était aussi pauvre qu'à la mort de Jean (1346). Quand il eut donné tout ce qu'il avait, il donna les biens d'autrui, les trésors volés aux églises ou aux couvents, et surtout les propriétés du clergé (1). On défendait après tout la cause des prêtres ; il était juste qu'ils payassent les frais de la guerre (2). Il est difficile d'évaluer ces donations avec quelque précision ; elles paraissent cependant avoir été beaucoup plus considérables que les usurpations des Hussites : les alliés de l'Église contribuèrent plus à sa ruine que ses ennemis.

Sigismond fut réveillé de ses indécisions par les appels désespérés de la garnison du Vysehrad, vivement pressée par les Praguois. Après de nouvelles et interminables tergiversations, il marcha enfin au secours des assiégés. Son armée était fort réduite (3), mais ces pertes étaient plus que com-

(1) Windecke, qui, il est vrai, est très hostile aux seigneurs bohêmes dit : Das thaten sie alles um der Pfaffen Güter zu haben, et plus loin : sic wolten Gut haben.

(2) Naturellement le clergé protestait. L'évêque-chancelier refusa d'apposer le sceau de l'Empire sur ces donations qui étaient « contre la Sainte Église et l'honneur de l'Empire. » Elles furent alors scellées du sceau hongrois.

(3) Nous avons pour la bataille du Vysehrad deux sources différentes : Windecke (ch. 83) et Laurent de Brezova (Hof. I, 420, 422. Le récit des Stari

pensées par le départ de Zizka et de ses compagnons qui guerroyaient dans le sud de la Bohême. Les Praguois, attaqués à la fois en tête et en queue par les garnisons royales et l'armée de secours ne soutiendraient pas le choc des catholiques. Une lettre de Sigismond au gouverneur des Hracany tomba dans la main des Hussites et leur révéla ses projets. La garnison du Vysehrad, à bout de ressources, s'était engagée à capituler si elle n'était pas secourue avant la fin d'octobre : Sigismond arriva devant Prague le 31, mais il attendait des renforts de Moravie, et remit l'attaque au lendemain. De grand matin, la garnison, fidèle à sa promesse, remit le château aux Hussites. Aussi, lorsque Sigismond donna le signal de l'attaque, fut-il fort étonné de ne se voir soutenu par personne. Dans ces conditions, il eût mieux valu remettre l'affaire, le Vysehrad était perdu dans tous les cas et on s'exposait sans nécessité à une défaite probable en voulant forcer dans leurs retranchements les Utraquistes, qui avaient eu tout le temps de terminer leurs préparatifs. Le capitaine de Moravie, Henri de Plumlov conseilla d'attendre des renforts. « Non, répondit le roi, il faut que ces paysans aient à faire à moi aujourd'hui même. — Prenez garde, répondit Henri ; nous en rapporterons honte et dommage, j'ai peur, moi, des fléaux de ces paysans. — Vous autres, Moraves, répliqua Sigismond, vous êtes des lâches et des traîtres. — Allons, s'écria Henri, en sautant à cheval, tu n'iras pas où nous irons, et les seigneurs bohêmes et moraves s'élancèrent à travers les champs et les vignes, tandis que les Hongrois attaquaient par la route. Le premier assaut fut si furieux que les Praguois abandonnèrent leurs lignes et reculèrent en désordre, mais le seigneur Krusina les rallia ; c'est le combat de Dieu, leur disait-il, et non le nôtre. En même temps, un bohême se mit à crier : les ennemis fuient. Les Praguois reprirent courage, refoulèrent les assaillants et les poursuivirent en avant des retranchements. Aucune bataille, pendant toute la guerre, ne causa une si profonde

letopisová (p. 39-41) est absolument le même que celui de Brezova : Brezova dit que Sigismond avait de 16 à 20,000 hommes, mais Windecke parle seulement de 4.000 cavaliers, et c'est là probablement le chiffre exact.

tristesse : les morts n'étaient pas très nombreux, mais ils appartenaient aux plus anciennes et plus illustres familles du royaume : ils s'étaient lavés de l'accusation de trahison que le roi leur avait jetée au visage. Leur héroïsme aurait dû dissiper les soupçons. Le soir pourtant, lorsque Sigismond rallia son armée, il reprocha amèrement aux seigneurs cèques de lui avoir fait perdre la bataille. Les nobles indignés se précipitèrent sur lui et voulaient le tuer ; les Hongrois accoururent et le délivrèrent : une bataille faillit s'engager.

Les vaincus trouvèrent chez leurs vainqueurs plus de justice et de pitié. « Il aurait fallu être plus cruel qu'un païen, dit Brezova, pour apercevoir dans les vignes et dans les champs les cadavres de ces morts valeureux, sans être saisi de douleur. Quel Bohême, à moins d'être fou, aurait vu ces corps robustes, ces intrépides et élégants guerriers, sans être mordu au cœur par un amer désespoir. » On accusa Sigismond d'avoir trahi, envoyé à la mort ceux qui le nommaient leur roi. « Il ne vient pas à leur secours, dit le chroniqueur, il ne le veut pas, — Il le pouvait cependant ; — Il les laisse massacrer, faire prisonniers, — Abattre par les fléaux, écraser par les massues. — C'est ainsi qu'il paie ses dettes. » L'histoire n'a rien de plus touchant que cette douleur du vainqueur qui pleure son triomphe et, oublieux de divisions passagères, plein de pitié pour ses frères séparés, réserve sa haine à l'étranger qui attise les querelles, en profite et veut fonder son autorité sur la ruine des deux partis.

Sigismond resta quelques semaines encore en Bohême ; il se rapprochait de la frontière, cherchant à se débarrasser des députés des villes qui avaient embrassé sa cause et redoutaient les représailles des vainqueurs ; enfin, il prit une résolution héroïque, recommanda aux bourgeois de tirer le meilleur parti possible de la situation et partit brusquement pour la Hongrie (mars 1421). Les chroniqueurs contemporains l'accusèrent d'avoir trahi les catholiques et favorisé secrètement les Hussites, calomnie ridicule qu'expliquent seule la violence et l'injustice ordinaires des partis. Après tout, la maladresse, poussée à un certain degré, n'est-elle pas une trahison ? Deux politiques étaient en présence : la conciliation

et la violence : il ne sut pas choisir, passa de l'une à l'autre, et avec un si merveilleux à propos que ses velléités de combat rendirent tout accord impossible et que ses tentatives de négociations firent échouer ses attaques. Il ne manquait pas dans le pays de sérieux éléments de résistance à la révolution ; la principale force du parti anti-révolutionnaire était la bourgeoisie allemande, les villes ; il les abandonna à elles-mêmes et se jeta dans les bras de la noblesse, vaillante, mais intéressée, à l'affût de toutes les occasions d'augmenter ses privilèges et toujours rattachée aux Hussites par le sentiment national. Général aussi imprudent que politique malavisé, il ne s'inquiéta pas de l'organisation de ses adversaires et ses attaques irréfléchies, en leur assurant de faciles succès, leur donnèrent la seule chose qui leur manquât encore, la confiance en eux-mêmes et la foi dans leurs chefs. Aussi excessif dans le découragement que prompt à l'illusion, il n'eut plus d'espoir que dans les secours de l'Allemagne, mais la lutte contre les Hussites était devenue beaucoup plus difficile. Les Taborites et les Praguois en effet profitèrent de leurs victoires pour briser les dernières résistances et faire reconnaître partout leur autorité ; ils firent du pays une immense citadelle et bravèrent, de longues années, derrière leurs remparts, la fureur impuissante de leurs ennemis.

Zizka et les Hussites comprirent beaucoup mieux que Sigismond les embarras que préparait à leur domination la bourgeoisie allemande, et ce fut contre elle qu'ils dirigèrent leurs premiers efforts ; les villes vaincues, les seigneurs catholiques qui tenaient la campagne seraient bientôt forcés de se rendre à discrétion. Dans un certain nombre de cités, comme à Prague, la population slave était assez compacte et entraîna dès le début la commune du côté de la révolution ; ce ne fut que la très faible minorité ; au commencement, en effet, six villes seulement se prononcèrent pour Prague, Pisek, Klatovy, Plzen, Kralové Hradec, Louny et Zatec. Dans la plupart de ces villes, cette adhésion avait été imposée malgré les protestations de la bourgeoisie par le petit peuple, fort de l'adhésion des paysans voisins, mais dans plusieurs d'entre

elles, les riches reprirent le dessus ; dès 1420, Louny avait reconnu Sigismond et après le départ de Zizka, Plzen fut reconquise à l'Église et devint dès lors la principale place d'armes des catholiques du Sud-Ouest.

Dans les autres villes, les Allemands formaient non-seulement la majorité, mais presque la totalité de la population ; quelques-unes étaient situées au milieu de campagnes allemandes, elles ne cédèrent qu'à la dernière extrémité. L'année 1421 leur fut fatale ; Zizka commença seul d'abord les opérations. Les Praguois, rassurés contre les dangers d'une réaction, avaient laissé partir avec une visible satisfaction des alliés aussi désagréables qu'utiles. L'union n'avait pourtant pas été encore sérieusement troublée, mais il eût été imprudent de dégarnir la ville tant que le Vysehrad tenait encore. Les Taborites attaquèrent d'abord le chef des catholiques du Sud, Ulrich de Rosenberk ; d'abord favorable aux Hussites, Ulrich s'était bientôt rallié au roi : son esprit est devenu boiteux comme son corps, disaient les défenseurs de Tabor qu'il assiégeait et qui le battirent. Ce n'était pas un grand homme de guerre, mais un rusé politique, sans scrupule et sans probité, et il devint bientôt l'inspirateur de tout le parti royal : la cour romaine eut peut-être même un moment l'idée de lui donner la couronne. Ses immenses domaines couvraient toutes les provinces méridionales ; aujourd'hui encore, en parcourant ce pays, on se heurte à chaque pas contre les souvenirs de cette puissance féodale. Il ne prolongea pas longtemps une lutte inégale ; Zizka avait enlevé les villes de Wodnany et de Prachatice, Rosenberk demanda un armistice et promit la liberté de la communion utraquiste. Une conversion plus durable fut celle de Bohuslav de Schwamberg ; assiégé et abandonné par le roi, il passa aux Hussites et devint un de leurs chefs les plus redoutés. Zizka fut rejoint alors par une armée que les Praguois avaient mise en campagne après la bataille du Vysehrad. Les deux troupes réunies mirent le siège devant Plzen, qui promit d'accepter les quatre articles et de supplier le roi de les accepter aussi. Elle avait entraîné les villes voisines qui formaient une petite confédération sous son protectorat. Le

Hussitisme n'avait plus d'ennemis dans le Sud de la Bohême, Zizka remonta vers le Nord. Chomutov et Beroun furent prises d'assaut ; Louny, Slané, Melnik se soumirent. L'Est seul tenait encore pour les catholiques ; les terribles massacres qui suivirent la prise de Cesky Brod épouvantèrent les derniers opposants. Kourim, Kolin, Caslav, Chrudim, Kutna Hora, Vysoké Myto, Litomysl et Policka, pour ne citer que les cités les plus connues, se rendirent sans combat « à Dieu et aux Praguois ». Les Bohêmes étaient dès lors complètement maîtres de la Bohême ; ils pensèrent à rattacher à leur domination les autres provinces de la couronne ; ils reprochaient trop amèrement à Sigismond d'avoir abandonné la Marche et le Brandebourg, pour renoncer à aucune des possessions cèques. Aucune province n'était unie au royaume par des liens historiques et ethnographiques aussi étroits que la Moravie. Dès le début, le parti de la Réforme y avait trouvé d'ardentes sympathies, et, parmi les seigneurs qui protestèrent contre la condamnation de Huss, les Moraves étaient, en proportion, au moins aussi nombreux que les Bohêmes. Mais l'énergie et la persévérance avec laquelle l'évêque d'Olomuc, le fameux Jean de Fer, avait attaqué l'hérésie, avait amené un subit revirement et Sigismond avait soumis le margraviat, sans y rencontrer de sérieuse opposition. L'histoire de la Moravie est aussi confuse que triste, pendant toute la guerre des Hussites. Comme les deux partis se balançaient à peu près, aucun ne réussissait à vaincre complètement la faction rivale, et le moindre secours étranger faisait pencher la balance du côté de l'Église ou du côté de la Révolution ; puis, au premier retour de fortune, à l'approche d'une armée ennemie, la Moravie, sans lutte, sans combat, acceptait une autre domination. Passant ainsi d'un camp à l'autre selon les hasards de la guerre, elle était ravagée avec une égale férocité par les armées hongroises, autrichiennes et Hussites. L'apparition des Bohêmes sur la frontière décida cette fois les Moraves à abandonner Sigismond. Le triomphe complet de l'hérésie trouva son expression dans une adhésion inespérée et qui frappa vivement les esprits ; l'archevêque de Prague, que ses hésitations

avaient déjà rendu suspect au concile de Constance, passa à l'Utraquisme victorieux et accepta les quatre articles (21 avril 1421) (1) Le plus haut représentant de l'autorité catholique du royaume semblait ainsi reconnaître l'inutilité de la lutte et sanctionner par son adhésion, la révolte des Cèques.

La conquête de la Bohême ne s'était faite ni sans cruautés ni sans violences. Les chroniqueurs qui nous ont raconté ces grands événements tracent un lugubre tableau des exécutions et des massacres dont se souillèrent les vainqueurs et ils condamnent avec une impitoyable sévérité les excès des Taborites. Depuis lors ces accusations ont été répétées et grossies à l'envi et la mémoire des compagnons de Zizka a paru longtemps ne pas pouvoir être défendue. La critique contemporaine reconnaît et condamne sans faiblesse les violences des radicaux bohêmes, mais elle a le droit et le devoir de protester contre un jugement trop sévère. L'étude consciencieuse des faits nous prouve, non pas que les Taborites ne furent pas souvent barbares et injustes, mais qu'ils le furent moins que leurs adversaires. Ils ne furent pas meilleurs que leur temps, ils furent les meilleurs de leur temps. Ils n'ont pas appelé la guerre : ils la subissent ; ils se défendent, sans pitié, sans scrupule d'humanité, ils acceptent les nécessités fatales du combat, ils ne les dépassent pas. Jamais ils ne tuent sans nécessité ou sans provocation. En général, ils épargnent les femmes, les enfants, respectent les traités, luttent à armes loyales contre des ennemis qui regardent comme un droit et un honneur de tromper des hérétiques. Quelques fanatiques parmi les Taborites prêchent sans doute le massacre et l'extermination ; mais plus nombreux sont ceux qui, fidèles à l'esprit de l'Évangile, défendent la modération et la clémence. Quelques-uns proclament l'inviolabilité de la vie humaine, condamnent la peine de mort, à plus forte raison, la guerre. Impuissants à l'empêcher, ils cherchent du moins à la rendre moins féroce : dans les com-

(1) Urkund. Beit., p. 18. Il promet de ne plus reconnaître pour roi Sigismond. Comme dans toutes les pièces officielles contemporaines, il parle, après l'honneur et la gloire de Dieu, « du bien général et de l'honneur de la nation. »

bats même justes, il ne faut ni envahir, ni dévaster, ni convoiter les biens d'autrui, mais avoir pitié du pauvre peuple et se rappeler toujours le précepte de l'apôtre : ne faites pas le mal dans l'espérance que le bien en sortira. Ces idées, acceptées plus tard par tous les Frères Bohêmes, gagnèrent de plus en plus de prosélytes et elles expliquent l'humanité relative des Taborites (1).

Il y eut en réalité moins d'exécutions qu'on ne serait disposé à l'admettre au premier abord (2), mais il y eut en revanche infiniment d'exils et de spoliations. C'était une conséquence fatale du caractère même qu'avait pris la guerre. Comme la plupart des Allemands étaient restés catholiques, la lutte était devenue une guerre de races, et, dans un combat pareil, il n'y a d'autre issue possible que la ruine complète d'un des deux adversaires. Les Cèques repoussaient toute idée de conquête, mais ils réclamaient leur bien, leur domaine, la Bohême aux Bohêmes, comme l'Allemagne aux Allemands. Presque partout le triomphe de l'Utraquisme entraîna la disparition de la bourgeoisie allemande, soit que les anciens citoyens fussent expulsés et leurs biens distribués à des Slaves, soit que, sous la pression des événements, cette classe étrangère, qui avait conservé sa nationalité pendant des siècles, se décidât à y renoncer et se résignât à devenir cèque : concession sans doute fort humiliante, mais qui avait du moins le précieux avantage de sauver des richesses très compromises. Il est difficile de suivre pas à pas les transformations brusques ou insensibles qui changent les cités allemandes en villes bohêmes : beaucoup de documents ont disparu, d'autres dorment encore inconnus dans les archives ; on a publié cependant déjà nombre de monographies et de travaux particuliers qui permettent d'entrevoir

(1) Voir sur les cruautés des Taborites Brez., Höfl. I, p. 399, 408-409, etc. Voir au contraire sur leurs idées de modération et de clémence, leurs déclarations officielles dans Prochazka, *Miscellaneen der böhm. Litter.* p. 274-275. Les historiens contemporains abandonnent de plus en plus les accusations de cruauté répétées sans preuve contre les compagnons de Zizka ; qu'il me suffise de rappeler Bezold et Grünhagen, sans parler de Palacky.

(2) Sur ces idées des Taborites, v. Prochazka, *Miscellaneen der böhm. Litter.* p. 274-275.

assez clairement les résultats de cette révolution ; en général, documents et monographies ont confirmé le jugement porté dès le XVIII^e siècle par Pelzel : « la guerre des Hussites renversa le monument que les Allemands avaient mis cinq siècles à élever pour eux et leur langue » (1).

A Prague, le premier coup porté à la bourgeoisie avait été le décret de 1409 qui amena le départ des étudiants étrangers ; quelques années plus tard, un autre décret de Vaclav lui enlevait la direction des affaires municipales et assurait aux Cèques la majorité dans le conseil. Beaucoup d'Allemands quittèrent Prague, lorsque, après la mort du roi, le parti utraquiste domina sans conteste. Le 23 juillet 1420, les magistrats ordonnèrent la confiscation des biens des émigrés (2). Plus de 70 maisons dans la Vieille-Ville et à peu près autant dans la Nouvelle, avaient été dès lors abandonnées (3). Mais ce nombre s'accrut rapidement. Quelques citoyens, dit Brezova, surtout des Allemands, furent forcés de quitter la ville, bien qu'ils eussent déjà accepté la vérité et communiqué sous les deux espèces, ou qu'ils eussent promis de le faire (4). Une commission fut instituée pour rechercher ceux qui repoussaient la nouvelle doctrine, et leurs propriétés furent confisquées. Quelques-uns, en quittant la ville, y avaient laissé leurs femmes, leurs enfants, ils comptaient revenir bientôt, à la suite de Sigismond ; on expulsa les femmes, dont les maris ou les parents avaient quitté Prague, et de la fidélité religieuse desquelles on n'était pas sûr. Les documents officiels de 1421 et de 1422 disent que la commune ne possédait pas moins de 156 métairies, châteaux ou moulins ; dans la Petite-Ville seule, elle avait saisi 66 jardins, jadis biens du clergé ou propriétés d'émigrés. Il faut y ajouter les maisons. Remarquons encore que nous sommes loin d'avoir des tableaux complets. Ces biens furent vendus à vil prix, donnés à des ouvriers, des paysans, mais toujours à des Cèques. Les noms

(1) Pelzel, *Gesch. der Deutschen und ihrer Sprache in Böhmen*.

(2) *Urk. Beitr.*, I, p. 44.

(3) *Brez.*, p. 367.

(4) *Id.*, p. 370.

allemands sont dès lors beaucoup plus rares ; à la place des Von Ach, des Walter, des Burghard, nous trouvons les Walchar, Postrihac, Mokrynos, etc. (1). Les Slaves, inquiets d'une réaction possible, ne négligèrent rien pour empêcher tout retour offensif. — Défense aux émigrés de revenir ; défense sévère de leur rendre leurs biens, on les regardera comme infâmes, traîtres, parjures. — Aucun Allemand de naissance ne pourra habiter dans la ville, à l'exception de ceux qui sont toujours restés fidèles à la vérité. — Les Taborites auraient désiré une mesure plus générale, ils demandaient qu'on abolît « tous les droits païens et allemands. » On se contenta de les traduire ; le cèque tend à devenir la seule langue du royaume : en 1430, on traduit de l'allemand les statuts de la corporation des peintres, et en 1437, du latin, les privilèges de la Nouvelle-Ville (2).

Dans presque toutes les cités bohêmes, les destinées de la bourgeoisie allemande furent semblables. Lorsque les Utraquistes arrivaient, les catholiques, presque toujours d'origine germanique, s'enfuyaient ; quelquefois, on leur laissait un certain délai pour vendre leurs biens ; le plus souvent on confisquait leurs propriétés et on les partageait entre les Bohêmes. Les Cèques étaient maîtres de tous les conseils et Prague, qui exerçait une sorte d'hégémonie sur les autres cités, surveillait et aurait réprimé sévèrement toute tentative de réaction.

Cette révolution fut-elle heureuse pour le royaume ? Au début, elle eut pour conséquences une extrême confusion et la ruine de l'industrie et du commerce ; l'ancienne bourgeoisie avait des traditions d'ordre, de travail, qui étaient l'héritage de plusieurs siècles et ne devinrent pas l'apanage immédiat des propriétaires improvisés : la richesse ne suffit pas pour constituer une classe bourgeoise. Les transactions

(1) V. une étude fort curieuse et fort intéressante, quoique quelquefois un peu injuste pour les Cèques, de Lippert (*Die Cechisirung der boh. Städte im XV Jahrh.* — *Mitheil. des Vereins für Gesch. der Deutschen in Böhmen*, 1867).

(2) Ils furent traduits par Brezova. (V. Jungmann, *Historie literatury české*).

cessèrent presque complètement, la population diminua, la mauvaise monnaie qui fut fabriquée après la ruine de Kutna Hora accrut encore la misère générale. Mais ces souffrances passagères ne payèrent pas trop le résultat immense obtenu : le salut de la nationalité cèque. Si le mouvement d'immigration allemande qui avait commencé sous les Premyslides et avait continué sous les Luxembourgs, n'avait pas été interrompu, il est plus que probable que les Slaves auraient disparu dans la vallée de l'Elbe supérieur, comme ils ont disparu dans la vallée de l'Elbe inférieur ; la guerre des Hussites rendit cette absorption à jamais impossible.

Victorieux de Sigismond et des croisés, maîtres incontes-tés de tout le royaume, les Hussites pensèrent à s'organiser, à constituer un gouvernement. Une grande diète se réunit à Caslav. Elle fut très nombreuse ; non-seulement la Moravie, mais la Silésie et la Lusace avaient envoyé des délégués. Il semble que Sigismond avait prié les catholiques de paraître à la diète ; peut-être espérait-il encore trouver avec leur appoint une majorité. Il était beaucoup plus conciliant qu'à Brno ou à Breslau ; la lettre que ses ambassadeurs remirent aux États était très modérée, presque humble : il acceptait toutes les conditions, réparerait tous les torts qu'il avait pu avoir ; les Bohêmes répondirent en rappelant leurs griefs contre lui et passèrent outre. La conduite de la diète montra la faiblesse irrémédiable du parti royal (1). Tous les membres présents s'engagèrent à accepter les quatre articles et à les défendre de tout leur pouvoir ; le roi de Hongrie, Sigismond, s'était rendu indigne du trône par sa conduite, c'était un blasphémateur et un ennemi mortel de l'honneur de la nation bohême, il serait regardé comme déchu du trône. Le gouvernement fut confié à vingt membres de la diète, choisis dans les divers groupes qui y étaient représentés, cinq de l'ordre des chevaliers, cinq de l'ordre des seigneurs, deux Taborites, quatre désignés par la commune de Prague et quatre pour les autres villes. Ils recevaient des pouvoirs presque souverains, étaient chargés de maintenir l'ordre public, de réprimer les querelles, les divisions et les troubles ;

(1) V. Brez., p. 461-464, Archiv cesky, III, 226-233.

pour les questions religieuses, ils s'adjoindraient Jean de Pribram et Jean de Zeliv.

Toutes les espérances de Sigismond étaient ainsi anéanties; la Bohême se constituait en une sorte de république oligarchique; quelques réserves favorables au roi avaient été cependant introduites, sur la demande des Moraves, mais ces concessions, toutes de forme, n'avaient aucune portée ni aucune signification. L'hérésie était victorieuse; elle avait son chef spirituel, l'archevêque de Prague; son centre religieux, l'Université; son gouvernement, le comité des 20; son armée. Les victoires des années suivantes accrurent son prestige, mais sans augmenter sa force réelle; sa puissance ne fut jamais aussi solide, son autorité aussi incontestée. Elle avait vaincu ses ennemis les plus redoutables, les Allemands et les catholiques de Bohême, elle pouvait défier l'Empire qui se préparait à reprendre la lutte désertée par son chef.

CHAPITRE VI.

UTRAQUISTES ET TABORITES

Les partis extrêmes. — Les Utraquistes et les Taborites : leurs principes religieux, politiques et sociaux. — Union contre l'étranger. — Zizka et Jean de Zéliv.

Les succès du Vysehrad et du Vitkov, la retraite et le découragement de Sigismond assurèrent aux Bohêmes une rêve de quelques mois ; pendant cet armistice, les divers partis hussites s'organisent, se constituent, leur programme ne sera plus dès lors modifié que sur quelques points de détail. Le moment est donc favorable pour rechercher les développements et les formes nouvelles que va prendre l'hérésie. Nous avons dit les opinions de Huss et les points sur lesquels il se séparait de l'Église, voyons maintenant comment les disciples du réformateur interprètent ses doctrines, ce qu'ils y ajoutent, les conséquences qu'ils en tirent.

La liberté absolue dont avaient joui les hérétiques vers la fin du règne de Vaclav et les périls dont ils furent menacés à l'avènement de Sigismond avaient produit une très vive surexcitation et entraîné la formation de sectes fort étranges. Nous ne pouvons malheureusement juger ces partis extrêmes que sur les témoignages de leurs ennemis, catholiques ou Hussites modérés, témoins très partiiaux et narrateurs très ignorants. On aperçoit cependant, il me semble, au milieu de cette confusion, trois groupes très distincts, les Picards, les Nicolaïtes et les Millénaires.

Un moment, dans les premiers jours de 1420, la cause de la Réforme bohème avait paru perdue : pendant que quelques hommes énergiques, espérant contre toute espérance et vaillants au milieu de la terreur universelle, se préparaient à une lutte suprême et créaient une armée, beaucoup d'autres, trop convaincus pour songer à une défection, trop faibles ou trop exaltés pour compter sur eux-mêmes, n'attendirent plus qu'un miracle : la fin du monde était proche, le fils de Dieu allait apparaître pour écraser l'Antechrist et fonder son royaume ici-bas. Une ère nouvelle s'ouvrait : dans le royaume du Seigneur, plus de scandales, d'abominations et de crimes, plus de mensonges et plus de perfidies. Il n'y aura plus ni rangs ni dignités, la propriété sera abolie et le genre humain sera délivré à jamais du travail, de la misère et de la faim. On ne trouvera plus ni savants ni ignorants, personne n'instruira son frère, tous seront les disciples du Sauveur et la splendeur de la vérité éternelle éclatera brillante à tous les yeux (1). Les méchants se convertiront et oublieront leur méchanceté (2), la Bible sera détruite et la passion du fils de Dieu cessera, parce qu'il ne sera plus nécessaire de racheter l'humanité (3). Les rêves socialistes et communistes sont fréquents au moyen-âge : aucune secte peut-être n'est cependant arrivée à un système aussi radical et aussi hardi que les Millénaires bohêmes. Il n'est pas possible d'imaginer une égalité plus parfaite que celle de cette « Sion », où disparaissent non-seulement les distinctions sociales, mais les différences inhérentes à la nature humaine, où s'évanouissent non-seulement les privilèges de fortune et de naissance, mais ceux de cœur, d'intelligence (4) et même de sexe (5).

Ces doctrines eurent dans le pays un très rapide retentissement. Un grand nombre de croyants vendaient leurs biens à vil prix et venaient chercher un refuge dans les

(1) Brez., p. 401.

(2) Prochazka, *Miscellaneen*, p. 285.

(3) Brez., p. 400.

(4) Id., id.

(5) Prochazka, p. 286.

cinq villes qui devaient échapper à la vengeance de Dieu, Plzen, la ville du soleil, Zatec, Louny, Slané et Klatovy (1). Les paysans, animés d'un sombre enthousiasme, mettaient le feu à leurs cabanes avant de partir pour les montagnes ou les cités du Christ (2). Tous les liens d'amitié et de famille étaient rompus, le père abandonnait ses enfants, la femme son mari. A mesure cependant que le péril diminuait, la confiance revint dans les esprits, et avec elle le calme et la modération. On avait fait quelques essais pratiques de communisme, sans grand succès : beaucoup reprirent leur ancienne manière de vivre et se rallièrent à des doctrines moins hardies.

Quelques centaines seulement d'exaltés persistèrent et acceptèrent hardiment les conséquences extrêmes de leurs croyances. L'être bienheureux et parfait, qu'avaient conçu les Millénaires, est bien près de n'être plus un homme ; leurs disciples les plus audacieux le dépouillèrent de ce qui lui restait encore d'humanité : l'homme est Dieu, et non-seulement l'homme, mais la nature entière (3). Christ règne déjà sur la terre et le fidèle avec lequel il se confond ne peut pas pécher. Les prédicateurs les plus ardents de cette doctrine panthéiste furent un prêtre, Pierre Kanis, que ses disciples nommaient Jésus, fils de Dieu, et un paysan, Nicolas, qu'ils appelaient Moïse. De là le nom de *Nicolaites* sous lequel les désignent ordinairement les écrivains contemporains, tandis que les historiens postérieurs se servent plus souvent du mot *Adamites*. Persécutés, ils se réfugièrent dans une petite île de la Nezarka et essayèrent d'y mettre en pratique leur système ; c'est le délire du communisme : ni propriété ni famille, biens et femmes, tout était à tous ; cette secte, qui était partie de la négation de la chair, en

(1) Brez., p. 349-350.

(2) Id., p. 410.

(3) Peut-être subirent-ils l'influence de quelque église bogomile qui se serait obscurément maintenue pendant des siècles. Cp. les doctrines que André de Ratisbonne prête à Wiclif : — Dieu doit obéir au diable ; — Toute religion a été créée par le diable (Eccard, corpus histor. medii ævi, I, . 2142)

arrivait à sanctifier la débauche (1). Zizka envoya contre eux quelques centaines de Taborites qui, malgré leur héroïque résistance, enlevèrent l'île. Tous ceux qui n'étaient pas morts dans le combat furent exécutés. Les Adamites, dont le nombre ne dépassa jamais deux ou trois cents, ont pris dans l'histoire une importance inattendue ; on a imputé leurs folies à tous les hérétiques bohêmes ou au moins à toutes les sectes radicales. Il y a là une erreur évidente et trop souvent volontaire. Les Nicolaïtes n'entraînèrent avec eux qu'une infime partie de ceux qui avaient été séduits tout d'abord par les espérances chiliastiques. Il est donc injuste de vouloir rendre tous les millénaires responsables de leurs excès, et ce ne sont pourtant pas les mystiques seuls qui ont ainsi été condamnés, mais les *Picards* qui partent d'un principe tout différent.

On comprend sous le nom générique de Picards tout un groupe d'hérétiques d'opinions assez diverses, mais qui, tous, combattirent, au nom de la raison humaine, quelques-uns des mystères acceptés par l'Église catholique. Beaucoup moins éloignés que les Nicolaïtes des doctrines de Huss, ils eurent sur l'ensemble du mouvement religieux une influence beaucoup plus durable et donnèrent à la Réforme quelques-uns de ses martyrs les plus héroïques, puis de ses chefs les plus remarquables. Leur audace et leurs progrès ne tardèrent pas à inquiéter les représentants de l'Utraquisme officiel, leurs pasteurs les plus hardis furent poursuivis et dispersés, leur chef le plus illustre, Martinek Houska, arrêté et brûlé. Il prouva sur le bûcher que chez lui le cœur n'était pas moins ferme que l'esprit et sa mort hautaine força l'admiration de ses ennemis eux-mêmes. Les disciples furent dignes du maître : plus de trois cents furent massacrés ou brûlés par Zizka à Klokot, aucun ne recula et ne demanda grâce. Ces supplices n'arrêtèrent pas les progrès de leurs doctrines : un an à peine après la mort de Martinek, la fraction la plus nombreuse des Taborites acceptait une

(1) Voir les détails impossibles à reproduire que donnent Brez. et Aeneas Sylvius. Cp. aussi Thomas Ebendorf de Haselbach, (Pez., Script., II, col. 846.)

des idées essentielles des Picards, la présence sacramentelle dans l'Eucharistie.

Malgré les massacres, les sectes extrêmes ne disparurent pas complètement en Bohême. *Æneas Sylvius* nous apprend que lors de son séjour à Tabor, on y trouvait encore des Nicolaïtes et des Picards. Sous le règne de *Georges de Podebrad*, un prêtre, nommé *Jérôme*, qui avait renoncé à la prêtrise et s'était fait médecin, enseignait que le Saint-Esprit n'est pas la troisième personne de la Trinité ; deux prédicateurs, *Krizovsky* et *Straka* parcouraient la Bohême, niant la divinité du Christ (1). Ce ne sont là sans doute que des manifestations sporadiques que l'histoire peut négliger, mais nous reconnâtrons plus d'une fois l'influence des mystiques ou des disciples de *Houska* ; les doctrines exagérées et absurdes ou au moins incompatibles avec l'état général de la civilisation et des consciences périrent seules ; les autres, plus ou moins modifiées, furent reprises par les deux grands partis entre lesquels se partagent dès lors tous les Hussites, le parti taborite ou radical et le parti modéré ou utraquiste.

Presque aussitôt après la mort de *Huss* un double courant s'était déclaré parmi les Bohêmes qui avaient accepté la Réforme. Les uns, tout en condamnant le meurtre de *Huss* et les abus du clergé, tout en se ralliant même à la communion sous les deux espèces, s'étaient surtout montrés préoccupés de ne pas trop s'éloigner du catholicisme, fidèles sur ce point à l'exemple du maître qui avait toujours protesté de sa soumission à l'Église ; les autres, moins timorés, avaient été aux conséquences logiques des principes du réformateur, sans s'inquiéter de l'abîme toujours plus grand qu'ils creusaient entre eux et l'Église romaine. Les uns et les autres représentaient un des côtés de l'esprit humain, les premiers, le respect de la tradition et de l'ordre établi, les autres, l'indépendance de la pensée et l'audace de la raison. Les premiers avaient trouvé une organisation toute prête ; ils avaient reconnu l'autorité religieuse et régulatrice de l'Université de Prague, et conquis la haute noblesse et la

(1) *Palacky*, III, 2, p. 27, n. 21.

bourgeoisie bohème. Les seconds avaient eu plus de difficultés à vaincre, mais leur enthousiasme plus ardent avait triomphé de tous les obstacles ; ils avaient fait sortir de terre une capitale et une armée et avaient eu de plus le rare mérite de comprendre la situation et d'en accepter sans hésitation et sans faiblesse les périls et les nécessités. Tandis que les Praguois usaient leur énergie dans des négociations dont l'échec était certain, les Taborites n'avaient eu d'autre pensée que de préparer la résistance, et ils avaient le droit de revendiquer l'honneur des succès obtenus et du salut de la révolution. Cette attitude politique, qu'ils gardèrent jusqu'à la fin, leur valut l'adhésion d'un grand nombre de citoyens, très hostiles aux idées radicales en religion et satisfaits du programme des Praguois, mais tenus en défiance par les incertitudes et les hésitations des modérés. Zizka, par exemple, ne reprochait pas aux Utraquistes l'étroitesse de leur programme, mais la timidité avec laquelle ils le défendaient ; il en était de même pour toute la fraction sur laquelle il exerçait une autorité directe et qui forma après sa mort le groupe modéré, mais en général très ferme des Orphelins.

Au moment où Sigismond assiégeait Prague, toutes les forces hussites s'étaient réunies contre lui : on chercha à changer cette coalition momentanée des divers groupes bohêmes en une paix perpétuelle : après des négociations qui durèrent plus d'un mois, Taborites et Utraquistes se mirent d'accord et acceptèrent les quatre articles de Prague qui restèrent, pendant toute la guerre, le programme de tous les hérétiques bohêmes et que l'Église romaine se décida plus tard à confirmer, au moins en très grande partie. La parole de Dieu, disaient-ils, devait être prêchée librement, — le sacrement de la communion, être distribué sous les deux espèces à tous les fidèles qui n'étaient pas en péché mortel ; — le pouvoir temporel et les biens ou propriétés que détenait le clergé, contre l'ordre du Christ, au détriment de ses devoirs et au grand dommage des laïques, devaient lui être enlevés et les prêtres ramenés à une vie apostolique ; — tous les péchés mortels, surtout commis publiquement, et

tous les désordres contraires à la loi divine, dans quelque classe que ce fût, seraient punis par ceux que regardait ce soin, raisonnablement et comme il convient (1). Il est impossible de méconnaître la gravité des revendications que résument ces quatre articles. C'est le moment, adit très justement M. Krummel, où le mouvement réformateur passe du devenir à l'être. Auparavant, comme dans la Réforme allemande avant 1530, on ne voyait pas clairement le but que se proposaient les mécontents. Les quatre articles dissipent toute incertitude et toute obscurité (2). Ils résument, dit-il encore plus loin, toutes les doctrines que repriront plus tard Luther et Calvin. — La libre prédication de l'Écriture, c'était l'homme affranchi de la tutelle de l'Église et cherchant lui-même sa foi dans le livre de vie et de vérité. — La communion sous les deux espèces, c'était le rejet de toutes les institutions humaines et le retour à l'Église évangélique. — En confisquant les biens du clergé, les Hussites supprimaient d'un coup tous les abus qui avaient leur commune origine dans la sécularisation de l'Église, et, en réclamant la punition des péchés publics, ils prouvaient leur foi dans le christianisme qui, comme le dit plus tard Calvin, sanctifie non-seulement l'homme en particulier, mais la société tout entière.

Il est certain cependant que tous ceux qui combattirent pour les quatre articles n'en aperçurent et n'en admirèrent pas toute la portée. Nous en avons plusieurs rédactions et les différences qu'on y remarque, purement formelles en apparence, n'en ont pas moins une très grave signification. Elles prouvent que si les uns entendaient les développer avec une hardiesse vraiment protestante, les autres les atténuaient, et, à force de restrictions et de réserves, se maintenaient sinon dans l'Église, au moins sur le parvis. Comme il arrive presque toujours lorsque l'on veut concilier deux principes opposés, on s'était mis d'accord sur des mots et non sur des idées, l'union reposait sur une double équivoque : aussi ne fut-elle pas de longue durée. On évita quelque temps une rupture

(1) Brez., p. 383-384.

(2) Krummel, Utraq. u. Tabor, p. 38.

ouverte, mais sans arriver à une conciliation impossible. Les colloques, fort nombreux, marquèrent toujours mieux l'abîme qui séparait les deux partis et qui allait s'élargissant chaque année.

Ce progrès dans la division était inévitable : les uns, dominés par le désir de ne pas s'écarter de l'Église, abandonnaient sans en avoir conscience quelques-unes des croyances hérétiques qu'ils avaient admises tout d'abord ; les autres, préoccupés de conformer à l'Évangile leur conduite et leur foi, rejetaient quelques-uns des usages qu'ils n'avaient pas condamnés au début. Mais ce double mouvement, cette transformation intérieure ne passa pas inaperçue, et détermina la formation de divers groupes au sein des deux grands partis rivaux. Les Utraquistes se partagèrent en ultra-modérés ou pseudo-catholiques, et en Calixtins ardents : ceux-ci, conduits par Rokycana, refusèrent également de dépasser et d'abandonner les quatre articles ; ceux-là, à la suite de Jean de Pribram et de Procope de Penlz, revinrent même en arrière de Huss et bornèrent leurs désirs à la communion sous les deux espèces. Dans le parti taborite, il y eut de même à côté de l'église officielle, représentée par Nicolas de Pelhrimov et plus tard par le docteur anglais Pierre Payne, une chapelle plus avancée, qui s'inspirait davantage des souvenirs de Martinek Houska et que guidèrent les prêtres Ambroise de Kralové Hradec, Jean Nemec de Zatec, Markold et quelques autres. Se rattachant aux Taborites, mais plutôt par des liens politiques que par la communauté des opinions religieuses, le parti de Zizka, qui prit plus tard le nom d'Orphelins, forma comme la transition entre les radicaux et les conservateurs, et comme le nœud central de la chaîne qui, par une série d'anneaux rattachait les catholiques orthodoxes aux rares rationalistes et aux Nicolaïtes qui avaient survécu à la persécution (1).

Utraquistes et Taborites avaient, les uns et les autres, un principe commun, la libre interprétation de l'Évangile : les

(1) V. sur les partis en Bohême, Thomas Ebendorf de Haselbach (Pez., Script., II, p. 847.)

uns et les autres étaient des rebelles, ils étaient au ban du catholicisme, à juste titre, puisqu'ils rejetaient ce qui est le fondement même de l'Église romaine, son infaillibilité en matière de foi. Elle ne consentit jamais sur ce point à aucune concession, elle ne le pouvait pas sans abdiquer, sans détruire sa puissance de ses propres mains. Les Hussites, de leur côté, modérés ou radicaux, firent toujours de la liberté de la parole de Dieu une de leurs revendications essentielles ; dans les conférences, ils établissent toujours pour règle que l'Évangile seul servira de criterium ; ils se soumettront si on leur démontre par l'Écriture qu'ils sont dans l'erreur. Le grand manifeste adressé par les Praguois à toute la chrétienté est remarquable par la netteté avec laquelle il oppose la raison à l'autorité. « Nous vous provoquons à une conférence solennelle, écrivent-ils. Mais vos maîtres nous répondent : toute discussion avec vous est impossible ; il ne convient pas de soumettre à la critique les décisions du concile ; serions-nous battus et convaincus par vos arguments, notre conscience nous crierait-elle de croire vos affirmations, nous ne saurions nous joindre à vous contre l'Église. — Il est véritablement étrange pourtant que l'on attribue à un concile mortel l'immortelle nécessité de bien faire, qu'on veuille mettre ses décisions au-dessus des ordres du Christ ; il est étrange que, malgré les appels de votre conscience, vous entendiez vous attacher à l'Église faillible qui se trompe elle-même et qui trompe les autres plutôt qu'à la raison évidente qui est plus invariable que tout le concile de Constance, qui est plus ferme et plus sage que tous les docteurs du monde (1). »

Il fut bientôt évident que cette Liberté de la Parole de

(1) Urk. Beitr., II, p. 492. M. Bezold dit avec raison que c'est peut-être la parole la plus grave qui ait été prononcée pendant toute la guerre (Zur Gesch. des Husitenthums, culturhistorische Studien, Munich 1874, p. 9. — Ce livre est certainement un des plus remarquables et des plus impartiaux publiés en Allemagne sur la question hussite. Le premier, B. s'est attaché surtout à étudier le développement intérieur du Hussitisme, et il y a apporté une science et surtout un esprit de modération et de critique qui ont justement attiré l'attention des historiens cèques et qui serviront sans doute d'exemple à l'avenir aux Allemands de Bohême.

Dieu que les Taborites et les Utraquistes réclamaient également, ils ne la comprenaient pas de la même manière. Ceux-ci n'entendaient nullement rompre avec les anciennes coutumes ni surtout donner libre carrière à l'interprétation individuelle, conservaient tout ce qui n'était pas clairement contraire aux ordres du Sauveur et faisaient ainsi une large part à la tradition (1). Pour ceux-là, Christ était le seul législateur, sa loi suffisait à l'Église militante ; ils faisaient table rase : sur les débris de la puissance pontificale et ecclésiastique, sur les ruines de l'autorité des Pères, des docteurs et des conciles, deux choses restaient debout : la Bible et la conscience humaine qui l'interprétait (2). Partant d'un principe commun, les Taborites et les Calixtins arrivèrent ainsi à des conclusions fort opposées et leurs dogmes, leurs cultes, leurs constitutions ecclésiastiques présentèrent d'irréductibles différences. Accepter tout ce qui n'est pas contraire à l'Évangile, — Repousser tout ce qui n'est pas contenu dans l'Évangile, il semble qu'il n'y ait guère là que deux formules d'une même opinion et pourtant, par celle-ci, les Taborites furent presque protestants, par celle-là, les Utraquistes restèrent presque catholiques.

Les Calixtins conservèrent en effet tous les dogmes catholiques, les sept sacrements, l'invocation des saints, le culte de la Vierge, etc. Pour la communion même, leur opposition à Rome était plus apparente que réelle, puisqu'ils reconnaissaient que sous chacune des deux espèces se trouvent le corps et le sang du Christ. Les Taborites, au contraire, ne retinrent que deux sacrements, le Baptême et l'Eucharistie, nièrent la Présence réelle, le Purgatoire, condamnèrent l'invocation des Saints (3). Sur tous ces points, ils se rapprochent d'une manière frappante des Réformateurs ; une seule croyance les sépare d'eux, la doctrine de la justification par les œuvres. Ils avaient trouvé le principe formel de la

(1) Pal., Docum., p. 677.

(2) Chron. de Pelhrimov, (Höf., p. 478). — Flaccius Illyricus, confessio Waldensium, passim.

(3) Höf., II, p. 647. Balth. Lydius, p. 42 et sq.

Réforme, dit M. Herzog, ils n'en connurent pas le principe matériel. A un moment donné, ils se rapprochent pourtant de la théorie augustinienne, mais, comme l'Eglise catholique elle-même, sans nier la justification par la grâce, ils s'attachent surtout à la justification par les œuvres (1). Quelques écrivains protestants le leur ont reproché, non sans amertume : — le dogme taborite était-il moins favorable au libre développement de l'humanité que celui des réformateurs allemands ?

Les différences dogmatiques des Utraquistes et des Taborites eurent leur traduction matérielle et sensible dans les différences rituelles. Les Utraquistes, même les plus avancés, conservèrent pieusement les cérémonies catholiques ; tout au plus acceptèrent-ils quelques timides changements, dont le plus grave fut la substitution du cèque au latin dans la lecture de l'Évangile et de l'Épître, et chargèrent-ils les prédicateurs d'empêcher les superstitions et les abus ; mais le Baptême, la Communion furent entourés des cérémonies et de la pompe habituelles, les fêtes et les jeûnes furent observés, les couvents respectés. Sur tous ces points au contraire, les Taborites rompirent avec Rome, et ils y étaient condamnés sous peine de contradiction flagrante avec leurs principes. Est-il possible à qui nie le purgatoire d'admettre les messes des morts, les aumônes et les prières pour les âmes ? De laisser subsister le culte de Marie et des Saints, quand on ne reconnaît d'autre « moyenneur » que le Fils de Dieu ? Est-ce l'Écriture qui a établi les jeûnes, le carême ? Est-ce Dieu qui a fondé les couvents, ces cavernes de voleurs ou ces maisons de filles perdues ? (2) Que sont ces

(1) M. Krummel admet cependant que les Taborites ont enseigné la justification par la foi, et un passage souvent cité de la confession taborite de 1441, que rapporte Théobald, semble lui donner absolument raison : « Par la faute d'Adam, l'homme est tombé à l'état de perdition et il ne peut en sortir par ses propres forces. L'homme ne peut être sauvé que par les mérites du Christ, la foi seule justifie », mais la précision même de ces paroles les rend suspectes et tout porte à croire que cette déclaration de 1441, en contradiction évidente avec tous les autres documents, n'a été réellement composée qu'après la Réformation.

(2) « Le diable a inventé les moines et les ordres mendiants. (Meisterlin, p. 173).

cérémonies somptueuses, ces magnifiques églises, ces vases d'or et d'argent, ces vêtements magnifiques Dieu n'a-t-il pas dit : Partout où vous serez réunis en mon nom, je serai au milieu de vous ?

Les sectaires n'appliquèrent qu'avec trop de rigueur leurs austères principes. A plusieurs lieues à la ronde autour de Tabor, toutes les églises furent brûlées. Brezova cite 38 couvents d'hommes et cinq couvents de femmes qui furent sac-cagés (1), et son énumération est très incomplète. Le plus souvent les moines étaient massacrés ; quelques-uns cependant se déclarèrent pour la Révolution et le chroniqueur constate avec douleur que les nonnes acceptaient volontiers la liberté et « entraient en adultère », c'est-à-dire se mariaient (2). Il faut se garder d'ailleurs de juger les Taborites sur les excès de quelques fanatiques ; la pensée des docteurs, des chefs, est plus large et plus haute : ces cérémonies romaines, qu'ils rejettent comme inutiles et souvent dangereuses, ils ne les condamnent pas absolument ; ils assistent sans scrupule à la messe utraquiste ou catholique (3), et la hardiesse de pensée qu'ils montrent en se dégageant ainsi de toute superstition formaliste est plus digne d'attention que l'audace de leur révolte contre l'Église.

Les Praguois étaient très inquiets, fort irrités contre leurs imprudents alliés : ils cherchaient des alliés partout, chez leurs ennemis mêmes, les catholiques ; aussi s'efforçaient-ils d'éviter une rupture complète, refusaient de rompre les liens qui les rattachaient encore à Rome, maintenaient la nécessité de l'ordination du prêtre par l'évêque. Grave difficulté en pratique. Sans la conversion de l'archevêque de Prague, Conrad, ils seraient restés sans prêtres. Grâce à cette adhésion inattendue, ils purent conserver l'ancienne organisation ecclésiastique ; les hommes seuls furent changés. Les prêtres qui eurent la haute direction dans les affaires religieuses appartinrent tour à tour aux diverses

(1) Brez., p. 395.

(2) V. pour les croyances taborites en général, Höfl., II, p. 438 et sq. e Prochazka, p. 282 et sq.

(3) Chron. des Taborites, Höfl., II, p. 575.

fractions de l'Utraquisme ; mais, quelle que fût leur nuance, les uns comme Jean de Zcliv et Jakoubek de Stribro presque Taborites, les autres tels que Jean de Pribram et Procope de Plzen presque catholiques, ils exercèrent toujours leur autorité au nom et comme délégués de l'archevêque (1).

L'adhésion de Conrad au Hussitisme laissa les Taborites fort indifférents : le prêtre tiède ou indigne n'a droit qu'au mépris et au châtement, il n'est plus prêtre, ses péchés le font déchoir (2) ; ils continuèrent à haïr dans le nouveau converti l'évêque simoniaque, le complice de la mort de Huss, et « ce qui est pis, l'Allemand, c'est-à-dire l'ennemi naturel de la Bohême » (3). Il refusèrent toujours de reconnaître son autorité. Ce qui fait le prêtre, à leurs yeux, c'est la consécration intérieure ; l'ordination d'un évêque ou d'un pape ne peut changer un coupable en un ministre de Dieu. On ne trouve jamais chez les Taborites exprimée clairement la doctrine protestante qui fait de tout homme un prêtre, mais la différence du laïque et de l'ecclésiastique n'est plus guère chez eux que purement nominale. Aucun signe extérieur ne les distingue : les clercs ont perdu non-seulement leurs biens, mais leur costume particulier, leur tonsure, ils ont perdu surtout le droit exclusif d'enseigner la vérité et le caractère indélébile et sacré, que, d'après la doctrine romaine, leur confère l'ordination (4). Tout homme qui vit suivant la justice et la loi du Christ peut enseigner ouvertement et prêcher, même s'il n'a pas été envoyé par son évêque ou son curé ; il peut même et doit le faire malgré leur défense et leur excommunication, parce que la sainteté de la vie et la science suffisent pour sacrer le prédicateur (5). Tous les laïques se crurent en effet le droit d'interpréter et de prêcher l'Évangile : les Utraquistes virent avec non moins

(1) V. sur l'organisation de l'Église utraquiste l'article déjà cité plusieurs fois de M. Tomek (*Cas. cesk. mus.*, 1848).

(2) Prochazka, p. 282.

(3) Chron. des Taborites, p. 647.

(4) « Le sacrement offert par le prêtre en péché mortel n'a aucune va leur. » (Prochazka, *Miscellaneen*, p. 282;.

(5) Hermann Corner, col. 1210.

d'indignation que les catholiques des tailleurs et des cor-
donniers monter en chaire et dire la messe (1). Les femmes
elles-mêmes célébrèrent les offices et prêchèrent : quelques-
unes de ces prédicantes ne manquaient, semble-t-il, ni d'élo-
quence ni d'érudition. Une d'entre elles paraît avoir eu un
public, des fidèles, avoir joué le rôle de chef de secte. Elle
trouvait contre les abus du clergé des accents passionnés
qui rappellent quelques-uns des discours de Milic et de
Huss. Etienne d'Olomuc rapporte ses paroles pour prouver
la confusion et la faiblesse des hérétiques qui contre l'Écri-
ture en étaient réduits à appeler à leur secours les femmes
et les enfants. L'exemple est vraiment peu probant ; si les
autres prédicateurs en jupons avaient la même ardeur et
la même éloquence, il y avait dans leur appui une force sé-
rieuse et les femmes taborites n'étaient pas des auxiliaires
moins précieux au temple que sur le champ de bataille. Cette
hérétique, si versée dans la connaissance de la Bible, n'était
pas une ancienne religieuse, peut-être sortait-elle de cette
communauté que Huss avait dirigée et qui était restée fidèle à
son souvenir. Étienne d'ailleurs ne la cite nullement comme
une exception ; le mouvement d'émancipation fut même
assez puissant pour gagner le parti utraquiste et les magis-
trats de Prague furent fort indignés un jour et fort embar-
rassés par une émeute de femmes qui protestaient contre la
suspension de certains prêtres (2).

Il est difficile de concilier avec cette liberté absolue d'in-
terprétation et de prédication de l'Écriture la violence avec
laquelle furent poursuivies les sectes extrêmes. Inconsé-
quence ordinaire des partis : ils proclament le libre examen
et finissent par vouloir imposer à tous la vérité dont ils se
croient les seuls dépositaires ! Il y eut toujours ainsi chez
les Taborites un groupe, qui, dirigé d'abord par Zizka et
après lui par des chefs inconnus, ne recula devant aucun
moyen pour faire triompher sa foi. Ce fut lui qui déploya
contre les Millénaires et les Picards une si impitoyable sé-

(1) V. surtout *Epistola ad Hussitas ven. Stephani Cartusiæ... Olomucensis*
(Pez., thes. anecd. IV, col. 505, 518, 533).

2) Brez., I, 481.

vérité et qui plus tard entreprit de conquérir l'Allemagne à la révolution. Dans les dernières années, les « anges de l'extermination » ne combattaient plus seulement pour sauver leur indépendance politique et leur liberté religieuse, mais pour procurer la paix à l'Église universelle (1), et ils ne voulaient déposer les armes qu'après avoir assuré le triomphe « de la Parole de Dieu » (2).

Cette fraction des Taborites a surtout attiré l'attention des historiens, parce qu'elle fut à la tête du mouvement politique, mais à côté, les documents nous en révèlent une autre plus nombreuse et plus conséquente avec ses idées de liberté. Ce qu'elle réclame, ce n'est pas la conversion par la force de ceux qui vivent encore dans les ténèbres de l'ignorance et de l'erreur, mais la permission pour elle-même de croire ce qu'elle trouve dans l'Évangile; elle n'impose pas le salut aux autres, pourvu qu'on ne l'empêche pas de faire le sien. Elle n'approuve la guerre que défensive, cherche à la localiser, et, pour prix de ses victoires, ne réclame que la paix. Caïn a poursuivi Abel, et n'a pas été poursuivi par lui; les Juifs ont persécuté le Christ, et non le Christ les Juifs; les infidèles attaquent les chrétiens, mais les chrétiens n'attaquent pas les infidèles (3). Les compagnons de Zizka refusaient toute conciliation, tout traité, ils ne voulaient de paix qu'avec ceux qui partageaient leur foi; ils ne remettraient le glaive au fourreau qu'après avoir terminé leur croisade de purification et d'affranchissement (4). Les autres se contentaient d'une légère indemnité de guerre et respectaient toutes les erreurs: le Seigneur n'a-t-il pas défendu de mettre à mort même les hérétiques incorrigibles (5). Les Juifs eux-mêmes, ces éternels proscrits du moyen-âge, n'étaient pas exceptés de cette clémence: dans les premières

(1) Monum. Concil., I, 437.

(2) « Tous ceux qui n'acceptent pas les quatre articles doivent être écrasés, massacrés, et leurs biens confisqués. »

(3) Prochazka, p. 167, 168.

(4) Brez., p. 582.

(5) Brez., p. 579. — Hermann Corner, col. 1210.

aunées, ils avaient été traqués par les Hussites comme par les catholiques : à Prague, massacrés par le peuple, en Autriche, dépouillés et brûlés par le duc qui les accusait de complicité avec les novateurs (1). Les Taborites revinrent à des sentiments plus humains, les traitèrent avec une douceur qui scandalisa les catholiques. Cette clémence fut funeste aux Juifs des pays orthodoxes, réveilla les soupçons et servit de prétexte à de nouveaux massacres, mais ce trait de tolérance, peut-être sans exemple au moyen-âge, n'en fait pas moins grand honneur aux Taborites et est de nature à faire réfléchir ceux qui ne voudraient voir en eux qu'un ramassis de meurtriers (2). Dans l'intérieur de la Bohême, le parti taborite libéral essaie sans doute de mettre un frein aux excès et aux folies du libre examen, recommande de ne pas s'abandonner aux écarts d'une imagination désordonnée, de ne pas s'attacher à la lettre de tel ou tel passage, mais de rechercher le sens général et de comparer les textes. Mais ces règles de critique, il les propose, il ne les impose pas ; peu à peu même, il laisse revenir à Tabor ceux qui en avaient été chassés : Æneas Sylvius, à son passage, y trouve des Adamites, des Nicolaïtes, des représentants, dit-il, de toutes les hérésies qui avaient paru dans le monde depuis Arius : je ne sais, écrit-il, quel nom donner à Tabor, si ce n'est celui de citadelle ou d'asile des hérétiques ? Toutes les impiétés et les blasphèmes les plus monstrueux que l'on découvre parmi les chrétiens, s'y réfugient, y jouissent d'une complète sécurité ; il y a autant d'hérésies que de personnes et on est libre de croire ce que l'on veut » (3). Cette tolérance même adoucit les contrastes, les opinions absurdes disparaissent, et, malgré leurs différences, les sectes les plus opposées vécurent à Tabor dans une paix et une harmonie que toutes les nations ne connaissent pas encore.

Pleins d'indulgence pour les erreurs de l'intelligence, les

(1) Thomas Ébendorf, col. 851.

(2) Bezold, p. 33.

(3) Lettre déjà citée du 21 août 1451 ; et plus loin : ils ne sont pas unis dans une seule foi, mais les uns ont une opinion, les autres une autre.

Taborites furent toujours sans pitié pour les défauts et les vices : lorsqu'ils étaient accourus au secours des Praguois, en 1420, ils avaient été étonnés et choqués du luxe des habitants, de leurs riches costumes, de leur impiété. Ils se plaisaient à tirer avec des tenailles les moustaches des bourgeois, coupaient les robes de leurs femmes, démolissaient les cabarets, les maisons de prostitution. Quand ils s'emparaient d'une ville, leur premier soin était toujours de la purifier, de proscrire les jeux, même les plus innocents, les mauvaises paroles, la danse. Leur armée, malgré le grand nombre de femmes qui la suivaient, fut toujours pure de tout scandale ; la discipline n'était pas seulement rigoureuse, elle était religieuse. A Tabor, même sévérité de mœurs. Un manuscrit latin énumère les métiers permis ou défendus aux fidèles et nous révèle l'idéal moral que se proposaient ces puritains du XV^e siècle. Tous les divertissements, jeux de dés, de cartes, de boules, sont condamnés ; défense de jouer de la flûte, du tambour, de la trompette, ou de la cithare pour faire danser. Les métiers de bouffon, de sorcier, de médecin, sont aussi sévèrement condamnés que ceux de voleur, recéleur, brigand et faux témoin. L'usure est un crime : le meurtrier est réprouvé par Dieu, même s'il frappe au nom de la loi, comme le bourreau ; tout serment est un péché, que votre oui soit oui, et que votre non soit non. Défense de fabriquer des vêtements de luxe, de riches étoffes, des meubles ou des œuvres d'art qui ne servent qu'à l'orgueil ou à la vanité. Quelques professions sont moins formellement condamnées, mais elles sont très dangereuses pour le salut, ainsi les douanes, les octrois, le commerce : les marchands et les vendeurs se trompent mutuellement et ne vivent que pour acquérir des richesses et les accroître ; il ne peut pas y avoir de commerce sans mensonge et faux serment.

Les Praguois, tout en proscrivant aussi les péchés mortels, adoucissaient dans l'application la rigueur de leurs lois ; certaines coutumes trop anciennes, certaines nécessités sociales, même mauvaises, ne peuvent pas être supprimées. Le commerce avait enrichi la ville ; comment le condamner ?

Le luxe était venu avec la richesse, on ne renonce pas en un jour à des habitudes de toute la vie. Cette tiédeur des bourgeois était un perpétuel sujet de plaintes pour les Taborites ; plusieurs fois, ils se demandèrent s'ils ne détruiraient pas la ville, cette nouvelle Babylone. Ils furent arrêtés par un reste de respect pour la cité qui avait été le premier sanctuaire de la vérité, et surtout par la crainte d'affaiblir la Bohême, d'enlever à la couronne son plus précieux joyau. Les Praguois rachetaient leur indulgence pour le péché par leur sévérité contre l'erreur ; au commencement, les catholiques furent seuls atteints, puis vint le tour de ceux qui s'éloignaient trop du catholicisme. Les décrets de la commune de Prague auraient été signés par les évêques romains : Tout prêtre qui ne sera pas d'accord avec les maîtres et les prêtres calixtins sur toutes les questions de dogme et de rite et particulièrement sur la manière de célébrer le service divin, n'aura pas le droit de prêcher ou d'officier ; tout citoyen, convaincu de l'avoir reçu, nourri ou soigné, de lui avoir rendu quelque service, sera puni dans sa vie et dans ses biens, comme un ennemi de Dieu et de la ville ; le vendredi et les fêtes, défense expresse de manger de la viande, à moins de nécessité absolue et sous peine d'être chassé de la ville (1). On institua une véritable inquisition ; dans chaque ville, cinquante hommes, connus pour leur orthodoxie, recherchèrent et surveillèrent les Picards et tous ceux qui ne se soumettaient pas aux décisions des docteurs utraquistes : ils eurent le droit de les faire mettre en prison et de les livrer au bras séculier. Sur cette voie, on ne s'arrête plus ; les Praguois encouragent l'espionnage et la délation, font des femmes et des enfants les pourvoyeurs de leurs tribunaux. Nous ne connaissons pas le chiffre des victimes de cette inquisition hérétique ; les chroniqueurs utraquistes, qui s'étendent avec complaisance sur les violences des Taborites, oublient de nous parler de leur propre parti ; à peine font-ils mention de deux ou trois supplices, et il est probable, en somme, que l'effet des décrets fut paralysé dans une large mesure par le nombre trop considérable des coupables.

(1) Archiv cesky. I, p. 204-206.

bles. Nous avons cependant une preuve des abus qu'entraîna ce système ; il fallut revenir sur la loi, la modifier : pour arrêter les dénonciations, on décida que tout délateur, qui ne prouverait pas son accusation, subirait la peine à laquelle il aurait exposé l'accusé.

La même intolérance éclate dans les écrits des maîtres de Prague ; ils accablent leurs adversaires d'injures plus que de raisons ; sans doute, c'est un défaut inhérent au genre, les théologiens sont irascibles, plus encore que les poètes, et les Taborites ne sont pas toujours non plus d'une exquise urbanité. Si les Calixtins leur reprochent d'apporter des arguments « qui ne sont pas dignes de mémoire, vaine fumée que le moindre mot dissipe », ils répondent en les appelant Pharisiens ou sépulcres blanchis ; en général cependant, leur ton est plus calme, plus modéré, leur argumentation plus serrée, moins passionnée. Ces hommes, que l'on représente comme des démons déchaînés étaient en réalité des savants remarquables et des philosophes éminents. Les Adamites et les Nicolaïtes avaient, au début, brûlé les livres, détruit les bibliothèques et le peuple avait poursuivi de la même haine le luxe de l'esprit et le luxe matériel, mais leurs chefs avaient bientôt réprimé ces excès : presque tous avaient été élèves de l'Université, quelques-uns étaient bacheliers ou docteurs ; avant de rejeter la tradition, ils l'avaient étudiée, connaissaient tous les Pères et les Docteurs de l'Église et avaient épuisé la science de leur temps ; à Bâle, les ambassadeurs de Tabor furent les dignes émules de l'utroquiste Rokycana, et plus d'une fois le concile avoua son admiration pour ces réprouvés. Leur livre préféré, le sujet constant de leurs études, c'est la Bible, et on trouve déjà chez eux un commencement d'exégèse, ils distinguent toujours avec grand soin les livres canoniques et les livres apocryphes, font des réserves sur la fidélité de la traduction latine de la Bible par Saint Jérôme (1). Ils ne s'affranchissent pas des formes de l'école, et les quelques dissertations que nous connaissons rebutent comme tous les écrits scolastiques par la subtilité des distinctions, la multiplicité des divisions, les

(1) Hôf., II, p. 577.

arguties et les obscurités ; comme il arrive le plus souvent, la pensée s'est renouvelée avant la forme et les idées nouvelles, audacieuses et profondes, sont comme déflorées par le moule où on les jette. Mais ces traités ne sont que la partie la moins intéressante des œuvres des Taborites, ils avaient aussi un autre langage, d'autres procédés ; il faudrait, pour les connaître, retrouver leurs sermons, leurs opuscules populaires ; quelques passages, au milieu même des lourdes et pédantes dissertations, rappellent par leur verve pittoresque les prédicateurs français du XVI^e siècle (1). Ils savaient parler à la foule, s'attachaient à l'élever, à l'instruire. Les Lollards avaient insisté déjà sur la nécessité d'apprendre à lire à tous les enfants ; les Taborites réalisent ce qui n'était pour les hérétiques anglais qu'un idéal à peine entrevu (2). Sylvius rougissait à la pensée que beaucoup de prêtres italiens n'avaient pas même lu le Nouveau Testament, tandis que les femmes taborites connaissaient la Bible entière. Les traductions de l'Écriture furent revues, répandues dans le pays en autant d'exemplaires que le permettaient les moyens de publication encore fort imparfaits. Rien ne servit davantage à répandre l'usage de la langue cèque, à la purifier des éléments étrangers qui s'y étaient mêlés. Le XV^e siècle n'est pas un grand siècle littéraire en Bohême, mais il prépare une grande époque. Le XVI^e siècle, l'âge d'or de la littérature cèque, est surtout remarquable par la pureté du style et la perfection de la forme ; une large part de gloire dans cette renaissance nationale revient aux Taborites.

Un des quatre articles de Prague demandait la confiscation des biens du clergé : si l'on réfléchit aux incalculables richesses, mobilières ou immobilières, qui étaient alors concentrées dans ses mains, on comprendra sans peine la perturbation qui suivit l'exécution de ce décret. Mais les seuls qui en profitèrent furent les riches et les nobles ; de cette masse de biens, brusquement jetés dans la circulation, quelques parcelles seulement passèrent aux paysans, aux

(1) V. ainsi Höf, II, p. 629.

(2) Lechler, II, p. 474.

ouvriers, et les plus minimes. En admettant même que le nombre de ceux qui arrivèrent alors à la propriété ait été beaucoup plus considérable que ne le disent les documents contemporains, ce ne fut qu'un simple déplacement de fortunes, qui ne pouvait satisfaire les aspirations des Hussites même modérés: malheureusement les programmes politiques des hérétiques n'étaient pas moins opposés que leurs doctrines religieuses, et leurs divisions préparèrent l'asservissement complet du peuple qu'ils rêvaient d'affranchir.

Les modérés ne rompirent pas plus avec la tradition dans l'État que dans l'Église; leurs usurpations se justifèrent par des précédents; leur respect de la coutume alla même si loin qu'ils n'hésitèrent pas à altérer l'histoire, pour se créer des droits: ils eurent leurs fausses décrétales, et c'est dans le prétendu *droit de Sobeslav* que se trouvent résumées leurs prétentions. Leur ambition était du reste assez modeste, et n'allait guère qu'à remplacer la royauté par une sorte de république oligarchique; les diètes seules disposent de la couronne, mais, même après l'élection, elles retiennent l'autorité. Les Calixtins confiaient à une aristocratie de docteurs et de maîtres la direction des âmes, à une assemblée de bourgeois et de seigneurs le gouvernement des corps. Il y avait longtemps, du reste, que les nobles poursuivaient un projet analogue; ce qu'il y avait d'étrange, c'était qu'ils fussent aidés par leurs anciens ennemis, les bourgeois. Les villes étaient représentées dans les diètes et fort écoutées, elles crurent ne travailler qu'à leur propre grandeur. Le droit de Sobeslav fait du bourgmestre de Prague le véritable chef du pays; les nobles s'inquiétèrent même un moment, reprochèrent à la capitale de vouloir jouer le rôle de Venise (1). Ces craintes ne durèrent guère; les villes, appauvries par la guerre, divisées entre elles, affaiblies par des séditions, étaient incapables d'arrêter les usurpations de la noblesse. A la fin de la guerre, les diètes qui devaient représenter le pays moyen, les Calixtins, les modérés, ne représentent plus qu'une aristocratie hautaine qui repousse

(1) Hôf., II, p 315.

dédaigneusement ses anciens alliés et leur conteste tout droit au butin.

Dans la lutte ardente qui se termina par la défaite de la bourgeoisie, les Taborites n'intervinrent pas ; les villes et leur patriciat ne leur inspiraient pas plus de sympathies que les seigneurs. Peu disposés à se contenter des timides réformes que leur offrait le parti utraquiste, ils rêvaient une transformation radicale de la société ; ils faisaient table rase et sur les ruines de la féodalité élevaient un monde nouveau. D'après eux, la vertu et la foi sont les conditions nécessaires, mais suffisantes de tout pouvoir. Nul n'est seigneur s'il est en péché mortel (1). Les fidèles exercent sur leurs chefs une surveillance permanente ; toute autorité est déléguée et provisoire, la souveraineté ne s'aliène pas, la Commune des Saints reprend, dès qu'elle le croit nécessaire, les droits conférés. « Le peuple s'est élevé dans son arrogance, dit un auteur contemporain ; de même qu'autrefois Lucifer ne voulut être soumis à personne, ils ne veulent obéir ni au pape ni au roi (2). » Ils décidèrent, dit un autre chroniqueur, de n'avoir ni roi, ni empereur, mais de régner par eux-mêmes (3). Les fidèles n'ont pas le droit de se dessaisir de l'autorité que le Seigneur leur a confiée. « Il n'est pas permis d'élire un roi, parce que Dieu seul régnera sur la terre (4). » Si l'autorité régulièrement constituée vient à disparaître, le pouvoir retourne au peuple ; à lui seul, il appartient de rendre la justice, de faire la paix ou la guerre (5) ; d'après leur principe, dit un écrivain catholique, on ne voit pas pourquoi le roi commanderait aux paysans et aux ouvriers, plutôt qu'il ne leur obéirait (6).

Si tous les hommes ont les mêmes droits, pourquoi les

(1) Monum., p. 273.

(2) Hôf., II, p. 337.

(3) *Ibi fecerunt inter se concilium non habere regem neque Cæsarem... sed per se dominari.*

(4) Proch., p. 289.

(5) Hôf., II, p. 482-483.

(6) Cité par M. Bezold, p. 48. Toute cette politique des Taborites a été étudiée avec une profondeur et une finesse remarquables par le savant auteur.

richesses seraient-elles réparties inégalement : Ayez la foi, a dit le Christ, et le reste vous sera donné en surcroît ; les biens de la terre ne sont-ils pas réservés par Dieu à ses véritables enfants ? Les Nicolaïtes et les Adamites n'avaient pas reculé devant les absurdités les plus choquantes, communauté des femmes et des biens. L'idée communiste ne disparut pas avec eux. Personne, dit Windecke, ne devait rien avoir qui lui appartînt en propre, mais tous les biens devaient être partagés également entre tous. Comme premier capital des associations communistes, si les dons volontaires ne suffisaient pas, n'avait-on pas l'immense ressource des biens nationaux ? « Prendre le bien d'autrui, prêchaient les pasteurs, n'est pas un péché, mais un acte agréable à Dieu. Ils ont pris ainsi les prébendes des chanoines, les bénéfices des docteurs, les cures des prêtres, les presbytères des vicaires, les maisons des honnêtes gens (1). Véritables pourceaux qui tournent leurs regards non vers le ciel, mais vers la terre (2). » Ces confiscations sont le sujet ordinaire des lamentations et des accusations des catholiques. « La racine de tout le mal, dit André de Brod, est la cupidité (3). » Mais elles furent peut-être plus fatales aux spoliateurs qu'aux dépouillés : beaucoup crurent la révolution finie quand ils eurent mis la main sur la terre ou la maison convoitée et ne furent plus socialistes dès qu'ils furent propriétaires. « Un paysan causait avec un prêtre : — Certainement il est juste que nous ne soyons plus opprimés par les seigneurs. — Et le moyen ? — Que tous les biens soient égaux. — Cela te plairait-il, si ton serviteur entraît dans la maison dont tu es le maître et voulait être ton égal ? — Certainement non. — Et pourquoi donc ? — C'est impossible ; décidément tu as raison, il vaut mieux en vérité que l'on suive l'ancienne coutume et que les infé-

(1) Tout le monde sait que nous entendons tous par honnêtes gens ceux qui sont de notre parti.

(2) André de Brod, *Tractatus de origine Hussit.* (Höf., II, p. 338). Ce traité, écrit dans un esprit très hostile aux hérétiques, donne de curieux détails sur les tendances socialistes des Taborites.

(3) Id., p. 341.

rieurs restent soumis à leurs supérieurs (1). » Décidément, l'ancien ordre de choses avait de bons côtés, reprirent avec le paysan les nouveaux enrichis, et leur pouvoir fut même plus lourd et plus impitoyable que celui des anciens maîtres. Ces défections, trop fréquentes dans les révolutions, furent mortelles aux Taborites et expliquent leur défaite. Mais il faut se garder de condamner le parti tout entier et d'imiter l'injustice des chroniqueurs catholiques qui ne l'ont cru composé que d'envieux et d'affamés de plaisirs ou de richesses ; la masse de ceux qui combattirent et qui moururent pour leurs croyances, était convaincue qu'elle avançait l'œuvre de Dieu en détruisant les inégalités et les injustices sociales. L'idée de la communauté des biens est très répandue au moyen-âge. Le christianisme l'a acceptée et développée, et chaque retour de la pensée religieuse vers l'Église primitive est marqué par une tentative correspondante de retour vers la communauté apostolique des biens. Quelques-unes des *associations* taborites se maintinrent assez longtemps ; les *frères* travaillèrent ensemble, réunirent leurs récoltes et les partagèrent avec les autres frères armés qui combattaient pour la vérité. Il est probable que le souvenir des anciennes coutumes slaves favorisa l'application des théories nouvelles : jadis, au temps où les Allemands n'avaient pas encore envahi le pays, la terre était toute à tous ; les écrivains des siècles précédents, Cosmas, Dalimil, avaient perpétué la mémoire de l'ancienne famille cèque. Les « partageux » avaient même pour eux l'autorité d'un empereur, Charles IV, qui, dans le préambule de la *Majestas Carolina*, disait que la communauté des biens était de droit naturel, que le péché originel seul avait amené la formation de la propriété qui avait ensuite produit les vols, les séditions, les rapines, les guerres et tous les autres maux de la misère humaine (2). Les souvenirs nationaux et les idées religieuses, c'est-à-dire les deux mobiles principaux de cette époque, se réunissaient pour justifier les doctrines taborites sur la propriété.

(1) André de Ratisbonne, H. I. p. 567.

(2) Herm. Jirecek, *Codex juris Bohem.*, II, 2, p. 101-105.

Mais quels que soient l'enthousiasme et la foi d'une secte, il est à peu près impossible que tous ses adhérents arrivent ou se maintiennent au degré de perfection qu'exigerait le système socialiste : la communauté des biens produisit l'indifférence, la paresse et bientôt après la misère et la souffrance (1). Les Taborites comprirent qu'il était dangereux de trop compter sur la misérable nature humaine et si les caisses communes et les associations ne disparurent pas complètement, l'immense majorité du parti borna ses désirs à des réformes moins radicales. Elle ne demanda plus la suppression, mais l'affranchissement de la propriété. Toute inégalité devait disparaître entre les hommes, tous devaient être frères et aucun n'être soumis à un autre (2). Les nobles, les seigneurs et les chevaliers seront rejetés comme les rameaux secs que l'on coupe dans la forêt ; les redevances, les justices féodales qui pèsent si lourdement sur les populations seront supprimées, tout homme sera libre de sa personne et de son bien. Viens avec nous, disait le Taborite l'homme du peuple, et tu auras quelque richesse et une liberté complète (3). Les nobles obéiront aux chefs légalement désignés et la naissance n'entraînera aucun privilège. Quand il y avait un roi, disaient aux seigneurs les envoyés du concile de Bâle, en cherchant à les détacher de l'hérésie, vous étiez les maîtres et vous dominiez ; maintenant vous êtes soumis à la tyrannie de quelques capitaines constitués et vous êtes tenus d'envoyer des vivres et des hommes quand ils commandent (4). Nous sommes un peu blasés aujourd'hui sur les nobles qui cachent leurs particules et effacent leurs armoiries, mais le XV^e siècle n'entendit pas sans doute sans quelque étonnement Sigismond se targuer d'être du peuple ; si par son père, disait-il, il descendait de l'illustre famille des Luxembourgs, sa grand'mère n'avait-

(1) Nicolas de Pelhrimov (H., II., p. 486).

(2) Stari let., p. 478.

(3) Vybor, II, p. 267.

(4) Mon. Conc., II, p. 424.

elle pas pour aïeul un laboureur, qu'on était allé chercher à la charrue pour l'élever au trône (1).

Les appels des prédicateurs socialistes furent entendus dans les villes comme dans les campagnes : nous ne connaissons pas les revendications théoriques des ouvriers, mais les documents nous les montrent maîtres des conseils de Prague en même temps que les paysans se soulèvent. André de Brod, André de Ratisbonne et les autres écrivains catholiques n'ont pas assez de larmes pour pleurer le sort de cette noble cité, jadis capitale de l'Empire, reine par les richesses et la civilisation, aujourd'hui abandonnée à des tailleurs, des cordonniers et des corroyeurs. Ces affranchis, du moins, furent les plus redoutables défenseurs de la révolution qui les avait faits maîtres du pouvoir, ils formèrent le noyau de l'armée taborite, les plus terribles compagnons des légions de Zizka et de Procope. Tel était l'enthousiasme des paysans et des ouvriers, écrit un écrivain catholique, qu'on les plaçait toujours au premier rang (2). Leurs exploits remplirent l'Allemagne de terreur et leurs principes épouvantèrent les chefs de la chrétienté. « C'est un sentiment naturel à l'homme, disait une lettre des évêques français au concile de Bâle, de ne vouloir être soumis à personne et de ne pas aimer à payer des tributs. L'hérésie bohème repousse avec horreur toute autorité spirituelle ou temporelle, abolit les dîmes, les offrandes et toutes les contributions, qu'elles reviennent aux prêtres ou aux laïques. Si l'erreur d'Arius, qui ne repose sur aucun sentiment naturel à l'homme, a mis en feu une grande partie du monde, combien plus facilement les cœurs peuvent-ils se laisser enflammer par cette théorie hussite qui se glisse par des sentiments naturels et se mêle à la cupidité » (3). C'était bien aussi la crainte des souverains et du pape. La propagande des idées révolutionnaires était arrêtée par la répulsion que soulevait l'hérésie, mais n'était-il pas à redouter que l'intérêt ne finît par l'em-

(1) Mon. Concil., I, p. 508.

(2) Höff., II, p. 344.

(3) Mon. Concil., II, p. 138.

porter sur la foi, la terre par vaincre le ciel? La défaite des Hussites, ce n'était pas seulement la vérité vengée et l'unité de l'Église rétablie, c'était la société sauvée; le pape, en appelant les chrétiens à la croisade, leur dénonçait non-seulement l'hérésie, mais « le péril social ». Sa propre cause est en jeu, disait-il à chaque prince; la victoire des Hussites, c'est la chute de toute autorité régulière. Les bulles pontificales, les rapports de leurs légats sont pleines de semblables invocations contre les agitateurs hussites. « Les hérétiques, écrit au roi de Pologne un nonce du pape, sont si pervers et si insolents que, contre toute justice, ils se révoltent contre Sigismond, leur seigneur naturel, et donnent ainsi l'exemple le plus pernicieux aux sujets des autres rois et des autres princes. Un grand nombre d'hérétiques affirment que tous les biens doivent être communs, qu'il faut ne payer aucun tribut et chasser les supérieurs : de là, confusion complète de la société humaine ! Ils détruisent par le fer et par le feu tous les droits divins et humains; avec eux, les rois et les princes ne sont plus sûrs de la possession de leurs royaumes, les bourgeois sont menacés dans leurs cités, les propriétaires dans leurs biens » (1). Les papes et les princes ne négligèrent rien pour attirer l'attention des seigneurs utraquistes sur les périls dont étaient grosses pour eux les doctrines taborites; vous périrez avec eux ou par eux, leur écrivait Sigismond, et le légat les suppliait de renoncer à cette alliance monstrueuse et infernale, à cette union insensée de la noblesse avec ceux qui n'avaient d'autre but que la destruction de la noblesse.

Les seigneurs et les Utraquistes en général n'avaient pas attendu ces avertissements intéressés pour prendre ombrage de cette agitation démocratique et égalitaire. La différence des idées religieuses suffisait déjà pour rendre fort difficile, sinon impossible, une union permanente et sincère entre les deux partis qui divisaient alors la Bohême; l'opposition des intérêts fit de la rupture une nécessité fatale et

(1) Pal., Urk. Beitr., I, p. — 311. Cp. aussi la lettre du pape à Sigismond en 1422 : *Hæc abominanda hæresis, post divina violata, humana jura confundit, omnemque statum humanum et regimen politicum tollit.*

bientôt reconnue par les deux factions. Dès les premières années, modérés et radicaux eurent leurs gouvernements, leurs chefs, et s'organisèrent pour une lutte qui pouvait être ajournée, non évitée. De même que les 4 articles n'avaient été qu'un compromis, fondé sur une équivoque, le conseil supérieur constitué par la diète de Caslav ne maintint qu'une paix apparente, son pouvoir fut à peu près nul et l'autorité réelle fut exercée par les chefs de la Commune de Prague, autour desquels se rallièrent le plus souvent les Utraquistes, et par les capitaines des Taborites (1). Au commencement de la guerre, quelques villes, à la suite des victoires des Hussites, s'étaient avouées sujettes de la Commune de Prague, s'étaient engagées à n'accepter d'autre roi que celui qu'elle accepterait, à renoncer à tout appel devant un tribunal étranger, à recevoir les conseillers qu'elle désignerait, lui avaient en un mot reconnu tous les droits régaliens ; un assez grand nombre de seigneurs avaient suivi l'exemple de ces villes et les autorités municipales de Prague s'étaient ainsi transformées en un véritable corps politique dont le pouvoir fut plus ou moins étendu, suivant que la fortune favorisa les modérés ou les radicaux. Les Taborites, de leur côté, eurent aussi leurs officiers civils et militaires, leurs chefs qu'ils nommèrent d'abord administrateurs, puis gouverneurs, et leurs villes confédérées. Il est impossible et il serait en réalité peu utile de suivre les fluctuations incessantes des villes qui passent avec une extrême facilité de Prague à Tabor ; il semble cependant que Pisek, Domazlice, Susice, Prachatic, Vodnany, Horazdovice, Zatec, Louny, Kralové Hradec et Jaromer tinrent en général avec les Taborites ou les Orphelins qui, malgré leurs différences

(1) J'ai cru pouvoir négliger les Horebites, dont les historiens font assez souvent mention de 1420 à 1425. Ils se réunissaient au commencement sur une montagne située à quelque distance de la ville de Trebechovice, dans le cercle de Hradec, qu'ils avaient appelée le mont Horeb. Ils avaient pour guide religieux le prêtre Ambroise de Kralové Hradec, pour capitaine le seigneur Hynek de Lichtenburk. Ils ne formèrent jamais à proprement parler un parti distinct, mais partageaient les opinions de la fraction modérée des Taborites. Au moment où les questions politiques prirent dans la révolution une plus grande importance, ils se divisèrent : les nobles passèrent aux Utraquistes, le peuple aux Taborites. Après 1425, ils disparaissent absolument.

religieuses, restèrent le plus souvent unis. Ils dominaient dans le Sud-Ouest de la Bohême, tandis que le reste du royaume se rattachait aux Praguois. Même dans les villes d'ailleurs qui se soumirent aux Calixtins, il y avait un grand nombre de radicaux qui, à un moment donné, se joignaient à leurs coreligionnaires et combattaient dans leurs rangs. Ils formaient ce qu'on appelait les *communes Taborites*, c'est-à-dire la réunion de ceux qui, individuellement et en dehors de toute ville, se réclamaient du parti avancé.

Un homme eut la pensée d'empêcher une guerre fratricide et de réunir en un faisceau toutes les forces bohêmes, ce fut Nicolas de Huss. Sa naissance le rattachait à la noblesse, ses convictions au peuple. Cher à la plèbe qu'il avait le premier appelée aux armes, accepté par la bourgeoisie qu'il avait défendue dans les conseils de Vaclav, il était trop sincère pour faire bon marché des légitimes revendications des Hussites, trop habile pour s'abandonner au fanatisme des Taborites extrêmes. Seul, il était assez influent pour contenir le mouvement sans exciter les soupçons, assez ferme pour le continuer sans l'exagérer. Tous les yeux étaient fixés sur lui, lorsqu'il mourut inopinément. Vers la fin de 1420, il sortait de Prague, lorsque son cheval eut peur, se cabra et le renversa. En tombant, Nicolas se cassa la jambe ; on espérait déjà cependant qu'il se remettrait, lorsqu'un asthme violent l'emporta. Sa mort fut pour la Bohême un irréparable malheur. Zizka qui aurait pu aussi imposer son autorité à tous les partis, ne comprit pas la situation, dédaigna les honneurs, la puissance ; lui mort, le moment favorable était passé, les passions étaient plus violentes, les haines s'étaient envenimées, les armes seules devaient décider entre les deux partis.

A qui resterait la victoire ? Les forces paraissaient presque égales : les Praguois avaient pour eux le nombre et surtout l'alliance d'une noblesse riche et habituée à la guerre ; les Taborites, le fanatisme et l'enthousiasme d'un peuple ivre de liberté ; la supériorité de leur organisation militaire et le génie de leur général firent d'abord pencher la balance de

leur côté, mais leurs succès momentanés aboutirent à un désastreux effondrement. La faute en fut en partie aux événements, aux circonstances, — il faut aux idées un milieu favorable pour qu'elles se développent et vivent, — mais elle en fut surtout aux timidités et aux défections d'un trop grand nombre de leurs chefs. Ces hommes, qui avaient si audacieusement rompu avec la tradition, mentirent à leurs principes ; ils avaient prêché la liberté et ne firent que se substituer aux anciens maîtres ; ils ne donnèrent au peuple que l'espérance et la déception de l'affranchissement. Par une juste punition, ils perdirent leur force avec leur foi et l'histoire qui les a vus naître avec joie, les voit mourir sans regret. Qu'importe un maître ou un autre ? Sa douleur et sa pitié, elle les garde pour la foule qui, elle, ne cessa de poursuivre le même rêve et fidèle jusqu'à la mort, tomba les yeux fixés sur cet idéal auquel ne croyaient plus ceux qui le lui montraient. Opprimés dans les campagnes, acculés à la misère et au désespoir, les paysans cherchèrent une consolation et un refuge dans les combats ; l'armée leur dut de conserver jusqu'à un certain point sa grandeur morale. Malgré les éléments hétérogènes qui l'envahirent et la corrompirent, bien que les premiers sentiments de clémence et de fraternité eussent fait depuis longtemps place à des pensées de haine et de colère, elle resta jusqu'à la fin la représentation dégénérée sans doute, mais vaillante et glorieuse, du parti radical. Lorsqu'elle succomba enfin à Lipan, vaincue moins par ses ennemis que par les maux intérieurs qui la rongeaient, toute lueur s'éteignit et la nuit retomba sur le monde, plus obscure et plus triste que jamais. Lamentable réveil ! Quel jugement flétrira assez sévèrement les Tabornites : ils ont porté un instant dans leurs mains le salut de l'humanité, et ils ont oublié leur mission ! Les élus de Dieu ont mérité d'être chassés du paradis ! Et malgré tout cependant, au milieu de leurs défaillances et leurs misères, ils gardent le signe indélébile dont Dieu marque au front ses prédestinés. Entre eux et les Utraquistes, toute comparaison serait injuste. Les uns et les autres ont secoué le joug sous lequel l'Église courbait la chrétienté, mais ceux-ci, timi-

des, hésitants, n'auraient pas su défendre la révolution et n'ont pas osé la continuer ; ils nient l'autorité de Rome, mais conservent ses doctrines, forcent tous les esprits à s'incliner devant la vérité décrétée, maintiennent les privilèges et les abus ; en face d'eux, les Taborites représentent le libre examen, l'instruction et la tolérance ; dans la société civile, à l'oligarchie bourgeoise ou féodale des Praguois, ils opposent le principe moderne de l'égalité, en un mot, ils sont la Réforme, les Praguois ne sont que l'indécision.

Sur un seul point, ces hommes que tout divisait, furent unis, l'amour de la patrie, le dévouement au royaume cèque. Cet enthousiasme national les rapprocha toujours au moment du danger. Coalition sainte, naturelle, mais trop rare ! des partis qui détestaient l'ennemi plus que leurs concitoyens ! Ils durent à leur patriotisme quinze ans de victoires inouïes, d'héroïsme et de gloire ; ils ne s'abandonnèrent à leurs haines que lorsque tout péril étranger eut disparu. Les premières années surtout, l'invasion était menaçante et la discorde eût été funeste. Deux hommes réussirent à éviter tout conflit et par là assurèrent le triomphe des Cèques : Jean de Zéliv et Zizka, qui, à la tête des deux fractions des Calixtins et des Taborites les plus rapprochées rallièrent sous leur direction toutes les forces hussites. En face de la Bohême en armes, agitée par le souffle fécond des révolutions, que fera l'Allemagne, que le roi des Romains et le pape ont chargée de vaincre l'hérésie ?

CHAPITRE VII.

NEMECKY BROD.

L'ALLIANCE HUSSITE-POLONAISE.

Les sympathies hussites en Allemagne. — Zatec et Nemecky Brod. — Zizka, Witold et l'alliance bohême-polonaise. — L'électeur de Brandebourg. — Korybut. — Échec des expéditions allemandes.

L'Allemagne n'avait éprouvé ni une très vive inquiétude ni une sincère douleur à la nouvelle de l'insurrection hussite. Les princes avaient même appris avec une satisfaction mal dissimulée une révolte qui devait retenir Sigismond dans ses états héréditaires, et les évêques n'avaient pas été loin de voir la main de Dieu dans une rébellion qui ne pouvait avoir d'autre effet, croyaient-ils, que de réveiller les zèles attiédés et les cœurs indifférents. Cette joyeuse superbe fut fort entamée par l'échec du roi des Romains ; on n'avait pas désiré que sa victoire fût trop complète, mais sa défaite dépassait toutes les prévisions. Ce qu'on avait pris pour une émeute sans importance menaçait de devenir une révolution. Ne franchirait-elle pas les limites de la Bohême ? L'Allemagne serait-elle à l'abri de la contagion ? L'exemple des Cèques, si fidèles jusqu'alors à l'Église catholique, était de nature à inspirer aux plus optimistes de sérieuses réflexions. Inquiétudes d'autant plus légitimes que, quelques mois à peine après le commencement de la guerre, les Hussites avaient dans presque toutes les provinces de l'Empire des partisans, des prédicateurs et des martyrs.

A Vienne, Jérôme de Prague avait, pendant son séjour, converti quelques-uns des professeurs de l'Université et l'on craignait un moment qu'il ne se formât là un grand centre d'hérésie, d'où elle se serait répandue dans tout le bassin du Danube. Le légat du pape avait déjà rencontré des Hussites en Hongrie, symptôme d'autant plus grave que les Bogomiles étaient encore très nombreux dans les bassins de la Drave et de la Save. Dans les pays voisins de la Bohême, les haines nationales s'opposaient encore aux progrès de l'hérésie. Mais à mesure qu'on s'éloignait davantage des frontières, les rivalités de races s'affaiblissaient et le terrain devenait plus facile aux conversions. A Magdebourg, un certain Jacques Bremer, qui venait de Prague, fut dénoncé à l'archevêque comme véhémentement suspect d'hérésie, dégradé et brûlé (1). En Bavière, en Thuringe, le nombre des supplices prouve les craintes des évêques. A Ratisbonne, les Hussites formaient une véritable église (2). La Souabe, dit Nieder, avait été envahie par une hérésie si épouvantable que je n'ose la décrire, de peur de souiller les oreilles innocentes. Nombre de nobles et de vilains, de jeunes filles, de manants avaient succombé (3). Le synode de Salzbourg menaça du bûcher les prêtres qui soutenaient les doctrines des Cèques. A Bamberg, tous les habitants au-dessus de douze ans furent tenus de prêter serment de fidélité à l'Église romaine et d'abjurer les erreurs bohêmes. Le même serment fut ensuite exigé à Ratisbonne, puis dans toute l'Allemagne et même en Suisse (4).

(1) Hermann Corner, ap. Eccard, *Corpus historic. medii ævi*, II, col. 1240 ; *Chroniken der Deutschen Stædte*, VIII, p. 351.

(2) *Chronicon Episcoporum Ratisponensium*, ap. Cefele, p. 38. — *Andræ Ratisbonensis Chronicon*, Eccard I, p. 2151. — Laurent Hochwart, p. 216.

(3) Nieder, *Formicarius*, III, 5.

(4) Aschbach, III, p. 48. De la Pologne la contagion envahissait l'Ordre Teutonique et le grand-maître croyait nécessaire d'inviter les magistrats des villes à une sévère vigilance. L'hérésie avait même déjà franchi les frontières de l'Allemagne. Dans les Pays-Bas, les Wicléfistes et les Lollards s'agitaient. En pays français, à Genève, à Lausanne, un certain frère Baptiste répandit la doctrine hussite et « l'inquisiteur eut grand peine à en triompher, même avec l'appui du bras séculier. » (Jean von Müller, *Gesch. der Schweiz*, III, 2, p. 141).

Les tendances démocratiques des révolutionnaires cèques devaient aider à faire accepter leurs doctrines religieuses. Le vent de révolte qui avait soufflé sur l'Europe à la fin du XIV^e siècle n'était pas encore complètement tombé; dans l'Empire, les défaites de la ligue des villes n'avaient pas terminé le combat, le *populaire* continuait la lutte, et les manifestes égalitaires des Taborites tombaient au milieu de masses en pleine fermentation. Eviterait-on une conflagration générale? Les victoires des Cèques n'apprendraient-elles pas à la foule qu'elle avait la force comme le droit? Les princes et les électeurs comprirent l'imprudence qu'ils avaient commise en abandonnant Sigismond et résolurent de réparer leur faute en se mettant à la tête du parti de la résistance.

Mais alors apparurent plus clairement que jamais auparavant les divisions et l'impuissance de l'Empire. L'Allemagne a traversé des périodes plus malheureuses que le XV^e siècle, mais jamais la confusion n'a été plus grande. « Elle n'était plus, dit M. Lavissee, qu'une fédération anarchique de principautés et de républiques. Chacun y travaillait pour soi, et, le premier, l'Empereur, donnait l'exemple » (1). Au milieu du désordre universel et des cupidités déchaînées, tout sentiment général a disparu: il n'y a plus même de Bavière, d'Autriche; comment y aurait-il une Allemagne? « Partout nous trouvons d'autres prétentions, d'autres rapports, d'autres querelles, mais partout les habitants sont armés les uns contre les autres. C'est le temps de la Fehde générale » (2). Du Rhin aux Carpathes, du Danube à la Baltique et à la mer du Nord, l'Empire est en feu et la situation est véritablement *cahotique* (3). Au milieu de ces luttes incessantes, aucune force militaire sérieuse. Partout la guerre, et point de soldats, car il est impossible d'appeler de ce nom les bandes de bourgeois dont la vaillance a besoin de la protection de leurs épaisses murailles ou les hordes de chevaliers indisciplinés qui s'exercent surtout à brûler les

(1) Lavissee, la marche de Brandebourg, Paris, 1875, p. 95.

(1) Ranke, Deutsche Geschichte im Zeitalter der Réformation, p. 51, 52.

(2) Id., p. 52.

places ouvertes ou joûtent dans un duel le plus souvent sans résultat contre de courtois adversaires. Le résultat de la bataille qui commence n'est-il pas connu d'avance ? En face d'un peuple tout entier sous les armes, soutenu par un patriotisme exalté, conduit par des chefs expérimentés et habiles, bien organisé et bien armé, une multitude de petits états sans intérêts et sans chefs communs, sans discipline et sans idée. L'histoire de l'Allemagne pendant la guerre des Hussites se résume en deux mots dont l'un explique l'autre : divisions et désastres.

Les princes firent d'abord grand étalage de leur zèle catholique, plusieurs diètes furent convoquées coup sur coup et les électeurs du Rhin s'engagèrent à agir en commun dans toutes les questions religieuses (1). Mais les actes répondirent mal aux paroles. Les premières réunions furent très peu nombreuses : dans les suivantes, on s'occupa moins de l'hérésie que du roi des Romains. Au commencement de son règne, il avait eu quelques velleités de gouvernement qui avaient inquiété et irrité les électeurs ; leur défiance survivait à ses projets. Ils voulaient lui prouver sa faiblesse, le tenir dans leur dépendance, peut-être même pensèrent-ils à le déposer. Ils le blessèrent du moins profondément en choisissant pour chef de la croisade l'électeur de Brandebourg. Frédéric de Hohenzollern avait contribué plus que tout autre à faire élire Sigismond roi des Romains, et il en avait été récompensé par l'électorat de Brandebourg (1415). Son ambition, excitée plutôt que satisfaite par ce premier succès, ne tarda pas cependant à inquiéter son protecteur. Le roi l'accusa d'ingratitude, lui reprocha ses rapports avec les ennemis de la Hongrie, le soupçonna même d'aspirer à l'Empire. L'amitié altérée devint bientôt une haine profonde et Sigismond n'eut bientôt plus d'autre désir que de punir ce qu'il appelait la trahison de Frédéric. La défaite des Hussites ne fut plus à ses yeux qu'une question secondaire. L'inimitié du roi des Romains et d'un des électeurs les plus puissants et surtout les plus remarquables par leur activité et leur énergie ne fut pas une des moindres causes de la

(1) 23 avril 1421 (Urk. Beit., I, p. 85).

longue impuissance de l'Allemagne (1). Sigismond répondit à la décision des princes en les abandonnant à leurs seules ressources.

Le légat pontifical, le cardinal Branda, avait déployé une grande activité; la croisade avait été prêchée dans toutes les églises; les prédications, les indulgences, la perspective de s'enrichir en faisant son salut, l'amour des aventures décidèrent beaucoup de catholiques et vers la fin d'août 1421, une armée considérable se réunit sur la frontière bohême. Après avoir attendu quelques jours Sigismond, les croisés, convaincus qu'il n'arriverait pas, se décidèrent à entrer en campagne. Les circonstances étaient favorables. Les Misiens avaient complètement battu les Praguois devant Most et cet échec paraissait prouver un relâchement de cette discipline qui avait fait la force et les victoires des rebelles. Leur chef le plus redouté, Zizka, avait été blessé au visage au château de Rabi, et il avait perdu l'œil qui lui restait. Les villes catholiques, qui avaient accepté les quatre articles, s'agitaient, et un succès des Allemands pouvait entraîner sans doute une révolte générale contre les Praguois et les Taborites. Les croisés étaient du reste assez nombreux pour se passer des Hongrois: les archevêques de Cologne et de Trèves, l'électeur Louis le Palatin étaient venus en personne; l'archevêque de Magdebourg, le margrave de Brandebourg, le duc de Saxe, les évêques de Bamberg et de Würzburg, les villes de Cologne, Mayence, Francfort, Spire, Worms, Bâle, Haguenau, Augsburg, Ulm, Constance, Zürich, Ratisbonne, Nordlingen, d'autres cités d'Alsace, de Souabe et de Suisse avaient envoyé leurs contingents; les chroniqueurs sont d'accord pour évaluer à 200,000 le nombre des combattants (2). Ce ne fut pas sans inquiétude cependant que les croisés s'engagèrent dans le long défilé qui conduit d'Eger à Kynzwart. Dans les anciens temps, les montagnes

(1) Voir sur la politique de Frédéric de Brandebourg le livre de Droysen, dit *Preussische Politik*.

(2) André de Ratisbonne dit 230,000, (*Chronicon ap. Eccard, col. 2149*). — Et communi aestimatione circa ducenta millia pugnatorum sunt aestimati. (*Bres., — Hôf. I, p. 496*).

qui entourent la Bohême étaient couvertes d'épaisses forêts; de nos jours encore, les mots qui signifient forêt, frontière et montagne s'emploient indifféremment en slave : hora qui en cèque désigne une montagne est pris en serbe et en bulgare dans le sens de forêt, les Allemands appellent les monts de Bohême Böhmer Wald, et les Russes les monts des Géants, la forêt bohème (cesky les). Cette ceinture de forêts vierges avait toujours été une des meilleures défenses contre l'invasion et les Premyslides l'avaient protégée contre tout défrichement. Peu à peu cependant, leurs mesures prohibitives avaient été moins rigoureusement observées, des villages s'étaient créés au milieu des montagnes, l'exploitation des mines avait exigé d'énormes quantités de bois et la zone des forêts de la frontière s'était rapidement rétrécie. Au commencement du XV^e siècle d'immenses territoires avaient encore cependant échappé aux mineurs ou aux paysans, et particulièrement vers le Sud et le Sud-Ouest, où même aujourd'hui s'étendent de véritables forêts vierges, la Sumava rendait toute attaque difficile et dangereuse. Trois ou quatre sentiers la coupaient, mais deux routes seulement étaient praticables à une armée : l'une, partie de Chamb en Bavière, passait à Furth et débouchait à Domazlice; l'autre, à l'angle du quadrilatère, à l'endroit où s'abaissent les monts de Bohême, allait de Cheb ou Eger à Kynzwardt. L'armée allemande, concentrée dans la haute Franconie et autour de Cheb, devait choisir cette dernière; mais elle était très longue, fort étroite, dominée par des hauteurs, coupée par des marécages et barrée par les travaux que les Bohèmes élevaient toujours aux débouchés de ces « portes du pays ». Quelquefois la chaussée était formée de poutres qu'il suffisait d'enlever pour rendre le passage impraticable; d'autres fois, des abatis d'arbres arrêtaient les envahisseurs. Des corps spéciaux et permanents entretenaient et gardaient ces travaux de défense. Si les Allemands étaient attaqués dans le défilé, leur désastre était certain (1). Encouragés par

(1) Voir sur les forêts de Bohême Herm. Jirecek, *Das Recht in Buhmen und Mähren*; du même auteur : *Les anciennes routes de Bohême et de Moravie*, (Cas. česk. Mus. 1856); — Tomek, *Un mot sur les frontières de la Bohême*, (Id., 1855).

le légat, les princes se décidèrent pourtant à tenter l'aventure et ils arrivèrent en Bohême sans avoir été inquiétés (1).

Ils descendirent de cheval pour remercier le Seigneur qui les avait arrachés à une mort certaine et marchèrent aussitôt sur le château de Mastov qui capitula. Mais après ce succès, ils agirent avec la plus funeste lenteur : ils ne pensèrent ni à se réunir aux Misniens qui guerroyaient au Nord, ni à marcher vers Plzen qui leur aurait été une base d'opération et une ligne de retraite ; tant qu'ils restaient adossés aux montagnes, le moindre échec devait entraîner la ruine de l'armée. Enfin, après avoir passé une quinzaine de jours à enlever quelques châteaux et quelques bicoques, les croisés vinrent mettre le siège devant Zatec. C'était une des villes saintes des Taborites, un des boulevards de la défense ; peut-être aurait-elle ouvert ses portes, si les croisés l'avaient attaquée dès les premiers jours, mais les habitants avaient repris courage, les capitaines des petites garnisons voisines étaient accourus, comprenant que du sort de Zatec dépendait le sort de toute la contrée, et il y avait déjà dans la ville 5 à 6,000 soldats aguerris. Les croisés donnèrent l'assaut et repoussés avec des pertes sérieuses, changèrent le siège en blocus. Il n'y avait dans l'armée ni direction ni discipline, chaque chef de bande agissait à sa guise, choisissait pour le combat la place qui lui convenait le mieux, cherchait surtout à faire du butin. Ces saintes entreprises, commencées pour la défense de la religion, finissent trop souvent par ressembler à des expéditions de voleurs. Chacun poursuit son bien particulier, dit avec douleur Burkard Zink, et il y en a peu qui s'occupent du bien général. Les petits imitaient les grands, moins ambitieux seulement et plus faciles à assouvir. Le pillage était devenu bientôt une nécessité ; il fallait vivre : ces 200,000 hommes ruinaient le pays, comme une nuée de sauterelles, puis, à mesure que les ressources s'épuisaient, étaient obligés de s'éparpiller et au milieu de cette débandade, les der-

(2) Les sources pour cette croisade sont Brezova (Höf., I, p. 495 et 496) et surtout les lettres publiées dans le second volume des Chroniques des villes allemandes.

niers vestiges de discipline s'évanouissaient : on se vengeait sur les habitants des déceptions, des fatigues, des souffrances, de la famine qui commençait à se faire sentir ; les garnisons des petites villes qu'on avait prises avaient été massacrées ; les croisés brûlaient les villages, tuaient les vieillards, les enfants, violaient les femmes. La plupart du temps, les victimes étaient innocentes de toute hérésie : les Utraquistes s'étaient réfugiés à Zatec ; on tuait tout ce qui n'était pas allemand, tout ce qui parlait cèque (1).

Les Hussites avaient attendu, avant de se mettre en mouvement, que le plan des croisés se dessinât : une armée se formait en Autriche, les Silésiens envahissaient le Nord de la Bohême ; il eût été imprudent de découvrir Prague. Dès qu'ils connurent les retards de Sigismond, ils s'avancèrent au secours de Zatec. A l'approche des hérétiques, les Allemands levèrent le siège et battirent en retraite. La garnison débloquée se jeta aussitôt à leur poursuite et en massacra plusieurs milliers, le reste se dispersa et un grand nombre de soldats isolés et de trainards périrent de fatigue et de misère dans la forêt (octobre 1421). Les électeurs rejetèrent sur Sigismond la responsabilité de leur honteuse défaite, mais ils ne parvinrent pas à tromper l'opinion publique. Il ne faut pas s'étonner de la fuite des électeurs, disait-on ironiquement, ce n'est pas la peur qui les y a décidés, mais la colère : ils détestent tant les Hussites qu'ils n'ont pas même voulu en affronter la vue.

Au moment où ce qui restait des croisés rentrait en Allemagne, Sigismond avait enfin terminé ses préparatifs et envahissait la Moravie, à la tête d'une armée redoutable : il avait chassé les Turcs de la Transylvanie et conclu avec le sultan une trêve de cinq ans. Après avoir ainsi assuré ses derrières, il voulut mettre à profit les bonnes dispositions des Hongrois. Il ne désespérait pas de triompher des rebelles

(1) Was nit deutsch kan oder einem Beheim gleich ist, das wurde gefangen, zu Tod geslagen und verprant. (Chronikender deutschen Staelte, II, p. 38). — Les électeurs ont ordonné qu'en ohême on tuât tout le monde sans exception, si ce n'est les enfants qui n'ont pas la raison (p. 36). — Les croisés revinrent en Allemagne sans avoir rien fait : doch vorherden so dat Land al umme mit Brande (Chronique des échevins de Magdebourg, p. 378)

avec ses seules forces et l'appui des états limitrophes et particulièrement intéressés à la défaite de l'hérésie. Les Misniens et les Silésiens étaient toujours prêts à recommencer leurs fructueuses razzias ; Albert d'Autriche, plus ambitieux, demandait avant tout, suivant ses propres expressions, à connaître ses « profits et pertes ». Lorsque Sigismond lui eut promis formellement la main de sa fille et lui eut abandonné toutes les places qu'il soumettrait, le duc sentit se réveiller son enthousiasme catholique. Le roi des Romains avait avec lui plus de 80,000 hommes, bien disciplinés et commandés par des chefs habiles, dont le plus célèbre était le fameux chef de bande, Pipa le Florentin. Sigismond s'arrêta longtemps en Moravie, où les seigneurs lui prêtèrent de nouveau serment de fidélité ; pour éviter des résistances possibles, il avait fait entourer la diète par ses soldats. Les nobles se soumirent sans protestation : ils étaient fatigués de la domination des Praguois, inquiets des tendances démocratiques des Taborites, ils tenaient les biens du clergé, c'était l'essentiel. Beaucoup de seigneurs bohêmes imitèrent l'exemple des Moraves. La situation devenait grave. Plzen bravait toutes les attaques hussites ; comme en 1420, la force de résistance se concentrait à Tabor et à Prague et comme en 1420, les Praguois appelèrent à leur secours les bandes taborites. Zizka fit dans la capitale une entrée triomphale, comme le prince du pays, dit Brezova (1). Lorsque les voitures de guerre et les chevaliers franchirent les portes, précédés des prêtres qui, suivant la coutume, portaient le Saint-Sacrement, les cloches sonnèrent à toute volée, le clergé utraquiste s'avança en procession et offrit au redoutable aveugle l'hostie consacrée ; le peuple poussait des cris de joie et distribuait des vivres en abondance à ces soldats de Dieu qui allaient combattre pour la foi et l'honneur de la nation. Le clergé praguois avait encore à sa tête le prêtre Jean et ce fut sans doute lui qui reçut Zizka et conclut avec lui, au nom de la commune, une alliance offensive et défensive.

Zizka partit aussitôt pour Kutná Hora et s'y établit pour

(1) Brez., p. 523.

attendre l'arrivée de Sigismond. L'empereur ne franchit la frontière de la Bohême qu'au mois de décembre (1421), il s'avancait avec une lenteur et une indécision qui détruisirent tout l'avantage qu'il tirait de sa supériorité numérique. Nous connaissons fort mal le détail des événements, — la chronique de Brezova finit brusquement au début même de la croisade, — mais les renseignements incomplets et obscurs dispersés dans divers écrivains permettent d'affirmer avec certitude que jamais le génie militaire du général hussite ne fut plus grand ; il devina et employa tous les procédés des grands capitaines modernes : rapidité des mouvements, concentration des troupes contre un ennemi dispersé, choix habile du champ de bataille et emploi décisif des armes nouvelles, prudence vigilante et stratagèmes ingénieux, tels sont les caractères principaux de cette campagne qui suffirait à elle seule pour mériter à Zizka la réputation d'un général de premier ordre.

Le 21 décembre (1), Zizka quitta Kutna Hora et se dirigea vers Kolin. L'armée était à peine en rase campagne qu'elle fut attaquée par les Hongrois, mais les Bohèmes s'entourèrent aussitôt de leurs charriots, et derrière leurs barricades mouvantes, repoussèrent tous les assauts, tandis que leur artillerie infligeait aux royaux des pertes sérieuses. Déjà cependant la nouvelle de la défaite des Hussites s'était répandue à Kutna Hora ; les catholiques, très nombreux, attendaient avec impatience l'occasion de rejeter le joug des Praguois, le séjour prolongé des hérétiques avait réveillé toutes les passions ; profitant du trouble général, quelques mineurs ouvrirent aux royaux une des portes de la ville. Tous ceux qui étaient soupçonnés de pencher vers l'erreur furent massacrés, on n'épargna que les habitants qui purent montrer quelque relique cachée pendant la domination pragoise. Surpris par cette défection, les Taborites se replièrent, en se déroband à l'armée ennemie qui les entourait ; cernés de nouveau le lendemain, ils s'ouvrirent de nouveau passage par un sanglant combat nocturne.

(1) Pour cette campagne de Zizka, les faits ont été établis par M. Palacky III, 2, p. 131-139.

Mais ils avaient perdu leur base d'opérations et ils étaient trop faibles pour tenir la campagne contre des ennemis trois fois plus nombreux ; Zizka alla chercher des renforts, sans que Sigismond pensât à inquiéter sa marche ; le froid était devenu très rigoureux, le roi prit ses quartiers d'hiver et dispersa ses soldats dans les villages situés entre Kolin et Kutna Hora. Il avait ordonné de ménager les habitants, mais ses ordres timides ne furent pas exécutés et les Hongrois ne montrèrent ni moins de férocité ni moins de cupidité que les Allemands (1). Sigismond attendait, plein des plus riantes espérances, l'effet que ne manquerait pas de produire l'échec des Taborites et les défections qu'il entraînerait, lorsque, le 6 janvier, au matin, Zizka, revenu rapidement avec des renforts, se jeta sur les envahisseurs, enleva le village de Nebovid qui se trouvait au centre de leurs lignes et coupa ainsi en deux leur armée. Sigismond perdit la tête (2) et s'enfuit de Kutna Hora en y mettant le feu, mais les Hussites enlevèrent la ville, éteignirent l'incendie et poussèrent les fuyards l'épée dans les reins. La route était jonchée des cadavres des habitants qui n'avaient pas osé attendre le retour des alliés qu'ils avaient trahis et mouraient de froid et de faim. Pipa, le vrai chef de l'armée hongroise, essaya d'arrêter les Taborites à Habry : au premier choc ses soldats se débandèrent ; il fit de nouveau front à Nemecky Brod, il fallait laisser à Sigismond le temps de fuir. Zizka ordonna l'attaque immédiate ; les Hongrois démoralisés jetèrent leurs armes, beaucoup périrent écrasés aux portes de la ville, un plus grand nombre encore se noya dans la Sazava. La rivière était prise, mais la glace céda sous le poids des fuyards. Le lendemain, Zizka ne réussit pas à prendre Nemecky Brod, mais le combat reprit avec fureur le surlendemain ; les habitants demandèrent à traiter et déjà les pourparlers étaient commencés lorsque quelques

(1) *Sigismundus, populo hereditario non parcens, magnas in regno Bohemiae edebat vastitates.* — Turotzius, cité par Katona, *Historia critica regum Hungariaei*, XII, 386.

(2) *Rex terga vertit et hosti tum res, tum animi ferocitatem reddidit* (id., id.).

soldats entrèrent dans la place et ouvrirent les portes à leurs compagnons ; la ville fut mise à feu et à sang (1). Pendant ces deux jours de combat Sigismond avait continué sa route, Zizka s'arrêta ; les résultats obtenus étaient assez glorieux pour satisfaire les Hussites. En quatre jours, ils avaient livré trois batailles rangées, pris deux villes fortifiées, tué aux ennemis plus de 12,000 hommes, ramassé plusieurs milliers de prisonniers, des drapeaux, des centaines de voitures ; cette fois la joie de la victoire n'était plus attristée comme au Vysehrad par la pensée que les vaincus aussi étaient des Cèques ; c'étaient bien des étrangers, des ennemis qui pourrissaient sur les routes de Kutna Hora à la Moravie. La seconde croisade comme la première se terminait donc par l'éclatante défaite des catholiques. Zizka aurait pu profiter de son succès pour faire reconnaître par toute la Bohême l'autorité du parti taborite modéré et assurer ainsi la victoire de la révolution en cimentant l'union des divers groupes hussites ; il ne comprit pas l'importance du moment et perdit ainsi une occasion unique de faire du parti de la victoire un parti de gouvernement. Les triomphes de Nemecky Brod ne restèrent pourtant pas sans résultat. Vysehrad avait donné aux Hussites la domination de toute la Bohême, Nemecky Brod leur valut l'alliance de la Pologne.

Depuis quelque trente ans, les relations étaient très amicales entre la Bohême et la Pologne : une alliance, conclue entre Wladislav Jagellon et Vaclav en 1395, avait duré jusqu'en 1409, et une troupe nombreuse de chevaliers cèques avait aidé les Polonais à battre à Tannenberg les chevaliers de l'Ordre Teutonique. Les relations commerciales entre les deux pays étaient très actives, et un grand nombre de jeunes Polonais étudiaient à l'Université de Prague. Ils répandirent dans leur patrie les doctrines nouvelles, et Huss y

(1) Zizka montra une profonde douleur de la ruine de Nemecky Brod qui avait été détruite malgré les négociations commencées. Le 26 mars 1423, il écrivit : « J'envoie dans vos villes afin que tous les fidèles se rassemblent à Nemecky Brod, le mercredi ou le jeudi qui suivra Pâques, et que nous fassions pénitence là où nous avons péché. (Vybor, II, p. 281).

compta bientôt des disciples dévoués (1). Jérôme séjourna quelque temps à la cour du cousin de Wladislav, Witold, grand duc de Lithuanie sous la suzeraineté de la Pologne, et souleva « dans le clergé et dans le peuple plus d'émotion qu'il n'y en avait eu dans le diocèse de mémoire d'homme (2). » A Constance, les ambassadeurs de Wladislav se joignirent aux Cèques pour protester contre le jugement et la condamnation de Huss, et Sigismond manifestait des craintes sérieuses de voir se propager l'hérésie dans les provinces de la Vistule (3). Sans la résistance des prélats et de leurs amis, dit Eschenloer, l'obéissance chrétienne serait plus rare et plus difficile à obtenir en Pologne qu'en Bohême (4).

Wladislav, ancien païen converti, s'efforçait cependant de ne donner prise à aucune accusation d'hérésie, mais la politique ne triompherait-elle pas de ses scrupules et n'amènerait-elle pas un rapprochement entre lui et les Hussites ? Sigismond, époux de Marie de Hongrie et héritier de Casimir le Grand, avait toujours réservé ses droits à la couronne de Pologne, il ne cachait pas surtout son désir de réunir de nouveau à la Hongrie les provinces au Nord et à l'Est des Carpathes qui s'étaient soumises à Witold : Jagellon ne chercherait-il pas à se prémunir contre les revendications éventuelles du roi des Romains, en soutenant ses sujets révoltés ? Presque toujours en guerre avec l'Ordre Teutonique, ne favoriserait-il pas une insurrection qui divisait les forces de l'Allemagne et l'empêchait de surveiller sa frontière Nord-Est. Cependant, lorsqu'arriva en Pologne une première ambassade hussite qui offrit à Jagellon la couronne de Bohême, il refusa. Une nouvelle tentative des Cèques auprès de Wladislav ne fut pas plus heureuse ; ils s'adressèrent alors au grand duc de Lithuanie et trouvèrent auprès de lui un tout autre accueil.

(1) Docum., p. 30. Michała Wisniewskiego historia literatury polskiej (t. II, p. 60).

(2) Docum., p. 506.

(3) Von der Hardt, IV, p. 328.

(4) II, p. 89.

Witold, un des plus grands politiques de l'histoire slave, avait compris que la Pologne, menacée sans cesse par l'Allemagne, où elle ne trouverait jamais que des alliés incertains, ne résisterait à la poussée de la race germanique vers l'Est qu'en s'appuyant sur les masses profondes des Slaves qui s'organisaient sur ses derrières (1). Le principal obstacle à toute union durable des Polonais, des Lithuaniens et des Russes était dans la religion, dans l'hostilité des Grecs et des Latins. Faire disparaître cette antipathie de croyances qui seule séparait des peuples unis par la communauté de race et d'intérêts, c'était rendre à jamais impossible tout retour offensif de l'Allemagne. La question avait d'ailleurs pour Witold une importance toute spéciale : ses domaines étaient très étendus ; malheureusement, l'union entre ses nombreuses possessions n'était pas plus solide que celle de la Lithuanie et de la Pologne. Pour rendre ces conquêtes définitives, pour faire un royaume de ce qui n'était qu'une agglomération de provinces sans autre lien que la vie et les victoires d'un homme, il fallait faire de Wilno la capitale religieuse comme elle était déjà la capitale politique et constituer une Église nationale qui grouperait tous les Slaves septentrionaux, grecs ou latins. Le moyen d'union qu'il cherchait, Witold espéra l'avoir trouvé dans le Hussitisme. Seulement, il n'était pas maître d'agir ; il était vassal de la Pologne, et Wladislav était en quelque sorte sa caution devant l'Europe. Séparé de lui, il n'était plus qu'un de ces chefs tartares qui pouvaient soumettre d'immenses territoires, mais à qui il était interdit de fonder un empire solide et durable. Il s'appliqua à gagner du temps, à ramener son cousin à une politique moins pieuse et plus nationale, plus utile à l'Église aussi, ajoutait-il, puisqu'elle devait, en échange de quelques concessions, lui donner des millions de nouveaux sujets. Ces projets, fort bien commentés par les grands succès des Cèques en 1420 et au commencement de 1421, ébranlèrent Wladislav, et lorsque l'ambassade bohême revint à Prague, au mois de juin 1421, elle ramenait avec elle un envoyé polonais, Wyszek Raczynski, qui déclara

(1) Voir sur le rôle de Witold, l'excellente histoire de Pologne par Caro.

que son maître était prêt à accepter la couronne de Bohême.

Le rapprochement des Polonais et des Hussites produisit dans l'Empire une très vive émotion : Sigismond et les princes allemands, avertis du danger, comprirent qu'il fallait faire échouer à tout prix les projets de Witold. Pendant l'année 1421, la cour de Jagellon fut le théâtre d'une lutte diplomatique très ardente : c'était là et non à Prague que devait, semblait-il, se dénouer la question hussite. Le plus menacé par cette alliance slave, c'était l'électeur de Brandebourg ; il conjura le péril avec beaucoup d'habileté, se jeta lui-même dans les bras de la Pologne, conclut avec elle une alliance offensive et défensive, et à Cracovie, le 8 avril 1421, un traité de mariage fut signé entre le second fils de Frédéric et la fille de Wladislav, Hedwige (1). C'était un échec grave pour Witold ; mais c'était une défaite pour Sigismond, qui ne redoutait pas moins l'alliance polonaise-brandebourgeoise que l'union de Wladislav et des Hussites (2). Il ne désespérait pas, avec l'appui des évêques, de ramener le roi de Pologne, mais, suivant sa coutume ordinaire, négociait de tous les côtés à la fois, et cherchait à tromper tout le monde. Il se prit à ses propres pièges. On n'ignorait pas à la cour de Jagellon que le roi des Romains excitait sous main les Chevaliers Teutoniques à reprendre les hostilités, un dernier trait supprima toutes les incertitudes. On apprit tout d'un coup qu'une ambassade bohême avait été traîtreusement arrêtée à Ratibor (3). « Ce fut aussitôt dans tout le pays un grand bruit et un grand tumulte ; tous disaient que, quelle que fût la volonté du roi, ils voulaient délivrer les prisonniers, quelquesang qu'il en pût coûter (4). » « Les Polonais n'abandonneront jamais les Bohêmes, disait le neveu de

(1) Caro, *Liber Cancellariæ Stanislai Ciolek*, nos 2 et 3.

(2) Riedel, *Codex diplomaticus Brandenburg. II*, Haupttheil, B. III, p. 393 et sq.

(3) V. une excellente monographie de M. Kopetzky (*Die Gefangennahme der hussitischen Gesandten in Ratibor. — Zeitschrift der schles. Gesch. Vereins*, IX, 209).

(4) *Script. rer. Silesiac.* VI, p. 13.

Wladislav, Korybut, parce qu'ils parlent la même langue et sont de même race (1). » Le roi dut céder à l'opinion, et au mois d'octobre, une ambassade lithuanienne arriva à Prague pour s'entendre sur une expédition prochaine.

Cette expédition n'eut pas lieu, mais les difficultés, cette fois, vinrent de Bohême : tous, en effet, ne voyaient pas avec plaisir les projets de Witold ; parmi ceux qui avaient offert la couronne à Wladislav, quelques-uns et Zizka à leur tête avaient les mêmes pensées politiques que le grand duc, beaucoup d'autres étaient surtout sensibles à l'espérance de mettre fin à la domination des radicaux. Il était naturel que ceux-ci, hostiles en principe à la royauté, n'assistassent pas sans défiance à des négociations dirigées surtout contre eux. Jean de Zéliv avait protesté à Prague contre ces intrigues diplomatiques et il fit repousser les offres de Witold. Le grand duc ne se laissa pas plus décourager par les méfiances des radicaux que par les timidités des catholiques. Bien servi par les victoires de Zizka, il fit épouser à Wladislav une de ses parentes, Sonka ou Sophie, et sûr désormais du roi de Pologne, il se prépara à prendre partout l'offensive, excita les Tartares et les Turcs à envahir la Hongrie, réunit sur la frontière de l'Ordre Teutonique une armée formidable et enfin accepta la couronne de Bohême et nomma gouverneur général du royaume le neveu de Wladislav, Sigismond Korybut. Celui-ci appela autour de lui tous ceux qui voulaient combattre pour les Cèques et entra en Bohême à la tête d'une troupe de volontaires. Le parti radical venait de perdre son chef, le prêtre Jean ; Korybut fut reconnu dans presque tout le pays. Jamais la situation n'avait été aussi grave pour l'Église ; en présence de la Bohême et de la Pologne, unies et victorieuses, l'Allemagne restait inactive et divisée, elle n'avait à opposer à Zizka et à Witold que Sigismond ; elle chercha au moins un chef plus capable de la protéger. Ses talents et sa position désignaient tout naturellement aux suffrages Frédéric de Brandebourg, et ce fut lui que la diète de Nuremberg (juillet 1422) choisit pour commander la croisade qu'elle avait ordonnée.

(1) Script. rer. Silesiac. p. 10.

Il fit preuve d'une remarquable habileté. Le plan le plus simple était de diriger une double expédition contre la Pologne et la Bohême ; menacé au Sud par les hérétiques, au Nord par Wladislav, l'Empire devait secourir les Chevaliers Teutoniques et les Cèques. Mais ce plan était très imprudent ; il favorisait les projets de Witold en forçant Wladislav toujours indécis à se jeter dans les bras de son cousin et cimentait l'alliance slave encore incertaine. L'électeur de Brandebourg s'attacha au contraire à séparer complètement les deux questions polonaise et cèque, abandonnant à Jagellon l'Ordre Teutonique, évitant tout ce qui pouvait donner à la guerre le caractère d'une guerre de races. Après avoir ainsi préparé la dissolution de la coalition slave, il pensa à organiser les deux armées qu'il allait avoir à commander. A côté de l'armée des croisés, on avait en effet décidé la formation d'une armée permanente et soldée qui, recrutée avec soin et grossie par les catholiques bohêmes, devait se maintenir dans le pays et rallier tous ceux qui n'avaient accepté la communion sous les deux espèces que contraints et forcés. On n'avait d'ailleurs aucun secours à attendre de Sigismond ; il avait témoigné les intentions les plus belliqueuses, mais il était trop irrité contre Frédéric pour vouloir contribuer à son triomphe ; il se consacra tout entier à des négociations aussi maladroites que malheureuses avec le roi de Pologne et l'Ordre Teutonique.

Pendant que l'Allemagne tâchait de s'organiser sous la haute direction de Frédéric, Korybut s'affermissait en Bohême ; il avait été reconnu roi par la diète, avait communiqué sous les deux espèces, et sa prudence, sa modération et son habileté lui avaient ramené nombre de ses adversaires. Ne partageant nullement les idées étroites et la piété timide de son oncle, mais plutôt la tolérance un peu indifférente de Witold, il s'était aperçu dès le premier jour que le seul moyen d'établir son autorité en Bohême était d'accepter les nouvelles doctrines sans hésitation et sans réserves ; non seulement il se rallia au Hussitisme, mais il annonça son intention de rétablir dans le royaume l'unité religieuse en amenant à l'Utraquisme tous ceux qui résistaient encore. Il écrivait à

Ulrich de Rosenberk pour l'exhorter « à ne plus s'opposer à la loi divine et à ne plus combattre la vérité prouvée par l'Écriture (1). » En même temps, il prenait, de concert avec la Commune de Prague, des mesures sévères contre les péchés publics, interdisait les querelles, les jeux, les danses, etc. (2). Cette fermeté lui concilia les Calixtins et même les Taborites modérés. Zizka, dont l'ardeur pour l'alliance polonaise s'était un peu refroidie et qui avait même hésité assez longtemps à reconnaître Korybut (3), se déclara en sa faveur, et dans une lettre éloquente, engagea tous les Hussites à se soumettre au nouveau gouverneur. « Apprenez, seigneurs et frères, écrivait-il, que nous et les frères de Tabor, de Domazlice, de Klatov, de Susice (Schüttenhofen), de Pisek et autres seigneurs, chevaliers et nobles, ainsi que les communes de Prachatice et d'Horazdovice, qui sont volontairement unies à nous et nous accordent leur confiance à moi, à Chval et à Buchovec (4), avons accepté son Altesse le prince Sigismond pour allié et gouverneur général du pays. Nous sommes prêts à lui obéir, à l'aider et à le servir fidèlement, s'il plaît à Dieu, pour tout ce qui est bien ; nous vous prions, vous tous, d'oublier les colères, les querelles, les discordes qui vous ont séparés les uns des autres depuis que vous êtes en vie, depuis un an, ou qui vous divisent encore, afin que vous puissiez réciter Notre Père et dire en toute sûreté de conscience : pardonne-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. Si vous ne le faites pas, si vous voulez continuer vos querelles, vos mensonges, vos alliances particulières, avec l'aide de Dieu et le secours du prince, des seigneurs conseillers, des autres seigneurs, chevaliers et nobles, et de toutes les communes fidèles, nous vous contraindrons à la paix, et nous punirons les coupables sans acception de personne. Promettez-nous de nous aider dans cette œuvre!... Vous devez honorer vos chefs, les bourg-

(1) Archiv c., III, p. 239.

(2) Id., I, p. 214.

(3) Windecke, chap. 88.

(4) Deux chefs taborites sur lesquels nous ne savons à peu près rien.

mestres, les conseillers et les juges; aimez-vous les uns les autres, et ainsi, Dieu et sa Sainte Grâce seront avec nous et nous donneront le succès dans toutes les justes entreprises (1). » Les Taborites exaltés n'écoutèrent pas cependant les exhortations de leur général, et Zizka lui-même ne garda pas longtemps les mêmes dispositions. Quelles que fussent la modération et la réserve du prince, il était forcé par sa situation de chercher ses alliés parmi les nobles et dans le parti modéré (2); il dut prendre des mesures pour rétablir un peu d'ordre dans le pays, défendit les courses militaires, travailla à rendre plus solide à Prague même la domination des Utraquistes, rappela ceux qui avaient été expulsés pendant le triomphe momentané du prêtre Jean. Il réussit ainsi à étendre les bornes de son autorité d'abord fort restreinte : la Commune vota une solde fort élevée aux volontaires polonais; Korybut reçut ensuite le droit de battre monnaie, de disposer, sous certaines réserves, des biens nationaux. Mais ces progrès accrurent l'irritation des Taborites extrêmes; Zizka s'offusqua du crédit dont jouissaient quelques seigneurs, et sans rompre encore ouvertement avec Korybut, il se renferma dans une neutralité malveillante.

Korybut, pour maintenir son influence, aurait eu besoin de succès militaires; malheureusement, ce n'était pas un chef d'armée, mais un chef de bande. Il avait appris la guerre en Silésie, où elle ne consistait qu'en surprises, en escarmouches, en razzias, et de plus, il n'avait pas pour lui les Taborites, qui formaient la seule force sérieuse; ses expéditions, entreprises au hasard et mal conduites, échouèrent; il voulut réparer ses insuccès par une victoire éclatante et mit le siège devant Karlov-Tyn. Ce château, le mieux fortifié de ceux qu'occupaient encore les royaux, était situé à une assez faible distance de Prague, et il était pour la capitale, sinon une menace, du moins une inquiétude. Sa chute aurait eu non-seulement une grande importance militaire, mais encore un grand effet moral. Construit par Char-

(1) Archiv c., III, p. 233-240.

(2) « Il caressait les nobles et ceux qui voulaient vivre tranquillement, » *Æneas Sylv.*, c. 44.

les IV, qui avait ordonné d'y garder les joyaux de la couronne, il était comme le sanctuaire de la royauté. Sa soumission aurait été la proclamation de la déchéance des Luxembourgs. Korybut réunit devant la place ses meilleures troupes et une formidable artillerie (1). Malgré l'héroïsme de la garnison et l'épaisseur des murailles que n'ébranlaient pas les grosses pièces des Hussites, la situation des assiégés devenait critique, les vivres s'épuisaient et les catholiques calculaient déjà le jour où ils seraient réduits à capituler; il était temps que l'armée allemande entrât en campagne.

Comme l'a dit très justement un historien, la deuxième croisade avait échoué faute d'unité dans le commandement, on avait eu des soldats et pas de chef; cette fois-ci, on eut un chef et pas de soldats. L'enthousiasme avait été très refroidi par l'issue lamentable du siège de Zatec (1421); il semblait du reste que la diète de Nuremberg eût pris à tâche de rendre toute organisation impossible. Chaque état devait fournir deux contingents, l'un pour la croisade, l'autre pour la guerre permanente: on fixa deux lieux de réunion, Nuremberg et Cheb (Eger), deux dates, 29 septembre et 19 octobre (1422), mais on mêla les deux troupes, si bien qu'il fut impossible de former les deux armées; les rôles avaient été dressés avec une inconcevable légèreté, les états les plus puissants n'avaient à fournir que des contingents tout à fait dérisoires, la Saxe, par exemple, 20 archers; d'autres avaient été complètement exemptés moyennant un tribut qu'ils avaient payé à Sigismond. Quand les soldats arrivèrent vers la fin de l'automne, le découragement s'empara de tous les cœurs; les Allemands étaient vaincus avant d'être entrés

(1) Non moins redoutable du reste aux assiégeants qu'aux assiégés, comme nous pouvons le voir dans une lettre du chapelain de Karlov Tyn, reproduite par André de Ratisbonne dans son *Diarium sexennale*: « Pendant que les Hussites campaient devant le château avec une armée et cinq machines de siège, ils ont lancé avec ces machines 9032 boulets en pierre, 1822 tonneaux remplis d'ordures, 22 tonneaux enflammés. Du gros canon, qu'on nommé Prazka, ils ont tiré 6 fois, alors il a éclaté; de même, du canon nommé Jarmir, ils ont tiré 7 coups, il éclata le huitième jour après l'Assomption, par la volonté de Dieu; de même, du canon Rochlitz ou le rapide, ils ont tiré sur la fontaine 37 coups, et il a ensuite éclaté par la volonté de Dieu. »

en campagne. Aucun historien ne nous a laissé le récit de cette troisième croisade, mais Riedel, Bezold et Palacky ont publié des lettres et des documents diplomatiques qui permettent de suivre jour par jour les événements. Les deux seuls princes qui fussent venus en personne, étaient, sans parler du général en chef, Frédéric, les évêques de Würzburg et de Bamberg ; à la vue de ces bandes indisciplinées, déjà fatiguées par les marches, ils conseillèrent une retraite immédiate. « L'archevêque de Trèves ne vient pas, écrit Jean de Würzburg, et nous ne voyons arriver personne des provinces du Rhin ; nous avons appris que le roi a reçu de l'argent des villes impériales et les a dispensées de prendre part à l'expédition. Les nouvelles que nous recevons du Brandebourg et des Misniens ne sont pas meilleures ; il vaudrait mieux renoncer à toute tentative plutôt que de s'exposer à un échec certain (1). » Mais le cardinal-légat et le roi des Romains protestaient contre tout ajournement. Frédéric, convaincu lui aussi qu'il courait à une défaite inévitable, se serait mis, en se retirant, dans une position des plus délicates : il avait de redoutables ennemis, son alliance avec la Pologne inspirait des soupçons même à ses partisans, Sigismond ne manquerait pas de l'accuser de tiédeur et même de connivence avec les hérétiques ; qui sait s'il n'irait pas, comme le lui conseillait jadis le duc d'Ingolstadt, jusqu'à enlever à Frédéric le Brandebourg ? Mieux valait un désastre qu'une retraite honteuse. Il traversa la Sumava et arriva à Tachov ; il n'avait avec lui que quelques milliers de soldats, mais il comptait sur les Misniens qui guerroyaient dans le Nord de la Bohême et sur les seigneurs catholiques ; le parti royal était encore assez fort dans le Sud et l'Ouest, où, grâce aux secours de Plzen et de Budejovice, Ulrich de Rosenberk, toujours battu, jamais soumis, tenait en échec les Taborites ; vers le Nord, les seigneurs de Steinberg, de Plauen, Frédéric et Hanus de Kolovrat reconnaissaient pour chef le vaillant et habile Nicolas de Lobkovice. Mais c'était un mauvais moment pour s'adresser aux seigneurs ; Sigismond venait de révoquer toutes les donations qu'il leur

(1) Riedel, p. 421. — 29 sept. 1422.

avait faites, et ce décret, bien qu'il ne fût pas exécuté, avait laissé chez ses partisans une extrême irritation. Aucun renfort n'arriva de Bohême à Frédéric, et il apprit que le margrave de Misnie, dont la position n'était pas moins critique, battait en retraite : il n'avait guère que 3000 chevaux ; Magdebourg, la Saxe, les princes voisins ne faisaient aucun préparatif (1), les fourrages devenaient rares, et il eût été très imprudent, dans de telles conditions, de s'engager plus avant dans le pays. L'électeur envoya cependant messagers sur messagers au margrave de Misnie pour l'inviter à revenir sur ses pas. Les assiégeants de Karlov-Tyn n'avaient plus, disait-il, que 4 à 5,000 hommes ; ils avaient même renvoyé leur grosse artillerie ; il le suppliait donc, en son propre nom et au nom du roi des Romains, de réunir de nouveau son armée ou au moins sa cavalerie, et de revenir vers Petersburg (2). Il courut lui-même près de Most, eut une entrevue avec le margrave, et le décida à reporter son armée en avant ; mais, à la nouvelle que les Silésiens qui combattaient avec lui s'étaient déjà débandés, Guillaume de Misnie oublia ses promesses et quitta la Bohême. L'évêque de Würzburg le suivit bientôt (3) et Frédéric resta sans autres forces que celles de quelques seigneurs cèques, qui l'avaient enfin rejoint.

Ce désarroi irritait d'autant plus l'électeur qu'une attaque sérieuse semblait avoir alors des chances de succès. Karlov Tyn tenait toujours et Korybut impatienté et découragé avait emmené presque toute l'armée hussite assiéger Opocno. La longue résistance de Karlov Tyn avait relevé les espérances de tous les ennemis du prince polonais. Les Taborites extrêmes, ceux que commandait le fougueux catholique converti, Bohuslav de Schwamberg, et qui n'avaient jamais reconnu Korybut, crurent le moment venu de reprendre le gouvernement. Ils s'avancèrent rapidement vers Prague, et sans se laisser arrêter par les propositions des conseillers de la Vieille-Ville qui n'osèrent pas engager le combat, ils entrèrent dans

(1) Riedel, p. 423.

(2) Au nord de Jeschnice, dans le cercle de Rakonice.

(3) Riedel, p. 430.

la Nouvelle-Ville qui était toujours le centre le plus ardent du parti démocratique et qui les accueillit avec enthousiasme; ils essayèrent d'enlever la Vieille-Ville par surprise, mais se retirèrent devant l'attitude énergique des bourgeois et des Polonais. Korybut accourut à la nouvelle de l'audacieuse tentative de Bohuslav de Schwamberg (octobre 1422), et prit des mesures sévères pour éviter à l'avenir de semblables coups de main. Les complices les plus compromis des Taborites avaient pris la fuite, leurs biens furent confisqués, quelques autres furent arrêtés; le bannissement fut décrété contre tous ceux qui attaqueraient Witold ou Korybut. Les radicaux tentèrent une dernière fois la fortune: la foule délivra les Taborites retenus en prison, mais l'émeute fut vaincue et cinq des coupables furent condamnés et exécutés sur le champ (1).

Ces exécutions marquaient la rupture définitive de Korybut et des Taborites: il ne régnait plus par eux, il dut régner contre eux et il essaya de donner satisfaction aux Utraquistes. Leur rêve, à eux, c'était la réconciliation avec l'Eglise; comme Witold, ils ne voulaient pas rompre avec Rome, mais fonder avec sa permission et sous son autorité une Eglise nationale slave. L'électeur de Brandebourg, d'autre part, n'était nullement hostile à une politique de compromis et de modération; en 1422 comme en 1420, il croyait qu'il fallait renvoyer à un concile les questions religieuses et que ce ne serait pas trop payer la paix que de permettre la communion sous les deux espèces. Des négociations s'ouvrirent à Kadan entre Frédéric et Korybut, mais malgré la bonne volonté réciproque des deux partis et bien que par une singulière fortune les représentants de la politique de conciliation se trouvassent à la fois au pouvoir en Allemagne et en Bohême, les pourpalers n'aboutirent pas. Ils servirent du moins à sauver Karlov Tyn, qui conclut avec les Hussites une trêve d'un an.

Ce fut le seul résultat de la croisade. Frédéric resta encore deux ou trois mois en Bohême, il cherchait à organiser la guerre « de tous les jours ». De temps en temps on voyait

(1) Sur ces événements, v. *Starí letopisove*, p. 54-55.

arriver d'Allemagne quelques centaines d'hommes, sans ordre, presque sans armes, qui s'en retournaient après avoir brûlé quelques villages et ramassé quelque butin. L'anarchie était plus grande que jamais dans l'Empire ; Frédéric n'avait plus d'argent, le pays épuisé ne pouvait plus nourrir son armée ; d'ailleurs sa présence était nécessaire dans ses propres états, il évacua la Bohême, sans que les Hussites daignassent inquiéter sa retraite. Sigismond triompha de son piteux échec, lui renvoya ses anciens reproches de tiédeur : en réalité, l'électeur avait fait tout ce qu'il était humainement possible de faire ; si l'expédition se terminait aussi misérablement, la faute en était, non pas à lui, mais à l'Empereur et à l'Empire. La désorganisation, la division, l'affaissement de l'Allemagne étaient tels qu'elle n'avait pas même été émue par la menace de ce grand empire slave qui se formait à ses portes ; si elle échappa à cet immense péril, elle le dut non à ses propres efforts, mais aux fautes de ses adversaires.

Sigismond, malgré les promesses formelles qu'il avait faites à la diète de Nuremberg, n'avait pris aucune part à la croisade de 1422 ; il préférait en somme la victoire des Hussites à celle de l'électeur de Brandebourg ; uniquement occupé des moyens de punir l'abandon de son ancien ami, il négligeait complètement les affaires bohêmes pour la question polonaise et concentrait tous ses efforts dans la formation d'une coalition contre Wladislav de Pologne. Il avait empêché le grand-maître de l'Ordre Teutonique de ratifier la paix de Melno-See, signée quelques mois auparavant, et lui cherchait partout des alliés ; au commencement de 1423, le roi des Romains, les chevaliers Teutoniques et les Silésiens signèrent une alliance offensive et défensive contre Wladislav. Il ne s'agissait de rien moins que du démembrement de la Pologne. Sigismond reprendrait la Podolie, la Moldavie, la Lodomérie et les territoires qui avaient été autrefois rattachés à la Hongrie ; les Silésiens et l'Ordre, les provinces qu'ils avaient perdues. Pour le reste, les vainqueurs en disposeraient d'un avis commun (1). Les envoyés de Breslau

(1) Script. rer. Silesiac., VI, p. 30-34.

partirent, au mois de février 1423, pour échanger les ratifications. Quel ne fut pas leur étonnement à la nouvelle que Sigismond allait avoir une entrevue avec Wladislav. Ils demandèrent des explications, prièrent le roi de les mettre dans le secret, « de leur faire une gracieuse fin » (1). Leur allié se retrancha derrière une impénétrable discrétion, mais les faits parlèrent bientôt assez clairement. Une révolution politique complète avait eu lieu dans les cours de Pologne et de Hongrie.

Le pape et les électeurs avaient refusé de suivre Sigismond dans son imprudente politique. Martin V était bien résolu, s'il le fallait, à abandonner l'Ordre Teutonique plutôt que de permettre à Witold de prendre une influence décisive sur Wladislav, et laissant le roi des Romains poursuivre ses chimériques projets, il s'était surtout appliqué à rendre la direction des affaires en Pologne au parti catholique battu en 1421. Ses lettres exhortaient sans cesse l'archevêque de Gnesen et ses suffragants à ramener à tout prix le grand duc de Lithuanie (2) : dans les bulles fréquentes qu'il adressait à Wladislav et à Witold, il évitait tout ce qui aurait été de nature à les blesser ; il feignait de ne pas douter du dévouement du grand duc, lui représentait seulement de combien de dangers était semée la voie dans laquelle il s'engageait : c'est un singulier moyen de soumettre les hérétiques, disait-il, que de s'unir à eux ; il rappelait à Witold que son catholicisme était d'assez fraîche date, sa foi devait être d'autant plus prudente qu'un néophyte est exposé à de perpétuels soupçons (3). Sous cette habile direction, les évêques, secondés par les seigneurs, parvinrent à réveiller les scrupules de Wladislav, et Witold ne déploya pas contre eux son activité et son énergie habituelles. L'expédition de Korybut avait été féconde en désillusions ; l'attitude des Taborites, les

(1) Script. rer. Silesiac., p. 36.

(2) 14 mai 1422. Urk. Beit., p. 199-202. Dans une autre lettre (p. 203) : *Prælatos iussuper Poloniæ non destitimus nostris exhortationibus et præceptis animare*

(3) Lettres de Martin V à Wladislav (p. 205) et à Witold (p. 206). — Lettre de Zbygniew Olesnicki (p. 283).

réerves des Utraquistes eux-mêmes avaient blessé le grand-duc qui avait espéré plus d'abandon et d'enthousiasme. L'échec des négociations engagées entre Korybut et Frédéric lui avait été surtout pénible; s'il continuait ses relations avec les Hussites, il rompait avec la chrétienté, Martin V ne le lui avait pas caché, et les menaces ou les prières du pape ne l'avaient pas trouvé indifférent. Il renonça donc, au moins pour quelque temps, à son grand projet d'Empire et d'Église slaves; c'est un moment décisif dans l'histoire du Hussitisme : abandonné par la Pologne, il ne pouvait plus espérer entraîner à lui toute l'Europe orientale et devait borner ses désirs à se maintenir en Bohême; mais c'est aussi un moment décisif dans l'histoire de la Pologne. Ce jour-là, en effet, elle rompait avec les Slaves orthodoxes, ses alliés naturels, elle se condamnait à une politique d'isolement qui la conduisait fatalement à sa perte; entre l'Allemagne, dont la séparait le sentiment national, et les Slaves de l'Est, dont la séparait la religion, elle oscilla désormais, impuissante et isolée, et ni le courage de ses seigneurs ni l'habileté de quelques-uns de ses rois ne triomphèrent des dangers de la position où elle s'était volontairement mise. Certes les souffrances de la Pologne ont été assez longues et ses malheurs assez grands pour expier ses fautes, mais malgré la légitime pitié qu'elle inspire et les sympathies que lui ont acquises l'héroïsme et le dévouement de ses enfants, il n'est pas permis d'oublier qu'elle fut la principale coupable des progrès des Allemands et du recul des Slaves. Heureuse encore la Pologne, si ces terribles leçons du passé lui inspiraient à l'avenir une politique moins étroite et plus habile!

Le triomphe du parti catholique et l'abandon des Hussites supposaient un rapprochement entre Wladislav et Sigismond. Les magnats hongrois servirent d'intermédiaires entre les deux ennemis. Les Magyars n'avaient pour l'Ordre Teutonique qu'une sympathie toute platonique, et aux appels du roi ils répondaient avec une touchante unanimité qu'ils n'avaient nulle envie de se faire tuer pour les Prussiens (1). Ils ne montraient même qu'un assez nonchalant désir de re-

(1) Script. rer. Silesiac., VI, p. 37.

prendre les provinces dont Wladislav les avait débarrassés ; ce n'est pas un des traits les moins curieux de l'histoire des Hongrois que l'inquiétude que leur ont toujours inspirée les conquêtes excessives ; ils sont trop jaloux patriotes pour ne pas craindre de compromettre leur nationalité en ouvrant leur royaume à des races étrangères ou ennemies. Ils eurent une entrevue avec les seigneurs polonais (nov. 1422), et arrêterent les bases d'une alliance entre la Pologne et la Hongrie ; Witold rappela Korybut, et le gouverneur général quitta Prague à la grande satisfaction des habitants et de ses propres soldats. Cependant les négociations traînèrent en longueur ; Korybut s'était arrêté dans sa retraite et ne montrait aucun empressement à obéir à Witold : il lui reprochait de l'avoir compromis et de l'abandonner juste au moment où il entrevoyait le but ; les Bohêmes de leur côté éprouvaient comme un remords de leur rupture (1) : un rapprochement entre les Hussites et les Lithuaniens n'était pas impossible ; Witold n'avait pas renoncé sans tristesse à ses premiers projets et les Russes étaient toujours très favorables aux Cèques. Les seigneurs précipitèrent le dénouement ; Sigismond, Wladislav et Witold eurent une entrevue à Kæsmark (mars 1423). Le roi des Romains abandonna l'Ordre Teutonique et le grand duc, les Hussites. Il leur écrivit qu'il n'avait jamais eu d'autre pensée que de les ramener à l'Église romaine, et que, puisque ses meilleures intentions avaient échoué contre leur obstination, il ne lui restait plus qu'à les abandonner à leur sort. Si Korybut ou Hynek, son ambassadeur, leur avaient fait d'autres promesses, ils avaient dépassé leurs instructions et il n'était nullement lié par leurs déclarations ; il ne voulait pas se mettre en opposition avec la Sainte Église romaine et tout le monde chrétien (*totius christianitatis universitati*) ; cependant, s'ils revenaient à de meilleurs sentiments, il leur offrait sa bienveillante médiation (2). Korybut reçut l'ordre formel de quitter la Bohême et une lettre de Zizka nous apprend qu'il se décida

(1) Urk. Beit., p. 257.

(2) Urk. Beit., p. 288.

enfin à obéir (1). Les évêques obtinrent comme preuve et sanction de leur triomphe une série de mesures sévères contre l'hérésie. Un synode tenu à Leczyc s'occupa surtout des Hussites. « Le poison envahit nos provinces, disent les prélats et les seigneurs, la peste se répand sur notre pays, il faut arrêter le mal avant qu'il ait fait de plus dangereux progrès. » Les relations commerciales avec les Cèques furent soumises à des mesures restrictives, tous les Polonais qui habitaient la Bohême, durent être revenus avant l'Ascension de l'année suivante; toute personne arrivant de Bohême fut examinée par un tribunal de l'inquisition et tenue de prouver l'orthodoxie de ses croyances; les livres cèques furent pros crits, les étudiants et les professeurs de l'Université de Cracovie tenus d'abjurer par un serment solennel les opinions de Huss et de Wiclif. D'autres lois eurent pour but de donner quelque satisfaction aux désirs de réforme : on rappela aux prêtres et aux moines qu'ils étaient obligés de porter le costume de leur ordre et la tonsure, sous peine d'être dépouillés des privilèges ecclésiastiques (2); on les invita à une vie régulière et pure. Ces ordonnances, si elles ne détruisirent pas l'hérésie, en arrêterent au moins le développement et de ce jour le catholicisme ne fut plus sérieusement menacé en Pologne.

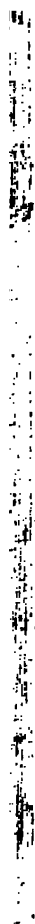
En 1423, finit la première période du Hussitisme, celle qu'on pourrait appeler la période d'établissement. Les papes avaient dans leur lutte contre l'hérésie deux alliés naturels : Sigismond, dont elle ruinait l'autorité ; l'Allemagne, qu'elle menaçait d'un démembrement et dont elle pouvait gagner les peuples à la révolution. Sigismond avait essayé de vaincre les Hussites en se servant des Bohêmes restés fidèles au catholicisme, il avait honteusement échoué. Les princes de l'Empire étaient alors entrés en lice pour réparer une défaite qu'ils attribuaient à la négligence ou à l'incapacité du roi ; ils n'avaient été ni plus habiles ni plus heureux : leur première tentative s'était terminée par la fuite honteuse de

(1) *Archiv cesky*, III, 302.

(2) Michała Wiszniewskiego *historia literatury polskiej*, p. 63, 481, etc.

leurs 200,000 soldats qui n'avaient pas même osé attendre l'arrivée de Zizka ; leur seconde expédition avait eu à peine un commencement d'exécution. L'Allemagne restait impuissante, divisée, absorbée par ses guerres intérieures, et elle allait pendant plusieurs années assister inactive et indifférente aux péripéties du drame qui se jouait à ses portes. Les Hussites de leur côté, victorieux sur les champs de bataille, avaient éprouvé une grave défaite diplomatique. Maîtres incontestés de la Bohême, ils avaient espéré un instant entraîner à leur suite tous les Slaves du Nord et former par leur union avec les Polonais et les Russes un empire puissant et durable, mais l'habileté de la cour romaine, le découragement de Witold et surtout l'habileté des évêques et des seigneurs polonais avaient déjoué leurs desseins. Invincibles chez eux, ils étaient confinés dans leur propre pays ; leur activité, qui aurait eu besoin de se répandre dans le monde, allait s'user sans gloire et sans profit dans de cruelles guerres civiles, jusqu'au moment où un chef nouveau essaierait de reprendre le rôle que Nicolas de Huss était mort trop tôt pour remplir et que Zizka n'avait pas compris, et les lancerait sur l'Allemagne. « En 1423... s'ouvre une période de plusieurs années de combats intérieurs en Bohême et en Allemagne » (1).

(1) König Sigmund und die Reichskriege gegen die Hussiten bis zum Ausgang des dritten Kriegszugs. (Fried. von Bezold, München 1872, p. 135). — Une des monographies les plus remarquables qui aient paru sur ces questions.



CHAPITRE VIII.

L'ANARCHIE EN BOHÈME.

Domination et mort de Jean de Zéliv. — Rupture des Taborites et des Praguois. — L'année sanglante de Zizka, sa mort. — Division du parti taborite : les Orphelins. — Anarchie et ruine du pays. — Le parti démocratique infidèle à son principe.

Nieder, le célèbre théologien, dont les merveilleux succès des Hussites n'avaient pas ébranlé la foi, attribuait à une permission spéciale de Dieu les divisions qui séparaient les hérétiques ; une chose cependant le troublait : lorsque les fidèles, disait-il, préparaient une attaque, aussitôt les anciens ennemis, comme Hérode et Pilate, redevenaient amis (1). Le fait remarqué par Nieder a été signalé par la plupart des chroniqueurs. Le même dévouement à une commune patrie, une haine implacable contre l'Allemagne, une ardente passion pour l'honneur national réunissaient pour le combat les Utraquistes et les Taborites, les paysans et les nobles, les riches et les pauvres. Cette union avait fait la force et les victoires des Hussites. Même cependant dans ces premières années de calme intérieur apparent, certains symptômes annonçaient clairement que cette paix n'était qu'une coalition. Le péril extérieur était le seul lien qui rattachât les unes aux autres des factions très hostiles ; dès qu'il s'éloigna, chacun reprit sa liberté d'action, suivit sa voie particulière ; de là, des controverses, des violences, et

(1) Nieder, liv. III, ch. 10.

enfin la guerre civile. Aucun des deux partis ne réussit à écraser complètement ses adversaires et à se rendre absolument maître de la situation ; la majorité, indécise, dépendait de quelques groupes mal définis, sans convictions bien arrêtées ni idées bien claires, sensibles surtout à leurs intérêts et qui, se portant tour à tour à droite ou à gauche, empêchèrent l'établissement de tout gouvernement solide. Cette instabilité, ces révolutions fréquentes, cette anarchie furent fatales à la Bohême et au Hussitisme ; elles ruinèrent et affaiblirent la nation et usèrent dans des luttes sans issue la force de la Révolution. On a dit, très justement, à ce point de vue, que les succès des premières années avaient été pour les Cèques un véritable malheur. Des défaites ou tout au moins des victoires moins décisives auraient sans doute amené le triomphe du parti le plus avancé et le plus résistant, qui seul était capable de faire produire au mouvement toutes les conséquences qu'on était en droit d'en attendre ; rassurés contre tout retour offensif de l'Allemagne, les Praguois n'eurent plus qu'une pensée, se débarrasser de l'alliance oppressive des Taborites ; il y eut sans doute souvent encore des rapprochements momentanés, des coalitions dans un but déterminé, mais ce ne furent que des trêves d'une heure au milieu d'une guerre perpétuelle.

L'histoire se ressent naturellement de cette confusion et de ces discordes ; elle n'a plus ni le même intérêt ni la même grandeur. En même temps, les chroniqueurs nous font presque absolument défaut ; Brezova s'arrête brusquement, comme s'il reculait devant le récit de ces combats sacrilèges où la victoire et la défaite remplissent l'âme de la même tristesse ; les autres écrivains sont fort incomplets, peu précis, souvent incompréhensibles, et nous avancerions souvent au milieu d'une obscurité presque complète, sans les quelques documents diplomatiques, lettres, bulles, décrets, actes officiels de toute espèce qui ont échappé au temps et aux hommes. Avant d'essayer de retracer les principales phases des révolutions qui s'accomplissent et le caractère général des événements, il est nécessaire de revenir en arrière et de reprendre l'histoire des agitations

intérieures, que nous ont fait négliger la deuxième et la troisième croisades.

Lorsque la mort de Nicolas de Huss eut enlevé aux Bohèmes le seul chef qui fût à la fois assez intelligent, assez influent et assez ambitieux pour soumettre tous les partis à son autorité, deux hommes avaient réussi du moins à retarder les conflits, le chef des Taborites, Zizka, et Jean de Zéliv, le prêtre Jean, qui dirigeait la Commune de Prague. A quel parti se rattachait ce moine défroqué? Il est impossible de le dire avec certitude : il paraît avoir adopté le programme taborite presque tout entier, et nous savons cependant que pendant qu'il gouvernait la capitale, plusieurs personnes accusées de ne pas croire à la transsubstantiation furent arrêtées et brûlées. Ses amis, ses partisans, protestent devant le bourreau, à l'heure de la mort, qu'ils « n'ont aucun doute au sujet du Corps et du Sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ » (1). Peut-être se ralliait-il à cette fraction des Taborites qui appliquait au sacrement de l'Eucharistie le principe absolu de l'interprétation littérale de l'Écriture, et conservait sur ce point la doctrine catholique. Chose remarquable, que les deux chefs du parti avancé aient été l'un et l'autre en désaccord sur un des principaux dogmes avec ceux qu'ils commandaient (2). Jean était d'ailleurs, semble-t-il, beaucoup plus hardi que Zizka en matière de foi et s'éloignait beaucoup plus que lui des Calixtins. Il partageait la haine du chevalier de Trocnov contre la bourgeoisie allemande, mais, tandis que chez Zizka cette haine était surtout nationale, elle était plutôt sociale chez Jean. Comme les Taborites, le moine de Zéliv avait lu dans l'Écriture la condamnation des privilèges, l'égalité des droits et des devoirs. Il n'y eut à Prague, semble-t-il, aucun essai d'organisation socialiste ou communiste, mais il y eut

(1) Script. rer. Bohemic., III, p. 483.

(2) Malgré le passage cité plus haut et l'autorité de M. Palacky, je n'oserais cependant pas affirmer que Jean crût à la transsubstantiation. Brezova dit en parlant des conseillers qui avaient été nommés sous son influence : « Certains d'entre eux, à ce qu'on dit, étaient suspects d'hérésie picarde », p. 480, et Brezova était à même d'être bien renseigné ; il est vrai qu'il est très hostile à Jean.

un effort visible pour appeler à la propriété et à la richesse les classes déshéritées et pour faire passer dans les mains des petites gens, des corporations, des ouvriers, l'administration que s'était toujours jusque-là réservée, sinon en droit, du moins en fait, la haute bourgeoisie. La Vieille-Ville, où cette dernière était plus ancienne, plus riche et plus influente, n'accepta jamais sans résistance la domination de la plèbe et Jean ne vainquit son opposition qu'en fondant la Vieille et la Nouvelle-Ville, en concentrant tous les pouvoirs dans une grande assemblée générale où les ouvriers du Nové Mesto paralysaient l'action des commerçants et des rentiers du Staré Mesto. Courageux, sincère dans son dévouement à la révolution et dans son amour pour les pauvres et les opprimés, bien que sa politique ne fût pas toujours exempte d'ambition personnelle, éloquent et audacieux, il exerça une très grande autorité sans titre ni pouvoir défini ; on a comparé son action à celle des tribuns du peuple à Rome ; il serait plus juste de le comparer aux orateurs des anciennes républiques grecques, véritables ministres dirigeants, dont la puissance, purement personnelle, sans limites précises et sans sanction légale, était aussi souveraine qu'instable.

Jean avait été le principal instigateur de la guerre contre Sigismond ; sa politique victorieuse à la suite des succès de 1420 et de 1421 le désignait à la faveur populaire ; aussi les élections de Prague au mois de juillet 1421 donnèrent-elles la majorité au parti du moine. « Tous les hommes sérieux et riches étaient confondus (1) ». Noble ville de Prague, écrivait un chroniqueur, ce n'était pas le petit peuple qui te gouvernait autrefois. Maintenant les citoyens les plus connus par leur naissance, leurs richesses et leurs vertus, sont mis à mort ou exilés ; les tailleurs, les cordonniers, les ouvriers de toute espèce remplissent le conseil, on y trouve même des étrangers, des paysans venus on ne sait d'où (2). Jean avait été nommé administrateur du clergé avec Jakoubek de Stribro, il avait la haute surveillance religieuse, remplaçait les curés timides ou incertains et assurait ainsi la domina-

(1) Brez., p. 480.

(2) Hôf., II, p. 312-313.

tion de la fraction la plus ardente des Utraquistes, tandis que les conseillers fortifiaient leur position en distribuant à leurs partisans les biens des prêtres et des émigrés. Il y avait cependant à Prague une très forte minorité hostile à Jean, et même au moment de sa plus grande puissance, lors des dernières élections, il n'avait pu empêcher la nomination de quelques hommes du parti modéré. Ils profitèrent de son absence, — il était alors à l'armée, — pour faire décider qu'on enverrait des délégués à la diète de Cesky Brod ; le choix de ces députés fut significatif, c'étaient Jean de Pribram et Procope de Plzen, les deux chefs de l'Utraquisme ultra-modéré (1). La diète, qui avait été convoquée d'abord à Cesky Brod et qui se réunit ensuite à Kutna Hora, avait pour objet de décider si l'on offrirait la couronne au roi de Pologne ; les modérés étaient très favorables à l'alliance polonaise tandis que Jean voyait avec une extrême défiance le rétablissement de la royauté. Il parvint à ressaisir la majorité : Sigismond préparait une nouvelle expédition et les attaques étrangères avaient toujours pour résultat de grouper la nation autour des chefs les plus hardis ; une ambassade que Witold avait envoyée à Prague fut fort mal accueillie, et le 14 octobre 1421, la majorité radicale accomplit un véritable coup d'état. Elle nomma capitaine général de Prague Jean Hvezda de Vicemilice qui reçut un pouvoir dictatorial : il avait le droit de changer et de remplacer les conseillers toutes les fois qu'il le jugerait nécessaire ; tous ceux qui résisteraient ou qui désobéiraient seraient chassés de la ville, jetés en prison ou condamnés à mort (2). Les modérés s'étaient rassemblés à Bethléem et demandaient, avant de reconnaître le nouveau capitaine général, qu'il ne pût rien faire sans l'avis et l'approbation des conseillers régulièrement élus ; ils furent fort étonnés de voir leur demande accueillie ; seulement, dans l'intervalle, Hvezda avait déposé cinq conseillers et les avait remplacés par cinq de ses partisans. Le lendemain, une exécution sommaire prouva à tous que les radicaux ne reculeraient devant aucun

(1) Brez., p. 494.

(2) Brez., p. 497.

moyen. Un des hommes qui avaient le plus contribué à obtenir des Praguois qu'ils enverraient des ambassadeurs à Kutna Kora, était le seigneur Jean de Sadlo. Accusé dans l'assemblée de la Commune avec une violence haineuse, il voulut se justifier en personne ; il était alors hors de la ville ; il demanda un sauf-conduit qui lui fut accordé sans difficulté, mais à peine était-il arrivé qu'il fut arrêté et exécuté sans forme de procès. Cette sentence inique, loin de produire sur les esprits l'impression de terreur qu'en avaient espéré les conseillers, ne fit qu'augmenter l'agitation et accroître les haines. Les prêtres hostiles à Jean de Zéliv attaquèrent dans leurs sermons publics ou privés les conseillers qui avaient chargé leur âme d'un si lourd péché. Rien ne démontre que Jean ait pris aucune part au meurtre de Sadlo et le silence de Brezova, son accusateur, semble même prouver son innocence, mais il avait certainement soutenu les hommes qui avaient constitué à Prague une dictature ; il allait bientôt chèrement expier le crime d'avoir fait appel à la violence pour relever le parti démocratique. Les coups d'état ne fondent rien et les plus justes causes se perdent en ne reculant pas devant l'injustice et l'illégalité.

Les modérés trouvèrent des alliés inattendus dans une fraction des radicaux : une partie des Taborites s'étaient séparés de Jean dans la question polonaise et quelques conseillers de Prague s'étaient prononcés, comme Zizka, pour l'élection de Witold. Ils furent assez influents pour remplacer Hvezda par un partisan déclaré de l'alliance lithuanienne, le seigneur Hasek Ostrovsky de Waldstein (février 1422), et des élections, faites sous la pression de Waldstein, donnèrent la majorité dans le conseil de la ville aux adversaires de Jean. Des poursuites furent aussitôt commencées contre les radicaux les plus compromis, ils furent chassés des biens et des maisons qu'ils avaient occupés, et les vainqueurs se partagèrent leurs dépouilles. Mais tant que Jean vivait, un brusque revirement était toujours à craindre ; ses ennemis résolurent de se débarrasser de lui.

Le 9 mars (1422), ils l'appelèrent devant le conseil sous prétexte de s'entretenir avec lui des affaires militaires, lui

témoignèrent une grande bienveillance, protestèrent de leur désir de paix et de conciliation. Jean demanda la cessation des poursuites commencées et la mise en liberté des individus arrêtés ; l'oubli, une amnistie générale apaiseraient les esprits. Pendant cette conférence, les conjurés avaient envoyé chercher le bourreau et ses aides ; dès qu'ils furent arrivés, ils furent introduits dans la salle et on leur ordonna de saisir Jean et quelques-uns de ses amis. Le moine comprit aussitôt le guet-apens où il était tombé, et il accueillit la mort sans trouble et sans étonnement. Il demanda la permission de se confesser, puis, quand il eut reçu l'absolution, il recommanda au prêtre qui l'avait assisté et qui était un de ses auxiliaires, de ne pas trahir la vérité. « Cher frère, lui dit-il, je ne sortirai pas vivant d'ici, mais j'espère qu'il ne te sera rien fait ; cher frère, si Dieu vient à ton secours, prie les prêtres de rester fidèles jusqu'à la mort à la foule, au pauvre peuple ». Il désigna ensuite les quelques amis entre lesquels il désirait que ses livres fussent partagés, serra la main de son confesseur : « Dieu te protège, cher frère, lui dit-il encore, je te supplie du fond du cœur, prie Dieu pour moi. » Il se mit ensuite à parcourir lentement la salle, les mains jointes, la tête baissée. Sans doute, il pensait à ce « pauvre peuple » qu'il avait tant aimé et auquel il donnait sa dernière parole, il voyait arrêtée la révolution qu'il avait rêvée, brisée l'œuvre d'affranchissement qu'il avait entreprise ; peut-être aussi revoyait-il l'image de Jean de Sadlo, dont le sang demandait du sang. Son courage ne faiblit pas un instant ; pas un instant, il n'eut l'idée d'essayer d'attendrir ses juges. Ses compagnons, le voyant aller et venir librement dans la salle, crurent qu'on le relâcherait, un d'eux le pria d'intercéder en leur faveur. Il lui fit signe de la main : « Crois-tu que je sorte vivant d'ici ? Je vous en prie, mes chers frères, repentons-nous de nos péchés, nous irons ensemble à Dieu, Notre Seigneur ». Ils se confessèrent ; quand ils eurent fini, ils l'appelèrent ; il les suivit sans un mot de colère ou de plainte. Il priait : « Notre Père qui es au ciel, je te remercie de mes souffrances. » Il s'agenouilla devant le bourreau ; « Cher frère Jean, lui dit

celui-ci, donne-moi tes mains que je les lie, je ne puis rien faire sans cela ». Il lui attacha les mains derrière le dos et lui trancha la tête et après lui, à ses neuf compagnons (1). Ainsi périt un des hommes les plus remarquables de la révolution bohème. L'histoire qui offre de si nombreux exemples de morts courageuses, n'en connaît guère de plus simple dans son héroïsme et de plus touchante. Le parti démocratique perdait dans le prêtre Jean un chef énergique et convaincu ; avec lui disparaissait l'espoir d'arriver pacifiquement au triomphe des idées radicales qui avaient fait la force et l'honneur de la révolution à son début, et de maintenir l'alliance des Utraquistes et des Taborites ; Prague redevint le centre des modérés : elle avait été jusqu'alors la capitale des Hussites, elle ne fut plus que la capitale des Calixtins.

Pendant que s'accomplissait le drame de l'Hôtel-de-Ville, une sourde agitation s'était répandue dans la ville ; comme il arrive ordinairement, de vagues nouvelles circulaient ; la foule, anxieuse, pressentait une catastrophe, l'on sonnait déjà le tocsin à quelques églises. Une bande se forma dans la Nouvelle-Ville et se dirigea vers le Staré Mesto. Elle se grossit en route de tous ceux qu'avaient attirés le bruit et le tocsin ; les rues étaient garnies de soldats étrangers dont la vue irritait la fureur populaire. Hasek essaya de calmer la foule en lui assurant qu'il ne manquait rien au prêtre Jean, mais on demandait à voir le moine ; Hasek se troubla, et effrayé de l'attitude hésitante de ses soldats, monta à cheval et disparut ; ses troupes le suivirent. Les partisans de Jean restaient maîtres de la ville. Ils avaient enfoncé les portes de l'Hôtel-de-Ville et découvert le cadavre du prêtre. « A cette vue, ils s'éleva un tel cri, un tel bruit et de telles lamentations, que nul homme ne peut les dépeindre. » Quelqu'un prit la tête du moine, et la foule furieuse se répandit dans la ville après lui. Partout où il passait, les femmes, les enfants, éclataient en sanglots ; un grand nombre d'hommes tombaient

(1) Ce récit est l'analyse du rapport fait par le prêtre qui assista Jean à ses derniers instants. Il a été publié dans les Script. rer. Bohem., III, p. 480-85.

évanouis et privés de sentiment. Le lendemain, quand on ensevelit le supplicié, le prêtre Jacob prit pour texte de son sermon : Ils enterrèrent Etienne, un homme craignant Dieu, et à ces paroles, il s'éleva un immense cri de douleur ; les sanglots et les lamentations recommencèrent ; beaucoup durent être entraînés hors de l'église, à demi-morts, d'autres perdirent la raison. La douleur de la foule se changea bientôt en colère, et alors eurent lieu des scènes de désordre qui, pendant plusieurs jours, remplirent Prague de terreur et de sang. Plusieurs conseillers furent massacrés, les maisons des modérés dévastées ; des bandits, comme il s'en mêle à toutes les émeutes, se ruèrent sur le quartier juif, le pillèrent et égorgèrent un certain nombre d'habitants. Il sembla ainsi un instant que le meurtre de Jean n'aurait d'autre résultat que de fortifier à Prague le parti démocratique et les modérés, épouvantés, ne donnèrent pas signe de vie jusqu'au mois de mai (1422). Mais le groupe radical flottait sans programme et sans direction, les excès populaires rallièrent à l'opposition tous les indécis, et le 17 mai, Jérôme Srol et Jean Charwat, les deux conseillers les plus influents, furent déposés, et Korybut fut reconnu par la Commune.

Il gouverna d'abord sans opposition, les partis réparaient leurs forces et sa prudence, sa bonne volonté lui gagnaient peu à peu de nouveaux partisans. Lorsque cependant il dévoila son intention de gouverner avec la noblesse et de tenter une réconciliation avec Rome, les radicaux reprirent la lutte et, soutenus cette fois par les Taborites, essayèrent de reconquérir l'administration de la ville. Bohuslav de Schwamberk fut repoussé (octobre 1422) ; mais, quelques mois après, Korybut fut rappelé de Bohême. Les deux partis, radicaux et modérés, Utraquistes et Taborites, restaient en présence, livrés à leurs seules forces et libres pour quelque temps de tout souci étranger.

Zizka, lorsqu'il s'était rapproché de la Lithuanie et de Korybut, avait espéré la formation d'un empire slave assez fort pour protéger la religion nouvelle contre toutes les attaques de l'Eglise romaine, et d'une royauté assez indépendante de la noblesse pour défendre contre les abus de la féodalité le

peuple des villes et des campagnes. Il voyait les difficultés de constituer une république bohème et d'ailleurs, n'avait lui-même aucun sentiment d'hostilité contre la royauté. Ancien conseiller de Vaclav, il croyait que Korybut se montrerait, comme le dernier souverain, favorable à la petite noblesse, aux paysans ; une expérience de quelques mois lui démontra son erreur : il comprit qu'une réconciliation avec l'Église romaine ne s'obtiendrait que par l'abandon des principes mêmes du Hussitisme, et qu'une restauration royale ne se ferait que par la noblesse et pour elle. Dès ce moment, il rompit complètement avec toute pensée de négociation ; tous ceux qui essayèrent de se rapprocher du catholicisme ne furent plus à ses yeux que des hypocrites, des traîtres, qui méritaient un châtiment plus sévère que les ennemis déclarés de la Réforme. L'histoire des dernières années de Zizka (de 1422 à 1423) peut ainsi se résumer dans la lutte qu'il soutient à la tête des Taborites contre tous ceux qui veulent et cherchent une transaction. Le parti modéré, redevenu maître de Prague après la courte réaction qui avait suivi le départ de Korybut, se rapproche, pour résister à Zizka, des seigneurs qui, satisfaits de leurs conquêtes, ne rêvent plus que de les faire sanctionner par les autorités régulières, en se mettant à l'abri des revendications radicales.

Les hostilités commencèrent dès les premiers mois de 1423, mais elles furent suspendues presque aussitôt ; au moment de s'engager dans une lutte fratricide, les deux partis éprouvaient des doutes et comme des remords ; ils essayaient de retarder le moment où « l'arche combattrait contre l'arche. » Ce n'est pas un des caractères les moins curieux de ces guerres civiles bohèmes que les trêves, les traités, les colloques, toujours inutiles et toujours recommencés. Les adversaires ne se résignaient pas à la rupture, s'efforçaient d'échapper à la fatalité qui les armait les uns contre les autres, de trouver un terrain neutre, mais leurs principes étaient trop différents pour permettre une réconciliation de quelque durée et chaque tentative de rapprochement ne servait qu'à mieux établir les différences et les contrastes.

Dans cette année 1423, un péril nouveau qui menaçait les Bohèmes détourna un instant l'attention des affaires intérieures. Sigismond, fort mécontent de la conduite des électeurs allemands, cherchait des alliés d'un autre côté, et il avait conçu le projet de vaincre les Slaves par les Slaves, la Bohême par la Pologne. Fort activement secondé par la cour romaine et les évêques polonais, il avait conclu avec Wladislav une alliance contre les hérétiques. Le roi de Danemarck, le margrave de Misnie, à qui Sigismond venait de donner l'électorat de Saxe, Albert d'Autriche et Witold avaient adhéré à la ligue, et l'entrée en campagne avait été fixée au 21 juin (1). Une pareille attaque pouvait être dangereuse ; les Silésiens, les Misniens, les Hongrois, les Polonais et les Autrichiens formaient une armée autrement redoutable que les bandes indisciplinées des croisés allemands. Mais l'expédition projetée ne fut pas même entreprise. Les causes de cet échec nous sont mal connues, mais une des plus graves fut sans doute le peu d'entente qui régnait entre les alliés. Wladislav n'inspirait que très peu de confiance à Albert d'Autriche, et si ces craintes étaient injustes, s'appliquant au roi de Pologne, elles étaient assez expliquées par l'attitude de Witold. Les Russes et les Lithuaniens ne répondaient pas aux appels de Wladislav (2) et leur prince ne montrait aucune ardeur pour une entreprise à laquelle il avait été forcé de consentir, mais dont il désirait peu le succès. Il n'avait pas encore complètement renoncé à son ancien projet d'alliance polonaise-bohême et à ce moment même, il envoyait à Prague un ambassadeur. Sans doute Siestrecz, cet ambassadeur, n'avait d'autre mission que de travailler au bien et à l'affaire commune de toute la chrétienté (3), mais ce zèle était aussi suspect à Sigismond qu'à Martin V.

A peine fut-on sûr en Bohême que l'alliance de Sigismond et de Wladislav n'aurait pas de suite, que les hostilités recommencèrent entre Zizka et les Taborites d'une part, les

(1) Urk. Beitr., I, p. 350.

(2) Urk. Beitr., I, 303.

(3) Sript. rer. Silesiac., VI, p. 42.

seigneurs et les Praguois de l'autre. Une nouvelle trêve fut conclue presque aussitôt, et l'infatigable aveugle conduisit ses soldats dévaster la Moravie et la Hongrie (1). Les Praguois profitèrent de son absence pour se rapprocher de Sigismond : une grande diète se réunit à Prague au mois de novembre 1423; les Utraquistes et les catholiques étaient fort nombreux, mais les Taborites n'étaient pas représentés. Une trêve générale fut conclue jusqu'au mois de novembre 1424 : les prisonniers devaient être remis en liberté et les propriétés rendues; si cependant la paix n'était pas signée avant l'expiration de l'armistice, les catholiques et les Hussites reprendraient leurs prisonniers et leurs conquêtes. 12 seigneurs étaient chargés d'administrer et de pacifier le pays; tout le monde serait tenu de leur obéir et de leur prêter main forte pour réduire les rebelles; les expéditions militaires restaient interdites, et les seigneurs avaient mission de veiller à la sûreté des routes; une grande conférence religieuse aurait lieu à Brno au nouvel an ou à la mi-carême de 1424; les seigneurs catholiques s'engageaient à obtenir des saufs-conduits pour les Utraquistes (2). Bien qu'il ne fût fait aucune mention des Taborites, il était évident que les résolutions de la diète étaient surtout dirigées contre eux; aussi, à la nouvelle de ces décrets, Zizka résolut d'en finir avec ses perfides alliés. Au moment où il venait d'attaquer Sigismond jusque dans son royaume, pendant qu'il exposait son armée à une destruction presque certaine et évitée seulement à force de prudence, de courage et d'énergie, les Utraquistes ne songeaient qu'à traiter, trafiquaient de la vérité.

(1) L'expédition de Zizka en Hongrie est une de ses plus belles campagnes. Elle nous a été racontée par un témoin oculaire (Script. rer. Bohem., III, p. 58-61). Les Hongrois reculèrent devant lui et l'attirèrent peu à peu dans l'intérieur, espérant l'affamer et le ruiner en détail. Mais il opéra sa retraite sans avoir été entamé, ramena ses chariots, ses canons, son butin. Les ennemis furent repoussés dans toutes les attaques qu'ils tentèrent. Découragés, ils finirent par abandonner la poursuite; ce n'est pas un homme, disaient-ils, c'est le diable. Depuis que Zizka avait commencé à combattre, dit le narrateur, ce fut sa plus difficile opération (p. 61).

(2) Archiv Český, III, 240. — Caro, liber Cancellariæ Stanislai Ciolek, n° IV.

Il revint sur eux, le cœur ulcéré, impitoyable; il avait le pressentiment de sa mort prochaine, et il voulait mettre hors de combat ces tièdes « que Jésus-Christ a vomis de sa bouche. » « L'ange de l'extermination » parcourut encore une fois le royaume, laissant derrière lui une large traînée de sang et de ruines, et dans certaines provinces, les légendes populaires gardent encore le souvenir de l'année *sanglante* de Zizka.

Il avait déjà mis à feu et à sang plusieurs villes et villages, lorsqu'il fut atteint sur les bords de l'Elbe par l'armée pragoise. Il était très-inférieur en nombre, mais les renforts que lui amenèrent les seigneurs de Podebrad lui permirent, sinon d'accepter le combat, du moins de se replier en bon ordre. Les Pragois se jetèrent à sa poursuite, mais, sur sa route, il rallia de nouvelles forces et s'arrêta dans une bonne position près de Malesov. Les Utraquistes arrivèrent en désordre, fatigués par une longue marche; ils se croyaient sûrs du succès et ne voulurent pas remettre la victoire au lendemain; ils craignaient de laisser échapper encore une fois leur insaisissable adversaire. Zizka avait caché derrière sa cavalerie quelques voitures chargées de pierres. Au moment où les Pragois traversaient la petite vallée qui s'ouvre au pied de la colline qu'occupait l'armée des Calixtins, la cavalerie taborite s'ébranla, les voitures lancées sur les assaillants rompirent leurs rangs; les décharges répétées d'une artillerie habilement postée augmentèrent la confusion, et les cavaliers, profitant des hésitations et du désordre des Pragois, en tuèrent un grand nombre. La première ligne, en fuyant, porta le trouble et la frayeur parmi ceux qui suivaient; bientôt la déroute fut générale, plusieurs milliers de morts restèrent sur le champ de bataille et Zizka traversa la Bohême sans être inquiété.

Pour faire face à un si redoutable adversaire, les Utraquistes avaient besoin d'un chef. Ils étaient fort irrités contre Sigismond: le roi avait montré un désir extrême de conciliation, avait promis les sauvs-conduits nécessaires pour la conférence de Brno, mais avait aussitôt soulevé des questions de détail qui rendaient tout colloque impossible: il

n'admettait pas que les laïques prissent part à des discussions religieuses ; à quoi bon ces réunions ? écrivait-il au roi de Pologne ; les catholiques disent une chose, les hérétiques une autre, qui sera juge (1) ? Il prêtait aux Hussites des intentions perfides qui étaient très loin de leur pensée, supposait qu'ils n'avaient d'autre désir que de gagner du temps, d'arrêter les préparatifs des Allemands, et se croyait très habile d'éviter un piège qu'on ne lui tendait pas. Il donnait de nouveau à Albert d'Autriche le margraviat de Moravie, pressait les Silésiens, les Misniens, de recommencer les hostilités ; la persécution contre les hérétiques reprenait avec un surcroît de violence dans les pays voisins de la Bohême ; singulière façon de ramener les esprits, de calmer les inquiétudes. Les Calixtins, malgré toute leur bonne volonté et leur humeur pacifique, furent forcés de renoncer à toute espérance de réconciliation avec Sigismond, mais ils n'abandonnèrent pas leur projet de paix avec l'Église romaine, et cherchèrent un autre médiateur ; il y en avait un tout naturel, c'était Sigismond Korybut.

Depuis la rupture momentanée de Witold et des Hussites, la cour de Pologne n'avait pas cessé d'être le théâtre de luttes politiques très acharnées. Le pape et le roi des Romains étaient d'accord sur un point : l'Allemagne ne fera rien contre l'hérésie ; l'aide qui leur faisait défaut de ce côté, ils la demandaient à Wladislav. L'inimitié de Sigismond et de Frédéric de Brandebourg, surtout l'indifférence de Witold et les mauvaises dispositions des Lithuaniens empêchèrent cette coalition austro-polonaise-hongroise d'aboutir jamais à rien, et les Utraquistes nourrissaient toujours la pensée de ramener à eux Wladislav. Nous ne connaissons pas le détail des négociations engagées entre la Pologne et les Cèques, mais nous savons qu'elles étaient très actives. « Que de soins, que d'efforts n'avons-nous pas dépensés, écrit le roi de Pologne aux Hussites, pour vous réconcilier avec l'Église romaine. Que de fois ne nous avons-vous pas invités par des lettres, par des envoyés, à revenir aux croyances de tous les chrétiens ; vous pouvez en rendre témoignage, si vous dites

(1) Liber Cancell., n° 77.

la vérité. Souvent nous avons reçu vos ambassadeurs, et nous vous avons offert d'intervenir auprès de votre roi légitime, si vous abjuriez vos erreurs (1). » Les Utraquistes ne demandaient pas mieux que de « revenir aux croyances de tous les chrétiens, » sauf quelques modifications qui ne leur paraissaient pas un obstacle insurmontable, ils demandaient en retour que Wladislav les dispensât de l'autorité de Sigismond, qui était décidément trop allemand, trop intolérant, trop impopulaire ; Martin V et Wladislav n'étaient pas après tout tellement dévoués au roi de Hongrie que leur passion pour le bien de l'Église ne le sacrifîât à l'intérêt général. Cependant, lorsqu'arrivèrent en Pologne des députés de Prague pour prier le roi de leur renvoyer Korybut, Wladislav s'effraya, hésita, et finit par refuser. Les ambassadeurs se rendirent à Wilno et Witold leur fit sans doute une réponse moins défavorable, puisque Sigismond l'accusa de violer ses engagements et de renouer ses intrigues avec les Cèques. Witold protesta, mais on apprit à ce moment même que Korybut avait pénétré en Bohême à la tête d'une bande d'aventuriers et qu'il avait été reçu à Prague en triomphe (juin 1424).

La situation de Korybut en 1424 était toute différente de celle qu'il avait eue en 1422 : alors il était venu comme représentant du grand duc de Lithuanie, sur le secours duquel il avait le droit de compter, et il avait été proclamé gouverneur général du pays par une diète régulièrement convoquée ; en 1424, bien qu'il fût probablement encouragé en secret par Witold, il agissait en son nom personnel, les soldats qu'il amenait s'étaient joints volontairement à son expédition ; il ne fut pas non plus reconnu par tous les Hussites, mais il ne fut que le chef d'un parti : il eut parmi les Calixtins une autorité analogue à celle de Zizka dans le camp taborite, et de même que Zizka ne fut pas toujours suivi par tous les radicaux, il vit se former à Prague même un groupe qui refusa d'accepter ses projets de paix à tout prix et de concessions à outrance.

L'entrée de Korybut en Bohême avait au moins ce résultat

(1) Liber Cancell., n° 11

heureux pour les Cèques qu'elle rendait impossible toute coalition de la Pologne et de Sigismond, en compromettant Witold et Wladislav. Ce dernier était pourtant fort innocent ; il avait été désespéré du coup de tête de Korybut et faisait retentir toutes les cours de l'Allemagne et de l'Europe de ses lamentations et de ses regrets : « Notre esprit est abattu par une profonde tristesse, écrivait-il au duc de Poméranie, et notre âme succombe aux larmes et aux sanglots. Nous aurions supporté plus facilement une attaque venant d'un ennemi, mais venant de lui, de ce Korybut que nous regardions comme notre fils, elle nous est d'autant plus sensible. Je prends à témoin Celui qui lit dans tous les cœurs et pour lequel nul secret ne reste caché, ce n'est ni par notre conseil ni avec notre consentement, mais à notre insu, qu'une action si abominable et si horrible a été commise (1). » Peu de personnes cependant se laissèrent convaincre. « Si notre frère de Pologne voulait, dit Sigismond, l'hérésie de Bohême ne serait pas si puissante » et Albert d'Autriche renvoya dédaigneusement les troupes que Wladislav avait mises à sa disposition. Cette injure sanglante enleva pour longtemps à Jagellon tout désir d'intervenir en faveur du roi des Romains.

Mais les Taborites furent peu sensibles à ces heureuses conséquences de l'intervention de Korybut, et Zizka surtout accueillit fort mal son arrivée. Le prince polonais n'était plus pour lui le représentant de l'alliance slave, mais le vaincu de Karlov-Tyn et le négociateur de Kadan ; il était la transaction, la paix achetée par l'abandon de la vérité et de la loi de Dieu. L'armée taborite qui guerroyait dans le Sud de la Bohême, revint à marches forcées sur Prague, et quelques jours après, elle mit le siège devant la ville. La terreur était grande dans la capitale : pas d'armée pour résister ; l'ennemi serait dans la place avant l'arrivée d'une troupe de secours.

(1) Liber Cancellariæ Stan. Ciolek, n° VI (18 et 24 juin 1424). Cp. une lettre circulaire aux électeurs allemands : (Dolores nostros quos nobis insuperata attulit factorum invidia cum singultibus et planctibus vobis heu cogimur depromere et vocibus querularum cordis nostri vulnus aperire (n° XII) ; une lettre au roi des Romains (n° XIII) ; à un prince inconnu (XIV) ; à la femme du duc Ernest d'Autriche-Styrie (XV) ; etc.

Zizka avait juré de détruire « cette moderne Babylone ». Les Praguois essayèrent d'émouvoir l'impitoyable chef et lui envoyèrent une ambassade à la tête de laquelle se trouvait Jean de Rokycana. Le choix était habile : né d'une pauvre famille qui habitait le bourg de Rokycany, puis la ville de Plzen(1), Rokycana se distingua de bonne heure par son ardeur au travail et son intelligence souple et vive. Entré à l'Université au moment de l'agitation réformatrice, il s'attacha à Jakoubek et fut reçu maître en 1418 : éloquent, instruit, il avait bientôt acquis malgré sa jeunesse une grande autorité sur le peuple. Son habileté politique, sa finesse, le charme et l'onction de sa parole le rendaient propre aux négociations les plus délicates. Il appartenait d'ailleurs à la fraction du parti utraquiste la plus rapprochée des Taborites ; zélé défenseur du calice, il avait en religion les mêmes opinions que Zizka, et en politique, tout en se rapprochant davantage des seigneurs, il ne contestait pas les droits de la nation et ne négligeait pas les intérêts du peuple. Disposé à traiter avec la cour romaine, comme tous les Calixtins, il entendait rentrer dans l'Eglise bannière déployée et sans sacrifier aucun des principes essentiels de la révolution. Il se séparait ainsi peut-être plus encore de Korybut que des radicaux. Une certaine hésitation se manifestait déjà parmi les Taborites : au moment de porter la main sur la capitale du pays, sur la ville de Huss et de Jérôme, sur la triomphante cité qui avait repoussé Sigismond, vaincu au Vysehrad une armée nombreuse et « dans cette guerre merveilleuse tué 80 barons » (2), le patriotisme des sectaires se réveillait : Zizka céda, un traité fut conclu et il s'éloigna avec ses troupes.

Il leva le siège profondément triste et découragé : pour la première fois, il reculait ; sa gloire militaire, qui mettait en fuite des armées innombrables, s'était brisée devant un fantôme, une idée, le respect des Taborites pour la capitale du pays. Il n'avait nulle confiance dans la trêve qui venait d'être signée : Cela durera autant que les trêves précédentes, disait-il. Il était donc réservé à des luttes toujours renaissantes

(1) Oswaldi *Dissertatio inauguralis*: De Joh. Rokycana (Altdorf 1718).

(2) Prochazka, *Miscell.*, p. 312.

et toujours inutiles ! Il accueillit la mort comme une délivrance. Il fut atteint de la peste devant le château de Pribislav (près des frontières de Moravie), qu'il assiégeait. Avant de mourir, il réunit ses amis, leur recommanda de défendre toujours la vérité et de combattre courageusement pour elle, puis il rendit l'âme (11 octobre 1424) : « La mort de *Zizka* mit une grande désolation dans son armée, on n'entendait que lamentations et murmures contre la fortune qui avait condamné à la mort un homme immortel. Les Taborites, après avoir mis tout à feu et à sang dans les lieux où il était mort, comme pour sacrifier à ses mânes, lui rendirent les honneurs suprêmes. » Il fut enterré à Caslav ; plus d'un siècle après, l'empereur Ferdinand, traversant cette ville, aperçut une masse de fer suspendue près d'un tombeau. « Pensant que ce devait être la sépulture de quelque héros, il ordonna à ses courtisans de lui lire l'épitaphe. Personne ne fut assez hardi pour le faire et il lut lui-même le nom de *Zizka*. — Fi ! Fi ! dit l'Empereur en reculant, cette vilaine bête, toute morte qu'elle est depuis un siècle, fait encore peur aux vivants. Là-dessus, il sortit de l'église et fit atteler pour aller coucher à une lieue de la ville, quoiqu'il eût résolu d'y passer la nuit » (1). Cette impression de terreur, qu'avait ressentie Ferdinand, la postérité la partagea, mais son épouvante se mêla d'admiration ; les légendes de Sylvius et de Hajek, acceptées sans discussion par les écrivains postérieurs, ne parvinrent pas à faire oublier aux Cèques la gloire qu'ils avaient due au terrible aveugle et le « chef des communes qui souffrent pour le nom de Dieu » resta un des héros nationaux de la Bohême. Aujourd'hui que la vérité est mieux connue, l'histoire, tout en condamnant les rigueurs du chef taborite et en regrettant surtout qu'il n'ait pas eu autant

(1) George Sand, Jean Zyska, p. 139. Madame George Sand s'est uniquement servie pour son travail du grand ouvrage de Lenfant. Elle n'a donc pu éviter de très-nombreuses erreurs. Son récit n'en mérite pas moins d'être lu, parce qu'elle est le premier écrivain français qui ait réagi contre les légendes catholiques et compris que les Taborites étaient autre chose qu'une bande de barbares, sans autre pensée que la dévastation et le massacre. Elle donne d'après Théobald les diverses inscriptions qui furent gravées sur la tombe de *Zizka*. Quelques-unes sont curieuses, mais elles sont très-postérieures à la guerre.

d'habileté politique que de science militaire, s'incline avec respect devant ce sectaire de génie, dont les succès sauvèrent le pays d'une réaction impitoyable et peut-être d'une ruine complète.

Les effets de la mort de Zizka se firent sentir sur le champ ; les Taborites perdaient en lui non-seulement un général invincible, mais le chef dont l'influence seule empêchait la dissolution de leur parti. Leur armée renfermait des éléments très-divers ; les uns acceptaient les doctrines des Picards, les autres ne se séparaient des Praguois que sur quelques points de détail. Réunies sous sa main ferme et prudente, ces diverses fractions se désagrégèrent, dès qu'il eut disparu : à côté des Taborites, se forma une sorte de tiers parti, les Orphelins, qui se rapprochaient des Calixtins par leurs croyances religieuses, des Taborites par leurs idées sociales et leur ligne politique. Ils eurent leurs chefs particuliers, leurs alliés, leur capitale, Kralové Hradec. En général, ils s'unirent aux Taborites et n'en arrivèrent jamais à une rupture complète avec leurs anciens compagnons d'armes, mais les forces des radicaux furent paralysées par des hésitations, des tiraillements et des défiances dont profitèrent leurs rivaux. Korybut, pendant ces années d'incertitude et de confusion, reprit plus ouvertement ses négociations avec l'Église catholique, et ni les Orphelins ni les Taborites ne s'y opposèrent ; non pas d'ailleurs qu'ils fussent prêts à trahir leur foi et à abandonner la cause pour laquelle ils avaient versé à torrents leur sang et celui de leurs adversaires, mais ils n'avaient pas comme leur ancien chef la conviction intime que toute réconciliation avec Rome était impossible ; ils espéraient amener à eux l'Église tout entière et éclairer le monde de la lumière qui avait inondé leurs cœurs. On le vit bien lorsqu'ils eurent trouvé un chef digne d'eux et digne de Zizka, Procope le Grand. Zizka avait combattu le parti de la paix, Procope combattit pour la paix et ce ne fut qu'après avoir été lui-même à Bâle qu'il comprit toute l'inanité de ses espérances et qu'il revint à la politique de l'ancien général, la guerre à outrance. Malheureusement, il était trop tard alors, et attaqué par les Hussites eux-mêmes, il tomba

victime des illusions qu'il avait contribué à entretenir.

Les deux années qui s'écoulaient depuis la mort de *Zizka* jusqu'au moment où *Procopé le Grand* prend le commandement en chef des Taborites sont donc remplies par une double série de faits : d'une part, les efforts plus persévérants qu'heureux des Praguois pour traiter avec les catholiques, efforts auxquels les autres partis assistent plutôt qu'ils n'y prennent part, et d'autre part, dans l'intérieur même du pays, les discordes et les combats des divers groupes en présence : luttes des Taborites et des Orphelins, des Utraquistes ultra-moderés ou ardents, des Calixtins et des Taborites, des Hussites et des royaux ; les partis, en complète dissolution, cherchent à se réorganiser, à établir leur autorité dans le royaume, à constituer à leur profit « l'unité de la loi de Dieu. » — La Bohême est menacée de tomber dans le même état d'anarchie que l'Allemagne ; aucune autorité reconnue, aucune politique générale. La confusion avait déjà été extrême de 1423 à 1424, mais *Zizka* donnait au moins une certaine unité, une direction centrale aux événements militaires ; après lui, la guerre s'éparpille, il n'y a plus de grandes armées, de longues entreprises, on se bat de château à château, de ville à ville, les trêves ne s'étendent pas au pays tout entier, et il est rare que le bruit des armes cesse complètement. Même pendant les armistices votés par les diètes, les hostilités ne sont pas suspendues, aucune loi n'est respectée, aucun pouvoir obéi. Cette épouvantable anarchie engendra une effroyable misère ; la prospérité qu'avaient valu à la Bohême les longs et glorieux efforts de *Charles IV* et qui n'avait pas entièrement disparu pendant les révoltes des seigneurs contre *Vaclav* et même pendant les premières années de la guerre, ne survécut pas à ces querelles intestines. Les marchands étrangers qui avaient longtemps bravé les menaces de la cour romaine, ne s'aventurèrent plus dans un pays en proie à toutes les passions brutales ; le commerce s'arrêta tout à fait, la population des villes diminua rapidement : *Kutna Hora* était en ruines et les mines désertes ; *Prague*, qui était ainsi privée du plus clair de ses revenus, ne régnait plus que sur des cités ap-

pauvres et presque vides d'habitants. Dans les campagnes, la misère était encore plus générale et plus profonde. Aucune sécurité : amis et ennemis, Allemands et Cèques, Utraquistes et Taborites brûlaient les villages, détruisaient les moissons, exigeaient l'impôt. Puis, quand les paysans avaient donné leur dernier sou, survenaient d'autres soldats qui les accusaient de pactiser avec l'ennemi, de leur fournir des vivres, et il fallait se racheter, trouver de l'argent ; si non, l'incendie et la mort. « Les pauvres, même les fidèles, dit Nicolas de Pelhrimov, ont eu à souffrir de grands dommages des armées des frères, parce qu'ils avaient été forcés de payer tribut aux ennemis, et les frères disaient que c'était un péché mortel de donner de l'argent aux tyrans, même si on ne pouvait faire autrement » (1). Les prêtres taborites protestèrent contre ces violences : « Voyant comment presque tous ceux qui se prétendaient partisans de la loi de Dieu maltrahaient avec une étonnante inhumanité le peuple tout autour d'eux, le tyrannisaient comme des païens, réclamaient les redevances de tous sans exception et même des fidèles, sans tenir compte de leur commune foi, des périls de la guerre auxquels ils s'exposaient encore et des spoliations dont ils étaient menacés », ils firent décider que ces redevances ne pourraient plus être exigées, surtout dans les régions ouvertes aux invasions (2). Mais que signifiaient des décrets contre les chefs de bandes ? Où était la force qui veillerait à leur exécution ? L'autorité, qui protégerait les faibles et les désarmés (3) ? Beaucoup de paysans avaient abandonné leurs cabanes, s'étaient réfugiés dans les villes ; la misère les y poursuivait. Ils mouraient par troupes. L'ennemi les prenait : ils se promenaient tristement à travers les rues de Prague, hantés par la pensée de leurs champs, de

(1) Hôf., II, p. 483.

(2) Id., p. 483.

(3) Voir le tableau poignant des souffrances des paysans dans une Invectorie contre les Hussites (Hôf., I, p. 628). Cp. ce que dit Chelcicky dans ses Postilla, p. 149 : Beaucoup de paysans et de corvéables ne pouvaient rester dans les villages à cause de la pauvreté et de la faim. Car ils devaient quelquefois payer trois ou quatre fois aux deux partis et les armées prenaient ce qui restait.

leurs villages, condamnés au repos, seuls au milieu de la foule. Qui peut l'oublier, après l'avoir vu, ce spectacle lamentable, ces travailleurs des campagnes arrachés par la guerre à leur travail, à leur sol, et succombant sans une plainte au milieu d'une multitude inconnue et indifférente ! Beaucoup ne se résignèrent pas à cette agonie, préférèrent l'inquiétude, les périls de tous les instants. Revenus dans leurs demeures, après une journée de pénible labeur, ils étaient réveillés tout d'un coup par les aboiements des chiens ; des étrangers approchaient, peut-être des hommes de même langue, de même race, de même foi, à coup sûr des ennemis ; il fallait fuir, se retirer dans les forêts, et lorsque la faim forçait enfin les fugitifs à sortir de leurs tanières, ils ne trouvaient plus que la ruine, la désolation et la mort. Les plus jeunes, les plus forts, les plus hardis se joignaient aux combattants ; les bras manquaient, et par suite le pain. A la suite du terrible été de 1425, la peste s'abattit sur cette population épuisée par les privations et l'inquiétude et y fit des milliers de victimes.

Ce qui était plus terrible encore, c'était la désillusion, le désordre moral, le doute. Des prophètes étaient venus qui avaient annoncé la véritable foi, la seule religion du Christ : mais où se prendre au milieu de ces discussions, de ces disputes perpétuelles ? Qui dira où est la vérité ? Où sont les disciples du Sauveur ? Où, les ministres de l'Antéchrist ? — Des hommes étaient venus qui avaient annoncé la fin des souffrances, qui avaient prêché l'affranchissement et le bonheur ? Et voilà, les révolutionnaires oubliant leurs promesses, torturaient eux-mêmes le peuple, se montraient plus impitoyables, plus âpres à la curée que les anciens maîtres. « Ceux qui criaient autrefois qu'il ne faut pas payer les dîmes aux prêtres, les redevances aux seigneurs, exigent les dîmes et les redevances. Ceux qui criaient que tous les biens doivent être communs, écartent leurs compagnons de tout partage ; les biens qui étaient maudits, tant qu'ils appartenaient aux catholiques, ils les retiennent comme leurs biens particuliers et croient les sanctifier en les possédant. Ils promettaient aux leurs la jouissance absolument libre des

eaux, des forêts et des bois, et ils les ont privés de toute liberté et réduits en servitude; ainsi jadis Pharaon traita les Hébreux » (1). Nous touchons ici à un des points les plus graves et les plus tristes de l'histoire du Hussitisme, nous entrevoyons la véritable raison de la défaite dernière des Taborites. Traîtres aux idées qui avaient fait leur force, ils périrent victimes de leur défection. Ils sacrifièrent leurs croyances à leurs intérêts immédiats, sans comprendre qu'ils compromettaient ainsi leur cause et eux-mêmes. Dès 1426, le parti radical était en complète dissolution : affaibli par les divisions religieuses, atteint dans sa force vitale par la ruine du peuple, il semblait n'avoir plus même de raison d'existence; un parti qui renie ou oublie son principe est un parti fini. Les défections se multipliaient; tous ceux qui n'étaient pas encore complètement ruinés se rapprochaient des Utraquistes, ne pensaient qu'à traiter; avides de soumission et de repos, satisfaits des moindres concessions qui couvriraient leur capitulation. Même parmi ces modérés pourtant, ces fatigués, ces repus, un sentiment survivait encore, la haine de l'Allemagne, la peur de Sigismond, cet ennemi « de la langue slave », qui détruisait de ses mains impies l'œuvre de son père, aliénait, après la Marche, la Moravie, enrichissait la Saxe de ses propres dépouilles. Mais si l'on ne voulait pas négocier avec le roi des Romains, n'avait-on pas Korybut? Sans succès militaires, sans éclat, le neveu de Wladislav avait accru son autorité, étendu sa puissance : le moment était enfin venu, croyait-il, où il allait réaliser son rêve, livrer l'hérésie à l'Eglise et recevoir en récompense la couronne royale. Il se croyait sûr d'être suivi par la noblesse et les Praguois; les Taborites seraient bien forcés d'accepter le fait accompli; plus d'un sans doute se soumettrait sans trop de tristesse et accueillerait sans révolte un dénouement qui paraissait désormais inévitable.

Au moment même où il pensait toucher au but, une réaction subite sauva le Hussitisme. Malgré les défections individuelles, la masse du peuple conservait au fond du cœur un profond dévouement à la Révolution : elle souffrait, mais

(1) Hôfl., I, p. 627 et 628.

ne voulait pas désespérer, accusait certains hommes, mais non les idées pour lesquelles elle avait combattu et auxquelles ses épreuves l'attachaient encore; elle désirait la paix, mais à condition de ne l'acheter ni par la servitude ni par l'apostasie (1). C'était surtout parmi les soldats, « les communes de combat », que se trouvaient les adversaires les plus décidés de toute concession et par suite de toute transaction. Leur enthousiasme avait d'ailleurs moins de gloire à triompher des misères qui ne pesaient pas aussi lourdement sur eux. Leur fanatisme voyait dans la fin des hostilités le retour des abus de l'ancienne Église et, il faut l'avouer, leur cupidité regrettait la perte du butin et du pillage. Les sentiments les plus contraires s'arrangent pour vivre ensemble dans l'âme humaine : sectaires convaincus et partisans avides de richesses et d'aventures, les anciens compagnons de Zizka poursuivaient à la fois le salut dans le ciel et, ici-bas, les biens que Dieu a promis à ses élus. Korybut qui les connaissait et les redoutait, espérait les vaincre les uns par les autres, profiter de leurs discordes, et en effet depuis la mort de Zizka, leurs divisions leur avaient fait perdre presque toute influence; mais il se rencontra alors un homme qui réunit leurs forces éparses et les rendit de nouveau maîtres de la situation. En 1426, le parti taborite se reforme; le colloque de Pisek met fin à l'anarchie religieuse en fixant les articles de foi qu'acceptent tous les radicaux, et Procope le Grand prend le commandement de l'armée devenu vacant par la mort de Bohuslav de Schwamberk et de Hvezda de Wicemilice. De ce jour la révolution bohème est garantie contre toute attaque intérieure ou extérieure, et Korybut marche à une défaite certaine.

(1) Les ennemis des Hussites ne savaient comment expliquer cette persistance du peuple. (V. une satire postérieure à 1432 publiée par Höf. I, p. 627 et 628 et Monum. Concil. passim).

CHAPITRE IX.

PROCOPE LE GRAND ET KORYBUT

Le parti radical se réfugie dans les rangs de l'armée. — Victoire d'Usti. — Les négociations de Korybut. — Les ultra-modérés et les Utraquistes zélés ; Rokycana. — La quatrième croisade. — Korybut expulsé de Bohême.

Un nom résume la seconde partie de la guerre des Hussites : celui de Procope le Grand (1). Comme Nicolas de Huss et Zizka, il se rattachait à la petite noblesse ; il était parent d'un riche marchand de Prague, à la suite duquel il parcourut la plus grande partie de l'Europe et alla jusqu'à Jérusalem. De retour, il fut ordonné prêtre, de là son nom : Procope Holy, Procope le rasé. C'était le moment de la grande agitation religieuse qui suivit la première croisade. Il s'attacha à Martin Loquis et faillit payer de sa vie ses convictions picardes ; mais la persécution ne refroidit pas sa foi et il resta jusqu'au dernier jour de sa vie fidèle aux croyances hardies de sa jeunesse. Dans les premières années de la guerre, son rôle est assez effacé ; son influence, quoi qu'en disent les chroniques, ne dépassait pas celle de la plupart des autres prêtres ; il était instruit, éloquent, ardent à la lutte, non fanatique ni intolérant ; aussi ferme dans ses croyances que Zizka, mais très-supérieur à lui par l'audace de l'esprit et la largeur des idées, il représentait la Réforme

(1) On l'appelait Procope le Grand pour le distinguer d'un chef des Orphelins, Procope le Petit. Monum. Concil., I, p. 311.

dans ce qu'elle avait de plus élevé, de plus fécond et de plus humain (1). Son génie militaire était peut-être inférieur à celui du premier général taborite : il trouva une armée admirable, aguerrie par plusieurs années de combats et de victoires, bien disciplinée et munie d'une artillerie formidable ; il employa du moins avec une remarquable habileté le merveilleux instrument que lui laissait Zizka. La rapidité de ses mouvements, la sûreté de son coup d'œil, sa hardiesse dans l'attaque et sa fermeté dans la retraite permettent de le comparer sans désavantage au vainqueur de Vitkov et de Nemecky Brod.

Mais il ne combattit jamais que malgré lui : ce victorieux n'aimait pas la guerre. Le but qu'il poursuivit sans arrière-pensée et sans relâche, qu'il proposa à l'enthousiasme et à la fatigue de la Bohême, ce fut la paix, non pas cette capitulation que les Utraquistes voulaient acheter à force de renoncement et de soumission, mais une paix glorieuse et sûre, telle qu'elle convient à un peuple fier et généreux : il ne voulut pas la marchander, mais la conquérir à coups de victoires. Pour cela, il fallait changer de tactique, passer de la défensive à l'offensive. Les succès prodigieux des Cèques avaient sauvé le Hussitisme, mais purement défensifs, ils n'étaient pas de nature à arracher aux catholiques de sérieuses concessions. Procope résolut de porter la guerre chez les ennemis, de les poursuivre sur leur propre territoire, de les contraindre par ses expéditions et ses ravages à implorer eux-mêmes une transaction. Cette politique lui était imposée non seulement par la désolation et la ruine du pays, mais par la situation des partis. Au milieu de leurs désordres et de leurs trahisons, l'armée seule avait conservé intacte la foi révolutionnaire des premiers jours : pour sauver la Réforme, on ne pouvait s'appuyer que sur elle, elle passait au premier rang ; elle ne défendait plus seulement le Hussitisme, elle le dirigeait. La politique d'une armée ne peut

(1) Son éloquence, sa verve, sa franchise exerçaient sur tous ceux qui se trouvaient en rapport avec lui un charme irrésistible. « Plus je parle avec vous, lui dit le cardinal Julien, et plus mon cœur est porté vers vous ». (Mon. Concil., I, p. 311).

être qu'une politique belliqueuse. Comme leur général cependant, les soldats de Procope n'eurent d'abord qu'une pensée, conquérir la paix à force de triomphes.

Quelles seraient les bases du traité à conclure? Ici les opinions se divisaient: les uns se seraient contentés d'une transaction qui aurait garanti leur liberté religieuse et permis à la Réforme de se répandre sans obstacle en Bohême; d'autres, plus ardents, rêvaient d'imposer la vérité à l'Église entière, de la ramener à l'Évangile (1). Entre ces deux opinions, Procope hésita, trop convaincu pour ne pas désirer répandre ses croyances, trop éclairé pour vouloir imposer sa foi. Sur un point du moins, il n'y avait aucun doute dans son esprit: n'acheter le pardon de l'Église par aucune transaction humiliante ou dangereuse; aussi opposé à la capitulation qu'à la guerre à outrance, il renonça à toute pensée de traité, le jour où il comprit que Rome n'abandonnerait jamais l'espérance de détruire l'hérésie. Étrange destinée que celle de ce général qui n'a d'autre rêve que la fin des hostilités et qui meurt en combattant le parti de la paix!

Nous connaissons assez mal les idées politiques et sociales de Procope, mais les manifestes des Taborites et les discus-

(1) Ces contradictions et ces hésitations se retrouvent dans les manifestes taborites; dans quelques-uns, ils semblent prendre une position purement défensive: « Si les hommes veulent nous faire une guerre frivole, nous appellerons à notre secours Dieu et sa vérité, nous la soutiendrons et la défendrons jusqu'à la mort ». (Monum. Concil., I., p. 153. Manifeste des Taborites aux Allemands). La déclaration de Pisek (février 1426) est encore plus précise: ils veulent défendre la Bohême contre tous les étrangers et les violents qui menacent Dieu et la foi, mais la guerre qu'ils soutiennent pour l'Écriture, ils la subissent, ils ne la recherchent pas; tous ceux qui cesseront de les opprimer et de les accuser d'hérésie, tous ceux qui accorderont la liberté de la parole de Dieu, n'auront à redouter aucune attaque de leur part; ils prieront pour eux, afin que Dieu leur accorde la connaissance de la vérité; (Archiv cesky, III, p. 259 et sq.) Dans d'autres déclarations au contraire, il est impossible de ne pas reconnaître une tendance très nette au prosélytisme, une grande passion de propagande; ils déclarent qu'ils regardent comme un devoir sacré de répandre la vérité chez toutes les nations (Mon. Conc., II, p. 420), et ailleurs (p. 437): « Nous combattons pour procurer la paix à l'Église universelle. » Sur un point, ils sont d'accord, ils n'ont jamais cessé de désirer et de rechercher l'union (id., p. 419. — Urkund. Beitr., II, p. 228, manifeste du 21 janvier 1431), mais ils veulent se réconcilier avec l'Église et non se soumettre à elle.

sions du concile de Bâle nous prouvent que sur ces questions aussi, il fut *Picard* jusqu'à sa mort. Fort irrités de leur échec les radicaux n'avaient pas cependant oublié leur premier programme ; ils étaient résolus seulement cette fois à rompre avec les nobles et les bourgeois, alliés dangereux qu'ils rendaient responsables de leur insuccès, et à s'appuyer sur le peuple seul pour fonder le gouvernement populaire. La guerre allait, pensaient-ils, leur en fournir les moyens : l'armée devrait à ses victoires le prestige et l'autorité nécessaires pour établir sur des bases inébranlables un régime démocratique. Sans doute, il fallait prévoir une opposition redoutable, mais les « communes de combat » ne reculaient pas devant les moyens extrêmes et s'habituait à la pensée d'imposer l'égalité par des supplices et la liberté par la terreur (1). Procope n'acceptait sans doute pas sans restriction les projets révolutionnaires, mais il espérait du moins, en battant les Allemands, écraser la réaction à l'intérieur et cherchait dans la guerre offensive l'affranchissement politique comme la reconnaissance de la liberté religieuse.

Il fallait avant tout défendre le Hussitisme contre les dangers qui le menaçaient à l'intérieur même du royaume. Les années d'anarchie qui avaient suivi la mort de Zizka avaient singulièrement compromis les succès du parti réformateur : non-seulement la Silésie et la Lusace étaient complètement séparées de la couronne, mais la Moravie, qui passait avec une inquiétante indifférence du Catholicisme à

(1) Quelques Taborites forment ainsi le projet de se ruer à l'improviste sur les barons, de les égorger ou de les bannir. On convoquera ensuite une diète qui votera une constitution nouvelle. — On n'épargnera même pas les Taborites suspects de modérantisme. (Mon. Concil., I, 522, 33). — Des conseils secrets se forment et décident l'extermination de tous « les groupes non fraternels. » — « Nous voulons à l'avenir veiller avec soin à ne pas souffrir dans notre conseil ou dans n'importe quel emploi des nobles ou des personnes de haute naissance, pour qu'ils ne puissent plus nous tromper, comme ils l'ont fait jusqu'à présent » (Id., p. 529). — Cp. Bezold (p. 75), Krummel (Utraquisten und Taboriten, p. 82). Sigismond écrit à Ulrich de Rosenberk, immédiatement après la bataille d'Usti, c'est-à-dire au moment où le pouvoir de Procope est reconnu par tous les radicaux : Tout le monde peut reconnaître que le but des hérétiques est de se débarrasser de toi et de tous les autres seigneurs..... Unissez-vous donc, pour ne pas vous laisser prendre honteusement votre bien par cette populace. (Arch. c., I, 27). •

l'Utraquisme, semblait destinée à devenir la proie de l'actif et ambitieux Albert d'Autriche. Dans la Bohême même, bien que les Hussites fussent victorieux dans la plupart des rencontres, les catholiques et les royaux reprenaient haleine et se réorganisaient. Plusieurs villes, qui avaient promis d'accepter les quatre articles, refusaient de tenir leurs engagements ; un grand nombre de seigneurs, sûrs désormais qu'on ne leur enlèverait pas les biens ecclésiastiques qu'ils avaient usurpés, montraient pour le Hussitisme une froideur qui présageait une défection prochaine, et négociaient avec Ulrick de Rosenberk ou Nicolas de Lobkowitz ; Plzen et Budejovice, souvent vaincues, n'étaient jamais soumises, et leur résistance était d'autant plus gênante qu'il était impossible d'envoyer contre elles des forces sérieuses, les meilleures troupes étant occupées à tenir tête aux princes étrangers. S'il n'y avait plus en effet de grandes invasions, les Saxons, les Silésiens, les Autrichiens, les Bavares et les Misniens n'avaient pas interrompu leurs rapides incursions, brûlaient les villages ou les petites villes, dévastaient le pays et poursuivaient avec une heureuse persévérance le morcellement de la Bohême à leur profit. De tous ces ennemis, nul n'était plus redoutable que le margrave de Misnie, Frédéric le Belliqueux, qui, quelques années auparavant, avait reçu du roi des Romains l'électorat de Saxe et qui, sans bruit, sans éclat, étendait peu à peu ses conquêtes sur le versant méridional des montagnes.

Dès que le colloque de Pisek eut rétabli quelque union parmi les Taborites, une partie de l'armée alla, dans le Nord de la Bohême, s'emparer de Duchcov après un sanglant combat, et vint mettre le siège devant Usti, sur l'Elbe. Vivement pressée, la garnison misnienne demanda des secours, et Frédéric le Belliqueux, qui était alors à Nuremberg où était réunie une diète impériale, supplia les princes allemands de lui envoyer des renforts. Mais la lenteur germanique était assez connue pour que le margrave ne se fiât qu'à demi aux promesses des électeurs. Sa femme, Catherine, s'adressa aux seigneurs et aux villes voisines, et la Saxe, la Thuringe et la Misnie fournirent une

armée de 70 à 80,000 hommes. L'armée de siège que commandait Jakoubek de Vresovice était trop faible pour soutenir seule le choc de troupes si nombreuses ; Praguois, Orphelins et Taborites se réunirent contre l'ennemi. Sigismond avait conclu quelques mois auparavant une alliance avec la Misnie et l'Autriche, et une défaite des Cèques aurait amené une invasion immédiate des Autrichiens et des Silésiens. Korybut commandait les Praguois ; Procope le Grand, les Taborites. Avant d'engager le combat, les Bohêmes envoyèrent des parlementaires aux Allemands, pour leur proposer d'épargner les prisonniers ; les Misniens repoussèrent dédaigneusement leur demande : ils ne faisaient pas grâce à des hérétiques. C'était un dimanche (16 juin 1426), les Hussites voulaient remettre la bataille au lendemain, pour ne pas profaner le jour du Seigneur, mais les catholiques craignirent de laisser échapper les Cèques et les attaquèrent sur le champ. Leur premier élan fut si furieux qu'ils enlevèrent la première ligne des voitures, mais ils furent alors pris en écharpe par l'artillerie ennemie, « qui ouvrait des rues dans leurs rangs » (1), et se replièrent en désordre. Les Hussites se précipitèrent aussitôt en avant de leurs retranchements, enfoncèrent les bataillons déjà ébranlés et poursuivirent les fuyards pendant plusieurs lieues. Ils ne firent aucun quartier. Des monceaux de morts couvraient le champ de bataille, dit le chroniqueur, comme les gerbes de blé jonchent la campagne après la moisson. Plus de 18,000 Allemands périrent dans le combat ou dans la déroute : les voitures, les tentes, les bagages tombèrent au pouvoir des vainqueurs. Pauvres gens, disaient les Bohêmes, qui sont morts excommuniés, puisque, malgré les défenses du pape et ses interdicts, ils nous ont apporté un si riche butin. Alors me vint à l'esprit, écrit André de Ratisbonne, ce passage de Saint Augustin : si quelqu'un entreprend une guerre juste et qu'il remporte la victoire en rase campagne ou par des stra-

(1) André de Ratisbonne, *Diarium Sexennale*, p. 27. Le récit d'André est beaucoup moins complet et moins exact que celui des *Starí letop.*, p. 67-69. — Cp. une lettre du conseil de Nuremberg, une lettre de l'évêque de Breslau, et une lettre du cardinal légat Orsini (*Urk. Beit.*, p. 464 et 469).

tagèmes, nela rapporte-t-on pas à la justice ? De même alors, quelques-uns disaient que la défaite des Misniens était une juste punition de Dieu, parce que les Misniens pendant cette expédition avaient maltraité le pauvre peuple, même les catholiques, avaient profané le monastère de Toppl (1), maltraité les vierges du Seigneur et foulé aux pieds les images des Saints et le Corps vénéré de Notre Sauveur.

Procopé le Grand avait joué un rôle décisif dans la victoire d'Usti : les Taborites ne lui marchandèrent pas leur confiance et, avec le simple titre d'*Ancien* ou de *Directeur des communes travaillant en campagne*, il exerça jusqu'à sa mort une autorité incontestée sur tout le parti radical. Mais, pour qu'il pût essayer de réaliser ses plans, il fallait que sa direction fût acceptée par tous les Hussites, et le lendemain même de la victoire, les divisions éclataient. Procopé conseillait de poursuivre les vaincus et de profiter de la terreur que leur désastre avait répandue dans l'Empire, pour envahir la Saxe ; déjà Erfurth, Iena, Halle, Magdebourg même croyaient voir les Cèques à leurs portes et prenaient des mesures de défense. Pourquoi laisser aux Allemands le temps de se reformer et ne pas jeter de l'autre côté de la frontière les troupes que l'on avait sous la main ? N'était-il pas juste et nécessaire que les croisés apprissent à connaître eux-mêmes les maux dont souffrait la Bohême ? Sans doute, les invasions avaient toujours été repoussées, mais que de villes et de villages brûlés, que de fidèles massacrés, que de campagnes ravagées ! Attendrait-on que la famine fût complète ? Déjà le pain manquait, le sel aussi (2). Pourquoi ne pas réapprovisionner par des sorties cette immense citadelle autour de laquelle les bulles du pape établissaient un rigoureux blocus ? Ces propositions furent accueillies avec enthousiasme par les radicaux ; depuis le commencement des hostilités ils soutenaient la nécessité de l'offensive, et un de leurs prêtres, Ambroise de Kralové Hradec, démontrait dès

(1) Près d'Usti.

(2) Urk. Beit., p. 497.

1421 les avantages de cette politique. Mais les modérés écoutèrent en murmurant le discours de Procope ; ils espéraient que leurs victoires défensives suffiraient à décider le pape à leur faire les concessions très modestes dont ils se contentaient, et ils craignaient surtout, non sans raison, que les expéditions lointaines et les succès éclatants ne donnassent une trop grande influence à l'armée ; les deux partis faillirent en venir aux mains, et les Taborites, abandonnés par leurs alliés, se contentèrent de faire le siège de quelques châteaux et attendirent que les événements eussent prouvé l'inanité et le danger des négociations.

Au moment même où les radicaux triomphaient des divisions qui les avaient quelque temps affaiblis, les divergences qui avaient toujours existé dans le sein du parti modéré s'accroissaient : les uns, plus dévoués à la Réforme, désiraient se rapprocher du roi des Romains, qui pour prix de leur soumission les aurait soutenus contre l'Église ; les autres, plus effrayés des périls d'une réaction royaliste et allemande, cherchaient leur point d'appui à Rome, et satisfaits de quelques concessions apparentes, étaient prêts à confesser leurs erreurs et à implorer l'absolution. Ils pensaient qu'en retour Martin V abandonnerait Sigismond, pour lequel il ne montrait d'ailleurs qu'une très froide sympathie et donnerait la couronne à un slave ; le candidat désigné était Sigismond Korybut, et il était naturellement à la tête du parti de la paix avec Rome.

Il laissa d'abord les Praguois et les nobles Utraquistes négocier avec Sigismond. A plusieurs reprises, des messages furent échangés, des ambassadeurs envoyés, des conférences convoquées ; mais le roi de Hongrie, lié par sa position et son titre, était tenu à une réserve d'autant plus grande que son inaction l'exposait déjà aux plus graves soupçons. Sourdement irrité contre Martin V, il évitait cependant avec une extrême sollicitude de fournir de nouvelles armes à ses ennemis. Aussi, même au moment où il se prononçait pour la paix et recevait les envoyés hussites, il faisait des réserves, pensait surtout à ne pas se compromettre, consultait le légat, annonçait partout qu'il ne renonçait pas à en

appeler aux armes (1). Il était naturel qu'avec de pareilles dispositions, l'accord n'avancât guère. Des conférences à Brno (2) restèrent sans résultat; les négociations recommencèrent au mois de décembre 1425: cette fois, le roi se contenta de répondre qu'il était prêt à transmettre au pape les demandes des Cèques (3). Une plus longue obstination ne se fût guère comprise après ces échecs multipliés, et en 1426 les partisans du roi des Romains étaient complètement découragés. Ulrich de Rosenberk qui avait peu à peu pris en Bohême le rôle de vicaire royal, se fatiguait d'un dévouement inutile et ne songeait qu'à faire sa paix avec les hérétiques.

C'était le moment qu'avait attendu Korybut. Averti par son premier échec, il s'était efforcé de rassurer toutes les craintes, avait dissimulé son ambition, attendu du temps le succès qu'il avait voulu brusquer lors de sa précédente expédition: la fatigue, les divisions finiraient par lui livrer la Bohême épuisée. Il s'était concilié les classes aisées en travaillant à rétablir l'ordre, en veillant à l'émission d'une meilleure monnaie; les seigneurs utraquistes avaient accepté son autorité, les catholiques étaient prêts à se rallier à lui sur un ordre du pape. Il crut l'instant favorable et écrivit à Martin V, pour lui demander de recevoir la Bohême dans le giron de l'Église; hussite d'occasion et révolutionnaire par aventure, il faisait bon marché de la Réforme, convaincu que toute transaction serait acceptée avec joie par le plus grand nombre. Ce qui contribua à lui persuader que la Bohême était lasse jusqu'à l'apostasie, ce fut le développement d'un parti qui avait grandi à Prague sous sa protection. Effrayés par les doctrines taborites, quelques Calixtins, préoccupés surtout du désir de ne pas s'éloigner du Catholicisme,

(1) Sigismond écrit au roi de Pologne (fév. 1425): Nous espérons que nous en trouverons beaucoup disposés à demander merci, mais il ajoute aussitôt: Nous ne négligerons pas pour cela les préparatifs de la prochaine expédition et nous appelons à notre aide contre les rebelles les princes, les électeurs et toute l'Allemagne.

(2) Sigismond avait eu soin de demander l'autorisation du légat.

(3) Archiv cesky, I, 24, 25.

avaient reculé en deçà de Huss. Procope de Plzen et Jean de Pribram s'étaient mis à la tête de ce groupe ultra-moderé, et ils avaient recruté à Prague de très nombreux adhérents. Tous ceux qui avaient embrassé l'Utraquisme par crainte plus que par conviction, tous ceux qui étaient tourmentés par ce besoin de repos qui devient, dans certains cas et chez certains hommes, une passion furieuse, accueillirent avec empressement le moyen de salut qui s'offrait à eux. Déjà quelques personnes commençaient à blâmer les sécularisations, nommaient impies et sacrilèges ceux qui retenaient les dîmes ou détenaient les biens du clergé. Elles vénéraient encore le nom et la mémoire de Huss, mais dénigraient quelques-uns de ses disciples les plus remarquables, Pierre Payne surtout, un des prêtres Orphelins les plus instruits et les plus éloquents, et attaquaient avec violence les ouvrages de Wiclif l'étranger (1). Non-seulement les ultra-moderés conservaient presque tous les rites et les cérémonies de l'Église universelle (2), mais l'explication qu'ils donnaient des quatre articles de Prague leur enlevait toute signification. Ils se séparaient sans doute encore de Rome sur certains points, communiaient sous les deux espèces, lisaient en cèque une partie de la messe, mais ils n'en avaient pas moins rompu dès lors avec le Hussitisme, en abandonnant l'idée maîtresse de la Réforme, l'indépendance de la conscience individuelle (3).

Martin V comprit tout l'avantage qu'il pouvait tirer des dispositions morales du parti de Korybut et accueillit très favorablement ses ambassadeurs. Il déclara qu'il était prêt à leur donner audience, s'ils étaient autorisés à se soumettre à sa décision (4). Wladislav et Witold, très irrités alors contre Sigismond (5), encourageaient Martin V dans ses bonnes

(1) Hôf., I, 140.

(2) Prochazka, 324-342, 342-347 et surtout Monum. Concil., p. 741.

(3) Prochazka, p. 322.

(4) Caro, liber Cancellariæ, n° 104.

(5) A propos de l'affaire des ducs de Mazovie, que Sigismond avait poussés à se déclarer indépendants.

dispositions. Korybut était appuyé avec non moins d'énergie par les quelques Allemands qui étaient restés en Bohême, et les Allemands des provinces voisines s'apprêtaient à le soutenir. Déjà les états de Silésie avaient formé à Strehlen (14 fév. 1427) une ligue, qui avait surtout pour but de lui fournir des renforts contre la résistance prévue des Taborites (1).

Malheureusement, malgré la fatigue des Utraquistes, ils ne se rallièrent pas au parti de Procope de Plzen : la très grande majorité repoussait toute idée d'abjuration. En face des ultra-modérés, se constitua le parti des Calixtins ardents, résolus à ne pas dépasser les quatre articles, mais à n'en rien abandonner, et ils prirent pour chef Rokycana, dont l'influence n'avait cessé de grandir.

Rokycana a été jugé de façons très diverses : si tous les historiens sont d'accord pour rendre hommage à ses éminentes qualités intellectuelles, les uns ne voient en lui qu'un ambitieux qui sacrifia son parti au désir d'être nommé archevêque de Prague (2) ; les autres, sans nier les fautes qu'il a commises, ne mettent pas en doute sa sincérité. En somme, Rokycana n'abandonna aucun des principes essentiels de la Réforme, et l'éloquence, l'ardeur et la fermeté qu'il mit au service de son opinion, le courage avec lequel il souffrit pour elle la persécution et l'exil, la haine même dont le poursuivirent les catholiques, montrent que les Utraquistes avaient choisi en lui un chef digne de leur confiance et de leur respect. Il eut le tort seulement de se croire indispensable : lui seul, pensait-il, était capable d'empêcher à la fois la réaction et de contenir les radicaux (3). Il fut ainsi conduit à confondre sa propre cause avec la cause de la Réforme et crut fermement travailler à la victoire du Hussitisme en travaillant à sa grandeur personnelle. Il ne sacrifia pas sa foi à son ambition, mais les unit si étroitement qu'il est impossible de savoir ce qu'il désirait le plus : le triomphe de la

(1) Script. rer. Silesiac., p. 51.

(2) Cette opinion m'a été exprimée surtout avec autant de science que de conviction par un éminent professeur de Prague, M. Tonner.

(3) *Surget secta Pigardorum : quis destructor erit horum, aut quis hos ejiciet?* (Höf., II, p. 834).

Réforme ou sa propre nomination à l'archevêché de Prague. Ambition légitime et honorable, dira-t-on. Sans doute, mais l'ambition la plus pure entraîne bien des transactions et des faiblesses. Non-seulement on peut reprocher à Rokycana de n'avoir pas compris que rejeter absolument tout ce qui dépassait la lettre des quatre articles, c'était frapper de mort l'œuvre de Huss, mais il est permis de se demander si la rigueur avec laquelle il se prononça contre les radicaux ne lui fut pas dictée par le désir de se faire agréer par la cour romaine, *de se rendre possible*. Rokycana fut un patriote sincère, un prêtre convaincu, mais ce fut aussi un chef de parti des plus souples. *Hic multis placuit, placeat tibi*, rector Olympi (1), disait l'inscription qui fut placée sur son tombeau : oui, il plut à beaucoup de gens ou du moins, il voulut leur plaire ; le maître du ciel a pu oublier ses calculs personnels pour ne se rappeler que son zèle, sa foi et ses souffrances, mais l'histoire est moins indulgente ; elle ne le rejette pas parmi les traîtres, mais ne le compte pas parmi les héros. Son admiration fait des réserves. Cherchez la vérité et la justice, a dit l'Écriture, et toutes choses vous seront données par surcroît. Rokycana jugea prudent d'aider un peu la providence ; la postérité l'absout, mais elle garde ses sympathies pour des combattants sinon plus vaillants, du moins plus désintéressés.

Rokycana n'hésita pas à s'unir aux radicaux pour combattre les ultra-modérés ; il rallia autour de lui les débris de l'ancien parti de Jean de Zeliv et parvint ainsi, grâce surtout à Jérôme Srol, qui avait un moment gouverné Prague, après la mort du prêtre Jean, à être sûr de la majorité dans la Nouvelle-Ville qui avait hâte de prendre sa revanche de ses dernières défaites. Des lettres de Korybut interceptées ne laissaient aucun doute sur ses intentions : le Jeudi-Saint (1427), Rokycana dénonça en chaire la conspiration polonaise et appela le peuple à l'insurrection. Au son du tocsin, les ouvriers coururent aux armes. Korybut, abandonné par plu-

(1) Cette inscription est citée par M. Krummel, (Utraquistes et Taborites) ; M. Krummel, qui a écrit sur Rokycana quelques pages pleines de verve, me paraît un peu sévère pour lui.

sieurs seigneurs utraquistes, fut arrêté, gardé à vue dans le château de Prague et transféré ensuite à Walstein. Jean de Pribram, Procope de Plzen, Pierre de Mladenovice et Christian de Prachatice furent chassés de la ville, et les Polonais qui avaient suivi Korybut, quittèrent la Bohême (1).

Rokycana avait espéré diriger le mouvement ; mais en vain essayait-il de se séparer nettement des Taborites et fit-il condamner les doctrines négatives de la Présence réelle, la chute du parti de la paix rendit les radicaux maîtres de la situation. Procope, débarrassé de son rival le plus puissant, était libre désormais de reprendre ses plans de guerre offensive et il entraîna toute la Bohême à sa suite. Avant même la chute de Korybut, l'Autriche et la Moravie avaient été envahies et dévastées (2). Les Taborites attaquèrent la Silésie, pour la punir des intrigues qu'elle avait approuvées ou fomentées. Plusieurs villes furent prises et pillées ; une armée silésienne assez forte s'était rassemblée ; elle n'osa rien entreprendre contre les assaillants. Dans ces troupes formées de petits contingents, sans cohésion, sans discipline, sans généraux, le manque d'organisation enlevait tout courage aux soldats. Les Silésiens ne retrouvèrent quelque audace que lorsque les Hussites furent partis ; ils s'avancèrent jusque sur la frontière, puis furent de nouveau pris de terreur, en se sentant si rapprochés des ennemis et revinrent en arrière en toute hâte (3). Les Taborites avaient été rappelés en Bohême par les grands préparatifs de l'Allemagne que le péril imminent semblait avoir tirée de sa torpeur.

Depuis l'échec honteux de la troisième croisade (1422), l'Allemagne avait oublié au milieu de ses guerres intestines ses défaites, ses humiliations et les dangers qui la menaçaient. Des diètes fort nombreuses s'étaient réunies, le pape avait envoyé manifestes sur manifestes et les princes avaient répondu par d'éloquents déclarations, mais les actes n'avaient pas suivi les paroles. Sigismond, absorbé par la

(1) *Starí letop.*, p. 70-71.

(2) Hermann Corner, col. 1475.

(3) *Id.*, *id.*, — *Script. rer. Lusaticarum* (p. 356; Görlitz, 1839).

guerre contre les Turcs, se désintéressait des affaires de l'Empire, les Électeurs blâmaient avec beaucoup de violence son inaction, mais en profitaient, et veillaient à ce que rien ne vînt déranger l'anarchie. « Ainsi, dit Windecke, après avoir esquissé le triste tableau de ces cupidités et de ces défaillances, les indignes Hussites devenaient de plus en plus forts et puissants dans leur hérésie, parce que personne ne voulait rien faire contre eux. »

Cependant, les événements se précipitaient en Bohême : la victoire d'Usti, les invasions des Taborites en Autriche, en Moravie, en Silésie, en Lusace, annonçaient une recrudescence de l'hérésie. L'inquiétude gagnait peu à peu les esprits. Une grande diète s'ouvrit à Francfort au mois d'avril 1427 ; le roi des Romains n'était pas présent, mais la situation ne permettait plus aucun retard et les discussions marchèrent rapidement. Les principales causes des désastres précédents avaient été l'indiscipline des soldats et le manque d'unité dans le commandement ; on essaya d'organiser une armée solide, bien armée, et d'assurer l'autorité des chefs. Au lieu de réunir comme autrefois les contingents des divers états de l'Empire, on fit abstraction des divisions territoriales ; toute l'Allemagne dut fournir un soldat par vingt hommes valides. On en formerait quatre corps qui envahiraient la Bohême sur quatre points différents (1). Chacun de ces corps serait commandé par un général en chef qui nommerait les généraux en second et les officiers. Les ordres les plus sévères furent donnés pour prévenir ou punir tout acte d'indiscipline : les croisés communieront avec ferveur, iront à la messe tous les jours, se confesseront au moins une fois par semaine. Aucune femme de mauvaise vie ne suivra l'armée ; les querelles, les jeux, seront sévèrement interdits. Dans les marches, on observera un ordre parfait et il sera défendu de se répandre dans le pays pour fourrager ; tous les vivres seront payés, à moins cependant qu'on ne puisse rien se procurer, même en payant. Les meurtres seront punis de mort, à moins que la victime ne soit un hérétique ou un partisan de l'hérésie. Les soldats ne pilleront et ne brûleront les villages

(1) Urk. Beit., p. 501.

qu'après en avoir reçu l'ordre de leurs chefs (1). Les croisés ne se bornèrent pas à imiter la discipline des Bohèmes, ils leur empruntèrent aussi leur manière de combattre. Les quatre armées allemandes durent se munir de voitures de combat, de canons et de mousquets (2). Le jour fixé pour l'entrée en campagne était le 29 juin. Pendant la durée de l'expédition, toutes les guerres privées étaient suspendues.

Un de ceux à qui revenait le principal honneur de ces dispositions, était le cardinal légat, Henri de Winchester, dont Shakspeare nous a laissé un si curieux portrait. Son activité, le prestige que lui valaient sa naissance royale et son illustre parenté, — il était frère d'Henri IV d'Angleterre et oncle des ducs de Bedford et de Gloucester, qui gouvernaient l'Angleterre et la France depuis la mort d'Henri V, — ne contribuèrent pas peu à l'exécution des décrets de Francfort. Sans doute quelques princes n'obéirent pas à la diète et ne se dérangèrent pas de leurs querelles particulières, mais, malgré ces défections, l'armée allemande qui se réunit à la fin de juin et dans les premiers jours de juillet 1427, était assez forte pour qu'il fût permis d'espérer la victoire. Un grand nombre de princes étaient venus en personne : les ducs de Bavière, Jean et Henri, l'électeur de Saxe, Frédéric, l'électeur de Brandebourg, les archevêques de Trèves et de Salzbourg ; le cardinal Henri de Winchester avait équipé mille archers anglais, la France avait envoyé l'évêque de Besançon (3) ; un chroniqueur dit que l'armée allemande comptait 80,000 cavaliers et au moins autant de fantassins (4), un autre l'évalue à 200,000 hommes (5).

(1) Windecke, c. 146.

(2) Palacky, *Urk. Beitr.*, I, p. 503-509.

(3) *Und ein Bischoff von Frankreich*, dit la *chron. de Nuremberg*, II, p. 47,

(4) Bartosek, p. 154.

(5) Herm. Corner, col. 1278. Windecke dit au contraire que l'armée était peu nombreuse : « L'électeur de Brandebourg et l'archevêque de Trèves arrivèrent vers Tachov et y restèrent quelque temps, mais ils reçurent peu de troupes des autres princes et villes... Leurs forces étaient trop petites » (ch. 157). Le témoignage de Windecke ne peut pas prévaloir contre les affirmations unanimes des autres chroniqueurs ; il était alors loin du théâtre des événe-

Les débuts de l'expédition furent assez heureux ; les corps allemands, qui avaient franchi la frontière sur divers points, enlevèrent plusieurs petites villes, se donnèrent la main et vinrent mettre le siège devant Stribro. Stribro était assez mal fortifiée ; Pribik de Klenov qui la commandait et Pierre Zmrzlik de Swojsin, qui s'était jeté dans la place à l'approche des croisés, n'avaient guère que 200 soldats, et les murailles, battues par l'artillerie allemande, menaçaient ruine. Stribro était la seule ville du Sud-Ouest de la Bohême qui appartint encore aux Hussites ; sa chute aurait livré peut-être pour toujours cette région entière aux catholiques. Le plan des croisés avait été fort bien conçu : ils étaient entrés dans la province où les royaux étaient le plus puissants et l'hérésie le moins répandue. L'héroïque valeur avec laquelle Pribik et Zmrzlik repoussaient tous les assauts changea bientôt en inquiétudes les espérances des premiers jours. Les ordres de Francfort avaient été exécutés au début (1), mais rien n'est plus dangereux pour une armée, surtout pour une armée improvisée, qu'un siège et l'inaction qu'il entraîne ; le pays épuisé ne fournit plus bientôt les vivres et les fourrages nécessaires, les soldats cherchèrent des ressources dans la maraude ; la discipline ne résista pas longtemps à ce régime, et tous les abus qu'on avait voulu éviter recommencèrent. Bien que venus en Bohême pour gagner les indulgences, les catholiques n'étaient pas insensibles aux biens de ce monde ; ils demandaient au moins à rentrer dans leurs frais, aussi ne se contentèrent-ils pas longtemps des provisions de bouche : ils pillèrent les maisons, enlevèrent tout ce qu'il était possible d'emporter, brûlèrent le reste. Les paysans, qui, d'ailleurs, avaient été, de ce côté, beaucoup plus atteints par l'hérésie que les habitants des villes, se retirèrent dans l'intérieur et firent le désert autour des envahisseurs ; les jeunes gens formèrent de petites bandes, massacrèrent les

ments, préoccupé de la révolution de Mayence, et d'ailleurs son récit, très malveillant pour les électeurs, a surtout pour but de démontrer qu'ils n'ont pas mieux fait que Sigismond.

(1) Jean de Riesenberk écrit ainsi à Ulrich de Rosenberk pour lui vanter la bonne conduite et l'ordre de l'armée.

pillards, les isolés ; ces surprises, ces meurtres, l'insuccès et le disette inquiétèrent et découragèrent les Allemands. Les capitaines, loin de chercher à maintenir l'ordre, donnaient l'exemple de la désunion et du pillage. « Le démon, dit Corner, a livré les cœurs des princes à l'arrogance, à l'orgueil de dominer, à la passion d'étendre leurs domaines..... de là sont nés des rixes et des difficultés, la gloire de Dieu et la défense de la foi ont eu à en souffrir (1). »

Pendant que l'armée allemande s'affaiblissait ainsi par l'inaction et l'indiscipline, les Hussites concentraient leurs forces. Utraquistes zélés, Orphelins et Taborites coururent ensemble à l'ennemi. Vers le milieu du mois de juillet, Prague vit défiler dans ses murs les redoutables et farouches sectaires dont elle avait plus d'une fois éprouvé à ses dépens la terrible bravoure : les bourgeois de la Vieille-Ville n'ouvrirent pas sans terreur leur cité à ces soldats qu'ils avaient si souvent rencontrés sur les champs de bataille ; mais tous les esprits étaient unis dans une haine commune : il n'y eut à regretter ni rixe, ni désordre. Quelques détachements taborites étaient passés les premiers (2) ; deux jours après, arrivèrent les Orphelins ; le lendemain, Procope et toute l'armée taborite. Les Praguois partirent à leur tour le 17 juillet. Le 2 août, les Hussites se mirent en marche vers Stribro ; mais à peine les Allemands apprirent-ils l'arrivée des hérétiques qu'ils furent pris d'une terreur panique et se débandèrent avant d'avoir aperçu les Cèques. Les fuyards rencontrèrent à Tachov le cardinal Henri de Winchester, qui amenait des renforts. Le légat les arrêta, les supplia de ne pas trahir Dieu et l'Église, qui avait remis son salut entre leurs mains, leur représenta la supériorité de leurs forces : — les Hussites en effet n'étaient pas plus de 30,000 hommes ; — ses paroles ranimèrent les courages, et l'armée se rangea en bataille. Mais à peine les soldats virent-ils au loin déboucher les Taborites que la panique recommença ; le cardinal se

(1) Col., 1278.

(2) Il s'agit sans doute ici de renforts fournis par « les communes de travail », qui ne se joignaient « aux communes de combat » que dans les cas extrêmes.

jeta devant les fuyards, pria, menaça, s'enveloppa du drapeau impérial, rien n'y fit et il fut bientôt lui-même entraîné par le flot irrésistible. « L'armée allemande, autrefois si vaillante, écrit un ecclésiastique brandebourgeois, est infidèle et secrètement favorable à l'hérésie, ou honteusement dégénérée (1). » Les Hussites, laissant le soin de poursuivre les croisés aux paysans qui en tuèrent plusieurs milliers, revinrent vers Klatov. « La ville avait épuisé toutes ses ressources pour nourrir l'armée allemande et lui fournir ce dont elle avait besoin ; elle manquait d'armes pour attaquer ou se défendre, elle manquait même de vivres ; elle fut prise par les hérétiques et complètement détruite : tous les êtres vivants, hommes et animaux, furent mis à mort. Et ce malheur vint de l'ambition des princes, car s'ils avaient sincèrement désiré la gloire de Dieu et le triomphe de la foi, ils auraient sans doute montré plus de courage à persévérer dans une expédition si utile (2). »

Comme il arrive après chaque défaite, les alliés s'accusèrent réciproquement du malheur commun. On reprocha à l'électeur de Saxe d'avoir donné l'exemple de la retraite : il n'avait pensé qu'à sauver son butin, à faire filer ses voitures. Mais ce fut à Frédéric de Brandebourg que s'adressèrent les attaques les plus acerbes : on racontait que des députés de Prague étaient venus le trouver secrètement, on rapportait même leurs paroles : pourquoi, lui avaient-ils dit, dévaster ainsi votre propre royaume ? Nous voulons vous accepter pour roi vous et votre fils. Frédéric, séduit par ces promesses, avait feint une maladie et était rentré dans ses états ; son départ avait découragé l'armée (3). Ces accusations étaient calomnieuses. Aucun prince n'avait fait preuve de plus d'activité et d'énergie, il était encore à l'armée lors du désastre de Tachov, et il fut le dernier à renoncer à la lutte. Mais ces calomnies devaient quelque vraisemblance aux relations de l'électeur avec les Hussites.

(1) Cité par Droysen, I, p. 346.

(2) Hermann Corner, col. 1179.

(3) Urk. Beit., I, p. 547.

Depuis le commencement de l'insurrection, Frédéric avait la conviction que l'on n'arriverait à rien par la violence ; il fallait, croyait-il, ramener au moins une partie des rebelles par des concessions. Depuis qu'à la diète de Breslau, 1420, il avait conseillé à Sigismond de ne pas compromettre sa couronne par un imprudent dévouement à l'Église, il n'avait jamais complètement cessé ses négociations avec les Hussites et il les avait renouées au moment même où se rassemblait l'armée allemande (juin 1427) (1). Les ultra-moderés, plus déconcertés qu'affaiblis par le coup de main qui avait renversé Korybut, avaient accueilli avec joie ses ouvertures (2). Ils avaient de nombreux partisans dans l'intérieur du pays (3) et ils espéraient reprendre par trahison le pouvoir qu'ils avaient perdu par surprise ; l'éloignement des Taborites et des amis les plus ardents de Rokycana était un hasard heureux, dont il fallait se hâter de profiter. Ils convoquèrent près de Prague les seigneurs et les chevaliers sur lesquels ils comptaient, et leur communiquèrent les propositions de Frédéric. « Mais, lorsque les meilleurs du pays furent ainsi rassemblés, le peuple de Prague craignit que cette réunion secrète ne fût dirigée contre lui..... Les habitants coururent aux armes, se jetèrent sur les nobles, les chevaliers et les seigneurs ainsi que sur leurs propres conseillers et en tuèrent près de 500 ce jour-là. Ainsi le projet du margrave échoua malheureusement par l'intervention du diable qui inspira au peuple cette mauvaise pensée » (4).

Les ultra-moderés espérèrent être plus heureux en se servant de Korybut. Les Utraquistes ardents n'étaient pas sans inquiétude ; le soin avec lequel ils cachaient l'endroit où ils gardaient le prince le prouve assez. Des défections leur annonçaient qu'un complot se tramait contre eux : Kolin avait rompu son alliance avec Prague et choisi pour gouverneur le seigneur Hasek Ostrovsky de Walstein qui avait toujours

(1) Lettre de Frédéric aux Praguais (25 juin 1427). — (Urk. Beit., I, p. 516).

(2) Réponse des Praguais (5 juillet). — Urk. B., I, 519.

(3) Id., p. 512.

(4) Rufus de Lubeck, cité par Droysen, I, p. 348.

été un des chefs les plus actifs du parti polonais. Des conciliabules secrets réunissaient autour de Hasek les seigneurs Hynek de Walstein, Jean Smiricky, Guillaume Kostka de Postupice et plusieurs autres, dont l'intervention eût été d'autant plus redoutable que la sincérité de leurs convictions hussites était connue de tous. Le juge de la Nouvelle-Ville, plusieurs conseillers leur promirent de leur ouvrir les portes. Au dernier moment cependant, Kostka fut pris de remords ; comme les Taborites de Zizka, il hésita à porter une main sacrilège sur la capitale du royaume et avertit secrètement un habitant. Les conjurés, trompés par la tranquillité qui paraissait régner dans la ville, entrèrent par la porte que leur livrèrent leurs complices (6 septembre 1427) ; au nombre d'environ 600, ils traversèrent les rues de Prague, en criant : la paix ! la paix ! La foule étonnée les regardait, sans essayer de les arrêter, et ils arrivèrent ainsi jusqu'à l'Hôtel-de-Ville du Staré Mesto. Mais leur position devint bientôt dangereuse ; le peuple, revenu de la première surprise, se préparait au combat, fermait les portes, tendait les chaînes, élevait des barricades. Le coup de main était manqué ; il ne s'agissait plus de vaincre, mais d'échapper à la populace furieuse. Les conjurés apprirent à leurs dépens que les habitants de Prague étaient moins pacifiques qu'ils ne l'avaient supposé : presque tous périrent, les uns furent tués en combattant, les autres se noyèrent en traversant la Vltava ; quelques-uns trouvèrent un asile dans les maisons de leurs parents ou de leurs amis, mais la plupart furent découverts et massacrés (1). Rokycana s'était jeté au milieu de la mêlée pour arrêter l'effusion du sang et il fut assez heureux pour arracher quelques prisonniers à une mort certaine. Après la victoire, les supplices commencèrent ; une jeune fille fit évader Smiricky, mais les chefs les plus compromis et les bourgeois soupçonnés de complicité furent exécutés. A la nouvelle du complot, les Taborites étaient revenus sur Prague à marches forcées, mais lorsque Procope arriva devant la ville, à la tête de 1,000 cavaliers et de 10,000 fantassins, tout était déjà rentré dans l'ordre ; il mena son

(1) *Staré letopisné*, p. 73. — Bartosek, p. 155-156.

armée contre Kolin, où s'était formée la conspiration et la força à capituler. Korybut fut conduit hors du royaume.

Les projets pacifiques de l'électeur de Brandebourg et des amis de Korybut n'avaient pas trouvé plus de sympathie en Allemagne qu'en Bohême ; Sigismond désirait la continuation de la guerre et il était encouragé dans ses dispositions belliqueuses par Albert d'Autriche et le duc de Saxe, qui ne se faisaient d'ailleurs aucune illusion sur l'issue probable des hostilités. Albert d'Autriche craignait qu'un traité ne lui enlevât la Moravie, et Frédéric de Saxe se flattait de conquérir les districts situés sur le versant méridional de l'Erz Gebirge et des monts de Lusace. Sigismond, tout entier en ce moment à la guerre contre les Turcs et au projet de fonder un grand empire oriental, ne désespérait pas encore de voir les princes de l'Empire lui soumettre les rebelles, sans qu'il s'en mêlât, et n'était pas fâché d'une guerre qui les tenait en haleine et les empêchait de tourner leurs forces contre lui. Le pape, soit qu'il ne se rendit pas un compte exact de la situation, soit qu'il crût que les plus sanglantes défaites étaient encore moins funestes à l'Église qu'une transaction qui mettrait en doute son autorité souveraine, repoussait non moins formellement que Sigismond toute idée de conciliation. Il avait vertement blâmé le cardinal de Winchester qui avait autorisé des prêtres catholiques à prendre part à des conférences religieuses provoquées par les Hussites (1). « Nous admirons vraiment, écrit-il à l'évêque d'Olomuc, la bonté et la simplicité des fidèles qui ne voient pas ce que cherchent les hérétiques. Ils ne désirent ces discussions fallacieuses que pour infecter de leurs erreurs le cœur des croyants..... La foi chrétienne, que n'ont pas submergée tant de tempêtes soulevées par les persécutions et les hérésies, est assez claire, elle a été assez expliquée par les anciens Pères de l'Église et les saints Docteurs, pour que toute discussion soit inutile. Il y a tant de conciles sacrés, tant de saints canons, tant de témoignages de l'Écriture qui prouvent et qui confirment la doctrine de Notre Seigneur Jésus-Christ que de telles conférences sont inutiles, fu-

(1) Urk. Beit., p. 545.

nestes et plus propres à nuire aux hommes qu'à leur être utiles » (1). « Ne fatigue pas ta sagesse, écrivait-il encore au cardinal-légat, presse et pousse les princes allemands..... même s'il n'y a pas grand'chose à attendre d'eux ; presse aussi les prélats allemands, que la chose touche de plus près. » Henri de Winchester obéit, et une nouvelle diète fut convoquée pour préparer une nouvelle expédition.

A la fin de 1427, le parti de la guerre triomphait ainsi à la fois en Allemagne et en Bohême ; seulement, l'Allemagne allait recommencer les opérations, plus impuissante et plus divisée que jamais ; le roi des Romains, les princes, les chevaliers proclamaient la nécessité de la croisade, mais s'en remettaient par trop à la Providence et attendaient d'un miracle seul le triomphe de la vérité ; les plus belles résolutions restaient stériles et il n'était pas nécessaire d'avoir une perspicacité extraordinaire pour prévoir que les causes qui avaient produit déjà des revers multipliés amèneraient de nouveaux désastres. En Bohême, au contraire, l'anarchie était vaincue. Malgré les différences théoriques qui séparaient les Utraquistes et les Taborites, l'autorité de Procope était reconnue par tous les partis ; débarrassé de son rival le plus dangereux, à la tête d'une armée aguerrie et dévouée, il pouvait enfin prendre réellement l'offensive ; les premières courses, interrompues par la quatrième invasion, n'avaient été qu'une sorte de préparation, une menace, un avis à l'Empire ; en 1428 vont enfin commencer ces expéditions presque fantastiques qui arrachèrent à l'Allemagne un long cri de douleur et la jetèrent pantelante, épuisée et suppliant, aux genoux des hérétiques.

(1). 11 nov. 1427. — Urk. Beit., p. 535.

CHAPITRE X.

LA TERREUR TABORITE.

Les invasions hussites en Allemagne. — Les conférences de Presbourg. — Les Bohêmes en Saxe, en Franconie et en Silésie. — La cinquième croisade. — Progrès de l'hérésie dans les pays étrangers, anarchie dans l'Empire, fatigue de la Bohême, désir général de paix.

Les Taborites avaient été les premiers à comprendre qu'il fallait conquérir la paix en Allemagne. Une fois cependant qu'ils eurent fait triompher leur opinion dans le royaume et battu les ultra-modérés, ils furent soutenus dans leur politique par toutes les fractions du Hussitisme. Non seulement les Orphelins, mais même les Utraquistes zélés prirent une part glorieuse à leurs invasions systématiques et contribuèrent à leurs victoires. Ils n'en restèrent pas moins toujours les inspireurs et les guides, le noyau permanent autour duquel se groupaient les autres contingents, et c'est à eux qu'il faut rapporter l'honneur ou la responsabilité des prodigieux et sanglants succès qui illustrent les dernières années de la guerre hussite. Il serait très long, impossible quelquefois, à cause de l'absence ou de l'obscurité des documents, dans tous les cas peu intéressant, d'entrer dans le détail de ces courses et de suivre pas à pas les bandes qui paraissent presque en même temps en Silésie, en Autriche, en Lusace, en Misnie, en Saxe, en Bavière, en Thuringe, en Franconie et quelquefois même dans des provinces plus éloignées ; il suffira de signaler les plus importantes de ces expéditions et d'en mar-

quer le caractère général. Un adversaire des Hussites leur prête un vaste plan de conquête : une fois que nous serons complètement maîtres de la Bohême, fait-il dire à un taborite, il sera facile de soumettre les provinces voisines et de nous avancer ensuite de proche en proche jusque dans les régions les plus lointaines ; « c'est ainsi qu'ont fait jadis les Romains et ils sont arrivés à la domination universelle » (1). Ce n'est pourtant pas là l'idée dominante de la politique taborite : si l'on en excepte la Moravie et la Silésie, que les Cèques regardèrent toujours comme des parties intégrantes de la couronne, on ne trouve aucune trace d'une conquête régulière ni d'un établissement permanent. Ils ne font que traverser l'Allemagne, la ravagent, s'arrêtent peu à la prise des villes, ne cherchent pas à occuper les points stratégiques ou les châteaux qui commandent le pays ; leurs campagnes ne sont que d'immenses razzias, ils veulent terrifier, non soumettre. Ce qu'ils poursuivent, ce n'est pas le royaume de la terre, mais le royaume du ciel, la liberté religieuse ; la guerre, offensive en apparence, est toujours défensive en réalité, ils n'ont pas d'autre but que de faire reconnaître leur foi par l'Église, d'autre idéal que l'union, d'autre ambition que l'indépendance. De là, leur extrême facilité à accepter les négociations ; au retour de chaque expédition, après chaque victoire, ils consentent à de nouvelles conférences ; leur bonne volonté résiste à l'insigne perfidie de leurs adversaires ; ce n'est que poussés à bout qu'ils se résignent à reprendre les hostilités ; ils sont contraints à la victoire, et les souffrances de l'Allemagne doivent retomber non sur eux, mais sur les chefs incapables et indignes qui la sacrifient à leur obstination superbe ou à leur soif de domination.

Avant même la chute de Kolin (2), un parti taborite avait envahi la Hongrie et s'était avancé jusqu'aux portes de

(1) V. Bezold, p. 76.

(2) Peu de temps après la chute de Kolin, dit M. Palacky. — Mais M. Grūnhagen (p. 130, note 1) me paraît avoir démontré que l'expédition de Hongrie eut lieu en automne 1427 et non au commencement de 1428. — La prise de Kolin est du 16 décembre 1427.

Presbourg, dont il brûla les faubourgs. Au commencement de 1428, le gros de l'armée traversa la Moravie, et à la fin de février, parut devant Troppau (1). Les grandes villes silésiennes, Troppau, Ratibor, Kosel, Liegnitz, Neiss, Breslau, ne furent pas sérieusement menacées, mais tous le pays, de Troppau à l'Oder, fut effroyablement ravagé : vingt petites cités, un grand nombre de villages furent brûlés; la présence des Hussites n'arrêtait pas les divisions et les troubles qui agitaient la province, tableau réduit de l'Empire : princes temporels, seigneurs ecclésiastiques, villes libres avaient des intérêts opposés, se haïssaient, se surveillaient ; quelques ducs entretenaient avec les envahisseurs des relations suspectes, parlaient de s'unir à eux ; dans la Haute-Silésie, beaucoup moins germanisée, les campagnes, polonaises, étaient agitées par des frissons d'indépendance et quelques paysans se joignaient aux Hussites contre les Allemands, qui étaient pour eux aussi les ennemis héréditaires. Les ducs de la Haute-Lusace demandèrent la paix, se soumirent aux conditions de Procope ; le jeune duc d'Oppeln, Bolko, traita avec les Taborites et resta depuis leur allié. Cette anarchie, ces défections expliquent les échecs des armées silésiennes : partout où elles acceptèrent le combat, elles furent écrasées ; elles n'osèrent plus se rapprocher des Bohêmes, se bornèrent à les surveiller de loin, attendant que le charme se dissipât, qu'un miracle se produisît. « Vos gens et surtout vos nobles nous étonnent beaucoup, écrit le roi de Pologne, Wladislav ; dans l'univers entier la renommée les représente comme belliqueux, expérimentés dans les combats et audacieux : comment se sont-ils montrés si inactifs et si légers, lorsqu'il s'agissait de protéger leurs territoires et d'augmenter leur gloire ? Maîtres des meilleures positions, des châteaux, de villes si fortes par la situation et les travaux dont elles sont entourées, ils pouvaient chasser l'ennemi, et ils n'ont pas su résister même derrière leurs murailles. La honte nous monte au front quand nous pensons à la pusillanimité de ces hommes qui n'ont pas osé

(1) Comme la Silésie est presque tout entière allemande, il m'a paru plus exact de garder les noms géographiques allemands.

défendre leurs princes et leurs seigneurs et ont laissé commettre de si grands ravages » (1). Tandis que le corps principal des Hussites rentrait en Bohême sans être inquiété et s'y reposait à assiéger quelques châteaux, des bandes de quelques milliers d'hommes envahirent l'Autriche et la Bavière (2) et y commirent les mêmes ravages qu'en Silésie, sans rencontrer de plus sérieuse résistance. Les Silésiens, instruits par leurs récents malheurs, conclurent une alliance offensive et défensive avec les princes saxons, le landgrave de Thuringe et les seigneurs de la Haute-Lusace ; mais les conditions n'étaient pas encore définitivement fixées que les Orphelins avaient de nouveau envahi le pays, dispersé les troupes qui avaient essayé de les arrêter, et incendié les villages qui avaient échappé à leur première razzia.

L'Allemagne assistait indifférente à ces invasions ; tel était son état d'anémie qu'elle ne ressentait même plus les coups qui l'atteignaient et les blessures par lesquelles s'écoulait goutte à goutte le peu de sang qu'elle avait encore. Après la quatrième croisade, comme après tous les désastres précédents, l'excès de honte avait galvanisé un instant la Chrétienté épuisée. Il faut se raidir contre le malheur avec plus de courage que jamais, écrivait Martin V, et l'on pensa un instant que le bien sortirait de la grandeur du mal ; le cardinal de Winchester fut trompé lui-même par l'élan général, il se reprit à espérer. Une grande diète se réunit à Francfort, le 16 novembre 1427 ; elle fut très brillante : le légat, les Électeurs, les plus puissants seigneurs laïques et ecclésiastiques y assistaient. Les princes, les villes, les évêques rivalisèrent de zèle et d'éloquence. La dernière expérience qu'on avait faite des armées impériales avait été décisive ; il fallait opposer aux Hussites des forces permanentes et disciplinées. On décida de lever un impôt général et de le consacrer à l'entretien d'une armée régulière (3).

(1) Script. rer. Silesiac, VI, p. 61.

(2) Urk. Beit., I, p. 626.

(3) Sur la diète de Francfort, v. André de Ratisbonne (Urk. Beit., I, p. 563-577), Windecke (c. 153-158). — Droysen, Ueber die Reichskriegs-

Les Cèques s'effrayèrent peu, et l'événement donna raison à leur indifférence. Une fois la première exaltation tombée, les difficultés s'accumulèrent : la plupart des princes refusèrent de payer, les autres retinrent les contributions et s'en servirent pour leurs propres affaires ; l'impôt levé contre les Hussites servit à l'Allemagne à se déchirer de ses propres mains. La confusion devint telle qu'on ne pensa même pas à employer le peu d'argent qu'on avait réuni.

Ces échecs multipliés inspiraient plus de satisfaction que de tristesse au prince qui paraissait pourtant le plus intéressé à la défaite de l'hérésie, à Sigismond : il haïssait moins les Hussites que les Électeurs et rêvait de fonder un grand empire oriental. Une sanglante défaite que lui infligèrent les Turcs à la fin de 1428, le décida à reporter son attention vers la Bohême. Le danger le plus redoutable à ses yeux était toujours une intervention polonaise. Alliés de la Pologne, les Hussites étaient invincibles ; victorieux de l'hérésie, Wladislav obtenait de la reconnaissance du pape la couronne de Saint Vaclav, et Sigismond regardait comme une très faible compensation le retour des Cèques au catholicisme (1). Il eut une entrevue à Lübeck (1428) avec Wladislav et Witold, éveilla les inquiétudes et les défiances de Jagellon et partit avec la conviction qu'il n'avait pas à craindre de quelque temps une entrée des Polonais en Bohême (2). Puis il recommença à parler d'expédition, de croisade.

Il attendait beaucoup d'Henri de Winchester ; le cardinal était allé chercher des renforts en Angleterre ; pour lui donner le temps de revenir, le roi des Romains négocia et envoya un ambassadeur, Menhart de Hradec, à Procope qui s'avancait en Hongrie. Fils d'un hussite convaincu, Menhart avait combattu tour à tour pour et contre la Réforme ; prudent, avisé, assez sincère dans ses opinions religieuses, mais très désireux de voir renaître l'ordre et la paix dans le pays, il était comme le type de cette noblesse utraquiste, effrayée

steuer vom 1427, dans les *Berichte über die Verhandlungen der K. sächs. Gesellschaft der Wissenschaften*. Leipzig 1855.

(1) *Liber Cancellariæ*, n° 115 et 116.

(2) V. Caro, *passim*.

et indécise, qui avait soutenu Korybut et fit les Compactats. En faveur auprès de Sigismond sans être haï des Taborites, il décida sans peine Procope à se rendre à Presbourg.

La cour de Hongrie était alors fort brillante; le roi des Romains avait auprès de lui son gendre, le duc d'Autriche, le duc Guillaume de Bavière, plusieurs princes silésiens, des seigneurs cèques et moraves, quatre docteurs de l'Université de Paris, des évêques et des magnats hongrois. Procope et Pierre Payne étaient les deux membres les plus connus de l'ambassade hussite. Sigismond parla longuement, — il était aussi fier de son éloquence que de sa beauté, — protesta de son grand amour pour son pays natal; les Bohêmes n'auraient-ils pas pitié de la Bohême? Refuseraient-ils toujours de revenir à la foi de leurs pères? N'entendraient-ils jamais la voix de l'Église qui leur ouvrait ses bras? Un concile se réunirait dans deux ans, pourquoi ne pas lui laisser la solution des questions douteuses? — Ce dernier point que Sigismond avait insinué à la fin, éveilla les défiances des Hussites: malgré son sincère désir de paix, Procope était trop habile pour ne pas pressentir les projets du roi: gagner du temps, permettre à l'Allemagne de reprendre haleine, aussi repoussa-t-il tout armistice; l'on négocierait en combattant. Les Bohêmes ne refusaient pas de paraître au concile et d'accepter la vérité qu'on leur démontrerait; mais ils protestaient contre toute pensée de rétractation et de soumission. Les ambassadeurs promirent cependant de présenter les propositions du roi à une diète générale qui devait se réunir prochainement (1). Les États s'ouvrirent en effet à Prague (mai 1429) et, malgré les protestations de quelques Utraquistes, la majorité taborite mit à l'armistice et à la présence des Cèques au concile des conditions telles qu'elles devaient entraîner la rupture des négociations (2).

Sigismond ne paraît même pas avoir répondu aux propositions de la diète; il n'avait jamais pris ces conférences au sérieux: dans une lettre adressée au roi de Pologne

(1) Urk. Beit., II, p. 22-25, 26.

(2) Id., II, p. 51, 514,

(30 juillet 1429), il proteste avec indignation contre les bruits de transaction et de paix (1). Avant même l'ouverture des États de Prague, il écrit à l'évêque de Ratisbonne (10 avril), au margrave de Brandebourg (16), pour les inviter à mettre leurs forces sur pied ; il viendra en personne et marchera à la tête des croisés. Mais au moment où le cardinal Henri de Winchester débarquait en Flandre à la tête de 5,000 archers qu'il avait levés contre les hérétiques, il reçut l'ordre d'accourir au secours de ses compatriotes arrêtés, en France, au milieu de leurs succès. Jeanne d'Arc avait forcé les Anglais à lever le siège d'Orléans et fait sacrer Charles VII à Reims ; le cardinal-légat fut obligé d'obéir, sous peine d'être abandonné par ses soldats et « tous les catholiques, qui attendaient dans l'Allemagne entière l'arrivée du cardinal, restèrent bientôt désolés, sans secours et sans espoir » (2). Les princes, qui n'auraient probablement rien fait si Henri était venu, se lamentèrent, mais ne bougèrent pas, et Sigismond resta tranquillement en Hongrie, attendant l'issue d'une crise intérieure qu'avaient provoquée en Bohême les dernières négociations.

Les conférences de Presbourg et la diète de 1429 avaient produit dans le royaume une vive émotion : battu dans l'assemblée, le parti de la paix espéra prendre sa revanche dans le pays. Jean de Pribram et la plupart des autres docteurs ultra-modérés étaient revenus dans la ville et protégés cette fois ou du moins tolérés par Rokycana, avaient recommencé leurs manœuvres. Les chaires retentissaient de discours menaçants et les prédicateurs des deux partis, calixtins ou taborites, prédisaient et prévoyaient une guerre civile prochaine. Ces querelles religieuses se compliquaient de l'ancienne rivalité de la Vieille et de la Nouvelle-Ville de Prague. Au moment de la fondation du Nové Mesto par Char-

(1) Raczyński, cod. diplom. Lithuanie, 236.

(2) Raynald, a. 1429, 17. Sur cette expédition d'Henri de Winchester, v. Windecke, c. 142, et surtout Rymer, *Fœdera*, t. IV, pars IV, p. 145. « *Petitiones Henrici cardinalis ex parte papæ pro expedit. Cruciatæ contra Bohemos* ; » 18 juin..... On permit au cardinal de prêcher la croisade et de lever des troupes, non toutefois sans quelque hésitation et quelque restriction, (p. 147) ; les affaires de France l'empêchèrent d'entrer en campagne.

les IV, les bourgeois du Staré Mesto avaient manifesté de très vives inquiétudes que l'Empereur n'avait calmées que par les plus formelles promesses de respecter toutes leurs franchises et leurs privilèges ; la prudence de Charles n'avait pu éviter cependant de nombreux conflits qui allaient toujours en s'envenimant. Les habitants de la Vieille-Ville se targuaient de l'ancienneté de leurs franchises pour prétendre exercer sur la jeune colonie une sorte de suzeraineté que celle-ci, fière de ses progrès rapides et du nombre de ses habitants, subissait avec impatience. Contenues par l'habile politique de Vaclav, ces haines avaient disparu dans les premières années des guerres hussites : hérétiques et catholiques, Cèques et Allemands, s'étaient rapprochés, et les divisions nationales ou religieuses avaient fait oublier toutes les autres rivalités. Peu à peu cependant les divers partis s'étaient groupés par quartiers, par villes ; de nos jours, on retrouve encore les traces de cantonnements semblables dans quelques cités du Midi de la France, longtemps déchirées par les discordes civiles : les deux camps sont en présence, catholiques et protestants, blancs et rouges ; il en fut de même à Prague : les bourgeois riches, les Allemands convertis du Nové Mesto émigrèrent dans la Vieille-Ville et refoulèrent les sectaires les plus exaltés ; en 1429, les deux cités étaient de nouveau en armes l'une contre l'autre : la Vieille Prague, aristocratique et bourgeoise, était hussite, mais anti-radical, désirait la paix, regrettait le temps où le commerce était actif, les relations sûres, l'industrie florissante ; elle suivait Rokycana, qui représentait bien l'opinion moyenne, non-seulement par ses opinions, mais par son tempérament, son égoïsme involontaire, le besoin qu'il éprouvait de faire à la fois ses propres affaires et les affaires de son parti ; la Nouvelle-Ville, plus tumultueuse, moins éprouvée aussi, plus agitée par des souvenirs ou des rêves démocratiques, avait retrouvé un Jean de Zeliv dans un certain Jean Vlk, dont nous ne connaissons guère que le nom. Les deux villes en vinrent à une guerre ouverte ; elles étaient séparées par des remparts dont on aperçoit encore quelques restes, et à la place desquels s'ouvre aujourd'hui la

principale rue de Prague. Après quelques jours de désordres et de rixes, on fabriqua un traité, une cote mal taillée, comme tous les compromis entre des partis trop éloignés ou des principes trop divers. Les prêtres, par leurs prédications avaient été les principaux coupables du conflit, la paix ne serait possible que si on les mettait tous d'accord; il y eut une grande conférence, Pierre Payne et Pribram discutèrent plusieurs jours. L'éloquence et la science ne parvenaient plus à rajeunir des arguments mille fois présentés; chacun en appelait à l'Écriture, les arbitres désignés ne purent se contenir, intervinrent eux-mêmes dans le débat. En fin de compte, on ordonna aux adversaires de ne plus s'attaquer, de garder le silence sur les questions douteuses (1). Le silence n'est pas la paix; heureusement Procope avait trouvé un meilleur moyen de réconcilier les adversaires; comprenant enfin que Sigismond ne pensait pas à traiter, il avait appelé à l'assaut contre l'Allemagne tous les Hussites, modérés ou radicaux, Utraquistes et Taborites; une année presque entière s'était écoulée sans expédition lointaine, on allait la regagner. L'Allemagne n'était pas convaincue encore de la nécessité de la paix, on lui préparait de nouvelles preuves.

Une courte expédition en Lusace et en Silésie avait été entreprise dans l'été de 1429; Procope rentra en campagne au mois de septembre. Les courses précédentes avaient épuisé les pays limitrophes; pour trouver du butin, il étendit le cercle de ses opérations, envahit des contrées encore épargnées par la guerre; la politique le commandait aussi: l'Allemagne avait fini par prendre son parti des dévastations régulières de la Silésie et de la Lusace; elle sacrifiait ces provinces, les regardait d'ailleurs comme à demi étrangères, à peine allemandes, les Slaves massacraient des Slaves, on s'en consolait. Les coups seraient bien autrement ressentis, si on les frappait au cœur même de l'Empire, en Franconie, en Thuringe, en Bavière, en Saxe. Les Hussites marchèrent droit au Nord, envahirent la Saxe; les Misniens pris d'un

(1) Sur cette discussion, v. Nicolas de Pelhrimov, (Höf., II, 593-596) et Prochazka, p. 324-342.

bel enthousiasme, avaient voulu les arrêter : Ah ! damnés hérétiques, leur écrivaient-ils, vous qui avez trahi la foi, nous voulons demain vous battre et vous livrer en pâture aux chiens. — Têtes de chiens, répondirent les Cèques, c'est nous qui vous battons et vous que mangeront les chiens. — La nuit porte conseil, et le lendemain, lorsque les Hussites, après avoir entendu la messe, marchèrent au combat, ils ne trouvèrent plus d'adversaires (1) : les Misniens s'étaient repliés en toute hâte sur une grande armée qui se formait plus au Nord. Les Bohêmes suivirent l'Elbe, pillant les villages, brûlant les monastères et les moines, détruisant les églises ; ils laissaient de côté les villes fortifiées, n'assiégèrent ni Dresde ni Meissen, dont ils se contentèrent de dévaster le territoire et de saccager les faubourgs. Tandis que quelques bandes détachées couraient jusqu'aux portes de Torgau et même de Magdebourg, le gros de l'armée se dirigea vers le Nord-Ouest. Les princes de la Basse-Allemagne avaient réuni des forces considérables et le fils de Frédéric de Brandebourg, Jean, commandait près de 100,000 soldats. L'archevêque de Magdebourg, Gunther, Guillaume de Brunswick, le landgrave de Thuringe, les évêques d'Hildesheim et d'Halberstadt, une foule de comtes, de barons, de chevaliers étaient accourus. Les Allemands étaient au moins quatre fois plus nombreux que les Bohêmes qui n'avaient jamais été plus de 30,000 et qui s'étaient affaiblis par les détachements qu'ils avaient lancés de divers côtés et les traînards qu'ils avaient laissés en route ; une guerre de pillage, telle que la faisaient les Bohêmes, ruine presque autant l'armée que les pays envahis et il est merveilleux que les Taborites aient résisté plusieurs années à la fatale influence de leurs conquêtes ; rien ne prouve mieux la force des traditions militaires établies par Zizka et la profondeur du sentiment moral qui protégeait les combattants. Jean de Brandebourg n'osa pas profiter de sa supériorité numérique et de l'imprudence des envahisseurs, il livra quelques combats d'avant-garde assez malheureux. Habile réserve, dit un historien de notre siècle ; lâcheté et trahison, pensèrent

(1) Script rer. Lusatic. I, p. 361.

les contemporains. Guillaume de Misnie désespéra de l'Allemagne et partit pour la Terre-Sainte.

Bravant l'hiver comme les Électeurs, « les complices du diable continuèrent leur détestable dessein et dans ces régions réduisirent à de telles angoisses le peuple fidèle que beaucoup prirent la fuite et abandonnèrent leurs demeures en y mettant eux-mêmes le feu » (1). Les villes de Thuringe étaient terrifiées, Erfurt surtout, la plus riche, une des cités les plus importantes de l'Allemagne; les habitants des villes voisines s'y étaient réfugiés, y avaient envoyé leurs objets précieux, leur argent, et elle n'avait presque plus de soldats, avait fait partir ses meilleures troupes pour l'armée du Margrave. Aussi s'adressait-elle à toutes les villes voisines, suppliait, demandait des renforts. Inutiles prières ! Les autres cités n'étaient pas moins épouvantées et avaient assez à faire à veiller à leur propre défense. Les Bohêmes cependant ne vinrent pas en Thuringe (2), mais se détournèrent vers le Sud; arrivés devant Plauen, ils conclurent un armistice avec le conseil, et quelques-uns d'entre eux entrèrent dans la ville, munis de sauf-conduits réguliers. Mais la foule se souleva et les massacra. Les Cèques vengèrent leurs compagnons assassinés; ils enlevèrent la place d'assaut « comme de véritables fous furieux », y mirent le feu et massacrèrent tous les habitants. Ce terrible exemple porta à son comble l'effroi des provinces voisines; la Franconie fut ravagée sans pitié, Hoff fût brûlé, Bayreuth brûlé, et beaucoup d'autres dont nous ne connaissons pas les noms (3). L'épouvante, la terreur étaient universelles, personne ne savait quand on serait débarrassé de cette crainte, et un

(1) Hermann Corner, col. 1296. Cp. André de Ratisbonne, chronique, col. 2158 : « Les Hussites de Bohême, avec une grande armée, exercèrent leurs cruautés contre les catholiques en Misnie, en Franconie et en Bavière; telle était la terreur des chrétiens que, longtemps avant l'arrivée des hérétiques, ils abandonnaient des villes même fortifiées et des châteaux. »

(2) V. les lettres des habitants d'Erfurt (8 nov., 23 et 29 décembre 1429, 3 février 1430) citées par Gustave Schmidt. Si l'on en croit le chroniqueur Martin de Bolkenhaim (Script. rer. Lusatic, p. 362.), Erfurt acheta l'éloignement des Hussites.

(3) Schmidt, p. 202.

nombre immense de pauvres gens périrent ; on trouvait les enfants morts de faim au sein de leurs mères ; les habitants de Nuremberg sauvèrent d'une mort certaine plus de 4000 paysans dont les maisons avaient été saccagées et qui n'avaient plus ni asile, ni pain (1). Au milieu de toute cette misère le courage ne revenait pas au peuple si horriblement foulé , paysans, bourgeois, chevaliers, fuyaient, laissant leurs femmes et leurs enfants, — les Cèques en effet ne leur faisaient point de mal, les respectaient et les nourrissaient, singulier exemple d'humanité au milieu d'une guerre d'extermination ! Condamnés par l'obstination de leurs adversaires à la cruauté et à d'impitoyables exécutions, les Taborites cherchèrent cependant longtemps à adoucir les maux qu'ils faisaient, épargnant les faibles, ne détruisant systématiquement que les cures, les églises, les couvents et les mauvais lieux. Peu à peu, malheureusement, l'esprit et l'âme s'habituent au carnage et à l'incendie ; toute pitié disparut, noyée dans des flots de sang, et aucune digue ne contint plus le torrent dévastateur débordé. Le souvenir de ces courses des Cèques se conserva en Allemagne jusqu'au moment de la guerre de trente ans (2). Mieux vaut cela, disait-on, en parlant d'un malheur, qu'une invasion hussite (3).

Les hérétiques, après avoir ravagé la Franconie, s'avancèrent en Bavière et menacèrent Bamberg qui avait été abandonné par la plupart de ses habitants ; il ne restait dans la ville que le petit peuple ; des bandes de malfaiteurs pillèrent les maisons des riches, des prêtres, des chanoines, burent, mangèrent et menèrent joyeuse vie. Les excès commis par

(1) Windecke, c. 118.

(2) 200 ans auparavant, dit Grünhagen de la Silésie, elle avait été ravagée par les Mongols, elle le fut 200 ans après par la guerre de trente ans, les dévastations des Hussites ne paraissent pas avoir été les plus terribles ; il serait injuste de comparer les Taborites aux hordes barbares des Mongols, qui, s'abattant sur le pays comme une nuée de sauterelles, changeaient en désert toutes les contrées qu'ils traversaient : les armées de la guerre de 30 ans, plus nombreuses et qui ont séjourné plus longtemps dans le pays, ont fait plus de mal que les Hussites auxquels elles ne le cédaient ni en cupidité ni en cruauté. (p. 278).

(3) Lorenz Friese, p. 710.

la populace firent même croire, à tort, que les Hussites avaient pris la ville (1). Les Bohèmes marchaient sur Nuremberg, ils étaient 20,000 cavaliers ou fantassins. « J'étais moi-même à Nuremberg, dit Burkard Zink, le chroniqueur, et j'avais une grande peur, et tout le peuple était aussi effrayé et aussi abattu que s'ils avaient déjà été dans la ville » (2). Nuremberg, la grande et riche cité qui avait bravé l'attaque de plusieurs empereurs, tremblait devant quelques milliers de Hussites ; rien ne prouve mieux l'épuisement et la faiblesse de l'Allemagne ; il n'y a aucune forfanterie dans les paroles du chroniqueur cèque : Les Bohèmes auraient pu aller jusqu'au Rhin et soumettre une grande étendue de pays (3). L'électeur de Brandebourg comprit que tout effort pour organiser la résistance serait inutile, il acheta la paix ; les Hussites vendirent au Brandebourg, à Nuremberg, à Bamberg et à la Bavière un armistice de quelques mois qu'on leur paya une cinquantaine de mille florins (4).

Mais la guerre, suspendue à l'Ouest, reprit à l'Est. Une armée bohème envahit la Moravie, une autre la Hongrie, une troisième la Silésie. Les Silésiens demandèrent la paix : leur ambassadeur, le prince de Fürstenstein supplia les Taborites d'avoir pitié de cette malheureuse province, unie à la Bohême par des liens si étroits : c'est vous-mêmes qui avez brisé ces liens, lui répondirent les Hussites ; avez-vous eu pitié de nous, quand vous avez envahi notre pays, brûlé nos villes ? Pourquoi exiger de nous plus de clémence que vous n'en avez eue pour nous ? Si nos paroles vous blessent, défendez-vous ; nous sommes ici et nous vous attendrons, préparez-vous. Ils finirent pourtant par consentir à un armistice, à condition que les Silésiens puniraient les péchés mortels, la danse, les jeux, et chasseraient les femmes de mauvaise vie (5). L'esprit puritain des premiers combattants

(1) Burk. Zink., p. 42.

(2) Id., p. 93.

(3) Stari letop., p. 79.

(4) Urk. Beit., II, p. 101, 102, 112, 114.

(5) Script. re. Lusat., p. 365-366.

de la Réforme s'était conservé intact parmi les compagnons de Procope. Les Silésiens promirent tout, et une trêve fut conclue jusqu'à la fin de la mi-carême de 1431. Les Hussites conservaient d'ailleurs toutes leurs conquêtes : de Nimptsch, ils menaçaient Breslau et Brieg ; d'Ottmachau, Neiss : dans la Haute-Silésie, ils avaient pour allié Bolko de Oppeln, un des plus vaillants princes du pays ; la rive droite de l'Oder était occupée par des Polonais qui combattaient à côté des Taborites : Korybut, qui avait une petite cour à Gleiwitz, Puchala qui commandait à Creutzburg. Encore quelques années et la Silésie devait redevenir slave.

Un miracle pouvait seul sauver l'Allemagne trahie par ses chefs ; elle espéra un moment qu'il allait se produire : on répandit dans l'Empire une lettre de Jeanne d'Arc adressée aux Hussites : « Pensez-vous donc rester impunis, écrivait-elle aux Cèques ? Ne savez-vous pas que si Dieu n'arrête pas vos coupables efforts, c'est qu'il prépare un châtiment et des supplices d'autant plus sévères que vous vous serez plus longtemps livrés à vos débordements criminels et sacrilèges ? En vérité, je vous le dis, si je n'étais pas occupée par la guerre contre les Anglais, je serais déjà venue vers vous ; mais si je n'apprends pas que vous vous repentez, je chasserai peut-être les Anglais et je partirai en guerre contre vous pour détruire par le fer, si je ne le puis autrement, votre superstition vide et obstinée et vous arracher la vie ou l'hérésie. » Hélas ! deux mois après, l'héroïque libératrice de la France était faite prisonnière et les espérances qu'avaient conçues les Allemands disparaissaient avec elle. La chancellerie impériale, qui avait peut-être inventé la lettre de Jeanne, qui dans tous les cas avait aidé à la répandre (1),

(1) C'est en effet dans les registres originaux des archives de l'Empire que M. Palacky a trouvé le texte de cette lettre qu'il a publiée dans les *Urk. Beitr.* Elle est datée du 23 mars 1430. Elle avait déjà été imprimée plusieurs fois, ainsi dans les *Mémoires of Jeanne d'Arc*, surnamed la pucelle d'Orléans, Londres, 1824 ; Kautz, de *cultibus magicis*, (2^e édit., Vienne 1771), etc. Madame G. Sand parle de cette lettre, d'après Lenfant, et ne doute pas de son authenticité ; on m'a signalé une dissertation récente d'un écrivain, dont je n'ai pu malheureusement trouver le nom exact, qui aboutit aux mêmes conclusions. Il me semble absolument certain pour ma part que la lettre est

comptait sans doute sur d'autres secours pour vaincre les Hussites. Sigismond, après une absence de dix ans environ, venait de reparaître en Allemagne et une diète solennelle réunie à Nuremberg (fév. 1431), avait ordonné une nouvelle croisade. Les désastres des dernières années, les souffrances générales, les indulgences pontificales et les efforts du légat avaient, semblait-il, réveillé l'enthousiasme, et Martin V, en mourant, un peu avant le commencement de l'expédition, emporta dans la tombe la conviction consolatrice que son inébranlable fermeté avait enfin ramené la fortune ; l'Église perdait en lui, non pas un saint, — les contemporains lui reprochent son avarice et son népotisme, — mais un chef avisé, habile, fort actif, ferme dans les revers, inaccessible au découragement et au doute et qui, plus que tout autre, avait la main assez ferme et assez légère pour maintenir sinon la paix dans les esprits, au moins l'ordre et la tranquillité et comprimer les révoltes toujours prêtes à éclater. Son successeur, Eugène IV, peut-être supérieur par les qualités morales, lui était certainement très-inférieur par l'esprit. Jeune encore, — il avait alors quarante-sept ans, — grand, la figure distinguée et gracieuse, il méprisait l'éclat extérieur, vivait très retiré, absorbé dans ses exercices de piété, rempli de bonnes intentions, mais les intentions ne suffisent pas pour gouverner le monde ; l'expérience lui faisait absolument défaut : il avait grandi dans un cloître et il resta moine après son élection. Entêté et faible, jaloux de son autorité et incapable de l'exercer, ne connaissant ni les choses ni les hommes, il ne contribua pas peu par ses fautes à compromettre l'Église déjà si menacée et se lança aveuglément dans des aventures où il faillit se perdre, et la papauté avec lui.

Mais à ce moment-là, personne ne prévoyait de nouveaux conflits, tous les cœurs étaient à l'espérance, on se réjouis-

apocryphe. « Cette lettre, dit M. Wallon, par le style comme par tout le reste, n'a aucun des caractères de celles que l'on a de Jeanne... La réputation de Jeanne en Allemagne était très grande et il est très probable qu'on y aura fabriqué cette lettre en son nom ». (Histoire de Jeanne d'Arc, II, p. 317).

sait de l'hérésie que l'on croyait déjà vaincue et du triomphe assuré de l'Église. Nul n'était plus confiant et plus heureux que le nouveau légat, le cardinal Julien de Césarini ; Rome n'aurait pu choisir un meilleur représentant : à ceux qui flétrissaient la corruption de l'Église, il opposait le spectacle de ses vertus qui avaient étonné, presque scandalisé la cour pontificale ; son ardente conviction ébranlait les plus sceptiques et son énergie relevait le cœur des plus lâches. En lui semblaient réunis tous les dons qui indiquent un chef : ses traits spirituels et réguliers, sa noble stature, sa démarche gracieuse séduisaient tout d'abord ; son éloquence pure et brûlante, sa science profonde, la sincérité de ses convictions, achevaient l'œuvre de persuasion. Personne n'échappait au charme qui se dégageait de sa personne, et n'était en rapport avec lui sans en conserver une impression ineffaçable. Enthousiaste et tolérant, partisan de la Réforme de l'Église et fidèle au pape, prudent et audacieux, sans que sa prudence dégénérât jamais en faiblesse ou son audace en témérité, il réunissait aux qualités d'un diplomate et d'un chef de parti les vertus d'un véritable disciple de Christ. Si un tel homme ne parvenait pas à galvaniser l'Allemagne, à lui communiquer un peu de son courage et de son dévouement, à l'entraîner sur ses pas à la victoire, c'est que tout espoir de relèvement était perdu et que la lutte était impossible.

Les déceptions ne se firent pas longtemps attendre. Julien, bien qu'il eût déjà parcouru l'Empire à la suite d'autres légats pontificaux et qu'il eût ainsi l'expérience de l'Allemagne, avait cru aux protestations, aux promesses, à l'élan général ; peu à peu la vérité se fait jour, il éprouve des doutes sur la sincérité des princes, parle des tièdes et des timides fort nombreux, entrevoit la possibilité d'un échec (1). A mesure qu'approche le moment fixé pour la réunion de l'armée, ses inquiétudes augmentent : je vous félicite, écrit-il tristement à Jean de Palomar, de ne pas partager les ennuis qui accablent ceux qui vont à l'armée. — Les mauvaises nouvelles se succèdent rapidement : le duc de Bourgogne ne vient pas, le duc Frédéric d'Autriche, le comte palatin s'excusent, les

(1) Monum., I, p. 74.

forces réunies sont très inférieures au chiffre fixé à Nuremberg ; « Non-seulement la victoire est douteuse, écrit Julien, mais même notre entrée en Bohême ; nous ne sommes pourtant pas si faibles que nous ne puissions attaquer audacieusement, n'était le peu de cœur » (1).

Pendant que les croisés se rassemblaient lentement aux portes de la Bohême et hésitaient à s'engager dans les forêts où avaient déjà péri plusieurs armées catholiques, les Cèques concentraient leurs troupes et organisaient la résistance. Sigismond avait repris le plan qui lui avait déjà assez mal réussi à Presbourg, et avait invité les Hussites à des négociations ; pendant que les docteurs discuteraient à Cheb (Eger), les Allemands termineraient leurs préparatifs. Les Hussites avaient accepté les conférences (2), mais sans perdre de vue les mouvements des croisés, avaient rappelé les bandes dispersées en Silésie, en Lusace et en Moravie, et avaient donné une preuve indiscutable de leurs intentions pacifiques sans compromettre la défense. Sigismond espérait encore que les modérés se sépareraient des Taborites : les Utraquistes ne se montrèrent ni moins fermes, ni moins résolus que les soldats de Procope. Julien avant de franchir la frontière avait adressé aux Hussites un dernier appel plein de supplications et de menaces ; Taborites et Calixtins

(1) Monum., p. 99.

(2) Les docteurs catholiques voulurent d'abord gagner du temps, firent des objections ridicules ; les Bohêmes avaient dit qu'ils viendraient au concile, si réellement toute la chrétienté y venait ; les catholiques répondirent qu'il était bien difficile de réunir tous les chrétiens, hommes et femmes, laïques et ecclésiastiques, Grecs et Indiens. La discussion devint pourtant plus sérieuse : comme à Presbourg, les Cèques refusèrent de se soumettre au concile, mais demandèrent que toute vérité, prouvée par l'Écriture, fût acceptée par tous. Les catholiques voulaient au contraire réserver au concile la décision souveraine. Nous voulons, disaient les Hussites, paraître au concile « hoc adjecto quod, quidquid ibidem ex scripturâ legis divina aut sanctorum doctorum sententiis in prædicta lege veraciter fundatorum deductum fuerit et probatum, hoc in eodem concilio acceptetur. » Les catholiques promettaient aux Bohêmes des sauf-conduits, « hoc adjecto quod quidquid ibidem per idem concilium definitum fuerit hoc (Bohemi volunt et pollicentur) inviolabiliter acceptare et servare (Cp. Urk. Beit., II, p. 207-208, une lettre de Sigismond, p. 209-214, une déclaration utraquiste, p. 221-224).

répondirent par des manifestes, qui furent répandus à profusion dans toute l'Allemagne.

Lorsque le Christ est descendu sur la terre, disaient les Praguois, il a donné aux hommes divers préceptes très salutaires entre lesquels les quatre suivants sont les principaux : le Sacrement du Corps et du Sang du Sauveur doit être distribué aux fidèles sous les deux espèces, la parole de Dieu sera prêchée librement, publiquement et selon la vérité, par ceux à qui la puissance en a été donnée ; il faut enlever au clergé tout pouvoir civil ; les péchés publics et notoires doivent être rigoureusement réprimés par les autorités légitimes (1). Ces vérités, auxquelles nous sommes attachés du fond du cœur, nous voulons les faire connaître aux autres hommes ; sans reculer devant la fatigue ou les frais, nous avons répandu dans plusieurs pays des manifestes où nous justifions notre foi par les preuves les plus solides tirées de l'Écriture. Toujours prêts à accepter la discussion, nous n'avons jamais cessé de demander une libre audience publique et nous paraîtrons au concile, s'il nous est permis d'y exposer notre foi et si l'on veut réformer toute l'Église militante, dans son chef et dans ses membres, suivant les règles du Saint Évangile. On veut que nous nous soumettions en tout à la décision du concile, nous n'admettrons jamais qu'un tribunal terrestre ait une autorité sans appel dans les choses célestes, nous ne reconnaissons d'autre règle que l'Écriture, d'autre loi que la parole de Dieu. « Jugez vous-mêmes, nous vous en supplions, si ces évêques occupent dignement la place des apôtres. Les apôtres traversaient le monde couverts de haillons et méprisés, annonçaient aux peuples et aux nations la vérité éternelle et lui rendaient témoignage par leur mort : les évêques, véritables chiens muets, insolents, vêtus de pourpre et d'or, vivent tranquillement dans les châteaux et dans les villes, ne daignent même pas écouter les vérités divines, et si des fidèles veu-

(1) Cp. à ces quatre articles utraquistes le texte d'Hermann Corner où on les retrouve sans aucune restriction et dans le sens taborite : la communion sous les deux espèces est nécessaire au salut, la multiplication des bénéfices, mortelle à l'Église ; les sujets ont le droit de corriger les prélats ; la libre prédication de la parole de Dieu est permise à tous (col. 1312).

lent se conformer à la parole du Christ, ils les dépouillent de leur renommée, de leur vie, de leurs biens, non pas de leurs propres mains, — ils ne veulent pas s'éloigner du lit de leurs courtisanes, — mais en élevant contre eux une croix ensanglantée, en excitant les chrétiens au meurtre de véritables chrétiens. Les apôtres, dédaigneux des délices d'icibas, ornés de toutes les vertus, suivaient le Seigneur, pauvres et humbles; les évêques possèdent des châteaux, des villes, des forteresses, des provinces; hommes d'argent, remplis de vices, ce n'est pas Christ qu'ils suivent dans son humilité, mais Satan dans son orgueil, dans son luxe, dans sa passion voluptueuse. S'ils envahissent notre patrie, nous placerons notre espoir en Dieu et nous repousserons la force par la force » (1). Les Taborites ne pouvaient guère mettre dans leurs proclamations plus de précision et d'énergique colère.

Cependant les croisés, avertis par leurs espions que l'armée hussite qui s'était rassemblée auprès de Plzen s'était séparée, étaient entrés en Bohême et menaçaient Tachov. L'électeur de Brandebourg était encore le capitaine général (2); il aurait volontiers refusé un si périlleux honneur, n'avait nulle confiance dans ses soldats, redoutait une honte nouvelle après tant de hontes. L'armée de Frédéric ne s'élevait pas à moins de 150,000 hommes, traînait après elle 4000 voitures. En même temps, un autre corps marchait vers Zatec, les Silésiens envahissaient le Nord-Est de la Bohême et Albert d'Autriche, la Moravie. Les premiers mouvements de l'armée allemande trahirent clairement les inquiétudes et les irrésolutions des chefs. Julien voulait attaquer Tachov sur-le-champ, les généraux remirent l'assaut au lendemain, mais les habitants passèrent la nuit à réparer les fortifications, et le matin, lorsque les croisés s'avancèrent, la ville parut si bien gardée et ses défenseurs si résolus qu'on crut prudent de ne pas risquer le combat. Les Allemands se tournèrent vers la petite ville de Brod qui fut prise d'assaut

(1) 21 juillet 1421. Urk. Beit., II, p. 223-231.

(2) Riedel, cod. diplom., II, 4, p. 116.

et brûlée, tous les habitants furent égorgés. Ce fut la seule ville qui tomba entre les mains des envahisseurs ; ils se consolèrent en dévastant les campagnes, détruisant les villages massacrant les paysans. Les catholiques ne trouvaient pas grâce devant eux ; la cupidité et la cruauté des soldats se donnaient libre carrière : hommes et femmes, enfants et vieillards étaient mis à mort sans pitié (1). Les croisés firent mine alors de marcher vers Domazlice (Tauss), mais s'arrêtèrent à la nouvelle de l'approche de l'armée hussite. Le 14 août 1431, vers trois heures de l'après-midi, on signala l'arrivée des hérétiques ; ils étaient encore à plus d'un mille de distance, mais déjà l'on entendait le bruit de leurs charriots et, par intervalles, le vent apportait quelques mots de leur chant de guerre. Julien monta sur une colline d'où la vue embrassait tout le champ de bataille, et le margrave de Brandebourg ordonna à ses troupes de se replier vers des hauteurs, un peu en arrière de la ligne qu'elles occupaient. A la vue de ce mouvement, les autres s'imaginent qu'ils sont trahis, une terreur folle s'empare de tous les esprits, les compagnies se mêlent, les soldats jettent leurs armes et s'enfuient. En vain quelques chefs essaient d'arrêter la déroute, on n'écoute plus leur voix et ils sont eux-mêmes entraînés par la foule. Le désordre s'accrut encore vers le défilé qu'il fallait franchir : des bandes, ivres de peur, s'égarèrent et revinrent en Bohême, persuadées qu'elles rentraient en Allemagne, les conducteurs des voitures avaient jeté leurs bagages et ne pensaient plus qu'à arriver en tête, pour ne pas se trouver pris dans l'encombrement, mais malgré leurs efforts, bien peu parvinrent à se frayer un passage au milieu des piétons. De 4000 voitures, on en sauva seulement 300 ; toutes les autres furent ramassées par les vainqueurs, ainsi qu'une énorme quantité de fusils, de canons, de provisions de toute espèce. « La parole de Jérémie, dit André de Ratisbonne, a été accomplie à la lettre, la main de l'ennemi s'est étendue sur tous les biens désirables » (2). Le cardinal perdit même son manteau rouge et la bulle pontificale qui

(1) *Æn. Sylv.*, c. 48.

(2) *Chronique*, p. 2161.

appelait les chrétiens à la croisade. Il avait rallié quelques milliers d'hommes qui avaient promis de se défendre et de couvrir la retraite, mais à peine aperçurent-ils deux ou trois cents coureurs bohêmes qu'ils jetèrent leurs armes et se sauvèrent; la fuite des Allemands n'aurait pas été plus rapide, dit Burkard Zink, quand ils auraient eu à leurs bras 200,000 ennemis (1). Plusieurs milliers de croisés furent tués à la course par les éclaireurs que les Hussites avaient lancés dans toutes les directions : le gros de l'armée cèque avait assez à faire à réunir le butin, essayait les canons que les Allemands leur offraient et dont les détonations redoublaient la terreur des fuyards. Instruite de cette funeste déroute, l'armée qui s'avancait vers Zatec se replia à la hâte, les Silésiens évacuèrent la Bohême, et Albert d'Autriche, qui avait mis à feu et à sang la Moravie, recula devant les Taborites qui accouraient à marches forcées. Les fuyards allemands arrivèrent jusqu'à Nuremberg, ils croyaient les Hussites à leur poursuite ; leur épouvante fut contagieuse et les habitants qui s'attendaient à chaque instant à voir paraître l'ennemi, ne firent aucun préparatif de défense ; ils se seraient soumis aux plus dures conditions.

Le cardinal-légat avait failli tout d'abord être assassiné par les Allemands qui l'accusaient de les avoir livrés aux hérétiques ; cependant, quand les esprits furent un peu calmés, que l'on eut appris surtout que les Hussites n'étaient passortis de Bohême, on se mit à former de nouveaux projets : Sigismond convoqua une diète à Francfort ; des nobles et des chevaliers promirent à Julien de revenir en Bohême l'année suivante, pour y vaincre ou y mourir. Le cardinal leur donna de bonnes paroles, leur promit des subsides, mais il n'avait plus aucune confiance en eux, il était convaincu désormais que l'on n'arriverait à rien par la guerre. « Nous avons péché devant Notre Seigneur, disait-il, nous avons douté et nous ne nous sommes pas reposés sur lui, nous n'avons pas été soumis et dociles à sa voix, il a lancé contre nous sa malédiction, le peuple est frappé d'anathème » (2).

(1) Chronique, p. 96.

(2) Monum., II, p. 23.

Il fallait essayer de ramener par des négociations cette héroïque nation que l'on n'avait pas pu vaincre : tous ceux qui conservaient quelque raison, étaient unanimes à demander la paix ; les catholiques n'avaient jamais jusqu'alors été sincères dans leurs tentatives de négociations, la défaite de Domazlice détruisit les dernières illusions, l'Eglise et l'Empire acceptèrent dès lors franchement la nécessité de traiter. Ce n'était plus de la Bohême seule qu'il s'agissait ; l'Europe entière était ébranlée, des symptômes graves parlaient de défections prochaines. Les Cèques ne faisaient pas de conquêtes, mais leurs idées, non moins redoutables que leurs armées, se répandaient au loin.

Sur quoi se serait-on appuyé pour combattre les rebelles ? Sur l'Empereur ? — Il y avait beau temps qu'on avait appris à connaître ce que valaient ses déclarations et ses promesses. A mesure que l'âge était venu, ses défauts s'étaient exagérés, ses qualités avaient disparu ; toujours à court d'argent, il étalait sa pauvreté, humiliait la pourpre impériale pour obtenir quelques secours aussitôt dépensés. La débauche usait ses forces affaiblies ; insouciant et léger, il attendait des événements une amélioration qu'il était incapable non-seulement de hâter, mais d'entrevoir avec quelque précision. A ce moment même, il se consolait de ses défaites par un rêve, ne songeait plus qu'à aller se faire couronner empereur en Italie.

En appellerait-on de l'Empereur à l'Empire ? L'Allemagne morcelée, épuisée, n'avait même plus la force d'arrêter les courses dévastatrices de quelques milliers de Taborites. Comme il arrive dans tous les pays en décomposition, les désastres augmentaient les troubles intérieurs ; l'anarchie grandissait avec le danger. La désorganisation était si profonde que nul cœur n'était assez haut pour entreprendre de rétablir l'ordre, nul bras assez robuste pour y réussir. Les cupidités s'exaspèrent, les seigneurs lâchent la bride à toutes leurs passions, c'est une curée universelle à laquelle Sigismond assiste indifférent et qu'éclairent d'une lueur sinistre les incendies allumés par les Taborites. La misère est affreuse, la conscience morale est morte. « Nous allons

comme des brebis sans berger, dit le chroniqueur, la colère du Seigneur nous a atteints. »

N'était-il pas à craindre que de cet abîme de désordres et de misères ne s'élevât un immense cri de réforme et de révolution ? Tous les chefs s'étaient montrés incapables ou indignes ; pourquoi ne pas secouer leur joug ? Le monde ancien craquait de tous côtés, pourquoi hésiter à le renverser d'un coup d'épaule ? Pourquoi la vie, la justice, la paix ne seraient-elles pas avec les Hussites ? Dieu aurait-il permis leurs triomphes inouïs s'ils n'étaient pas les véritables porte-flambeaux de la vérité ? Utraquistes, Taborites lançaient sans cesse de nouveaux manifestes qui pénétraient partout. Un d'eux fut même affiché sur la porte de l'Église de Bâle où siégeait le concile. Il était l'œuvre de Procope et il produisit en Allemagne une profonde impression.

« Nous nous adressons à vous, disaient les Taborites, à vous rois, princes, seigneurs et villes de l'Empire romain, et nous vous prions de nous accorder une conférence. Vous amènerez le pape et les cardinaux, les évêques et les plus savants docteurs ; nous, nous aurons nos maîtres avec nous : ils nous écouteront comme nous les écouterons, et personne ne devra son triomphe à la violence ou à la ruse, mais à la parole de Dieu. S'ils nous prouvent notre erreur, nous ferons pénitence et donnerons satisfaction, comme le veut la loi du Christ ; mais si nos maîtres, avec l'aide de la Sainte-Écriture démontrent l'hérésie de vos chefs, de vos évêques et de vos prélats, ils devront aussi faire pénitence. Si leur orgueil s'y refuse, vous vous joindrez à nous et nous vous aiderons de toutes nos forces à les chasser de la chrétienté. Ils vous diront qu'il ne convient pas à des laïques d'assister à de telles discussions ; c'est uniquement par crainte d'être vaincus. Si cependant vous repoussez notre proposition, laissez-les au moins mériter eux-mêmes les indulgences qu'ils vous promettent ; ils en ont un assez grand besoin. Qu'ils prennent eux-mêmes les armes ! Mais il n'est pas permis aux ecclésiastiques de combattre, objecteront-ils ; et leur est-il permis de prêcher la guerre ? Nous ne craignons pas la lutte : si vous voulez la continuer, libre à vous : Dieu ne nous a pas aban-

donnés et ne nous abandonnera pas, les serviteurs du Seigneur ne peuvent pas être vaincus. Mais pourquoi nous attaquer? — Vous craignez l'excommunication du pape? C'est devant celle de Dieu seul qu'il faut trembler. On nous accuse d'hérésie parce que nous ne croyons pas au Purgatoire, à la Vierge Marie et aux Saints! mais, grâce à Dieu, nous croyons savoir mieux que nos adversaires ce qu'il faut croire à ce sujet. On nous accuse de ne pas obéir aux ordres du pape! nous ne voulons nous soumettre à lui que dans les choses justes. — De supprimer les couvents! Nous aussi jadis nous avons honoré les moines, mais Christ n'a établi aucun ordre monastique. Les moines sont une race inutile et funeste à la chrétienté... Réveillez-vous, vous tous qui avez si longtemps dormi; ne redoutez pas la colère de vos prêtres, reprenez-leur ce qui est à vous, ces biens qui ne leur appartiennent pas. Si vous voulez donner, il y a assez de pauvres, qui prieront pour que vous soyez débarrassés de vos péchés. Pourquoi Dieu ferait-il plus attention aux prières des prêtres qu'à celles des autres hommes? Est-ce à cause de leurs grosses lèvres et de leur visage rouge, ou peut-être à cause de leurs vêtements somptueux, éclatants, de leur avarice, de leur luxure?... C'est un grand et grossier mensonge, si l'on vous dit que nous ne voulons que tuer hommes, femmes et enfants. Nous ne le faisons que si l'on emploie la violence contre nous; alors, sans doute, nous nous défendons, mais la faute retombe sur ceux qui ont entrepris la guerre; nous désirons, pour notre part, que ces meurtres et ces vols réciproques prennent fin et qu'une paix solide, sainte et durable soit conclue entre nous et vous » (1).

La surveillance des évêques n'empêchait pas les paysans, les bourgeois, de lire et de commenter ces paroles enflammées (2). Dans les contrées contiguës à la Bohême, la peur surtout agissait : pour éviter de nouvelles invasions, les habitants étaient prêts à toutes les apostasies. « Il faut un remède et un remède rapide, écrivait le cardinal Julien ; seule, la pensée d'un concile prochain retient beaucoup de monde et

(1) Novembre 1431. — Monum., concil., I, p. 153-170.

(2) Id., II, p. 8.

empêche les peuples voisins de se réconcilier avec les hérétiques. L'opinion générale est que les Cèques ne peuvent pas être vaincus par les armes » (1). Les souffrances excessives ont détruit tout ressort : « Nous ignorons ce qui arrivera, écrivent les habitants de Cheb, au lendemain de la fuite de Domazlice ; quel secours, quel refuge nous reste ? » (2). Ils ne voient de salut que dans la paix, et c'est à grand peine que l'Église les retient, leur arrache la promesse d'attendre quelques mois encore.

Mais plus loin, ce qui n'est en Franconie, en Misnie, en Silésie que découragement et résignation devient véritable sympathie pour l'hérésie, communion d'idées ; non pas cependant qu'on retrouve de nombreuses traces des progrès des doctrines religieuses hussites ; l'hérésie allemande d'alors est surtout négative, elle se marque par le mépris du clergé, la haine du prêtre. « Nous seuls, pauvres Allemands, écrivait un pamphlétaire en 1429, nous nous laissons persuader que le pape est un Dieu sur la terre ; il vaudrait mieux croire qu'il est le diable. » Ce respect du pape et de l'autorité ecclésiastique dont se plaignait l'écrivain, s'il existait encore en 1429, ce qui est peu probable, fut bien vite oublié. Il fit place au désir de se soustraire aux vexations et à l'arbitraire de l'Église. Le clergé en Allemagne, dit le cardinal Julien, est en complète dissolution, ce qui explique l'extrême irritation des laïques ; il est à craindre, s'il ne se réforme pas, que le peuple ne se jette sur lui, à l'exemple des Hussites ; il est même à redouter qu'après l'hérésie hussite il n'en surgisse de nouvelles (3). Un pamphlet de 1439 propose d'enlever aux prêtres leurs biens et leur autorité ; le pape et les cardinaux, les évêques et les curés auront un traitement fixe et tous leurs autres revenus seront supprimés ; on enlèvera leurs propriétés aux chanoines « qui sont devenus les hobereaux de Dieu » ; les nonnes, « qui maintenant connaissent le monde mieux que celles qui y vivent et s'occupent de lui plaire plus que d'observer la règle, » seront forcées d'ouvrir et de diri-

(1) Novembre 1431. Monum. concil., p. 96 et 416.

(2) Schmidt, p. 213.

(3) Monum., II, p. 98.

ger des écoles. C'est servir Dieu que de dépouiller les prêtres et de les écarter de tout gouvernement temporel (1).

Cette haine du clergé, qui éveillait les craintes des chefs les plus clairvoyants de l'Église, s'unissait à l'esprit de révolution qui agitait toutes les villes. Un vent de révolte soufflait dans toute l'Allemagne. A Mayence, les corporations s'étaient soulevées contre les patriciens, et les prêtres avaient quitté la ville. A Liège, la bourgeoisie exaspérée par les extorsions et les privilèges du clergé, s'était révoltée contre lui. Aix-la-Chapelle était troublée par des émeutes sanglantes. Ratisbonne, Wurzburg et Bamberg étaient en guerre avec leurs évêques (2). A Magdebourg, les habitants, craignant une attaque des Hussites, se préparèrent à un siège et fortifièrent la ville ; ils demandèrent à l'archevêque Gunther la permission de faire quelques travaux de défense du côté de l'archevêché ; Gunther, qui n'était qu'à moitié rassuré sur les intentions du peuple, refusa : les bourgeois passèrent outre et s'unirent aux villes de Brünswick, Halle, Lubeck, Halberstadt, et à plusieurs autres cités de l'Allemagne du Nord ; l'archevêque s'obstina, loua des mercenaires, mais il fut battu et s'enfuit à Bâle (3). Stettin, Rostock chassèrent leurs anciens conseils.

L'agitation pénétrait dans les campagnes. Dans le diocèse de Worms plusieurs milliers de paysans prirent les armes et conduits par quelques chevaliers, vinrent mettre le siège devant la capitale de la province, ils demandaient qu'on leur livrât les juifs et les prêtres ; ils voulaient les mettre à mort, parce que par eux « beaucoup de scandales étaient venus dans le monde » (4). Des ligue s'organisèrent dans les provinces rhénanes : les insurgés éalisaient un chef, avaient pour drapeau une image du Christ ou de la Vierge et partaient à l'aventure pour piller. Les inquiétudes des princes

(1) *Reformatio ecclesiastica*, publié dans Goldast : *Stat. et rescr. impérial.* Francf., II, p. 110.

(2) Herm. Corner, col. 1294 ; Burk. Zink., p. 92.

(3) H. Corner, col. 1314.

4) Lettre de Sigismond, 17 mars 1432

voisins sont assez prouvées par la rigueur des mesures qu'ils prirent. « Ils s'assemblèrent à Bingen, le 6 février 1432, et décidèrent de convoquer au son des cloches tous leurs employés et tous leurs vassaux et de leur faire jurer de renoncer à de telles associations et d'en dénoncer les chefs. Tous les paysans qui entreraient dans ces ligues seraient pendus ; ceux qui montreraient l'intention d'y entrer ou ne dénonceraient pas ce qu'ils savaient, seraient châtiés dans leurs corps et dans leurs biens » (1). Mais qui pouvait prévoir les conséquences qu'aurait l'apparition d'une armée hussite appelant à la liberté ces serfs, à la richesse ces déshérités, à la vengeance ces opprimés ? Ne savait-on pas déjà que des bandes de Silésiens et de Saxons s'étaient jointes aux armées de Procope ? (2).

L'Église s'adresserait-elle à l'Europe et appellerait-elle les peuples de France, d'Italie ou d'Espagne au secours de l'Allemagne épuisée ? Les papes l'avaient essayé plusieurs fois et leurs paroles s'étaient perdues au milieu de l'inattention générale. Les manifestes des Hussites suivaient partout les bulles du pape et étaient souvent mieux écoutés. Ils avaient pénétré jusqu'en Espagne. En Bourgogne, le peuple s'était soulevé contre les seigneurs, avait brûlé les livres de cens et détruit les châteaux ; « les rebelles osaient dire que deux prêtres suffisaient pour tout le pays et que les nobles devaient travailler ; si cette hérésie n'avait pas été étouffée par le bailli et par les seigneurs à force de supplices et de pendaisons, elle se serait répandue dans la province et unie à l'erreur bohème, aurait séduit beaucoup de gens. » Dans le Dauphiné, une partie du peuple, enfermée dans les montagnes, partageait les croyances hussites ; elle s'était imposé un tribut et l'avait envoyé aux Cèques (3). Les progrès de l'hérésie empêchent l'évêque d'Arras d'aller à Bâle, « il est nécessaire qu'il veille sur son troupeau pour le préserver de la contagion de l'hérésie bohème qui pullule dans son dio-

(1) Schaab, rhein. Stædte Bund, I, 459.

(2) *Timendum est quod, nisi concilium provideat, omnes isti rustici de Germaniâ tenebunt partem istorum Bohemorum* (cité par Palacky, III, 3, p. 10).

(3) *Monum.*, II, p. 138.

cèse (1). L'assemblée de Bourges signale les dangers de la propagande hussite et demande qu'on invite les hérétiques à une discussion publique, de peur que les esprits simples ne s'imaginent que l'Église recule devant le combat et que leur foi ne soit ébranlée (2).

En Orient, l'hérésie avait trouvé un terrain plus favorable encore ; en Pologne, le nombre même des écrits polémiques publiés contre le Hussitisme et des lois portées contre eux montre que les évêques polonais n'avaient pas complètement extirpé l'erreur (3). En 1439, le nouvel archevêque de Posen, André Bninski doit se mettre à la tête d'une armée pour forcer le seigneur de Zbaszyn, Abraham, à lui livrer les prédicateurs hussites qu'il héberge dans son château : ces malheureux missionnaires furent brûlés. L'Autriche avait été à peu près préservée de la contagion par Albert, mais la Hongrie était sérieusement entamée : dans les comitats du Nord, habités par des Slaves de même race et de même langue que les Cèques, les Hussites avaient fait des milliers de posélytes (4) ; au Sud, l'hérésie prenait une autre forme : les Bogomiles, oubliés plus que vaincus, relevaient la tête ; la Croatie, les provinces danubiennes étaient presque complètement séparées de l'Église romaine. Les paysans refusaient de payer les dîmes ; c'est par 50,000 que le grand inquisiteur Jacob compte les Patarins ou les Hussites qu'il a ramenés à la foi catholique (5). Ainsi, de quelque côté que l'on tourne les regards, l'horizon est chargé de tempêtes : en Allemagne, en Pologne, en Hongrie, en France les peu-

(1) Monum., p. 150.

(2) Monum., II, p. 138.

(3) Michała Wiszniewskiego historia literatury polskiej, p. 65-66, 224, 228, 235. Il est probable d'ailleurs, comme le fait observer M. Caro, qu'il y a dans cet auteur un peu d'exagération, mais M. Caro me paraît d'autre part diminuer par trop l'importance du mouvement hussite en Pologne. « Nous savons que cette peste maudite de l'hérésie, écrit-on au concile de Bâle, a commencé à faire de très grands progrès en Pologne ; l'archevêque primat, l'évêque de Cracovie et d'autres nous en ont avertis. » — Monum., II, p. 143.

(4) Nieder, Formicarius, III, p. 10.

(5) Katona, XIII, p. 741, 743, 746.

ples s'agitent, tourmentés par un besoin encore obscur d'indépendance et de liberté ; Rome, attaquée à l'improviste, perd partout du terrain. Continuer la guerre dans de pareilles conditions, c'est courir volontairement à d'irréparables désastres. « Il n'eût pas été étonnant, si Dieu n'y eût mis sa main, dit Windecke, de voir les hérétiques et les Hussites obtenir un triomphe complet, car il y avait vraiment trop d'abus sur la terre. » Pour conjurer ces périls imminents, un seul moyen restait : la paix ; un cri montait vers la papauté de tous les coins du monde : la paix ! La paix ! Il fallait faire aux Hussites toutes les concessions qui n'étaient pas incompatibles avec l'existence même de l'Église, et donner satisfaction aux justes demandes des fidèles par la Réforme des abus. La Paix par la Réforme, c'est ainsi seulement que l'on sauverait la papauté et le catholicisme : assez de tergiversations, assez d'ajournements. « Prierait-on les hérétiques d'ajourner leur propagande ? Demanderait-on à ceux que scandalise la conduite du clergé de remettre leur indignation ? La maison brûle, il est permis aux serviteurs de crier et d'éveiller le maître, s'il dort » (1).

Au moment où l'Église se décidait enfin à traiter avec les hérétiques, faisait cette concession capitale, inouïe jusqu'alors, de discuter avec des rebelles, de négocier avec des sujets révoltés, les Bohêmes, malgré leurs succès, étaient eux-mêmes fort désireux de revenir à une situation plus régulière. Sans doute, ils s'étaient montrés toujours fort enclins à la réconciliation, très disposés à déposer les armes, mais ils avaient toujours aussi affiché des prétentions qui donnaient à leur bonne volonté, réelle pourtant, quelque apparence d'ironie. La paix ne serait pas conclue tant que les Taborites resteraient maîtres du pouvoir ; ils demandaient à l'Église d'accepter leurs croyances, et leur intolérance inconsciente rendait tout accord fort improbable. Mais à ce moment même le parti modéré se relevait et reprenait peu à peu l'influence qu'il avait perdue depuis 1427. Rokycana avait refusé de suivre Korybut dans sa politique de concessions à outrance, il se sépara de Procope dans ses projets

(1) Monum., II, p. 102 et 105.

très vagues d'ailleurs, de propagande. Son programme, très-net, se résume en un mot : la liberté dans l'union. Programme digne à coup sûr d'une intelligence aussi élevée que celle de Rokycana, mais difficile à remplir, car la cour de Rome, malgré ses dispositions pacifiques, n'accorderait pas sans peine les libertés nécessaires ; dangereux aussi, car on risquait, et Rokycana n'évita pas ce péril, de se laisser peu à peu acculer à des concessions exagérées et de sacrifier à l'union la liberté. Tous les anciens partisans de Korybut se rallièrent autour de Rokycana, décidés à l'entraîner plus loin qu'il ne pensait et prêts à l'abandonner au moment nécessaire : alliance périlleuse ! Les chefs qui essaient d'arrêter une révolution deviennent vite, par un involontaire mouvement de recul, les instruments de la réaction. Mais Rokycana eut aussi derrière lui la masse de la nation tout entière, ceux qui n'avaient d'engagements formels avec aucun parti, cette multitude flottante qui se compose des timides, des tièdes, des indifférents. Force immense, qui n'agit pas, mais qui entraîne. Les nations, comme les individus, ont leurs heures de courage et de lâcheté, d'enthousiasme et de faiblesse, de foi et de découragement. En 1431, la Bohême était lasse : une nation de trois ou quatre millions d'hommes s'épuise à tenir tête à l'Europe entière. Leurs victoires fatiguaient les Hussites plus que les défaites des croisés ne fatiguaient les catholiques. Comme les grandes guerres s'étaient toujours décidées en Bohême, le royaume avait été traversé, ravagé par des centaines de mille Allemands. Le butin que rapportaient les bandes Taborites était une faible compensation de ces ravages ; c'est un des caractères de la guerre qu'elle ruine l'envahi sans enrichir l'envahisseur. D'ailleurs le butin restait dans les mains des soldats ou dans les villes, arrivait fort indirectement et comme par hasard aux plus éprouvés, aux paysans. A peine les bribes qu'ils ramassaient couvraient-elles le mal qu'ils souffraient de leurs propres défenseurs, du passage constant de ces hordes que ne contenait pas toujours la main de fer d'un Procope. Le parti radical en armes, les « communes de combat », n'étaient pas plus ten-

dres au petit peuple que les anciens compagnons de Žižka. Les soldats de Procope commettaient la même faute que les premiers Taborites, imitaient les chevaliers et les parvenus dont ils avaient si justement flétri les violences et les injustices. Ces nouveaux défenseurs des idées d'égalité et de liberté remettaient volontiers au lendemain l'application de leurs théories. En attendant, on continuait à percevoir les cens, à lever les impôts, avec quelle rigueur, un ordre de Tabor peut nous en donner une idée: « Si vous ne payez pas, nous vous y forcerons, avec l'aide de Dieu, de toute manière, et particulièrement avec le feu » (1). Pillés par les ennemis, rançonnés par les Hussites, les paysans ne cultivaient plus la terre, quittaient leurs maisons ; à la fin de la guerre, un grand nombre de villages étaient déserts. Une autre cause de ruine pour les campagnes, c'était le service militaire : dans les premières années, tous les Bohêmes avaient couru aux armes pour repousser l'ennemi, et maintenant encore, lorsque le sol de la patrie était envahi par des hordes étrangères, contre l'Allemand ils retrouvaient leurs fléaux et leurs massues. Mais ils avaient hâte de revenir dans leurs villages ; pour la guerre au-delà des frontières, il fallait les enrôler de force, exercer une sorte de conscription d'autant plus odieuse qu'elle était arbitraire et inégale (2). Procope et les chefs taborites les plus intelligents voyaient le mal, mais n'étaient plus maîtres de le guérir : ils finissaient par n'avoir plus complètement en main leur armée. Peu à peu, les rangs des Hussites s'étaient ouverts à des étrangers, d'abord des Slaves, Russes ou Polonais, puis des Allemands, Silésiens, Saxons, Bavares ; à toutes les époques, le même phénomène historique se reproduit : la misère que crée la guerre, crée la guerre à son tour, il arrive un moment où les dépouillés se font pillards. Il n'est pas douteux que Procope n'eût pu trouver dans ces aventuriers les éléments d'une armée invincible : ce que fit plus tard Wallenstein, il l'eût accompli bien plus facilement, car il n'avait pas en face de lui les Danois et les Suédois, ni l'Empereur au-dessus de

(1) Archiv cesky, IV, p. 163.

(2) Höl., II, p. 486.

lui. Mais Procope ne voulait conquérir qu'une chose : la paix. Cette troupe de mercenaires qui, de tous côtés, se joignaient à lui, furent bientôt pour lui un danger plutôt qu'un secours. Ces ouvriers de la dernière heure avaient accepté le Hussitisme, mais la communion sous les deux espèces les occupait moins que le butin ; véritables condottieri, ils aimaient la guerre pour la guerre et ne poursuivaient pas le triomphe d'un principe mais la richesse. C'étaient eux en Bohême qui faisaient peser sur les habitants la plus lourde servitude, traitaient le royaume en pays conquis. Avait-on vaincu si souvent les Allemands pour se laisser opprimer par quelques hordes germaniques ?

Ce découragement, cette langueur étaient encore combattus chez les ouvriers par la ferveur de leur foi, la sincérité de leurs croyances, le souvenir de leurs rêves d'affranchissement et de bonheur, la haine profonde de l'Allemagne (1). Ils ne consentaient pas à renoncer aux franchises qu'on leur avait montrées dans le lointain ; le programme du parti survécut longtemps à l'indifférence ou à l'oubli des chefs. Il y avait encore dans ces masses si horriblement foulées et trahies, sinon une grande passion et un grand dévouement, du moins une obstination triste qui devait encore à certains moments et sous le coup d'un péril imminent produire de fanatiques sacrifices.

Il en était tout autrement de la noblesse et de la bourgeoisie. « La diète ne dirigeait pas l'armée, mais l'armée la diète » (2) et ceux qui auraient essayé de résister à ses ordres auraient couru de sérieux dangers. Les seigneurs supportaient avec impatience cette domination. Des agents royaux parcouraient la Bohême, excitaient les passions, gourmandaient la faiblesse des grands. « Quand il y avait un roi, leur disaient-ils, les nobles étaient les maîtres et dominaient ; maintenant, ils doivent obéir aux capitaines, envoyer, s'ils

(1) Le peuple restait soumis aux Taborites, dit l'ambassadeur du concile de Fâle, parce qu'il était persuadé que la continuation de la guerre était nécessaire pour empêcher la domination des Allemands contre lesquels il a une inimitié naturelle et de la haine. (Mon., II, p. 431).

(2) Id., p. 594.

en reçoivent l'ordre, des vivres et des hommes; personne n'est plus maître de son bien, on n'observe plus la justice (1)». Ces exhortations tombaient dans des esprits bien préparés et en rendant plus ardent le désir d'échapper à la domination taborite, augmentaient le désir de paix avec l'Église. Le besoin d'ordre était donc aussi vif dans tous les pays, les deux adversaires aspiraient également à la fin des hostilités. Il s'agissait maintenant de savoir si l'on trouverait un moyen de réconcilier deux principes opposés, de faire vivre en bonne harmonie le monde ancien et le monde moderne : c'était le concile de Bâle qui était chargé de trouver un compromis acceptable à la fois pour les hérétiques et pour l'Église.

(1) Mon., II, p. 424.

Pour les dernières années de la guerre des Hussites, un des ouvrages les plus importants à consulter est certainement le grand recueil, préparé par les soins de MM. Palacky et Birk et publié avec un très grand luxe par l'Académie impériale de Vienne : *Monumenta conciliorum generalium sæculi XV. Concilium Basiliense*.

Le premier volume (Vienne 1857) contient 6 ouvrages différents :

I. *Johannis de Ragusio initium et persecutio Basiliensis concilii* (p. 1-131).

II. *Johannis de Ragusio tractatus quo modo Bohemi reducti sunt ad unitatem Ecclesiæ* (p. 133-283).

III. *Petri Zatecensis liber diurnus de gestis Bohem. in concilio Basiliensi* (p. 287-357).

IV. *Ægidii Carlerii liber de legationibus concilii Basiliensis pro reductione Bohem.* (p. 359-700).

V. *Thomæ Ebendorferi diarium gestorum per legatos concil. Basil. pro reduct. Boh.* (p. 701-783).

VI. *Johannis de Turonis Regestrum actorum in legationibus a sacro concilio in Bohemiam* (p. 785-867).

Les trois premiers ont été édités par M. Palacky, les autres par M. Birk qui a aussi surveillé l'édition du second volume, tout entier rempli par la grande histoire du concile de Bâle que nous a laissée Jean de Ségovie.



CHAPITRE XI.

LES NÉGOCIATIONS ET LES COMPACTATS.

Les envoyés hussites à Bâle et les légats du concile à Prague. — Rupture des radicaux et des modérés : Lipan, mort de Procope et défaite des Taborites. — Rokycana et les Compactats. — Les conférences d'Iihlava. — La réaction catholique.

Les conciles ont exercé une très heureuse influence sur les progrès intérieurs et extérieurs du catholicisme, et ont même contribué pour une large part au développement de la puissance pontificale ; ils ont toujours cependant inspiré aux papes quelque méfiance et comme une certaine terreur. Appelés seulement dans les périodes de troubles et de crises, sans droits nettement définis, ils ont été souvent un danger non moins qu'une force et ils ont fait quelquefois payer fort cher leur précieux appui. Au XV^e siècle, les souvenirs de Constance rendaient encore les papes plus défiant et Martin V refusa longtemps de convoquer un concile œcuménique. Il fut cependant obligé de céder à la pression de l'opinion publique, mais mourut presque aussitôt après avoir publié la bulle de convocation. Son successeur, Eugène IV, confirma le décret de Martin, et Julien de Cesarini, nommé président de l'assemblée, arriva à Bâle au mois de septembre 1431. Un mois n'était pas écoulé que les Pères écrivaient aux Hussites pour les inviter à des négociations (15 octobre).

La lettre du concile était très bienveillante, presque humble (1). Elle fut connue à Prague vers la fin de l'année et y

(1) Monum., I, p. 136-137.

produisit une très vive agitation : les Taborites avaient donné des preuves multipliées de leurs intentions pacifiques, mais leurs relations avec Sigismond les avaient mis en défiance. Les ouvertures des Pères n'étaient-elles pas une nouvelle ruse de guerre, un moyen d'arrêter leurs courses victorieuses et de permettre à l'Allemagne de préparer une sixième expédition ? La conduite du concile justifiait ces soupçons : en même temps qu'il faisait étalage de bienveillance, il cherchait à organiser la résistance contre l'hérésie ; ses ambassadeurs parcouraient l'Empire, prêchaient l'union contre l'ennemi commun, empêchaient les ducs de Bavière, le margrave de Brandebourg, les seigneurs ou les villes de Franconie et de Thuringe, qui avaient déjà commencé des négociations avec les rebelles, de traiter avec eux (1). Les plus modérés des Taborites ne voulaient pas se laisser jouer de nouveau, ils étaient d'ailleurs obligés de compter avec les radicaux, les aventuriers, qui repoussaient tout accord, désireux les uns de convertir le monde et les autres de le piller. Les Calixtins au contraire accueillirent avec enthousiasme les propositions du concile. Le moment était enfin venu où les Bohèmes, sans rien abandonner des libertés conquises, reprendraient leur place au milieu des peuples chrétiens ; Prague, où l'influence de Rokycana croissait de jour en jour, était travaillée par de nombreux agents de la noblesse qui rappelaient aux bourgeois les temps heureux de la paix, de l'ordre et du commerce facile et prospère. Entre les Calixtins et les radicaux, dont les forces se balançaient à peu près, les Orphelins hésitaient ; la majorité dépendait d'eux ; attirés vers les Taborites par le souvenir de leurs périls et de leurs succès communs, ils se rapprochaient des Praguois par leurs idées religieuses ; en ce moment, ils étaient fort irrités contre Procope : une expédition qu'ils avaient entreprise en Hongrie, avait été malheureuse et ils attribuaient leur défaite à l'abandon du chef taborite ; ils se rapprochèrent de Rokycana et après une longue discussion, acceptèrent la confession de Prague. Quelques-uns de leurs prêtres se séparèrent d'eux et passèrent aux Taborites, à la

(1) Monum., I, p. 138.

suite de Pierre Payne, mais la masse du parti se confondit dès lors avec les Utraquistes. C'était un grave échec pour Procope et peu s'en fallut que la guerre n'éclatât : s'il voulait conserver son autorité, il ne devait pas tolérer de défection et surtout laisser aux partis hostiles le temps d'organiser leurs forces et de rallier les indécis ; il recula devant la responsabilité d'une rupture. Il n'était pas d'ailleurs hostile lui-même à toute pensée de transaction, demandait seulement une preuve de la sincérité des catholiques ; à la diète de Prague il se laissa convaincre et tous les Hussites convinrent d'envoyer à Cheb une ambassade qui devait y rencontrer une députation du concile (fév. 1432).

Mais, pendant que le parti de la conciliation l'emportait en Bohême, des difficultés inattendues étaient soulevées par la cour pontificale. Le 12 novembre 1431, Eugène IV avait ordonné à Julien de dissoudre le concile. Cette nouvelle produisit en Allemagne une véritable consternation ; en Bohême, l'armée qui ne s'était soumise qu'en murmurant à la décision de la diète de Prague, profita du désarroi universel et se prépara à reprendre les hostilités. Nul ne peut dire les conséquences qu'aurait eues pour le monde et pour l'Église la dissolution ou l'ajournement du congrès. Heureusement, mieux instruits qu'Eugène de la véritable situation, les évêques résolurent de continuer sans lui et malgré lui l'œuvre commencée ; les périls étaient assez grands pour expliquer toutes les audaces. Julien de Cesarini se mit sans hésiter à la tête du parti de la résistance et son énergie entraîna les plus timides ; chaque jour arrivaient de nouvelles adhésions : tous les princes de l'Europe, à l'exception de Philippe de Bourgogne, se prononcèrent pour Bâle contre Rome ; le concile renouvela les décisions de Constance sur l'autorité pontificale, menaça de déposer Eugène IV, et en attendant le moment où il pourrait le forcer à rétracter sa bulle du 12 novembre, chercha à justifier sa hardiesse par ses services et poussa activement les négociations avec les Hussites. Les Bohêmes avaient été fort irrités des retards qu'avait entraînés la lutte du concile et du pape ; ils avaient cru y trouver la preuve de la

perfidie et des arrière-pensées dont ils soupçonnaient les catholiques. « Il aurait mieux valu, disaient-ils, ne pas commencer une œuvre si considérable et si agréable à tous les chrétiens que de la conduire avec tant de mollesse et de lenteur et d'y renoncer après l'avoir commencée » (1). Les Pères déployèrent la plus grande activité pour calmer ces colères, donnèrent à leurs légats les pouvoirs les plus étendus et les conférences préliminaires s'ouvrirent enfin à Cheb (Eger), (mai 1432). — Parmi les envoyés hussites, se trouvaient Pierre Payne, Rokycana et Procope le Grand; parmi les délégués du concile, Jean Nieder, Jean de Geilhhausen et Henri Toke, chanoine de Magdebourg. L'électeur de Brandebourg et plusieurs autres princes allemands étaient venus à Cheb. Plusieurs fois les ambassadeurs désespérèrent de s'entendre et furent sur le point de se séparer; on tomba enfin d'accord sur 11 points qui devaient servir de base aux négociations ultérieures: les Bohêmes seront entendus par le concile aussi souvent qu'ils le demanderont; on ne traitera dans le concile, pendant les négociations, aucune autre affaire de nature à retarder ou à entraver la leur: sur leur désir, l'assemblée désignera un certain nombre de commissaires pour conférer avec eux en toute paix et fraternité; on leur assignera une place honorable; on leur accordera, quand ils le réclameront, quelques jours de réflexion; ils promettent de présenter leurs propositions par écrit et leurs adversaires en agiront de même envers eux; les sauf-conduits qu'ils recevront et le droit qu'on leur accorde d'être entendus en toute liberté par le concile ne pourront être limités ou annulés par aucun édit, décret, bulle, sentence d'excommunication générale ou particulière; pour les quatre articles, il n'y aura d'autres juges et arbitres que la loi divine, l'exemple du Christ, la doctrine des apôtres et de l'Église primitive ainsi que les conciles et les docteurs qui s'appuient réellement sur l'Écriture; il sera permis de relever et d'attaquer tous les abus; l'interdit ne sera pas observé dans les villes où séjourneront les Bohêmes ou qu'ils traverseront; ils auront le droit de célébrer les

(1) Monum., I, p. 204.

offices religieux dans leurs auberges, sans être troublés ni inquiétés ; les membres du concile s'efforcèrent de supprimer les péchés mortels, particulièrement à Bâle (1).

La convention de Cheb souleva quelque opposition en Bohême et à Bâle ; ceux des Hussites qui repoussaient tout projet de conciliation, voyaient avec douleur ces préliminaires de paix ; à Bâle, il ne manqua pas de prélats pour faire remarquer l'étendue des concessions qu'avaient obtenues les hérétiques. Les ambassadeurs du concile avaient en effet complètement abandonné les droits de l'Église, reconnu le grand principe de la Réforme : si l'Écriture était la seule règle, la seule loi qui fût autorité, que devenait l'Église ? On la livrait à toutes les rébellions individuelles et à tous les écarts de la conscience humaine. Tel était cependant l'élan général que ces protestations trouvèrent peu d'écho ; à Bâle surtout, on ne s'occupa guère que de hâter l'arrivée des Bohêmes. Mais toute l'année de 1432 s'écoula encore avant que les ambassadeurs hussites se missent en route ; ils avaient été repris par leurs doutes, craignaient quelque piège : ils envoyèrent à Bâle deux délégués, chargés de reconnaître la situation. Le 10 octobre 1432, Nicolas Humpolecky et Jean de Zatec furent introduits dans le concile et demandèrent aux Pères s'ils approuvaient la convention de Cheb, ils annoncèrent ensuite l'arrivée prochaine des Cèques ; les Hussites auraient vu avec plaisir que Sigismond fût présent aux négociations et qu'on y invitât les Grecs (2). Les catholiques se montrèrent très conciliants, promirent de faire tout ce qui serait en leur pouvoir pour satisfaire les Cèques, les supplièrent seulement de ne pas retarder plus longtemps leur voyage. Rassurés par les renseignements de Nicolas et de Jean, les ambassadeurs hussites partirent enfin au mois de décembre 1432. Les deux chefs de l'ambassade étaient Guillaume Kostka de Postupice et Procope le Grand ; venaient ensuite Jean de Rokycana, Pierre Payne, Nicolas de Pelhrimov, l'évêque des Taborites, Pierre l'Allemand de Zatec et Ulric de Znojrn, en tout, une cinquantaine de per-

(1) Mon., I, p. 220, II, p. 317. Urk. Beir., II, p. 231-233.

(2) Mon., I, p. 253.

sonnes, en comptant les secrétaires et les serviteurs. Le voyage se fit sans accident : les Hussites excitaient partout une très-vive curiosité, mais cette curiosité n'avait rien de malveillant. A Schaffouse, ils s'embarquèrent sur le Rhin et arrivèrent à l'improviste le 4 janvier 1433, au grand mécontentement du concile, qui avait décidé d'envoyer une députation au devant d'eux et de leur rendre tous les honneurs dus aux représentants d'un grand peuple. A peine avaient-ils quitté le bateau que le bruit de leur arrivée se répandit dans la ville et aussitôt une foule immense accourut autour d'eux. « Il se trouvait même là, nous dit Sylvius, qui fut probablement témoin oculaire de cette scène, plusieurs membres du concile, attirés par la réputation d'une nation si belliqueuse. Hommes, femmes, enfants, gens de tout âge et de toute condition étaient sur les places publiques, sur les portes, aux fenêtres et même sur les toits, pour les attendre... Procope surtout attirait les regards ; c'est celui-là, disait-on, qui a mis tant de fois en fuite les armées des fidèles, qui a renversé tant de villes, massacré tant de milliers d'hommes, aussi redoutable à ses compatriotes qu'à ses ennemis, capitaine invincible, hardi, intrépide et infatigable » (1).

L'année qui venait de s'écouler, n'avait pas été perdue pour le concile. Au moment où allaient se débattre devant lui les plus grands intérêts de la chrétienté, il n'avait rien négligé pour assurer le triomphe de la foi catholique. Des mesures sévères avaient été prises et renouvelées plusieurs fois contre les abus et les scandales qui auraient blessé les Hussites ; les danses, les jeux de dés avaient été interdits, il avait été défendu aux courtisanes de sortir dans les rues. Il ne fallait donner aucune prise à ces adversaires qui prétendaient avoir une religion supérieure à toutes les autres : on rappela aux prêtres qu'ils étaient le sel de la terre et qu'ils devaient donner l'exemple de toutes les vertus, on leur recommanda de dire régulièrement leurs messes, d'être attentifs dans les églises, sobres dans leurs repas, modestes dans leurs costumes, réservés dans leurs rapports avec les fem-

(1) Hist. Boh., c. 49.

mes (1). Le cardinal Julien fut chargé de maintenir l'ordre dans les séances, d'empêcher les interruptions violentes, les scènes tumultueuses, les incidents qui aigrissent les esprits. On savait que les quatre articles seraient le principal objet de la discussion ; quatre orateurs furent désignés à l'avance et s'exercèrent à la parole dans les commissions. Le mauvais vouloir du pape pouvait compromettre le succès des négociations : comment exiger des Cèques qu'ils reconnussent l'autorité de l'Église, si l'Église était divisée contre elle-même ? Les hérétiques ne répondraient-ils pas aux appels et aux sommations des évêques : vous aussi, vous êtes des rebelles, réunis illégalement et frappés comme nous des censures du chef de la chrétienté ? Il fallait établir d'une manière incontestable l'autorité des Pères. Une série de mesures énergiques effrayèrent Eugène IV et le décidèrent à revenir sur ses premières résolutions. Menacé d'être mis en accusation, il permit au concile de continuer ses séances et désigna même quatre cardinaux pour présider à ses travaux (Février 1433), première victoire que l'assemblée compléta bientôt. Au moment où arrivaient les Hussites, elle était à l'apogée de sa puissance : le nombre de ses membres n'avait cessé de s'accroître et elle comptait dans son sein presque tous les hommes que leur science, leurs talents ou leurs vertus plaçaient à la tête de l'Église. La nation française, la plus nombreuse, la plus unie, avait trouvé un chef digne d'elle dans l'archevêque d'Arles, le cardinal Louis d'Allemand, qui apportait au service de la réforme des connaissances étendues, une éloquence élevée et un caractère irréprochable. Elle était ordinairement secondée par les Espagnols que dirigeait le cardinal Cervantès, « homme de raison et de paix, le plus juste que j'aie connu, » dit Sylvius, et Jean de Ségovie, député de l'université de Salamanque, qui nous a laissé une précieuse histoire du concile. Les évêques anglais, allemands, milanais et napolitains votaient dans presque tous les cas avec les Français et les Espagnols. Soutenue par la chrétienté tout entière, aussi supérieure par le nombre que par la valeur intellectuelle et

(1) Mon., I, p. 224, 257 ; II, p. 268.

morale des hommes qui la composaient, victorieuse de la papauté, la majorité du concile attendait avec confiance la discussion avec les hérétiques. Sincèrement décidée à corriger les abus qui avaient compromis le clergé et la religion, elle ne doutait pas que les concessions qu'elle était disposée à faire ne fussent acceptées par les Cèques avec enthousiasme et ne suffissent à les ramener à l'obéissance. Ces espérances furent de courte durée et les premières séances montrèrent clairement l'abîme qui séparait encore les réformateurs du concile et les révoltés bohêmes. Comme à Constance, deux systèmes absolument opposés allaient se trouver en présence; seulement, cette fois, l'Église n'avait plus en face d'elle un simple prédicateur, mais un peuple en armes et victorieux.

Dès la première séance (10 janvier 1433), les divergences apparurent clairement (1). Le cardinal Julien faisait preuve de beaucoup de modération, s'efforçait de gagner la bienveillance des Hussites, les visitait souvent; une certaine amitié s'était même formée entre lui et Procope le Grand, mais sur le point capital, l'autorité de l'Église, il ne cédait rien. Son discours d'ouverture le montra bien: il protesta de son désir sincère d'éviter tout ce qui serait de nature à blesser les Cèques, les pria d'excuser toute parole violente qui lui échapperait, trouva des accents éloquentes pour dépeindre la joie qui avait inondé son âme à la pensée de l'union prochaine. Malheureusement les conditions qu'il posait rendaient tout accord bien invraisemblable: il voulait que les Cèques se soumissent sans condition, il leur demandait de se jeter aux pieds de l'Église qui leur ouvrirait aussitôt les bras. « Hors de l'Église, il n'y a que ténèbres et obscurités; hors de l'Église, il ne peut y avoir ni vraie foi ni salut. Le livre de la foi, la doctrine sainte, nulle créature dans le

(1) La veille, 9 janvier, l'archevêque de Lyon était venu trouver les Bohêmes avec deux docteurs de l'Université de Paris. Le roi de France, leur avait-il dit, n'avait pas oublié les services rendus au royaume par Jean l'Aveugle ni le mariage qui avait uni un roi de France à la fille d'un roi Bohême. Aussi avait-il ordonné à ses ambassadeurs d'entrer en relations avec les Cèques et de les servir autant qu'il serait possible. (Mon., I, p. 29). Il y aurait un travail curieux à faire sur les rapports de la France et de la Bohême.

ciel ou sur la terre ne peut les comprendre autrement que l'Église catholique, l'épouse de l'agneau. Le commencement de la sagesse de l'homme est de ne pas se fier à sa propre sagesse, mais d'accepter la foi de ses ancêtres qu'ont rendue authentique l'approbation du Seigneur et les miracles, de s'en tenir aux croyances de ceux que la sainteté de leur vie et les prodiges désignent comme les témoins incontestables de la vérité. S'il était permis à chacun d'exposer ou d'interpréter l'Écriture Sainte selon son opinion, il n'y aurait plus de certitude, partout régneraient la confusion et le chaos. » La péroraison du cardinal produisit une profonde impression sur l'auditoire et plus d'une fois, il fut interrompu par les sanglots. « Regardez autour de vous, disait-il ; partout le peuple chrétien est foulé aux pieds et dévoré par les Sarrazins, les Turcs, les Tartares et autres barbares. N'aurez-vous pas pitié de vos malheureux frères dont des milliers sont chaque année traînés en captivité. Si vous saviez comment les conquérants traitent leur butin : le fils est séparé du père, l'époux de la femme, le frère du frère. Que de gémissements, de plaintes et de sanglots ! Ah ! sans doute, si vous assistiez à ce lamentable spectacle, vous renonceriez aux guerres intestines. Malheur plus terrible encore ! beaucoup de captifs, incapables de résister à une dure servitude, abjurèrent la foi catholique et embrassent la superstition impie de Mahomet. Que de royaumes, de provinces, de cités et de villes chaque jour prises et dévastées ! Les chrétiens sont presque repoussés dans un petit coin de l'Occident. N'aurez-vous pas pitié de vous-mêmes ? Que de sang répandu, de batailles, de guerres, de meurtres, de massacres, de ruines, d'incendies ! Partout des champs désolés et dépeuplés ! Que de désastres ont suivi nos discordes et nous menacent encore. Ce ne sont pas des paroles, mais des larmes que réclame un pareil sujet. Suivez mon conseil, écoutez mon appel, et tous ces malheurs disparaîtront aussitôt ; un nouveau soleil de tranquillité et de paix se lèvera pour nous ; le ciel et la terre, les hommes et les anges seront remplis d'une joie sans bornes » (1).

(1) Monum., II, p. 299-316.

Après un discours de Rokycana qui remercia le légat, on décida que la discussion s'ouvrirait le 16; des dissidences commençaient dès lors à se manifester parmi les députés hussites : les Taborites, les Orphelins et les Praguois dont se composait l'ambassade, avaient gardé du discours de Julien une impression très différente et qu'explique assez l'opposition de leurs doctrines ; pas plus que les Taborites, les Utraquistes ne voulaient entendre parler de soumission, de pardon ; profondément convaincus qu'ils ne s'étaient jamais écartés de la véritable doctrine chrétienne, il ne leur suffisait pas d'être reçus par grâce dans l'Eglise catholique ; mais ce qui n'était en somme pour eux qu'affaire d'orgueil et d'amour-propre national était pour les radicaux affaire de conviction et de principe. De là une attitude tout opposée : les Utraquistes se proposaient de gagner leurs adversaires à force de modération, espéraient obtenir ainsi la confirmation des quatre articles, une place privilégiée dans la chrétienté ; les Taborites apportaient dans leurs relations une raideur intolérante, une franchise quelquefois brutale. Pour eux, il n'y avait pas de transaction possible, de concession honorable. Ils changeaient la position relative des partis, apparaissaient non en suppliants, comme les ultra-modérés, ou même en politiques, comme les Calixtins, mais en apôtres. Aussi lorsqu'il s'agit de décider à qui l'on remettrait le soin de défendre les quatre articles, il y eut quelques tiraillements. Le 13, les rôles n'étaient pas encore fixés. On convint enfin que Rokycana parlerait le premier sur la communion sous les deux espèces ; l'évêque Nicolas, l'Orphelin Ulric de Znojmo et Pierre l'Anglais furent chargés d'exposer les trois autres articles : répression des péchés publics, liberté de la prédication et suppression des biens temporels du clergé.

Le 16 janvier, Mathias Landa de Chlumcan et Pierre Payne parlèrent les premiers. Leurs discours furent une sorte d'introduction à la discussion générale et une réponse indirecte aux sommations de Cesarini. Payne présenta un résumé des doctrines de Huss qu'il compara à la lumière du soleil. Landa lut les conventions de Cheb ; à ceux qui prétendaient que les Bohêmes n'avaient qu'à se soumettre au

concile, les Cèques opposaient les promesses du concile même : Jésus-Christ seul jugera entre les Hussites et les catholiques. Rokycana prit alors la parole et défendit la communion sous les deux espèces. Son discours, très long, remplit trois séances et fut écouté avec une attention soutenue. Les catholiques étaient étonnés de trouver chez leurs adversaires une si profonde connaissance de l'Écriture et des docteurs, une si grande habileté de discussion, une éloquence si châtiée et si modérée ; ces barbares ne le cédaient en rien aux plus illustres représentants de l'Église. De nos jours encore l'on ne peut relire sans quelque surprise les discours des orateurs bohêmes. Sans doute ce sont toujours les anciens procédés scolastiques : les divisions multipliées, les répétitions infinies, les longueurs, la subtilité des raisonnements troublent et fatiguent le lecteur peu habitué aux controverses théologiques ; mais si l'on fait abstraction des imperfections de forme qui tiennent à l'époque et si on ne se laisse pas rebuter par les obscurités inhérentes au sujet, on est obligé de reconnaître et d'admirer le talent et l'érudition des docteurs hussites. Leurs discours supportent sans peine d'être comparés aux œuvres de Gerson, et si on rapproche les discussions de Bâle des grandes conférences du XVI^e siècle, par exemple de la célèbre dispute de Leipzig entre Luther et Eck, on s'aperçoit sans peine que les réformateurs cèques sont aux moins égaux à leurs successeurs. Les historiens ont été trompés trop souvent par le témoignage partial de Sylvius ; sans juger la question au fond, il est certain que l'hérésie fut mieux défendue que l'orthodoxie. Rokycana s'efforça surtout de ne pas passionner le débat : habitué depuis plusieurs années aux ambassades religieuses, il sut se faire écouter en silence par une assemblée malveillante et contester, sans soulever de murmures, quelques-unes des idées les plus généralement admises par les catholiques. L'attitude du concile fit illusion à Procope : il crut que l'éloquence de Rokycana avait ébranlé les esprits et qu'un dernier coup renverserait à jamais les superstitions si habilement mises en lumière par le chef des Utraquistes (1).

(1) Le discours de Rokycana a été publié dans Martène, VIII, 262-305.

« Dieu lui-même vous appelle, vous invite, dit-il aux Pères ; ne fermez pas vos oreilles à la vérité, craignez que le Seigneur ne détourne sa face de vous et ne donne à d'autres votre place au festin céleste » (1), mais cette exhortation fut accueillie par un éclat de rire universel. Les prélats avaient admiré en artistes, leurs convictions étaient restées intactes. De ce jour, Procope commença à désespérer de ramener à lui le concile ; plusieurs fois encore il essaya de l'arracher « aux inventions du diable » : toujours les mêmes éclats de rire lui répondirent. Un hérétique qui voulait convertir l'Église, spectacle véritablement bouffon en effet ! Quoi de plus risible qu'un accusé qui offre la grâce à ses juges, qu'un esclave qui parle en maître !

La tâche de Rokycana était relativement facile : il avait traité une question de dogme, fort délicate, mais non de nature à soulever aussi vivement les passions que les questions de personnes. Il n'était guère possible de demander la répression des péchés, le retour du clergé à la pauvreté apostolique sans parler des abus. Les conférences suivantes furent aussi beaucoup moins calmes : Nicolas de Pelhrimov n'avait d'ailleurs ni la modération ni le tact de Rokycana ; il fut plusieurs fois interrompu. Ulric de Znojmo fut moins violent, mais quand vint le tour de Pierre Payne l'agitation redoubla. Pierre était après Rokycana la personnalité religieuse la plus éminente des Bohêmes ; peut-être même surpassait-il le prêtre utraquiste en esprit et en verve, mais il était particulièrement détesté par les catholiques ; ils le regardaient comme un renégat et à plusieurs reprises, ils essayèrent de le rendre suspect à ses coreligionnaires. Les discours des Bohêmes avaient duré du 16 au 28 janvier, les orateurs du concile furent plus longs encore. Jean Stojkovic de Raguse qui était chargé de répondre à Rokycana, parla pendant huit jours : il entra dans une foule de questions étrangères au débat et ses paroles hautaines et violentes

(1) Mon., I, p. 268. Et multa circa hoc dixit persuasive, ut videlicet sacrum Concilium communionem sub utraque specie acceptaret et probaret, et adduxit etiam ipse aliquas rationes satis frivolas quas tam catholici quam ipsi Bohemici deridebant.

blessèrent profondément les Bohêmes. Procope protesta le premier : les orateurs du concile, dit-il, ne cessent de nous insulter. Est-ce ainsi que l'on tient les promesses de Cheb ? C'est une offense que de nous inviter à rentrer dans l'Église, non-seulement nous n'en sommes jamais sortis, mais nous voulons y ramener tous les chrétiens, et vous les premiers. A ces mots, un violent tumulte se produisit dans l'assemblée : un grand nombre de prélats affectaient de rire aux éclats ; mais le vainqueur de Domazlice n'était pas facile à déconcerter. « Vous demandez, continua-t-il, que nous nous soumettions simplement à vos décisions ; commencez par nous prouver la vérité, et nous nous soumettrons, mais si elle est de notre côté, j'espère aussi que vous l'accepterez » (1). Rokycana se joignit à Procope : — Qu'est-ce que l'Église ? dit-il ; où est-elle ? — C'est une question que je ne veux pas discuter en ce moment. Vous dites que l'Église est dans ce concile : soit ; nous savons cependant ce que votre chef lui-même, le pape Eugène IV, pense de vous, et le nom qu'il vous donne. Julien intervint, essaya de calmer les Bohêmes, les pria de ne pas être moins tolérants que ne l'avaient été les catholiques. Jean Stojkovic balbutia quelques excuses, mais les mêmes scènes de violence se renouvelèrent avant la fin de son discours ; le mot d'hérétique revenait sans cesse sur ses lèvres : Rokycana protesta, et Kostka et Procope quittèrent la salle malgré les efforts qu'on fit pour les retenir, et ne reparurent plus tant que parla Stojkovic. Les autres commissaires, avertis par cet exemple, s'attachèrent à ne pas mécontenter les Cèques et la discussion s'acheva sans autre incident. Cette profusion de discours ne parut pas d'ailleurs faire grande impression sur les Hussites : les conférences duraient depuis plus d'un mois et l'on était un peu moins avancé que le premier jour. L'on pensa que l'on s'entendrait mieux dans des comités moins nombreux et le concile nomma une commission de trente membres, puis une sous-commission de huit membres. Le succès fut toujours le même et l'on revint aux assemblées générales. Rokycana et ses collègues avaient demandé la permission de répondre aux

(1) Monum., I, p. 300

arguments des catholiques, les conventions de Cheb leur en donnaient le droit, et Julien, bien que convaincu d'avance que ces flots d'éloquence couleraient sans profit pour personne, ne voulut pas mécontenter les Cèques en leur refusant la parole. Ces répliques furent très longues : la discussion était épuisée, toutes les raisons pour ou contre avaient déjà été présentées, à peine était-il possible de rajeunir par quelque habile développement des arguments déjà plusieurs fois répétés. Le concile était fatigué, les séances tumultueuses. Les Bohèmes ne se laissaient pas d'ailleurs déconcerter par les interruptions ; Rokycana surtout se distinguait par sa promptitude à la riposte et son esprit acéré sans être blessant. Je ne suis pas tenu de vous répondre, lui criait Stojkovic, poussé à bout : je suis docteur et vous n'êtes qu'un simple maître. — Vous n'êtes pas meilleur que Jésus-Christ, lui répliqua Rokycana, et je ne suis pas pire que le diable, et Jésus-Christ n'a pas refusé une réponse au diable. Carlier, délégué de l'Université de Paris, soutenait la nécessité de la peine de mort : il est heureux que nous ne partagions pas votre croyance, s'écrie le prêtre utraquiste ; il y aurait eu sans cela beaucoup plus de sang répandu, surtout à Prague où tous les ministres de Dieu ont arraché des malheureux au supplice. Un mot, un trait lui suffisaient à calmer les orages soulevés par la franchise hardie de Procope. Kalteisen, de l'ordre des Dominicains et inquisiteur de Cologne, accusait Ulric de Znojmo d'avoir dit que les ordres mendiants venaient du diable, Ulric s'en défendait. C'est moi qui l'ai dit, interrompt Procope, mais non pas en public, à deux légats, dans une conversation intime ; les couvents n'ont été institués ni par les patriarches ni par les prophètes ni par le Christ ou les apôtres. Christ et les apôtres vomissent ces fainéants qui mangent un pain qu'ils ne gagnent pas, alors qu'ils devraient travailler, comme des gens robustes qu'ils sont : d'où peuvent-ils donc venir, si ce n'est du diable ! Dans une assemblée où les moines étaient nombreux, on devine l'indignation que souleva un pareil blasphème ; mais la colère se changea en hilarité quand on entendit, dominant le tumulte, la voix de Rokycana qui criait à Kalteisen :

Eh ! seigneur docteur, choisissez donc le seigneur Procope pour votre provincial. Au milieu de ces discussions, de ces réparties aiguës, les adversaires apprenaient à se mieux connaître ; bien des préventions tombaient, des préjugés s'évanouissaient ; quelques prélats s'étaient pris d'affection pour ces hardis novateurs qui maniaient aussi vaillamment la parole que l'épée : le jour de leur départ, on vit un gros évêque italien, tout suant, se frayer à grand peine un passage au milieu de la cohue et venir leur serrer la main.

Mais ces bonnes dispositions mutuelles ne changeaient rien à la situation : les deux partis étaient aussi éloignés que le premier jour ; il était évident qu'on n'arriverait pas à un accord. Les Cèques avaient hâte de retourner chez eux ; ils n'étaient pas riches, leurs ressources s'épuisaient. On décida qu'une députation du concile se rendrait à Prague pour traiter directement avec les États. Le 13 avril, les Hussites prirent congé de l'assemblée. Rokycana remercia les Pères de la bienveillance qu'ils avaient témoignée aux Bohêmes, les pria de nouveau d'excuser et d'oublier les quelques paroles malséantes qui auraient échappé aux orateurs, et promit que les légats de l'Église seraient reçus à Prague avec honneur. Procope le Grand adressa aux catholiques un dernier appel : il se leva « non comme un juste accusateur, mais comme un pharisien qui se croit au-dessus de tous les autres pécheurs », et commença par quelques mots de justification personnelle. On croyait, disait-il, qu'il avait souillé de sang ses mains de prêtre ; jamais il n'avait porté une arme ; il avait, il est vrai, commandé l'armée dans de nombreux combats, mais il n'était pas juste de lui en faire un reproche : que de fois n'avait-il pas supplié les cardinaux et le pape de renoncer à leurs pensées de guerre et de massacre et de s'occuper de la réforme de l'Église. Maintenant cette réforme que les peuples appelaient avec des sanglots et des larmes, elle pouvait s'accomplir. Le concile tromperait-il l'espoir de la chrétienté ? Il le conjurait d'écouter les ordres du Seigneur, de permettre la libre prédication, la communion sous les deux espèces, la répression sévère des péchés. Ne condamnez pas, a dit le Seigneur,

et vous ne serez pas condamné. Pourquoi l'Église serait-elle plus rigoureuse que son maître ? (1) Le lendemain, les députés hussites quittèrent Bâle (14 avril 1433).

L'ambassade que le concile envoya en Bohême se composait de dix personnes : les évêques Philibert de Coutances et Pierre d'Augsbourg, Jean Palomar et Ægide Carlier, qui avaient pris déjà une part fort importante aux discussions de Bâle, Thomas Ebendorf de Haselbach, chanoine de Vienne, Henri Toke, chanoine de Magdebourg, Martin Berruer, doyen de Tours, et enfin Jean de Geilhausen, Frédéric Parsperger et Alexandre Sparur. Ils s'arrêtèrent quelque temps à Cheb pour attendre leurs sauf-conduits ; leur voyage en Bohême fut un véritable triomphe : de plusieurs lieues à la ronde les paysans accouraient sur leur passage ; à Prague, le bourgmestre et les conseillers sortirent à leur rencontre, les enfants en procession chantaient des cantiques, beaucoup de spectateurs pleuraient à chaudes larmes (2). La joie pourtant était moins générale que ne le feraient supposer ces manifestations. La Nouvelle-Ville, très agitée, assistait muette et sombre à ces réjouissances qui annonçaient aux anciens compagnons de Jean de Zéliv une palinodie prochaine : tant de sang aurait-il donc été répandu inutilement ? Tant de luttes et de victoires n'aboutiraient qu'à une défection ! Un ancien prédicateur orphelin, Jacob Vlk, se distinguait entre tous par sa violence contre les envoyés du démon qui voulaient séduire les Cèques à l'hérésie romaine. Un instant, on craignit même une insurrection. Malgré les défenses les plus formelles, Vlk continua ses attaques contre les légats tout le temps qu'ils séjournèrent à Prague (3).

Les envoyés du concile ne se proposaient en réalité que de faire une reconnaissance en pays ennemi, de se rendre un compte exact de la situation. A ce point de vue, les défiances et les soupçons des radicaux n'étaient que trop fondés. Bien que l'on sût au loin que tous les Hussites n'étaient pas

(1) Monum., II, p. 346.

(2) Id., id., p. 418.

(3) Monum., I, p. 364-365

d'accord entre eux, on n'avait cependant qu'une idée assez vague de la nature et de la gravité de leurs divisions. Julien avait déjà essayé à Bâle de mettre en lumière ces divergences. « Vous êtes en opposition avec les Orphelins? avait-il demandé un jour à Procope un peu brusquement. — Oui, sur quelques points. — Et avec les Praguois, encore plus? » — Procope ne répondit pas (1). Le cardinal fit une tentative plus directe dans une séance générale du concile : il ne suffit pas, dit-il aux Bohêmes, de nous mettre d'accord sur les quatre articles ; encore faut-il savoir s'il n'y a pas entre nous d'autre motif de désunion, et il leur posa 28 questions : Croyaient-ils à la présence réelle ? La substance matérielle du pain et du vin restait-elle dans le sacrement de l'autel après la consécration ? Les sacrements de la Confession, de la Confirmation, de l'Extrême-Onction étaient-ils nécessaires ? Fallait-il détruire les images, supprimer les jeûnes, abolir les rites et les cérémonies de l'Église universelle, démolir les couvents ? Les prélats et les seigneurs en état de péché mortel conservaient-ils leur autorité ? etc., etc. En apparence, la préoccupation du cardinal était toute naturelle ; rien de plus simple que de chercher à dégager la situation de réticences et d'obscurités qui rendraient sans cela toute paix chancelante. Mais sur toutes ces questions, les Utraquistes et les Taborites étaient divisés : ils louvoyèrent, objectèrent qu'il serait toujours temps de revenir sur ces points difficiles, évitèrent ainsi un éclat qui eût instruit le concile et que désirait Julien. Les légats étaient chargés de faire ce que n'avait pu faire le cardinal, de constater et d'augmenter les dissidences, de ramener ceux qu'il serait possible de décider à une soumission pure et simple. Les concessions qu'ils apportaient aux Hussites étaient dérisoires, elles se résumaient en un point : l'amnistie. Il était évident que les Cèques n'accepteraient pas à Prague les propositions qu'ils avaient si vivement repoussées à Bâle.

Une diète fort nombreuse se réunit au mois de juin 1433 : Rokycana résuma les négociations précédentes, et l'on résolut d'entendre les envoyés du concile. Le 13 juin, après un

(1) Monum., I, p. 311.

discours de Philibert de Coutances que Rokycana traduisit en bohême, Palomar exposa les propositions de l'Église : les Cèques devaient renoncer à l'hérésie, faire leur soumission ; ils s'adresseraient ensuite au concile, qui ne reculerait devant rien, pour donner une juste satisfaction à ses fils repentants. Palomar laissait apercevoir qu'il ne serait pas très difficile de s'entendre : sur trois points au moins les doctrines des Hussites ne différaient qu'en apparence de celles des Pères ; pour la communion, on parviendrait à trouver un moyen terme. Mais ces vagues promesses, ces libertés qu'on faisait miroiter dans le lointain, avaient pour condition préalable l'abandon du principe essentiel de la Réforme, la soumission sans réserves ; c'était les payer trop cher. Nous ne voulons pas que le concile soit notre juge, avaient dit les Hussites à Bâle (1) ; nous désirons la paix et nous l'avons toujours désirée, répondirent-ils à Palomar, nous n'avons pas commencé la guerre, nous l'avons acceptée et subie, nous avons d'ailleurs le droit de nous rappeler ces combats avec fierté : on doit à nos victoires la convocation du concile. Nos succès ne nous ont pas rendus orgueilleux et intraitables, mais que l'on ne nous apporte pas des propositions insultantes ! Nous l'avons dit souvent et nous le répétons : nous ne sommes pas sortis de l'Église, nous n'avons pas à y rentrer. Quant à nous soumettre au concile, ce serait renoncer à notre véritable juge, l'Écriture, nous livrer pieds et poings liés à nos ennemis ; Dieu seul, et non l'homme, est l'arbitre de la foi (2).

Les légats faisaient cependant aux Hussites une objection sérieuse : autre chose, leur répliquaient-ils, est le juge, qui juge suivant la loi, autre chose la loi, suivant laquelle on juge. Nous sommes convenus d'accepter pour loi l'Écriture, la pratique du Christ, des apôtres, de l'Église primitive, les docteurs et les conciles qui s'appuient réellement sur l'Évangile ; mais il surgit des difficultés, des explications contradictoires, il faut donc un médiateur, un arbitre, un juge qui explique et applique la loi. Ce juge ne peut être ni les Bo-

(1) Monum., I, p. 351.

(2) Id., II, p. 419-420.

hêmes ni leurs prêtres : il faut donc suivre l'exemple des autres chrétiens, se soumettre à l'Église et au concile (1). A cet argument, les Taborites répondaient, comme plus tard les protestants : La Bible est la loi, la conscience individuelle l'interprète, chaque fidèle est juge sans appel de la Vérité ; les Utraquistes, fort embarrassés, évitaient toute réponse précise, mais à travers leurs contradictions et leurs réticences, une chose apparaissait clairement : c'est qu'ils ne se contenteraient jamais des maigres concessions qu'on leur offrait.

Pendant que les conférences publiques se continuaient sans résultat, les légats avaient commencé leur travail d'information et les sourdes menées qui finirent par aboutir à une rupture ouverte entre les Taborites et les Calixtins et à la victoire du Catholicisme. Ils déployèrent dans ces intrigues un véritable talent diplomatique et le discours dans lequel, à leur retour à Bâle, ils présentèrent au concile le tableau général de la situation, fait le plus grand honneur, sinon à leur loyauté, du moins à leur perspicacité et à leur finesse. La grande majorité de la population, disent-ils, est attachée à la communion utraquiste, il n'est pas sûr que cet attachement soit très profond chez tous ceux qui se prétendent Hussites, mais il est certain que pour une raison ou pour une autre, aucun hérétique ne reviendra à l'Église si on n'accorde pas le calice aux laïques. Après avoir posé ce fait capital, ils distinguaient nettement trois partis bohêmes : les uns ont accepté plutôt qu'adopté l'utraquisme ; ils sont très désireux de se réconcilier avec l'Église, et la moindre faveur sera jugée par eux comme suffisante. Les seconds protestent aussi de leur soumission à la cour romaine, mais sont prêts à recourir aux armes contre quiconque essaierait de leur enlever le calice. Les troisièmes ne cherchent qu'à inventer de nouveaux prétextes pour se séparer de l'Église, et on ne les domptera que par les armes (2). Il était impossible de mieux définir la position des ultra-modérés, des Calixtins et des Taborites : comme au temps de Korybut, les

(1) Monum., II, p. 423.

(2) Id., I, p. 383.

modérés n'attendaient qu'une occasion favorable pour confesser leurs torts, tandis que les Calixtins voulaient rentrer dans l'Église avec des traités réguliers et y obtenir une position privilégiée. Les Taborites, au contraire, désespérant de convertir le concile ou d'en recevoir la liberté absolue dont ils auraient eu besoin, ne continuaient qu'à regret des négociations inutiles et dangereuses : ils étaient appuyés avec quelque mollesse par la masse du peuple, mais leur principale force consistait dans l'armée qui, maîtresse du pays, devenait de plus en plus belliqueuse à mesure que l'élément étranger augmentait dans ses rangs ; malheureusement ce qui faisait leur force faisait aussi leur faiblesse : les riches, les bourgeois se fatiguaient de cette tyrannie militaire, les nobles surtout (1). Dès que les légats eurent nettement apprécié les rapports réciproques et l'influence des partis, ils conçurent le plan qui fut suivi par le concile sans hésitation et sans faiblesse jusqu'à la conclusion de la paix. Les ultra-modérés étaient trop peu nombreux et trop impopulaires pour qu'on s'adressât exclusivement à eux, leur concours serait précieux plus tard, mais il s'agissait d'abord de gagner les Calixtins. Les quelques points sur lesquels ils se séparaient de l'Église, quelque graves qu'ils fussent, ne rendaient pas cependant toute conciliation impossible. On leur ferait les concessions strictement nécessaires pour les séduire à l'obéissance ; puis, lorsque l'union serait affermie, que le calme serait revenu dans les esprits, on profiterait peu à peu des restrictions qu'on aurait eu soin d'introduire, des obscurités et des équivoques dont on aurait semé le traité, et on ramènerait doucement les Bohèmes au droit commun. Quelques prélats, plus scrupuleux ou moins clairvoyants, protestèrent contre l'indulgence extrême que l'on montrait aux Hussites ; il n'est pas possible, sans compromettre la foi, disait Thomas Ebendorf, de permettre aux Bohèmes de communier sous

(1) Mon., II, p. 431 : le peuple et les seigneurs n'étaient pas libres, mais opprimés ; p. 433 : ils avaient remarqué que la domination en Bohême appartenait aux plus violents, que les autres n'osaient se prononcer pour la paix qu'ils désiraient.

les deux espèces (1) ; on lui expliqua le plan : les Cèques sont un peuple ombrageux, ils ne veulent pas entrer dans l'écurie de l'Eglise ; il faut user de ruse, les tromper pour leur bien (2). On flatte le cheval et le mulet, tant qu'on ne leur a pas placé le licou. — Comment croire à vos paroles ? avaient dit les Cèques à Henri Toke, lors des conférences de Cheb ; n'enseignez-vous pas que la promesse faite à un hérétique n'engage pas ? Les légats avaient protesté de leur bonne foi, et maintenant encore ils avaient la conscience tout à fait tranquille : ils ne pensaient pas à violer le traité, mais comp-taient décider les Cèques à y renoncer, sans violence, par une pression insensible et continue. L'intérêt de l'Eglise était évident, celui du concile, plus encore : quelle victoire pour lui s'il terminait cette guerre qui dévastait l'Europe depuis près de vingt ans, s'il triomphait d'un peuple qui avait repoussé cinq croisades et bravé toutes les menaces de Martin V et d'Eugène IV !

Les Cèques étaient fort mécontents : il y avait près de quinze jours que les légats étaient à Prague, et on ne leur avait pas encore arraché une proposition sérieuse. Etaient-ils donc venus uniquement pour braver les Hussites et les traiter d'hérétiques ? Ou bien quel travail secret cachaient ces négociations ? Pendant qu'on discutait, des troupes allemandes se réunissaient sur la frontière. On prétendait, il est vrai, qu'elles étaient destinées à marcher au secours de l'Ordre Teutonique ; mais qui savait si, au dernier moment, elles ne feraient pas front vers la Bohême ; les prédicateurs de la Nouvelle-Ville redoublaient de violence, et Procope qui avait, le premier jour, menacé de mort tous ceux qui attaqueraient les légats, excitait maintenant la colère des radicaux : si les ambassadeurs, disait-il, n'avaient pas eu un sauf-conduit aussi régulier et aussi précis, il aurait fait un exemple qui aurait épouventé le monde. Au moment où la rupture paraissait inévitable, les légats démasquèrent leurs batteries et portèrent la lutte sur un autre point. Vous voulez que le concile accepte les quatre articles, dirent-ils ; mais encore

(1) Mon., I, p. 723.

(2) Id., Oportebat astutiâ uti et dolo bono.

faut-il que nous les connaissions ; donnez-nous-en une formule exacte et approuvée par vous tous. Cette simple demande prouvait qu'ils connaissaient dès lors les divisions qui affaiblissaient leurs adversaires, la diversité des croyances et des aspirations qui se cachaient sous ce programme commun et vague, les quatre articles. On avait maintenu jusque-là une union au moins apparente. Dès que l'on en venait à une explication, les divergences allaient reparaître. En effet, le discours dans lequel Rokycana développa les quatre articles, provoqua de tumultueuses protestations dans une partie de la diète, et il fallut nommer un comité pour trouver un compromis. Les Taborites étaient en très grande majorité dans les États ; les légats n'espéraient pas que du travail du comité sortirait une rédaction qui pût servir de base à la réconciliation des Hussites et de l'Église, mais ils poursuivaient leurs intrigues hors de la diète. Dès le premier jour, ils avaient trouvé un précieux auxiliaire dans Menhart de Hradec, qui était peu à peu devenu le chef de toute la noblesse et qui était tout juste assez attaché à la communion sous les deux espèces pour ne pas être suspect aux Calixtins. Il avait mis les prélats en relation avec les nobles et les chevaliers les plus influents ; ils les convoquèrent dans une sorte de réunion privée, leur représentèrent la confusion générale, le trouble des esprits, le nombre des sectes nouvelles qui surgissaient chaque jour. Prague, jadis célèbre par son Université, n'aurait bientôt plus ni maîtres ni docteurs ; les prêtres devenaient de plus en plus rares ; après la mort de ceux qui avaient été consacrés par l'archevêque Conrad, les Cèques resteraient dans les ténèbres sans consolation et sans secours. Le désordre matériel n'était pas moins grand que le désordre moral ; personne n'était plus maître de son bien, les nobles qui étaient les chefs naturels du royaume devaient obéir à la tyrannie capricieuse de quelques capitaines d'aventure ; c'était sur les seigneurs que retombait la honte de la nation, c'était à eux que revenait le devoir de faire la paix ; on était déjà à peu près d'accord sur trois articles ; quant à la communion, on obtiendrait beaucoup du concile ; que les Bohêmes s'unissent

seulement à l'Église, elle ne leur refuserait pas les libertés qu'ils désiraient (1).

La diète fut bientôt avertie : elle somma les légats de s'expliquer, de poser leur ultimatum ; ils se retranchèrent derrière des fins de non-recevoir : ils n'avaient parlé qu'en leur nom personnel ; au concile seul, il appartenait de prendre une résolution ; les Cèques n'avaient qu'à leur envoyer une nouvelle ambassade qui lui exposerait leurs requêtes (2). Les prélats se défiaient de la diète où leurs adversaires étaient en majorité, voulaient attendre que leur travail souterrain eût produit ses effets, que les nobles se fussent habitués à l'idée de rompre avec les Taborites. Les États décidèrent enfin qu'on enverrait à Bâle trois députés (3) et le 3 juillet 1433, les envoyés du concile prirent congé de la diète. Malgré leur échec apparent, ils avaient bien mérité de l'Église : les radicaux, maîtres depuis plusieurs années du gouvernement, sortaient de la conférence diminués et affaiblis ; les Utraquistes, réduits, depuis l'échec de Korybut, à se tenir sur la défensive, relevaient la tête, et le moment approchait où ils allaient de nouveau prendre la direction du mouvement ; premier et sérieux avantage, car avec les Taborites aucun accord n'était possible, avec les Utraquistes la paix était probable. Second succès et aussi réel : les catholiques s'étaient enfin convaincus des nécessités de la situation, et débarrassés des préjugés qui auraient rendu une rupture inévitable, ils avaient compris qu'ils n'arriveraient à rien, s'ils ne se résignaient à certaines concessions. Sûrs que les Calixtins ne niaient pas en principe l'autorité de l'Église, ils regardaient comme inutile et impossible de leur imposer sur le champ une déclaration de soumission qui les blessait et se proposaient simplement de les y amener peu à peu et par une voie semée de faveurs ; de ce jour, l'œuvre du concile était facile, son programme était tracé, il n'avait qu'à continuer la politique de ses envoyés, attiser les divisions et déci-

(1) Monum., I, p. 442 ; II, p. 433.

(2) Monum. I, p. 709-712.

(3) Les dernières séances furent orageuses : *propinquum erat ad seditionem.*

der les Utraquistes à se contenter d'un minimum de privilèges assez modestes pour ne pas compromettre la doctrine catholique, assez obscurs pour faciliter plus tard des restrictions et peut-être même une rétractation.

L'ambassade que les États de Prague envoyèrent à Bâle fut absolument sans résultat ; elle représentait la majorité taborite, et ce n'était pas avec elle que les catholiques voulaient traiter. Le 11 septembre, une nouvelle ambassade partit de Bâle pour la Bohême ; elle se composait de Philibert de Coutances, Jean Palomar et Martin Berruer. Ils eurent quelque peine à être autorisés à entrer dans le royaume et finirent même par se mettre en route avant d'avoir reçu leurs sauvs-conduits ; ils arrivèrent à Prague le 22 octobre, mais les négociations ne commencèrent que vers le milieu de novembre (1433).

Les États demandèrent avant tout qu'on leur communiquât les propositions du concile : après de longues hésitations, les légats cédèrent, pour éviter une rupture immédiate. Les quatre articles étaient acceptés, mais avec des restrictions qui en affaiblissaient singulièrement la portée et qui irritèrent aussi profondément les Utraquistes que les Taborites. L'article relatif à la communion fut surtout mal accueilli : la question de la communion des enfants n'était pas tranchée ; l'usage du calice était simplement toléré et non pas déclaré saint et salutaire ; enfin les Pères n'avaient tenu aucun compte de la demande des Cèques qui voulaient que la coupe fût autorisée non-seulement en Bohême, mais en Silésie et en Pologne, et désiraient que le concile lui-même ordonnât aux catholiques cèques de recevoir le calice. Cette prétention, qui parut ridicule aux prélats était cependant des plus naturelles et des plus légitimes : le plan du concile avait été sinon clairement compris, au moins deviné par les Praguois ; ils voyaient très bien que les légats ne poursuivaient qu'un but, les affaiblir lentement, les diviser et les soumettre. Si l'on se contentait de l'offre des prélats, on laissait subsister dans le pays deux partis ennemis, toujours prêts à en venir aux mains ; les rivalités qu'il serait impossible d'éviter seraient pour le concile une précieuse

occasion d'intervenir et de rompre le traité, au moment où les circonstances lui paraîtraient favorables. Les Calixtins compromettaient leur liberté s'ils n'exigeaient pas, sinon une indépendance complète, du moins une autonomie qui serait la garantie du traité et se traduirait par la constitution d'une Église nationale. Malheureusement s'ils virent le danger et le moyen de l'éviter, ils ne surent pas aller jusqu'au bout du plan qu'ils avaient habilement conçu et se laissèrent peu à peu acculer dans une position fausse et dangereuse.

Les légats commencèrent par calmer les seigneurs en modifiant l'article relatif aux biens ecclésiastiques, et promirent aux Taborites de s'entremettre auprès du concile, une fois que la paix aurait été signée, pour leur faire accorder quelques nouvelles libertés et pour aplanir les difficultés qui surgiraient. L'on restait toujours encore fort loin d'un accord, les légats résolurent de trancher brusquement la situation ; les seigneurs avaient hâte d'en finir, la peste sévissait à Prague où elle enleva plus de 30,000 personnes. Le 30 novembre, à la suite d'une discussion fort animée, les ambassadeurs firent encore quelques concessions de forme et promirent que dans toutes les négociations qui suivraient le retour des Hussites au catholicisme, le concile accepterait comme règle la convention de Cheb. La séance était très agitée, un grand nombre de membres étaient déjà partis ; les prêtres hussites les plus influents, les chefs de parti et les légats se retirèrent dans une salle séparée et après quelques courtes observations et un discours de Palomar, se donnèrent la main en signe de paix ; il est évident qu'il n'y avait là rien qui ressemblât à un traité : au milieu du tumulte, les prêtres, sollicités par les seigneurs, avaient protesté de leur sincère désir d'union, exprimé l'espoir qu'une entente était prochaine, mais ils avaient fait des réserves, maintenu leurs objections ; les prélats abusèrent du trouble général et se plurent à voir dans une de ces scènes d'attendrissement, si fréquentes alors, un engagement formel. Comme il arrive très souvent, il y eut dans leur conduite un mélange de sincérité et de fourberie ; ils

avaient intérêt à prendre au sérieux un entraînement passager, à se contenter de protestations vagues et à négliger les réserves qui enlevaient à ces déclarations toute valeur diplomatique. Ils firent sur le champ partir pour Bâle Martin Berruer, pour annoncer au concile que la paix était conclue sur les bases des Compactats. Elle était en réalité si peu conclue que le lendemain les difficultés recommencèrent et que les ambassadeurs quittèrent Prague sans avoir rien terminé. A chaque ambassade suffisait son œuvre : la première avait étudié la situation et affaibli les Taborites, la deuxième avait accru les divisions intestines des Cèques, excité les nobles contre les radicaux, rattaché à l'Église quelques-uns des chefs du parti ultra-moderé qui, comme Jean de Pribram, Procope de Plzen et Menhart de Hradec, étaient satisfaits des concessions du 30 novembre, et mis les Utraquistes dans une position difficile. Le rôle de l'Église allait se borner désormais à assister à la défaite des radicaux et à opposer aux Calixtins leurs promesses précédentes (1).

Il était évident que les Taborites ne se contenteraient pas des concessions ambiguës du concile, n'abandonneraient pas, sans coup férir, la liberté si chèrement conquise : au point où en étaient arrivées les négociations, une rupture était inévitable entre ceux qui voulaient se soumettre à l'Église et ceux qui restaient fidèles aux convictions religieuses et politiques qui avaient soutenu les premiers Hussites. Les prêtres utraquistes, les Calixtins ardents, combattus entre la défiance que leur inspirait le concile et leurs aspirations pacifiques, gardaient une position intermédiaire ; les nobles se contentaient des promesses qu'ils avaient reçues, et, sourdement excités par les légats, n'attendaient qu'une occasion favorable pour secouer le joug des radicaux. Pendant la seconde diète de 1433, de nombreux conciliabules avaient rapproché les principaux seigneurs et ces réunions avaient retenti de paroles violentes : « Il n'y

(1) Ces prétendus Compactats de 1433 ont été publiés en latin et en bohême dans les *Archiv cesky*, III, p. 398 et sq. Sur ces négociations, nous avons le récit de Carlier (*Mon.*, I, p. 493). Mais il faut le compléter par les paroles de Rokycana (p. 590) et de Martin Lupac (p. 456). Il me semble que M. Palacky exagère un peu le rôle de la noblesse dans ces conférences.

avait pas sous le soleil de nation plus malheureuse que les Bohêmes; toujours en armes, leurs victoires mêmes ne les délivraient pas de la crainte de nouvelles guerres. Il était temps de renverser Procope; n'avait-on soumis les autres peuples que pour la plus grande gloire d'un tyran? ». Menhart de Hradec, l'inspirateur de ces assemblées, fit nommer administrateur du royaume Ales de Risenburk (1) et garda en réalité la direction du gouvernement. Première tentative pour écarter le général taborite; d'autres suivirent. Le 4 mars (1434), une ligue fut conclue entre les seigneurs moraves, hussites ou catholiques; le mois suivant, les barons de Bohême et de Moravie, la Vieille-Ville de Prague et quelques autres communes formèrent une confédération, s'engagèrent à se soutenir les uns les autres et à travailler de toutes leurs forces à maintenir l'ordre dans le pays. Les alliés ordonnèrent aux bandes armées de cesser leurs dévastations et de se dissoudre. Une amnistie complète effaçait les fautes passées, mais ceux qui n'obéiraient pas seraient traités comme les ennemis de la nation. Une armée fut organisée et se réunit aux environs de Kutna Hora.

La première attaque des Seigneurs fut dirigée contre la Nouvelle-Ville: ils la sommèrent d'entrer dans la ligue. Les habitants, au lieu de répondre, se préparèrent à la résistance, mais avant que les fortifications fussent terminées, le 6 mai, l'armée des coalisés occupa la Vieille-Ville et la bataille commença. Le courage et l'habileté de Procope ne suffirent pas à balancer la supériorité numérique de l'ennemi, il n'y eut de combat sérieux qu'à l'Hôtel-de-Ville et les défenseurs capitulèrent, dès qu'on leur eut promis de ne pas inquiéter leur retraite. Un grand nombre de maisons furent pillées, les archives et les privilèges détruits. Procope, qui était parvenu à s'échapper, appela à lui les radicaux.

Malheureusement, depuis trois ans, plusieurs événements avaient ébranlé la confiance et affaibli la solidité de la redoutable armée taborite. Les Cèques avaient toujours refusé l'armistice que demandaient les prélats, et les négociations n'avaient pas interrompu leurs courses aventureuses. Ils

(1) Arch. c., III, 412.

avaient à plusieurs reprises parcouru et dévasté l'Autriche, la Silésie et la Hongrie (1431), envahi le Brandebourg (1432), et un corps d'Orphelins s'était même en 1433 avancé jusque sur les bords de la Baltique et avait menacé Dantzig. Malgré ces succès cependant, des symptômes de désorganisation commençaient à frapper les moins clairvoyants : la discipline de fer qui avait fait la force des soldats de Zizka se relâchait, les aventuriers, de plus en plus nombreux, qu'attiraient les succès de Procope le Grand, de Procope le Petit et des autres capitaines taborites ou orphelins, n'étaient plus soutenus par l'enthousiasme religieux et la foi profonde qui avaient transformé en héros les paysans bohêmes, leur cupidité leur valut de rudes leçons. Les peuples voisins reprenaient peu à peu courage, s'habituèrent à la guerre, profitaient des exemples et des fautes de leurs envahisseurs. En 1431, une bande qui était entrée en Autriche, fut écrasée à Bydov (Waidhofen). Les Orphelins qui s'étaient aventurés trop avant en Hongrie furent surpris par le froid et la pluie et attaqués par une armée magyare, firent dans leur retraite des pertes considérables. Cette décadence militaire parut clairement au siège de Plzen. Les Utraquistes sentaient combien il serait difficile d'obtenir du concile qu'il invitât lui-même les catholiques bohêmes à communier sous les deux espèces. Pour obtenir la constitution d'une Église nationale cèque, ils devaient d'abord vaincre eux-mêmes toutes les résistances, les légats accepteraient sans doute le fait accompli. Le Sud-Ouest qui, au commencement de la guerre, avait été si profondément pénétré par les idées réformatrices, était revenu presque tout entier au catholicisme. Plzen était le centre de l'opposition, la seule ville purement slave qui repoussât l'utraquisme ; fière de ses longs succès, appuyée sur une ceinture de châteaux et de villes secondaires, elle n'eût pas même obéi aux ordres du concile, s'il avait voulu lui imposer le calice ; sa chute eût entraîné la soumission de tout l'Ouest : une grande expédition fut décidée. Utraquistes, Orphelins et Taborites réunirent leurs forces et au mois de juillet 1433, les Hussites parurent devant la ville. Ce siège de Plzen fut involontaire-

ment penser au fameux siège de Stralsund par les Impériaux, lors de la guerre de trente ans : comme alors, le sort de l'Église dépendait d'une place. La prise de Plzen eût assuré la victoire du Hussitisme et la formation d'une Église nationale slave, comme la prise de Stralsund, deux siècles plus tard, eût assuré la victoire de la papauté. Mais, comme Stralsund, Plzen résista. Le concile lui avait fourni de l'argent, les seigneurs lui fournirent des vivres. Le siège finit par être transformé en blocus, mais la trahison et l'indiscipline paralysèrent les forces hérétiques. Cette longue inaction était insupportable aux aventuriers ; d'ailleurs, le pays était épuisé, il fallait entreprendre de lointaines expéditions et plusieurs fois les pillards furent surpris et battus. La confiance dans les chefs s'ébranlait, Procope lui-même n'était plus sûr de ses hommes. Un certain Pardus avait conduit quelques milliers de soldats en Bavière ; il fut attaqué à l'improviste et ses troupes, mises en déroute, laissèrent sur le champ de bataille trois cents blessés, plus de onze cents morts, et furent obligées d'abandonner leurs voitures et leur butin. Quand les vaincus rentrèrent au camp devant Plzen, ils accusèrent leur chef de trahison. L'armée se souleva et les émeutiers arrêterent Pardus et le condamnèrent à mort ; Procope accourut à son secours, mais les rebelles n'écouterent rien et un des meneurs de la révolte, Tvaroh, peut-être un secret émissaire des nobles, frappa le prêtre au visage. Le vainqueur de Domazlice fut traîné en prison. Les soldats revinrent bientôt à eux, se jetèrent à ses pieds, le supplièrent de reprendre le commandement ; il refusa et quitta l'armée. Après son départ, les choses allèrent de mal en pis, le siège n'avancait pas, les habitants recevaient des renforts, reprenaient l'offensive. Inquiétés par ce qui se tramait à Prague, travaillés par les prêtres qui les appelaient à la défense de la foi menacée (1), les

(1) « Des prêtres agirent nuit et jour, ils venaient devant Plzen et disaient aux soldats : vraiment, votre prudence est admirable. Voici, tous les barons et toutes les communes du royaume se réunissent à Prague ; ce qu'ils veulent, ce n'est pas la paix, mais vous prendre et vous brûler ; ils sont réunis pour vous détruire. » (Urk. Beit., II, 402).

Taborites restaient inactifs, incapables de vaincre et n'osant avouer leur échec. A la nouvelle de la prise de la Nouvelle-Ville par les nobles, ils se décidèrent enfin à lever le siège. Plzen avait sauvé le catholicisme cèque. Une procession solennelle rappela cette grande victoire jusqu'au règne de Joseph II qui supprima cette fête, fâcheux souvenir des guerres civiles de la Bohême.

Procopé marchait au combat l'âme remplie d'une profonde tristesse, il désespérait de son œuvre ; la révolte et l'indiscipline de ses soldats lui avaient fait au cœur une profonde et incurable blessure. Il avait voulu fonder la liberté par la terreur, faire de l'armée la régénératrice de la nation, et il faisait l'amère expérience que devaient faire, hélas ! après lui, tant d'hommes de cœur et de génie : la tyrannie détruit et ne crée pas, la violence appelle la violence. Il était las de la vie, il avait lutté tant qu'il avait espéré atteindre le but qu'il s'était proposé ; maintenant, il attendait la mort comme une délivrance, peut-être aussi comme une expiation. La lettre qu'il écrit à Procopé le Petit pour l'inviter à lever le siège de Plzen et à marcher contre les seigneurs, laisse deviner de sombres pressentiments. « Mieux vaut mourir, dit-il, que de laisser sans vengeance le sang de nos frères bien-aimés. Adieu dans le Seigneur qui console après avoir châtié » (1).

L'armée de Procopé comptait près de 18,000 hommes : toutes les villes du royaume, à l'exception de Prague, de Plzen et de Melnik, s'étaient déclarées pour lui. A cette heure suprême, les nuances s'effaçaient ; deux partis restaient en présence, le privilège et la liberté, la Révolution et la Réaction. Procopé présenta la bataille aux seigneurs devant Kunratic ; ils attendaient encore des renforts et cherchèrent à gagner du temps en négociant. Les Taborites demandaient qu'on prît pour base du traité le statu quo ante bellum ; les nobles acceptèrent, seulement ils entendaient par là, avant les premiers troubles hussites ; leurs adversaires, avant la prise de la Nouvelle-Ville. Au point où en étaient les choses, toute réconciliation était d'ailleurs

(1) Urk. Beit., II, p. 411.

impossible. Les seigneurs rallièrent les catholiques de l'Ouest et du Sud que leur amena Ulric de Rosenberk et se jetèrent à la poursuite de Procope qui s'était avancé vers l'Est. Les deux armées se rencontrèrent près des villages de Lipan et de Hrib, entre les villes de Cesky Brod, Kourim et Planan. L'armée de la ligue, forte d'environ 25,000 hommes, était commandée par un ancien compagnon de Zizka, Borek de Miletinek. Les adversaires restèrent quelque temps en présence, personne n'osait commencer l'attaque ; l'avantage resterait à celui qui attirerait l'autre hors de ses retranchements. L'artillerie des Taborites était supérieure à celle de leurs adversaires et les inquiétait sans relâche ; les nobles, manquant de vivres, se fatiguaient de cette longue inaction et demandaient à grands cris le combat. Pourquoi perdre ainsi notre temps, disaient-ils, et exposer notre vie sans profit ? Une mort glorieuse est préférable à une lâche et misérable fin. Borek céda aux désirs de ses soldats et les mena à l'assaut (31 mai 1434). A la première décharge, ils lâchèrent pied et se replièrent en désordre. A cette vue, un cri terrible s'éleva du camp des Taborites : Sus ! Sus ! les ennemis fuient, et sourds aux conseils de leurs chefs, ils se précipitèrent hors des voitures pour achever la déroute des seigneurs. A peine furent-ils sortis de leurs retranchements que les nobles reformèrent leurs rangs, leur fuite n'était qu'une feinte. En même temps, la seconde ligne coupait les Taborites de leurs voitures et les enfermait dans un cercle de fer : la bataille était perdue. Capek et une partie de l'armée de Procope qui n'avaient pas été pris dans le mouvement tournant des catholiques, désespérèrent de la fortune, et au lieu de se rabattre sur les nobles et de les mettre ainsi entre deux feux, s'éloignèrent du champ de bataille. Les Taborites vendirent chèrement leur vie. Le combat dura tout le jour et toute la nuit. Les nobles ne faisaient pas de quartier et ils ramassèrent à peine quelques centaines de prisonniers, mais 16,000 morts restèrent sur le champ de bataille et parmi eux Procope le Grand, Procope le Petit et la plupart des capitaines. Ainsi s'accomplit la funèbre prophétie de Sigismond : la Bohême ne sera vaincue que par la Bohême.

Suprême consolation pour ces héros qui avaient tant aimé leur pays ! Ils tombaient sans déshonneur sous les coups de leurs compatriotes (1). Toutes les voitures, les canons, les provisions de guerre étaient devenus la proie des vainqueurs : quelques centaines de fuyards que l'on fit prisonniers les jours suivants furent traîtreusement brûlés. La victoire des seigneurs était assez complète pour que la guerre parût terminée et en effet, quelques jours après, un armistice fut signé : les communes et les capitaines des Taborites s'engageaient à se soumettre aux décisions de la diète qui devait se réunir pour la Saint-Jean.

On a souvent exagéré cependant l'importance de la bataille de Lipan : les Taborites, même après leur terrible défaite, tenaient encore en Bohême, en Moravie, en Silésie et en Hongrie un assez grand nombre de places fortes ; toutes les bandes n'avaient pas été exterminées et la résistance qu'auraient opposée les villes leur aurait permis de se réunir, de se réorganiser et de constituer une armée encore redoutable. Ce qui est vrai, c'est que le parti radical, privé de ses chefs les plus remarquables et atteint dans son prestige, ne pouvait plus dès lors exercer sur les événements une influence décisive ; il aurait été dangereux de le pousser à bout, mais il devait renoncer à tout espoir de garder la direction du mouvement.

La joie des catholiques ne tarda pas à faire repentir de leur triomphe ceux des vainqueurs qui conservaient encore quelque foi dans la Réforme. Toutes les lettres des catholiques, relatives à la bataille de Lipan, débordent d'une joie insultante : « Très chers amis, écrivent les habitants de Plzen, nous vous annonçons de bonnes et joyeuses nouvelles ; tous les ennemis de notre concile ont été battus et écrasés ». Les courriers qui apportent à Sigismond le résultat

(1) « Cette victoire peut donner une idée de la puissance qu'avait alors le royaume de Bohême ; ce que tant de provinces, tant de princes allemands n'avaient pu accomplir, les Bohêmes seuls, sans au un secours, en sont venus à bout. » (Windecke, c. 196). J'ai suivi dans le récit de la bataille le rapport des habitants de Plzen (Pal. Urk. Beit., II, p. 414-415) et Hermann Corner (col. 1338). Le récit de Sylvius est très intéressant, très dramatique mais absolument fantastique.

du combat, font preuve d'une célérité inaccoutumée, tant ils savent que l'Empereur sera heureux de la nouvelle (1); le concile, à peine averti, ordonne un *Te Deum* solennel. Dans l'intérieur du pays, le parti catholique relève la tête. Avant même la bataille de Lipan, nombre de prêtres prêchaient dans les églises la foi catholique, beaucoup de maîtres de l'Université s'étaient soumis à Rome; seule, disaient les catholiques, la ribaudaille était un obstacle à la sainte réconciliation (2). Maintenant que les ribauds étaient battus, la paix allait être conclue, paix selon les vœux de l'Église et qui ressemblerait beaucoup plus à une capitulation du Hussitisme qu'à une libre transaction.

Quelques semaines cependant s'étaient à peine écoulées que les Pères et l'Empereur comprirent qu'ils s'étaient peut-être un peu hâtés de chanter le *Te Deum*; même parmi les vainqueurs de Lipan il ne manquait pas de Hussites convaincus, très irrités contre les légats et très décidés à exiger de l'Église des concessions sérieuses. La réforme religieuse, les quatre articles étaient devenus en quelque sorte une propriété nationale; malheur à qui oserait y toucher. Rokycana se mit à la tête de ce parti de résistance au concile. A Bâle, il avait montré une modération et une réserve qui l'avaient exposé à des soupçons de trahison; son imagination avait été frappée par la solennité de cette grande réunion où la chrétienté tout entière s'était donné rendez-vous. Mais avec un caractère aussi complexe que le sien, il est rare qu'il ne faille pas expliquer une seule action par plusieurs causes souvent fort différentes; il paraît probable qu'on essaya de le gagner, qu'on lui fit entrevoir l'archevêché de Prague. Trop intelligent pour se vendre, il fut certainement séduit par cette proposition qui souriait à son ambition et servait ses croyances, lui donnait les moyens de protéger le Hussitisme contre une réaction possible. De retour à Prague, il se

(1) Sigismond était alors à Ulm, il écrit au concile: *Hodie hora vespærarum confluerunt ad nos nuncii qui in tribus diebus et citius volantissime applicuerunt, apportantes nobis jocundissima et felicissima nova de victoria nostrorum et conflictu Taboritarum.*

(2) Urk. Beit., II, p. 403.

sépara des légats, les soupçonnant de vouloir le jouer ; il avait défendu les quatre articles contre les exagérations taborites, il ne les livrait pas aux catholiques. Lors de la deuxième ambassade, il continua à se tenir sur la réserve : « Rompre avec les prélats, dit-il à la diète, c'est très dangereux. Que de maux peuvent en résulter : la ruine du royaume, la famine, la disette de prêtres. D'autre part, le danger n'est pas moins grand si nous nous contentons de la simple liberté de la communion sous les deux espèces, si elle n'est pas étendue à tous les habitants du royaume. Notre Eucharistie est la meilleure, diront les catholiques, — non pas, mais la nôtre, répondront les Calixtins ; de là, des divisions dans le clergé et dans le peuple. Les anciens curés reviendront dans leurs paroisses, refuseront la coupe aux laïques, les forceront à trahir leur foi, et tout cela au nom de la liberté. Nous avons déjà vu cette liberté sous Vaclav, et cela n'a pas duré, un parti a chassé l'autre. J'avoue mon ignorance et je ne sais quel parti prendre. » La bataille de Lipan, loin de le décider à quelques concessions, accrut au contraire ses exigences ; débarrassé de cette secte extrême dont les impatiences et les imprudences le compromettaient et l'inquiétaient, il n'avait plus besoin de calmer à force de modération les craintes provoquées par les radicaux. En même temps il comprenait d'autant mieux la nécessité d'obtenir des conditions avantageuses : il sentait que le Hussitisme venait de perdre une de ses plus redoutables forces et qu'il était désormais beaucoup plus exposé aux embûches de ses ennemis. Les légats furent fort étonnés et vraiment indignés de la conduite de Rokycana, et ce politique, ce modéré, n'excita pas des haines moins ardentes que les fanatiques les plus hostiles à l'Église.

Jamais les deux partis, hussite et catholique, ne parurent aussi éloignés de s'entendre qu'au lendemain de la défaite des Taborites : tout espoir de paix sembla perdu et les négociations restèrent suspendues pendant près d'un an. L'Empereur comprit que le moment était venu pour lui d'intervenir et obtint des Hussites une concession des plus graves. Le grand obstacle à la paix, le point d'achoppement, c'était

la prétention des hérétiques d'imposer le calice à tous les habitants du royaume : ils étaient convaincus en effet que la coexistence de deux confessions en Bohême entraînerait des rixes, de nouvelles guerres et, dans un avenir assez rapproché, la confiscation de leurs propres libertés. Mais n'y avait-il aucun autre moyen de conjurer les périls redoutés, d'assurer l'Église nationale contre toute perfidie ? Ne suffisait-il pas d'obtenir une organisation indépendante ? Avec un archevêque utraquiste, toute réaction était impossible, la liberté était d'autant mieux assurée qu'elle ne reposait pas sur l'oppression de la minorité. Cette idée fit de rapides progrès dans les esprits et toute une nouvelle série de négociations commença sur cette base (1).

Les conférences de Brno (juillet 1435) ne parurent pas encore pourtant devoir amener cette paix si désirée. Les légats étaient devenus très pointilleux, accusaient Rokycana de les insulter, lorsqu'il attaquait la doctrine de l'Église sur l'Eucharistie. Le concile avait ordonné à ses ambassadeurs de s'en tenir aux résolutions de 1433 ; si les Hussites présentaient quelque nouvelle demande, on les sommerait d'exécuter d'abord les stipulations du traité de Prague (2). Les légats suivirent leurs instructions à la lettre ; à toutes les observations, ils répondaient invariablement : tenez d'abord vos promesses, soumettez-vous à l'Église, nous verrons ensuite. On comprend l'irritation que faisait naître un pareil système chez les Cèques qui étaient sûrs de n'avoir rien promis et se trouvaient liés par un traité qu'ils n'avaient pas accepté.

Plus les légats montraient de raideur, plus Sigismond faisait preuve de douceur et d'aménité. Aucune prétention ne l'irritait ou ne l'étonnait, ses refus n'étaient ni formels ni définitifs : les nationaux auraient seuls le droit de présentation et de nomination aux bénéfices ; plus de citations devant les tribunaux étrangers, la communion sous les deux espèces serait conservée à l'exclusion de la communion catholique partout où elle avait été introduite, les États éliraient un

(1) Monum., I, p. 632.

(2) Monum., I, p. 619.

archevêque et deux évêques ; l'Empereur acceptait tout, promettait tout (1). Depuis trois ans on négociait sans arriver à une entente, on n'était pas moins fatigué des discussions et des conférences que des combats ; les Utraquistes saisirent avec empressement l'occasion qui s'offrait à eux ; une fois le traité signé, pensaient-ils, l'Église, satisfaite de voir reconnaître son autorité, serait plus indulgente ; le concile dont on connaissait les embarras et qui était sur le point de s'engager dans une lutte difficile et dangereuse contre la papauté, aurait trop besoin de Sigismond pour ne pas faire toutes les concessions que désirerait le roi. Quelques Utraquistes comprenaient cependant que les Bohêmes allaient de nouveau se mettre dans une situation des plus fausses : l'Empereur, en effet, promettait plus qu'il ne pouvait tenir. En admettant même qu'il fût sincère, et combien de raisons n'avait-on pas pour en douter ! il n'irait jamais jusqu'à rompre avec l'Église pour plaire aux hérétiques. Les Hussites se trouveraient ainsi liés par un traité qui laisserait en suspens les principales questions et qui serait un danger permanent. Pour atténuer au moins ces inconvénients, ils voulurent que les promesses de Sigismond fussent rappelées dans les Compactats, et ils proposèrent un article additionnel à la convention du 30 novembre 1433 : « Les traités avec le concile de Bâle ne porteront aucune atteinte aux libertés et aux privilèges du royaume de Bohême et du margraviat de Moravie ». Quelque vague que fût cette rédaction, les légats repoussèrent l'article ; il est évident qu'à ce moment ils désiraient la rupture des négociations et cherchaient seulement à en laisser la responsabilité à leurs adversaires. Ils connaissaient aussi bien que les Cèques la versatilité et la perfidie de Sigismond, mais, plus défiants qu'eux, ils ne démêlaient pas très clairement ce qu'il y avait de sincère dans la nouvelle attitude qu'il avait prise et flairaient un piège. Fidèles aux désirs du concile, amener doucement les rebelles à une soumission complète, ils repoussaient sans discussion tout ce qui aurait pu empêcher un retour offensif de l'Église et rendre définitive une séparation qu'ils comptaient

(1) Juillet 1435. — Urk. Beit., II, p. 446.

bien n'être que momentanée. L'élection d'un archevêque par le peuple leur inspirait une répugnance qu'ils ne dissimulaient pas et qui aurait éclairé les Bohêmes, s'ils n'eussent été en quelque sorte aveuglés par leur fièvre de paix. Il était très probable que le chef de l'Église cèque ne serait autre que Rokycana ; avec un tel homme, toute réaction devenait impossible ; le concile aurait, pour obtenir une obéissance illusoire, travaillé lui-même au succès du Hussitisme : jamais, depuis le début de la révolte, le Catholicisme n'avait couru un si grand péril en Bohême (1). Les légats essayèrent de ramener l'Empereur, lui représentèrent qu'il donnait aux Cèques des espérances que le concile ne réaliserait pas, que sa conduite était peu convenable (indecent) et amènerait de nouveaux conflits (2). Sigismond fut inflexible, traita fort mal les ambassadeurs, déclara à Rokycana qu'il était bien résolu à ne plus prendre parti pour les catholiques : les légats étaient consternés (3). En réalité, eux seuls gagnaient à ces sorties de l'Empereur ; les Bohêmes reprenaient confiance et payaient chaque déclaration de Sigismond par quelque nouvelle reculade ; c'est ainsi, par exemple, qu'ils renoncèrent à l'article additionnel. Mais de nouvelles difficultés surgirent à propos des biens du clergé (4). Les seigneurs qui faisaient bon marché de la communion utraquiste et autres idées religieuses, étaient beaucoup moins faciles sur les questions matérielles ; le parti le plus modéré et le plus favorable à la paix se prononça cette fois pour la rupture des négociations.

Dans les États qui se réunirent en 1435 pour apprendre le résultat des conférences de Brno, le parti de la paix était en majorité ; les Calixtins ardents, inquiets et mécontents, n'osaient pas cependant s'opposer ouvertement au traité. Le pays était épuisé, le roi de Pologne se rapprochait de Sigis-

(1) Mon., I, p. 597.

(2) Id., p. 670.

(3) Dixit (Imperator) coram aliquibus de concilio mirabilia, quæ non sunt scribenda : nam et aliqui de concilio suo sunt consternati animo, audientes de throno imperiali talia egredi, quæ a nullo sunt dicenda rationaliter.

(4) Monum., II, p. 820.

mond, les dernières années de trêve avaient énervé et amolli les âmes, la fatigue se faisait sentir, plus accablante que pendant le combat. Rokycana lui-même sentait sa popularité décroître, on l'accusait d'être le principal obstacle à l'union et il faillit être jeté à l'eau. Le vote de la diète fut donc favorable à la paix et aux concessions. Les services de Rokycana étaient pourtant trop nombreux, sa réputation d'éloquence et de science trop bien établie, pour qu'il fût possible de penser à un autre que lui pour les hautes fonctions d'archevêque. On élut ensuite pour évêques Martin Lupac et Vaclav de Vysoké Myto. Rokycana résista longtemps, dit M. Palacky qui lui est très favorable, et sa résistance paraît avoir été sincère (1). Il était trop intelligent, en effet, pour ne pas comprendre que son élection ne serait jamais approuvée par le concile et qu'il allait ainsi se trouver dans une situation des plus difficiles : mal soutenu par les Cèques, affolés de paix, qui le rendraient responsable des refus de la cour romaine, peu aimé de Sigismond, incapable de contenir ce mouvement de retour vers le catholicisme auquel il avait donné la première impulsion, chef rebelle d'une Église soumise, il prévoyait les longues années d'épreuves et d'exil par lesquelles il expia ses illusions et ses erreurs. Il refusa de prendre part aux nouvelles négociations qui s'ouvrirent à Stuhlweissenburg (Belhrad Kralovsky, Stolni) dans les derniers jours de 1435.

Les légats arrivaient dans des dispositions peu conciliantes (2) : Sigismond réussit facilement à les calmer : « Par les traités qu'il acceptait de force plus que de bon cœur, il ne se proposait que de retrouver son héritage, d'une manière quelconque ; plus tard, quand il serait maître de son royaume, il le ramènerait dans la véritable religion chrétienne » (3) ; il ne fallait pas exagérer la force du parti de Rokycana. — Les légats comprirent à demi-mot un plan qui

(1) Pal., III, 3. 191.

(2) Mon., p. 678.

(3) *Æt. Sylv. c. 53* et Carlier : *Imperator dixit quod multa sunt dissimulanda Bohemis, ut sic possit intrare regnum ac postquam (ibi) esset, sperabat quod omnia ista exorta reducerentur ad bonum et pristinum statum.*

n'était autre que le leur, mais ils avaient de bonnes raisons pour ne pas se contenter de déclarations ambiguës ; ils n'avaient qu'à faire leur examen de conscience pour savoir au juste ce que valaient des promesses diplomatiques. Ils exigèrent un engagement écrit ; l'Empereur signa ce qu'on voulut : il ne permettrait à personne de violer les Compactats ou d'en abuser, personne ne serait contraint de communier sous les deux espèces, pour tous les points de dogme ou de discipline le roi laisserait à l'Église une liberté absolue, n'exercerait aucune pression sur elle, n'accorderait pas des privilèges dont elle avait seule le droit de disposer (1). Les Bohêmes, prévenus, demandèrent aussitôt leurs lettres de congé. Albert d'Autriche décida alors les prélats à se contenter d'une promesse verbale et secrète de Sigismond ; les Cèques que cet incident aurait dû rendre défiants, crurent suffisant de protester contre toute convention particulière conclue entre Sigismond et le concile.

Les légats auraient désiré que la ratification solennelle du traité eût lieu à Prague ; Sigismond jugea dangereux de revenir en quelque sorte braver le Hussitisme dans sa capitale et l'on choisit Iihlava, pour y échanger les conventions définitives. Les négociations faillirent encore échouer au dernier jour : les Calixtins ardents voulaient que les évêques utraquistes fussent confirmés sur le champ ; les légats refusèrent : les Bohêmes parlaient déjà de se retirer, mais les ultra-modérés triomphèrent des hésitations de leurs collègues (2). On fixa enfin au 5 juillet (1436) l'échange des ratifications.

« Dès les premières lueurs du matin une foule immense couvrait la place principale et les rues environnantes : un trône splendidement orné, des estrades somptueuses attiraient tous les regards. Aux premières lueurs du jour, l'empereur d'Allemagne, Sigismond, monta les degrés du trône.

(1) Monum., I, p. 694.

(2) p. 769 : le 20 juin, nous apprîmes que les Praguois étaient divisés entre eux, la majorité aspire avidement à la paix et veut accepter Sigismond pour roi, les autres affectent maintenant de demander la confirmation de leur évêque.

Devant lui, trois des plus hauts dignitaires de l'Empire, parmi lesquels était le duc Albert d'Autriche, portaient la pomme, le sceptre et l'épée de justice. A sa droite s'assirent les députés du concile de Bâle, un peu plus loin les représentants des Hussites, le gouverneur Ales, Menhart de Hradec, Rokycana, Lupac et Vaclav de Vysoké Myto. En face, on apercevait l'impératrice avec sa cour et autour d'elle, un grand rassemblement des divers ordres de la nation, princes et nobles, bourgeois et paysans... Il y avait, non loin du trône de l'Empereur, des places réservées aux notaires et greffiers impériaux, chargés de consigner par écrit tout ce qui allait se passer (1) ». Le bourgeois de Prague, Welwar, remit aux légats, au nom des Bohêmes, les Compactats tels qu'ils avaient été acceptés à Prague, le 30 novembre 1433, et légèrement modifiés à Brno et à Stuhlweissenburg, ainsi que l'engagement que prenaient les Cèques de vivre en paix avec les autres peuples chrétiens. Quatre prêtres, désignés à l'avance, s'avancèrent ensuite et promirent en leur nom et au nom de tous les Utraquistes d'obéir fidèlement à l'Église. Les légats remirent alors à leur tour les Compactats aux Hussites et ordonnèrent à tous les princes et les peuples de vivre en paix avec les Bohêmes, de ne plus les insulter ou les attaquer, mais de les tenir « pour de fidèles chrétiens et de véritables fils de l'Église. » L'administrateur de l'archevêché de Prague et les évêques d'Olomuc et de Litomysl reçurent l'ordre d'obéir aux Compactats, d'accorder la communion sous les deux espèces à tous les Utraquistes et de consacrer les prêtres hussites. Les légats promirent de plus que le concile veillerait à ce que le calice pût être distribué à ceux qui en feraient plus tard la demande, et cela jusqu'à la fin des siècles (2). Après la lecture de ces pièces, on annonça que le lendemain les Cèques seraient réconciliés avec l'Église, puis l'évêque Philibert entonna le Te Deum et les catholiques se rendirent à la messe; les Cèques célébrèrent le service divin dans leurs hôtels.

(1) Saint-René Taillandier, Bohême et Hongrie, p. 10-11.

(2) Les Compactats ont été souvent publiés : le texte, bohême et latin, se trouve dans les Archiv cesky, 398-444. Voir à la fin du volume.

Quinze jours plus tard, Sigismond donna aux Cèques les *lettres de majesté* qui résumaient les conquêtes politiques des Hussites, comme les Compactats résumaient leurs conquêtes religieuses. L'Empereur promet de faire respecter les Compactats ; de ne pas permettre que les Bohêmes soient attaqués ou insultés à cause de la communion sous les deux espèces ; de punir les péchés publics ; les prêtres utraquistes auront libre accès à la cour ; les moines et les nonnes ne reviendront que si l'archevêque les y autorise et si les communes y consentent ; personne ne sera forcé de reconstruire les églises, cloîtres et châteaux détruits pendant la guerre ; nul ne sera poursuivi pour faits relatifs à l'insurrection ; la couronne, les reliques et les archives seront rapportées en Bohême ; les libertés, les institutions et les privilèges du royaume seront confirmés et maintenus ; aucun étranger ne sera admis aux fonctions publiques ; la diète nommera un comité chargé d'assister l'Empereur dans l'administration du royaume, et des mesures seront prises pour assurer le développement et la prospérité de l'Université de Prague (1). Le 14 août, le gouverneur Ales, en présence des légats, du duc d'Autriche et d'un grand nombre de seigneurs, déposa ses pouvoirs, releva les Cèques du serment d'obéissance qu'ils lui avaient prêté, et Sigismond fut reconnu roi de Bohême au nom des États ; trois villes seulement n'étaient pas représentées et ne jurèrent pas fidélité au roi : Kralové Hradec, Kolin et Stribro.

Ainsi, après une longue période de guerres sanglantes, après cinq ans d'interminables négociations, la paix était rétablie : la révolution hussite semblait terminée. Sans doute quelques capitaines taborites tenaient encore un certain nombre de châteaux et protestaient contre l'entraînement général, mais leur opposition isolée ne pouvait plus être ni longue ni sérieuse. Les appels des partis extrêmes que la guerre même avait suscités et dont elle avait fait la puissance, ne trouvaient plus d'écho dans le pays : l'immense majorité se tenait pour satisfaite et était prête à s'écrier avec les légats : Il est juste de te glorifier, Seigneur ! Il est juste

(1) Arch. c., III, 446-450.

de chanter des hymnes à la gloire de ton nom, ô roi des rois !

Si l'on examine les articles des divers traités d'Iihlava, on s'explique sans peine la joie qu'ils avaient produite en Bohême. La guerre avait été nationale, politique et religieuse ; sur tous les points les Cèques recevaient satisfaction. Contre l'immigration étrangère, ils étaient protégés par l'interdiction d'élever des étrangers aux charges publiques ; cela ne suffisait pas sans doute pour écarter les marchands et les ouvriers bavarois ou saxons, mais la terrible épuration des dernières années, le triomphe de la langue cèque, la défense de célébrer la communion sous une seule espèce dans les villes utraquistes, étaient autant de garanties contre l'absorption germanique.

Au point de vue politique, les paysans et les ouvriers qui avaient fourni à la Révolution ses soldats les plus redoutables, avaient été trop complètement écrasés à Lipan pour être conviés à la curée, mais les seigneurs avaient exploité sans pudeur la situation : enrichis par la confiscation des biens du clergé, ils avaient imposé à Sigismond une constitution dont le vague et les obscurités mêmes faisaient prévoir tous les envahissements et deviner toutes les ambitions de la noblesse. Les villes, qui avaient été vaincues elles aussi, à Lipan, mais qui n'avaient pas engagé toutes leurs forces dans la lutte, avaient été protégées par la crainte qu'elles inspiraient encore, le souvenir de leurs services et surtout l'éclat et la gloire de Prague : leurs libertés étaient garanties et elles prétendaient partager avec les nobles la direction de la diète et le gouvernement du pays. La division n'allait pas tarder à éclater parmi les vainqueurs, mais telle était la faiblesse de la royauté que ces divisions elles-mêmes ne lui servirent pas à reconquérir le pouvoir qu'elle avait perdu pour toujours.

Au point de vue religieux, les conquêtes de la Révolution étaient peut-être plus remarquables encore. Les conférences de Bâle et les traités d'Iihlava affaiblirent plus le Catholicisme que toutes les victoires de Zizka et de Procope. Pour la première fois, l'Église avouait qu'elle pouvait être vain-

cue, jetait les armes; elle avait beau chercher à expliquer les faits, elle signait une capitulation. Les révoltes contre la papauté avaient été nombreuses pendant le moyen-âge, mais pour la première fois la rébellion restait maîtresse du champ de bataille. Malgré les restrictions qui avaient été introduites dans les Compactats et l'habileté des légats qui avaient trouvé une rédaction obscure, confuse et grosse de nouveaux conflits, il n'en était pas moins incontestable que le concile avait été obligé de confirmer les quatre articles. La liberté de la prédication de la parole de Dieu, la punition des péchés publics, la limitation des pouvoirs du clergé, tels étaient les grands principes sur lesquels se fondait la nouvelle Église. Près d'un siècle avant la Réforme, les idées fondamentales du protestantisme étaient sinon acceptées dans toutes leurs conséquences, du moins entrevues et imposées par l'hérésie à l'Église romaine. Le calice, qui pendant plusieurs siècles s'éleva comme un glorieux trophée sur les principales églises de Prague, était pour tous le symbole de la liberté conquise; le laïque s'affranchissait du prêtre, la foi de la tradition, la Bohême de Rome.

Et cependant, malgré l'importance de ces concessions, malgré l'éclat du triomphe, ceux dont les croyances ultrarquistes étaient sincères et l'intelligence perspicace et prévoyante, n'avaient accepté les Compactats qu'avec une profonde tristesse, ou tout au moins une inquiète résignation. On parlait de paix, les églises retentissaient d'hymnes de joie et de reconnaissance, et cependant cette paix existait-elle? Était-elle même possible? Que de points encore à résoudre! Les Hussites admettaient les enfants à la communion, lisaient l'Épître et l'Évangile en latin, avaient renoncé à nombre d'usages catholiques; sur tous ces points, aucun accord n'était intervenu. Sur quoi reposait cette réconciliation si désirée et si longuement poursuivie? Sur une suite d'oublis volontaires, de réserves mutuelles; mais ne pas parler des différences, est-ce faire qu'elles n'existent pas? L'Église avait mille moyens de rompre les traités, le jour qui lui paraîtrait favorable; que lui opposerait-on? Les promesses de Sigismond! elles avaient été déjà secrètement

rétractées ; les Cèques le savaient, et c'était cependant à cette parole de Sigismond qu'ils s'étaient fiés ; rassurés par l'Empereur, ils avaient peu à peu renoncé à toutes leurs prétentions, passé sous silence les questions les plus graves. La fatigue du pays, les impatiences et les trahisons du parti ultra-moderé avaient compromis les résultats achetés par tant de souffrances et de sang ; les légats avaient réparé les fautes des généraux. Les Hussites s'étaient engagés de bonne foi, loyalement, avec des ennemis pleins d'arrière-pensées ; ils s'étaient laissés tromper, jouer comme des enfants : l'Église n'allait pas tarder à profiter de la lourde faute qu'ils avaient commise. Son plan était simple : s'en tenir strictement au traité, ne prêter aucune attention aux promesses de Sigismond. Il était certain que les Cèques qui n'avaient été déterminés à la paix que par ces promesses, protesteraient. Aussitôt le concile les accuserait de violer leurs engagements. Ayant lié ses adversaires sans s'être lié lui-même, il profiterait de leurs réclamations pour revenir peu à peu en arrière, jusqu'au moment où le pape, qui s'était tenu à l'écart des Compactats (1), interviendrait et trancherait le débat en révoquant tous les privilèges accordés aux Hussites.

Il ne fallut pas longtemps pour démontrer la valeur réelle de cette paix, qui ne reposait que sur un malentendu, une confusion voulue : la mauvaise volonté et l'obstination des légats, la perfidie de Sigismond, les plaintes des Hussites, amenèrent bientôt de nouveaux conflits. Le lendemain même de la grande fête où avait été proclamée la réconciliation des Utraquistes et de l'Église, les envoyés du concile se plaignirent de Rokycana qui avait distribué la communion sous les

(1) On a dit souvent qu'Eugène IV avait confirmé les Compactats : il n'en est rien. La célèbre bulle du 11 mars 1436 (Arch. cesky, III, 441), est des plus vagues. Le pape félicite les Cèques de leur esprit de paix et d'union, les invite à persévérer dans les mêmes dispositions, à obéir à l'Église ; « l'Empereur nous a demandé de votre part certaines choses pour la tranquillité et l'honneur de votre royaume et de vous-mêmes..... nous l'avons fait très volontiers ; dans l'avenir nous sommes prêt encore à faire tout ce qui peut être bon, utile et honorable pour vous ». Il n'est pas possible de voir dans ces promesses si peu précises une confirmation formelle des Compactats.

deux espèces dans une église catholique, de Lupac qui avait porté le calice à un malade. Ce fut bien pis encore lorsque Sigismond fut rentré à Prague : il sentait sa mort prochaine, était bourrelé de remords, dominé par les prêtres ; le moyen de faire leur salut que les rois ont préféré, à toutes les époques, a toujours été de convertir leurs sujets. Tabor et une partie des Taborites avaient renoncé à la lutte, reconnu le roi, mais les plus convaincus, les plus purs étaient restés debout quand tous fléchissaient le genou ; les deux principaux centres de résistance étaient la ville de Kralové Hradec et le château de Sion, à quelque distance de Malesov. Sigismond gagna quelques bourgeois de Hradec qui lui ouvrirent les portes de la ville ; Jacob Tek et Ambroise qui avaient été les chefs et les inspireurs de la révolte, furent jetés en prison. Le fort de Sion fut pris malgré l'héroïque défense de la garnison : le capitaine Rohac et 52 de ses compagnons furent pendus. « Ce fut une longue et terrible désolation parmi le peuple. Dès qu'on venait à parler de ce supplice, les larmes coulaient. » Les temps étaient donc revenus où c'était un crime digne du dernier supplice de croire à la Parole de Dieu plus qu'aux ordres du concile !

Mais ce n'était pas seulement les partis extrêmes que menaçait la réaction : les Utraquistes étaient écartés des fonctions publiques, les charges les plus importantes réparties entre les catholiques et les ultra-modérés ; les cérémonies catholiques étaient rétablies dans toutes les églises (1) ; les

(1) « Le Concile fut instruit par des lettres de l'empereur que le dimanche avant la Noël, les Bohêmes avaient dressé des croix dans la ville de Prague, placé des images dans les églises et des bénitiers à l'entrée ; le jour de la Purification ils avaient porté des cierges, il ne restait plus de difficulté que sur l'Eucharistie. » (Monum., II, p. 342). Martin de Tours faisait le plus grand éloge de l'empereur, qui s'était toujours montré bien disposé pour l'Eglise et désireux de rétablir l'unité de foi, « tellement que, comme les prêtres faisaient des difficultés pour accepter les rites catholiques, il avait déclaré qu'il ne voulait pas rester dans un royaume hérétique, mais qu'il abandonnerait aussitôt le trône. (Martin) disait en même temps que tous les Bohêmes se repentaient sincèrement de leurs excès passés, confessaient avec douleur leur erreur à propos de la communion et s'étonnaient de s'être trompés si complètement... déjà plusieurs cloîtres s'étaient réformés ; en un seul jour, plus de 300 Bohêmes avaient communie sous une seule espèce. » (Id. p. 493).

moines, les nonnes revenaient en foule, les cloîtres étaient rebâti; dans plusieurs communes, les prêtres catholiques reprenaient leurs anciennes cures et chassaient les desservants utraquistes. Non seulement Rokycana n'avait pas été confirmé archevêque, mais les menaces et les mauvais procédés dont il était l'objet le forcèrent à quitter Prague, et le roi choisit comme administrateur de l'archevêché, c'est-à-dire comme chef intérimaire de l'Église cèque, Christian de Prachatice, qui avait été l'ami de Huss, mais qui s'était depuis longtemps séparé des Hussites. Pierre Payne fut obligé de prendre la fuite et de se cacher dans un petit village; à Kutna Hora, les Cèques furent condamnés à livrer une église aux catholiques; les prêtres utraquistes ne recevaient pas l'ordination, et les nouveaux curés refusaient le calice aux laïques. Toutes les craintes de Rokycana étaient réalisées et dépassées; même les plus défiants n'avaient jamais imaginé que la réaction pût être si rapide et si audacieuse. Les catholiques étaient radieux: « déjà la capitale avait complètement changé d'aspect, c'était un nouveau peuple, la véritable religion était revenue, déjà les rois, les princes et les peuples chrétiens félicitaient Sigismond d'avoir recouvré son royaume, et son nom était grand dans toute l'Église » (1).

Il n'était pas jusqu'aux partisans de Pribram que ne commençât à inquiéter cette impudente violation des traités d'Ihlava, mais leurs protestations n'étaient pas mieux écoutées que les plaintes des Calixtins ardents. On envoya à Bâle Jean de Pribram lui-même et Procope de Plzen: il était impossible de choisir deux hommes plus modérés, plus disposés à toutes les concessions, et les services qu'ils avaient déjà rendus à l'Église, la part qu'ils avaient prise à la conclusion de la paix, étaient de nature à leur mériter la faveur du concile; ils lui présentèrent neuf demandes: la communion sous les deux espèces sera accordée à tous les Bohèmes et les Moraves; le concile déclarera que ce n'est pas une simple tolérance, une permission octroyée pour éviter de plus grands maux; l'Église bohème recevra un archevêque et deux évêques dignes de la confiance de la nation; les

(1) *Æn. Sylv.*, c. 53.

bulles promises aux Cèques pour les laver de tout soupçon d'hérésie seront enfin envoyées; les enfants seront admis à la communion; l'Évangile et l'Épître devront être lues en cèque; l'Université de Prague sera protégée; les abus seront réformés et les péchés publics punis. Sur tous les points, le concile répondit par un refus absolu, et Pribram, poussé à bout, jeta aux Pères une menace de guerre; il rappela les victoires que Dieu avait accordées aux troupes hussites; après comme avant les Compactats, les Cèques étaient prêts à répondre, les armes à la main (*ferrea responsa darent*), à tous ceux qui les accuseraient de n'être pas les véritables serviteurs du Christ. S'il le fallait, ils défendraient leurs croyances par mille meurtres (1). Ainsi se terminaient les négociations entre les Hussites et l'Église: moins de deux ans après les Compactats, le parti ultra-moderé était tellement exaspéré par la mauvaise foi des catholiques et la violence de la réaction qu'il prévoyait et désirait une nouvelle insurrection.

Les catholiques ne tardèrent pas à comprendre qu'ils avaient voulu trop précipiter les événements, dévoilé trop vite leur plan, et compromis le succès par leur impatience. Sans doute la fatigue de la nation était extrême, et il n'était pas impossible d'en profiter pour l'amener peu à peu à renoncer aux privilèges des Compactats: les concessions qu'elle avait obtenues étaient en somme trop enveloppées de restrictions et de réserves pour que le peuple y attachât un très grand prix; bien que la masse s'occupe souvent plus du signe que de la réalité, à force d'entendre répéter que la communion sous une seule espèce est aussi salutaire et aussi complète que la communion utraquiste, elle devait finir par renoncer au calice. Les légats avaient eu le tort seulement de ne pas laisser agir le temps: vingt ans de guerres, de victoires et de souffrances avaient fait pénétrer trop profondément les idées nouvelles pour qu'une conversion subite fût possible. Les violences de Sigismond et les rigueurs du concile eurent un résultat tout opposé à celui qu'ils attendaient: les défiances s'éveillèrent, les partis se reconstituèrent.

(1) *Monum.*, II, p. 1066-1071.

rent, la réaction catholique amena une recrudescence hussite : l'Église perdit la Bohême au moment même où elle se croyait victorieuse, pour n'avoir pas su se contenter des grands progrès déjà obtenus et attendre le moment où les hérétiques seraient tombés d'eux-mêmes à ses pieds. Une insurrection était imminente lorsque la mort sauva Sigismond de l'humiliation d'être chassé de nouveau de son royaume (1437.) Presque tous les hommes qui avaient eu un grand rôle dans la Révolution, disparaissaient vers la même époque : les Taborites avaient perdu leurs généraux, leurs prêtres les plus remarquables ; leur évêque, Nicolas de Pelhrimov se retirait de la lutte, fatigué et découragé, et devait, quelques années plus tard, abandonner les principes qu'il avait défendus jusqu'alors ; les pertes des autres partis n'étaient pas moins cruelles : Kostka de Postupice avait été tué ; Christian de Prachatice, Ambroise de Kralové Hradec, Jacob Vlk, moururent de la peste ; Korybut, qui s'était joint à Swidrigal et commandait l'armée lithuanienne, fut fait prisonnier et noyé (1435). Rokycana était condamné pour de longues années encore à l'impuissance et à l'exil. Une nouvelle génération entrait dans la carrière et apportait avec elle des intérêts, des sentiments et des principes nouveaux ; la période des guerres hussites proprement dites était terminée.

CONCLUSION

L'Église nationale cèque : ses luttes avec Rome, sa grandeur et sa décadence. — Les Frères bohêmes. — Influence du Hussitisme sur la Réforme allemande. — Utraquistes et Luthériens. — Les conséquences politiques de la Révolution : triomphe de la noblesse. — Domination de la nationalité cèque.

Les Compactats ne supprimaient pas l'hérésie ; paix boiteuse et bientôt violée, ils laissaient en présence l'Église et la Révolution. Le Hussitisme se maintint longtemps encore en Bohême et pendant près de deux siècles, il détermina les destinées du royaume.

Au lendemain de la paix de Bâle, la situation était fort compromise. Le plan de l'Église était désormais évident : profitant des impatiences et des imprudences des hérétiques elle les poussait peu à peu dans une impasse ; le jour n'était pas loin où ils se réveilleraient prisonniers de la papauté, tout étonnés de se voir rivés aux mains et aux pieds les fers qu'ils avaient brisés. Il ne suffisait plus certe fois d'un combat heureux pour mettre en fuite les assaillants, il s'agissait d'une lutte corps à corps de tous les jours. L'Église avait dans le pays des alliés dévoués, les catholiques, appuyés sur de fortes places de guerre et formant encore un tiers de la population. Si un chef ne se produisait pas qui ralliât toutes les forces hussites, leur donnât une impulsion commune, la victoire de la papauté était certaine. La Bohême trouva ce chef d'abord dans le seigneur Ptacek

de Pirkstein, puis dans Georges de Podebrad. La Réforme entraînait avec eux dans une période nouvelle : les principes étaient désormais fixés, il s'agissait de les défendre ; la direction passait des prêtres aux hommes politiques.

Le premier besoin était l'union : les ultra-modérés commençaient à se repentir de leur zèle pacifique, avaient comme un remords d'avoir livré la Bohême à ses implacables adversaires, trahi la vérité ; Ptacek profita fort habilement de ce revirement : Pribram, Procope de Plzen et Rokycana se réconcilièrent et en 1442 une ambassade envoyée au cardinal Julien de Césarini pour demander l'observation des traités d'Ihlava, se composait d'ultra-modérés et de Calixtins ardents ; l'union se maintint dans la suite et tous les Utraquistes proprement dits ne formèrent plus dès lors qu'un seul parti.

Les dissidences des Praguois et des Taborites étaient plus graves, mais ceux-ci, vaincus et décimés, n'avaient plus ni assez de force ni assez d'énergie pour résister à leurs adversaires, maîtres du gouvernement et appuyés par les classes les plus riches et les moins atteintes par la guerre. En 1443, ils promirent de se soumettre à la décision d'une diète générale. Ils renonçaient à la lutte, acceptaient pour arbitres les Utraquistes eux-mêmes qui devaient certainement avoir la majorité dans les États. Après un colloque inutile à Kutna Hora, une assemblée solennelle s'ouvrit à Prague au mois de janvier 1444. La discussion fut longue et sérieuse et les Taborites honorèrent leur défaite par leur éloquence et leur fermeté, mais le résultat était prévu d'avance. Une commission fut chargée d'examiner les symboles des deux sectes. Elle se prononça pour Rokycana et les États approuvèrent son rapport ; la confession utraquiste affirmait la présence réelle et condamnait les erreurs picardes et taborites sur les sept sacrements, le purgatoire, l'invocation des saints, les jeûnes, la confession, etc. Cette déclaration solennelle de 1444 marque la fin des Taborites qui après la bataille de Lipan avaient du moins subsisté comme parti religieux : c'est à ce moment que s'arrête la chronique de leur historien, Nicolas

l'évêque (1), et peu à peu, sans guerre et sans persécution, les individus et les communes taborites passent à l'Utraquisme. La mort de Ptacek (1444) et l'anarchie qui suivit n'arrêtèrent pas ce mouvement de dissolution des sectes radicales et Georges de Podebrad n'eut qu'un signe à faire pour soumettre les dernières résistances. Tabor avait refusé de le reconnaître lorsqu'il avait été nommé gouverneur du pays, et Pisek, Zatec, Louny, quelques autres villes encore, avaient imité cette rébellion. Le 23 août 1452, Podebrad parut avec son armée devant Tabor et six jours après, l'imprenable forteresse ouvrait ses portes. Pierre Payne, Martin Lupac, Nicolas Pelhrimov et Koranda promirent obéissance à Rokycana. Pour enlever ses chefs à la révolte, Georges retint prisonniers Nicolas et Koranda ; les cérémonies utraquistes furent introduites à Tabor et le parti taborite disparut à jamais de l'histoire, mais les idées ne meurent pas et les doctrines taborites furent recueillies et développées par les Frères Bohêmes.

A aucune époque, l'union n'avait été aussi grande parmi les Hussites ; ce n'était plus en effet une coalition momentanée de factions séparées par leurs désirs et leurs croyances, c'était une alliance définitive, une fusion : les Utraquistes avaient fait accepter leur programme à toute la Bohême réformatrice et avaient formé de tout le parti une masse compacte et inattaquable. Au moment même où s'organisait ainsi la résistance, l'Église démasquait son plan : le moment était venu d'après elle de frapper le coup décisif. A Rome, Kalteisen, un des ambassadeurs du concile de Bâle, mettait pour condition à la confirmation de Rokycana comme archevêque de Prague l'abandon du calice ; à Prague, le cardinal Karvajal affectait de ne pas parler de la communion sous les deux espèces, et comme on lui demandait si la cour pontificale était disposée à observer les Compactats, il était très surpris : Les Compactats ? Qu'entendait-on par là ? En quoi consistaient-ils ? Il s'aperçut bientôt que les Cèques avaient meilleure mémoire que les papes : l'irritation populaire était

(1) C'est cette chronique qui nous donne les renseignements les plus précis sur les négociations de 1443 et 1444.

telle qu'il craignit que son titre d'ambassadeur ne lui fût pas une protection suffisante et qu'il quitta secrètement la ville ; il emportait dans sa valise le texte original des conventions d'Iihlava, il fallut envoyer après lui quelques centaines de soldats qui les lui reprirent. Cet échec ne découragea pas la curie et Nicolas V chargea du soin de ramener les Hussites à la véritable foi trois hommes remarquables à des titres divers, Nicolas de Cuse, Jean Capistran et Æneas Sylvius Piccolomini. Mais l'érudition et la hauteur de vues de Nicolas, la finesse et l'expérience politique de Sylvius, l'éloquence de Capistran échouèrent devant la conviction obstinée des Bohêmes. Le seul résultat de ces tentatives fut de faire disparaître toute équivoque ; il ne restait aux Hussites que deux partis : se soumettre ou se défendre. Leur choix n'était pas douteux.

Entre les prétentions naturelles de la cour romaine et les demandes des Hussites, il n'existait aucun terme moyen ; quelle paix peut durer entre deux principes opposés ? Rien ne prouve mieux l'impossibilité d'éviter un conflit que le caractère des deux chefs qui recommencèrent les hostilités. La même année, 1458, Georges de Podebrad avait été élu roi de Bohême et Æneas Sylvius pape. Aucun des deux n'était un homme de violence ni de fanatisme : Pie II, tant qu'il n'était encore qu'Æneas Sylvius, avait eu une vie fort agitée ; mêlé aux principaux événements de son époque, grand ami des lettres anciennes, il avait pu apprendre au milieu des aventures de sa jeunesse ou des intrigues de son âge mûr la tolérance et l'indulgence. Georges de Podebrad, vaillant soldat et diplomate aventureux plutôt que théologien et que philosophe, tenait à son pouvoir plus qu'à tel ou tel article de foi, et son caractère noble et généreux, ses idées larges et élevées, le préservaient des passions religieuses de son époque. Il désirait vivement réconcilier la Bohême avec la papauté et n'épargna rien pour gagner la confiance de Pie II ; celui-ci ne semblait pas éloigné de son côté de se prêter à une transaction qui lui aurait permis de lancer toutes les forces de l'Europe contre les Turcs, de leur reprendre Constantinople. Et cependant ces deux hommes se trou-

vèrent entraînés à une guerre sans trêve ni merci. Certaines conditions obligent : Sylvius, en devenant pape, avait pris l'engagement moral de défendre le catholicisme, de soumettre les rebelles, de reconstituer cette unité chrétienne que le Hussitisme avait brisée, il ne lui était pas permis d'approuver un traité qui, comme les Compactats, loin de ramener les révoltés sous le joug de l'autorité régulière, donnait à l'insurrection une sanction légale, la reconnaissait, lui accordait le droit d'exister. Georges de Podebrad, d'autre part, malgré la sincérité de ses tentatives pacifiques, n'avait ni le droit ni la puissance de renoncer au traité de Bâle : il était le roi des Hussites, il leur avait promis aide et protection, comme ils lui avaient promis fidélité. Il essaya de s'opposer à tout écart nouveau, de réprimer les sectes avancées qui dépassaient les Compactats ; s'il fût allé plus loin, s'il se fût attaqué aux Utraquistes, il eût été renversé ? Le roi et le pape étaient emportés par une situation plus forte que toute volonté individuelle : après plusieurs années de négociations et d'ambassades sans résultat, Pie II engagea ouvertement la lutte, et le 31 mars 1462, abolit solennellement les Compactats. La participation des laïques à la communion sous les deux espèces était défendue sous peine d'excommunication, Georges ne serait reconnu roi par le Saint-Siège que s'il s'engageait à extirper l'hérésie dans ses états et à obéir aux ordres apostoliques.

Podebrad accepta sans hésitation et soutint avec héroïsme une lutte qu'il avait tout fait pour éviter (1). Malgré les défections des seigneurs, toutes les coalitions se brisèrent devant le courage des armées hussites et l'habileté de leur chef. La mort prématurée de Podebrad, 1471, empêcha seule les Cèques de faire sanctionner légalement leur victoire, mais les papes, découragés par tant d'efforts inutiles, ne firent plus dès lors à l'hérésie qu'une guerre d'escarmouches et n'attendirent plus rien que du temps et du hasard.

A la mort de Podebrad, la diète élut pour roi le fils de Casimir de Pologne, Wladislav Jagellon. Il était dévoué à la cour romaine, mais les Utraquistes étaient désormais assez

[(1) V. le livre déjà cité de M. Saint-René Taillandier, *Bohême et Hongrie*.

forts pour ne redouter aucune tentative de réaction. Le nouveau roi était ennemi des moyens violents, tolérant par faiblesse, obligé d'ailleurs de s'appuyer sur les hérétiques pour combattre les Hongrois ; il voulut cependant prouver la sincérité de sa foi catholique, essaya de reformer un parti ultra-moderé, engagea des négociations avec Alexandre VI. Le pays assista d'abord avec indifférence à ces impuissantes intrigues, mais dès que les Compactats furent mis en question, une agitation menaçante montra que les Cèques étaient bien décidés à ne pas laisser reprendre leurs conquêtes. Une émeute terrible éclata à Prague (24 septembre 1483) (1) ; les États, réunis à Caslav, se prononcèrent en faveur des rebelles et leur promirent des secours ; on put croire un instant qu'on allait voir recommencer les guerres religieuses. Wladislav s'arrêta et la paix fut signée à la diète de Kutna Hora, en 1485 : elle devait durer trente-deux ans ; les Compactats seraient scrupuleusement maintenus et les catholiques s'emploieraient auprès du pape pour en obtenir la confirmation (2). Cette diète mémorable marque la fin des luttes de l'Utraquisme et du Catholicisme en Bohême ; les deux confessions vécurent dès lors, sinon toujours en bonne intelligence, du moins en paix. La diète de 1512 changea en union perpétuelle la trêve de 1485 et proclama l'égalité absolue des deux religions ; à la mort de Wladislav en 1516, le gouvernement fut en effet confié à six directeurs, trois catholiques et trois utraquistes.

Cette tolérance religieuse n'était, dans la pensée des Husites, qu'un moyen de préparer la formation d'une Église nationale qui réunirait tous les habitants du pays. A la fin du XV^e siècle, les nouvelles doctrines avaient fait de tels progrès que l'espérance d'y convertir ceux qui résistaient encore n'avait rien d'in vraisemblable. Le mouvement de fusion semblait même devoir s'accélérer. Ces prévisions cependant ne se réalisèrent pas, et à la mort de Wladislav, au moment où le triomphe de la Réforme paraissait le mieux assuré, elle commença à perdre du terrain.

(1) Palacky, V, 1, 249-275.

(2) Archiv cesky, IV, 512-516 et V, 418-427.

Cet arrêt et cette décadence furent la conséquence même des doctrines utraquistes. Il y avait entre le Catholicisme et l'Utraquisme plus que des différences de détail ; la question même de la communion n'était pas le principal point du débat ; le véritable objet de la discussion, c'était l'autorité de l'Église. Tandis en effet que la doctrine catholique faisait du pape le juge suprême et le souverain maître en matière de foi, les hérétiques arrivaient, involontairement mais nécessairement, au libre examen. Seulement, et ce fut la grande inconséquence et le grand malheur de la Réforme bohème, les Utraquistes ne virent jamais clairement ce qui résultait de leurs principes, ou du moins s'efforcèrent de ne pas le voir. Ils ne se résignèrent pas à une indépendance absolue, même après que tout espoir de réconciliation eût disparu. De là des réticences et une timidité qui leur furent funestes. Le sentiment de terreur que leur inspirait toute innovation alla même si loin qu'ils abandonnèrent peu à peu tout ce qu'ils avaient emprunté aux radicaux (1). L'idée de recherche individuelle et de croyance personnelle qui avait fait la grandeur et la force de la Révolution, fut de plus en plus oubliée, le calice aux laïques ne fut plus qu'un symbole sans signification, l'Utraquisme, infidèle à son origine, tendit à n'être plus qu'un Catholicisme inconséquent. La religion nouvelle se condamna ainsi à perdre rapidement sa force d'impulsion et d'attraction et les conséquences matérielles de ce que l'on a appelé justement un suicide ne se firent pas longtemps attendre : les adhésions diminuèrent, les conversions s'arrêtèrent ; entre deux catholicismes, pourquoi serait-on allé à celui qui était condamné par l'autorité régulière ?

D'autres symptômes annonçaient en même temps une décomposition prochaine. Un siècle de discordes civiles et de combats avait brisé toutes les forces viriles, épuisé toutes les ardeurs. Le pays était sorti des grandes guerres hussites, couvert de gloire et de blessures ; la misère était générale, des centaines de villages avaient été brûlés, les villes étaient

(1) Tout se passait chez eux comme chez les catholiques, dit M. Gindely, ils n'avaient qu'un saint de trop. *Gesch. der böhmischen Brüder*, I, p. 159.

ruinées et dépeuplées. La nation n'avait plus soif que de repos. La liberté religieuse avait coûté trop cher à conquérir, on ne pouvait plus en profiter. On restait encore fidèle à l'Utraquisme par tradition, par un dernier effort de patriotisme, mais la foi attiédie n'était capable ni de prosélytisme, ni de sacrifice. Nulle part cette fatigue, cette dégénérescence n'étaient plus visibles que dans le clergé lui-même. Les abus qui avaient provoqué la révolte s'étaient de nouveau; les réformateurs avaient besoin d'être réformés à leur tour. Le Hussitisme se mourait au milieu de son triomphe, il sortait de la lutte vaincu, mais impuissant. La statue était encore imposante, mais les pieds étaient d'argile, la plus légère secousse pouvait la renverser. De nouveaux combattants, les successeurs des Taborites, remplacèrent l'Utraquisme dans la lutte contre Rome et en même temps se préparait la Réforme allemande, qui allait le transformer et le vivifier.

Les Compactats, même compris dans leur sens le plus large, ne pouvaient satisfaire ceux des Cèques qui n'acceptaient d'autre loi que les ordres précis de l'Évangile. Les plus ardents des anciens Taborites refusèrent de suivre leurs prêtres dans leur soumission et se répandirent dans le pays pour détourner les fidèles de tout compromis avec l'Antechrist. Le règne de Ladislav le Posthume fut ainsi marqué par l'apparition d'un grand nombre de sectes, très différentes les unes des autres, mais toutes hostiles à cette paix d'Ihlava qui n'était à leurs yeux qu'une véritable abjuration. La plupart de ces sectes n'eurent qu'une existence éphémère et disparurent pendant le règne de Podebrad, ou plutôt elles se transformèrent et se fondirent dans la grande association religieuse des *Frères de la loi du Christ, l'Unité bohème*.

Les âmes étaient en proie à un profond découragement. A quoi avaient servi les exploits et les victoires des compagnons de Procope ou de Zizka? Le peuple était-il plus heureux? plus riche? plus libre? Là où avaient échoué les *communes de combat*, quels hommes réussiraient? Une réaction générale se produisit dans les esprits contre la force brutale, la violence et la guerre. Une conviction commune rapprocha des

hommes que séparaient de profondes divergences de doctrines : la nécessité de la paix, la condamnation de tout moyen violent. Dès le début de la guerre, un écrivain, Pierre Chelcicky (1), avait protesté contre toute pensée de résistance armée et avait eu le courage de prêcher la soumission, au lendemain même de la bataille du Vysehrad. Désespérant de faire écouter sa voix par des partis ivres de victoires et de sang, il s'était retiré dans son village, à Chelcice, et là, entouré de quelques amis, méditant, écrivant, il avait attendu que Dieu touchât les cœurs de ses serviteurs égarés. C'était une âme tendre et pieuse, pleine de foi, d'enthousiasme et de charité. On ne pouvait le connaître sans l'aimer. Rokycana ressentait pour lui une affection sincère et profonde qui les honore l'un et l'autre. Il se plaisait à lire à ses disciples les plus chers le *Filet de la Vraie Foi* que Chelcicky avait écrit en 1450 et qui renfermait le résumé de ses méditations.

Comme les Taborites, Chelcicky croyait que l'Évangile est la seule règle infaillible du chrétien et rejetait toutes les inventions humaines qui détournaient l'âme de l'adoration du Sauveur, mais il se distinguait d'eux par l'importance capitale qu'il attachait aux questions de morale pratique. L'ascétisme des puritains cèques n'était qu'une des conséquences de leur système religieux ; pour Chelcicky et ses disciples, la morale fut le point de départ, l'essence même de leur doctrine. Aimer Dieu de tout son cœur et de toute son âme et son prochain comme soi-même, voilà les seules lois essentielles, la vérité et le salut. Le Seigneur est plein de miséricorde et de compassion, il ne demandera pas à ceux qui se présenteront devant lui ce qu'ils ont cru, mais ce qu'ils ont fait. Fatigués par des discussions théologiques interminables, les Bohêmes, à la fin de la Réforme, revenaient au point de départ : la Révolution était née du désir général d'amélioration morale, Chelcicky reprenait l'œuvre de Milic, de Janov et de Huss.

Cette adoration de Dieu, cette charité qui ouvrent le ciel, on ne les impose pas, on ne commande pas l'amour ; aussi

(1) Sur Chelcicky, v. une série d'articles éloquents de M. Schulze dans la *Osveta*, Prague, 1875, et surtout Jirecek (*Rukovet*, p. 285-292).

Chelcicky condamne-t-il de la manière la plus formelle toute violence et toute tyrannie. La corruption est entrée dans l'Église, le jour où elle a fait appel à la force temporelle. Il faut qu'elle reprenne sa mission céleste, qu'elle se débarrasse de sa puissance, de ses biens, des mille liens qui l'attachent à la terre. Que rien dans le temple ne rappelle le monde, que le fidèle ne souille pas ses mains et son âme par l'exercice de cette autorité séculière que Jésus a toujours blâmée.

Les disciples de Rokycana, vivement frappés par la lecture des ouvrages de Chelcicky, ne tardèrent pas à entrer en rapport direct avec lui et formèrent à Chelcice d'abord, puis à Kunvald une petite église; de là, la doctrine des *Frères Bohêmes* se répandit dans les provinces du royaume, et bientôt même en Moravie, en Silésie, en Brandebourg et en Pologne (1). Quelques persécutions, assez peu sanglantes du reste, n'arrêtèrent pas les progrès des Frères; dès le règne de Wladislav, ils avaient la majorité dans la diète de Moravie, et M. Gindely évalue à trois ou quatre cents le nombre de leurs communes, vers la fin du XVI^e siècle. En même temps ils s'écartaient sur quelques points des règles trop étroites du maître, leur foi se débarrassait de tout ce qui rappelait encore le sectaire; leur vertu, toujours sincère et profonde, se faisait douce et bienveillante: l'histoire ne connaît peut-être pas de spectacle plus touchant que celui de ces communautés qui marchent pendant des siècles la main dans la main sans une pensée de révolte ou une parole de colère.

En vertu même du peu d'importance relative qu'elle attachait au dogme, l'Unité n'était nullement exclusive; prête à accepter la vérité de quelque côté qu'elle vînt, elle s'intéressait à tous les efforts des chrétiens qui cherchaient à réformer les abus et à se rapprocher de l'Église primitive. Les Frères désiraient moins des disciples que des amis et des

(1) Sur les *Frères de la loi du Christ* ou l'*Unité des Frères*, v. le livre de M. Gindely, *Gesch. der Böhmischen Brüder*. Il ne faut cependant se servir de cet ouvrage qu'avec une certaine prudence, et il est probable que M. Gindely, qui est aujourd'hui un des plus éminents historiens bohêmes, apporterait d'assez grands changements à ce livre de jeunesse. On désigne souvent les *Frères Bohêmes* sous le nom de Frères Moraves, mais c'est un nom que ne justifie aucun document.

auxiliaires et ils reconnaissaient pour tels tous ceux qui combattaient le bon combat. On comprend sans peine avec quelle attention émue ils suivirent la grande lutte de Luther contre l'Église romaine.

Malgré le caractère particulièrement national qu'avait pris la Réforme bohême, les doctrines hussites avaient trouvé des adhérents dans une grande partie de l'Europe, et les craintes qu'inspirèrent au concile de Bâle les hérésies qui commençaient à envahir l'Empire, furent une des principales causes de la paix qu'il accepta. Après les traités d'Iihlava, ces symptômes menaçants pour l'Église ne disparurent pas complètement et « ça et là nous apparaissent sur le sol de l'Allemagne des faits qui témoignent de la persistance de sympathies hussites et d'une certaine disposition à accepter les croyances cèques » (1). Malheureusement, les Cèques, en se proposant pour unique but de former une Église nationale, éloignèrent d'eux les peuples d'origine différente. L'Utraquisme, incapable de convertir les catholiques bohêmes, aurait eu d'ailleurs mauvaise grâce à poursuivre la transformation des peuples voisins. Mais si l'influence directe du Hussitisme diminua rapidement, l'agitation révolutionnaire qui de proche en proche avait gagné jusqu'à la Baltique et au Rhin, survécut à l'hérésie proprement dite. Pour la première fois, les guerres bohêmes avaient appris au monde que l'Église pouvait être vaincue ; cet enseignement ne fut pas perdu. Qui dira si Luther eût trouvé aussi vite des peuples pour le suivre et des princes pour le protéger, si le triomphe des rebelles du XV^e siècle n'avait relevé les courages ? En admettant que les doctrines hussites fussent complètement oubliées, ce qui n'est pas absolument exact, ce qu'on n'avait pas oublié au moins, c'étaient leurs victoires et leurs audaces. De plus, ils avaient porté le dernier coup à l'autorité impériale, mis à nu son impuissance : ils avaient fait table rase, la place était libre où pouvait s'élever un monde nouveau. A ce point de vue, il n'y a aucune exagération à dire avec M. Krummel : « L'Église bohême a été dès le

(1) Lechler II, p. 489. Il donne un résumé très curieux des faits relatifs à la propagande hussite en Allemagne.

début et est restée l'Église des martyrs, mais le sang des martyrs est la semence de l'Église: sans Huss, pas de Luther, sans Constance, pas de Worms, sans Cheb et Bâle, pas de Spire ni d'Augsbourg » (1). Nous sommes tous hussites sans le savoir, écrivait Luther lui-même, qui plus généreux et plus sincère que ses trop ardents admirateurs, reconnaissait ainsi les mérites des ouvriers de la première heure. Les Cèques pouvaient donc s'adresser sans scrupule aux Luthériens d'Allemagne, ils étaient sûrs de rester leurs créanciers. La Réforme bohème se mourait épuisée, le protestantisme lui rendit la force et la jeunesse, mais cette force, cette vie qu'il lui communiqua, il la lui devait en grande partie.

L'influence des doctrines luthériennes ne s'exerça pas de la même manière sur l'Unité et sur les Utraquistes. Les Frères subirent le contre-coup presque immédiat des événements de Wittemberg, abandonnèrent très vite la plupart des croyances sur lesquelles ils se séparaient des protestants, mais ne se confondirent pas avec eux; l'Unité conserva sa vie indépendante, son existence séparée, son autonomie; rien ne prouve mieux sa vitalité: elle triompha de l'attraction luthérienne comme des persécutions catholiques ou utraquistes. Elle traversa même sans périr des siècles d'oppression au milieu desquels disparurent l'Utraquisme et la Réforme bohème, et fut ainsi avec les Vaudois la seule secte d'opposition qui se maintint depuis le moyen-âge jusqu'aux temps modernes et sut se transformer sans cesser d'être elle-même.

L'Utraquisme, au contraire, ne subit pas sans lutte l'influence protestante: bien que la plupart des doctrines luthériennes fussent contenues en germe dans les quatre articles de Prague, elles étaient loin d'être acceptées par les Calixtins; aussi, ceux des Cèques qui étaient satisfaits de leur liberté restreinte et de leur réforme abâtardie, manifestèrent un très sincère étonnement et une indignation réelle quand ils furent placés en présence des conséquences naturelles de leurs propres principes. La scission qui s'était produite en

(1) Krummel, Utraq. u. Tabor, p. 244.

Bohême dès le début des guerres hussites et qu'on avait crue à jamais terminée par la soumission des Taborites, recommença : les uns, obsédés par l'idée fixe de ne pas trop se séparer de la doctrine catholique, se rejetèrent vers Rome pour ne pas être entraînés par le protestantisme ; les autres saisirent avec joie l'occasion qui s'offrait à eux de rompre avec l'Église nationale devenue bientôt aussi étroite et aussi anti-libérale que l'Église romaine. L'union des Utraquistes et des Luthériens ne s'accomplit ainsi qu'au milieu de déchirements et de violences ; les luttes mêmes que les progressistes eurent à soutenir contre les orthodoxes de l'Utraquisme, leur enlevèrent toute possibilité de faire quelques réserves vis-à-vis du Luthéranisme et d'imposer leurs conditions ; ils ne se contentèrent pas, comme les Frères, de s'inspirer de la confession d'Augsbourg, ils l'acceptèrent presque sans aucune modification et sacrifièrent la personnalité de la Réforme cèque au désir de s'affranchir des entraves dont les embarrassait l'hérésie officielle ; non seulement ils cessèrent d'être Utraquistes, ce qui était nécessaire, mais ils cessèrent d'être Hussites pour devenir Luthériens.

La rapidité avec laquelle s'opéra cette transformation suffisait à prouver l'insuffisance de l'Utraquisme : tous ceux en qui tout esprit de liberté n'était pas complètement éteint, n'attendaient que le moment favorable pour se séparer d'une Église qui mentait à ses destinées et, aussi incapable de rompre avec Rome que de se soumettre à elle, épuisait ses forces à la poursuite de quelques concessions stériles. Dès 1520, les protestants comptaient un parti important à la diète ; en 1523, ils formaient la majorité. En 1524, les États abolirent les cérémonies catholiques ; l'administrateur, Cahera, proposa de permettre aux prêtres de se marier et l'assemblée ne repoussa sa demande que dans la crainte de compromettre la victoire par une précipitation imprudente. En 1546, les États contestèrent formellement l'autorité de la tradition et la puissance des clés, et déclarèrent qu'ils reconnaissaient comme règle de leurs croyances l'Écriture, et non les Compactats. L'Utraquisme n'existait plus que de nom, il n'était plus qu'un obstacle pour les novateurs. On le vit bien après

la bataille de Mühlberg, 1547. Ce fut en s'appuyant sur le Hussitisme officiel que Ferdinand d'Autriche espéra vaincre la Réforme en Bohême, bien sûr qu'il ne lui serait pas difficile ensuite de réconcilier les Églises cèque et romaine, c'est-à-dire de rétablir l'autorité du Saint-Siège. Les Utraquistes ne se séparaient plus en effet du Catholicisme que sur un seul point : la communion sous les deux espèces, et le concile de Trente venait de permettre que le calice fût distribué aux fidèles dans les diocèses de Salzbourg, Passau, Mayence et Prague. Rien ne s'opposait plus dès lors au retour des Utraquistes dans l'Église. Seulement, il n'y avait plus d'Utraquistes.

Les mesures de Ferdinand n'arrêtèrent pas les progrès du protestantisme ; l'avènement de Maximilien II précipita son triomphe. La Confession votée par la diète de 1575 était directement inspirée de la Confession d'Augsbourg et elle fut acceptée par les deux tiers de la population. A partir de ce jour, l'Église évangélique cèque est définitivement constituée : elle seule, et non plus l'Utraquisme, est mêlée aux luttes religieuses qui précèdent et préparent la guerre de Trente ans.

L'agonie du Hussitisme se prolongea pourtant encore près d'un demi-siècle ; abandonné peu à peu par tous les fidèles, réduit à quelques chapelles solitaires, déshonoré par les désordres et les querelles de ses derniers prêtres, il s'éteignit enfin sans bruit, sans secousses dans les premières années du XVII^e siècle. Quelques seigneurs catholiques avaient encore sur leurs domaines des curés utraquistes ; la diète de 1600 décida qu'à l'avenir il serait permis de les remplacer par des prêtres catholiques. Triste fin d'une Église qui avait eu ses jours de gloire, mais qui avait été condamnée à l'impuissance et à la mort le jour où la fraction modérée avait pris la direction exclusive du mouvement. Révolte incomplète et illogique, l'Utraquisme des Compactats devait être submergé par le flot montant d'idées plus hardies et plus fécondes. Il avait au moins servi à faciliter les progrès du protestantisme, avait été, comme l'a dit un éloquent écrivain, un pont jeté entre la Bohême et l'Allemagne. Il avait voulu être une transaction ; il n'avait été qu'une transition.

Les hésitations et les timidités des Hussites avaient empêché la Réforme de produire au point de vue religieux toutes les conséquences qu'il était permis d'en espérer; leurs excès et leurs inconséquences, leurs alternatives de violence et de faiblesse eurent des résultats plus funestes encore dans l'ordre politique. Une seule classe profita de la Révolution, la noblesse, qui parvint à compléter et à faire sanctionner ses longues usurpations. Un moment menacée par le parti radical, elle avait écrasé à Lipan les seuls adversaires capables de l'arrêter et elle était désormais maîtresse du terrain. Au XVI^e siècle, la féodalité, victorieuse du peuple et de la royauté, s'établit en maîtresse sur le sol de la libre Bohême.

Sur quelle force se seraient appuyés les rois pour lui résister? — Les domaines de la couronne avaient été usurpés, les châteaux que Charles IV avait dégagés à grand peine avaient été aliénés et Charles lui-même ne les eût pas reconquis : les seigneurs avaient pris leurs précautions. Par le traité d'Iihlava, Sigismond promit de ne pas leur enlever les biens qui étaient en leur possession (1), et ces stipulations furent reproduites dans la plupart des chartes ultérieures (2). Le droit de déshérence aurait peut-être permis aux rois de reconstituer leur domaine, les nobles le réglèrent, le limitèrent, finirent par le supprimer (3). Le souverain ne disposa même plus des biens confisqués que sur l'avis du conseil des seigneurs. Dépouillée ainsi de ses plus importants revenus, frappée dans les principes mêmes de sa puissance, la royauté avait perdu l'appui de ses alliés naturels, de ceux qui l'avaient aidée sinon à vaincre, du moins à retarder sa défaite : le clergé avait disparu comme corps politique, ses propriétés avaient été confisquées, sans que l'on eût même épargné celles de ses corporations qui s'étaient déclarées pour la

(1) Archiv cesky, III, 447-448.

(2) Ainsi dans la charte de Wladislav (21 mars 1509, art. X), dans la patente de Ferdinand I^{er} (15 décembre 1526), etc.

(3) Vsehrd, ed. Herm. Jirecek, p. 383. — Diète de 1497.

Réforme ; la ruine du commerce, l'arrêt des relations jadis si actives avec les pays voisins, l'expulsion des Allemands et l'arrivée subite des classes inférieures au premier rang, avaient porté une irréparable atteinte à la puissance et à la prospérité des villes. Suspectes aux paysans qu'elles avaient abandonnés, embarrassées par les traditions étrangères qu'il leur était impossible de répudier complètement, elles étaient d'ailleurs retenues dans l'alliance des seigneurs par la communauté de leur foi et préféraient encore les abus de la féodalité aux dangers d'une réaction catholique. Sans alliés, sans argent et sans soldats, en butte à des attaques incessantes, les princes essayèrent de sauver quelques-unes de leurs prérogatives, puis, fatigués d'une lutte inutile, n'attendant plus de secours que d'une catastrophe impossible à prévoir, ils parurent se résigner à leur défaite et se contenter de n'être plus que les présidents honoraires d'une république oligarchique.

Les diètes disposent de la couronne, élisent le roi « par un acte de leur « bonne et libre volonté, en vertu des libertés du royaume » (1). Tant qu'il n'a pas été reconnu, accepté par les États, ses pouvoirs sont nuls, quels que soient ses liens de parenté avec les derniers souverains. La naissance n'est pas un titre, mais une simple désignation (2). Le roi est lié par un véritable contrat synallagmatique ; il signe une capitulation électorale qui garantit les privilèges des diverses classes, et toute usurpation a pour conséquence de délier les sujets de leur serment de fidélité. A toutes les époques et dans tous les pays, l'histoire offre de nombreux exem-

(1) Les doutes qui ont été élevés sur le caractère électif de la couronne bohême à cette époque viennent uniquement d'un contre-sens qui a été fait sur une expression juridique cèque. *Dedictvi* qui a pris plus tard le sens d'héritage, ne signifiait d'abord que propriété. Dans les documents bohêmes, *heres* s'emploie au lieu de *possessor*, *hereditas* au lieu de *proprietas*. Du Cange donne pour synonyme de *hereditalis*, *proprius* et de *hereditagium*, *possessio*. V. Jirecek, *Slovanské pravo v Cechach*, I, p. 155 et Kalousek, *ceské statni pravo*, p. 179-181.

(2) C'est ce que Martens appelle monarchie mixte : « On appelle encore monarchie mixte celle où l'héritier le plus proche a besoin de la confirmation de la nation pour régner. » Précis du droit des gens moderne de l'Europe. I, 3, 26.

ples de révoltes de la noblesse qui se soulève contre les abus d'autorité des princes, mais dans la constitution bohême du XVI^e siècle, ces révoltes sont prévues et justifiées ; elles ne sont pas seulement le fait, mais le droit.

Après l'élection, les rois auraient pu oublier leurs promesses, violer leurs serments, essayer un coup d'état : les diètes les tiennent dans une dépendance continuelle : seules, elles votent les impôts et elles profitent de leur omnipotence financière pour étendre sans cesse leurs attributions. Leur compétence s'étend à un grand nombre de questions sur lesquelles les rois seuls auparavant avaient à se prononcer : partage et administration des biens féodaux, composition et jurisprudence du conseil aulique, mines, juifs, etc. Les décrets des rois ne sont exécutoires qu'après avoir été sanctionnés par elles ; elles demandent et obtiennent l'initiative des lois, d'abord sous forme de prières, puis sous forme de résolutions. Un moment même, elles ordonnent que les décisions de la majorité seront inscrites dans les archives, les Tables du pays, et acceptées comme lois, même malgré le roi (1547).

Non contentes de s'attribuer le pouvoir législatif, elles usurpent sans cesse le pouvoir exécutif, forcent les employés à prêter serment à la diète et au royaume, contestent au roi le droit de destituer les grands officiers, finissent même par exiger qu'ils soient nommés sur une liste présentée par les États (1611). C'est le dernier acte et comme la conclusion de la lente transformation qui s'est accomplie à la suite de la guerre des Hussites. Le roi, élu par la diète, lié par des capitulations électorales, dépouillé non-seulement du droit de faire la loi, mais même du droit de changer les agents qui veillent à ce qu'elle soit exécutée, n'est plus que le président irresponsable et impuissant d'un conseil de ministres, qu'il ne choisit pas librement, qu'il ne peut pas renvoyer et qui sont les dociles représentants de la majorité de la diète.

Cette transformation de la constitution politique bohême, a-t-on dit, n'était pas en somme une innovation, et surtout elle n'était en rien contraire à l'esprit de l'ancienne constitution slave et du Hussitisme. La colère soulevée par l'intro-

duction des coutumes allemandes et le désir de revenir à l'ancien droit national n'avaient pas été étrangers en effet à la Révolution; les ducs à l'origine n'étaient-ils pas entourés des chefs de familles, sans l'avis desquels ils ne prenaient aucune décision grave et qui pouvaient même les déposer ?

Il y avait du moins une innovation, et des plus frappantes, des plus contraires à l'esprit de la Réforme et aux désirs des novateurs. La puissance enlevée à la royauté ne revenait pas à la nation représentée par ses chefs, mais à une caste fermée, jalouse de ses privilèges et qui, en les augmentant aux dépens du suzerain, n'avait en vue que ses intérêts particuliers et non le bien général. La diète ne représentait pas le peuple, mais la féodalité cèque. Les anciens ducs étaient les premiers entre des égaux, et les Kmètes, leurs conseillers, tenaient comme eux leur autorité de la confiance des tribus; l'État n'était qu'une immense famille. Au XVI^e siècle, les rapports du prince et de la diète sont peut-être les mêmes que ceux des Premyslides et de leurs Kmètes, mais sur quoi s'appuie le parlement? — Sur le peuple? — Certes, non; mais sur quelques centaines de familles, orgueilleuses de leurs ancêtres et qui n'ouvrent leurs rangs qu'à de rares élus. Là, sinon dans l'extension des prérogatives des États, est l'innovation, innovation funeste à la Bohême et à l'aristocratie elle-même.

Partout pénètrent l'inégalité et le privilège; les classes se distinguent plus profondément, des barrières presque infranchissables séparent le Seigneur du Chevalier, *l'honnête homme* du manant; les titres se fixent, une étiquette cérémonieuse s'établit. Dans les rapports des divers membres de la famille, l'influence des idées féodales est de plus en plus sensible. Les souvenirs de l'ancienne constitution de la propriété sont encore trop vivants pour que le droit d'aînesse soit reconnu et il faudra la formation d'une nouvelle noblesse pour faire accepter les substitutions et les majorats, mais l'aîné, le frère, le mari commencent à sortir de pair. La femme mariée est « en captivité » de mari; les frères disposent de leurs sœurs, les marient, les « donnent au cou-

vent » (1). Quel contraste avec les doctrines taborites ! Ils avaient proclamé l'égalité de tous les hommes, contesté tous les privilèges de classe, de fortune et de naissance, avaient demandé l'émancipation de la femme, lui avaient ouvert la Bible et lui avaient permis de gravir les marches de la chaire et quelque cinquante ans après, les hommes qu'ils avaient faits puissants et victorieux, élevaient plus haut que jamais les barrières sociales, multipliaient les distinctions et les titres, faisaient de la femme l'esclave du mari, de la sœur l'esclave du frère, et exigeaient comme condition indispensable de toute participation à la puissance publique l'adhésion à ces idées étrangères (2) contre lesquelles les Hussites avaient si énergiquement protesté.

Les premiers qui parvinrent à se faire accepter par les Lèches, à obtenir une part dans le gouvernement, furent les Vladykes, les Chevaliers. Ils étaient assez mal vus pourtant, fort suspects, avaient à plusieurs reprises trahi la cause de la noblesse, sous le règne de Vaclav, puis dans la dernière guerre. Ils s'étaient convertis aux doctrines les plus éloignées du catholicisme et conservaient encore des relations avec les restes du parti taborite. La défiance même qu'ils inspiraient les servit. On les savait décidés à ne pas reculer devant les moyens extrêmes : dès qu'ils avaient pu se croire menacés par la politique des Seigneurs, ils s'étaient rapprochés des villes et avaient formé avec elles une ligue menaçante (3) ; il eût été dangereux de laisser de pareils chefs aux mécontents : mieux valait les gagner, transformer en défenseurs de la féodalité les anciens guides des radicaux. Non-seulement on cessa de leur contester le droit de paraître à la diète, mais on leur ouvrit le tribunal suprême, ce qui

(1) V. un curieux travail de Vocal, de la condition des femmes d'après l'ancien droit bohème. (Gesells. der Wissenschaften. Sitzb. 1861). V. aussi *Kniha Tovacovska* ; (le livre de Tobitschau), édité par Brandl, *Introd.* p. XXVI et chap. 165.

(2) Les nobles n'en affectèrent pas moins toujours d'être les défenseurs du droit national. V. les très justes réflexions de Bezold, *Zur Gesch. des Hussitenthums*, p. 105.

(3) 1487. — *Stari letopisová*, p. 240.

entraînait une certaine influence politique. Les seigneurs ne les traitèrent pas cependant tout à fait comme des égaux, les reléguèrent dans une sorte de seconde chambre, se réservèrent toujours la majorité dans la Haute-Cour, douze places sur vingt. C'étaient des frères cadets, mais des frères, et la part qu'on leur fit fut assez belle pour répondre de leur dévouement.

Les villes furent moins heureuses que les chevaliers ; il fallut de longues années de luttes pour que la porte de la diète s'ouvrit pour elles. Quel titre avaient-elles vraiment pour être admises dans les rangs de l'oligarchie qui dirigeait alors la Bohême ! — Sauf quelques villes du Sud et de l'Ouest, elles avaient pris parti pour la Révolution ; Prague avait justifié par le courage de ses soldats non moins que par la science de ses docteurs et de ses prêtres le titre de cité-reine qu'elle portait fièrement. A la fin de la guerre, rejetée par une révolution intérieure vers le parti modéré, elle avait eu la bonne fortune de se trouver du côté des vainqueurs. Capitale désignée de l'Église nationale cèque, elle avait quelque droit, pensait-elle, à être ménagée par le roi qui ne l'avait pas vaincue, et par les seigneurs qu'elle avait aidés à vaincre. Elle ne tarda pas à savoir ce que valait l'alliance des nobles : elle avait espéré faire entrer quelques bourgeois dans le tribunal suprême ; ses demandes ne furent même pas examinées. Encouragés par ce premier succès, les Lèches contestèrent aussitôt aux députés des villes le droit de prendre part aux diètes nationales. Les cités royales, disaient-ils, ont été créées par les princes, sur leurs domaines ; elles sont leur propriété, leur bien. A quel titre interviendraient-elles entre le roi et le pays ? Libre à leurs maîtres de leur accorder des privilèges, mais à condition qu'ils n'entendent pas se servir d'elles contre le reste de la nation (1). C'était pour la bourgeoisie une question de vie et de mort ; si l'opinion des seigneurs l'emportait, elle perdait toute existence légale,

(1) « Toutes les villes appartiennent au trésor des rois et sont plus dépendantes que les seigneurs et les chevaliers qui sont libres. » (V. Archiv cesky, V, p. 389-398, trois documents qui jettent une vive lumière sur les prétentions des nobles).

ses privilèges et ses franchises la laissaient dans une triste condition d'infériorité et d'abaissement : les nobles étaient libres par droit, par nature, elle l'était par permission, par grâce (1).

Ses intérêts n'étaient pas moins menacés que ses libertés politiques ; dans certains cas, les habitants des villes étaient jugés par le tribunal suprême ; quelle garantie d'impartialité leur offrait une cour composée tout entière de nobles ? — Il fallut un décret pour qu'elle admît les bourgeois à témoigner (1497). Les biens des bourgeois n'étaient plus inscrits dans les *tables du pays* et comme cette inscription seule constituait un titre juridique, ils étaient toujours exposés à des difficultés et à des procès où leurs adversaires étaient à la fois juges et parties. Leurs privilèges étaient sans cesse violés : les nobles créaient de nouveaux marchés, frappaient les marchandises qui traversaient leurs domaines de droits exorbitants, rançonnaient les voyageurs. Le commerce s'arrêta, la population diminua rapidement. Plus d'un dut répéter avec désespoir les paroles de maître Simon de Tisnow : « O peuple imprudent et insensé ! ouvre les yeux, regarde la dévastation qui est ton œuvre.... Trois fois malheur sur toi qui t'es fait seul tout ce mal, qui, dans ta rage furieuse, as tourné contre toi tes propres mains ! »

Après de longues et sanglantes luttes, les villes, favorisées par les circonstances extérieures, obtinrent cependant satisfaction sur certains points ; leurs députés formèrent le troisième ordre. Mais l'entrée de la bourgeoisie dans les États ne changea en rien le caractère oligarchique de la constitution ; il n'y eut qu'une classe de privilégiés de plus. Rien ne met mieux en lumière la victoire de la féodalité que cette défection des villes qui après de si longs combats contre la noblesse bornaient maintenant leur ambition à se faire accepter par elle. Les transformations qui s'opèrent à la même époque dans le gouvernement intérieur des cités sont le commentaire lumineux de cet abandon des anciens principes.

(1) « Les villes n'avaient par elles-mêmes aucun droit et étaient condamnées à ne pas sortir du cercle qui leur était tracé d'en haut. » (Palacky V, 1, p. 244).

Dans la commune comme dans l'État, le pouvoir passe de tous à quelques-uns, du peuple à une aristocratie toujours plus étroite. Les bourgmestres, les juges, les conseillers affectent de se regarder comme complètement indépendants du reste de la population, le développement des corporations et la sévérité de leurs règlements restreignent la liberté du travail et constituent bientôt une coterie de maîtres, exclusive et tracassière. La réaction qui suivit la bataille de Mühlberg, 1547, porta le dernier coup aux libertés municipales ; les privilèges des cités royales furent abolis ou restreints, il fallut une autorisation expresse du roi pour convoquer l'Assemblée générale. La haute bourgeoisie profita plus que la royauté de ces restrictions : la réaction passa, mais la liberté ne revint pas. L'aristocratie municipale était décidément digne d'entrer aux États.

Lorsque les alliés des seigneurs avaient tant de peine à faire respecter leurs droits, quel pouvait être le sort des habitants des campagnes, des vaincus de Lipan ? Tout le poids de la servitude retomba sur eux et ils expièrent longuement leur tentative d'indépendance et la terreur qu'ils avaient un moment inspirée. Les plus vigoureux et les plus énergiques combattaient encore aux frontières ; les autres, foulés aux pieds depuis vingt ans par les armées amies ou ennemies, obligés de payer à tous les partis des impôts écrasants, n'étaient plus en état de continuer la résistance. Découragés plus encore que fatigués, ils étaient mûrs pour la servitude. Quelques anciens compagnons de Procope essayèrent pourtant de relever les courages : des bandes insurgées parcoururent le pays, mais ces efforts d'un parti aux abois furent facilement réprimés et les mesures sévères qu'ils provoquèrent hâtèrent l'asservissement complet des colons. Il est des époques maudites dans l'histoire où tout contribue aux progrès de la tyrannie, l'apathie des uns comme l'énergie et les révoltes des autres !

Avant la guerre, la liberté avait cessé d'être le fait, mais elle était encore le droit ; à la fin du XV^e siècle, les nobles font sanctionner par la loi toutes leurs usurpations. Les colons, les emphytéotes ne sont plus que des fermiers tailla-

bles et corvéables à merci ; le maître augmente arbitrairement les redevances, impose de nouvelles corvées (1), intervient sans cesse dans les affaires du paysan, peut même dans certains cas lui enlever sa propriété (2). Beaucoup n'attendirent pas d'être expulsés, ne se résignèrent pas à être fermiers sur leurs propres terres et abandonnèrent des biens dont le rendement suffisait à peine à payer les impôts. A chaque instant reviennent dans les chartes de la fin du XV^e siècle les mots de village désert et vide. Pour arrêter une désertion qui les ruinait, les nobles s'attaquèrent résolûment à la seule liberté qui restât encore aux paysans, la liberté personnelle. En 1453 le droit de suite commence à s'établir ; en 1472, 1474 et 1479, défense aux paysans de passer d'un maître à un autre. Le décret de 1487 donne enfin aux seigneurs le droit de reprendre leurs colons partout où ils les trouveront et punit d'une amende de dix à vingt marcs quiconque recevra ou protégera un fugitif (3). Au XVI^e siècle, le servage est la condition ordinaire du paysan, deux faits suffisent pour le prouver : d'abord le nombre des lettres d'affranchissement, dont on ne trouve aucun exemple dans les siècles précédents, puis le célèbre décret de 1531 qui défend au maître de retenir sous aucun prétexte l'homme qui veut se consacrer aux études (4). Comme dans l'Europe occidentale au moyen-âge, l'Église reste le seul asile où le serf puisse fuir la tyrannie des seigneurs.

Les nobles éprouvèrent pourtant quelques scrupules à user de tous les droits que leur avaient accordés les diètes. Ils avaient une conscience trop claire de leurs véritables intérêts pour ne pas comprendre que des impôts trop onéreux et une servitude trop rigoureuse décourageraient leurs colons, les détourneraient du travail, et appauvriraient les maîtres en ruinant les sujets. On comptait parmi eux nombre d'adeptes de l'Unité et l'influence des doctrines des Frères se fait sentir

(1) Vsehrd, II, ch. IV.

(2) Nauceni statecného rytire pana Jana Dobrenského. — (Instructions d u chevalier Jean de Dobrensky, passim).

(3) Palacky, V, 1, p. 270. — Script. rer. Bohém., III, p. 409.

(4) Palacky, Gedenkbketter, Prague 1874, p. 100.

dans les Réglemens qui témoignent d'un réel esprit de bienveillance et de générosité. Cette retenue et cette modération rendirent le courage aux paysans, le progrès général des richesses fit supporter plus facilement les redevances et à la veille de la guerre de Trente ans la situation du peuple des campagnes était certainement moins mauvaise qu'un siècle auparavant. Malheureusement cette prospérité momentanée et comme fortuite ne changeait rien à la condition légale du serf; l'adoucissement des mœurs, les idées religieuses, l'intelligence des nobles, la sympathie naturelle que créait entre tous les habitants la communauté de foi, de race et de langue avaient diminué les exigences des uns et adouci les rancunes des autres; mais si, en fait, le manant n'était pas plus malheureux à la fin du XVI^e siècle qu'au commencement du XV^e, en droit, il était descendu de la liberté à la servitude. Il dépendait d'un caprice du maître, il lui manquait la condition essentielle de tout progrès réel, la sécurité. Qu'une révolution éclate, que des étrangers et des catholiques usurpent les domaines des anciens seigneurs, et les nouveaux chefs trouveront dans les lois depuis longtemps acceptées, tous les moyens de soumettre leurs serfs à la plus odieuse tyrannie. L'âge de fer ne commence pour la Bohême qu'après la bataille de la Montagne-Blanche, mais cet âge de fer se prépare et s'explique par l'époque qui précède; cette ruine sort de ce bien-être toléré.

Il ne faut donc pas se laisser tromper par certains faits apparents. Au XVI^e siècle, il n'y a plus en Bohême ni roi ni peuple, il y a des maîtres et des serfs. Dangereux triomphe! La noblesse en fit bientôt la triste expérience. Pour conquérir quelques prérogatives de plus, elle avait supprimé la masse de la nation. Sur quoi s'appuiera-t-elle lorsqu'arriveront de nouveau les jours de périls et d'épreuves? Les radicaux avaient succombé, victimes de leurs fautes; les seigneurs ne furent ni plus prudents ni plus heureux: ils expièrent dans l'exil ou sur l'échafaud leur ambition et leurs injustices, et faillirent entraîner dans leur chute la nationalité cèque elle-même.

Mais personne ne prévoyait alors les terribles résultats de

la guerre de Trente ans, personne ne supposait que la race slave en Bohême aurait encore à soutenir la lutte pour l'existence. Sa domination paraissait si bien assurée, si universellement reconnue ! Les diètes n'avaient rien négligé pour mettre au-dessus de toute menace l'indépendance et l'autonomie du royaume, pour protéger le peuple et la langue cèques contre les envahissements germaniques. La passion nationale n'était pas moins vive en effet chez les seigneurs que chez les radicaux : ces ambitieux étaient aussi des patriotes. Les siècles où la féodalité triomphe sont pour le pays une époque de sécurité et de gloire, l'histoire doit en tenir compte aux hommes qui étaient au pouvoir.

Tous les efforts des empereurs pour soumettre à leur suzeraineté les Slaves de l'Elbe supérieur avaient échoué et la bulle d'or de Charles IV avait confirmé et sanctionné l'échec des ambitions germaniques. Cependant, la confusion dans une seule personne des qualités contradictoires d'électeur et de roi indépendant, surtout la réunion de la Bohême et de l'Empire sous la dynastie des Luxembourgs, excitaient encore à Prague quelques inquiétudes. La guerre des Hussites brisa violemment ces liens trop étroits. Plus tard, le désarroi croissant, les troubles politiques et religieux affaiblirent trop profondément l'Allemagne pour que la Bohême eût à craindre une tentative de revanche. Le souvenir des Taborites et la terreur qu'avaient jetée leurs victoires jusqu'au Rhin et au Danube auraient suffi d'eux-mêmes à apaiser bien des colères et à calmer bien des velléités d'ambition. Les rois, encouragés par les diètes, ne permirent pas plus qu'on contestât en droit leur indépendance absolue qu'ils n'auraient accepté en fait l'intervention des rois des Romains dans leurs affaires ; les Empereurs renoncèrent à une suzeraineté purement nominale et l'Allemagne se résigna à la sécession de la Bohême, comme elle s'était résignée à celle de l'Italie ou de la Pologne (1).

Elle ne paraît même pas avoir gardé de sa défaite une très vive rancune. Une des conséquences les plus malheureuses de la Révolution du XV^e siècle, dit Palacky, fut la

(1) Il n'y eut sécession naturellement qu'au point de vue de l'Allemagne.

malveillance dont les Cèques devinrent partout l'objet : sans doute, en effet, le clergé dont la domination avait été mise en danger par Huss et ses disciples, eut grand soin de dépeindre ses adversaires sous les plus sombres couleurs et la foule finit par ne plus voir dans les hérétiques que des démons déchaînés. Nous avons une preuve de l'horreur mêlée d'effroi qu'inspiraient les bandes hussites dans le nom de Bohémiens donné aux tsiganes qui arrivent pour la première fois en France vers 1427, au moment où les craintes et les haines soulevées par la Révolution étaient le plus vives. Il ne faut pourtant pas tirer de ce fait singulier des conclusions trop générales et il me paraît y avoir quelque exagération dans les paroles de Palacky. Les grands événements du XVI^e siècle absorbèrent bientôt l'attention générale et l'Église eut assez d'autres ennemis à combattre pour oublier un peu ses anciens adversaires. Dans l'Empire les rivalités nationales ne gardèrent toute leur violence que dans certaines provinces, en Silésie, en Lusace, là où la lutte était de tous les jours. La communauté de foi ne suffit même pas à triompher de ces haines et elles survécurent au triomphe du protestantisme. Mais le reste de l'Allemagne ne prit aucune part ni aucun intérêt à la lutte. Elle était trop affaiblie, trop absorbée par ses propres querelles, pour s'occuper de ce qui se passait sur ses frontières : le sentiment national ne s'est éveillé chez elle que très tard. Elle avait si peu conscience alors de sa personnalité qu'elle faillit accepter un slave pour empereur et qu'il fut très sérieusement question de l'élection de Georges de Podebrad comme roi des Romains. Si on eût donné suite à ce projet, les résistances fussent venues de Prague et non de Francfort.

C'est que la Bohême ne se sentait pas encore à l'abri de tout danger ; les Empereurs avaient été forcés de renoncer peu à peu à leurs droits prétendus, la Germanie désorganisée était hors d'état de reprendre l'offensive : mais la lutte politique n'avait jamais inquiété bien vivement les Cèques. Ce qui avait excité leurs craintes, c'était l'invasion pacifique et continue de milliers d'ouvriers et de paysans qui fondaient des villes, colonisaient les campagnes et chassaient devant

eux les anciens habitants. La Révolution du XV^e siècle avait interrompu brusquement les progrès des étrangers et sauvé la nationalité slave, mais quelque violente qu'elle eût été, elle n'avait pas écarté tous les intrus ni fait disparaître toutes les traces de l'ancienne occupation germanique. Dans les villes surtout, qui avaient été presque toutes créées ou transformées par des étrangers, les coutumes antérieures à la guerre s'étaient maintenues. Ces souvenirs, ces traditions ne pouvaient-ils pas favoriser une réaction allemande ? Les Slaves connaissaient assez leurs voisins pour savoir qu'ils ne se laisseraient pas décourager par un échec, quelque grave qu'il fût. L'émigration allemande est une inondation qu'on n'arrête jamais tout à fait ; des événements particuliers peuvent la détourner de tel ou tel pays, mais dès que l'ordre est rétabli, un nouveau courant se forme et le fleuve intarissable recommence à répandre ses apports précieux, mais quelquefois embarrassants. Les craintes des patriotes cèques furent justifiées par les événements : le mouvement qui emporta les Allemands vers la Bohême fut d'autant plus fort que la Pologne et la Hongrie leur étaient fermées et que c'était le seul pays qui jouit d'une liberté de conscience à peu près absolue. Heureusement, l'expérience des âges précédents ne fut pas perdue pour les Cèques et ils ne laissèrent pas compromettre leurs conquêtes du XV^e siècle. On les a quelquefois accusés de s'être montrés trop tyranniques et trop exclusifs ; rien de plus injuste : les précautions rigoureuses qu'ils prirent étaient imposées par la situation. La Bohême, entourée presque de tous côtés par des populations de race différente et ennemie, est une place forte toujours assiégée ; la garnison a été plus ou moins heureuse dans la lutte, a tour à tour perdu et repris les postes avancés, mais elle est restée maîtresse de la citadelle ; au poste d'honneur qu'on lui avait confié, elle a tenu haut et ferme le drapeau remis à sa garde ; les assiégeants eux-mêmes n'oseraient lui reprocher de s'être défendue, sans passion mais sans faiblesse, sans violences inutiles mais sans compromis.

Les Cèques ne repoussèrent pas les étrangers, mais ils ne

permirent de s'établir à titre définitif qu'à ceux qui consentirent à se faire Slaves, à apprendre la langue du pays : L'Allemand ne peut être autorisé à acheter ou à accepter une propriété que s'il déclare qu'il n'a aucun autre seigneur héréditaire que le roi couronné de Bohême et qu'il se soumet à lui comme tous les autres citoyens (1). Le cèque devient la langue officielle, et personne ne peut se servir dans les tribunaux de l'allemand ou du latin à moins d'une autorisation spéciale des juges (2). A l'approche de la guerre de Trente ans, les États de 1611 rappellent ces diverses ordonnances et décident que tous les étrangers admis jusqu'à ce jour dans le royaume seront tenus de faire apprendre le bohème à leurs enfants (3).

Il est juste, disent les diètes, que les fils de la nation soient préférés aux étrangers, et elles prennent leurs précautions pour que l'autorité reste toujours entre les mains des Slaves. Toutes les chartes imposées aux rois contiennent une clause par laquelle ils s'engagent à ne jamais nommer un étranger à des fonctions publiques (4). Les Allemands ne peuvent siéger aux États ni faire partie des administrations municipales (5).

Un chiffre suffit pour montrer les résultats de cette politique ferme et prudente : à la veille de la guerre de Trente ans, les Allemands ne formaient plus guère qu'un dixième de la population du royaume, aujourd'hui, ils en forment un peu plus du tiers.

Les lois qui faisaient de la langue cèque la langue officielle du pays ne soulevèrent aucune opposition, parce qu'elles n'étaient guère que la constatation d'une transformation déjà terminée. Les Seigneurs ne comprenaient plus

(1) Archiv cesky, IV, 517.

(2) Loi de 1547.

(3) Cp. Gindely, Gesch. des dreissigjährigen Krieges, I, p. 117-122.

(4) Traité d'Ihrlava (1436 — Archiv c. III, p. 448). Charte d'Albert d'Autriche (Id., p. 460). Charte de Wladislaw, 1471. (A. c. IV, p. 453), en 1509, 1526, etc., etc.

(5) Vybor, II, p. 315 et 326.

d'autre langue (1) ; dans les écoles, le latin est presque partout remplacé par le bohème et l'entraînement est si grand que la Renaissance ne l'arrête pas. Les Cèques ne cherchent dans les études anciennes qu'un moyen de donner à l'idiôme national plus de souplesse, de précision et d'élégance. « Il ne me serait pas plus impossible qu'à d'autres, dit Vsehrd, d'écrire en latin, mais je n'oublie pas que je suis cèque ; je veux savoir le latin, mais parler et écrire en cèque. » Tous les écrivains du XV^e et du XVI^e siècle ont au cœur le même amour pour la langue nationale. Jamais la forme n'a été aussi soignée, le style aussi pur, et à ce point de vue il n'y a aucune exagération à nommer la Renaissance l'âge d'or de la littérature bohème. Ce grand mouvement littéraire sort directement de la révolution religieuse du XV^e siècle. Il s'y rattache non-seulement par l'impulsion générale qu'en reçurent les esprits, par les discussions soulevées et la masse d'idées nouvelles jetées dans le monde, mais par l'action directe qu'exercèrent sur la langue et le style les chefs de la Réforme. Nous avons dit l'œuvre de Huss et de Stitny ; les frères de l'Unité bohème déploient une activité infatigable de polémistes et d'écrivains : autant de frères, disait-on, autant d'auteurs. Presque tous les plus illustres prosateurs de ce siècle sortent de leurs rangs, Jean Augusta, Jean Blahoslav, Charles Zérotyn, et surtout l'illustre Comenius, Amos Komensky. La bible de Kralice (1579) fixe définitivement la langue et est acceptée même par les jésuites comme le *canon* du cèque. De nos jours encore, dit M. Palacky, un maître lui aussi, et un disciple des frères bohèmes, elle est l'étude constante de qui veut écrire purement. Il faudrait un volume pour faire l'histoire sommaire de cette grande époque littéraire ; pour donner une idée de l'activité des esprits, il suffit de rappeler qu'on n'évalue pas à moins de 1500 le nombre des ouvrages cèques connus qui ont été composés du commencement du

(1) Lorsque Sylvius fut envoyé par Frédéric III à la diète de Benesov, il prononça un fort beau discours en latin, qui fit pleurer tout le monde. On s'aperçut pourtant bien vite que presque personne ne l'avait compris et il fallut que le chancelier le traduisit.

XVI^e siècle à la guerre de Trente ans, et qui fixera le nombre des écrits qui ont disparu au milieu de l'épouvantable tourmente où faillit périr jusqu'au nom de la Bohême !

Ces progrès littéraires forcèrent l'attention et l'admiration des peuples voisins et contribuèrent à maintenir l'hégémonie morale que les victoires des Taborites avaient assurée aux Cèques parmi les Slaves. Non-seulement les Russes et les Polonais conservèrent jusqu'au milieu du XVII^e siècle les institutions militaires de Zizka et les Bohêmes fournirent des soldats et souvent des généraux à tous les peuples de l'Est de l'Europe, mais leur langue fut acceptée comme langue diplomatique par tous les Slaves du Nord (1). En Pologne, l'engouement pour le cèque fut tel qu'il éveilla l'inquiétude de quelques patriotes (2). Mais les plus ardents défenseurs du polonais ne contestaient pas la beauté du cèque. En Russie, le bohême était également répandu, et Pierre le Grand se félicitait encore de pouvoir causer en slave avec les seigneurs de Prague.

Déjà pourtant, à cette époque, toute activité littéraire avait cessé ; ce qu'avait produit une révolution, une autre révolution l'avait détruit. « Les nobles et les bourgeois méprisaient la vieille langue du pays ; qui voulait s'instruire ou se donner un air d'instruction, étudiait en latin : le peuple suivait l'exemple d'en haut ; il ne pouvait pas oublier complètement le cèque, mais il y mêlait une multitude de mots étrangers et la corruption du style rend presque incompréhensibles aujourd'hui les rares écrits de cette triste période » (3).

Ainsi de quelque côté que l'on tourne les regards, que l'on étudie les conséquences religieuses ou politiques du Hussitisme ou que l'on recherche l'influence qu'il exerça sur la langue et sur la littérature, on voit toujours se dresser le sanglant souvenir de la Montagne-Blanche. L'horizon est

(1) Cas. česk. mus. 1831. — Jungmann, hist. literatury české, p. 55.

(2) Dvoranin Polsky, publié à Varsovie dans la collection des auteurs polonais, 1828.

(3) Palacky, Gedenkblätter, p. 31.

brusquement coupé par cet obstacle : le Catholicisme prend sa revanche.

L'esprit alors est envahi par le découragement et la tristesse : tant d'efforts devaient donc rester inutiles ! Tant de sang généreux n'avait pas suffi pour féconder la terre qu'il avait arrosée ! N'aurait-il pas mieux valu que Huss ne sortît pas de l'Église ? Pourquoi les Bohêmes n'ont-ils pas courbé la tête, abjuré sans protestation les doctrines condamnées par les papes ? Que resta-t-il de leur effort gigantesque ? — Des ruines, des édifices renversés, des couvents brûlés, des bibliothèques dispersées, le commerce arrêté, les campagnes en friche et désertes, la féodalité victorieuse et les paysans asservis, l'Utraquisme bâtard, infidèle à son origine et réformé mort-née, la nation râlant sous le despotisme d'une monarchie allemande.

Hélas ! c'est une des fatalités de l'histoire que les grandes conquêtes s'achètent par de longues souffrances et de terribles catastrophes. Sans doute la Révolution du XV^e siècle ne tint pas toutes les promesses qu'elle avait laissé entrevoir, elle fut souillée par des violences coupables et de funestes cruautés : elle n'en reste pas moins, malgré tout, une des plus curieuses et des plus fécondes tentatives des temps modernes, et les Cèques en ont eu le patriotique pressentiment lorsque, au début de notre siècle, ils ont commencé par elle la restauration de leur passé.

Les nations, comme les individus, ont des devoirs, stricts, envers eux-mêmes, larges, envers l'humanité. Elles doivent défendre sans injustice, sans haine, mais avec une indomptable énergie, leur individualité menacée, la protéger contre l'insulte, lutter contre l'amoindrissement ou l'absorption. Il faut ensuite qu'elles s'efforcent de contribuer autant qu'il est en elles au progrès et au développement général.

Les Slaves de Bohême pouvaient être submergés par l'immigration germanique : la guerre des Hussites arrêta l'envahissement, sauva la langue cèque de la corruption et de l'oubli, enfonça si profondément dans les âmes l'amour de la patrie qu'une tempête de deux siècles ne l'en arracha pas.

Libre et victorieux, le peuple cèque prouva qu'il avait

droit à l'existence en se mettant à la tête de l'Europe; le moyen-âge épuisé s'obstinait à ne pas finir, il lui porta le coup de mort. Il opposa les droits de la conscience à l'autorité, il jeta le premier ce cri de liberté que les siècles se transmettent l'un à l'autre depuis lors. Ce jour-là, il fut bien un peuple de civilisation. Si les nations de l'Europe étaient jamais citées devant le tribunal de l'histoire, si elles avaient à rappeler ce qu'elles ont apporté à l'œuvre commune, plus d'une, et non des moins fières de leur puissance, hésiterait peut-être avant de répondre : la France montrerait les Croisades et la Révolution, l'Italie parlerait de la Renaissance et l'Espagne du Nouveau-Monde découvert, la Russie dirait sa longue lutte avec les Barbares de l'Est vaincus et transformés et l'Angleterre l'Amérique colonisée; au milieu de ce congrès, le Bohême aurait le droit de revendiquer une place glorieuse et Huss passerait avant Luther.

Puissent ces pages trop imparfaites rappeler le souvenir trop effacé de ces immortels services et puissent-elles être acceptées par les Cèques comme un témoignage des ardentes sympathies que sont sûrs de posséder en France les descendants des premiers défenseurs victorieux de la Liberté.



ÉCLAIRCISSEMENTS



A

PRAGUE A LA FIN DU XIV^e SIÈCLE

Le trait caractéristique de la géographie de la Bohême c'est l'unité (1). De tous côtés en effet elle est fermée par des chaînes de montagnes qui, sur la frontière de l'Allemagne, au Nord, à l'Ouest et au Sud dressent leurs cimes couvertes de sapins jusqu'à une hauteur de 1000 à 1600 mètres et, s'abaissant vers l'Est comme pour faciliter les relations des Bohêmes et des Moraves, forment cependant une suite continue de collines et de plateaux assez élevés pour séparer nettement les versants de la mer Noire et de la mer du Nord. De cette ceinture de montagnes partent, vers l'intérieur du pays, des contreforts et des ramifications dont la hauteur diminue rapidement et qui finissent par se perdre dans la plaine centrale. Tous les cours d'eau qui prennent leur source dans ces montagnes descendent vers cette plaine et l'Elbe (en cèque Labe) les emporte vers la mer du Nord par un étroit défilé resserré entre les monts Métalliques et les monts de Lusace. L'Elbe n'est pourtant pas le fleuve le plus important du pays, mais la Wltava (Moldau) qui, par la direction de son cours non moins que par le volume de ses

(1) V. l'excellente carte de M. Prochazka. Il est fâcheux que l'auteur n'ait pas donné une édition bohême.

eaux, devrait être considérée comme le courant principal. Partie de la Sumava, elle traverse la Bohême tout entière dans le sens du méridien et entraîne l'Elbe vers le Nord. Au centre du pays, au point de convergence de toutes les routes, s'est élevée la ville de Prague, sur la Wltava, déjà grossie de la Berounka qui lui apporte les eaux du Sud-Ouest, un peu avant son confluent avec l'Elbe qui recueille les ruisseaux qui descendent des montagnes de l'Est et du Nord. Aucune ville continentale n'a une plus admirable situation et le voyageur qui a contemplé du Vysehrad ou des Hracany ce splendide panorama, ne peut plus l'oublier. A droite de la Wltava s'élève à pic le Vysehrad ; la ville se répand dans la plaine sur les deux rives du fleuve et se développe en amphithéâtre sur les collines qui l'entourent presque de tous côtés. Au Nord-Est se dresse le Vitkov, qu'une victoire de Zizka a rendu célèbre et qui porte depuis le nom du grand capitaine hussite ; au Nord-Ouest, la colline des Hracany s'abaisse vers la Wltava et commande la rivière au moment où elle sort de la ville, comme le Vysehrad la domine à l'entrée. Tout près des Hracany, au Sud, le Petrin descend vers la cité par une rangée de gradins et se perd de l'autre côté dans le « plateau maudit » de la Montagne-Blanche. Les Cèques furent frappés de bonne heure des avantages militaires des positions du Vysehrad et des Hracany. Une légende qui paraît avoir un fondement historique, attribue à Libusa la fondation du château de Prague. Mais les véritables fondateurs de la ville, ceux qui en firent une commune, furent des Allemands. Le grand commerce européen, au moyen-âge, suivait deux routes principales, l'une de l'Ouest à l'Est, de Paris à Cracovie et Kyjev, l'autre du Sud au N., de Venise à la Baltique : ces deux routes se croisaient à Prague que sa position géographique destinait ainsi à devenir non-seulement le centre de tout le commerce bohème, mais un immense entrepôt entre l'Occident et l'Orient, les états du Nord et l'Italie. Des marchands étrangers y arrivèrent de bonne heure et comblés par les Premyslides d'exemptions et de privilèges (1101, 1174, 1178, etc.), y fondèrent une ville qui grandit rapidement. Les progrès de la centralisation et

du pouvoir royal favorisèrent aussi le développement de Prague, et à la fin du XIV^e siècle, elle ne comptait pas moins de 100,000 habitants.

A ce moment de son histoire, l'agglomération que l'on désigne sous le nom général de Prague comprenait trois communes royales, le château et la ville des Hracany soumis au burgrave de Prague, le château et la ville de Vysehrad, et enfin quelques villages (1). Un des premiers actes de Charles, à son arrivée au pouvoir, avait été de construire à la place de l'ancien château, un palais royal sur le modèle du Louvre. A côté de la demeure du roi, dans l'enceinte même du château, devait s'élever la cathédrale, qui est encore inachevée. Des couvents avaient été construits dans le voisinage de l'église métropolitaine, et quelques palais seigneuriaux à côté de la demeure du roi.

A l'Ouest, la petite ville des Hracany était contiguë au château. La population se composait surtout de nobles et de chevaliers, de chanoines et de prêtres. La ville avait dès lors ce caractère de solennité triste et de calme mélancolique qu'elle a conservé de nos jours. Les ouvriers qui avaient formé à l'origine une partie importante de la population, avaient été peu à peu refoulés et étaient allés habiter, plus à l'Ouest, le bourg de Pohorelec.

Un peu au Sud de Pohorelec, s'élevait un des plus riches et des plus célèbres couvents de la Bohême, le couvent de Strahov. Le versant de la colline qui descendait vers la rivière lui appartenait et était planté de vignes et de jardins qui couvraient la crête du Petrin et arrivaient jusqu'à la Wltava.

La Petite-Ville, Mala strana (Kleinseite), que l'on nommait aussi la Nouvelle-Ville au pied du château (2), conservait comme les Hracany ses anciennes murailles et se distinguait ainsi matériellement comme légalement des constructions

(1) Je renvoie une fois pour toutes au livre de M. Tomek (Dejepis z Prahy, Histoire de Prague, t. II). M. Tomek, pour tout ce qui concerne la topographie de la ville, n'a rien laissé à faire après lui et je ne puis que résumer son récit.

(2) Mensi mesto ou Nové mesto pod hradem ; auj. Mala strana (Kleinseite).

voisines. Elle était située tout entière sur la rive gauche de la rivière dont les bords, presque jusqu'au pont, étaient occupés par les jardins de l'archevêché ; la rue que l'on rencontrait alors et qui remontait vers le rink, à l'Ouest, était la plus animée de la ville ; au nord du rink se trouvait le palais de l'archevêque, un des plus remarquables monuments de l'ancienne Prague.

Les deux rives de la Wltava étaient réunies par un magnifique pont en pierre dont Charles IV avait commencé la construction en 1357 et qui ne fut terminé que sous son successeur. On entrait alors dans la cité la plus peuplée et la plus riche, la Vieille-Ville (*Staré mesto*, *Altstadt*). Les rues étroites et tortueuses rappelaient qu'elle s'était formée peu à peu, par l'arrivée lente et continue de nouveaux colons, par la force des choses et non par décret royal. Elle était encore le centre du commerce le plus actif ; l'animation était surtout grande sur le rink ; sur la place ou à quelque distance étaient groupés les édifices les plus connus, l'Hôtel-de-Ville (1), la « demeure joyeuse ou Cour des étrangers », qui avait été comme le berceau d'où était sortie toute cette prospérité (2), et l'église du Tyn, si célèbre dans l'histoire de la Bohême (3).

La Vieille-Ville était entourée de tous les côtés où elle ne touchait pas à la rivière par la Nouvelle-Ville (*Nové Mesto*), dont le mur d'enceinte extérieur allait de la Wltava, au pied du Vysehrad, à la Wltava, vers le Poric. Construite par Charles IV, elle formait par ses rues droites et régulières, par ses places immenses, un contraste frappant avec l'an-

(1) L'Hôtel-de-Ville était à l'origine une maison particulière ; en 1338, il fut acheté par les conseillers pour le compte de la commune.

(2) Dès les temps les plus reculés, il y avait à Prague, comme dans les principales villes de commerce de l'Europe, une sorte de bazar (*Tyn*, *otynené misto*, place entourée de pieux) où les étrangers déposaient leurs marchandises et où ils habitaient. On y percevait les droits de douane (*Ungelt*) ; (le peuple désigne encore de ce nom *Ungelt* un groupe de maisons qui faisaient partie du *Tyn*). — Cp. *Prague historique* en 25 gravures avec texte par Zap, (Prague, 1864 : en français).

(3) Cp. Zap, l'église du Tyn avec planches dans les *Pamatky*, I, p. 10 et sq. Dès 1310 l'église du Tyn était regardée comme la première de la Vieille-Ville de Prague. Le service divin y était célébré seulement en allemand. L'allemand fut remplacé par le cèque en 1415.

cienne cité, et de nos jours encore, bien qu'on ait démoli le rempart qui séparait la Vieille et la Nouvelle-Prague, le voyageur distingue sans peine l'œuvre de l'empereur et celle du temps. Sur une des plus vastes places de la nouvelle cité, le Karlovo namesti, était l'Hôtel-de-Ville où commença l'insurrection hussite.

La Nouvelle-Ville était dominée au Sud par le château du Vysehrad. Rien de plus triste aujourd'hui que la colline du Vysehrad transformée en une citadelle autrichienne qui ne protège pas la ville, mais la menace ; il ne reste plus trace des églises, des palais : les ruines mêmes ont disparu, mais le peuple a conservé le souvenir de l'ancien *trône doré* du Vysehrad. Sous le règne de Charles IV surtout, les couvents, les églises rivalisaient de richesse et de splendeur, tandis qu'au loin le regard se reposait sur les campagnes couvertes de jardins et de vignes qui faisaient à la glorieuse capitale une ceinture de verdure et de fleurs.

Il est impossible de déterminer d'une manière précise quelle était la population de Prague à la fin du XIV^e siècle, mais nous pouvons arriver du moins à un chiffre approximatif. Le nombre des maisons sur lesquelles l'on a des renseignements assez complets, s'élevait à 4100, dont 1324 dans la Vieille-Ville (1), 2027 dans la Nouvelle, 196 au Petit-Côté. Les autres étaient situées aux Hracany, au Vysehrad, dans les faubourgs ou les villages qui, comme Pohorelec et Pisek, étaient compris dans l'enceinte extérieure. Les maisons étaient certainement plus petites qu'aujourd'hui, mais les logements étaient aussi moins grands et la population plus dense. Il n'y a donc rien d'exagéré à admettre une moyenne de 21 personnes par maison (2), ce qui donne un total d'environ 86,000 habitants. Si l'on y ajoute la population flottante, les commerçants étrangers, les étudiants, les nobles qui y séjournaient quelque temps et amenaient avec eux une suite fort nombreuse, on arrive facilement à cent mille habitants. D'après ces calculs, la Nouvelle-Ville aurait été beaucoup plus peuplée que l'ancienne (42,500 habitants contre

(1) Dans le nombre, 120 maisons juives.

(2) La moitié moins qu'aujourd'hui.

27,800) mais l'équilibre était sans doute rétablie par la population flottante, probablement beaucoup plus nombreuse dans le Staré que dans le Nové Mesto.

Bien que fondée par des colons allemands, Prague n'était plus déjà une ville allemande. Les documents ne nous permettent pas de déterminer avec précision les progrès de la nationalité cèque, mais nous les révèlent d'une manière incontestable. Parmi 2000 prénoms d'habitants de la cité que nous connaissons, 1416 sont bohêmes, 603 seulement allemands; la population cèque eût été ainsi dès lors deux fois plus nombreuse. Cette proportion est cependant encore trop favorable aux Allemands: en effet les pièces publiques ou privées font surtout mention des personnes riches et influentes et le nombre des Allemands était relativement beaucoup plus grand dans la haute bourgeoisie que dans les autres classes. La proportion des nationalités n'était pas la même dans les divers quartiers: les noms étrangers disparaissent presque complètement dans le Petit-Côté, et les Cèques avaient ainsi reconquis la rive gauche de la rivière, d'où Otakar II les avait chassés. Les Slaves sont beaucoup plus nombreux dans la Nouvelle que dans l'ancienne Ville, qui est restée le séjour favori des Allemands. Aussi, tandis que dans le Nové Mesto nous possédons depuis les premières années du XV^e siècle un assez grand nombre de documents bohêmes, dans le Staré Mesto (Vieille-Ville) les actes publics, les décisions des conseils de la commune, les statuts des corporations sont quelquefois en latin, le plus souvent en allemand, jamais en cèque (1). Le pouvoir et la fortune étaient encore d'ailleurs concentrés dans les mains des Allemands; ils étaient les plus riches propriétaires et toutes les charges publiques leur étaient réservées. La population bohême ne supportait pas sans impatience cette domination et à plusieurs reprises elle avoua clairement ses inimitiés et ses rancunes, en prenant parti pour les nobles contre la bourgeoisie: les sentiments patriotiques étaient naturellement d'ailleurs plus exaltés dans la Nouvelle-Ville.

L'antagonisme des deux cités n'était pas moins sensible

(1) Cp. Tomek, II, *passim*.

au point de vue politique. Les communes avaient pour premier magistrat un chef nommé par le roi, *le juge, Richter*, qui présidait le conseil de la cité et rendait la justice avec le concours d'un certain nombre d'assesseurs. Les membres du conseil (*échevins, jurés, kmètes, consuls*), étaient désignés par le roi sur une liste de candidats que lui proposaient les membres sortants. Leur nombre variait de 12 à 24. Comme le juge était souvent retenu au tribunal, on créa la fonction de *bourgmestre* qui semble avoir été exercée à tour de rôle par les jurés. Dans les circonstances graves, les jurés s'adjoignaient un certain nombre de citoyens, riches ou influents, les *Anciens*. Mais à côté des Anciens nous voyons, depuis le règne de Charles IV, *l'Assemblée générale* de la commune qui essaie de concentrer toute l'autorité et ne menace pas moins les prérogatives des anciennes familles que les droits de la royauté. Les rivalités et les divisions des chefs de la bourgeoisie favorisent les progrès de ses adversaires. Dans la nouvelle cité, le triomphe de l'assemblée générale a pour suite naturelle la victoire du parti démocratique. Dans la Vieille-Ville, au contraire, le petit peuple n'arrive jamais au même degré de puissance, même après la victoire des Cèques et l'expulsion des Allemands. Le parti conservateur et modéré reste en général à la tête des affaires. Le peuple n'y doit ses rares et courts triomphes qu'à l'appui de la Nouvelle-Ville.

B

LES QUATRE ARTICLES DE PRAGUE ET LES COMPACTATS.

Quatuor puncta pro quibus se Boemi contra Regem opposuerunt.

Primo. Quod verbum Dei per regnum Boemie libere et sine impedimento ordinate a sacerdotibus domini predicetur;.... nam secundum apostolum verbum domini non est

alligatum, sed orandum est, secundum eundem, ut sermo dei currat et clarificetur ubique.

Secundo. — Quod sacramentum divinissime eucharistie sub utrâque specie panis scilicet et vini omnibus Christi fidelibus, nullo peccato mortali indispositis, libere ministretur, juxta sententiam et institutionem Salvatoris qui dixit: accipite et comedite, hoc est corpus meum et bibite ex hoc omnes, hic est sanguis meus novi testamenti, qui pro multis effundetur.

Tertio. — Quod dominium seculorum super divitiis et bonis temporalibus, quod contra preceptum Christi clerus occupat in prejudicium sui officii et damnum brachii secularis, ab ipso auferatur et tollatur et ipse clerus ad regulam evangelicam et vitam apostolicam quâ Christus vixit cum suis apostolis, reducatur.

Quarto. — Quod omnia peccata mortalia et specialiter publica alieque deordinationes legi Dei contrarie, in quolibet statu rite et rationabiliter per eos, ad quos spectat, prohibeantur et destruantur. Que qui agunt, digni sunt morte, non solum qui ea faciunt sed qui consentiunt facientibus, ut sunt in populo fornicationes, commessiones, furta, homicidia, mendacia, perjuria, artes superflue dolose et superstitiose, questus avari, usure et cetera hiis similia. In clero autem sunt simoniace hereses et exactiones pecuniarum a baptismo, a confirmatione, a confessione, pro eucharistie sacramento, pro sacro oleo, a matrimonio et a XXX missis taxatis aut ab aliis missis emptis aut forisatis (?) aut a missis defunctorum, orationibus, anniversariis et sic de aliis, a predicationibus, a sepulturis et pulsationibus, a consecrationibus ecclesiarum, altariorum et capellarum, pro prebendis et beneficiis, pro prelatis, dignitatibus personarum, palliis et emtionibus et vendicionibus indulgentiarum et alie innumere hereses que ex his oriuntur et polluant ecclesiam Christi. Moresque impii et injusti, ut sunt impudici concubinitus, cum augmento profano filiorum et filiarum alieque fornicationes, ire, rixe, contentiones, frivole citationes et hominum simplicium pro lubitu vexationes et spoliationes, avare censuum exactiones offerro-

riorum, promotiones et simplicium innumere per promissa falsa illusiones. Que omnia et singula quilibet fidelis Christi servus et filius verus matris sue ecclesie tenetur in se et aliis persequi et ut ipsum diabolum odire et detestari, servato tamen in omnibus ordine et statu sue vocationis. Quod si aliquis ultra hanc nostram piam et sanctam intentionem aliqua nobis ascribat impudica et enormia, tanquam falsus et iniquus testis a Christi fidelibus habeatur, cum non sit aliud in corde nostro, quam totis viribus et toto posse placere domino Jesu Christo, ejusque legem et precepta et hoc puncta quatuor catholica fideliter exequi et implere. Et huic omni malo adverso et cuilibet nos ad hoc impugnanti et contra Deum hujusmodi nostro proposito avertere volenti et persequenti in defendendo veritatem evangelicam, ad quam quilibet obligatur, ex debito juxta vocationem evangelicam potestate etiam nobis concessa brachii secularis, eidem velut tyranno et antechristo crudelissimo usque ad ultimum resistere oportebit. Etsi per quempiam multitudinis nostre aliquid sinistri aut scandalosi actum fuerit, cum mentis nostre est omne crimen extinguere, hoc preter intentionem nostram omnimode accidere protestamur. Si vero alicui persone vel basilice dampnum a nobis inferri rerum videatur vel corporum aut inevitabilis in hoc necessitas, aut oportuna legis et nostri tutela adversus violentiam tyrannicam nos excusat. Verum tamen protestamur, quod in his omnibus si cuiquam in nobis quevis etiam species mali appareat: semper nos ad scripture sacre informationem paratissimos exhibemus. Datum anno domini MCCCCXXI.

(Laurent de Brezova. — Höfler, I, p. 331-331').

LES COMPACTATS.

Primo, dicta congregatio (la diète bohême) nomine dictorum regni et marchionatus, et pro ipso regno et marchionatu, omnibusque et singulis eorumdem regni et marchio-

natus, qui sunt de parte ipsorum, recipient et acceptabunt et facient bonam, firmam et perpetuam pacem et ecclesiasticam unitatem, quam profitebuntur et firmabunt, debito modo.

Quo facto dicti legati auctoritate dicti sacri concilii admittent et recipient dictam pacem et unitatem et pronuntiabunt pacem generalem universi populi christiani cum incolis et habitatoribus dictorum regni et marchionatus, tollent omnes sententias censuræ et plenariam abolitionem facient. Et mandabunt universis et singulis Christi fidelibus, quod nemo deinceps dictum regnum et marchionatum propter præterita infamare præsumat, nec ipsa aut eorum incolas invadere vel offendere, sed eis christianam pacem observent, ipsosque tanquam fratres eorum, sanctæ videlicet matris ecclesiæ filios reverentes et obediētes, habeant et fraternā dilectione contractent.

Circa materiam primi articuli,..... est hoc modo concordatum: quod dictis Bohemis et Moravis suscipientibus ecclesiasticam unitatem et in omnibus aliis quam in usu communionis utriusque speciei, fidei et ritui universalis ecclesiæ conformibus, illi et ille, qui talem usum habent, communicabunt sub duplici specie cum auctoritate domini nostri Jesu Christi ecclesiæ, veræ sponsæ ejus; et articulus ille in sacro concilio discutietur ad plenum, quoad materiam de præcepto, et videbitur quid circa illum articulum pro veritate catholicâ sit tenendum et agendum pro utilitate et salute populi christiani. Et omnibus mature et digeste pertractatis, nihilominus si in desiderio habendi dictam communionem sub duplici specie perseverarint, hoc eorum ambassiatoribus judicantibus, sacrum concilium sacerdotibus dictorum regni et marchionatus communicandi sub utrâque specie populum, eas videlicet personas, quæ in annis discretionis constitutæ reverenter et devote postulaverint, facultatem pro eorum utilitate et salute in domino largietur; hoc semper observato, quod sacerdotes sic communicantibus semper dicant quod ipsi debent firmiter credere quod non sub specie panis caro tantum, nec sub

specie vini sanguis tantum, sed sub qualibet specie est integer totus Christus.

Legati sacri concilii per suas litteras auctoritate sacri concilii mandabunt universis et singulis, cujuscumque status aut conditionis existant, ut dictis Boemis et Moravis, utentibus dicta communione sub duplici specie, nemo audeat impropere aut eorum famæ aut honori detrudere, et hoc idem faciet sacrum concilium, quando concessionem libertationis faciet memoratam.

Circa materiam trium articulorum sequentium per præfatos legatos sacri concilii dictum est in formâ sequenti :

Quoniam circa doctrinam veritatis catholicæ sic sobrie et caute incedendum est, maxime a sacro generali concilio, ut veritas declaretur verbis sic ordinate conceptis, ut nulli sit in futuri offendiculum, ubi possit impingere et habere occasionem erroris.....

Circa materiam de cohibitione et correptione peccatorum, in qua posuistis articulum sub his verbis : « omnia peccata mortalia..... et eliminantur », ecce verbum « per hos quorum interest » nimis est generale et possit esse offendiculum ; Dicimus ergo quod secundum scripturæ sacræ sententiam sanctorumque documenta doctorum sic catholice est tenendum : quod omnia peccata mortalia, præsertim publica, quantum rationabiliter fieri potest, secundum legem Dei et sanctorum patrum instituta sunt cohibenda, corripienda et eliminanda ; potestas autem puniendi criminosos non ad privatas personas, sed ad eos tantummodo pertinet, qui jurisdictionem habent in eos, fori distinctione, juris et justitiæ ordine observatis.

Circa materiam de prædicatione verbi Dei,..... ne ex verbo « libere » sumeretur occasio vagæ et dispendiosæ libertatis, quam nec vos, ut sæpe dixistis, intenditis, circumstantiandum est. Dicimus, quod secundum scripturæ sacræ sententiam et sanctorum documenta doctorum sic catholice est tenendum : quod verbum Dei a sacerdotibus domini et leviticis ad hoc idoneis et per superiores, ad quos pertinet, approbatis et missis, libere, non tamen passim, sed ordinate et fideliter prædicetur, salvâ auctoritate pontificis, qui est

præordinator in cunctis, juxta sanctorum patrum instituta.

Circa materiam articuli ultimi, meminimus quod, dum in sacro concilio super hoc disputatio ageretur publica et solennis, ille qui ad disputandum per sacrum concilium exstitit deputatus, duas conclusiones posuit sub his verbis: prima, quod clerici non religiosi, seu qui voto se ad hoc non obligarunt, licite possunt habere et possidere quæcumque bona temporalia....., secunda, quod ecclesia potest licite habere et possidere bona temporalia mobilia et immobilia, domos, prædia, villas, oppida, castra et civitates et in eis habere privatum et civile dominium. Ille siquidem, qui ex vestris ambassiatoribus disputabat, concessit easdem, dicens, illas censui sui articuli bene intellecto non contradicere, cum ipse articulum suum intellexerit de dominio civili formaliter intellecto..... Quoniam doctrina ecclesia non est verbis ambiguis pertractanda, sed plane: propterea id, quod secundum legem Dei et sanctorum documenta doctorum catholice censendum est, duximus exprimendum, videlicet præmissas duas conclusiones esse veras, quodque ecclesiastici viri bona ecclesiæ, quorum sunt administratores, debent fideliter administrare, juxta sanctorum patrum salubria instituta, ipsaque bona ecclesiæ ab aliis detineri non possunt.

Suivent des clauses moins importantes.

In civitate Pragensi, in collegio quod dicitur Collegium Caroli, anno Domini MCCCCXXXIII, indictione XII, mensis novembris die ultimâ.

(Cochlæus, Hist. Hussit. 271-274).

C.

TABLEAU CHRONOLOGIQUE DES DUCS ET ROIS DE BOHÈME

Cech, 450 (?).

Samo, 623-700 (?).

Libusa, 730 (?). Elle épouse Premysl le laboureur.

I. — DYNASTIE DES PREMYSLIDES.

A. — LES DUCS.

Borivoj I, 871-894.

Spitihnev I, 895-912.

Vratislav I, 895-926.

Vaclav le saint, 928-936.

Boleslav I le cruel, 936-967.

Boleslav II le Pieux, 967-999.

Boleslav III, 999-1037.

Bretislav I, 1037-1055.

Spitihnev II, 1055-1061.

Vratislav II, 1061-1092.

Konrad I, 1092-1092.

Bretislav II, 1092-1100.

Borivoj II, 1092, chassé 1107 et 1120.

Svatopluk assassiné, 1109.

Vladislav I, 1109-1125.

Sobeslav I, 1125-1140.

Vladislav II, (roi) 1140-1174.

Sobeslav II, 1174, + 1180.

Bedrich, 1179, + 1189.

Konrad Otto 1189, + 1191.

Vaclav II, 1191, chassé 1192.

Jindrich Bretislav, 1193, + 1197.

Vladislav III, 1197-1198.

Premysl Otakar I, 1192-1230.

B. — LES ROIS.

Vaclav I (roi), 1230-1253.

Otakar II, 1253-1278.

Vaclav II, 1283-1305.

Vaclav III, 1305-1306.

II. — DYNASTIE DES LUXEMBOURGS.

Henri de Carinthie, 1307-1310.

Jean de Luxembourg, 1310-1346.

Charles I, (Charles IV empereur), 1316-1378.

Vaclav IV, 1378-1419.

Sigismond, 1410-1437.

III. — PREMIÈRE DYNASTIE AUTRICHIENNE.

Albert II d'Autriche, 1438-1439.

Ladislav le Posthume, né en 1440, couronné en 1453, mort
en 1457.

Georges de Podebrad, roi 1458-1471.

IV. — LES JAGELLONS.

Vladislav II, 1471-1516.

Louis l'Enfant, 1516-1526.

V. — LES HABSBOURGS.

Ferdinand I, 1526-1564.

Maximilien II, 1564-1576.

Rodolphe II, 1576, + 1612.

Mathias, 1611-1619.

1620. 8 novembre, Bataille de la Montagne-Blanche.

PETIT DICTIONNAIRE CÈQUE-ALLEMAND

DES PRINCIPAUX NOMS QUI SE TROUVENT DANS LE LIVRE.

Bechyne — Bechin.
 Bela — Weisswasser.
 Kralovsky Belehrad — Stuhl-
 weissenburg.
 Biakupice — Bischofswerder.
 Boleslav — Bunzlau.
 Stara B. — Alt-Bunzlau.
 Mlada Boleslav. — Jung-Bunz-
 lau.
 Brno — Brünn.
 Budejovice — Budweis.
 Cesky Brod — Böhmisch-brod.
 Cesky Dub — Böhmisch-Aicha.
 Domažlice — Tauss.
 Duchcov — Dux.
 Horsuv Tyn — Bischofteinitz.
 Hranice — Weisskirchen.
 Cheb — Eger.
 Chlum — Kulm.
 Chomoutov — Komotau,
 Jablon — Gabel.
 Jaromer — Jaromir.
 Jaromerice — Jarmeritz.
 Jicin — Gitschin.
 Jihlava — Iglau.
 Jindrichuv Hradec — Neuhaus.
 Kadan — Kaaden.
 Karlovec — Karlstadt.
 Karluv Tyn — Carlstein.
 Kynžwart — Königswart.
 Kladruby — Kladrau.
 Kladsko — Glatz.
 Klatov ou Klatovy — Klattau.
 Kosice — Kaschau.
 Kralové Dvur — Königinhof.
 Kralové Hradec — Königgrätz.
 Krivoklat — Püglitz.
 Kromeriz — Kremsier.
 Krumlov — Krumau.
 Kutna Hora — Kuttenberg.
 Labe — Elbe.
 Liberec — Reichenberg.
 Lipa ceska — Böhmisch-Leipa.
 Litomerice — Leitmeritz.
 Litomysl — Leitomischl.
 Loket — Elbogen.

Mastov — Maschau.
 Most — Brüx.
 Nemecky Brod — Deutsch-
 Brod.
 Nitra — Neitra.
 Nové mesto — Neustadt.
 Nové zamky — Neuhausel.
 Novy sad — Neusatz.
 Olomuc — Olmütz.
 Opava — Troppau.
 Pelhrimov — Pilgram.
 Petrin — Lorenzberg (près de
 Prague).
 Plzen — Pilsen.
 Praha — Prag. avec le Nové-
 Mesto (Neustadt).
 Staré Mesto (Altstadt), Mala
 strana (Kleinseite).
 Le Vitkov ou Zizkov (Zizka-
 berg), v.
 Le Petrin (Lorenzberg), les Hra-
 cany (Hradschin).
 La Bila Hora (Weissenberg).
 Primda — Frauenberg.
 Priscenice — Pressnitz.
 Slané ou Slany — Schlan.
 Susice — Schüttenhofen.
 Sumava — Böhmerwald.
 Teplice — Teplitz.
 Tovacov — Tobitschau.
 Trebechovice — Hohenbrukk.
 Trebon — Wittingau.
 Uncov ou Unicov — Mährisch-
 Neustadt.
 Usti — Aussig.
 Vysoké Myto — Hohenmauth.
 Vltava — Moldau.
 Vratislav — Breslau.
 Zbraslav — Königsaal.
 Zhorelec — Görlitz.
 Znojem, Znojmo — Znaim.
 Zac, Zatec, Zatec, Zatec —
 Saaz.
 Zeliv, Zelivo — Seelau.
 Zitava — Zittau.

NOTE

POUR LA TRANSCRIPTION DES MOTS CÈQUES

Certains sons particuliers au bohême ne peuvent être rendus en français que par la réunion de plusieurs lettres, et encore n'arrive-t-on souvent ainsi qu'à un à-peu-près très peu satisfaisant. Quelques écrivains français, désireux d'éviter la confusion et l'incertitude qui résultent d'un système de transcription arbitraire, ont accepté les signes diacritiques en usage chez les Cèques. J'aurais voulu suivre leur exemple : j'ai été forcé à la dernière heure de remplacer les signes spéciaux par des lettres italiques, mais j'ai conservé du moins aussi exactement qu'il m'a été possible l'orthographe bohême.

Voici un tableau sommaire des signes graphiques qui n'ont pas la même valeur en français et en cèque.

c	ts.
c	tch. cèques (Tchè
s	s dur, source.
z	s. cause, rose
s	ch.
ř	j. journal.
d	di dans Dieu.
t	même son dur.
n	gn. campagne.
r	à-peu-près rrj ou rrge.
ch	ch allemand (nach).
e	ié, panier.
u	ou.
l et r	son fortement vibrant, ce qui permet de les employer à la place des voyelles.

Les mots bohêmes ont toujours l'accent sur la première syllabe.

TABLE DES MATIÈRES

Bibliographie.....	pages. 1
--------------------	-------------

INTRODUCTION.

Les traditions grecques en Bohême. — Triomphe de l'Église catholique. — Le clergé à la fin du XIV ^e siècle. — Les précurseurs de Huss: Conrad Waldhauser, Milic, Mathias de Janov, Stitny. — Cèques et Allemands. — État politique et moral de la Bohême à la fin du XIV ^e siècle. — La bourgeoisie. — Prague.....	1
--	---

LIVRE I^{er}.

HUSS

CHAPITRE I^{er}.

L'Université de Prague.

L'Université et le parti de la Réforme. — Huss. — Wiclif et les discussions philosophiques. — Les luttes nationales : les Allemands quittent l'Université.....	43
--	----

CHAPITRE II.

Huss et l'Église romaine.

L'archevêque Zbynek et les livres de Wiclif. — Tentatives de conciliation. — Huss et la Papauté. — Les indulgences. — Huss en exil.....	91
---	----

CHAPITRE III.

Huss et le Concile.

Jean XXIII et Sigismond. — Huss à Constance. — Pape et Concile. — La Réforme par l'Église. — Gerson et le parti français. — Captivité de Huss, son procès et sa mort. — Jérôme de Prague.....	pages. 131
---	---------------

LIVRE II.

LA GUERRE

CHAPITRE IV.

Les Préludes de la guerre.

Le concile de Constance et la Bohême. — Utraquistes, radicaux et catholiques. — Sigismond et Vaclav. — Troubles de Prague.....	173
--	-----

CHAPITRE V.

Sigismond veut vaincre la Bohême par la Bohême.

Le parti de la guerre et le parti des négociations. — Brno et Breslau. — Tabor. — L'organisation militaire des Taborites. — Première croisade : le siège de Prague et la victoire du Vysehrad. — Les Hussites maîtres de la Bohême.....	211
---	-----

CHAPITRE VI.

Utraquistes et Taborites.

Les partis extrêmes. — Les Utraquistes et les Taborites : leurs principes religieux, politiques et sociaux. — Union contre l'étranger. — Zizka et Jean de Zeliv.....	265
--	-----

CHAPITRE VII.

Nemecky Brod. — L'alliance hussite-polonaise.

Les sympathies hussites en Allemagne. — Zatec et Nemecky Brod. — Zizka, Witold et l'alliance bohême-polonaise. —	
--	--

L'électeur de Brandebourg. — Korybut. — Échec des expéditions allemandes.....	pages. 297
---	---------------

CHAPITRE VIII.

L'Anarchie en Bohême.

Domination et mort de Jean de Zeliv. — Rupture des Taborites et des Praguois. — L'année sanglante de Zizka, sa mort. — Division du parti taborite : les Orphelins. — Anarchie et ruine du pays. — Le parti démocratique infidèle à son principe	327
---	-----

CHAPITRE IX.

Procope le Grand et Korybut.

Le parti radical se réfugie dans l'armée. — Victoire d'Usti. — Les négociations de Korybut. — Les Ultra-modérés et les Calixtins ardents ; Rokycana. — Échec de la quatrième croisade. — Korybut expulsé de Bohême et Procope maître de la situation.....	351
---	-----

CHAPITRE X.

La Terreur taborite.

Les invasions hussites en Allemagne. — Les conférences de Presbourg. — Les Cèques en Saxe, en Franconie et en Silésie. — La cinquième croisade. — Progrès de l'hérésie dans les pays étrangers, anarchie dans l'Empire, fatigue de la Bohême. — Désir général de paix.....	373
--	-----

CHAPITRE XI.

Les Négociations et les Compactats.

Les envoyés hussites à Bâle et les légats du concile à Prague. — Rupture des radicaux et des modérés : Lipan, défaite des Taborites et mort de Procope. — Rokycana et les Compactats. — Les conférences d'Iihlava. — La réaction catholique.....	407
--	-----

CONCLUSION.

L'Église nationale cèque : ses luttes avec Rome, sa grandeur et sa décadence. — Les Frères Bohêmes. — Influence du	
--	--

Hussitisme sur la Réforme allemande. — Utraquistes et Luthériens. — Les conséquences politiques de la Révolution : triomphe de la noblesse. — Domination de la nation cèque. — Souvenirs laissés par les guerres hussites. — Conclusion.....	pages. 455
ÉCLAIRCISSEMENTS : A : Prague à la fin du XIV ^e siècle.....	487
— B : Les quatre articles et les Compactats.....	493
— C : Tableau chronologique des rois bohêmes	499
<i>Petit dictionnaire géographique cèque-allemand.....</i>	<i>501</i>
Note pour la transcription des mots cèques.....	502

VU ET LU :

*A Paris, en Sorbonne, le 2 juillet 1877
par le Doyen de la Faculté des Lettres de Paris,*

H. WALLON.

VU

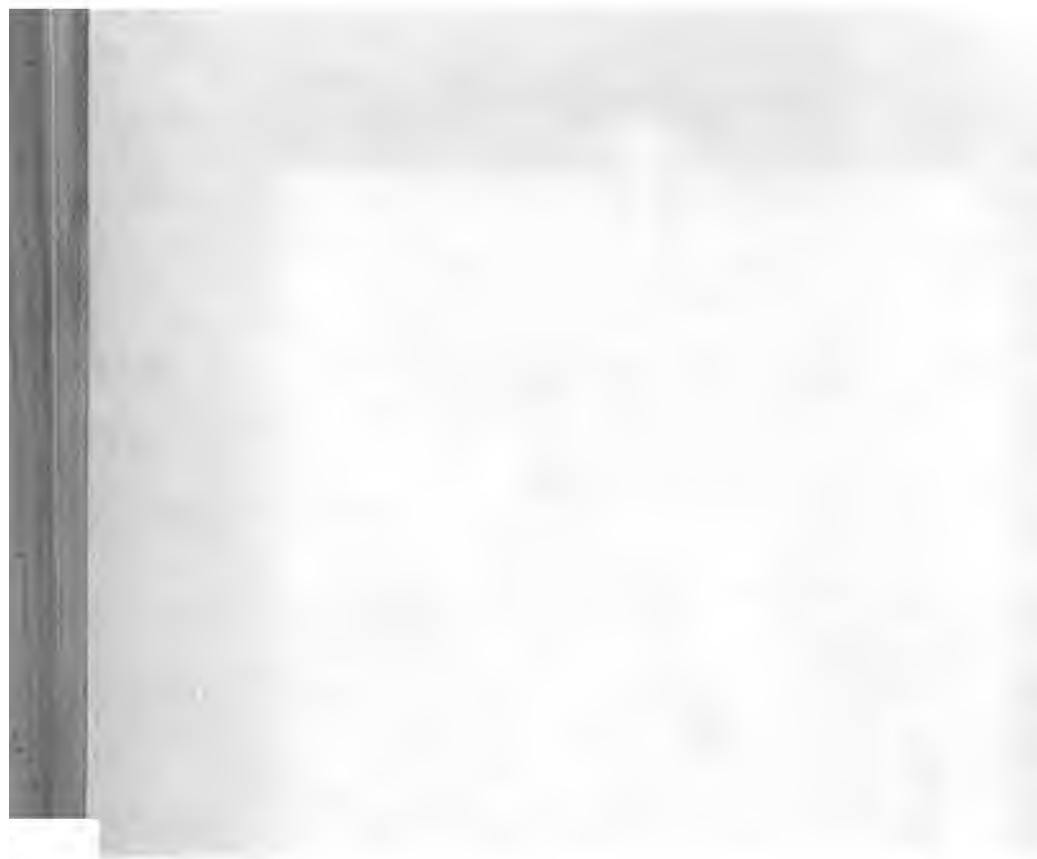
ET PERMIS D'IMPRIMER.

LE VICE-RECTEUR

DE L'ACADÉMIE DE PARIS,

A. MOURIER.







OCT 21 1938

